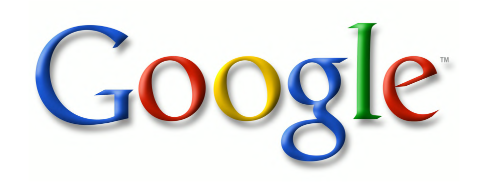








HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

DU MÊME AUTEUR :

PRÉCIS HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Un volume in-18, sixième édition. Paris, Delagrave. Prix : 3 francs.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C[ie], RUE GARANCIÈRE, 8.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

PAR

ALFRED BOUGEAULT

TOME DEUXIÈME

LITTÉRATURE ANGLAISE — LITTÉRATURE DES PAYS-BAS
LITTÉRATURES SLAVES (RUSSIE, POLOGNE, BOHÊME, SERBIE)



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE, 10

1876

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

CHAPITRE PREMIER.

Origines historiques. — Occupation romaine. — Invasion anglo-saxonne. — Nation bretonne. Son caractère, son culte; les druides. — Monuments celtiques. — Les bardes. — Merlin. — Poésie erse. — Ossian et Macpherson : controverse à leur sujet. — Le christianisme en Grande-Bretagne. — Les bardes et les moines. — Le christianisme en Irlande. Saint Patrice. Abbaye de Bangor. — Saint Colomban, fondateur de Bobbio. — Saint Colomba, apôtre de la Calédonie et protecteur des bardes. — Conversion des Anglo-Saxons. — Premiers poëtes saxons. — Poëme de Béowulf. — Chronique de Gildas. — Bède le Vénérable, le *Père de la science anglaise.* — Services rendus par les couvents. — Invasions danoises. — Alfred le Grand : son rôle civilisateur. — Chant d'Athelstane. — Canut le Grand. — Formation de la langue anglaise.

L'Angleterre n'était pas inconnue de l'antiquité. Les Phéniciens y abordèrent de bonne heure pour faire le commerce, et les Carthaginois venaient chercher l'étain sur les côtes de Cornouailles. César y descendit deux fois pendant sa guerre des Gaules (54 et 55 avant J.-C.) mais sans résultat : la barrière des flots était un sérieux obstacle à la conquête[1]. Cependant sous Domitien,

[1] Et penitus toto divisos orbe Britannos. (VIRGILE.)

l'île entière fut soumise aux Romains; la flotte d'Agricola en fit le tour; mais les peuplades belliqueuses du nord, les Pictes et les Scots, ne cessèrent de résister aux maîtres du monde; pour les contenir, il fallut s'en séparer par des murailles qui allaient d'une mer à l'autre, l'une construite par Adrien, et l'autre par Sévère. Cette double barrière ne suffit pas toujours pour les arrêter, et quand l'Empire se fut affaibli par les divisions intérieures, quand d'autres barbares, au nord, envahirent ses frontières, les légions abandonnèrent la Grande-Bretagne à l'anarchie intérieure (408). Les Bretons du sud appelèrent à leur secours les pirates scandinaves pour résister aux Calédoniens, et les Saxons, de concert avec les Angles, eurent bientôt conquis tout le pays. Ainsi commença au sixième siècle l'Heptarchie anglo-saxonne, qui fut vaincue à son tour par l'invasion danoise, prélude d'une dernière et définitive invasion, celle des Normands français, au dixième siècle.

Malgré une domination de trois siècles de durée, la civilisation romaine ne put jeter sur le sol de la Grande-Bretagne d'aussi profondes racines qu'en Gaule; il y eut bien des écoles brillantes à Londres et à York, mais l'élément celtique, appuyé par le fanatisme religieux des druides, opposa une grande résistance aux idées romaines, et plus tard, la doctrine chrétienne, apportée par les missionnaires, eut beaucoup de peine à en triompher.

C'est des côtes de la Scandinavie que partirent ces essaims de pirates, imprudemment appelés par le peinteyrn breton Vortigern, pour repousser les invasions des Pictes et des Scots (445). Leurs chefs, Hengist et Horsa, vainquirent pour leur propre compte; ils s'établirent dans le pays, et Vortigern, obligé de combattre ces auxiliaires ambitieux, fut réduit à subir leur loi. Le prince saxon fit

tuer dans un festin tous les chefs bretons, et peu à peu le sol fut partagé entre les sept royaumes connus sous le nom d'Heptarchie. Parmi les défenseurs de la nationalité bretonne se trouvait un chef de clan, Arthur ou Artus, devenu si célèbre dans les légendes galloises, et plus encore dans les romans de chevalerie, à côté de l'enchanteur Merlin; mais ce fut seulement après sa mort que la légende de Geoffroy de Monmouth fit connaître et passer à la postérité ce type exalté de l'héroïsme national, presque divinisé par les bardes.

Le triomphe des Anglo-Saxons eut pour résultat d'asservir la population celtique, dont une partie passa la mer pour se réfugier dans l'Armorique française, chez un peuple frère, tandis que d'autres cherchaient asile dans la Cambrie et le pays de Galles; l'Irlande et l'Écosse servirent de refuge aux Pictes et aux Scots; c'est dans ces divers foyers que se conserva la veille langue celtique, avec les débris du culte druidique, sous la sauvegarde de la poésie bardique que rien ne put faire mourir.

C'est en effet pendant cette période de luttes, d'héroïsme et de dispersion que la harpe des bardes exhala ses plus nobles accents. Les fragments qui nous restent de la poésie erse et galloise remontent au sixième et au septième siècle.

Quelle était cette nation bretonne, si attachée à ses vieilles mœurs, si fidèle à ses chefs, et qui préférait l'exil à la domination étrangère? Elle était de la même race que les anciens habitants de la Gaule, c'est-à-dire celtique ou gauloise. Venue d'Orient à une époque reculée, que ne peut fixer l'histoire, nous la voyons répandue sur tout le continent et les îles, sous les noms divers de Cimbres, Cimmériens, Kymris, Cambriens, Galls, Gaëls ou Gaulois,

et Celtes. Les Celtes sont donc les premiers habitants connus de l'Angleterre, de l'Écosse, de l'Irlande et de toutes les îles voisines.

L'érudition moderne a trouvé de nombreux rapports de ressemblance entre la langue celtique et l'ancienne langue de l'Inde, le sanscrit, ou langue sacrée des Védas : preuve évidente d'une origine commune. Le rapprochement n'est pas moins frappant entre la religion des brahmes et le culte des druides, qui étaient, comme on le sait, les prêtres, les sages, les savants, les législateurs des peuples gaulois. Signalons particulièrement la croyance commune à la métempsycose, et une sorte de panthéisme, qui divinisait les forces de la nature.

Les druides avaient des colléges où une jeunesse choisie était initiée à la science sacrée pendant de longues années de noviciat. L'enseignement était purement oral, et secret : rien n'en devait pénétrer dans le peuple, pour mieux assurer leur domination. D'ailleurs ils ne paraissent pas avoir connu l'écriture, du moins dans les temps reculés.

Point de temples pour ce Dieu vague et inconnu qu'ils adoraient. Les cérémonies du culte se passaient sous l'ombre épaisse des forêts, au pied des chênes (*drus*, chêne, de là *druide*). Le gui du chêne était cueilli avec une faucille d'or, dans la nuit de la sixième lune, après le solstice d'hiver.

Les seuls monuments qui nous restent de cette antique religion druidique sont des pierres-levées, d'un aspect fruste et grossier, que l'on retrouve dans tous les pays occupés par les Celtes, et dont la France et l'Angleterre ont conservé les plus curieux spécimens, sous les noms de *dolmen* (tables de pierre), *menhirs* ou *peulvans* (pierres fichées en terre), *cromlechs* (pierres en cercle) ; ces pierres

servaient aux sacrifices et aux cérémonies du culte. Près du village de Carnac, dans le Morbihan, on voit douze cents pierres, ou menhirs, alignées en quinconce, de l'effet le plus saisissant.

Malgré le mélange des peuples, tour à tour conquérants et conquis, l'Angleterre a conservé l'empreinte vivante de cette forte race celtique, si mouvante, si brave et si malheureuse. On parle encore l'ancienne langue gaélique ou celtique dans les montagnes de la Cambrie, au pays de Galles ; les dialectes de l'Écosse et de l'Irlande (langue erse) se rattachent aussi de près à cet idiome, aussi bien que le breton de notre péninsule armoricaine, où la langue française a encore tant de peine à se faire jour.

Les Celtes avaient leurs poëtes, les *bardes,* qui ne le cédaient qu'aux druides en dignité et en honneur. Ils chantaient les exploits de la nation et la gloire des chefs ; ils animaient les guerriers au combat, et conservaient les traditions héroïques du clan : ils avaient leur part du butin. Parfois ils faisaient assaut de talent poétique dans des concours publics dont le prix était une harpe d'agent à neuf cordes. Partout les bardes jouent un rôle important dans l'histoire des nations celtiques, et leur influence a même survécu à la liberté des peuples dont ils représentent poétiquement la nationalité. Il est à remarquer que la rime existe dans les plus anciennes poésies galloises, et y a une importance non moins grande que dans la poésie française.

Les plus anciens bardes connus sont Aneurin, Taliesin, Lywarch et Merlin : ils vécurent au sixième siècle, à cette époque fatale où les Anglo-Saxons dominèrent leur patrie : aussi leurs chants sont-ils souvent l'écho de leur tristesse

et de leurs regrets. Aneurin chante ainsi la fatale bataille de Catraeth :

« Trois chefs et trois cent soixante hommes ornés du collier d'or marchèrent vers Catraeth; l'ivresse les a perdus; trois seulement survécurent : Aeron, Cynon et moi, que protégea ma harpe.

« Que je suis malheureux d'avoir vu cette bataille, et de souffrir vivant les angoisses du trépas! Une triple affliction pèse sur moi depuis que j'ai assisté à la perte de nos braves, et entendu leurs derniers gémissements. Aneurin et la douleur sont désormais inséparables. »

Il ne reste de Merlin qu'un seul poëme obscur et sentencieux, qui a contribué à sa renommée de magicien et de poëte. Quant à la poésie galloise, elle continua de fleurir malgré la conquête, et, à côté des chansons guerrières, elle dirigea une foule de satires nationales contre les envahisseurs; le peuple lui restait fidèle; elle le consolait par ses chants; elle entretenait ses espérances, toujours vaines et déçues, car le roi Arthur, longtemps attendu comme un sauveur, ne sortit pas de la tombe pour reconstruire la nationalité bretonne. Pourtant le pays de Galles, grâce à une résistance obstinée contre les Anglo-Saxons, les Danois et les Normands, put conserver son indépendance jusqu'à la fin du treizième siècle, et quand Édouard Ier en fit la conquête, il ne trouva d'autre moyen, pour enlever à ce petit peuple son ardeur belliqueuse, que de faire massacrer tous les bardes du pays : conduite cruelle, mais qui prouve toute la puissance qu'avait la poésie sur l'esprit national des Cambriens.

La poésie erse, celle des Calédoniens, resta longtemps ensevelie dans les âpres vallées de l'Écosse et de l'Irlande. Là régnait la langue celtique pure, préservée des invasions

et du mélange par les montagnes et le caractère belliqueux des habitants. Les bardes y étaient, comme ailleurs, les compagnons des guerriers; leurs chants se conservèrent pendant des siècles au milieu des clans comme des traditions de famille : héritage sacré, confié à la mémoire; ils n'ont été révélés qu'au siècle dernier, par la publication, entachée de fraude, de Macpherson.

La gloire poétique des bardes calédoniens se résume dans un nom devenu immortel, celui d'Ossian, fils de Fingal, qui vécut vers le troisième siècle de notre ère. Ce nom était resté obscur ou inconnu jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, époque où Macpherson recueillit ses poésies dans les montagnes d'Écosse, et en publia une traduction, ou plutôt une imitation, un pastiche, une paraphrase nuageuse et ampoulée, qui eut pourtant une vogue immense, car elle séduisit le siècle entier, depuis Napoléon jusqu'à Lamartine. L'Homère gaëlique, aveugle comme celui de la Grèce, paraissait ne lui céder en rien pour la conception originale et la vigueur du génie.

La question de l'authenticité des poésies ossianiques a été vivement discutée en Angleterre et ailleurs; des affirmations pour et contre se sont produites. Nous ne pouvons entrer dans les détails de cette controverse, à peine terminée aujourd'hui. Nous en indiquerons seulement les résultats les plus plausibles. Macpherson avait débuté en 1758 par un essai poétique intitulé *Death* (la Mort); il fit ensuite un poëme héroïque, *the Highlander,* qui fut fort maltraité par l'*Edinburgh Magazine.* Ce fut en 1762 qu'il publia les premières poésies d'Ossian, traduites, disait-il, du gaëlique. L'Écosse accueillit avec enthousiasme une publication qui flattait sa nationalité, et le nom de Macpherson devint tout d'un coup célèbre. D'autres poésies

erses, traduites en anglais par John Clarke, parurent en 1778, sous le titre d'*Œuvres des Bardes calédoniens,* et vinrent corroborer celles de Macpherson. Celui-ci eut pour défenseurs le docteur Blair; John Smith, auteur des *Antiquités gaëliques,* et traducteur de quatorze poëmes, la plupart attribués à Ossian; Gray, Clarke, Ginguené, l'abbé Cesarotti, traducteur d'Ossian en italien, enfin l'évêque catholique Cameron, qui affirme avoir vu au collége écossais de Douai un manuscrit en langue erse contenant les poésies traduites par Macpherson; seulement il avait constaté que cette traduction n'était pas fidèle, et faisait perdre à l'orignal une partie de sa force et de sa beauté.

Contre Macpherson s'éleva le docteur Johnson, qui fit des recherches dans les régions septentrionales de l'Écosse, et nia formellement l'authenticité de ces poésies; Williams Shaw arriva à la même conclusion. D'un autre côté, l'*Highland Society* provoqua en 1805 une enquête solennelle sur cette question déjà tant débattue, et reçut, en réponse à ses questions, une foule de mémoires, de notes, de communications, d'où il résulte, en résumé, que les poëmes ossianiques ont une existence véritable, mais qu'on ne connaît aucun manuscrit exactement conforme à la traduction de Macpherson; la commission de la Société conclut donc que celui-ci a travaillé sur les originaux, mais qu'il a dû « remplir les lacunes, lier des morceaux séparés, insérer des passages qui ne se trouvaient pas dans le même texte, en corrigeant, adoucissant ce qu'il y trouvait de rude et de défectueux, et relevant ce qui, dans son opinion, était au-dessous du caractère de la bonne poésie. »

Cette conclusion, si impartiale et si modérée, est peut-être encore trop favorable à Macpherson, mais elle ne doit pas s'éloigner beaucoup de la vérité. Le tort de cet habile

arrangeur a été de manquer de sincérité, et de ne pas publier les sources originales sur lesquelles il avait travaillé; un autre tort plus grave, c'est d'avoir fabriqué un *Ossian* de son invention, de lui avoir donné un ton sentimental et moderne qui le défigure, au lieu de rendre dans leur simplicité originale et abrupte les fragments qu'il a enchâssés dans son œuvre. Cet Ossian de convention n'en a pas moins eu une vogue prodigieuse, et il a créé, à la fin du siècle dernier, une forme poétique aujourd'hui démodée, qui a circulé dans l'Europe entière.

La conversion de la Grande-Bretagne au christianisme a une telle importance au point de vue de la civilisation et de la littérature, qu'il est impossible de n'en pas tracer ici les principaux traits. On sait positivement que la foi chrétienne fut implantée en Bretagne dès le second siècle, mais on ne connaît pas les détails de cette propagation. Elle fournit ses martyrs à la persécution de Dioclétien, et plusieurs de ses évêques parurent aux premiers conciles d'Orient. Les Saxons païens furent pour elle de terribles ennemis; ils portèrent le meurtre, le pillage et l'incendie jusque dans les temples. L'hérésie pélagienne, au cinquième siècle, vint aussi menacer la foi orthodoxe, et deux fois saint Germain d'Auxerre passa en Grande-Bretagne pour y combattre l'erreur; il repoussa même une invasion de Saxons et de Pictes, rien qu'en faisant chanter l'*Alleluia* par la troupe qui l'accompagnait : c'est ce qu'on appela la *Victoire de l'Alleluia*. Un autre saint pontife, Ninian, fils d'un chef breton, ne craignit pas de pénétrer parmi ces terribles Pictes que personne n'avait pu dompter, et dont les mœurs féroces allaient jusqu'au cannibalisme; il employa vingt années d'apostolat pour les initier à la lumière de la foi, et prépara les voies à un autre

apôtre, saint Colomba, qui convertit définitivement cette sauvage contrée. Une abbaye célèbre, celle de Glastonbury, fondée à l'embouchure de la Saverne, devint un foyer de lumière et de propagande religieuse : on racontait que le roi Arthur, blessé dans un combat contre les Saxons, qui avait duré trois jours et trois nuits, était venu mourir dans ce couvent et y avait été enseveli secrètement, tandis que son peuple attendait son retour avec une espérance que les siècles ne purent effacer.

La religion chrétienne jeta surtout de profondes racines dans cette indomptable Cambrie (Pays de Galles), où se conservèrent si longtemps l'esprit national et l'indépendance des vieux Celtes bretons. C'était, comme nous l'avons dit, le refuge et l'asile des anciens bardes, lesquels, d'abord hostiles au christianisme, ne tardèrent pas à vivre dans une alliance intime avec le clergé et les moines. Ils formaient une corporation puissante qui avait survécu à la ruine du druidisme; ils avaient leurs congrès poétiques, présidés par les rois et les chefs; ils composaient ces *triades* poétiques, récemment mises en lumière, où leur génie brille de tout son éclat. Chaque monastère avait son barde, à la fois historien et poëte, qui notait les guerres et les événements contemporains. Dans les écoles monastiques, les bardes apprenaient à la fois la poésie et la musique. Le barde Taliesin fut élevé au monastère de Llancarvan. D'après les anciennes lois, la poésie était tellement respectée que dans la maison d'un Gallois, la justice ne pouvait saisir ces trois choses, son épée, sa harpe, et un de ses livres. Ce monastère de Llancarvan, fondé par saint Cadoc, était devenu une grande école religieuse et littéraire, où l'on menait de front l'étude et la transcription de l'Écriture sainte avec

celle des auteurs anciens. C'est saint Cadoc qui donnait à un prince de Cambrie cette leçon sévère : « Souviens-toi que tu es un homme;... il n'y a de roi que celui qui est roi de lui-même. »

Mais si nous voulons voir les merveilles de la foi chrétienne, il faut aller en Irlande, dans cette *île des saints*, cette île vierge où jamais proconsul romain n'avait mis le pied, qui n'avait connu ni les exactions de Rome ni ses orgies, et le seul lieu du monde dont l'Évangile eût pris possession sans effusion de sang. « Dès que cette *verte Erin*, située à l'extrémité du monde connu, eut vu se lever pour elle le soleil de la foi, elle lui voua cette ardente et tendre dévotion qui est devenue sa vie propre. Le cours des siècles ne l'a point interrompue; la plus sanglante et la plus implacable des persécutions ne l'a point ébranlée; la défection de toute l'Europe septentrionale ne l'a point entraînée, et elle entretient encore, sous la formidable omnipotence de la domination anglo-saxonne, un inextinguible foyer où survit, avec l'orthodoxie la plus intacte, cette admirable pureté de mœurs que nul conquérant, que nul adversaire n'a pu ni contester, ni égaler, ni entamer [1]. »

Ce fut un esclave, saint Patrice, qui dota l'Irlande de la foi catholique. Fils lui-même d'une esclave gallo-romaine, parente de saint Martin de Tours, affranchie par son maître, un Irlandais, qui l'avait épousée, Patrice fut enlevé à seize ans par des pirates, vendu comme esclave en Irlande, d'où il parvint à s'échapper et à revenir en Gaule. Il alla étudier dans les grands monastères de Marmoutiers et de Lérins, puis il suivit saint Germain d'Auxerre dans

[1] Montalembert, les *Moines d'Occident*, t. II, p. 45.

sa mission en Grande-Bretagne. Le pape saint Célestin le fit évêque d'Irlande, et l'envoya pour y prêcher la foi; l'île presque entière fut dominée par sa parole, et il y mourut après trente-trois années d'apostolat, laissant une mémoire vénérée, des écoles nombreuses et un foyer dont la lumière devait bientôt rayonner sur toute l'Europe barbare.

Une légende poétique nous montre l'apôtre de l'Irlande dans ses rapports avec les bardes, qui formaient une caste héréditaire et sacerdotale; il les amène à la foi, et en fait des disciples fervents. Ossian lui-même se convertit, et le prélat lui permet de chanter les exploits des héros celtiques. La poésie et la foi firent alliance, et les chants des bardes devinrent si beaux, dit un vieil auteur, que les anges de Dieu se penchaient au bord du ciel pour les écouter. Aussi la harpe des bardes est-elle restée comme symbole et blason de l'Irlande catholique.

La piété irlandaise se signala par l'érection d'une foule de monastères, dont le plus célèbre est la vaste abbaye de Bangor, qui ne renfermait pas moins de trois mille cénobites; elle devint un foyer de science et de propagande religieuse. On y cultivait la musique, la calligraphie, la miniature; ou y copiait et expliquait Virgile, Ovide, et les auteurs grecs, en même temps qu'on défrichait et cultivait le sol alentour.

Mais le caractère distinctif du monachisme irlandais, c'est le besoin impérieux qu'éprouvent ces religieux de répandre au loin la science et la foi; ils sont missionnaires par instinct; ils s'élancent à l'aventure dans des régions inconnues et lointaines; pendant plusieurs siècles ils essaiment sur la terre étrangère, ils rendent au centuple ce qu'on leur a donné : la Gaule et la Germanie

deviennent surtout le théâtre de leur zèle infatigable. C'est d'abord saint Colomban qui sort à trente ans de Bangor avec douze autres moines, et va exercer en Gaule son zèle et son éloquence : il se fixe en Bourgogne, à Luxeuil, au milieu des forêts où l'on voyait encore des traces d'ioles adorées par les Gaulois. Les disciples affluèrent autour de lui, et trois monastères s'élevèrent sous sa direction, sanctifiés par la prière et le travail. Le travail féconda ces solitudes incultes. Colomban dirigeait lui-même les travaux agricoles, il y mettait une vigueur impérieuse : le moine devait se fatiguer au point de dormir avant de se coucher, et de se lever avant d'avoir assez dormi. Troublé dans sa retraite par la persécution du roi Thierry et de Brunehaut à laquelle il reprochait hautement ses vices, Colomban quitta Luxeuil, et alla évangéliser les Suèves et les Allemands de la Suisse septentrionale, en compagnie d'un autre Irlandais, nommé Gall, aussi audacieux que lui, et qui resta dans le pays où il fonda le célèbre monastère de son nom. Colomban se rendit en Lombardie, et fonda, dans une gorge reculée de l'Apennin, le fameux couvent de Bobbio, puis il alla mourir, à quelque distance de là, dans une caverne isolée où il passa ses derniers jours dans le jeûne et la prière, se soumettant jusqu'à la fin à la dure discipline qu'il avait imposée aux religieux de son obédience.

Il faut aussi parler d'un autre missionnaire irlandais, de saint Colomba, l'apôtre de la Calédonie, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent. Il appartenait à la race royale des O'Neil, et devenu moine, il exerça d'abord son zèle dans sa patrie, où on lui attribue la fondation de trente-sept monastères, entre autres celui de Derry, d'où est sortie la cité moderne de Londonderry. Il était poëte, il

aimait et protégeait les bardes, et il compte parmi les deux cents poëtes irlandais, dont les noms, sinon les œuvres, nous ont été conservés ; on a de lui plusieurs poëmes en latin et en irlandais. Colomba était d'humeur ardente, vagabonde, et même querelleuse. De plus il aimait les livres, les cherchait partout avec passion, pour les emprunter ou les transcrire; or il arriva qu'il fit une copie clandestine d'un psautier appartenant à son ancien maître, Finnian; il y travaillait la nuit, dans une église où ce psautier était déposé. Finnian l'ayant appris, réclama la copie comme devant lui appartenir ainsi que l'original. Colomba refusa, et la question fut portée au tribunal du roi Diarmid, qui donna raison à Finnian, se basant sur ce dicton devenu proverbial en Irlande : *A chaque vache son veau,* donc à chaque livre sa copie. Colomba ne voulut pas se soumettre à cette sentence, et même résolut de se venger. Il s'échappa de la province, non sans péril, et pendant sa fuite, il composa son *Chant de la Confiance,* poëme qui a été conservé, et qui est un des plus vieux monuments de la langue irlandaise. Arrivé chez les siens, il provoqua les clans à la guerre, et Diarmid, vaincu, fut mis en fuite. Mais dans un synode ecclésiastique, Colomba fut accusé d'avoir fait verser le sang chrétien, et frappé d'excommunication. Il ne se rendit pas encore; quoique tourmenté par le remords, il cherchait à se justifier, et courait d'un monastère à l'autre pour demander conseil; partout il trouvait un blâme mêlé d'indulgence; il put faire lever l'excommunication, mais à la condition d'aller prêcher la foi chrétienne aux païens, et l'un de ses confesseurs lui imposa la dure pénitence de quitter l'Irlande pour toujours. C'est ainsi qu'il partit pour aller répandre l'Évangile en Calédonie.

Quant au fameux psautier latin, cause de tant de querelles et de souffrances, il est devenu la relique nationale du clan des O'Donnell; pendant plus de mille ans, il fut porté par eux à la guerre, enchâssé dans une sorte d'autel, et il existe encore aujourd'hui.

Colomba aborda sur le rocher stérile d'Iona, où il éleva pour lui et ses compagnons des huttes de branchages; ce fut là le berceau monastique et le foyer de la civilisation chrétienne en Écosse. La patrie absente lui tenait au cœur, et dans ses élégies, il y a de vifs regrets pour sa chère Érin : « Quel délice de courir sur la mer aux vagues blanches, et de voir ces vagues se briser sur les grèves de l'Irlande! Quel délice de ramer dans sa petite barque, et d'aborder au milieu de la blanche écume sur les grèves de l'Irlande! Ah! que ma barque volerait vite, si sa proue était tournée vers ma chênaie en Irlande!... Il y a un œil gris qui se tourne sans cesse vers Érin; cet œil ne verra plus en cette vie ni les hommes ni les femmes d'Érin. Du haut de ma barque, je promène mon regard sur la mer, et il y a une larme dans mon œil gris et doux quand je me tourne vers Érin... Mon cœur est brisé dans ma poitrine; si la mort subite vient me surprendre, ce sera à cause de mon grand amour pour les Gaëls. » C'est sur ce même ton plaintif et tendre qu'un poëte moderne, Th. Moore, dans ses *Mélodies irlandaises,* a chanté les charmes et les malheurs de la verte Érin.

Ce regard en arrière n'empêcha pas Colomba de se consacrer à la mission qu'il s'était imposée par pénitence; il s'y prépara par un grand travail sur lui-même; il dompta son caractère irritable, belliqueux, et devint le plus doux, le plus tendre des hommes : sa charité n'avait point de bornes; il n'était dur que pour lui-même, et jusqu'à

soixante-seize ans, il n'eut pour oreiller qu'une pierre. Ses disciples devinrent nombreux; on lui attribue la fondation de trois cents monastères ou églises, tant en Hibernie qu'en Calédonie. Il reprit peu à peu l'œuvre commencée un siècle auparavant par saint Ninian; il pénétra parmi les Scots et les Pictes, et ses vertus, son caractère, sa parole persuasive y répandirent peu à peu les vérités chrétiennes; il eut à vaincre la résistance opposée par les prêtres idolâtres, les druides; les chefs de clan cédèrent enfin à cette douce influence, et avant la fin de sa carrière, il avait soumis toute cette race indomptable et sanguinaire au joug bienfaisant de la foi. Le roi Aïdan fut sacré et couronné par lui sur la pierre d'Iona, qui fut appelée la *Pierre du Destin;* on la transporta plus tard à Scone, près d'Édimbourg, et elle sert encore de piédestal aux rois d'Angleterre le jour de leur couronnement.

Colomba fut le sauveur des bardes, menacés de proscription par le roi Aedh; leur puissance était grande sur le peuple : poëtes, musiciens, historiens, ils représentaient les souvenirs nationaux, la gloire du passé. Ils abusaient, disait-on, de leur faveur, de leurs priviléges, et même de l'autorité que leur donnait la poésie. Colomba obtint leur grâce, à condition que leur nombre serait limité, et qu'ils ne sortiraient plus de leurs attributions. Aussi la gloire de Colomba a-t-elle été célébrée par eux avec enthousiasme. Les bardes se perpétuèrent de siècle en siècle; ils furent les derniers défenseurs de la nationalité contre la tyrannie des envahisseurs et des conquérants; on eut beau les persécuter, les proscrire, ils survécurent à tous les désastres de la patrie, et leur harpe y est restée comme un immortel souvenir.

Il nous faut maintenant dire quelques mots sur la con-

version des tribus conquérantes de la Grande-Bretagne, de de ces bandes anglo-saxonnes qui s'y étaient définitivement établies après un siècle et demi de luttes sanglantes. Ces hommes de proie, pirates vagabonds, avaient fini par se fixer au sol, et par former, sous le nom d'Heptarchie, un état social qui devait être la base d'un grand peuple. A la fin du sixième siècle, leur organisation était complète; ils avaient leurs rois, leurs lois, leurs assemblées d'anciens, de sages (*witienagemot*), mais ils restaient fidèles au culte d'Odin, après avoir fait disparaître, chez les Bretons soumis, les restes de la prédication chrétienne. Leurs mœurs étaient toujours grossières et violentes; les vaincus étaient réduits en esclavage; ils en faisaient le commerce, ils vendaient même leurs frères, leurs propres enfants à des marchands étrangers; c'est ainsi que le pape saint Grégoire le Grand vit un jour, sur le forum romain, un groupe de jeunes esclaves saxons exposés en vente. Touché de leur jeunesse et de leur beauté, il s'informa de leur origine; on lui répondit qu'ils venaient de la nation des *Angles*, encore païens. « Ils sont bien nommés, dit-il, car ces *Angles* ont la figure d'*anges*, et il faut qu'ils deviennent les frères des anges du ciel. « Quel est, ajouta-t-il, le roi de leur pays? — Aelle ou Ella. — Il est bien nommé, car on chantera bientôt *Alleluia* dans son royaume. » Cette parole prophétique contenait en germe la conversion des Anglo-Saxons.

Grégoire n'était alors qu'abbé; devenu pape, il songea à sa promesse, et en confia l'exécution à un moine nommé Augustin, qui partit avec plusieurs religieux pour accomplir cette œuvre dangereuse et sublime. En traversant la Gaule, ils recueillirent d'effrayants récits sur le peuple qu'ils allaient convertir, et plusieurs d'entre eux retour-

nèrent à Rome pour demander au pape de les dispenser d'une mission si périlleuse. Augustin les accompagnait, mais le pape le renvoya auprès des siens avec de nouveaux ordres et de nouveaux pouvoirs, et ils abordèrent enfin dans l'île de Thanet, à l'embouchure de la Tamise. Le roi de Kent, Éthelbert, avait épousé Berthe, fille de Caribert, roi des Francs; elle était catholique, et avait prédisposé son époux à l'influence évangélique. Grâce à cet appui, les missionnaires furent bien accueillis par le prince, mais il les reçut en plein air, de crainte de quelque maléfice; ils gagnèrent peu à peu sa confiance, et le jour de la Pentecôte de l'an 597, il reçut le baptême avec beaucoup de ses sujets; la même année, à la fête de Noël, dix mille Anglo-Saxons se firent baptiser à l'embouchure de la Medway, dans la Tamise. Éthelbert donna à Augustin son palais de Cantorbéry, qui devint un monastère, et l'heureux apôtre fut le premier archevêque de cette cité célèbre.

Il faut dire qu'Augustin éprouva certaine résistance de la part des moines celtiques, qui avaient quelque peine à reconnaître pour pontife un prélat voué à la conversion des Saxons, les mortels ennemis de leur patrie. Un prince païen, dans une guerre contre les Gallois, fit massacrer douze cents moines du monastère de Bangor, parce qu'ils priaient pour le triomphe de la cause nationale. De plus l'Église celtique ne s'entendait pas avec Rome pour le jour de la célébration de la Pâque. Le courage d'Augustin ne faiblit pas devant les obstacles; il continua son œuvre apostolique parmi les barbares, et mourut au milieu de ses travaux. Ses successeurs achevèrent ce qu'il avait commencé, et toute l'Heptarchie fut bientôt gagnée à la foi chrétienne.

Les Anglo-Saxons avaient leurs poëtes comme tous les

peuples du Nord, mais il ne reste rien de leurs chants. Pourtant la langue du vainqueur refoula l'idiome breton dans les montagnes et les solitudes; elle se perfectionna et s'implanta fortement dans le pays, comme la nation sur le sol. Le plus ancien poëme anglo-saxon que l'on connaisse est celui de Cedmon, au septième siècle. C'est un hymne sur la *Création*, en vers allitérés.

Le poëme de Béowulf, sorte de roman épique, a un caractère plus national; il est écrit en l'honneur d'un prince danois dont le nom est entouré d'une auréole fabuleuse; il renferme des traces de paganisme mêlé aux idées chrétiennes. En voici le début :

« Quelle gloire des vieux Danois, dans les jours de combat, des rois puissants du peuple, n'avons-nous pas apprise! Combien ces nobles chefs excellaient en valeur! Que de fois, couverts du bouclier, n'ont-ils pas enlevé à des armées ennemies, à des tribus nombreuses, les siéges d'honneur! Le comte Béowulf se rendit redoutable; il grandit sous le ciel, et ses exploits brillèrent jusqu'à ce que tous ceux qui habitent la terre lui fussent soumis et lui rendissent hommage. »

Béowulf, vassal du roi des Angles Higela, signale sa bravouve dans une guerre contre un monstre nommé Grendel, qui a dévoré pendant leur sommeil trente nobles guerriers danois. Il revient triomphant, rapportant la tête de Grendel à son suzerain qui le déclare son héritier. Devenu roi des Angles, il remporte trente victoires, dont la dernière sur un affreux dragon auquel il enlève son trésor.

Ce sont là les rares épaves de la poésie populaire; mais si l'on veut trouver la science, le véritable mouvement intellectuel, c'est parmi le clergé et les couvents qu'il faut

aller le chercher, avec la langue latine pour interprète.

Les chroniques de Gildas et de ses successeurs racontent, du sixième au dixième siècle, les événements de l'heptarchie anglo-saxonne.

Bède le Vénérable (673-735) fut un prodige de savoir comme un modèle de vertus, la merveille et l'honneur de son époque. La gloire du savant anglo-saxon a traversé le moyen âge, et l'on s'étonne comment tant de lumière a pu surgir d'une période aussi barbare. Son savoir était encyclopédique. Il écrivait en vers aussi bien qu'en prose, en saxon comme en latin; il savait aussi le grec, et il n'a pas composé moins de quarante-cinq ouvrages. Théologie, histoire, astronomie, physique, musique, philosophie, rhétorique, arithmétique, grammaire, il embrassait tout et savait tout ce qu'on pouvait savoir de son temps. Un Anglais illustre, Burke, l'a surnommé le *Père de la science anglaise*. Ses ouvrages sont pleins de citations des auteurs classiques, principalement de Cicéron et de Virgile. Il faut surtout signaler son *Histoire ecclésiastique* de la nation anglaise, écrite avec méthode, précision et conscience. C'est une chronique sincère, qui sert de point de départ à l'histoire d'Angleterre. Bède, élevé au monastère d'Yarrow, y reçut les ordres, et y passa sa vie entière au milieu de ces sérieuses études, et d'un enseignement qu'il distribuait aux six cents moines de la communauté; mais l'autorité de sa science s'étendait au loin, et sa correspondance nous montre l'étendue et l'importance de ses relations.

Pour juger de l'influence qu'ont eue les monastères, au point de vue social, pendant le moyen âge, il suffit de citer ces belles paroles de Chateaubriand : « Les couvents devinrent alors des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint; la cul-

ture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique, qui renaquit de la liberté religieuse. La vérité politique, ou la liberté, trouva un interprète et un complice dans l'indépendance des moines, qui recherchaient tout, disaient tout, et ne craignaient rien. Les grandes découvertes dont l'Europe se vante n'auraient pu avoir lieu dans la société barbare sans l'inviolabilité et le loisir du cloître. Les livres et les langues de l'antiquité ne nous auraient point été transmis, et la chaîne qui lie le présent au passé eût été brisée. »

L'Angleterre était devenue, par son clergé et ses monastères, un foyer de civilisation chrétienne; mais l'ère des invasions n'était pas close; les pirates scandinaves connaissaient le chemin ouvert par les Anglo-Saxons; ces hommes du Nord, Danois et Normands, allaient porter partout l'incendie et le pillage, massacrant les guerriers et les prêtres, ravageant les églises et les abbayes. Au milieu de ces guerres sanglantes surgit la noble figure d'Alfred le Grand, le Charlemagne de l'Angleterre. Jeune encore, il avait visité la France et Rome; il avait pris goût aux lettres, à la science, base de tout progrès; mais les victoires des Danois faillirent lui enlever le trône. Obligé de fuir, de se cacher chez un pâtre, il attendit le moment favorable pour reprendre ses droits. Pendant que le joug danois se faisait détester des Saxons, il se déguisa en scalde, pénétra dans le camp ennemi, apprit leurs secrets, et les attaqua à la tête des siens. Cette fois, la fortune lui revint; il reprit sa couronne, et commença un règne glorieux, signalé par son zèle infatigable pour éclairer et moraliser son peuple. Il consacra vingt années à cette œuvre de réparation, promulguant des lois sages, disciplinant ses troupes, créant une marine, encourageant la

culture, et s'entourant de savants qui propageaient autour de lui la lumière de l'intelligence. Lui-même étudiait constamment, écrivait, traduisait avec ardeur. C'est ainsi qu'il translata en anglo-saxon l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, celle de Paul Orose, la *Consolation* de Boëce, qui servait de texte à ses méditations. Il avait l'âme haute et noble, le prince qui écrivait les pensées suivantes :

« Ne t'enorgueillis jamais de ta noblesse; tous les hommes n'ont-ils pas la même origine? Dieu, en unissant l'âme au corps, a donné à tous la noblesse native. Quel droit t'arroges-tu donc par ta naissance sur les autres hommes tes égaux, si tu ne les surpasses en bonnes actions?

« Un roi pourrait-il aimer la couronne s'il n'avait sous ses ordres que des esclaves? C'est dans la liberté de ses sujets que réside sa dignité réelle. »

« Les Anglais, ajoutait-il, doivent être libres comme leurs pensées; » et il affranchit tous les serfs de ses domaines. Est-il rien de plus touchant, de plus purement chrétien que ces paroles adressées par lui à son fils au moment de mourir?

« Viens, mon fils, assieds-toi pour entendre encore mes conseils. Mon heure approche, mon corps s'affaiblit, mes jours sont écoulés ; il faut nous séparer... Je t'en supplie, par l'amour que je te porte, sois le père et le défenseur de ton peuple; sois l'appui de la veuve et le père de l'orphelin. Secours les pauvres et protége les faibles, et, de tout ton pouvoir, répare les injustices. Soumets-toi toujours à la loi, alors tu seras aimé de Dieu, que jamais tu n'invoqueras en vain, et qui t'assistera de sa sagesse! »

Il y a, dans ce grand et sage roi, au milieu de ces temps barbares, un type de perfection idéale qui le rap-

proche de notre saint Louis : la religion seule a pu produire de tels princes.

Après la mort d'Alfred, les incursions des Danois recommencèrent, plus terribles, plus fréquentes ; les Bretons d'Écosse et d'Irlande se joignaient à eux pour venger leurs défaites passées. Athelstan, petit-fils d'Alfred, faillit perdre sa couronne, mais il reprit l'avantage, et remporta sur ses ennemis la victoire décisive de Brunanburg, dont un chant anglo-saxon nous a conservé le souvenir :

« Le roi Athelstan, le chef des comtes, qui distribue les colliers d'honneur, le frère aîné du noble Edmond, a conquis dans la lutte, à la pointe de l'épée, une gloire immortelle à Brunanburg.

« Ils ont rompu le mur des boucliers, ils ont abattu les bannières, les vaillants fils d'Édouard suivis de leur famille... Ils ont vaincu et détruit l'armée écossaise et la flotte. Les guerriers tombant morts ensanglantèrent la plaine, depuis l'heure matinale où le plus grand des astres, le soleil, brilla sur la terre, jusqu'à ce que le flambeau du Très-Haut, le globe majestueux eût atteint le couchant.

« Des milliers de guerriers gisaient, frappés de la lance : c'étaient les fiers Normands que leurs boucliers ne purent défendre, c'étaient les Écossais succombant au carnage...

« Cinq jeunes rois jonchèrent le champ de bataille, assoupis par l'épée homicide ; avec eux sept lieutenants d'Anlaf, les marins de la flotte et les bandes écossaises... »

Mais la fin du dixième siècle voit le triomphe définitif des hommes du Nord. Le faible Ethelred II ne peut résister à leurs coups répétés, à leurs énergiques efforts. La dynastie anglo-saxonne succomba, et Canut le Grand

réunit sur sa tête les trois couronnes de Norvége, de Danemark et d'Angleterre (1017).

Moins d'un siècle plus tard, on le sait, les Danois subirent à leur tour le joug d'autres conquérants, leurs frères d'origine, les Normands de France, qui avaient déjà oublié la langue et les mœurs de leur patrie dans leur contact avec les Français.

On comprend maintenant de quels éléments divers se forma la nation anglaise, et la langue si énergique, si forte de ce pays. Les Anglo-Saxons parlaient le teuton, les Danois le scandinave, langues sœurs, de dialectes différents, qui prirent fortement racine dans ce pays; la langue bretonne se réfugia dans les montagnes de la Cambrie et de l'Écosse, où elle resta presque inaccessible au mélange; puis le normand-français se superposa à l'anglo-saxon-danois, le comprima, le relégua dans les classes inférieures, sans l'anéantir, jusqu'au moment où l'idiome populaire, vaincu, mais toujours vivant, ayant pour lui la force vitale et le nombre, se réveilla au bout de quelques siècles, pour absorber son noble vainqueur.

CHAPITRE II.

Époque féodale. — Conquête normande. — Cycle poétique du roi Arthur et de la Table ronde. — Légendes galloises et bretonnes. — Robert Wace et son *Roman de Brut*. — Le *Livre rouge* et le *Mabinogion*. — Chrestien de Troyes et le *Saint Graal*. — Influence du cycle arthurien dans les littératures de l'Europe. — Les ménestrels. — Littérature savante : Roger Bacon. — La scolastique : Duns Scot. — Occam. — Lutte et fusion des deux idiomes, le saxon et le normand. — John Mandeville. — Légende de Robin Hood. — Chaucer.

A partir de la conquête normande, l'Angleterre entre dans une phase nouvelle, celle de l'organisation féodale, et du français importé par les vainqueurs; elle marche alors parallèlement avec la France; il y a entre les deux pays échange de poëtes et de sujets d'inspiration. Sur le champ de bataille de Hastings, un ménestrel guerrier, Taillefer, encourageait les chevaliers normands, en leur chantant la légende poétique de Charlemagne et de Roland, la bataille de Roncevaux. Ce fut un concert un peu confus de bardes, de ménestrels, de jongleurs, de troubadours et de trouvères, qui s'amusaient à composer des lais, des sirventes, des ballades, des fabliaux, des romans d'amour et de chevalerie. Les légendes de Charlemagne et du roi Arthur ou Artus de Bretagne, furent les sources principales où puisa l'imagination féconde des poëtes.

Au mois de septembre 1066, une flotte immense, réunie à Saint-Valery-sur-Somme, appareillait pour l'Angleterre, et allait y verser soixante mille guerriers, composés de Normands et d'une foule d'aventuriers venus

de toutes les provinces de France. Ce que voulaient ces hommes, conduits par Guillaume, c'était la conquête, une proie à saisir, un pays à partager. Ils l'obtinrent par la bataille de Hastings : la race gallo-saxonne, vaincue, humiliée, dépossédée, fut réduite à subir le joug d'un dur et impérieux vainqueur. Chaque guerrier ou aventurier eut sa part ; la part du lion fut celle de Guillaume : le trône d'Angleterre avec ses vastes domaines. Les autres reçurent des fiefs, chacun selon son mérite, ou le degré de faveur auprès du prince. Tout fut réglementé, l'Angleterre fut cadastrée dans un livre demeuré célèbre, le *Doomsday-Book* ou *Livre du jour du jugement*. On y mentionne 700 grands fiefs, pour la haute noblesse, 60,715 arrière-fiefs, relevant du roi.

La race normande ou française, ainsi superposée à la race anglo-saxonne, apporta et imposa partout la forte organisation féodale, ainsi que la langue française, qu'elle s'était si vite et si bien appropriée depuis Rollon. Elle se regardait comme bien supérieure à ces lourds Saxons qu'elle avait vaincus. Les Normands établirent des écoles; ils avaient des livres; leurs abbés étaient lettrés; ils dominaient donc par l'intelligence comme par l'épée. Race alerte, à l'esprit vif et dispos, net et précis, ils aiment à parler, à conter; ils ont bientôt des chroniques curieuses, des poëmes interminables: troubadours et trouvères s'en donnent à cœur joie dans ces chansons de gestes où les aventures des paladins se déroulent en récits de trente à quarante mille vers.

Ne croyez pas que ces Français-Normands soient une race poétique; ils ont la perception facile et prompte, l'esprit avisé, mais peu de sentiment: tout est à la surface; beaucoup d'invention, d'imagination vagabonde, des faits

qui se succèdent, un récit nu et sans couleur, point d'enthousiasme poétique; il font de la prose rimée, rien de plus; mais il s'y joint de la facilité, de la grâce, quelque chose de vif, de clair, d'amusant, d'entraînant. L'art de causer, de conter, est le génie propre de ce peuple: il ne faut pas lui demander davantage.

La légende du roi Arthur, si célèbre dans les romans chevaleresques du moyen âge, a pris naissance dans les chants, les chroniques, les traditions, les contes populaires de la Cambrie; du sixième au dixième siècle, on en trouve les fragments épars dans une foule de monuments qui en offrent la substance et les traits principaux. Tous les anciens bardes ont célébré cette héroïque figure, qu'entoure une auréole merveilleuse. Taliesin le représente comme fils d'Uter à la tête de dragon; à côté de lui se place toujours sa femme, la fière Gwennivar (Genièvre), son majordome, Kaï le Long (Keu), son échanson Beduyr, son héraut Gwalhmaï (Gauvain). Dans ces légendes primitives, Arthur est un miracle de vaillance; il s'empare d'une foule de villes et de pays; sa puissance n'a point de bornes; il possède une épée magique; il rivalise d'éclat avec le soleil.

A côté de cet Arthur mythologique, fabuleux, sorte de demi-dieu païen, nous trouvons, dans des légendes plus récentes, un Arthur réduit aux proportions humaines et historiques: c'est un prince chrétien, un chef breton qui tient sa cour à Kerléon, dans le pays de Galles; c'est un roi chevalier, plein de vaillance et de piété; le héros se transforme, selon le temps, au gré du caprice et de l'imagination du poëte; il en est qui le montrent accomplissant un pèlerinage jusqu'au saint Sépulcre, et sur son bouclier est peinte l'image de la sainte Vierge, objet spécial de

son culte; il a pour cri de guerre : *Dieu aide et sainte Marie.*

On voit que la légende du roi Arthur a varié avec le temps, les lieux et les circonstances; transportée en Armorique par les émigrés bretons, elle s'y conserva pieusement; ce prince devint un type poétique en même temps qu'une personnification de la patrie regrettée. D'après la tradition cambrienne populaire, Arthur n'était pas mort dans le combat où il avait disparu, la fée Morgane l'avait guéri de ses blessures, et transporté dans l'île d'Avalon, d'où il devait revenir plus puissant que jamais pour gouverner les Bretons. C'est donc en Bretagne que la légende arthurienne a pris cette consistance poétique, ce développement national qui a servi de base aux romans de chevalerie; là son souvenir était un culte; on le chantait dans les églises; on sculptait sa figure sur les portails en granit; Alain des Iles dit que le peuple eût maudit ou lapidé quiconque aurait osé soutenir qu'il était mort. Ces chants poétiques, ces traditions orales, après plusieurs siècles de vogue populaire, furent enfin rédigés et écrits; elles formèrent le livre intitulé : *Brut y Brenhined,* ce qui signifie : *Légende du Roi,* et non *Brutus de Bretagne*, comme on l'a dit par erreur[1]. Ce livre fut importé en Angleterre vers l'an 1125 par Gauthier Calenius, archidiacre d'Oxford, qui le mit en dialecte cambrien; cette rédaction est la seule qui existe, l'original armoricain ayant été perdu; elle fut traduite en latin par Geoffroy-Arthur de Monmouth, et c'est ce texte qui servit de base à tous les romans chevaleresques de la Table ronde. Le premier poëme qui en sortit fut le *Roman de Brut,* écrit en vers français en 1155 par Robert Wace, l'un des compagnons de Guillaume le Con-

[1] Voir DE LA VILLEMARQUÉ, les *Romans de la Table ronde.* Paris,

quérant, et devenu depuis chanoine de Bayeux. Il fait remonter la généalogie d'Arthur jusqu'à Énée, et lui fait accomplir des prouesses fabuleuses, des conquêtes à travers l'Europe, jusqu'en Norvége et en Italie, où il entraîne cent quatre-vingt-trois mille chevaliers. A côté d'Arthur, il place le fameux enchanteur Merlin, barde du sixième siècle, qui joue un rôle si important dans les légendes galloises, et qui fut lui-même ensorcelé par les charmes de la fée Viviane : elle le tient enfermé dans une prison magique, et le roi envoie à sa recherche tous les chevaliers de la Table ronde; c'est Gauvain qui parvient à découvrir sa retaite.

Robert Wace parle ainsi du roi Arthur et de ses chevaliers : « C'est pour eux qu'il créa l'ordre militaire de la Table ronde, dont les Bretons racontent mainte fable. Tous les chevaliers étaient égaux, quels que fussent d'ailleurs leur rang et leur titre; tous étaient servis à table de la même manière; aucun ne pouvait se vanter d'occuper une place plus élevée que son voisin : il n'y avait entre eux ni premier ni dernier. Il n'y avait pas un Écossais, pas un Breton, pas un Français, pas un Normand, pas un bon chevalier, de l'Orient à l'Occident, qui ne se crût tenu d'aller à la cour d'Arthur. Tous ceux qui recherchaient la gloire y venaient de tous les pays, tant pour juger de sa courtoisie que pour voir ses États, pour connaître ses barons, pour avoir part à ses riches présents. Les pauvres gens l'aimaient, les riches lui rendaient de grands honneurs; les rois étrangers lui portaient envie et le craignaient, car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde et ne leur enlevât leur couronne [1]. »

[1] Quant à la fameuse Table ronde, il n'en est pas fait mention dans les anciens bardes gallois ni dans les contes cambriens, quoique Robert

Il reste prouvé, par ce qui précède, que la légende poétique d'Arthur a fleuri à la fois dans son berceau primitif, le pays de Galles, et chez les Bretons d'Armorique, qui la conservèrent avec soin et la développèrent avec amour : les deux peuples avaient la même origine et la même langue; l'émigration les avait séparés, mais leurs bardes chantaient à l'unisson les mêmes souvenirs nationaux et poétiques, et, selon l'expression énergique de l'un d'eux, « ils s'entendaient parler d'un rivage à l'autre ».

Longtemps négligés et inconnus, les poëmes gallois furent signalés à l'attention publique à la fin du siècle dernier par le docteur Owen, qui en publia quelques-uns. Une collection précieuse de ces documents cambriens, en vers et en prose, existait au collége de Jésus à Oxford : on la connaît sous le nom de *Livre rouge* , à cause de sa reliure. Une femme distinguée, lady Charlotte Guest, très-versée dans la langue galloise, en tira un certain nombre de contes, qu'elle publia sous le titre de : *Mabinogion*, qui est celui d'un de ces récits (Mabinogi). Mais il n'y en a qu'un petit nombre qui se rapportent au roi Arthur : les autres sont de source étrangère.

Si nous insistons sur ces origines de la poésie bretonne,

Wace en parle comme d'une tradition populaire. On pourrait en trouver l'origine dans l'écrivain grec Posidonius, qui visita la Gaule cinquante ans avant l'ère chrétienne. « Chez les Gaulois, dit-il, dans les festins nombreux et d'apparat, les convives se rangent autour d'une *table ronde*. Après des repas copieux, les guerriers aiment à prendre les armes et à se provoquer mutuellement à des combats simulés. » Ces festins, ces jeux militaires qui prenaient le nom de Table ronde seraient ainsi l'origine de l'ordre chevaleresque du roi Arthur. L'ordre de la Table ronde était composé de vingt-quatre, puis de cinquante membres; la table elle-même est conservée à Winchester, et les noms des chevaliers y sont gravés. (Voir DE LA VILLEMARQUÉ, les *Romans de la Table ronde*, p. 33 et suiv. Paris, Didier, 1860.)

c'est à cause de l'importance qu'elle a eue dans le développement poétique de l'Europe entière au moyen âge. Le cycle arthurien le dispute à celui de Charlemagne comme source d'inspiration ; il a tenu en haleine toute la société féodale et chevaleresque pendant plusieurs siècles. L'imagination féconde des trouvères français en tira ces merveilleux récits où brille une chevalerie idéale, animée par le sentiment religieux et l'amour. Après Robert Wace, qui entra le premier dans la carrière, il faut citer surtout Christian de Troyes, mort au siége de Saint-Jean-d'Acre, pendant la troisième croisade (1191), et qui composa, sur le sujet de la Table ronde, les romans de *Perceval le Gallois*, du *Chevalier au Lion*, d'*Erec et Enide*, et de *Lancelot du Lac*.

Plusieurs de ces romans de la Table ronde se rattachent à la légende du *Saint Graal* ou *Gréal*. On désignait primitivement par ce nom un vase mystique en usage dans les superstitions païennes de l'Angleterre ; les traditions galloises en font mention, et lui attribuent le pouvoir de ressusciter les morts. Taliesin le place dans le temple d'une déesse, patronne des bardes. « Ce vase, dit-il, inspire le génie poétique ; il donne la sagesse, et découvre à ses adorateurs la science de l'avenir, les mystères du monde, les trésors des connaissances humaines. » Il passait pour une des treize merveilles de l'Irlande ; ses bords étaient ornés de perles et de diamants. Merlin l'emporta, disait-on, dans son vaisseau de verre. Il devint le symbole de la Bretagne insulaire, et il importait de le retrouver, c'est pourquoi la chevalerie se mit en *Quête du saint Graal*. C'est le titre que porte le roman de Perceval, commencé par Chrestien de Troyes, et continué par d'autres auteurs. Seulement la légende du vase célèbre avait changé de

forme et de caractère avec l'esprit chrétien : il avait servi à la dernière cène de Jésus-Christ, et Joseph d'Arimathie y avait recueilli le sang du Sauveur ; avec le vase se trouvait la lance sanglante, celle qui avait percé le flanc du Crucifié. C'est dans ce roman que se peint le mieux le sentiment religieux uni à l'esprit chevaleresque du moyen âge.

Les bardes celtiques avaient depuis longtemps préparé le terrain où devait fleurir leur poésie légendaire ; plusieurs d'entre eux avaient pénétré dès le sixième siècle au milieu des Francs, et Fortunat signale un barde qui jouait de la *hrote* à la cour des Mérovingiens. Childebert retint longtemps près de lui un poëte armoricain dont il aimait à entendre les chants et les vers. Comme les jongleurs, les bardes bretons étaient bien reçus dans les cours et les châteaux, où leurs chansons répandaient la joie, où leurs lais excitaient un vif intérêt. Ils furent aussi en faveur en Angleterre, à la cour des Plantagenets, qui se plaisaient à recueillir les légendes du roi Arthur : ce sont les bardes qui ont rendu Arthur immortel ; ce sont les romanciers français qui ont propagé ces récits dans l'Europe entière. « Le mouvement poétique, commencé humblement dans les deux Bretagnes, s'étendit de proche en proche, et gagna les romanciers anglais, provençaux, italiens, espagnols, allemands, suédois, norvégiens, danois ; il se fit sentir jusqu'au fond de l'Islande, et l'Orient lui-même en éprouva le contre-coup. Qui ne connaît l'influence exercée, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, sur toutes les littératures, par les romans du cycle d'Arthur ? Dante leur dut son charmant récit de *Paolo* et de *Francesca di Rimini ;* c'est un souvenir, renouvelé avec génie, du roman de Lancelot et de Genièvre. Chaucer

aime les chevaliers de la cour d'Arthur, et vante la grâce des vieilles légendes bretonnes. Arioste leur emprunte, en souriant, l'histoire de Merlin et de Viviane. Le Tasse a trouvé dans la forêt de Brécilien le germe de la forêt d'Armide. Cervantes, Shakspeare, Spenser, Ronsard et notre la Fontaine laissent voir mille traces des lectures qu'ils ont faites dans les romans de la Table ronde. Milton voulait les réunir en une vaste épopée : « Un jour je célébrerai dans mes chants nos rois indigènes, Arthur surtout, et les combats qu'il livre jusque dans les mondes souterrains ; je chanterai aussi les héros magnanimes, les compagnons fidèles de l'invincible Table ronde, et je briserai, (oh! puissé-je vivre assez longtemps!), je briserai les phalanges saxonnes sous le Mars des Bretons. » De nos jours, le poëte lauréat Southey, et surtout Tennyson, devaient en partie réaliser le projet de leur illustre compatriote. Enfin l'auteur à jamais regrettable de *Marie* et des *Bretons*, A. Brizeux, reprenant l'idée de Milton, allait commencer à l'exécuter, lorsque la mort l'a arrêté au début de son poëme, et il n'a pu que dire :

Si la mort l'eût permis, Arthur, la Table ronde
Eût été le pavois et le centre du monde.

Après ce détour épisodique, qui a bien son intérêt, revenons aux poëtes particuliers à la Grande-Bretagne. Le nom de *ménestrels* (minstrel) fut donné particulièrement en Angleterre aux poëtes chanteurs qui correspondent aux troubadours et aux trouvères. Leur époque de gloire est celle des croisades, et dure jusqu'au quinzième siècle. Le ménestrel était comme le messager de la poésie : il la portait dans les chaumières aussi bien que dans les cours. Un ménestrel était attaché à la maison du roi d'An-

gleterre : c'était le poëte en titre. Le jongleur, avec ses tours, ne venait qu'après lui. Muni de sa harpe, de son répertoire de chansons et de récits, il animait les fêtes, excitait la gaieté, faisait rêver les âmes tendres, et lançait aussi parfois la satire. Ce harpeur ambulant est toute la poésie du moyen âge; il charme, il intéresse, il est une puissance jusqu'au moment où il est détrôné par les guerres civiles, les querelles religieuses, et par l'imprimerie, qui fait prévaloir la prose sur la poésie. Élisabeth poursuivit les ménestrels comme vagabonds.

Un sort plus triste encore était réservé aux bardes cambriens, qui avaient conservé la langue et les traditions nationales des Celtes anciens. Édouard Ier, ayant fait la conquête du pays de Galles, fit massacrer tous les bardes de la contrée, pour éteindre avec leurs chants les souvenirs patriotiques de cette nation, et lui faire oublier son indépendance.

Pendant que la poésie nationale se déployait dans les chants des ménestrels, il se faisait en langue latine dans les monastères, dans le clergé, un mouvement intellectuel moins brillant, moins connu, mais plus solide et plus profond. On cultivait l'histoire, la chronique, la théologie, la philosophie, les sciences. Le nom de Roger Bacon, au treizième siècle, domine tous les autres par son immense érudition qui l'a fait surnommer le *Docteur admirable*. C'était un moine franciscain qui avait étudié à l'université de Paris; il savait une foule de langues, et pénétrait les mystères encore obscurs de la chimie, de la physique et de l'astronomie. Tant de science passa bientôt pour magie, d'autant plus que Bacon croyait à l'astrologie et à la pierre philosophale; aussi fut-il persécuté, emprisonné, avec défense de rien enseigner. Il effrayait les moines ses frères

ainsi que ses supérieurs : ce fut un pape, Clément IV, qui le fit mettre en liberté. On lui attribue l'invention de la poudre à canon. Ses ouvrages sont renfermés en six livres ou traités, sous le titre de : *Grand Œuvre* (*Opus majus*).

L'Angleterre eut, comme le reste de l'Europe, l'amour effréné de la scolastique, science abstruse, calquée sur la philosophie d'Aristote, et qui enseignait à raisonner à perte de vue avec des formules toutes faites. L'esprit humain, ainsi lancé dans les abstractions, vivait de mots et non de faits; il s'épuisait dans des discussions sans fin et sans résultat sérieux; il abusait du syllogisme sans savoir s'en servir. La question des *universaux* absorbait les esprits; on se divisait en *nominalistes* et en *réalistes* : disputes oiseuses, interminables, arides, qui arrêtaient l'essor de l'esprit humain.

Et pourtant l'université d'Oxford, fondée par Alfred le Grand, était une des plus florissantes de l'Europe : elle eut jusqu'à trente mille écoliers. Duns Scot (1275-1304), le *Docteur subtil*, fut un des plus célèbres professeurs de cette université; il vint se faire recevoir docteur à Paris et alla mourir à Cologne. C'était un habile dialecticien, défenseur passionné de la secte *réaliste*, et adversaire de saint Thomas, qui appuyait les *nominaux*. La dispute fut longue et vive entre les *scotistes* et les *thomistes*, et l'on se prend à regretter tant d'efforts perdus, tant de subtilités dans des discussions qui ont si peu servi à éclairer l'esprit humain.

Guillaume d'Occam (1280-1347), disciple de Duns Scot, devint un de ses adversaires les plus ardents, lorsqu'il eut embrassé la cause du nominalisme. Les troubles qu'il excita à l'université d'Oxford le firent bannir de cette école;

il se réfugia en France, puis en Allemagne, et se fit excommunier pour avoir pris fait et cause contre la papauté dans les querelles religieuses et monastiques. On l'a surnommé le *Prince des nominalistes*.

Il suffit d'avoir indiqué brièvement le travail intellectuel des écoles où la langue latine servait d'interprète. Cette littérature est la même dans toutes les écoles de l'Europe au moyen âge. Ce qui nous intéresse surtout, c'est la langue vulgaire et la poésie nationale, à laquelle il faut revenir.

La langue franco-normande dominait depuis trois siècles en Angleterre; transportée tout d'une pièce, et imposée par la conquête, on put croire pendant assez longtemps qu'elle absorberait l'idiome anglo-saxon, refoulé dans les classes inférieures. Mais ce triomphe n'était qu'à la surface : la cour et la chevalerie, les trouvères et les ménestrels avaient beau s'attacher à cette langue, plus facile, plus polie, plus avancée, qui venait d'outre-mer; le peuple n'y mordit jamais qu'avec répugnance; comme il était le nombre, la force dominante de l'esprit public, son idiome finit par prévaloir.

Ce ne fut pas sans effort ni sans lutte. Les deux éléments en présence se heurtent et s'entre-croisent. Le Normand est obligé d'apprendre un peu de saxon pour se mettre en rapport avec le serf, le colon, son inférieur. Celui-ci parfois cherche à bégayer le beau langage de son maître : il l'écorche en balbutiant. Peu à peu le mélange s'opère, la fusion s'accomplit; on conserve du français les mots savants, civilisés, les termes abstraits, philosophiques, tandis que le saxon donne les expressions matérielles, les noms des objets vivants et sensibles. Noblesse et roture finissent par s'entendre et se confondre pour ne former

qu'une seule langue, où domine la prononciation gutturale et un peu rauque de l'idiome national. John Mandeville, le plus ancien prosateur en langue anglaise, nous dit, en parlant de ses *Voyages*, qu'il mit son livre de *latin* en *français*, puis de français en *anglais*, pour le faire comprendre de tous ses compatriotes : symbole et expression de ce triple idiome dont les éléments distincts devaient aboutir à l'unité de la langue anglaise.

Rien ne peint mieux la ténacité saxonne, son esprit d'opposition et de lutte, son besoin d'affranchissement et de liberté, que la légende si populaire de Robin Hood, l'intrépide *outlaw*, qui rejette le joug de la loi et nargue le shériff; c'est le héros national, redoutable par son arc et ses flèches, et Walter Scott n'a pas manqué de mettre en scène dans ses romans ce type si expressif du caractère anglais.

Les ballades de Robin Hood ont eu en Angleterre une vogue longtemps populaire; tout le monde les chantait au seizième siècle; un peu dédaignées et oubliées au siècle suivant, elles ont reparu depuis avec une nouvelle faveur, et l'érudition s'est attachée à en faire des collections complètes, entre autres celle de Joseph Ritson en 1795. Le héros des forêts n'a fait que grandir depuis, sans qu'on soit mieux renseigné sur son origine et sa légende. Était-ce un insurgé, un ennemi de la société, de l'autorité, de la puissance, le représentant du Saxon vaincu contre le Normand vainqueur ? ou bien, un proscrit, un bandit, un braconnier, un simple *outlaw* qui a élu domicile dans les forêts dont il est le maître du droit de son adresse à manier l'arc et la flèche ? La première hypothèse, adoptée par Augustin Thierry, est la plus répandue. Robin Hood a bien une existence historique qui a grandi

par la légende ; on le voit figurer parmi les révoltés qui suivirent la fortune de Simon de Montfort contre le roi Henri III ; il se mit à la tête d'une bande de proscrits ; à ses côtés figurait son compagnon Little John, presque aussi populaire que lui ; les forêts devinrent leur asile. Mais Robin Hood n'est pas un bandit ordinaire ; il a des vertus, de la loyauté à sa manière ; il est dévot ; il entend jusqu'à trois messes ; sa révolte était comme une protestation contre la tyrannie : tel est le personnage chanté par le peuple pendant plusieurs siècles, et devenu un type national. Il figure comme un brave *yeoman*, archer pendant la guerre, braconnier à la paix ; quoique dévot, il est ennemi des moines, et ne ménage pas les grands ; mais il protége les femmes et est ami du peuple ; quand il s'attaque aux petits, il est souvent battu lui-même. C'est sous ces aspects divers qu'il nous apparaît dans le *Lyttle Geste*, et dans la ballade *Robin Hood et le Potier*, qui tiennent le premier rang dans les recueils dont ce personnage populaire est le héros.

Au quatorzième siècle le normand est définitivement fondu dans la langue anglo-saxonne : l'amalgame est complet ; il s'impose à tous. Les grandes guerres entre la France et l'Angleterre n'ont pas peu contribué à produire ce revirement dans le sens national. Voici le premier poëte anglais qui consacre ce changement, et qui servira de type à tous les autres écrivains : c'est Geoffroy Chaucer (1328-1400).

Si Chaucer est anglais par la langue, il ne l'est pas par l'inspiration et le sujet de ses poëmes ; il a tout puisé en Italie et en France ; Boccace et le *Roman de la Rose* sont ses principaux modèles. Chaucer était fils d'un marchand ; après de brillantes études à Oxford, il sut se pousser à la cour, il

obtint des places, des missions importantes en France et en Italie, devint gentilhomme, membre du Parlement, et s'allia, par un mariage aristocratique, à la famille de Lancastre.

Chaucer est donc un voyageur, un savant, un homme de la cour brillante d'Édouard III, prince qui avait déclaré l'anglais langue nationale, en proscrivant l'idiome normand. Mêlé à toutes les affaires, aux fêtes, aux tournois, aux combats, il a tout vu, tout connu; il a conversé en Italie avec Pétrarque et Boccace, en France avec Froissart. Il fait passer dans ses livres cette expérience que lui ont donnée le monde et l'étude; il devient le premier écrivain anglais de son siècle par ordre de date et par supériorité de génie; il est un brillant reflet de cette civilisation à son aurore qui marque le premier élan de l'esprit anglais.

Son coup d'essai est une traduction de ce *Roman de la Rose* dont les récits allégoriques et les tableaux passionnés plaisaient tant au bel esprit des châteaux et des cours. On y trouvait les riantes descriptions de printemps, les oiseaux, les fleurs, le doux parler, les aventures, les portraits gracieux de *Gaieté, Franchise, Bel Accueil,* faisant contraste à ceux de *Faux Semblant, Dangier* et *Travail.* Tout cela était vu en songe, et l'on en rêva pendant deux siècles. Chaucer revint souvent à ces *rêves,* à ces *visions* poétiques. Son roman en vers de *Troïlus et Cressida* est aussi un emprunt, une imitation de Pétrarque et de Boëce, mais arrangé avec un certain art; ce sont des aventures chevaleresques et amoureuses, mêlées de longues conversations, de descriptions sans fin, et accompagnées de souvenirs mythologiques: tel était le goût et l'esprit du temps. C'était faux et recherché, mais cela plaisait, et quel poëte

résiste au besoin de plaire, même aux dépens de la nature et de la vérité? Le fond de ce poëme romanesque, c'est toujours l'amour, l'amour chevaleresque et passionné, tel que le chantèrent les troubadours avec les souvenirs de l'*Art d'aimer* d'Ovide; mais on y sent aussi l'influence de Pétrarque, dans sa délicatesse souvent raffinée.

Dans les *Contes de Cantorbéry*, Chaucer abandonne cette recherche quintessenciée de la passion pour se rapprocher de la nature, et aussi des malicieuses peintures qui émaillent le célèbre *Roman du Renard*. Il y prend les allures libres, licencieuses de Boccace, et les pointes satiriques des vieux fabliaux gaulois. Les méchancetés y abondent contre les femmes aussi bien que contre les moines. Son imagination riante et vive s'accommodait moins bien de la prose que du vers, comme le prouve son *Testament de l'Amour*, imité de Boëce.

Le cadre de ses *Contes* est plus commode que nouveau : il le prend tout fait chez Boccace. On voit une troupe de pèlerins qui se rendent à Cantorbéry, tous de conditions diverses : un médecin, un chevalier, un clerc, un homme de loi, un meunier, un moine, une abbesse; et pour tromper la longueur du chemin, chacun s'engage à conter une histoire. Ils parlent donc tous tour à tour, et ces récits font la bigarrure la plus singulière; on y voit figurer la fable et l'histoire, la chevalerie et l'antiquité ; Samson et Crésus, Adam et Lucifer, Ugolin et Nabuchodonosor y représentent leur malheureuse destinée, et l'on y trouve enchâssée la touchante histoire de Grisélidis, ainsi que la fable *le Coq et la Poule*. A certains traits de satire grossière et par trop salée, on reconnaît un prédécesseur de Rabelais.

Ce n'est pas sans raison que les Anglais citent Chaucer

avec orgueil au début de leur poésie : il forme la transition entre l'époque enfantine du moyen âge et celle de la renaissance, qui va mûrir les esprits. S'il n'a pas su se dégager des entraves imposées par la mode de son temps, des fades allégories du *Roman de la Rose* et du fatras d'érudition qui était le fruit de son éducation scolastique, il a du moins le mérite de commencer à observer et à réfléchir. Son bon sens lui fait entrevoir les vraies routes de l'art; il sort de la fiction pour aborder le naturel. Ces observations se rapportent surtout à ses *Contes de Cantorbéry*, dont l'ensemble est lié avec art, les figures distinctes et bien saisies, les portraits esquissés d'après nature : il a comme pressenti le roman de mœurs.

CHAPITRE III.

Le seizième siècle. Caractère de cette époque; mouvement et progrès de la Renaissance. — Henri VIII et Élisabeth. — Les poëtes. — Wyatt. — Surrey. — Lily et l'*Euphuïsme*. — Sidney. — Spenser et sa *Reine des fées*. — Le théâtre. — Lord Buckhurst. — Gascoigne. — Les poëtes dramatiques et la scène. — Caractère du théâtre anglais. — Marlowe. — Ben Jonson.

Nous arrivons au seizième siècle, grande époque, curieuse à étudier dans l'histoire comme dans la littérature; là se reflète fidèlement la vie des peuples, avec leurs instincts, leurs passions, leurs aspirations, l'idéal comme le réel. Le nom de Renaissance, qu'on applique à ce siècle, est justifié et mérité. On sort du moyen âge pour entrer dans la vie moderne; c'est un réveil, ce sont des besoins nouveaux, des horizons inconnus; sciences, arts, belles-lettres, tout se renouvelle, tout s'ébranle, on a soif du progrès; c'est partout une ardeur sans frein. Ici des mondes nouveaux, l'Inde et l'Amérique, qui s'ouvrent aux chercheurs intrépides; là l'imprimerie, le livre, monde tout aussi neuf, qui s'offre à tous les esprits, à toutes les curiosités insatiables. Géographie, astronomie, sciences exactes, philosophie, érudition, monde antique, tout se débrouille, sort du chaos, passionne les intelligences. La réforme religieuse y mêle ses discussions ardentes; elle émancipe la raison aux dépens de l'autorité, et jette dans le monde le ferment de sanglantes révoltes qui dureront plus d'un siècle, jusqu'au moment où la tolérance religieuse sortira triomphante du doux esprit de l'Évangile.

Ce qui caractérise ce siècle, c'est donc l'innovation, l'invention dans tous les genres; les esprits créateurs abondent; la puissance du génie humain accomplit des prodiges; mais s'il marche en avant, il regarde aussi en arrière, et avec les manuscrits retrouvés, imprimés, étudiés, commentés, il refait l'histoire du passé, et se passionne pour les lettres anciennes, modèles admirables de pureté, d'élégance et de bon goût.

Alors l'antiquité païenne reparaît, en Italie d'abord, puis dans tout le reste de l'Europe; elle s'impose par la supériorité de ses chefs-d'œuvre, que l'on imite jusqu'à la servilité. La poésie se fait païenne comme les beaux-arts; les sujets mythologiques deviennent le fonds commun sur lequel on s'exerce. Il en résulte un sensualisme élégant, une sorte de civilisation factice qui se substitue à la morale sévère du christianisme. La richesse, le bien-être, le goût du luxe et de l'élégance, en se répandant partout, produisent des besoins de jouissance qui amènent une précoce corruption.

Après la guerre des Deux Roses, si fatale à la noblesse d'Angleterre, un grand apaisement se fait dans la nation; au lieu du bruit des armes, des conspirations, des scènes de larmes et de sang, on ne voit plus à la cour que fêtes, tournois, banquets joyeux, mascarades. Les règnes de Henri VIII et d'Élisabeth nous offrent des divertissements perpétuels où la morale reçoit plus d'une atteinte. On fait à Kenilworth des fêtes qui durent dix-sept jours, et l'on y voit figurer, au milieu des jeux, des farces, des allégories et des chants, les personnages mythologiques tels que Bacchus, Cérès, Pomone, Sylvain, et la nymphe Écho qui dialogue en l'honneur de la reine. C'est, dans toutes les classes de la société, un épanouissement de la vie maté-

rielle et des sens, qui a son reflet dans la littérature et les arts.

Parmi les poëtes du règne de Henri VIII, il faut surtout citer Thomas Wyatt, Skelton et lord Surrey.

Wyatt (1503-1541) est le Pétrarque anglais. Tour à tour favori et disgracié auprès du roi, il fut enfermé à la Tour de Londres, et mourut au moment où son innocence était reconnue. Ses *sonnets*, pastiches de Pétrarque, sont froids et déparés par les concetti. Il est meilleur poëte et plus naturel dans ses *satires*, imitées d'Horace, où il attaque avec esprit et verve les travers de son temps.

Le comte de Surrey (1515-1547), ami de Wyatt, est comme lui admirateur et imitateur de Pétrarque. Il a trouvé sa Laure dans la belle Géraldine, à laquelle il adresse ses soupirs platoniques, ses sonnets d'amoureux transi. Géraldine est un idéal, une enfant de treize ans; il ne voit qu'elle dans l'univers; il lui rapporte tout : c'est chose convenue chez ces martyrs de l'amour. Mais ce qui dépare ces beaux sentiments, c'est le côté faux qui se fait sentir par les antithèses, les glaces et la flamme, les jeux de mots, les concetti à l'italienne, et l'intervention surannée de Vénus et de Cupidon. Tout le seizième siècle a sacrifié à ce faux goût, et l'hôtel de Rambouillet, au dix-septième, récoltait encore les restes de ces parfums rancis du paganisme littéraire.

Il y a pourtant du mérite dans Surrey : l'accent personnel vibre parfois dans ses imitations affadies; une émotion intime et mélancolique perce à travers cette enveloppe de convention; mais il n'a pas assez de génie ou d'indépendance pour secouer le joug des modèles en restant lui-même. Il compose avec art; il manie le style et sait lui demander des effets; sa prosodie est habile, et il touche à la

véritable harmonie du vers. Sous ce rapport, il tient une place et marque un progrès; il ne lui manque que le souffle libre pour être un poëte.

Le comte de Surrey était de cette noble famille des Howard, alliée aux Norfolk, qui étaient issus des Plantagenets. Il était par conséquent parent du roi Henri VIII, dont la cinquième femme fut Catherine Howard, décapitée par ordre de ce prince cruel. Surrey eut le même sort. Après une vie de guerre et d'aventures, tour à tour en faveur, disgracié, quatre fois emprisonné, vainqueur à la tête des armées anglaises, puis vaincu et suspect au roi, il finit ses jours sur l'échafaud.

Le règne d'Élisabeth fut fécond en poëtes; on n'en compte pas moins de soixante-quatorze, la plupart inconnus de nos jours. La poésie était une mode; un bon courtisan devait savoir tourner agréablement les vers, et dire des fadeurs en style plus ou moins précieux. Le bon goût n'y gagna pas, au contraire. A force de peser sur la pensée et le style, on tomba dans le fatras et l'amphigouri. Une forme bizarre, étrange, s'introduisit dans les vers comme dans la prose, et le langage du beau monde ne manqua pas de s'y conformer, avec une recherche et un raffinement dont le ridicule dépasse l'imagination.

Ce fut John Lily qui donna le ton par son *Euphuès*, l'*Anatomie de l'esprit*, où chacun vint puiser avec enthousiasme le haut langage, précieux, alambiqué, le *fin du fin*, pour en embellir la conversation et la littérature. La cour se jeta en plein dans ce faux goût, dont Walter Scott a donné un spécimen dans le personnage Percy Shafton [1]. L'*euphuïsme*

[1] Dans le *Monastère*. « Que n'ai-je ici, dit ce personnage, mon *Anatomie de l'esprit*, cette quintessence de l'esprit humain, ce trésor qui donne inévitablement de l'éloquence à l'ignorant, de l'esprit au sot,

fut une maladie du temps, analogue au *gongorisme* espagnol, au *marinisme* italien, et dont la société française fut aussi un moment éprise, comme on le voit par l'hôtel de Rambouillet et les *Précieuses*. Au fond, c'est à peu près la même chose partout, un amas de phrases singulières, énigmatiques, pleines d'exagération et d'antithèses; des métaphores ampoulées, des allusions mythologiques, un fatras d'érudition et de concetti; on ne parle plus pour se faire comprendre, mais pour jouer sur les mots et déformer les phrases, pour chercher des contrastes bizarres, des mièvreries d'esprit, du clinquant à foison. C'est le ridicule joint à l'absurde. L'esprit humain est bien pauvre, puisqu'il a pu subir de telles infirmités et s'en faire gloire; ce mauvais goût fut accepté comme l'idéal du beau par toute une génération qui avait cependant de l'esprit et de la grandeur.

Nous ne parlerons que du plus brillant de ces poëtes fleuris et confits dans l'*euphuïsme*, de Philip Sidney (1554-1586), qui fut pourtant une âme énergique, un grand caractère. Favori d'Élisabeth, il composa une pastorale en son honneur; il était l'arbitre du goût et de la galanterie. Esprit cultivé autant que brave capitaine, nous le voyons parcourir la France, l'Allemagne et l'Italie, se familiariser avec tous les grands écrivains, anciens et modernes, visiter le Tasse à Padoue et le savant Languet à Francfort, se rendre en ambassade auprès de Charles-Quint, refuser le trône de Pologne qui lui était offert, enfin sauver l'armée anglaise à Gravelines, et mourir d'une balle à Zutphen, âgé à peine de trente-deux ans. On raconte qu'étant blessé mortellement, et épuisé de soif, on lui apporta de l'eau; il

toutes les richesses de l'élocution à l'intelligence la plus obtuse; le manuel indispensable de tout ce qu'il y a de bon à savoir. »

vit alors auprès de lui un soldat également blessé, et qui regardait cette eau avec des yeux avides : « Donnez l'eau à cet homme, dit-il; il en a plus besoin que moi. » Tel est l'auteur de l'*Arcadie*, des *Poésies légères* et de la *Défense de la poésie*.

Le premier ouvrage est un roman pastoral dans le goût du temps, une sorte de débauche d'esprit, où s'entassent pêle-mêle les aventures les plus invraisemblables, et des fadeurs de sentiment comme dans l'*Astree*. Le héros, Musidorus, est en tout digne de Céladon, et les détails sont du pur galimatias qui vise au pathétique sans pouvoir y atteindre. Le talent de cet auteur est bien plus élevé, plus sérieux dans sa *Défense de la poésie*, où éclate une passion vraie, un vif enthousiasme pour la Muse qui est devenue l'attrait dominant de sa vie. Il met toute sa verve à démontrer l'excellence de la poésie, l'avantage qu'elle a sur la philosophie et l'histoire, et les nobles inspirations, les divines consolations qu'elle verse dans l'âme de celui qui sait en goûter les charmes : tout cela est écrit de verve, avec un accent passionné et convaincu.

Edmond Spenser (1550-1599) fut aussi un vrai poëte et une âme chevaleresque comme son ami Sidney. Il eut une vie agitée, mêlée de succès et de revers; la poésie le conduisit au seuil de la fortune, sans l'y fixer. Distingué à la cour, favori d'Élisabeth, il obtint un beau domaine en Irlande avec le château de Kilcolman, où il coula des jours heureux, cultivant la poésie, et composant sa *Reine des fées*. Ce poëme, dédié à Élisabeth, lui valut une pension. Mais, dans une révolte populaire, son château fut incendié; il fut réduit à fuir avec sa famille, et mourut de douleur dans une chambre d'auberge.

Spenser a été surnommé l'*Arioste anglais*, titre qu'il doit

surtout au principal de ses poëmes, ***Fairie Queen***, où la ***Reine des fées***, dont la forme est calquée sur celle de l'***Orlando furioso***. C'est une composition allégorique où figurent douze Vertus morales transformées en chevaliers, et ayant le roi Arthur à leur tête; ce roi, c'est Philip Sidney, et la reine des fées, ***Gloriana***, n'est autre qu'Élisabeth : le poëme est en stances comme la ***Jérusalem*** du Tasse.

Rien de plus capricieux, de plus fantastique que cette œuvre où brille une imagination féconde et surabondante. L'action se passe dans un monde idéal, impossible; l'allégorie y atteint des hauteurs vertigineuses. « J'ai entrepris mon poëme, dit Spenser, pour représenter toutes les vertus morales, assignant à chaque vertu un chevalier pour être son patron et son défenseur, en telle sorte que les œuvres de cette vertu soient exprimées, que les appétits déréglés et les vices contraires soient abattus et surmontés par des faits d'armes et de chevalerie. »

On peut bien croire qu'en lisant une telle fiction, le cœur est moins occupé que l'esprit; il faut le vrai pour aller au cœur. Mais à certaines époques, l'imagination se plaît dans ces visions de l'idéal et aime à s'y égarer. La chevalerie était morte de fait, mais on s'y rattachait par les rêves et les souvenirs; on évoquait encore les monstres, les géants, les nains, les châteaux enchantés, les demoiselles errantes dans les grandes forêts, et défendues par un amour chevaleresque aussi exalté que raffiné. L'auteur ne voit aucun inconvénient à mêler à tout cela Diane, Vénus, Adonis, Psyché, les nymphes et les satyres. Un chevalier combat trois jours durant contre un géant à trois corps, puis contre un dragon ailé haut comme une colline; il s'en tire à merveille, bien entendu, mais non sans avoir été renversé deux fois, et avoir bu une eau mer-

veilleuse qui le rappelle à la vie. Dans cette fantasmagorie prodigieuse, on finit par ne plus s'étonner de rien, tant l'extraordinaire paraît naturel à l'auteur et au lecteur fasciné.

Il faut encore citer de Spenser le *Calendrier du berger* (*Shepherd's Calendar*), poëme pastoral, d'un genre mélancolique et gracieux, où il raconte ses infortunes, et d'autres poésies secondaires.

L'Angleterre eut au moyen âge ses *Mystères* et ses *Moralités* comme les autres nations chrétiennes. Le fond en était généralement tiré de l'histoire sainte et des légendes pieuses. Le clergé favorisait ces représentations, qui, dans l'origine, se liaient intimement au culte sacré. Plus tard ce théâtre religieux s'émancipa, se sécularisa, et perdit son caractère pieux; il prit alors une allure satirique et badine. La Renaissance lui porta le dernier coup, et l'on vit apparaître le théâtre moderne, d'abord imitateur de l'antiquité, puis créateur et national.

Sous Élisabeth, nous voyons apparaître la première pièce à peu près régulière, intitulée *Ferrex et Porrex*, par lord Buckhurst (1561); elle est en vers héroïques et a quelque mérite de style. Peu après, Georges Gascoigne fit jouer sa *Jocaste*, qui marque un progrès dans la diction.

Le goût du théâtre commençant à se populariser, les auteurs surgissent et se mettent à l'œuvre; presque tous sont de pauvres diables, sortis du peuple, mais ayant étudié soit à Cambridge, soit à Oxford; ainsi Ben Jonson est maçon, Massinger, fils d'un domestique; Marlowe, fils d'un cordonnier; Webster, clerc de paroisse; Shakspeare, fils d'un marchand de laine. Beaucoup d'autres, et Shakspeare lui-même, sont des acteurs qui deviennent auteurs, et font, défont, remanient des pièces déjà anciennes, des

ébauches auxquelles ils donnent une vie nouvelle. Tels sont Chapman, Beaumont, Fletcher, Lodge, Peel, Marlowe, Heywood; la plupart sont mal payés, et croupissent dans la misère ou la débauche; une pièce se paye de six à huit livres; plus tard on monta jusqu'à vingt-cinq livres; souvent, après une vie aventureuse et misérable, l'auteur expire dans l'oubli et l'abandon.

Si l'écrivain était naïf et grossier, la mise en scène était à l'avenant. « Un rideau qui s'ouvrait par le milieu séparait les acteurs des spectateurs; un écriteau suspendu au-dessus de la scène vous apprenait que vous étiez à Rome, à Copenhague ou à Mitylène; on déplaçait les écriteaux quand les personnages voyageaient, ce qui arrivait fréquemment. Quelques trompettes faisaient retentir les *sennets* qui annonçaient l'arrivée des princes et des rois. Quant aux changements de décoration, la complaisance des spectateurs se prêtait à tout; leur imagination faisait les frais que l'on épargnait au machiniste. Il fallait se résoudre à voir, dans un espace de quelques pieds carrés, l'Afrique à droite et l'Europe à gauche; à prendre pour une armée un groupe de quatre hommes traversant la scène, et pour l'Océan ce même espace de terrain qui, un moment après, allait passer pour une forêt[1]. »

Malgré tout, le goût du théâtre devint si vif chez le public anglais que de 1570 à 1629 on construisit à Londres plus de dix-sept théâtres nouveaux; de plus, les grandes maisons nobles ainsi que les universités et les colléges avaient leur troupe de comédiens, leur salle de spectacle et leurs poëtes.

Pour bien juger ce théâtre anglais, il faut oublier un peu

[1] PHILARÈTE CHASLES, *Études sur Shakspeare.*

nos idées françaises, notre éducation classique, nos habitudes de mesure et de convenance. Les deux races sont différentes d'origine et d'instinct; de là des divergences de goût bien sensibles. L'Anglais, le Saxon a la volonté forte, l'humeur irritable et batailleuse; il se plaît à vaincre les obstacles, à lutter, à courir après le danger. Nature indomptable, fière et indépendante, il est né pour les émotions tragiques. Le danger aiguillonne son courage. Son histoire est pleine de guerres et d'aventures sanglantes; il affronte et méprise la mort; son âme a quelque chose de sombre comme le ciel qui le couvre; sa force physique est en harmonie avec son énergie morale : l'une soutient l'autre, et dans ce drame de la vie, comme dans celui du théâtre, la fougue de la passion va jusqu'à l'horrible et à l'atroce.

Auteurs et spectateurs sont faits l'un pour l'autre; la même vie, la même inspiration les anime. Le théâtre anglais, né de l'instinct spontané de cette nation forte et violente, aura donc un cachet éminemment national, que viendra rarement altérer l'étude des modèles antiques. « Quand un drame original et national s'élève, les poëtes qui l'établissent portent en eux-mêmes les sentiments qu'il représente; ils manifestent mieux que les autres hommes l'esprit public, parce que l'esprit public est plus fort chez eux que chez les autres hommes. Les passions environnantes éclatent dans leur cœur avec un cri plus âpre ou plus juste, et c'est pour cela que leur voix devient la voix de tous[1]. »

On peut donc dire que le théâtre, peinture de la vie, exprime mieux que tout autre genre de littérature l'esprit

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II.

national et l'état social d'un peuple. Sophocle nous peint admirablement la noble sérénité, la splendide harmonie de l'art grec, type inimitable de beauté. Nous retrouvons l'Espagne catholique et chevaleresque dans le drame passionné et aventureux de Lope de Véga et de Calderon. Quel auteur, mieux que Racine, nous représente la société aristocratique et brillante de la cour de Versailles, avec le ton mesuré, le tact, la délicatesse des bienséances qu'on ne pouvait oublier devant le grand Roi?

Ainsi fera Shakspeare pour sa nation : grandeur de caractère, passion violente, sublimité, profondeur, trivialité, mépris des convenances; il peindra son siècle sous les aspects les plus divers en mettant partout le sceau de son génie. Parmi les prédécesseurs de Shakspeare, il faut citer quelques noms qui méritent d'échapper à l'oubli.

Christophe Marlowe (1562-1593) est le meilleur et le plus connu de ces écrivains; il y avait en lui l'étoffe d'un poëte, mais il se livra à la fougue des passions, à des vices dégradants, qui le firent périr, à trente ans, au milieu d'une querelle sanglante. Il a fait *Tamerlan, Édouard II, Didon;* mais sa gloire est surtout attachée à l'*Histoire tragique de la vie et de la mort du docteur Faust,* où se déploie mieux qu'ailleurs le talent énergique et sombre de cet auteur. C'est le sujet traité depuis par Gœthe avec la supériorité philosophique du génie et de l'étude. Le fond de la légende est le même : Faust est l'esprit inquiet, le cœur inassouvi, l'âme damnée qui veut savoir et jouir; tous les moyens lui sont bons pour arriver à ses fins. « Si j'avais, dit-il, autant d'âmes qu'il y a d'étoiles au firmament, je les donnerais toutes pour ce Méphistophélès; par lui, je deviendrais maître absolu du monde... Mon âme n'est-elle pas à

moi, et ne puis-je la donner? Puisque je dois être damné, à quoi bon penser au ciel et à Dieu? »

Rien de plus dramatique que ce personnage humain qui veut dépasser les bornes des jouissances et des connaissances humaines. Faust, c'est l'humanité déchue, bornée, finie, qui s'agite et se tourmente dans sa sphère étroite, voulant en franchir les limites par des aspirations infinies. Il justifie cette belle pensée de Lamartine :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Aussi quelle lutte, quels désirs, quelles déceptions, quelle frénésie de désespoir! Faust veut tout posséder et tout savoir, mais il est homme, il n'arrive à rien qui le satisfasse. Il trouve des bornes à la science; il boit, il mange, il se vautre, il s'étourdit; il rêve le ciel et l'enfer, et il retombe sur lui-même, déçu, dégoûté, désespéré; il arrive à ne plus rien croire; il blasphème le ciel; mais la foi et le repentir torturent son âme dans cette lutte suprême de l'angoisse entre les ténèbres et la lumière.

« Faust, tu es damné!... Il y a longtemps que je me serais tué si le doux plaisir n'avait dompté mon profond désespoir. N'ai-je pas forcé l'aveugle Homère à chanter les amours de Pâris et le trépas d'Œnone? Pourquoi donc mourir et lâchement désespérer? — Oui, c'en est fait! Faust ne se repentira jamais. — Viens, Méphistophélès; recommençons nos discussions, et disputons sur la divine astrologie. Dis-moi, y a-t-il beaucoup de cieux au delà de la lune? Les corps célestes ne sont-ils qu'un seul globe comme cela est pour la substance de notre globe? — Non, donne-moi plutôt une chose qui assouvisse les désirs

de mon cœur... Mon Dieu! que je voudrais pleurer! mais le démon arrête mes larmes. O mon sang, jaillis à la place de mes larmes... — Ah! Faust, tu n'as plus qu'une pauvre heure à vivre, et après tu seras damné éternellement! Arrêtez-vous, sphères célestes toujours mobiles, afin que le temps s'arrête et que minuit n'arrive jamais! Le Diable va venir, et Faust va être damné! Oh! je veux m'élancer vers le ciel. Qui donc me retient? — Regardez le firmament où coule le sang du Christ! Une goutte de ce sang peut me sauver! O mon Christ! ne déchire pas mon cœur pour t'avoir nommé! Oui, je l'appellerai encore... Hélas! voilà une demi-heure de passée; bientôt sera passée l'heure entière! Laissez Faust vivre en enfer mille années, cent mille années; mais qu'à la fin il puisse être sauvé! Elle sonne, elle sonne! Puisse mon âme se changer en gouttelettes d'eau et tomber dans l'Océan, pour y être perdue à jamais! »

Goëthe, avec son art sceptique, a donné à son poëme un dénoûment qui se perd dans un vague fantastique; il est loin, pour l'effet moral, de ce cri déchirant du remords que Marlowe inspire à son héros, au moment où se dénoue la crise suprême provoquée par ses insatiables désirs. Ici, c'est l'homme aux prises avec sa conscience; c'est le drame intime de la vérité, contre l'erreur de l'esprit et des sens; tandis que chez l'auteur allemand, tout se termine par une sorte de fantasmagorie sortant de la réalité, pour se perdre dans les nuages d'une mythologie symbolique. L'auteur anglais est resté dans la vérité humaine : moins profond, moins complet, il émeut davantage.

Avant de parler de Shakspeare, le roi de la scène anglaise, il faut dire quelques mots de son ami Ben Jonson (1574-1637). Ils jouèrent ensemble au théâtre, et ils fai-

saient assaut d'esprit au club de la *Sirène*. Ben Jonson y avalait de larges rasades de vin des Canaries, pour se mettre en belle humeur; il se préparait ainsi une obésité précoce et cette paralysie qui affligea ses dernières années.

Fils d'un ministre anglican, il perdit son père étant fort jeune encore; sa mère se remaria à un maître maçon qui le fit travailler avec lui; mais les amis de sa famille, voyant en lui des dispositions heureuses, le firent étudier au collége de Westminster, puis à l'université de Cambridge. L'argent étant venu à manquer pour son éducation, il s'enrôla dans l'armée de Flandre et y fit preuve de bravoure. L'amour du théâtre autant que le besoin de vivre le détermina à se faire acteur. Il se battit en duel avec un de ses camarades et le tua, ce qui le força de quitter la scène. Il subit quelque temps la prison comme meurtrier, puis se mit à écrire et à remanier des drames. Il se lia alors avec Shakspeare, qui encouragea ses débuts et contribua au succès de ses pièces. Il paraît que la jalousie le porta envers ce dernier jusqu'à l'ingratitude. Libéral, imprévoyant et débauché, il vécut dans la gêne et mourut dans la misère, quoiqu'il eût obtenu le titre de *poëte lauréat,* avec la pension attachée à cet honneur. Il n'avait pas composé moins de cinquante pièces de théâtre, et sa renommée triompha des envieux et des jaloux, car il obtint une tombe à l'abbaye de Westminster, avec cette inscription qui est son plus bel éloge : *O rare Ben Jonson!*

Ses meilleures pièces sont : *Volpone ou le Renard*, *Séjan*, la *Foire de la Saint-Barthélemy*, le *Mauvais Poëte*, la *Femme silencieuse*, l'*Alchimiste*. C'était un homme studieux et d'un grand savoir; il avait fouillé l'antiquité et la possédait pleinement. Ses pièces s'en ressentent, et pourtant l'érudition ne nuisit point à sa verve; elle lui donna même l'es-

prit d'ordre et de suite qui manque souvent à Shakspeare. Il a puisé chez les Latins et les Grecs la régularité du plan, la fermeté et la précision du style. Mais il se préoccupe plus de la théorie et des règles que de la vérité des personnages ; l'art l'emporte sur le naturel ; il est plus classique que Shakspeare, mais il lui est bien inférieur pour le sentiment, la connaissance du cœur humain, la profondeur de l'observation et la peinture des caractères.

CHAPITRE IV.

William Shakspeare. Idée de son génie. Aperçu biographique. Ses débuts au théâtre de Burbadge. — Ce qu'était alors la scène anglaise. — Premiers essais de l'écrivain. — Ses *Sonnets*. — Son amitié avec Southampton. — Deux poëmes : *Vénus et Adonis*, *Lucrèce*. — Caractère de Shakspeare et de son théâtre. Qualités et défauts de son système dramatique. Classement de ses pièces. — Analyse de *Roméo et Juliette*.

Le nom de William Shakspeare (1564-1616) est un des plus grands de l'histoire des lettres, tant anciennes que modernes. Attaqué, contesté, vilipendé par quelques-uns; défendu, célébré, divinisé par d'autres, il lui restera toujours une grandeur incontestable. Le génie l'a marqué de son sceau; l'inspiration, le *mens divinior* a touché le front de cet homme; le monde septentrional et germanique le reconnaît et le proclame comme son héros littéraire, son représentant le plus élevé, le plus complet. Il importe donc de lui appliquer une étude qui soit en rapport avec sa vaste renommée.

Voici d'abord l'appréciation d'un critique qui lui a consacré des pages éloquentes. «Je vais décrire une nature d'esprit extraordinaire, choquante pour toutes nos habitudes françaises d'analyse et de logique; toute-puissante, excessive, également souveraine dans le sublime et dans l'ignoble; la plus créatrice qui fût jamais dans la copie exacte du réel minutieux, dans les caprices éblouissants du fantastique, dans les complications profondes des pas-

sions surhumaines; poétique, immorale, inspirée, supérieure à la raison par les révélations improvisées de sa folie clairvoyante; si extrême dans la douleur et dans la joie, d'une allure si brusque, d'une verve si tourmentée et si impétueuse que ce grand siècle seul a pu produire un tel enfant[1]. »

Shakspeare naquit à Stratford-sur-l'Avon, dans le comté de Warwick, d'une famille bourgeoise, mais pauvre et chargée de dix enfants. Son père était cardeur de laine suivant les uns, boucher suivant d'autres; il avait rempli les fonctions d'alderman; mais la misère était venue fondre sur sa maison, au point qu'il fut déchargé des taxes. Le jeune William, à quatorze ans, fut retiré de l'école et obligé d'aider son père dans ses travaux; il ne fit donc que des études incomplètes; mais, comme le dit Ben Jonson, il avait appris à apprendre; la lecture, l'observation, le spectacle du monde firent le reste. Pour l'homme doué de génie, tout est matière à étude; l'univers et le cœur humain sont des livres toujours ouverts: le malheur même est une école pour les âmes fortement trempées.

On sait peu de chose sur la jeunesse du poëte: elle paraît avoir été laborieuse, accidentée et traversée par les passions. A dix-huit ans, il se maria avec une fille de village plus âgée que lui de neuf ans, et il fut bientôt chargé de trois enfants: grand embarras pour un jeune homme sans fortune, doué d'une nature emportée, vagabonde et artistique. Aussi ne paraît-il pas que sa famille ait tenu une grande place dans son existence. Joyeux compagnon, et de libre allure, il va braconner sur les terres d'un sei-

[1] TAINE, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II.

gneur voisin, qui le fait appréhender au corps et fouetter. Il se venge par une ballade satirique. Mais comme il fallait vivre, et que tout tournait mal autour de lui, il quitte sa famille et le pays pour se rendre à Londres, poussé par un vague instinct de théâtre. Il devient acteur, acteur de bas étage sans doute, quelque chose comme figurant; mais la légende qui en a fait un garçon d'écurie, tenant les chevaux des grands seigneurs à la porte du théâtre, doit être reléguée au rang des fables. Il se lia avec Burbadge, fondateur du théâtre de Blackfriars, qui était sorti comme lui des environs de Stratford, et le voilà lancé dans cette vie de bohême où il fallait souffrir la misère, l'humiliation, le despotisme de la foule, le travail au jour le jour pour gagner péniblement sa vie. Il a senti vivement ces dégoûts et ces hontes, car il en parle en termes navrants : « Il est vrai que j'ai erré par-ci par-là, que je me suis montré au public en bouffon, ensanglantant mon âme, et vendant pour rien ce qui m'est le plus cher. » Il amassait ainsi ces trésors de tristesse et d'ironie qu'il devait verser plus tard dans quelques-unes de ses pièces.

On a, du reste, peu de détails sur la vie de Shakspeare. Arrivé à Londres en 1586, il est enrôlé dans la troupe de Burbadge, la meilleure qu'il y eût alors, et qui devint en 1689 la troupe des comédiens de la reine Élisabeth. Burbadge, qui était habile administrateur, fit bientôt construire la salle du *Globe*, près du pont de Londres. Ce fut la plus belle de la ville, et pourtant elle était loin du luxe et du confortable que nous sommes habitués à voir sur nos théâtres modernes. Les spectateurs du parterre se tenaient debout dans un espace découvert, tandis que le public privilégié, les gentilshommes étaient assis sur les planches devant les acteurs, et mêlés pour ainsi dire à eux.

La représentation commençait à trois heures de l'après-midi.

On a remarqué du reste, et avec raison, que le génie dramatique des auteurs, loin de s'accroître avec la vérité et la magnificence de la mise en scène, a été le plus souvent en sens contraire. Du temps de Corneille comme de Shakspeare, les décorations, les costumes étaient d'une simplicité extrême, presque nulles; mais ces grands écrivains semblent avoir fait d'autant plus d'efforts de génie et d'invention qu'ils trouvaient moins de ressources dans les effets matériels de la scène. Aujourd'hui le machiniste et le décorateur ont presque autant d'importance que le poëte; on veut parler aux yeux autant qu'à l'esprit, et l'on n'aboutit souvent qu'à distraire l'attention, à détourner l'émotion par l'éclat artificiel du spectacle.

Ce que fut notre poëte comme acteur, nous ne le savons guère. Il est probable que celui qui sut composer de si admirables rôles devait avoir le talent de les interpréter. Si l'acteur doit bien sentir pour bien rendre, que doit être le personnage quand il est représenté par celui-là même qui l'a créé? D'ailleurs Shakspeare avait trouvé en arrivant un maître et un modèle, dans son chef Burbadge, renommé comme le meilleur acteur de l'époque : cette influence contribua évidemment à l'heureux développement de son génie dramatique.

Ce fut en apprenant et en débitant les rôles d'un théâtre encore grossier et informe que Shakspeare sentit s'éveiller peu à peu son génie, comme Molière, jeune encore, à la tête de sa troupe. Ses essais furent des tâtonnements; il se mit à remanier d'anciennes pièces, à refaire des rôles, encouragé par son directeur. On connaît sept pièces ainsi arrangées par lui : *Titus Andronicus, Périclès*, la *Trilogie de Henri VI*,

les *Méprises* et la *Méchante domptée*. Dans les trois parties de *Henri VI*, il a fait de nombreux emprunts à l'*Édouard II* de Marlowe. L'acteur Greene réclama en faveur du poëte défunt, et fit contre l'imitateur un pamphlet où il l'accuse de s'être paré des plumes du paon, et d'être l'unique *Shake scene* (ébranle-scène) de l'Angleterre.

Dans ces premiers essais, Shakspeare n'est pas encore lui-même, il subit évidemment l'influence de l'Italie dans les deux premières comédies; on y voit de nombreuses traces de l'euphuïsme importé par Lily; les antithèses ingénieuses, les jeux de mots nous décèlent l'influence de Marini, qui agissait en même temps sur l'hôtel de Rambouillet. La gloire du siècle de Léon X, reflet brillant de celui de Périclès et d'Auguste, rejaillissait alors sur toute l'Europe, et aucune littérature ne put s'y soustraire; les défauts s'y mêlèrent à d'éclatantes qualités; les concetti firent le tour de l'Europe; Shakspeare ne sut pas s'en défendre; la recherche et la subtilité se retrouvent dans beaucoup de ses œuvres.

C'est évidemment à cette influence qu'il obéissait en composant les *Sonnets*, dont la forme et le fond rappellent Pétrarque. Ces compositions artificielles, fruit de la jeunesse qui se laisse éblouir par le clinquant et le bel esprit, ont été au moins pour lui une gymnastique utile, un travail de style qui contribua puissamment à assouplir la langue rude et grossière que lui avaient léguée ses devanciers. De plus, les *Sonnets* nous révèlent dans une certaine mesure les sentiments intimes de l'écrivain, ses luttes, ses souffrances, ses amitiés, ses amours. L'amitié surtout y reçoit un hommage éloquent et souvent répété, qui nous prouve que le poëte fut sensible à cette noble passion et qu'il fut payé de retour. Ce personnage mystérieux, cet

ami tant de fois célébré, n'est autre que lord Southampton, à qui il a dédié deux de ses poëmes, *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*. Shakspeare trouva en lui un protecteur, un Mécène, qui savait apprécier son talent et son cœur; lorsque la disgrâce d'Élisabeth tomba comme la foudre sur le grand seigneur, le poëte en ressentit la douleur la plus vive; impliqué dans la conspiration d'Essex, Southampton fut condamné à mort; sa peine fut commuée en celle d'une prison perpétuelle; il en sortit à la mort de la reine, à la grande joie de notre poëte.

C'était donc une âme sensible et délicate, qui savait aimer et se faire aimer. Ben Jonson l'appelle « mon aimable Shakspeare, mon doux cygne de l'Avon ». Un naturel ouvert et franc, une bonté affectueuse, de l'abandon, de la grâce, en un mot un génie sympathique, telles sont les qualités que l'on se plaît à lui reconnaître. Avec cela un esprit vif, une conversation animée, facile, et la plus brillante imagination de poëte. Il était plus rangé, plus positif qu'on ne pourrait le croire au milieu de cette vie agitée du théâtre, car à trente-trois ans, il avait fait assez d'économies pour acheter une maison à Stratford; bientôt il eut une part de propriété dans les théâtres de Blackfriars et du Globe; il acquit des terres, maria convenablement ses filles, et à cinquante ans il quitta le théâtre pour se retirer dans son pays natal, possesseur de deux à trois cents livres sterling de rente, qui font bien vingt à trente mille francs d'aujourd'hui. C'est là qu'il mourut, le 23 avril, jour anniversaire de sa naissance, deux ans après sa retraite, ayant planté le premier mûrier que l'on eût vu dans le pays. Il légua son bien à sa fille Suzanne, laissant peu de chose à sa seconde fille, Judith, qui, circonstance singulière, signait d'une croix au bas des actes,

déclarant ne pas savoir écrire. Il fut d'abord enterré dans l'église de Stratford, mais en 1740, on lui éleva un monument en marbre dans l'abbaye de Westminster.

Il faut maintenant voir et juger Shakspeare dans ses grandes œuvres, auxquelles il doit tant de renommée. Il est difficile d'y opérer un classement méthodique, tant ce génie est de libre allure, et sait s'affranchir des règles comme des genres convenus. Tout entier à l'inspiration, au sentiment, à l'idée qui l'entraîne, il mêle partout la comédie et le drame; il place le bouffon à côté du sublime; il se plaît aux contrastes, loi ordinaire de la nature, et il emploie surtout avec une verve prodigieuse l'ironie amère, sanglante, dont il tire d'admirables effets. Le style suit comme il peut, sans apprêt, sans souci des termes, fort, expressif, tantôt violent et grossier, tantôt gracieux et délicat, allant naturellement au sublime. Rien ne semble étudié, tout coule de source, avec abondance et excès; les métaphores se suivent et s'entassent, les tableaux se succèdent, le raisonnement, l'abstraction se convertissent en images d'un effet étrange et saisissant. On sent une âme forte et passionnée, qui exprime violemment ce qu'elle a senti de même. De là ces contrastes heurtés, ces soubresauts, ces apostrophes, cette sorte de délire, qui est bien le dieu poétique de l'inspiration. Il suffirait de citer à l'appui quelques scènes sublimes de *Hamlet*, de *Macbeth* et du *Roi Lear*.

« C'est pour cela que Shakspeare est étrange et puissant, obscur et créateur par delà tous les poëtes de son siècle et de tous les siècles; le plus immodéré entre tous les violateurs du langage; le plus extraordinaire entre tous les fabricateurs d'âmes; le plus éloigné de la logique régulière et de la raison classique; le plus capable d'éveiller

en nous un monde de formes, et de dresser en pied devant nous des personnages vivants[1]. »

Il faut donc s'attendre à trouver dans Shakspeare bien des choses qui choquent notre éducation classique, nos idées et nos habitudes dramatiques. Ce ne sont plus ces personnages drapés à l'antique, ces princes et ces princesses au langage élevé, aux mouvements mesurés, ces belles statues qui semblent sortir du Parthénon, qui vivent un instant des passions humaines, mais toujours avec décence et retenue, puis meurent noblement comme elles ont vécu, idéales abstractions, indépendantes du temps et de l'espace. Shakspeare entre mieux dans le vif de la nature; persuadé que le théâtre doit être le tableau de la vie humaine, de la réalité vivante, il la peint telle qu'il l'a vue, avec ses beaux et ses vilains côtés, tour à tour triviale et sublime. Il montre l'homme tout entier, avec ses vices, ses faiblesses, ses difformités, ses haines, ses fureurs et ses rares vertus; il n'ennoblit rien, il copie; il ne se préoccupe que d'une chose, la vérité; si elle est laide, hideuse, grotesque, atroce, tant pis; avant tout il faut être vrai, et ne pas faire l'homme plus grand, plus beau ni meilleur qu'il n'est. Un prince, un héros, n'est pas toujours grand, ni guindé, ni en représentation; il a de l'homme les petitesses, les faiblesses, les misères; loin de fuir ces contrastes comme choquants et en dehors de l'art, il les recherche parce qu'ils sont dans la nature. De là, dans ses pièces, ce mélange continuel de tragique et de comique, la raison côtoyant la folie; le bouffon auprès du prince; tous les extrêmes qui se touchent dans ce vaste cercle des passions humaines.

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. II.

Comme ces pièces échappent aux règles classiques de l'art, elles échappent aussi aux classifications convenues; nous essayerons pourtant de les grouper d'après leurs ressemblances principales. Voici d'abord huit comédies, pour la plupart œuvres de sa jeunesse, et dont l'intrigue est la partie faible; ce sont des faits, des événements plus ou moins vraisemblables, et dont les ressorts peu compliqués amènent le dénoûment comme ils peuvent : les *Deux Véronais*, *Peines d'amour perdues*, les *Joyeuses Bourgeoises de Windsor*, *Beaucoup de peine pour rien*, la *Douzième Nuit*, *Comme il vous plaira*, le *Marchand de Venise*, *Tout est bien qui finit bien*.

Viennent ensuite ses grands drames, élément principal de sa gloire, œuvres immortelles, fruit de sa maturité : *Roméo et Juliette*, *Othello*, *Hamlet*, *Macbeth*, le *Roi Lear*. Puis les drames historiques, dont la plupart sont pris dans l'histoire d'Angleterre, depuis le *Roi Jean* jusqu'à *Henri VIII*. Trois pièces sont tirées de l'histoire romaine : *Coriolan*, *César*, *Antoine et Cléopâtre*. Quatre drames romanesques : *Mesure pour mesure*, *Cymbeline*, *Troïle et Cressida*, le *Conte d'hiver*. Enfin deux drames fantastiques : le *Songe d'une nuit d'été* et la *Tempête*.

La critique moderne, embarrassée pour étudier avec ordre ces œuvres si variées et si complexes, a signalé un fait dont il faut tenir compte, c'est que, dans la première période de sa carrière dramatique, de 1591 à la fin du siècle, le poëte, dont la vie était heureuse, facile, jeune et prospère, ne produisit que des pièces gaies et légères : ses comédies datent toutes de cette époque; il n'avait composé jusque-là qu'une seule tragédie, *Roméo et Juliette*, et quelques drames historiques. A partir de 1601, sa muse devient grave et sombre, sa vie paraît plier sous le poids

des chagrins, et la disgrâce de son ami, lord Southampton, en est sans doute la cause; depuis lors, ses comédies mêmes ont un côté tragique, et ses drames les plus terribles prennent naissance sous sa plume, avec l'accent réitéré d'une amère et triste ironie.

Mais il est bon aussi de faire remarquer qu'au commencement du dix-septième siècle, en 1600, Shakspeare entrait dans sa maturité; il avait trente-six ans; à cet âge, les facultés sont complètes et ont acquis toute leur puissance. Si nous interrogeons les plus belles œuvres des grands écrivains en général, nous voyons qu'elles ont été créées pendant cette seconde période de leur vie, alors que la pensée est en pleine possession d'elle-même.

Enfin un écrivain qui a fait une belle étude sur Shakspeare, Philarète Chasles, fait remarquer que, vers l'année 1603, Shakspeare fit tout à coup connaissance avec les *Essais* de Montaigne, dans la traduction qu'en avait faite en anglais un Italien nommé Giovanni Florio, qui vivait à la cour de la reine Anne de Danemark, femme de Jacques Ier.

L'exemplaire des *Essais* ayant appartenu à Shakspeare est encore conservé au *Musée britannique*, il porte sa signature authentique (*Willm Shakspere*), telle qu'il la donnait, et la date de 1603. Or cette date concorde précisément avec la révolution qui s'opère alors dans son style et son inspiration. Lui qui avait suivi de près les Italiens, Pétrarque et l'Arioste, fabriqué des sonnets, des comédies secondaires, aiguisés de concetti, le voilà qui se lance, à la suite de Montaigne, en pleine antiquité, admirant les grands hommes de Plutarque traduits par Amyot, et composant coup sur coup *Coriolan, Antoine et Cléopâtre, Jules César*. M. Chasles relève dans *Hamlet, Othello* et *Coriolan* de nombreux em-

prunts faits à Montaigne. Ce n'est pas une médiocre gloire pour notre écrivain français d'avoir *appris à penser* à Shakspeare, et donné une direction plus haute à son génie.

Nous ne pouvons ici parler en détail de toutes les pièces de Shakspeare; il suffira, pour aider à le bien comprendre, d'analyser ses plus belles œuvres, et d'en citer quelques scènes.

Dans l'ordre chronologique, le premier drame important de l'auteur est *Roméo et Juliette* (1595). C'est aussi une de ses plus touchantes créations; l'imagination y est jeune, fleurie, le sentiment vif et doux; c'est une œuvre brillante, pleine de séve, de grâce, d'élan lyrique, avec un peu de recherche italienne. Le sujet est tiré de Luigi da Porto, qui vivait au milieu du seizième siècle, et qui l'avait lui-même emprunté de Masuccio de Salerne, antérieur d'un siècle et auteur d'un recueil de contes intitulé *Novellino*. Les noms des personnages sont changés, mais le fond de l'histoire est le même. Lope de Véga, en Espagne, a aussi traité ce sujet dans un drame plein de mouvement et de feu, mais bien inférieur à celui de Shakspeare pour la grâce, la poésie et les caractères. Le prologue de l'écrivain anglais est à lui seul un résumé de la pièce.

« Deux familles d'une égale noblesse habitent la cité célèbre de Vérone, où nous allons vous conduire. Leur vieille inimitié se réveille, et les mains des citoyens sont tachées du sang des citoyens. Un couple amoureux doit le jour à ces maisons ennemies, le sort poursuit les amants, leur mort lamentable peut seule effacer et ensevelir la haine de leurs familles. Venez voir quel sillon fatal et rapide, quelle trace de mort et de douleur cet amour a laissés. Venez contempler cette haine invétérée qui n'a

voulu s'apaiser que devant les cadavres de deux enfants. »

Les deux familles ennemies sont les Capulets et les Montaigus. Roméo est de cette dernière, et Juliette est fille de Capulet. Des querelles sanglantes les divisent depuis longtemps. Roméo s'introduit dans un bal que donne le chef des Capulets; il y voit Juliette, et voilà les deux cœurs épris à jamais. « Quelle est, dit-il, cette dame brillante de beauté, de jeunesse?... Au milieu de la nuit obscure, sa beauté rayonne comme le diamant sur le front de la femme d'Éthiopie... Beauté trop exquise pour la terre, trop délicate pour nous! Mon cœur a-t-il aimé jusqu'ici? Non, pas jusqu'à ce jour. Non, je n'avais pas encore rencontré la vraie beauté! » Il apprend qu'elle est la fille de Capulet. « Malheur! s'écrie-t-il, ma vie est au pouvoir de mon ennemie! »

Juliette, de son côté, n'est pas moins éprise de Roméo, sans le connaître. Elle dit à sa nourrice : « Quel est le gentilhomme qui n'a pas voulu danser? — Je ne le sais pas. — Va t'informer de son nom; si ce jeune homme est marié, mon cercueil sera mon lit nuptial. »

Les deux cœurs sont bientôt d'accord et oublient l'inimitié de leurs familles. C'est dans l'espoir de les réconcilier à jamais que le frère Laurent, conseiller de Roméo, prête aux deux jeunes gens son ministère, et les marie secrètement. Ce mariage à l'italienne choque bien nos idées et nos habitudes; mais nous sommes à Vérone, au seizième siècle et en plein drame, rien ne doit nous surprendre. D'ailleurs le frère Laurent a un attrait de bonhomie sérieuse, de grâce indulgente qui le fait excuser; il prêche tout en cédant à la passion de son favori Roméo; et puis il a un charme poétique; il recueille des fleurs pour en extraire les sucs et les parfums, et il philosophe ainsi :

« Dans la coupe légère de cette fleur fragile se cachent à la fois et la mort et la vie : poison et volupté. Quand on en respire l'odeur suave, elle charme les sens et les éveille ; si l'on en goûte le suc dangereux, le cœur se glace et la mort arrive. Ainsi nous portons en nous deux puissances ennemies, la grâce divine et la volonté humaine : lorsque l'instinct mauvais l'emporte, la mort de l'âme dévore la plante. »

Cependant les querelles entre les Capulets et les Montaigus continuent à tout propos ; Roméo est insulté par Tybalt, neveu de Capulet ; il se contient d'abord, mais son ami Mercutio est tué sous ses yeux ; la colère l'emporte, il attaque Tybalt et le renverse mort. Sur la plainte de lady Capulet, il est condamné à l'exil par le prince de Vérone. A cette nouvelle, Juliette s'écrie : « C'est pour moi la mort. » Roméo a la même pensée. « Banni ! banni ! dit-il au frère Laurent, et tu oses me dire que l'exil, ce n'est pas la mort ! N'as-tu pas quelque poison subtil, quelque lame acérée, quelque moyen rapide et sûr d'amener la mort ? Banni ! C'est le mot dont les damnés se servent en enfer ! »

Une suprême consolation est accordée au malheureux jeune homme : c'est de revoir Juliette et de lui faire ses adieux. Scène touchante, une des plus gracieuses et des plus émouvantes que Shakspeare ait mises au théâtre.

« Juliette. — Déjà partir ! Mais le jour est encore loin ! C'est le rossignol, et non l'alouette que ton oreille effrayée a cru entendre ; il chante toutes les nuits sur ce grenadier qui est là. Crois-moi, mon amour, c'est le rossignol.

« Roméo. — Non, c'était l'alouette messagère de l'aurore ! Vois-tu, ma bien-aimée, ces rubans de feu qui sillonnent l'horizon à l'Orient ? Les flambeaux de la nuit

sont éteints, le matin joyeux se montre sur la cime des monts; il me faut partir et vivre, ou rester ici et mourir.

« JULIETTE. — Non, cette clarté n'est pas la clarté du jour. C'est quelque météore exhalé par le soleil pour te servir de flambeau cette nuit, et éclairer ta marche vers Mantoue. Tu peux rester encore; il n'est pas temps de partir.

« ROMÉO. — Tu as raison; oui, je suis heureux. Qu'on me saisisse, qu'on me mette à mort! Non, cette lueur grisâtre n'est pas le premier regard du jour; ce n'est que le pâle reflet du front de Cynthie; ce n'est pas l'alouette qui, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel. J'aime mieux rester que partir. Viens, mort, sois la bienvenue! C'est Juliette qui t'appelle! Chère âme, causons encore; ce n'est pas le jour!

« JULIETTE. — Si! si! C'est le jour! Va-t-en! Pars vite! C'est l'alouette qui chante; entends ses âpres accents, ses cris aigus! On dit que sa mélodie est harmonieuse; non, car c'est elle qui nous sépare! On dit aussi que l'alouette et l'ignoble crapaud échangent leurs yeux. Oh! je voudrais qu'ils eussent échangé leurs voix! Cette voix qui nous arrache aux bras l'un de l'autre en sonnant l'appel de l'aurore. Oh! pars maintenant! la lumière augmente d'instant en instant.

« ROMÉO. — La lumière! la lumière! Non, ce sont les ténèbres qui envahissent notre destin! »

Roméo part, mais à la douleur de Juliette vient s'ajouter une autre douleur plus poignante; elle reçoit de son père l'ordre d'épouser dans trois jours le comte Pâris qui a depuis longtemps demandé sa main. Dans sa détresse, elle va demander conseil au frère Laurent, qui l'engage à se faire passer pour morte. Au moyen d'un narcotique

préparé par lui, elle dormira quarante-deux heures; on la déposera, suivant l'usage, dans le cercueil des Capulets; Roméo, averti, accourra avec lui pour épier son réveil et la conduire à Mantoue. Juliette accepte résolûment ce funèbre stratagème. On la croit morte en effet, et sa famille au désespoir la conduit au tombeau. Mais le messager envoyé à Roméo par frère Laurent n'a pu arriver jusqu'à lui. Roméo apprend la mort de Juliette par une autre voie; il n'est pas dans le secret de sa léthargie, et il arrive à sa tombe muni d'un poison mortel. Ses plaintes sur le corps gisant de Juliette sont déchirantes.

« Chère épouse, ma bien-aimée, l'aiguillon de la mort a pompé le miel de ta jeune vie, mais elle n'a pas eu de pouvoir sur ta beauté; elle n'a pu t'envahir tout entière. La beauté règne encore sur tes lèvres vermeilles et sur tes joues rosées; le pâle drapeau de la mort ne flotte point encore sur ton cadavre... Chère Juliette! pourquoi es-tu si belle encore? Dois-je croire que le fantôme de la mort est épris de toi?... Je resterai ici, avec les vers qui vont te servir d'escorte; voici la place destinée à mon repos éternel!... Et toi, guide amer et fatal, poison, pilote du désespoir, brise sur ce dernier écueil ma barque fatiguée des flots de la vie. Je bois à toi, Juliette!... »

Roméo expire sur le corps de Juliette. A ce moment arrive le frère Laurent, mais trop tard. Juliette se réveille, il est vrai, mais c'est pour voir le corps inanimé de son époux. Elle ne peut lui survivre. Saisissant le poignard de Roméo, elle s'en perce le sein. Les Capulets et les Montaigus accourent, et, sur ces deux cadavres de leurs enfants, ils abjurent à tout jamais leur haine.

CHAPITRE V.

Shakspeare (suite). — *Othello.* — *Hamlet.* — *Macbeth.* — Le *Roi Lear.* Analyse de ces quatre drames. — Le *Marchand de Venise.*

Le drame d'*Othello* (1602) n'est pas moins touchant que celui de *Roméo*, et il est plus terrible encore par les effets de la jalousie, que Shakspeare a su peindre avec une admirable profondeur. Il a trouvé ce sujet dans un nouvelliste italien, Giraldi Cinthio; mais au lieu d'une esquisse, d'une simple narration, il a fait un drame des plus pathétiques, en même temps qu'une saisissante peinture de caractère.

Othello, ou le More de Venise, est un brave général au service de la République. Sa brillante valeur est le soutien de l'État; elle lui a attiré l'amour enthousiaste de la belle Desdémona, fille du sénateur Brabantio, et elle l'a épousé malgré ses parents. Nature chevaleresque, violente, passionnée, Othello est poussé à la jalousie par la haine astucieuse d'un enseigne dont il a fait son confident; il l'appelle l'*honnête* Iago, et Iago est un monstre, son mortel ennemi; il a juré sa perte et celle de Desdémona. « Je veux tromper le More, dit-il; je veux l'amener à me remercier, à m'aimer, à me récompenser pour l'avoir dignement conduit par le licou comme un âne, pour avoir troublé son repos, son bonheur, jusqu'à le rendre fou. »

On a souvent admiré cet art infernal et profond avec lequel Iago fait entrer dans le cœur d'Othello le poison de

la jalousie; il l'y infiltre lentement, goutte à goutte, et se complaît dans cette ruse maudite qui excite peu à peu chez le More des mouvements concentrés de colère, de rage. Égaré par ces perfides insinuations, enveloppé tout entier dans cette trame ténébreuse où se perd son esprit, Othello, le désespoir dans l'âme, donne la mort à Desdémona en l'étouffant sous ses oreillers, puis en la frappant d'un coup de poignard. Désabusé bientôt après, et reconnaissant l'innocence de sa femme, Othello la venge sur lui-même en se frappant de son épée.

Il y a peu de scènes plus tragiques, plus émouvantes au théâtre que celle où Othello s'approche de Desdémona, décidé à la tuer.

« OTHELLO. — Avez-vous prié ce soir, Desdémona?

« DESDÉMONA. — Oui, mon seigneur.

« OTHELLO. — Si vous vous souvenez de quelque crime, pour lequel vous n'avez pas imploré le pardon du ciel, implorez ce pardon sur-le-champ.

« DESDÉMONA. — Hélas! mon seigneur, que voulez-vous dire par là?

« OTHELLO. — Faites vite ce que je vous dis; je me promènerai en attendant. Je ne voudrais pas tuer son âme sans qu'elle fût préparée. Le ciel m'en préserve! Je ne voudrais pas tuer son âme.

« DESDÉMONA. — Vous parlez de tuer!

« OTHELLO. — Oui, j'en parle.

« DESDÉMONA. — Alors que le ciel ait pitié de moi!

« OTHELLO. — *Amen!* de tout mon cœur.

« DESDÉMONA. — Puisque vous parlez ainsi, j'espère que vous n'allez pas me tuer.

« OTHELLO. — Hum!

« DESDÉMONA. — Et cependant j'ai peur de vous, car vous

avez l'air fatal, quand vos yeux roulent ainsi. Pourquoi craindrais-je? Je n'en sais rien, puisque je ne me sens pas coupable. Et pourtant, je le sens, j'ai peur ! »

Citons encore ce que dit Othello, quand il a reconnu trop tard sa fatale erreur.

« Regarde; j'ai une épée, la meilleure qui se soit jamais appuyée sur la cuisse d'un soldat. J'ai vu un temps où, avec ce faible bras, et avec cette bonne épée, je me serais fait un passage à travers des obstacles vingt fois plus nombreux que ceux que vous m'opposez. Mais, vaine bravade! qui peut résister à son destin? Il n'en est pas ainsi maintenant. Ne t'effraye pas de me voir armé! Voici la fin de mon voyage, en voici le terme, le phare qui marque le but de ma dernière course. Tu recules d'épouvante : va, tu n'as rien à craindre; qu'on vienne à Othello avec un roseau, et il cède. Où irait-il maintenant? Dans quel état je te vois, malheureuse enfant! née sous un astre fatal, pâle comme le linceul! Quand nous nous reverrons au jour du jugement, ton image arrachera mon âme du haut des cieux, et les démons se la disputeront. — Froide! froide! Mon enfant! Oh! scélérat! scélérat maudit! Frappez-moi, démons! Chassez-moi loin de cette image terrestre! Livrez-moi à la fureur des vents! Brûlez-moi dans le soufre! Plongez-moi dans les gouffres enflammés de l'enfer! O Desdémona! Desdémona! Morte! morte! Oh! oh! oh! »

Shakspeare n'a employé que dans deux pièces l'amour comme ressort principal; c'est *Roméo et Juliette* et *Othello;* mais il a su l'y rendre aussi touchant que possible. Dans la première, il excite la compassion la plus vive pour ses deux héros; dans la seconde, il porte la terreur à son comble. L'homme fort, le héros est victime de la scélératesse d'un subalterne; c'est Iago qui domine tout;

il prépare et accomplit sa ténébreuse intrigue avec une méchanceté que rien n'arrête, ni les bienfaits de son maître, ni la douceur, la grâce, l'innocence de Desdémona; il fait le mal pour le mal, sans motif sérieux; avec un raffinement incroyable de scélératesse. C'est un génie infernal.

Voltaire a fait une pâle imitation d'*Othello* dans sa tragédie de *Zaïre*. Orosmane est jaloux comme le More; mais au lieu de la sauvage énergie d'Othello, il a le bon ton, l'élégance, la délicatesse d'un chevalier français. On croirait entendre un galant gentilhomme de la cour de Louis XIV.

« Je vais donner une heure au soin de mon empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre[1]. »

Hamlet est aussi une des pièces qui frappèrent Voltaire, lorsque, réfugié en Angleterre, il étudia le théâtre du grand dramaturge anglais. Dans sa *Sémiramis*, il introduisit une ombre, un fantôme, celui de Ninus, mais dans des conditions d'invraisemblance qui le rendent ridicule : ce n'est qu'un pâle reflet de la terrible apparition du roi de Danemarck.

Shakspeare a puisé le sujet d'*Hamlet* dans la cent huitième histoire tragique de Belleforest, histoire courte et simple, d'où son génie sut tirer un admirable drame. C'est peut-être la pièce qu'il a le plus travaillée, car il la remania jusqu'à trois fois. Ébauchée en 1598, elle ne fut finie qu'après 1604. Cette période est celle où le talent de Shakspeare

[1] Voir Villemain, *Tableau de la littérature française au dix-huitième siècle*, t. I, leçon IX. Le parallèle entre la pièce de Voltaire et celle de Shakspeare est une étude pleine d'intérêt.

se complétait par l'étude de Montaigne, et arrivait à sa maturité. Nulle part la justesse de l'observation, l'originalité des caractères, la profondeur philosophique et morale n'éclatent mieux que dans ce chef-d'œuvre.

Hamlet vient de perdre son père, le roi de Danemark; deux mois se sont à peine écoulés que la reine, sa mère, épouse en secondes noces Claudius, frère de son mari, et le met sur le trône. Cette prompte décision cache un secret terrible : la reine, complice de Claudius, a abrégé les jours de son premier époux, pour donner la couronne à celui qu'elle aimait d'une passion criminelle. Hamlet en conçoit une vive indignation, quoiqu'il ne soupçonne pas encore le crime.

« Oh ! s'écrie-t-il, si cette chair trop solide pouvait se fondre et se dissoudre en rosée ! Si l'Éternel n'avait pas menacé le suicide de ses foudres ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! que toutes les coutumes de ce monde me semblent pesantes, usées, chétives et vaines ! Fi ! Oh ! Fi de lui ! C'est un jardin couvert de mauvaises herbes, où tout monte en graine; partout des plantes incultes, grossières. Fallait-il en venir là ! Mort depuis deux mois seulement ! Non, pas même deux mois ! Un si excellent roi ! Comparé à celui-ci, c'était Hypérion près d'un satyre. Si tendre pour ma mère, qu'il ne pouvait souffrir que le souffle de l'air passât trop rudement sur son visage ! Ciel et terre ! Faut-il que je me rappelle !... Mais n'y pensons plus. Fragilité ! ton nom est femme ! Un pauvre mois ! Avant d'avoir usé la chaussure avec laquelle elle suivait le corps de mon pauvre père, toute en larmes, comme une Niobé ! Elle, elle-même ! O ciel ! une brute privée de raison aurait été plus longtemps affligée ! — Mariée avec mon oncle, avec le frère de mon père, qui ne lui ressemble du reste

pas plus que je ressemble à Hercule ! En un mois, avant que l'âcreté de ses fausses larmes ait cessé de rougir ses yeux brûlés ! — Odieux empressement ! Ce n'est pas bien ; cela ne peut aller bien. Mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je retienne ma langue. »

Livré à ces sombres préoccupations, Hamlet apprend par les officiers de garde qu'un fantôme a apparu la nuit précédente sur la plate-forme du château d'Elseneur, et que ce fantôme ressemble à son père. Il veut se rendre compte lui-même de ce phénomène, et veille la nuit suivante sur les remparts. L'ombre du vieux roi lui apparaît en effet et l'appelle ; il la suit, et apprend de sa bouche le crime commis par la reine et son complice ; elle termine son récit par ces paroles : « Horrible ! horrible ! horrible ! Si tu as du cœur, ne supporte pas cela... Adieu ! adieu ! adieu ! Souviens-toi de moi ! »

Hamlet s'écrie : « O sainte armée du ciel ! O terre ! Quoi encore ? Y joindrai-je l'enfer ? Oh, non ! Contiens-toi, mon cœur ; et vous, mes nerfs, ne vous flétrissez pas à l'instant, mais soutenez-moi de toute votre énergie ! — Me souvenir de toi, pauvre âme ! Oui, tant que ma mémoire aura une place dans cette tête bouleversée. Me souvenir de toi ! Certes, j'effacerai de la table de ma mémoire toutes les réminiscences vulgaires et vaines, toutes les idées des livres, toutes les formules, toutes les impressions passées que la jeunesse et l'étude y ont tracées. L'ordre que tu viens de me donner sera le seul livre vivant de mon cerveau où ne se mêlera aucune idée étrangère. Oui, je le jure par le ciel ! O la plus perverse des femmes ! O scélérat ! scélérat qui souris encore ! scélérat damné ! »

Depuis ce moment, Hamlet est tout à la vengeance de son père ; mais il veut la préparer lentement, et surtout se

bien assurer qu'il ne se trompe pas, que Claudius et sa mère sont bien réellement coupables. Pour cela, il contrefera le fou, et ce fou sera sublime; il oubliera l'amour de la candide et charmante Ophélia; il lui parlera un langage amer et dur, à la fois plein de sens et de folie, pour aider la pauvre fille à l'oublier. Rien de plus touchant, de plus bizarre, de plus dramatique que ce caractère étrange : il mêle à la trivialité les pensées les plus hautes; il captive, il émeut, il remplit la pièce entière; ce pauvre fou volontaire est bien la plus sublime création de Shakspeare.

« Je me sens l'âme si accablée, dit-il, que la terre, cette merveilleuse machine, me semble un promontoire stérile. Voyez le ciel, ce dais merveilleux, ce magnifique firmament suspendu au-dessus de nos têtes, cette voûte majestueuse, scintillante de feux dorés : eh bien! tout cela ne me paraît plus qu'un ignoble amas d'infectes vapeurs. Quel chef d'œuvre que l'homme! qu'il est noble par sa raison! Comme ses facultés touchent à l'infini! Quelle admirable expression dans sa forme et dans ses mouvements! Dans ses actes, ne croirait-on pas voir un ange? dans ses conceptions, un dieu? C'est la merveille du monde, la plus parfaite des créatures! Et pourtant, qu'est-ce à mes yeux que cette quintessence de poussière? L'homme ne me plaît pas, ni la femme non plus, quoi que paraisse dire votre sourire. »

Comme contraste à ces sublimes réflexions, Shakspeare fait dire à Hamlet un peu plus loin : « Je ne suis fou que par le vent nord-nord-ouest; quand le vent est au sud, je sais distinguer une nuée d'une poêle à frire. »

Polonius, père d'Ophélie, s'est chargé auprès du roi de découvrir la cause de la folie de Hamlet; il espère y par-

venir en ménageant une entrevue entre ce dernier et sa fille. C'est au commencement de cette scène que Hamlet, rêveur, plein de ses noirs chagrins, exhale ce fameux monologue, si souvent cité, et qu'on aime toujours à relire, tant la destinée humaine y est creusée dans le vif.

« Être ou n'être pas (*to be or not to be*), voilà la question! Est-il plus noble pour l'âme de soutenir les assauts et les traits de la cruelle fortune, ou de s'armer contre cet océan de passions, d'y mettre fin par la lutte? — Mourir, c'est dormir, rien de plus. Et dire que ce sommeil met fin aux peines du cœur, et à ces mille douleurs que la nature inflige à cette chair! — C'est là un dénoûment que l'on doit ardemment souhaiter. — Mourir, dormir, rêver peut-être! — Hélas! c'est là la difficulté! — Car dans ce sommeil de la mort, quels rêves peuvent survenir quand nous aurons dépouillé cette enveloppe mortelle? — Il faut s'arrêter là : c'est cette pensée qui fait le malheur d'une si longue vie! — Car qui pourrait se résoudre à supporter les coups et le mépris du monde, les injustices d'un tyran, les affronts de l'homme hautain, les déchirements de l'amour dédaigné, les lenteurs de la loi, l'insolence des gens en place, le mépris dont des hommes indignes accablent le mérite résigné, quand cet homme, avec une simple pointe aiguisée, peut se donner le repos? Qui consentirait à porter son fardeau, à gémir et à suer sous le poids d'une vie accablante, s'il n'avait la terreur de l'inconnu après la mort? Cette contrée inconnue, d'où ne revient aucun voyageur, voilà ce qui trouble et ébranle la volonté; voilà ce qui fait que nous supportons nos malheurs présents, plutôt que de fuir vers ceux que nous ne connaissons pas!... »

Des comédiens ambulants ont demandé la permission de donner une représentation devant la cour. Hamlet s'empare d'eux et dirige la pièce; il y introduit une scène qui représente la manière dont son père a été empoisonné par Claudius, et il observe, avec son ami Horatio, l'impression qu'elle va produire sur le visage du roi et de la reine, pendant qu'avec une ironie mordante, il y mêle son dialogue et ses réflexions :

« Il l'empoisonne dans le jardin pour usurper son empire. Il s'appelle Gonzague; l'histoire est constante; elle existe écrite en bon italien. Vous verrez tout à l'heure comment le meurtrier obtient l'amour de la femme de Gonzague. »

Plus de doute : Claudius est coupable, il s'est troublé, il a pâli, il ordonne de cesser la pièce. Hamlet est décidé à le frapper, mais quand il entre dans son appartement, et qu'il le voit en prières, agité par le remords, il s'arrête.

« Il irait au ciel ! Est-ce-là me venger? Voilà ce qu'il faut examiner. Un scélérat tue mon père; et moi, son fils, j'enverrais au ciel ce scélérat !... Non, rentre au fourreau, mon épée, et apprends à frapper un coup plus terrible, à l'heure où il sera ivre, endormi, ou livré à la colère; quand il blasphèmera ou se rendra coupable de quelque action qui ne lui laissera aucun espoir de salut. »

La vengeance d'Hamlet doit se borner à Claudius; il doit épargner sa mère: tel est l'ordre du fantôme; mais il lui déclare qu'il connaît son crime, et il la torture par de sanglants reproches. Pendant cette scène terrible, Hamlet entend du bruit derrière la tapisserie, il y lance un coup d'épée; en criant: « Un rat!... Mort! je gage un ducat qu'il est mort! » Ce trivial mêlé au sublime tragique est

fréquent chez Shakspeare, et il excelle à en tirer de puissants effets. — Hamlet croyait tuer le roi, et il vient de tuer Polonius, le père d'Ophélie, qui jouait le rôle d'espion.

Le roi a décidé qu'Hamlet serait exilé en Angleterre; mais ses conducteurs portent un ordre secret de le faire mourir à son arrivée. Il pressent et découvre le stratagème, s'échappe sur mer et revient en Danemark. La pauvre Ophélie, devenue folle, chante de douces chansons, et se noie en tressant des fleurs; on creuse sa fosse au cimetière; Hamlet y arrive, et devant ces ossements des morts que font rouler les fossoyeurs, son humeur sombre se déploie en terribles accents d'ironie.

« Cette tête de mort avait une langue qui pouvait chanter. Comme cet homme la roule à terre tout aussi bien que si c'était la mâchoire de Caïn qui commit le premier meurtre! C'est peut-être bien la tête de quelque politique, que maintenant cet âne mène ainsi, tandis que vivante elle eût trompé Dieu peut-être; — ou encore la tête d'un courtisan qui savait dire: « Bonjour, cher seigneur! comment te portes-tu, bon seigneur? » — En voici une autre. Je ne vois pas pourquoi ce ne serait pas le crâne d'un homme de loi. Où sont maintenant ses subtilités, ses chicanes, ses questions si difficiles, ses clauses, ses finesses? — Celle-là, c'était la tête d'Yorick, le bouffon du roi... Hélas! pauvre Yorick! C'était un homme d'un esprit infini, d'une imagination accomplie. Il m'a porté mille fois sur son dos; et maintenant combien il répugne à mon esprit! Mon cœur se soulève à cette vue! C'était là que souriaient ces lèvres que j'ai baisées tant de fois! Où sont maintenant tes plaisanteries, tes saillies, tes chansons, tes élans de gaieté qui mettaient la table en joie? Pas un ma-

lin rire pour se moquer de la grimace que tu fais; disparu, l'instrument du rire! Va donc maintenant dans la chambre d'une dame, et dis-lui qu'elle se farde à un pouce d'épaisseur pour arriver à faire pareille figure; fais-la rire à cette pensée. »

Le frère d'Ophélie, Laërte, envoie défier Hamlet, et le roi qui assiste au combat, espère se débarrasser enfin par ce moyen du jeune prince détesté. Laërte a empoisonné la pointe de son fer, et le roi a fait préparer une coupe empoisonnée qu'on lui fera boire pendant la passe d'armes. C'est le dénoûment, mais il se fait par une hétacombe de morts; on dirait que le poëte n'a pas trouvé d'autre moyen de se défaire de ses personnages, criminels ou malheureux. La reine coupable boit, sans le savoir, le poison préparé; Hamlet et Laërte se blessent mutuellement dans le combat; mais par un échange d'épées, c'est Laërte qui reçoit le coup empoisonné. Hamlet, du même fer, perce Claudius, puis il avale le reste de la coupe qu'a bue sa mère, et tombe expirant.

On peut dire que Shakspeare a travaillé ce drame avec une prédilection marquée, et que nulle part son génie n'apparaît plus vigoureux, plus individuel. Il y a mis certainement beaucoup de ses pensées intimes, de ses rêveries philosophiques, de ses préoccupations sur le monde présent et futur. Il faut voir aussi dans Hamlet l'expression de cette rêverie mélancolique particulière aux peuples du Nord, et que les Allemands ont revendiquée, en lui donnant pour type le Werther de Goëthe. Il y a plusieurs points de communs entre ces deux héros romanesques, ces deux âmes maladives, repliées sur elles-mêmes, et succombant sous le poids du malheur. C'est donc avec raison qu'un critique allemand, Gervinus, dit qu'Hamlet a

ouvert l'écluse des eaux sentimentales qui nous ont inondés à la fin du siècle dernier.

Dans la pièce de *Macbeth*, nous ne retrouvons plus l'exaltation du sentiment ni la philosophie ironique et rêveuse. C'est une vraie tragédie dont l'ambition est le mobile, et fait couler le sang à flots. Schlegel a fait remarquer avec raison que cette pièce rappelle le puissant génie d'Eschyle, et a quelque ressemblance avec sa trilogie de l'Orestiade. Mais Shakspeare y a introduit un élément que permettaient les croyances du temps, c'est-à-dire la magie, les sorcières, les fantômes, dont il a su tirer de terribles et tragiques effets. Il suffit de rappeler que la sorcellerie était encore vivace à cette époque, et que sous Jacques Ier on fit brûler plus de six cents vieilles femmes accusées de magie.

Duncan, roi d'Écosse, prince sage et vertueux, vient de triompher de ses ennemis par ses deux vaillants généraux, Macbeth et Banquo. Macbeth surtout s'est couvert de gloire, mais trois hideuses sorcières qu'il rencontre lui prédisent de plus hautes destinées : « Salut, Macbeth, salut à toi, qui seras roi. » Jusque-là fidèle à son roi, Macbeth sent s'éveiller en lui, à ces paroles, une ambition coupable. « Ma pensée, où le meurtre n'est encore qu'un fantôme, ébranle tellement tout mon être que toutes les fonctions en sont comme étouffées par le pressentiment. » Il veut vaincre cette tentation fatale; mais sa femme, plus méchante que lui, le détermine au crime. Le roi est son hôte; il le tue pendant son sommeil. Bientôt le remords agite son âme, le sommeil le fuit. « Il m'a semblé, dit-il, entendre une voix crier : — Tu ne dormiras plus ! Macbeth a tué le sommeil, l'innocent sommeil qui, de l'écheveau emmêlé de nos maux, fait une pelote de soie unie; le sommeil, douce

6.

mort de la vie de chaque jour; le bain après le dur travail, le baume des âmes blessées, le mets le plus nourrissant dans le repos de la vie!... Macbeth ne dormira plus! Quelles mains que les miennes! Oh! elles m'arrachent les yeux de la tête! Tout l'Océan du grand Neptune suffirait-il pour nettoyer ma main de ce sang? »

Mais lady Macbeth n'a point de remords; elle parvient à détourner les soupçons en les rejetant sur les gens de la suite du roi, et elle les poignarde pour étouffer toute révélation. Le crime triomphe; Macbeth devient roi, et il fait aussi assassiner son ami Banquo, dont il craint la rivalité. Cependant la vérité éclate, les crimes de Macbeth amènent une révolte, dirigée par Macduff; mais il se croit en sûreté dans son château de Dunsiane, car une sorcière lui a prédit qu'il serait invincible tant que la grande forêt de Birnam ne gravirait pas la montagne pour le combattre. Il a fait massacrer la femme et les enfants de Macduff; quand on excite celui-ci à venger ces meurtres sur Macbeth, il répond par ce mot terrible et sublime : — Il n'a pas d'enfants!

Rien de plus saisissant que la scène où lady Macbeth est représentée dans un état de somnambulisme. On la voit se lever la nuit, prendre du papier, le plier, écrire, le cacheter ensuite; de plus elle fait sans cesse le mouvement de se laver la main, en disant : « Va-t-en, maudite tache, va-t-en, te dis-je! Une, deux heures; allons, il est bien temps de faire cela. — Il est nuit dans l'enfer. — Qui eût pu penser que ce vieillard eût encore tant de sang dans les veines? Là! encore l'odeur du sang! Tous les parfums de l'Arabie ne pourraient désinfecter cette main si petite! Oh! oh! »

Macbeth succombe sous les attaques de Macduff; la forêt

a gravi la montagne, car chaque soldat a pris une branche d'arbre et la porte devant lui, pour dissimuler le nombre des troupes et tromper l'ennemi. C'est le signe fatidique ; le criminel subit la peine qu'il a méritée.

Le sujet de cette pièce est tiré de la chronique de Hohinshed, d'après laquelle Duncan était monté sur le trône d'Écosse en 1032. Beaucoup de critiques la considèrent comme le chef-d'œuvre de Shakspeare. Mieux que partout ailleurs il y a suivi la loi de l'unité, au moins dans l'ensemble des événements et des caractères : ce dont il ne tient pas toujours compte. La loi morale est bien observée, le remords suit le crime et torture les coupables ; leur fin malheureuse complète cette sanction. Ajoutons que le style est mâle et vigoureux, comme les caractères de cette époque barbare, et que les taches de mauvais goût y sont moins nombreuses que dans les pièces précédentes : Shakspeare avait atteint l'apogée de son génie. *Macbeth* a toujours réussi au théâtre, dans toute l'Europe, même avec l'imitation classique qu'en a faite Ducis ; elle a été le triomphe des grands acteurs anglais, tels que Garrick, Kemble, Kean, Macready, dans le rôle de Macbeth.

Le *Roi Lear* nous rappelle *OEdipe* : aveugle comme lui, il est plus malheureux, car si ce héros grec est abandonné par ses fils ingrats, il est du moins consolé par ses filles jusqu'au dernier moment, tandis que Lear est trahi par les siennes ; il perd la raison, et quand il retrouve sa troisième fille, Cordélia, dont il a méconnu les vertus et le dévouement ; quand la tendresse de cette enfant le rappelle à lui-même et à l'espérance, il la voit étrangler devant lui, et il expire de douleur sur le corps de cette malheureuse. Ici, Shakspeare a poussé le tragique jusqu'à l'horrible. Son excuse, c'est qu'il a voulu suivre jusqu'au

[illegible]

doué surtout d'une haine profonde contre les chrétiens qui l'ont souvent humilié, appelé chien, et ont craché sur lui. Aussi quand le riche marchand Antonio, dans un moment critique, et pour obliger un ami, lui fait demander un prêt de trois mille ducats, pour trois mois, il consent, mais il fait mettre comme condition sur le billet que s'il n'est pas remboursé à l'échéance, il aura le droit de prendre sur son créancier une livre de sa chair, à l'endroit qu'il lui plaira de choisir. Antonio consent; il prend cela pour une plaisanterie; il a de nombreux vaisseaux sur mer; il est sûr d'avoir des rentrées importantes; le marché est conclu.

Bientôt le juif triomphe; Antonio est ruiné, ses vaisseaux ont fait naufrage; sa vie est entre les mains de Shylock, qui ne fera pas grâce, et d'autant moins qu'il est au désespoir, parce que sa fille, Jessica, l'a quitté en emportant son or, pour suivre un gentilhomme vénitien.

« Je veux qu'on fasse honneur à mon billet. J'ai fait serment que mon billet serait acquitté. Autrefois tu m'appelais *chien* sans raison aucune; maintenant puisque je suis chien, prends garde à mes crocs !... Je veux qu'on fasse honneur à mon billet, et ne veux pas t'écouter. On ne fera pas de moi un de ces imbéciles au cœur faible, aux yeux humides, qui, pressés par les instances d'un chrétien, secouent la tête, se radoucissent, soupirent et finissent par se rendre... Cette livre de chair que je vous demande, elle m'appartient; je l'ai achetée à un prix assez élevé; je la veux ! Si vous me la refusez, honte à vos lois ! »

Le jugement rendu par le tribunal est assez bizarre, et forme un dénoûment joyeux; les droits du juif sont reconnus incontestables : « Mais, dit le juge, si en coupant la chair, tu verses une seule goutte de sang chrétien, tes terres, tes

biens sont, d'après la loi de Venise, confisqués au profit de l'État. Shylock, consterné de cet arrêt, accepte trois fois le montant du billet, mais il n'en aura même pas la valeur, car, d'après une loi de Venise, tout étranger qui a attenté à la vie d'un citoyen, perd tous ses biens, qui sont confisqués, moitié au profit de l'État, moitié pour celui dont il voulait faire sa victime.

Par une bizarre invention du poëte, le juge qui a prononcé cette heureuse sentence est une jeune femme, l'aimable Portia, épouse de Bassanio, l'ami d'Antonio. Elle s'est déguisée en avocat, et s'est fait envoyer à la cour pour remplacer un savant docteur qui est malade. Les aventures de Portia forment l'intrigue de cette pièce : héritière d'une grande fortune, elle ne peut donner sa main, d'après la volonté de son père, qu'au prétendant qui aura choisi entre trois coffres laissés par lui, l'un de plomb, l'autre d'argent, le troisième d'or. L'un des coffres renferme le portrait de la belle, et c'est celui-là qui décidera de son sort. Le prince de Maroc échoue en choisissant le coffre d'or; le prince d'Aragon est évincé en jetant son dévolu sur le coffre d'argent; Bassanio triomphe, en s'arrêtant au coffre de plomb, où il trouve le portrait de Portia, laquelle avait, du reste, porté sur lui ses préférences.

Shakspeare avait trouvé ce sujet dans les vieux conteurs italiens; mais le fond paraît être d'origine orientale; un notaire florentin, Giovanni, l'inséra dans son *Pécorone*.

CHAPITRE VI.

Shakspeare (suite). Ses drames historiques; leur caractère national. Le *Roi Jean, Richard II, Henri IV* : personnage de Falstaff. *Henri VI*, en trois parties. *Richard III* : caractère de Marguerite d'Anjou. *Henri VIII.* — Tragédies romaines : *Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre.* — Drames fantastiques : le *Songe d'une nuit d'été*, la *Tempête.* Idée de ces deux pièces. — Shakspeare oublié dans son pays. — Le théâtre anglais sous Charles II. — La critique allemande et Shakspeare : son admiration sans bornes pour ce poëte. — Shakspeare et la critique française.

Les drames historiques de Shakspeare occupent une place importante parmi ses œuvres, et méritent une attention spéciale. A côté des vives peintures du cœur humain, des passions qui l'agitent et l'entraînent, on y trouve l'idée patriotique et nationale, l'amour profond de son pays, l'admiration pour tout ce qui touche à sa grandeur. Cette préférence marquée pour l'Angleterre ne l'empêche pas d'être impartial pour ses personnages; s'il célèbre leurs qualités et leurs vertus, il ne masque pas leurs vices. Les crimes, les atrocités de plusieurs rois n'ont trouvé nulle part un peintre plus exact, plus effrayant de réalité. Le penseur, le philosophe reste encore supérieur chez lui au patriote; il élève son jugement au-dessus des passions et des faiblesses humaines; avant tout il est observateur impassible; il burine l'histoire avec le stylet tragique pour l'enseignement de l'humanité.

Il faut se rappeler que Shakspeare écrivait sous le règne paisible et glorieux d'Élisabeth, à un moment où sa na-

tion, après la période sanglante de la guerre des Deux Roses, se recueillait dans un calme complet, pénétrée de l'idée de sa grandeur, de son avenir, et développait les merveilleuses ressources de son commerce, de sa puissance maritime. Le théâtre, en reproduisant les drames sanglants de l'histoire pendant le siècle qui venait de s'écouler, ne faisait que mieux ressortir les bienfaits de la sécurité présente. Ces tableaux, ces scènes historiques, où dominent le crime et la violence, c'est l'histoire en action, souvent triste, poignante, mais dont le spectateur pouvait tirer une moralité avec l'instinct naturel du bien et du vrai. Les anciens donnaient pour mobile à leur drame le *Destin,* la fatalité; l'homme était poussé comme malgré lui au crime ou à la vertu. Dans le drame shakspearien, l'homme est libre; il se fait à lui-même sa destinée, selon qu'il choisit le crime ou la vertu; le jeu des passions donne ainsi à la scène un puissant intérêt; et la responsabilité des actes y produit la sanction morale.

Ces drames historiques sont au nombre de sept; composés à différentes époques et sans ordre chronologique, ils forment pourtant un ensemble, un vaste cycle, dont toutes les parties se relient, depuis le règne de Jean sans Terre jusqu'à celui d'Henri VIII; il n'y manque que le règne d'Henri VII, qui est pourtant indiqué par la suite des événements.

Le *Roi Jean* offre des situations d'un pathétique déchirant, grâce aux malheurs du jeune Arthur, victime de l'ambition de son oncle, et à la douleur de sa mère, Constance, qui est peinte avec une profondeur navrante.

Dans *Richard II,* l'auteur nous montre un prince faible, un roi despote, qui prépare sa chute par des actes tyranniques, tandis que Bolingbroke, le héros de la pièce, gran-

dit et s'élève à ses dépens. Richard inspire peu d'intérêt; il repousse par ses vices et sa cruauté; quand le sceptre lui tombe des mains, il pleure et désespère; on a pour lui plus de mépris que de pitié. L'intérêt final se porte sur sa femme, qui vient se jeter dans ses bras quand on le conduit à la Tour et demande à partager sa prison sans pouvoir l'obtenir. On sait que Richard fut assassiné dans son cachot. Bolingbroke lui succède sous le nom de Henri IV.

Dans les deux parties de *Henri IV*, Shakspeare a délaissé la chevalerie et les scènes politiques pour donner libre cours à sa verve satirique et comique. C'est là qu'il introduit ce personnage célèbre de Falstaff, un type complet dans le genre de Panurge et de Sancho. Falstaff est le compagnon de plaisirs du jeune Henri, héritier du trône; c'est un gros et gras personnage, égoïste, gourmand, grand buveur, menteur et fripon; il a tous les vices; il serait repoussant s'il n'avait de l'esprit; il amuse par ses boutades, ses railleries piquantes, ses réparties promptes et ingénieuses, son ironie, sa grosse gaieté. Shakspeare s'est complu dans la peinture de ce héros bouffon et sensuel; il en a fait une création originale, vivante, un peu grotesque; c'est une des plus curieuses de son théâtre. Si Henri s'amuse de compagnie avec ce joyeux compère, s'il lui permet son franc parler, sa familiarité insolente, on sent qu'il le méprise, et qu'un instinct de dignité le fera sortir un jour de cette infériorité morale où il dégrade sa jeunesse. Quant à Falstaff, il mourra dans la peau du loup; il est trop avili, trop vicieux pour se réhabiliter jamais. Voici un échantillon des rapports établis entre le bouffon et le prince :

« Falstaff. — Quelle heure est-il, mon petit Henri, mon bon prince ?

« HENRI. — Cela ne te regarde pas; ton esprit chancelle, troublé par les fumées du rhum que tu avales. Ce gros ventre que tu déboutonnes après le souper, et cette fatale habitude de ronfler sous la table quand tu as trop bu t'enlèvent le peu de bon sens que contenait ta cervelle. Que diable veux-tu faire de l'heure? Il te faut de bons chapons et non des horloges; de grosses bouteilles, et non des minutes... Le jour, la nuit, le matin, le soir sont pour toi même chose... La vie n'a pas d'heures pour toi.

« FALSTAFF. — Tu as raison, le soleil m'inquiète peu. A nous autres, braves preneurs de bourses, chevaliers de la lune et des étoiles, que nous importe le blond Phébus? Mais dis-moi, cher prince de mon âme, quand tu seras roi, et que ta grandeur, ta magnificence, ta majesté, ta sainteté (si jamais tu es saint)...

« HENRI. — Au fait, au fait! voyons.

« FALSTAFF. — Je te dis donc que, dès ton glorieux avénement, un premier devoir t'est imposé. Nous autres, gardes du corps de la nuit, ne souffre plus qu'on nous appelle escrocs, filous, gibier de potence. Reconnais-nous pour gens d'honneur, gens de courage, suivants de Diane, favoris de la lune, gentilshommes des ténèbres, et nous volons...

« HENRI. — A la fortune! Tu sais que Diane est la reine du flux et du reflux. Lundi soir, la bourse ou la vie, voilà le flux; mardi matin, le gibet et le testament, voilà le reflux.

« FALSTAFF. — C'est triste, mais c'est vrai... Voyons, brave garçon, quand tu seras roi, laisseras-tu debout un seul gibet? Cette vieille édentée, cette grotesque figure, ce magot rouillé, la loi, aura-t-elle le droit de tourmenter des gens d'honneur? Plus de juges, plus d'avocats. Dis à tous

ces gens-là : désormais, Messieurs, je vous défends de prendre les voleurs. »

Henri IV, usurpateur, assassin de Richard, est poursuivi par le remords, et puni par la conduite déréglée de son fils; il voit venir la mort avec effroi; et, du lit où il agonise, il peut voir ce fils, impatient de sa mort, essayer déjà la couronne sur sa tête.

Cependant le jeune monarque se relève bientôt de l'abjection de sa vie passée; il éloigne ses compagnons de débauche, et Falstaff perd son crédit au moment où il croyait en user sans mesure; il meurt en pourceau d'Épicure, comme il a vécu; la boisson le tue autant que le chagrin. Henri se réhabilite par sa brillante conduite dans la guerre contre la France, guerre qui se termine par la victoire d'Azincourt.

Il y avait une difficulté sérieuse à mettre ainsi l'histoire en drame; il devait s'y produire d'inévitables lacunes, et partant de l'obscurité. Le poëte évite cet écueil en plaçant entre les actes des espèces de chœurs lyriques, où se peignent en abrégé les événements que l'action ne pouvait montrer. Le drame se complète ainsi, et s'élève au niveau de l'épopée avec une majesté frappante. La peinture des sentiments humains se porte ainsi sur les points les plus divers, depuis l'élément grotesque et comique jusqu'aux sommets les plus élevés de l'inspiration épique et lyrique. Nul poëte n'a embrassé plus complétement les phases diverses de la vie humaine.

Les trois parties de *Henri VI* présentent l'histoire d'Angleterre dans sa période la plus confuse d'événements tragiques. Il s'agit de cette horrible guerre des Deux Roses où le sang anglais coula à flots. L'auteur ne pouvait éviter le personnage mystérieux et sublime de

Jeanne d'Arc, et devait la peindre avec les préjugés de sa nation; cependant il ne la sacrifie pas complétement à cette aveugle haine des partis populaires : il va même jusqu'à lui reconnaître l'inspiration céleste, sauf à la faire succomber aux tentations infernales.

A la gloire de Jeanne d'Arc, il oppose celle de Talbot, intrépide guerrier, vrai héros du moyen âge. Rien de plus touchant, de plus grandiose que la scène où Talbot, vaincu, entouré d'ennemis, engage son fils à fuir pour éviter la mort. Le jeune homme refuse noblement : « Est-ce Talbot qu'on me nomme? Suis-je votre fils? Si je le suis, ne déshonorez pas votre sang. Si j'écoutais vos conseils, Talbot ne serait plus mon père. » Le père et le fils combattent et meurent ensemble de la mort des héros.

Rien de plus sombre, de plus triste que la troisième partie de Henri VI. Ce prince faible et bon règne au milieu d'affreux désordres, dont il va être victime. Autour de lui s'accumulent les trahisons, les violences, les catastrophes. Tous liens sont rompus, toute pitié étouffée, tous sentiments généreux anéantis; partout meurtres et carnage; c'est le triomphe du crime, le triomphe d'un monstre au physique comme au moral, de l'affreux Richard III, duc de Gloster.

Richard III est une des plus fortes créations de Shakspeare. Si ce caractère prêtait à l'élément tragique, il faut reconnaître qu'il a su en tirer un merveilleux parti. Déjà il l'avait dessiné dans le drame précédent. L'ambition de Richard s'y éveille; il rêve la couronne, malgré la distance qui l'en sépare. « Édouard est un galant prince, s'écrie-t-il; malédiction sur sa race! malédiction sur ses enfants et ses frères ! Entre mes désirs et moi, quelle distance énorme! que de pas à franchir! La couronne, je la

vois, je la veux, j'en rêve! mais l'atteindre!... Mon corps est difforme, mon bras est paralysé, tout est chez moi laideur et disgrâce... Je suis né pour inspirer la haine et la crainte... Eh bien! puisque le monde n'a pas de voluptés que je puisse goûter, ne pensons qu'à la haine et au trône... Je me frayerai ma route, fût-ce avec ce bras sanglant. »

Il tient parole, il arrive au trône par le crime. A la mort d'Édouard IV, il fait tuer ses deux enfants; il assassine dans sa prison le vieux roi Henri VI et fait périr son frère, Clarence; il se maintient sur le trône par la ruse, l'hypocrisie, la violence. C'est le plus profond des scélérats, le Néron de l'Angleterre; il se joue du ciel en singeant la piété; il se joue de ses victimes comme de ses amis, de ses complices, jusqu'à ce que ce débordement de crimes amène le soulèvement armé qui le fait périr au pont de Bothworth.

Sur ce fond noirci de crimes se détache la figure vengeresse de Marguerite d'Anjou, veuve de Henri VI. Comme la Némésis antique, elle pénètre dans le palais où jadis elle était reine, et sème les malédictions sur ses pas. Elle dit à Gloster, qui a tué son époux et son fils : « Que le ver rongeur d'une conscience coupable te dévore le cœur sans relâche! Que ta vie se passe à soupçonner tes amis comme des traîtres, et à prendre les traîtres les plus perfides pour tes plus chers amis! Que jamais le sommeil ne ferme ton œil féroce... misérable avorton! être immonde et dévastateur! »

Le cœur ulcéré de Marguerite jouit de sa vengeance; les persécuteurs qu'elle a maudits, Édouard IV, ses deux fils, les assassins de son propre fils, sont tous morts misérablement. Quand elle rencontre la duchesse d'York,

Jean [illegible] toutes
nati[illegible] la plus
cett[illegible] que
qu'à [illegible] pas
succ[illegible]

A [illegible]
intr[illegible]
tou[illegible]
vai[illegible]
évit[illegible]
ce [illegible]
sui[illegible]
sci[illegible]
con[illegible]

[illegible]

dévotion, il n'offrait au drame qu'un intérêt médiocre. Mais à côté de lui se trouve Volsey, le ministre habile et orgueilleux qui favorise ses passions pour le dominer, jusqu'à ce qu'il soit puni par une illustre disgrâce. Mais c'est Catherine d'Aragon, première femme de Henri, qui domine la pièce par ses malheurs, par la dignité, la douceur, la simplicité touchante avec laquelle elle les supporte. Elle défend jusqu'au bout ses droits avec une touchante éloquence; et quand les paroles lui font défaut, elle se défend encore par ses larmes. Ce portrait de reine et de femme n'a rien de fantaisiste ni d'idéal, il est taillé dans la réalité de la nature et de l'histoire.

Il fallait beaucoup d'habileté pour tracer ce tableau historique du règne de Henri VIII sous sa fille Élisabeth, dont le caractère capricieux rappelait celui de son père. Shakspeare y réussit, grâce à une adroite flatterie; il montre au dénoûment la naissance d'Élisabeth, avec force présages heureux sur la gloire qui lui est réservée.

Nous avons vu que la pensée de Shakspeare avait pris de l'essor à la lecture de Montaigne et de Plutarque; il y a puisé le goût, sinon la connaissance complète de l'antiquité; c'est là qu'il a trouvé le sujet de ses trois tragédies romaines, *Coriolan*, la lutte entre les patriciens et les plébéiens; *Jules César*, Rome dans sa grandeur et sa gloire, mais déjà asservie; *Antoine et Cléopâtre*, le commencement de la décadence après la perte de la liberté. Si, dans ces pièces, il n'est pas toujours fidèle à l'histoire, il est toujours le grand peintre des caractères et du cœur humain: c'est là sa science et son génie. Une des particularités les plus curieuses de ces pièces, c'est la manière dont il met en scène le peuple, avec la familiarité triviale, la grossièreté même des conversations de la rue. Il y a loin de là à

la noblesse soutenue des entretiens classiques; mais Shakspeare aime à prendre la nature sur le fait, à la peindre dans toutes les situations, telle qu'elle est, sans la farder ni l'embellir; c'est en cela qu'il excelle.

Dans *César,* l'intérêt principal se porte sur Brutus, le chef de la conjuration qui met à mort le dictateur. C'est Brutus qui fait l'unité de la pièce; il est le héros patriote et populaire, le vengeur de la liberté. Il est vrai qu'il hésite d'abord, qu'il répugne à verser le sang; mais il est poussé à l'action par Cassius, qui a plus de décision et d'énergie. On admire beaucoup la scène où Porcia, femme de Brutus, le voyant inquiet, sombre et troublé, lui arrache le secret de la conspiration en se faisant une blessure, pour lui prouver qu'elle est capable de porter et de garder le secret de son époux. Voltaire en imitant cette pièce, est resté bien inférieur au modèle.

Notre esquisse des œuvres de Shakspeare serait incomplète si nous ne disions quelques mots des ses deux drames fantastiques, le *Songe d'une nuit d'été* et la *Tempête*, œuvres gracieuses, légères, charmantes, où le poëte quitte la vie réelle pour se lancer dans les nuages de la féerie et du merveilleux. S'il avait besoin d'excuse pour s'être livré aux caprices de son imagination, il suffirait de se rappeler qu'au seizième siècle, ces vieilles croyances aux fées, aux nains, à la magie, étaient encore vivaces dans l'esprit populaire; la mythologie du Nord avait encore son prestige. On sait quel usage terrible il a fait des spectres et des sorcières; dans un ordre d'idées plus gracieux, il a voulu exploiter les superstitions populaires, et il l'a fait avec un charme puissant, montrant une fois de plus la souplesse merveilleuse de son esprit, et la puissance de ses facultés créatrices.

Pour le *Songe d'une nuit d'été*, la scène se passe à Athènes, dans un lointain fabuleux qui laisse le champ libre à tous les caprices du poëte. Le duc Thésée doit épouser Hippolyte, reine des Amazones, et Démétrius doit épouser Hermia, fille d'Égée. Mais Hermia refuse cet époux, parce qu'elle aime Lysandre, tandis qu'une amie d'Hermia, Hélène, s'est éprise de Démétrius; celui-ci dédaigne Hélène, et poursuit Hermia, qui a pris la fuite. De cette situation compliquée naissent les tracas, les jalousies, les douleurs des amants, jusqu'à ce que la nuit arrive, et avec elle le règne d'Obéron et de Titania, roi et reine des fées, qui remplissent les bois de leurs sylphes et de leurs charmes magiques.

Aux amours et aux querelles des mortels se joignent les querelles et les amours d'Obéron et de Titania; il en résulte une double intrigue pleine de surprises et d'agrément. Le lutin Puck, messager d'Obéron, met en œuvre ses philtres puissants, et grâce à son art magique, il dirige l'action dans ce dédale d'amours contrariés, de brouilles, de raccommodements, il verse les pavots du sommeil pour adoucir les maux des mortels. Puck est malicieux et étourdi; il se trompe dans la distribution de ses philtres, et amène des quiproquo dont il s'amuse; il fait la moralité de la pièce, en montrant tout ce qu'il y a d'orageux, de capricieux, de bizarre, d'inconséquent dans la tyrannie de l'amour. « Bon Dieu, que ces hommes sont fous! » dit-il. Quand Obéron veut se faire céder par Titania son nain favori, et que celle-ci résiste, Puck, par ordre de son maître, va chercher une fleur magique dont le suc endort Titania, et donne à son cœur une sorte de délire. Titania, à son réveil, doit s'éprendre du premier objet qui frappera sa vûe, et cet objet est le tisserand Bottom, à qui

Obéron a prêté une tête d'âne. Titania appelle ses fées, et dans un langage ravissant de poésie, elle les charge de donner mille soins délicats à ce monstre, objet de son amour.

Obéron obtient son nain par subterfurge, et lève le charme qui pesait sur les yeux de Titania. Tout rentre dans l'ordre, et les trois couples amoureux finissant par s'entendre, accomplissent leurs noces. Mais le vent du matin se lève, le coq chante, et tout ce monde aérien, fantastique, s'évapore dans les airs. La vie réelle reprend ses droits : tout cela n'était que le *Songe d'une nuit d'été*.

Shakspeare n'a déployé nulle part une poésie plus gracieuse, un style plus harmonieux et plus délicat que dans cette pièce; c'est comme une vision ornée de tous les charmes d'une imagination capricieuse; le langage a des ailes; le style est léger et mélodieux comme un chant aérien. C'est une œuvre qui demande à être lue plutôt que représentée; elle est trop vaporeuse, trop subtile pour entrer dans la réalité de la scène; les acteurs y seraient toujours au-dessous de ce qu'a voulu peindre le poëte. Les tentatives faites en Angleterre pour la mettre en représentation ont toujours échoué.

La *Tempête* est placée par les critiques au nombre des plus belles œuvres de notre poëte; l'unité de temps et d'action y est exactement observée : elle est simple et complète. Un personnage domine tout, avec la magie de son art secret, c'est Prospéro, duc de Milan, détrôné; et, à côté de lui, sa fille Miranda, par sa simplicité exquise, la grâce primitive de son caractère, donne à la pièce un charme inexprimable.

Prospéro, duc de Milan, absorbé par la science cabalistique, s'est laissé détrôner par son frère Antonio. Il s'en va errant sur la mer avec sa fille Miranda, et aborde dans

une île possédée par une espèce de monstre sauvage, nommé Caliban, fils d'une sorcière. Prospéro, grâce à ses secrets magiques, soumet à sa volonté les éléments et les esprits de l'île; il donne la liberté à Ariel, esprit aérien enfermé dans l'écorce d'un arbre, et cet être aimable, gracieux, bienfaisant, se voue à exécuter ses ordres. Quant à Caliban, l'antithèse d'Ariel, Prospéro le dompte et l'asservit, mais sans pouvoir changer son naturel malfaisant et sauvage; Caliban obéit à la force surnaturelle de son maître, mais il le maudit et cherche à lui nuire.

Cependant Prospéro apprend par son art magique que son frère Antonio, Alonzo, roi de Naples, et son fils Ferdinand, naviguent non loin de son île. Il ordonne à Ariel de soulever une tempête qui les jette sur le rivage; il veut corriger par le malheur ces âmes coupables. Ferdinand devient esclave à côté de Caliban; son père le croit enseveli dans les flots : c'est son châtiment. Miranda, dont la jeunesse s'est épanouie dans son île avec les charmes les plus ravissants, Miranda a vu Ferdinand, l'esclave de son père; c'est le premier homme qui se soit offert à sa vue, sauf Prospéro et Caliban; elle se laisse entraîner, avec la grâce ingénue de l'innocence, à un sentiment qu'elle ignore. Prospéro fait naître à dessein cette passion naïve dans le cœur de sa fille; il sait qu'elle est partagée; mais il veut l'éprouver et la fortifier par les obstacles; il humilie à dessein le jeune homme dont le triste sort attendrit sa fille, et quand il les juge dignes l'un de l'autre, il réunit toute sa famille coupable, repentante, leur pardonne, unit Ferdinand à Miranda, et retourne à Naples avec eux, en déclarant qu'il va noyer son livre de magie.

En terminant cette pièce, Shakspeare, comme Prospéro, semble dire adieu à la magie de son art, et dans la force

de l'âge, au milieu de ses succès, riche de fortune et d'expérience, il va prendre sa retraite à l'ombre de son mûrier, dans sa solitude de Stratford-sur-l'Avon.

La renommée de Shakspeare fut longue à se dégager des brumes de l'Angleterre, où même elle subit une éclipse momentanée. Il n'y fut apprécié à sa juste valeur ni de son vivant, ni de longtemps après sa mort. Après avoir fait la fortune du théâtre sous Élisabeth, il tomba dans l'oubli sous ses successeurs. La République ferma les théâtres qui blessaient la dévotion puritaine; ils se rouvrirent sous la Restauration, mais avec un débordement plus grand d'immoralité. Ce fut la vogue des pièces de Fletcher et de Beaumont : théâtre léger, superficiel, où l'intrigue l'emporte sur la peinture des caractères.

Sous Charles II domine l'imitation étrangère, le goût français, la tragédie classique, applaudie par les gentilshommes de la cour. Il n'y a plus que deux salles de spectacle, au lieu de dix-sept qui existaient sous Jacques Ier; de populaire, le théâtre devient aristocratique, imitateur, étranger à la nation. Shakspeare tombe alors dans l'oubli; il est trop barbare, trop irrégulier pour ces beaux esprits cultivés à la française. Si l'on reprend quelques-unes de ses pièces, on les arrange, on les mutile. Évelyn, en sortant de la représentation de *Hamlet,* dit que ces vieux drames ne sont plus à la hauteur du goût moderne. Enfin Dryden lui-même, malgré son goût pur et son admiration avouée pour Shakspeare, lui trouve bien des endroits faibles, et retouche plusieurs de ses rôles. Swift n'en parle jamais, et semble ne pas le connaître. Addison ne le nomme qu'une fois dans sa *Revue,* le *Spectator,* et encore, en passant. Pope fit une édition de ses œuvres, mais il semble le goûter médiocrement. Le peuple seul applau-

dissait son poëte national quand ses pièces paraissaient au théâtre. Cette longue éclipse dura un siècle.

Ce fut à un grand acteur, à Garrick, que Shakspeare dut sa résurrection, comme chez nous le théâtre classique dut un retour de vogue au talent éminent de Talma et de Rachel. La réaction commença vers la fin du dix-huitième siècle, et depuis ce temps le grand dramaturge a repris en Angleterre la première place, qui ne lui est plus contestée.

Mais l'Allemagne a fait plus encore que l'Angleterre pour la gloire de Shakspeare. Longtemps rivée à l'imitation française, et n'ayant pas de théâtre national, elle se révolta contre des maîtres si contraires à son génie, et trouva dans Shakspeare le type qui convenait à l'esprit teutonique; elle l'adopta avec enthousiasme; ses critiques se livrèrent à l'analyse et à la synthèse de son œuvre, et en dégagèrent toute une théorie dramatique. Ils dépassèrent de beaucoup les Anglais, et firent de ce théâtre longtemps méconnu l'expression la plus complète de l'art. Selon eux, tout y est beau, admirable, sublime; on découvre dans Shakspeare des vues profondes, un système d'ensemble auquel il n'a sans doute jamais pensé; rien ne lui est comparable : Shakspeare est dieu.

Lessing, dans sa *Dramaturgie*, donna le branle à cet enthousiasme, et déprécia le théâtre français au nom de celui de Shakspeare, plus vaste, plus complet, plus humain, et même plus rapproché du théâtre antique ainsi que des règles d'Aristote. Mais au nom du romantisme naissant, il ne reconnut qu'une unité dramatique au lieu de trois : l'unité de caractère et d'intérêt. Herder continua cette croisade shakspearienne, et la jeunesse allemande les suivit avec enthousiasme. C'est sous cette impression

passionnée que Gœthe écrivit, à vingt-quatre ans, son premier drame romantique : *Goetz de Berlichingen;* voici comme il décrit lui-même l'influence à laquelle il obéit :

« Je ne me souviens pas qu'un livre, qu'un homme, ou quelque circonstance de ma vie aient produit sur moi un aussi grand effet que les drames de Shakspeare. Ils semblent l'ouvrage d'un génie divin qui se serait rapproché des hommes pour leur apprendre de la manière la plus douce à se connaître eux-mêmes. Ce ne sont pas des poëmes : en les lisant, on se croit placé devant les volumes ouverts du destin, jouets d'un souffle orageux, agités par les terribles tempêtes de la vie, qui en bouleversent sans cesse les feuillets. Tous les pressentiments que j'ai jamais eus sur le genre humain et ses destinées, et qui, dès ma jeunesse, m'accompagnaient inaperçus, je les trouve exprimés et développés dans Shakspeare... Les regards que je jetai à la dérobée sur ce monde m'excitèrent plus que toute autre chose à m'avancer vers ce monde réel, à me mêler aux flots des destinées suspendues au-dessus des réalités, afin de puiser un jour, s'il était possible, dans la mer de la véritable nature, quelques coupes pleines, et de les distribuer du haut de la scène au public de ma patrie. »

Schiller subit aussi le même charme, et quoi qu'il ait fait ensuite pour s'y soustraire et redevenir lui-même, tout son théâtre n'en porte pas moins l'empreinte du grand dramaturge anglais.

Schlegel, traducteur de Shakspeare, poussa encore plus loin l'enthousiasme. Profondément blessé de la supériorité française qui avait longtemps asservi l'Allemagne dans la littérature, et qui continuait cette domination par les armes, il se vengea en exaltant le mérite du théâtre an-

glais, et en déversant le mépris sur le nôtre. Selon lui, notre système dramatique est faux; Shakspeare est dans la vérité de la nature et de l'art.

Ce sont donc les Allemands qui ont ouvert les yeux aux Anglais sur les mérites éminents de leur poëte; aussi la critique anglaise, depuis un siècle, n'est-elle que l'écho de ce qu'ont dit les Allemands. Mais ceux-ci, à force de creuser le même sillon, et de vouloir attribuer à Shakspeare des intentions et des mérites sans bornes, sont tombés dans l'exagération, et ont fini par ne plus s'entendre. Le raffinement mène à la confusion, et l'excès devient un mal. Shakspeare n'est pas parfait : entre Voltaire, qui le traitait de barbare, et la critique allemande qui le divinise, il y a un milieu, une grande et belle place que cet écrivain occupe, et qui ne lui sera plus contestée.

Shakspeare a l'inspiration du génie; il en a aussi l'étendue, la profondeur; il embrasse toutes les faces du drame, depuis le tragique jusqu'à la pastorale et la féerie. Il a une intuition du cœur humain qui étonne, une imagination ardente, tantôt sombre, terrible; tantôt vive, gracieuse, toujours d'une richesse, d'une variété inouïe. Lessing l'a peint d'un trait en disant : « Son théâtre est le miroir de la nature. » C'est en vain que la critique allemande veut lui prêter un système; il n'en a pas d'autre que l'impulsion de son génie, qui le porte à peindre tout ce qu'il voit, à exprimer tout ce qu'il sent : la beauté, la laideur; le sombre, l'horrible; la grandeur, la bassesse; tous les sentiments, toutes les passions du cœur humain; tous les contrastes; en un mot la réalité, l'humanité, la nature entière sous ses aspects les plus divers. Certes, cela suffit à la gloire d'un homme. S'il n'a pas égalé la perfection idéale des Grecs, il a créé un art qui n'appartient qu'à lui, et qui

reproduit admirablement le génie de sa nation. Ses défauts de style et de goût sont sensibles pour un Français qui le juge avec les idées reçues de son éducation classique, mais ils ne choquent pas de la même manière l'esprit anglais ou germanique, élevé dans un autre milieu : de là cette divergence d'opinions et de jugements qu'on ne parviendra jamais à concilier.

Shakspeare est resté inconnu à la France pendant tout le dix-septième siècle. Boileau ne paraît pas avoir soupçonné son existence; s'il l'eût connu, il lui aurait certainement lancé toutes les foudres de sa critique. Au dix-huitième siècle, Voltaire, exilé en Angleterre, fut frappé de cette grandeur, et rapporta chez nous une impression favorable qu'il communiqua au public; mais quand il vit poindre l'admiration, il se repentit d'avoir placé le *monstre sur l'autel*, et n'en parla plus que comme d'un *sauvage ivre*. Cependant l'éveil était donné; le poëte anglais fut traduit par Letourneur, traduction de rhéteur infidèle, qui ne pouvait donner qu'une idée fausse et incomplète du modèle. Ducis s'empara bientôt des plus beaux drames de Shakspeare, les arrangea à sa manière, les tortura, les travestit en costume classique, et se fit applaudir dans *Roméo*, *Macbeth*, *Hamlet*, *Othello* et le *Roi Lear*. Mais ces imitations ne pouvaient qu'égarer encore l'opinion. Les travaux de madame de Staël, de Chateaubriand, de Villemain, donnèrent une idée plus juste du poëte anglais. La traduction de Benjamin Laroche, bien supérieure à celle de Letourneur, y contribua aussi beaucoup. Enfin, de nos jours, Ch. Hugo, fils aîné du poëte, a donné une traduction nouvelle qui paraît reproduire plus fidèlement que toute autre le génie original et la langue si pittoresque de Shakspeare.

CHAPITRE VII.

La Réforme en Angleterre. — Thomas Morus et Henri VIII. — Cour d'Élisabeth. — Jacques Ier. Son *don royal.* — Charles Ier et Cromwell. — Milton : sa vie privée et publique ; ses traités et ses pamphlets. — Le *Paradis perdu*. Analyse de ce poëme ; ses beautés et ses défauts.

La réforme religieuse, prêchée en Allemagne par Luther, moine défroqué et marié, trouva d'abord un adversaire en Angleterre dans le roi Henri VIII, qui fit un traité (*Assertio septem sacramentorum*) pour défendre les dogmes catholiques contre les attaques du réformateur allemand. Il y soutint les indulgences, le purgatoire, l'autorité des papes et la divinité des sept sacrements ; il s'attira une réponse injurieuse et grossière ; mais le pape Léon X lui décerna le titre de *Défenseur de la foi.*

On sait quelle fut la suite de ce beau zèle, et comment, pour se livrer à ses passions désordonnées et divorcer avec sa première femme, Catherine d'Aragon, le roi rompit avec le Saint-Siége, et se proclama chef de l'église anglicane. La fière nation anglaise courba le front sous le despotisme odieux de ce tyran, qui épousa six femmes, et en envoya deux à l'échafaud. Le Parlement sanctionna tous ses sanglants caprices, et donna au peuple l'exemple de la plus honteuse servilité.

Les deux principaux écrivains de ce règne sont victimes de la cruauté de ce réformateur couronné. Le comte de Surrey, dont nous avons parlé, et qui avait pris Pétrarque pour modèle, périt sur l'échafaud pour quelques paroles

imprudentes. Thomas More, ou Morus, grand chancelier, qui avait refusé courageusement de reconnaître la suprématie religieuse du roi, subit le même sort. C'était un grand caractère, un écrivain de mérite en latin et en anglais. Son voyage à l'île fictive d'*Utopie* est resté célèbre, et rappelle la *République* de Platon.

Après Henri VIII et son successeur immédiat, Édouard III, le règne de sa fille Marie fut marqué par une réaction catholique et le supplice de Jane Grey. Élisabeth qui vint ensuite, fit prédominer la Réforme commencée sous son père, Henri, et employa à son tour la persécution religieuse. L'Irlande subit une oppression sanglante, tandis que les fêtes, les comédies, les ballets se succédaient à la cour. La reine aimait l'adulation, et ne se lassait pas d'entendre célébrer sa beauté et sa vertu, aussi équivoques l'une que l'autre. L'Angleterre grandissait par l'industrie, le commerce; mais le sang de Marie Stuart venait tacher les marches du trône. Ce fut l'époque glorieuse de Shakspeare : la tragédie courait les rues : il la saisit au passage, du droit de son génie.

Après Élisabeth, ce fut Jacques Ier, le fils de sa victime Marie Stuart, qui recueillit sa succession; par cet avénement, l'Écosse est réunie à l'Angleterre : la guerre des deux races est terminée, et cette unité consolide la puissance de la nation, qui n'a plus à craindre d'ennemis intérieurs; mais il lui faut encore passer par les convulsions des guerres civiles et religieuses.

Jacques Ier était un esprit fort cultivé, mais un pauvre caractère : il poussa l'amour du savoir jusqu'au pédantisme. On a de lui plusieurs écrits, dont le principal est le *Don royal* (*Basilicon dôron*), dédié à son fils Henri; il y trace les devoirs d'un roi avec une justesse remarquable.

Jacques fit mourir sur l'échafaud le célèbre aventurier Walter Raleigh, auteur de quelques poésies, et d'une *Histoire universelle*. Raleigh avait attaqué, malgré les ordres du roi, l'établissement espagnol de Saint-Thomas, et fut sacrifié aux plaintes de l'ambassadeur de ce pays.

Le successeur de Jacques Ier fut son fils, l'infortuné Charles Ier, victime de la révolte du Parlement et des habiles intrigues de Cromwell : il porta sa tête sur l'échafaud (1649).

Cromwell escamota la république au profit de son ambition, et devint maître absolu sous le titre de protecteur. On a recueilli ses discours et sa correspondance, il en ressort la preuve que Bossuet l'avait bien jugé, quand il dit, dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre... » Comme orateur, Cromwell était diffus, verbeux, obscur; le fond de sa pensée, entortillée dans une phraséologie biblique de sermonneur, se dégage péniblement de son enveloppe.

Cette première période du dix-septième siècle, marquée par le fanatisme révolutionnaire, a produit un des plus grands poëtes de l'Angleterre, Jean Milton, secrétaire de Cromwell, et auteur du *Paradis perdu*. Milton (1608-1674) était fils d'un attorney de Londres, et fit de bonnes études littéraires à Cambridge. Son application lui donna de bonne heure des douleurs de tête et une faiblesse de vue qui aboutit plus tard à la cécité. Après avoir pris ses grades, il revint chez son père, qui habitait la campagne, et se livra pendant cinq années à l'étude opiniâtre des auteurs grecs et latins; il apprit aussi plusieurs langues étrangères, et

plus tard l'hébreu, le chaldéen, le syriaque; il cultiva aussi les mathématiques, la musique, l'escrime et s'essaya de bonne heure à versifier en latin et en anglais : *Comus* ou le *Masque, Lycidas,* l'*Allegro,* le *Penseroso,* sont les premières productions de sa muse.

Milton voyagea ensuite en France et en Italie, puis revint se marier à Londres; il eut successivement trois femmes, sans jouir jamais d'un vrai bonheur domestique. Il avait embrassé la secte calviniste, et en politique il fut toujours ardent républicain; il soutint ses opinions dans plusieurs écrits où l'érudition se joint à l'âpreté du sectaire. Dans son traité sur la *Réforme en Angleterre,* il déverse la raillerie et le mépris sur l'épiscopat anglais. Sa première femme l'ayant quitté, il voulut la répudier, et écrivit un lourd traité sur le *Divorce;* elle revint auprès de lui, demanda pardon, et donna naissance à trois filles. Quand il devint aveugle, ce sont elles qui lui servaient de secrétaires, qui lui lisaient des livres hébreux ou grecs, et écrivaient ses vers sous sa dictée. Cette tâche les rebutait, et le poëte se plaignait d'être maltraité, délaissé, volé même par elles de concert avec la servante. On raconte que l'une d'elles, Mary, apprenant qu'il allait se remarier, aurait dit ces cruelles paroles : « Ce n'est pas une nouvelle que son mariage; une vraie nouvelle, ce serait sa mort. » Que de douleurs inconnues à ce foyer d'un grand poëte!

Il faut signaler comme un de ses bons écrits en prose l'*Areopagitica,* où il défend vigoureusement la liberté de la presse. Charles Ier venait de mourir sur l'échafaud. Milton justifia le régicide dans un écrit intitulé : *Tenure of kings and magistrats* (*État des rois et des magistrats*). Il appuya par des textes de l'Écriture cette doctrine subversive, qu'il a toujours été légal de faire le procès à un

mauvais roi, de le déposer et de le condamner à mort.

Cromwell récompensa le polémiste qui appuyait si bien ses actes, il le fit nommer secrétaire latin du conseil d'État, et bientôt après se l'attacha comme son secrétaire particulier. Quand parut l'*Eikôn basiliké* (*Portrait royal*), qui était comme le testament du roi Charles, et que l'on attribuait à ce prince, Milton, fut chargé d'y répondre, et composa l'*Iconoclaste,* où il appuie par de nouveaux arguments sa sanguinaire doctrine du droit des peuples au régicide. Ces insultes à un prince décapité, à un roi plus malheureux que coupable, montrent jusqu'à quel degré d'abjection et de cruauté le fanatisme de sectaire peut entraîner les plus grands esprits, et quel abus on peut faire de la logique. Attaqué par Saumaise, qui avait écrit un mémoire pour la défense de Charles Ier, il lui répondit par sa *Défense du peuple anglais,* et redoubla ses arguments aussi bien que ses violences. Si Saumaise est pédant, dit Voltaire, Milton répond comme une bête féroce. Tels sont les ouvrages qui ont fait la réputation de Milton de son vivant; aujourd'hui l'on voudrait pouvoir les oublier, pour ne plus admirer que son génie épique.

Cromwell mort, Milton ne perdit pas ses illusions républicaines, et publia successivement quatre pamphlets politiques sans résultat. Richard, ombre de Cromwell, tomba sous sa propre nullité, et Charles II monta sur le trône. Milton quitta sa place de secrétaire, et fut un moment arrêté; Davenant, le poëte royaliste, dont il avait sauvé la vie, le fit délivrer, et Milton s'ensevelit dans la solitude pour n'en plus sortir. C'est à cette retraite forcée que nous devons le *Paradis perdu.* Il l'avait commencé quelques années auparavant, mais son plan n'était pas bien arrêté; il avait d'abord songé à en faire une tragédie, dont le

canevas existe encore. Il s'occupait aussi d'autres travaux: la tragédie de *Samson,* d'une valeur médiocre; un *Dictionnaire latin,* une *Histoire d'Angleterre,* arrêtée à la bataille d'Hastings.

« Milton, dit Chateaubriand, traducteur littéral du *Paradis perdu,* se levait à quatre heures du matin en été, à cinq en hiver. Il portait presque toujours un habit de gros drap gris; il étudiait jusqu'à midi, dînait frugalement, se promenait avec un guide, chantait le soir en s'accompagnant de quelque instrument; il savait l'harmonie et avait la voix belle. Il aimait passionnément la musique et le parfum des fleurs. Il soupait de cinq à six olives et d'un peu d'eau, se couchait à neuf heures, et composait la nuit dans son lit. Quand il avait fait quelques vers, il sonnait et les dictait à sa femme ou à ses filles. Les jours de soleil, il se tenait sur un banc, à sa porte. Il demeurait dans Bunkill-Row, au bord d'une espèce de chemin. »

Ce fut à cinquante-neuf ans, en 1667, qu'il songea à publier son *Paradis perdu;* mais il eut de la peine à trouver un éditeur qui voulût s'en charger. Il finit par le vendre à Samuel Symons pour vingt-cinq livres sterling; l'éditeur s'engageait à ajouter cinq autres livres après avoir vendu treize cents exemplaires. Plus tard, sa veuve reçut huit livres pour la cession définitive de la propriété : somme totale, 450 francs; mais le génie ne se paye pas : il a pour lui l'immortalité.

Milton ne vit pas le succès de son poëme; il survécut sept ans à sa publication, et continua de travailler jusqu'à la fin. Il composa le *Paradis reconquis,* poëme en quatre chants, qui est comme la suite du premier; malgré des beautés réelles, il est tombé dans l'oubli. Le *Paradis perdu* restait comme enfoui dans la boutique du libraire : un

jour le comte Dorset l'y trouva, le lut et l'envoya à Dryden, qui en fut vivement frappé, et répondit au comte ces paroles : « Cet homme nous efface, nous et les anciens. » Cependant il ne se fit jour que lentement dans le public; vers la fin du dix-septième siècle, Addison le mit en pleine lumière, en lui consacrant dix-huit articles dans son *Spectator;* Milton prit alors sa place à côté de Shakspeare dans l'admiration publique.

Chateaubriand a témoigné pour le *Paradis perdu* une admiration vive et bien raisonnée : nous lui empruntons l'analyse qu'il en a faite.

« Satan s'est réveillé au milieu du lac de feu; il rassemble le conseil des légions punies; il rappelle à ses compagnons de malheur et de désobéissance un ancien oracle qui annonçait la naissance d'un monde nouveau, la création d'une nouvelle race formée à dessein de remplir le vide laissé par les anges tombés. Chose formidable! c'est dans l'enfer que l'on entend annoncer pour la première fois le nom de l'*Homme*.

« Satan propose d'aller à la recherche de ce monde inconnu, de le détruire ou de le corrompre. Il part, explore l'enfer, rencontre le Péché et la Mort, se fait ouvrir les portes de l'abîme, traverse le chaos, découvre la création, descend au soleil, arrive sur la terre, voit nos premiers parents dans l'Éden, est touché de leur beauté et de leur innocence, et donne, par ses remords et son attendrissement, une idée ineffable de leur nature et de leur bonheur. Dieu aperçoit Satan du haut du ciel, prédit la faiblesse de l'homme, annonce sa perte totale, à moins que quelqu'un ne se présente pour être sa caution et mourir pour lui. Les anges restent muets d'épouvante. Dans le silence du ciel, le Fils seul prend la parole et s'offre en sacrifice. La

victime est acceptée, et l'homme est racheté avant même d'être tombé.

« Le Tout-Puissant envoie Raphaël prévenir nos premiers parents de l'arrivée et des projets de leur ennemi. Le messager céleste fait à Adam le récit de la révolte des anges, arrivée au moment où le Père annonça du haut de la montagne sainte qu'il avait engendré son Fils, et qu'il lui remettait tout pouvoir. L'orgueil et la jalousie de Satan, excités par cette déclaration, l'entraînent au combat : vaincu avec ses légions, il est précipité dans l'enfer. Milton n'avait aucune donnée; pour trouver le motif de la révolte de Satan, il a fallu qu'il tirât tout de son génie. Ainsi, avec l'art d'un grand maître, il fait connaître ce qui a précédé l'ouverture du poëme. Raphaël raconte encore à Adam l'œuvre des six jours. Adam raconte à son tour à Raphaël sa propre création. L'ange retourne au ciel. Ève se laisse séduire, goûte au fruit, et entraîne Adam dans sa chute.

« Au sixième livre, tous les personnages reparaissent; ils viennent subir leur sort; au onzième et au douzième livre, Adam voit la suite de sa faute, et tout ce qui arrivera jusqu'à l'incarnation du Christ. Le Fils doit, en s'immolant, racheter l'homme. Le Fils est un des personnages du poëme; au moyen d'une vision, il reste seul et le dernier sur la scène, afin d'accomplir, dans le monologue de la croix, l'action définitive : *Consummatum est.*

« Voilà l'ouvrage en sa simplicité. Les faits et les récits naissent les uns des autres. On parcourt l'enfer, le chaos, le ciel, la terre, l'éternité, le temps, au milieu des blasphèmes et des cantiques, des supplices et des joies; on se promène dans ces immensités tout naturellement, sans s'en apercevoir, sans ressentir aucun mouvement, sans se

douter des efforts qu'il a fallu pour nous porter si haut sur les ailes de l'aigle, pour créer un pareil univers. »

Ce qui frappe dans ce poëme épique, au milieu des bizarreries et des imperfections, c'est un caractère de grandeur et de sublimité incomparable. Milton s'est inspiré sans doute de la Bible, d'Homère, de Virgile, d'Ovide; il est savant et mystique; il se plaît dans la subtilité des controverses; son style sent l'effort; il est chargé d'hébraïsmes, d'hellénismes, de latinismes; c'est une sorte de langage babylonien, comme disait Johnson; on s'est moqué de cette artillerie qu'emploient les anges tombés dans leur combat contre le ciel, de ces démons changés en serpents qui sifflent leur chef. Boileau goûtait peu ce merveilleux chrétien qui offusquait son goût exclusif pour l'antiquité païenne :

> Et quel objet enfin à présenter aux yeux
> Que le diable toujours hurlant contre les cieux?

Tout cela n'empêche pas qu'il y ait dans le *Paradis perdu* une conception puissante et originale. Le caractère de Satan, son orgueil foudroyé mais non éteint, son incurable désespoir, sa lutte gigantesque contre l'Éternel, tout cela est tracé en traits de génie. A côté des sombres peintures de l'enfer, on trouve des tableaux ravissants de grâce et de pureté; tel celui du premier homme et de la première femme avant que le souffle impur du mal les eût flétris.

« Dans leurs regards divins brillait l'image de leur glorieux auteur, avec la vérité, la sagesse, la sainteté sévère et pure. Ils ne sont pas égaux, comme leur sexe n'est pas semblable. *Lui,* formé pour la contemplation et le courage; *elle,* pour la noblesse et la douce grâce séduisante; *lui,*

pour Dieu seulement; *elle*, pour Dieu et lui. Le beau large front de l'homme et son œil sublime déclaraient sa suprême puissance; ses cheveux d'hyacinthe, partagés autour de son front, pendent en grappes d'une manière mâle, mais non au-dessous de ses larges épaules. La femme porte comme un voile sa chevelure d'or qui descend éparse et sans ornement jusqu'à sa svelte ceinture; ses tresses roulent en capricieux anneaux comme la vigne replie ses attaches, ce qui implique la dépendance, mais une dépendance demandée avec un doux empire. »

Quand Adam succombe, et, après Ève, mange le fruit défendu, c'est volontairement, et pour partager le sort malheureux de son épouse : cette faiblesse de l'époux est un trait de génie; toute cette scène solennelle est du plus haut pathétique.

On a remarqué que Milton n'est pas d'une orthodoxie bien exacte : il ne parle pas du Saint-Esprit ni de la Trinité; il ne représente pas le Fils comme coéternel au Père; il place sa création même après celle des anges. Il suppose la matière éternelle, et conclut à une sorte de panthéisme spirituel : « Le Fils s'absorbera dans le sein du Père avec le reste des créatures : Dieu sera tout dans tout. » Milton s'était perdu dans le vague idéal de ses conceptions poétiques.

Nous avons une traduction en vers du *Paradis perdu* : c'est celle de Delille, faite rapidement, avec élégance, mais peu exacte; il y en a plusieurs en prose; celle de Chateaubriand est un mot-à-mot véritable, mais l'élégance française y est sacrifiée au génie de la langue anglaise.

CHAPITRE VIII.

Poëtes secondaires du dix-septième siècle. Donne. — Drayton. — Chapman. — Burton. — Carew et Wolton. — Drummond. — Fletcher et Beaumont. — Réforme puritaine et réaction sous Charles II. — Cowley. — Denham. — Wilmot. — Waller. — Wentworth. — Butler et son *Hudibras*. — Dryden et ses œuvres. — La prose au dix-septième siècle. Camden. — Temple. — Philosophie. François Bacon. — Hobbes. — Locke.

Shakspeare et Milton sont les deux grands génies poétiques de l'Angleterre au dix-septième siècle; ceux qui gravitent autour d'eux n'ont qu'un intérêt secondaire; il suffit de les énumérer rapidement.

Jean Donne (1573-1631), descendant par sa mère du chancelier Morus, écrivit des poésies alambiquées et d'un goût médiocre; il a composé sept satires intitulées *Vices et folies du temps;* des ouvrages en prose et trois volumes de sermons. — Drayton (1563-1631), auteur fécond de poésies pastorales, de poëmes historiques et religieux, d'élégies et de sonnets. — Chapman (1557-1634) fut le premier traducteur d'Homère en anglais, et auteur de dix-sept pièces de théâtre, dont plusieurs en collaboration avec Ben Jonson. — Robert Burton (1576-1639), auteur d'un poëme humoristique, *Anatomie de la mélancolie,* mélange bizarre d'érudition, de tristesse et de gaieté. Swift et Sterne lui ont fait souvent des emprunts. — Carew et Wolton, poëtes érotiques, plus purs de style que de pensée, qu'on ne lit plus guère aujourd'hui. — William Drummond (1587-1649),

poëte écossais, imitateur des Italiens, et surnommé le *Pétrarque écossais*. Ses vers ont de la douceur, de l'élégance comme ses modèles, mais peu de fond et d'idées. Il se montra courageux partisan de Charles Ier. —Fletcher et Beaumont sont deux auteurs dramatiques, deux amis, qui composèrent ensemble un assez grand nombre de pièces, tragédies et comédies. Par ordre de date, ils suivirent de près Shakspeare, qui fut même lié avec le premier d'entre eux et l'aida dans sa pièce *les Deux illustres Parents*. Ils tiennent une place honorable au théâtre anglais pour les pièces suivantes: *le Fat, le Capitaine, Monsieur Thomas, la Fille au moulin, les Hasards, Valentinien*, etc.

La réforme protestante, en inclinant vers la sévère doctrine de Calvin, avait fait naître en Angleterre comme à Genève une sorte de fanatisme puritain qui avait assombri les mœurs publiques, et jeté la terreur dans les consciences; le besoin de justification, de repentir, les assemblées religieuses, les longs sermons poussant à l'exaltation, tout cela avait produit dans les âmes une sorte de vie spirituelle factice qui tendait à anéantir la vie terrestre. Ce fanatisme était devenu une mode, une institution; partout on prêchait la pénitence dans des discours traînants et nasillards, on passait sa vie sur la Bible; les entretiens se remplissaient de citations tirées des livres saints; on ne voyait que figures lugubres, inspirées, visant à l'extase. Plus de distractions, de fêtes, de plaisirs. Le Parlement fit fermer les maisons de jeu, les théâtres. En Écosse, l'intolérance fut poussée jusqu'à une minutie féroce, et pénétrait jusque dans l'intérieur des familles; l'austérité, la dévotion était de rigueur, et la prison attendait quiconque tendait à se relâcher des pratiques imposées.

La restauration de Charles II mit fin à cette compression

violente, souvent hypocrite : ce fut comme une délivrance. La réaction se porta vers l'autre extrême, et l'on se rua au plaisir avec d'autant plus d'ardeur qu'on en avait été longtemps sevré. Ce fut le tour du vice et de la débauche; la cour donna l'exemple, la noblesse suivit et se dégrada à plaisir. Charles II vendait son alliance à Louis XIV pour une pension de deux cent mille livres; prince frivole et sans conscience, il ne savait même pas sauvegarder sa dignité, et il s'avilissait aux yeux de toute sa cour. Une licence sans frein envahit les classes supérieures; de son exil en France, la noblesse n'avait rapporté que le goût du plaisir et du vice.

Aussi quand on rouvrit les théâtres, il fallut faire des pièces en harmonie avec ces mœurs dégradées : c'est toujours au théâtre que se reflètent le mieux les tendances et l'esprit de la société. Jamais l'Angleterre n'en vit de plus éhonté; la comédie se traîna dans la vulgarité et l'ordure; elle peignait au naturel ce qui se passait sous les yeux. Sauf Dryden, que son bon sens maintint dans les convenances, les écrivains dramatiques sont au-dessous d'une critique honnête. Que dire d'un Wicherley et des scènes ignobles qu'il étale? Il a la prétention de suivre Molière, quelquefois même il lui prend des scènes entières, mais ce qui lui est propre tient du cynisme de Diogène.

Abraham Cowley (1618-1667) devint poëte à la lecture de la *Reine des fées*, de Spenser, et publia dès l'âge de quinze ans un recueil de poésies sous le titre de *Fleurs poétiques*. Son principal ouvrage est la *Davidéide*, poëme en quatre chants qui lui fit une grande réputation, quoiqu'il soit déparé par les jeux de mots et le bel esprit que l'imitation française avait mis à la mode Ses *Odes* manquent

d'inspiration; le style en est correct, mais recherché; ce sont en anglais les premiers modèles de ce genre; la plus belle est l'*Ode à la lumière*, où il atteint la vraie poésie. On remarque encore ses imitations anacréontiques, d'une verve heureuse et facile. Cowley fut persécuté pour la cause royaliste dont il se montra zélé défenseur; il suivit en France la reine Henriette et servit avec ardeur le prince exilé; mais à la Restauration on oublia ses services, et il se retira à la campagne, dégoûté du monde et de la vie. Sa pièce de vers *the Complaint* est l'écho mélancolique de ses douleurs.

Sir John Denham (1615-1688) fut, comme Cowley, dont il chanta la mort, un partisan dévoué de Charles Ier, et réussit à faire passer en France le jeune Jacques, duc d'York, fils de ce prince; il se chargea aussi, au péril de sa vie, de la correspondance secrète entre le roi et la reine; il parvint à se sauver en France, et eut plus tard la joie de voir la Restauration. Mieux récompensé que Cowley, il devint inspecteur des bâtiments royaux et chevalier du Bain. Il fut enterré à Westminster, à côte de Chaucer, de Spenser et de Cowley. Son talent poétique se forma par la traduction de Virgile; sans être doué d'inspiration, il a fait preuve de goût et de sens, et a contribué à former le style poétique en lui donnant de la précision. Son poëme *Cooper's Hill* (*la Colline de Cooper*) est le premier dans le genre descriptif qu'ait eu l'Angleterre.

John Wilmot, comte de Rochester (1648-1680), est un poëte épicurien de la cour de Charles II. Il a fait des chansons et des satires, où il marche sur les traces Juvénal et de Boileau, et un poëme sur *Rien*. Il se fit une renommée par ses aventures scandaleuses, et ses écrits sont pleins de cette licence qu'il poussa jusqu'au cynisme.

Edmond Waller (1605-1687) est le plus gracieux parmi ces poëtes légers, courtisans et mondains. Après avoir chanté Cromwell, il sut gagner les bonnes grâces de Charles II, et le célébra aussi, mais avec moins de bonheur; il lui dit pour excuse que les poëtes réussissent mieux dans la fiction que dans la vérité. Ses vers sont presque tous de circonstance, et les dames en ont la plus belle part. L'une de celles qu'il a le mieux poétisées sous le nom de *Sacharissa,* était fille du comte de Leicester; ces vers restèrent sans effet, et sa main lui fut refusée. Du reste toute cette poésie a plus de recherche que de passion véritable : c'est de l'art, et même de l'artifice; sans le style, qui est coulant, facile et limpide, il n'en resterait rien. Il termina sa carrière par des poésies sacrées, expiant par le repentir les futilités d'une longue vie.

Dillon Wentworth, comte de Roscommon (1633-1684) était, comme Wilmot, un favori de la cour dissolue de Charles II, et un poëte didactique d'un certain talent. On distingue sa traduction de l'*Art poétique* d'Horace, qui est faite avec goût.

Samuel Butler (1612-1680) est l'auteur renommé du poëme satirique de *Hudibras,* qui rappelle la *Ménippée* française, mais avec moins de finesse et de puissance. Butler avait vécu sous Cromwell, au milieu de ces farouches puritains qui dominaient alors l'Angleterre, et il tourne en ridicule leur stupide fanatisme, leur affectation religieuse. Il représente, dans *Hudibras,* un magistrat presbytérien qui se met en quête des abus à réformer, et qui est suivi, nouveau don Quichotte, d'une espèce de Sancho imbécile, nommé Ralph, entêté, bavard, lequel contredit sans cesse les intentions réformatrices de son maître. Le poëme est en trois chants; le premier est supérieur aux

autres; ce n'est au fond qu'une charge assez grossière, une pasquinade burlesque semée de traits spirituels et amusants. Elle devait plaire à la cour frivole de Charles II, à cause des traits piquants dont elle perçait les partisans du régime déchu. Charles II en savait des passages par cœur, et l'on put croire un instant que l'écrivain satirique obtiendrait une brillante récompense : il n'en fut rien; le roi oublia l'auteur qui l'avait tant amusé; les courtisans firent de même, et Butler finit ses jours dans la misère, ne laissant pas même de quoi fournir à ses funérailles.

John Dryden (1631-1700) est un des poëtes les plus brillants de ce siècle; écrivain habile, maître de lui-même, souple, varié, abondant, il a beaucoup fait pour la langue anglaise, sinon pour sa propre fortune. La cour de Charles II, égoïste et corrompue, ne savait pas, comme celle de Louis XIV, soutenir et encourager les lettres.

Dryden débuta par chanter la mort de Cromwell dans des *stances héroïques;* il devait louer bien d'autres puissances de sa plume vénale, mais cette fois il ne pouvait rien espérer du Protecteur descendu au cercueil. Bientôt après il se tourna vers le soleil levant, et chanta Charles II dans l'*Astræa redux;* il chanta encore son couronnement. Dès lors il devint poëte de cour, vécut parmi les grands, fut nommé historiographe et poëte lauréat. Pourtant il était pauvre, et il tirait parti de ses dédicaces en les adressant à des Mécènes généreux; mais comme il savait aussi critiquer, son *Essai sur la Satire* lui attira un jour des coups de bâton, que lui fit donner le comte de Rochester. Il eut des ennemis, des envieux; on lui reprochait sa versatilité religieuse, car de catholique il s'était fait puritain, puis était redevenu catholique. Son poëme d'*Absalon et Architopel* est une virulente satire contre les whigs; elle

lui fut demandée par Charles II à l'occasion de la révolte du duc de Monmouth; Buckingham, qui s'y trouvait attaqué sous le nom de Zimri, eut aussi recours aux coups de bâton contre l'auteur. Beaucoup de peine et peu de profit, tel fut son sort. A la naissance d'un fils de Jacques II, il composa un chant, *Britannia rediviva,* où il prophétisait la gloire et la prospérité de la dynastie régnante, et quelques mois après Jacques II partait pour l'exil. Dryden perdit sa place de poëte lauréat; catholique et royaliste, il était parmi les vaincus; ses ennemis en profitèrent pour l'accabler. Il lutta contre le besoin, contre la maladie; il écrivait pour vivre, et il mourut tristement de la gangrène.

L'*Annus mirabilis* de Dryden est un de ses poëmes les plus travaillés, quoique encore entaché de mauvais goût; il lui dut le commencement de sa gloire et de ses succès, notamment la place de *lauréat* à la cour. Cette année *merveilleuse* est celle de 1666, où la flotte anglaise combattit les amiraux hollandais Tromp et Ruyter à l'embouchure de la Tamise, et où eut lieu le terrible incendie qui détruisit une partie de Londres.

Parmi ses *odes,* on distingue la *Fête d'Alexandre ou Puissance de la musique,* composée pour la fête de sainte Cécile : elle est pleine d'élévation et animée d'une verve heureuse. Il a fait aussi des poëmes chevaleresques, des poëmes religieux, des satires, des fables, des traductions fort estimées de Perse, de Juvénal et de Virgile; cette dernière, à laquelle il consacra trois années, est devenue classique en Angleterre.

Son théâtre se compose de vingt-huit pièces, tant tragédies que comédies; il les écrivit pour vivre plutôt que par une véritable vocation dramatique; il fit un traité avec le théâtre du roi, s'engageant à fournir trois pièces

par an. Les théâtres venaient de se rouvrir; le goût français dominait la cour et la ville, Shakspeare était dédaigné, oublié; Dryden, qui était familier avec nos écrivains, Corneille, Racine, Boileau, essaya de les greffer sur la souche anglaise; il fit de la théorie, des préfaces, raisonna ses innovations, visant aux unités, et cherchant à prouver que ses prédécesseurs étaient des barbares qui n'entendaient rien à la scène, parce qu'ils ne connaissaient ni Aristote, ni Horace, ni Longin. Donner aux pièces de la régularité, les mettre au niveau des classes élégantes, instruites, tel est le but. Pourtant il trouve que notre théâtre a des défauts, que l'intrigue en est trop maigre, qu'il y a excès de discours, trop peu d'invention, de variété, de naturel; que le public anglais réclame plus de vigueur, de mouvement dramatique. Dryden veut se placer dans un juste milieu, entre l'esprit anglais et le goût français, faire un art composite, et c'est pour cela qu'il ne fait rien de bon : il manque d'originalité et de vie propre; il n'a laissé aucune œuvre durable. Sa meilleure pièce est *Antoine et Cléopâtre;* il disait qu'il avait composé les autres pour le public et celle-là pour lui-même.

La prose anglaise au dix-septième siècle se perfectionne comme le style poétique, mais elle n'a pas d'écrivain de premier ordre : les vrais penseurs comme François Bacon et Hobbes écrivent en latin.

Dans l'histoire se distingue Camden (1551-1623), que l'on a surnommé le Strabon anglais, à cause de sa *Description de la Grande-Bretagne*. Ses *Annales du règne d'Élisabeth* sont estimées pour leur fidélité scrupuleuse, et il a rendu des services à la science par sa collection des anciens historiens anglais, écossais, irlandais et normands.

William Temple (1628-1699) fut un des esprits les plus

ornés et les plus distingués de son temps. Il apprit les langues, les sciences, fit des voyages, connut le monde, et se dévoua à Charles II qui le chargea de diverses missions diplomatiques, dont il s'acquitta avec bonheur et distinction. Retiré dans sa terre de Moor-Park, il se livra à l'étude des lettres, et se mit à écrire ses *Mémoires*, avec aisance, en homme d'esprit et de jugement. Il y raconte agréablement ses souvenirs, et aussi sa vie présente, son goût pour le jardinage, pour la doctrine d'Épicure, dont il suit les préceptes, heureux d'échapper dans sa retraite aux tracas du monde et des affaires publiques. Il écrivit encore une *Introduction à l'Histoire d'Angleterre*, des *Mélanges*, des *Lettres* qui sont curieuses. Il y avait pourtant plus de vernis que de fond dans ce bel esprit universellement admiré; Macauley lui reproche bien des bévues, et de grosses erreurs dans ses jugements littéraires.

François Bacon (1561-1626), baron de Vérulam, vicomte de Saint-Alban, grand chancelier d'Angleterre, nous offre le triste exemple d'un grand esprit uni au plus vil caractère. Dès l'âge de seize ans, il avait parcouru toutes les sciences humaines, et formait le projet de donner à la philosophie une nouvelle base, celle de l'expérience, substituée à l'hypothèse où avait erré le moyen âge. Après un séjour en France où son père l'avait envoyé pour terminer son éducation, il entra au barreau; la reine Élisabeth, qui depuis longtemps avait distingué son esprit, le nomma avocat à son Conseil extraordinaire. Le comte d'Essex, favori de la reine, voulut le faire nommer procureur général, mais il trouva une résistance invincible auprès de lord Cécil, qui détestait Bacon. Essex, toujours généreux, voulut dédommager son protégé, et lui fit présent d'une de ses terres. C'est ici que commence le rôle odieux de

Bacon. Quand Essex, accusé de conspiration, comparut devant la haute cour, ce fut Bacon lui-même qui dressa l'acte d'accusation et porta la parole contre lui; il alla plus loin, il écrivit un factum pour justifier la condamnation de son bienfaiteur. Une si vile conduite excita l'indignation générale : c'est en vain qu'il écrivit son apologie; il resta chargé de la haine et du mépris public. Pourtant, grâce à l'influence que lui donnait son grand talent, il devint chancelier sous Jacques I[er]; mais pour satisfaire ses goûts de dépense et d'ostentation, il fit trafic des places et des services qu'il rendait. Accusé de concussion, il s'humilia, avoua tout, et fut condamné à l'amende et à la prison. Le roi lui fit grâce par la suite; il termina sa vie dans l'étude et mourut dans la misère.

Rien n'a pu réhabiliter sa mémoire; mais la philosophie incrédule du siècle dernier a glorifié outre mesure ses doctrines, et il faut réduire à sa juste valeur cette réputation surfaite. Son premier écrit, en 1605, sur le *Progrès des sciences*, contenait le germe des deux grands ouvrages qu'il publia plus tard en latin : *De dignitate et augmentis scientiarum*, et *Novum Organum scientiarum;* son plan resta inachevé : il avait pour but la *grande restauration des sciences* (*instauratio magna*).

Bacon inaugure une méthode nouvelle pour la philosophie et les sciences. C'est celle de l'induction, de l'expérience, substituée à la dialectique et aux notions de l'entendement. C'est en cela qu'il devient le père de la philosophie expérimentale. Au fond, il jette la base du matérialisme, et se pose en adversaire du spiritualisme et de l'idéalisme. Voilà pourquoi il plaisait tant à Voltaire, à d'Alembert et à leurs amis, tous portés à substituer la matière à l'esprit. En poursuivant les conséquences de

cette doctrine, qui n'admet d'autres vérités que celles de l'expérience, du fait matériel soumis à l'analyse et aux lois de la nature, on arrive à la négation de Dieu, de la conscience et de la morale. Bacon dit lui-même que « le spectacle de la nature ne conduit pas l'homme à la religion », et il veut que l'on sépare nettement la théologie de la philosophie. C'est tout simple ; si Dieu ne peut être prouvé par l'expérience, la théologie, science de Dieu, n'a rien à voir avec la philosophie dont l'expérience est l'unique guide. Il n'y a pas loin de Bacon aux positivistes et aux libres penseurs de notre temps, qui déclarent que Dieu est une hypothèse, et que le surnaturel ne peut être l'objet de la science.

Aussi il faut voir à quelle morale aboutissent ces adversaires de la métaphysique et du spiritualisme. Bacon, qui avait traîné son bienfaiteur sur l'échafaud, et vendu ses services à beaux deniers comptants, se courbait avec une plate adulation devant les princes : il en donne même la théorie et le conseil : « Saisissez avec soin toutes les occasions où votre service peut être agréable au prince ; ... si vous lui avez déplu, rejetez adroitement votre faute sur les autres. » Voilà un des flambeaux de la philosophie matérialiste.

Thomas Hobbes (1588-1679) n'a pas une doctrine plus consolante ni plus morale : tous ses ouvrages concluent au matérialisme en religion, à l'absolutisme en politique. Il est bien vrai qu'il ne professe pas ouvertement l'athéisme, qu'il parle souvent de Dieu et cite l'Écriture sainte ; mais comme il soutient qu'on ne peut rien connaître de Dieu ni de ses attributs, et qu'il n'y a point de substances qui ne soient étendues, c'est-à-dire matérielles ; comme il ajoute que la sensation est la source de toutes nos connaissances,

et que les forces physiologiques sont en nous les seules causes d'activité, on doit en conclure que la spiritualité n'est qu'une illusion, et que la matière seule existe. Sa théorie sociale découle de la même source : l'homme est naturellement mauvais; son intérêt le rend égoïste, le met en guerre avec ses semblables; mais comme cet état d'hostilité est contraire à l'intérêt du genre humain, pour vivre en société, les hommes ont abdiqué leurs droits, et les ont remis à un maître, à un chef, magistrat ou souverain, lequel doit jouir d'un pouvoir absolu. Hobbes est monarchiste, et veut que le monarque soit maître de la vie, des biens, de la conscience, des opinions de ses sujets : tout lui appartient; son pouvoir est sans limites : c'est la déification de la tyrannie.

Voilà les doctrines enseignées par Hobbes dans ses ouvrages de philosophie et de politique, *de la Nature de l'homme, du Citoyen, du Corps politique, le Léviathan*. Ce dernier ouvrage, le plus considérable, résume tous les autres, et les soutient par de nouveaux arguments. On voit à quelles conséquences absurdes le matérialisme peut aboutir, et comme il fait bon marché de la liberté humaine.

John Locke (1632-1704) avait le sens plus droit et l'esprit plus élevé que les deux précédents; il était même profondément religieux, et il a démontré l'existence de Dieu dans de fort belles pages; mais les erreurs fondamentales de sa philosophie n'en ont pas moins contribué, par les conclusions de ses disciples, à répandre et à consolider le matérialisme en Angleterre comme en France, où ses ouvrages ont eu un grand retentissement. L'étude des sciences naturelles et de la médecine lui fit adopter la méthode expérimentale, à laquelle il attacha trop d'im-

portance, et pour réfuter la théorie des idées innées de Descartes, il composa son ouvrage principal, l'*Essai sur l'entendement humain*. C'est dans l'étude des idées et de leur origine que se trouve son erreur capitale : il n'admet, comme source de connaissances, que les sens, et la réflexion ou la conscience, laissant de côté l'ordre rationnel des idées métaphysiques, qu'il confondait sans doute avec celles de la conscience. C'est le côté faible de son raisonnement; et comme tout s'enchaîne dans l'erreur ainsi que dans la vérité, les idées morales en reçoivent une rude atteinte. Le sensualisme est la conséquence naturelle des idées de Locke. Condillac, qui l'importa et le développa en France, réduisait tout à la sensation. Toute la fausse philosophie du dix-huitième siècle découle de là, et l'on sait quels ravages elle a faits dans les âmes pendant un demi-siècle. Depuis, le spiritualisme a réagi avec avantage et repris le dessus, mais non sans peine.

Locke a encore écrit l'*Essai sur le gouvernement civil*, pour justifier la révolution anglaise de 1688; les *Lettres sur la tolérance* et le *Christianisme raisonnable*, qui lui attira le reproche de socinianisme. J. J. Rousseau s'est inspiré de ses ouvrages en composant le *Contrat social*, de même que l'*Émile* procède évidemment des *Lettres sur l'éducation* de Locke. En somme, les idées et les écrits de ce philosophe ont eu une fatale influence sur la société moderne, comme l'a si bien démontré J. de Maistre, son adversaire passionné.

CHAPITRE IX.

Révolution de 1688. Guillaume d'Orange. — État des mœurs et de l'esprit public. — Les libres penseurs. — État de la littérature. — Pope : sa vie et ses travaux. — Prior. — John Gay. — Young : ses *Pensées nocturnes* et autres œuvres. — Thomson et ses *Saisons*. — Swift : ses divers écrits satiriques et *Gulliver*. — Thomas Gray. — Collins. — Shenstone. — Mason. — Smollett. — Les frères Warton. — Glover. — Tickell. — Akenside. — Beattie. — Amstrong. — Cowper. — Crabbe. — Burns. — Chatterton.

On sait comment fut amenée en Angleterre la révolution de 1688. Jacques II, frère et successeur de Charles II, fut le dernier des Stuarts qui régna dans ce pays. Prince catholique, il avait contre lui la majorité protestante de la nation. Son zèle religieux, souvent imprudent et peu mesuré, fut la cause principale de sa perte; il devint de plus en plus impopulaire, et l'Angleterre protestante se tourna vers l'homme qui représentait le mieux ses tendances et ses préjugés, c'était le célèbre Guillaume de Nassau, prince d'Orange, gendre du roi, dont il avait épousé la fille Marie. Guillaume n'eut qu'à se montrer, à la tête d'une armée de quatorze mille hommes; l'Angleterre se jeta dans ses bras, et Jacques II, vaincu à la Boyne, prit le chemin de la France, où la généreuse hospitalité de Louis XIV ne lui fit pas défaut jusqu'à sa mort. Guillaume devint l'âme de la coalition européenne contre l'ambition du grand roi, et finit par être reconnu au traité de Ryswick.

Anne Stuart, fille de Jacques II, lui succéda : elle était protestante, et continua la politique de Guillaume contre

la France. Sous son règne, les victoires de Marlborough et du prince Eugène mirent en échec le trône de Louis XIV. Par le traité d'Utrecht, l'Angleterre recueillit le fruit de tant d'efforts et de sang répandu : Louis XIV abandonna la cause des Stuarts, et la maison de Hanovre fut appelée au trône dans la personne de Georges Ier.

La révolution politique produisit peu à peu en Angleterre un changement dans l'esprit public dont la littérature subit les influences : ce n'est pas que les mœurs se soient rapidement relevées de la dégradation que nous avons signalée plus haut; la corruption politique fit au contraire des progrès sous Walpole, ministre tout-puissant de Georges Ier et de Georges II. C'est lui qui se vantait de savoir le prix de la conscience de chaque Anglais. Quant au peuple, il était toujours grossier, turbulent, et son penchant à l'ivrognerie accrut encore son abrutissement. Le gin, cette boisson populaire et malsaine, fut inventé en 1684, et un demi-siècle après, un rapport officiel constatait qu'il s'en consommait sept millions de gallons (trente et un millions de litres) par année.

L'esprit anglais est froid, méthodique et raisonneur. Le rationalisme protestant trouva en lui une base sérieuse, et chacun l'arrangeant à sa guise, d'après le principe de la libre interprétation, il se dissémina en une foule de sectes. La religion épiscopale resta la religion dominante, officielle, politiquement organisée; mais toutes les sectes se réunissaient dans une haine commune, celle du papisme. Ce préjugé enraciné fut tellement violent et durable que, malgré l'esprit libéral répandu dans la constitution anglaise, c'est à peine si de nos jours la liberté de conscience a pu être reconnue aux catholiques, témoin l'oppression séculaire et systématique de la fidèle Irlande.

Dans les hautes classes et dans la littérature l'incrédulité domina : c'était le fruit naturel de cette liberté de penser et d'interpréter qui laissait la raison sans guide. Lord Chesterfield donnant des conseils à son fils à son entrée dans le monde, lui recommande avant tout d'avoir des manières et de chercher le succès; de morale, point. Être galant, aimable, plaire et réussir, c'est l'important. « Point de religion en Angleterre, disait Montesquieu : quatre ou cinq de la Chambre des communes vont à la messe ou au sermon de la Chambre; si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. » Et ailleurs, il fixe ce trait de caractère qui n'a pas changé : « En France, je fais amitié avec tout le monde; en Angleterre, je n'en fais avec personne. Il faut faire ici comme les Anglais, vivre pour soi, ne se soucier de personne, n'aimer personne et ne compter sur personne. »

Les libres penseurs donnent le ton à la société; la doctrine de Bacon, de Hobbes et de Locke, portait ses fruits. Hume, poussant la conclusion aux conséquences extrêmes, arrive au scepticisme absolu; il va jusqu'à douter de l'existence du monde extérieur, à plus forte raison de l'âme et de Dieu. C'est à cette école que se forma l'incrédulité de Collins, de Tyndal, de Bolingbroke, de Toland; et quand Voltaire, ce railleur sans vergogne, passa en Angleterre, il trouva dans cette société des armes toutes préparées pour ses attaques audacieuses contre le christianisme.

Il ne faut pourtant pas croire que la nation entière fût pervertie à ce point, et que l'irréligion fût descendue dans tout le corps social. Il y a dans la masse, et surtout dans les classes moyennes, un instinct moral et religieux qui n'a pas fait naufrage; le fond est chrétien, et réagit contre le mauvais exemple. On lit de bons ouvrages, quoique

froids et monotones; la prédication est suivie, on l'écoute et l'on en profite. Les écrivains incrédules sont réfutés maintes fois avec autorité, sinon avec un grand talent; et comme la foi est un besoin de l'âme, toujours avide de vérité et de lumières, le progrès moral s'accomplit, lentement il est vrai, et la séve puissante de cette nation y retrempe ses forces pour poursuivre ses grandes destinées.

Depuis Shakspeare jusqu'à la période actuelle, c'est-à-dire depuis Élisabeth jusqu'à la reine Anne, nous n'avons trouvé qu'un grand nom en littérature, celui de Milton : tout le reste n'a qu'un talent moyen, et se traîne dans la médiocrité. La période suivante, quoiqu'elle offre un progrès dans l'art d'écrire, une facilité, une élégance incontestée, n'est pas plus marquée au coin du génie; l'originalité lui fait défaut : une sorte d'uniformité monotone, un style de convention, voilà ce qui règne universellement dans les vers comme dans la prose; le niveau s'élève ou s'abaisse selon le degré de talent de chaque écrivain, mais rien ne sort vigoureusement de la ligne commune; le même art préside à toutes les compositions de l'esprit; c'est un moule qui reproduit sans cesse les mêmes formes, dans un langage apprêté, élégant, correct, essentiellement monotone. Le lieu commun domine, artificiellement paré, orné d'antithèses. Pope est le type le plus complet de cette manière d'écrire.

Alexandre Pope (1688-1744) fut poëte pour ainsi dire dès l'enfance, puisqu'à douze ans il avait composé son *Ode à la solitude,* dédiée à Dryden, son maître, et qu'à seize ans, il écrivait des *Pastorales* dont le style est resté un modèle classique. Son père, marchand drapier de Londres, s'étant retiré avec une honnête fortune, lui fit donner une excellente éducation. Outre les études classiques, Pope

apprit le français et l'italien; il se mit à lire avec passion les auteurs anciens et modernes, les meilleurs critiques, choisissant avec goût ses modèles, Dryden et Boileau, et s'exerçant à imiter le fond comme la forme de leurs écrits, jusqu'à ce qu'il se fût formé un style.

Faible de complexion, chétif et contrefait, Pope n'eut point d'enfance, au moins pour l'esprit, car pour le corps il vécut pour ainsi dire dans les langes, tant il fallait donner de soins à cette frêle santé, que dérangaient parfois des excès de gourmandise enfantine. Cette vie obligée de retraite et d'étude lui permit de cultiver ses heureuses facultés, il concentra sa force sur les vers, sur le style, objet de son culte, et dont il pénétra tous les secrets : tours ingénieux, images brillantes, épithètes heureuses, rhythme cadencé, voilà à quoi il vise, et ce dont il fait provision dans sa tête : sorte d'encyclopédie poétique applicable à tout sujet. Ainsi armé en guerre, il ne craignait plus personne dans les sentiers du Parnasse, et d'emblée il arrivait au premier rang, au moins comme versificateur habile, car il a peu d'invention, et il n'a pas abordé les grands sujets, de crainte sans doute d'y échouer.

A peine âgé de vingt et un ans, il publie son *Essai sur la critique,* sorte d'art poétique à la manière de Boileau ; ce jeune homme est déjà mûr; il a vieilli avant l'âge; son goût est juste et pur; il est expert en l'art d'écrire, il en donne les préceptes, et il juge les auteurs en maître consommé.

C'est encore Boileau qu'il suit dans la *Boucle de cheveux enlevée,* petit poëme héroï-comique qui rappelle le *Lutrin*. Le sujet est une aventure qui avait fait un certain bruit dans la société élégante, et avait brouillé deux familles. Lord Petre avait coupé une mèche de cheveux à Miss

Arabella Fermor, une des beautés à la mode. Pope s'empara de ce sujet, et d'une bagatelle il fit toute une machine épique, avec invocation et merveilleux; il tira de ce contraste des effets comiques, amusants, dont le seul mérite est dans les détails et le charme du style. Le poëme fut dédié à Miss Arabella, qui s'en montra fière, car le poëte avait métamorphosé en constellation la boucle enlevée, et l'avait placée au ciel. Les Anglais estiment beaucoup cet ouvrage, le seul qu'ils aient dans ce genre : pourtant le goût français n'y trouve point la grâce légère, le charme délicat qui eût convenu au sujet : toute cette recherche d'esprit plaît médiocrement; il y a plus d'un trait qui paraît choquant, et que notre critique pourrait relever, si la matière en valait la peine.

L'*Épître d'Héloïse à Abeilard,* tant admirée en Angleterre, nous laisse froids aujourd'hui. Pourquoi? C'est qu'au lieu d'y trouver le naturel et le sentiment que le sujet comporte, nous voyons un poëte avec ses oripeaux de convention : style riche, grandes tirades, longues descriptions, images choisies, antithèses, tout y est, excepté le cri du cœur et de la vérité; mieux vaut revenir aux vraies *Lettres* d'Héloïse, qui sent au moins ce qu'elle dit, si elle le dit en moins beau style.

Pope sentait peut-être qu'il ne serait jamais un esprit créateur, et que le rôle de traducteur lui convenait mieux, quand il se mit à traduire Homère en anglais. Il acheva seul l'*Iliade;* pour l'*Odyssée,* il se fit aider par des écrivains secondaires, Fenton et Broome. Cet ouvrage lui coûta douze années de travail, mais il y trouva la fortune et l'indépendance, car ces traductions, publiées par souscription, lui rapportèrent la somme nette de 8,000 livres (200,000fr.). Il put alors acheter sa jolie campagne de Twickenham, où

il passa le reste de ses jours. Quant au mérite de la traduction d'Homère, c'est une œuvre brillante, parfaitement écrite; mais, comme l'a très-bien dit le grand helléniste Bentley, on ne peut dire que ce soit Homère; Pope l'a arrangé au goût de ses lecteurs, qui autrement ne l'auraient pas lu; il lui prête des ornements, des idées, des images; il le défigure en lui faisant perdre sa simplicité antique, sa grandeur native, sa véritable inspiration : on dirait un hymne sublime dont le ton est faux du commencement à la fin. Comme poëme anglais, l'œuvre est superbe; mais si l'on cherche le poëte grec, il a disparu sous le déguisement.

Pope avait le caractère irritable : *genus irritabile vatum,* comme dit Horace. Ses grands succès avaient soulevé la tourbe des jaloux et des envieux. Trois volumes de *Mélanges,* prose et vers, qui parurent en 1717, et dont la composition fut faite en société avec Gay, Swift et Arbutnot, portèrent au comble la rage des mécontents; beaucoup s'y trouvaient atteints par les traits satiriques des auteurs, qui n'avaient pas toujours déguisé la personnalité de leurs victimes; Pope fut surtout l'objet de leurs attaques. Résolu d'accabler à son tour cette troupe d'envieux, auxquels s'étaient mêlés des libraires hostiles, il composa son fameux poëme satirique la *Dunciade,* considéré en Angleterre comme le chef-d'œuvre du genre. Il y épuise contre ses adversaires le vocabulaire de l'ironie et du mépris; il manie la raillerie et le sarcasme avec une verve incisive, parfois brutale et grossière : ses ennemis ne se relevèrent pas de ces coups violemment assénés. Mais il nous est permis de préférer la satire plus légère et plus fine de Boileau et d'Horace.

L'*Essai sur l'homme,* de Pope, est un poëme de philosophie

métaphysique et morale en quatre chants : les idées peuvent prêter à la critique; elles n'ont pas beaucoup de profondeur; le déisme y domine, et Voltaire ne trouva pas mal d'y puiser ce qui était à sa convenance. Mais pour le style, il est d'une richesse et d'un art merveilleux, plein de force et de concision; le poëte y atteint l'apogée de son art classique et de son talent d'écrivain.

Pope mourut à cinquante-six ans, fidèle à la religion catholique qu'il avait toujours professée. Son caractère morose s'explique par ses infirmités presque continues. Il était moins gai que sarcastique; mais dans ce faible et petit corps régnait un grand et vigoureux esprit. C'est le premier moraliste en vers qu'ait produit l'Angleterre. Sa réputation, quoique diminuée par les exigences du goût moderne, y règne encore avec autorité pour les fidèles de l'école classique. Sa facilité élégante dans l'art d'écrire en vers nous rappelle toujours celle non moins grande de Delille, aujourd'hui si négligé en France.

Mathieu Prior (1644-1721), comme Pope, s'est formé d'après le goût français; il est de l'école de Boileau; du reste, il séjourna assez longtemps en France, attaché à l'ambassade anglaise, et il a fait des impromptus dans notre langue. Dans ses poésies, plus élégantes de forme que fortes de pensée, il continue la tradition mythologique; mais le goût anglais y domine, et les lieux communs philosophiques sont assaisonnés de grossièretés assez équivoques. Il faut citer son *Ode à la divinité*, qui est assez belle; des satires, des épîtres : *Henri et Emma*, poëme gracieux; *Alma* ou *Histoire de l'âme*, poëme hardi et philosophique, sur un ton badin, et d'un goût médiocre. *Salomon* ou *la Vanité* est un poëme philosophique en trois chants, qui passe pour sa meilleure production.

John Gay (1688-1732) a beaucoup perdu de son ancienne réputation. La duchesse de Monmouth le tira d'une boutique où il aunait de la soie pour en faire son secrétaire. Son poëme champêtre *Rural Sports* le fit connaître, et mieux encore ses *Fables*, écrites avec naturel et facilité, mais dépourvues de cette finesse et de cette naïveté qui font le charme de la Fontaine. Gay flatta les grands et la cour sans pouvoir obtenir les faveurs qu'il désirait; il en conçut, dit-on, un chagrin qui abrégea ses jours. Il fit mettre sur son tombeau ces paroles : « La vie est une plaisanterie; je l'avais bien pensé autrefois, mais à présent je le sais. » La *Semaine du berger* est une parodie médiocrement spirituelle des bergeries à la mode : il dépeint le côté réel, grotesque de la vie rurale avec une crudité de mauvais goût; c'est Téniers opposé à Watteau.

Édouard Young (1681-1765) doit sa réputation à ses *Pensées nocturnes*, qu'une mauvaise traduction de Letourneur popularisa en France à la fin du dernier siècle, et qui sont fort dédaignées aujourd'hui. L'emphase et le faux goût peuvent surprendre l'admiration pendant quelque temps, selon les dispositions du lecteur, mais le vrai prend sa revanche. Toute réputation surfaite retombe bientôt à son niveau réel; tel fut le sort du poëte dont nous parlons.

Young fut avant tout un courtisan de la fortune, un poëte de circonstance, chantant les avénements, les anniversaires, toujours en quête d'un grand personnage à célébrer, pour en tirer quelque profit; même dans ses *Nuits funèbres*, chaque méditation est dédiée à quelque grand seigneur dont il mendie la faveur; ce n'est point ainsi que mendiait Homère; aussi chantait-il autrement.

Fils d'un chapelain du roi Guillaume, Young fut boursier du collége de Winchester, et poursuivit lentement des

études de droit, qui le menèrent au doctorat à l'âge de trente-huit ans. Son début fut une épître à lord Lansdown, où il célébrait une promotion de douze pairs faite par la reine Anne. Bientôt après il célèbre l'avénement de Georges Ier; sa plate adulation s'adresse successivement au roi, aux ministres, aux grands seigneurs, sans distinction de vertus ou de vices : il la prodigue à un homme corrompu, sans honneur, le marquis de Warton; il se met aux pieds de Walpole, ce grand corrupteur des consciences, et en obtient une pension de deux cents livres. Il compose des *Satires*[1], où il a soin de louer les puissants et d'écraser les infimes : double lâcheté qui lui rapporte. A l'avénement de Georges II, nouvelles louanges pour le soleil levant : ce prince le nomma son chapelain, mais ne lui accorda qu'une mince prébende, malgré des dédicaces réitérées au roi et à la reine; on était fatigué de ce concert louangeur et intéressé.

Après quelques années de bonheur domestique, qu'il trouva dans son mariage avec la veuve du colonel Lee, Young éprouva de violents chagrins, qui donnèrent à sa muse une direction nouvelle et de plus nobles accents. Sa belle-fille, sur le point d'épouser le jeune lord Palmerston, fut atteinte d'une maladie de poitrine; il la conduisit dans le midi de la France, à Montpellier, où elle mourut bientôt, et après elle son fiancé. Sa femme ne tarda pas à les suivre dans la tombe. Young exhala sa tristesse profonde dans un poëme de dix mille vers, intitulé *Pensées nocturnes* (*Night's Thoughts*), où il y a des accents de vraie douleur, au milieu d'une rhétorique artificielle et déclamatoire. La

[1] L'*Amour de la renommée, passion universelle*, recueil de sept satires.

pensée qui domine dans les *Nuits* est à la fois chrétienne et philosophique : la vie, la mort, l'immortalité, le néant des choses d'ici-bas, la douleur qui fait le fond de l'existence, l'aspiration vers une vie meilleure, sanction et récompense de la vertu, voilà les sujets que le poëte creuse de mille manières, avec une puissante analyse psychologique, se noyant dans sa douleur, et poursuivant jusqu'aux dernières limites l'idée de l'impuissance et du néant humain. Une mélancolie profonde plane sur l'œuvre entière; elle se perd dans le vague de la rêverie, et fatigue par sa monotonie déclamatoire. Il y a de belles pages descriptives, de grands sentiments, de nobles aspirations; parfois aussi des images forcées, grotesques; un bizarre mélange qui surprend et touche peu. La vraie douleur n'a point cette éloquence apprêtée, cette pompe d'expressions et ce raffinement de langage : elle est simple, et Young ne l'est pas; on voit trop qu'il se drape dans son chagrin, et qu'il en fait parade.

Cependant il a fait école : cette mélancolique langueur, résultat des passions trop vives et du désenchantement qui accompagne les civilisations avancées, répondait à un besoin de l'époque; on y prit goût, en France et en Allemagne plus encore qu'en Angleterre. Werther et René procèdent de là : Young contient en germe Lamartine, et tous les poëtes pleureurs dont l'Europe a été inondée pendant un demi-siècle. Cette littérature du désespoir et du spleen est un mauvais modèle; elle affaisse l'âme au lieu de lui donner de virils élans. Mais la douleur ne tue pas toujours les poëtes, surtout quand elle n'est qu'une machine poétique à effet. Young vécut de la sienne jusqu'à quatre-vingt-quatre ans. Ses derniers ouvrages furent un *Poëme sur la situation du royaume*, où il attaque avec vigueur

le Prétendant; une *Lettre sur la composition originale*, écrite avec beaucoup d'énergie, et un poëme sur la *Résignation*, d'un ton doux et triste comme celui des *Nuits*. Chose singulière, en publiant ses œuvres dans l'âge des désillusions, il supprima la plupart des dédicaces louangeuses et plates dont il les avait jadis accompagnées, désavouant ainsi ses faiblesses par un sentiment de tardive pudeur.

Jacques Thomson (1700-1748) arriva d'emblée à la gloire par son poëme didactique les *Saisons*, justement admiré en Angleterre, et platement imité en France par Saint-Lambert.

Thomson était fils d'un pasteur sans fortune, et se destinait lui-même à l'état ecclésiastique, lorsqu'il se sentit entraîné vers la poésie par une vocation impérieuse. Son premier succès lui attira des protecteurs, et le ministre Talbot le chargea d'accompagner son fils dans un voyage à travers l'Europe. C'est alors qu'il composa son poëme en cinq chants, intitulé *Liberty*, qui s'est enseveli dans l'oubli, à cause de sa froideur allégorique et de son peu d'intérêt.

Thomson se tourna ensuite vers le théâtre, et composa plusieurs tragédies : *Agamemnon*, *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède* et *Sigismonde;* cette dernière est la meilleure, et resta longtemps au théâtre. Il a aussi composé des *Odes* et quelques poésies légères, le tout d'un bon goût et d'un bon style.

Mais la gloire de Thomson est attachée à ses *Saisons;* il a su éviter l'écueil du genre descriptif, la monotonie, et y répandre de la variété, de l'attrait, sans tomber dans l'enflure et le trivial. Il aimait la nature avec passion, et il la peint, dans ses plus petits détails, telle qu'il la voit et la sent. Son style a de la force, de la richesse, une élé-

gance soutenue; il rend chaque objet avec sa couleur naturelle, et sait amener avec art des épisodes intéressants ainsi que des réflexions morales, qui donnent de la variété et du mouvement à ses paysages.

Son *Palais de l'indolence* est une heureuse imitation de la manière et du style de Spenser, l'auteur de la *Reine des fées;* il y a déployé, plus que dans aucun autre ouvrage, la couleur, l'harmonie du style et la richesse de l'imagination.

Jonathan Swift (1667-1745) est un des esprits les plus puissants et les plus remarquables de ce siècle : sa vie et ses écrits sont empreints d'une singulière originalité. Orphelin de bonne heure, étudiant médiocre, mais plein d'orgueil et sentant sa force, il fut réduit pendant dix ans à subir une sorte de servitude littéraire chez son parent, sir William Temple, dont il était secrétaire, avec vingt livres de gages. Son ambition aspirait plus haut; il comptait sur le roi Guillaume III, à qui on l'avait présenté; mais en vain. Il devint chapelain chez lord Berkeley, mais n'y éprouva que des dégoûts; il amassait au fond de son âme révoltée un poids de haine et de colère qui se fit jour bientôt dans des pamphlets virulents; il y versa à flots son ironie âcre, ses invectives bilieuses; il eut des ennemis nombreux, mais il les dominait par son talent redouté de satirique; il se fit craindre et détester; il se ferma la carrière des emplois et ne put obtenir qu'un poste de doyen en Irlande, celui de Saint-Patrick, où il finit ses jours.

Quelques mots suffiront pour montrer à quel diapason de haine et de colère était montée l'âme ulcérée de cet écrivain. « Chaque année, ou plutôt chaque mois, je me « sens plus entraîné à la haine et à la vengeance, et ma rage

« est si ignoble qu'elle descend jusqu'à s'en prendre à la « folie et à la lâcheté du peuple esclave parmi lequel « je vis. »

Au lieu de trouver dans la vie intime une compensation à ses luttes politiques, Swift n'y rencontra que des chagrins encore plus poignants. Une jeune fille charmante, qu'il avait élevée, s'était attachée à lui et fut payée de retour : c'était Esther Johnson, fille de l'intendant de sir William Temple; il l'a célébrée souvent dans ses poëmes sous le nom de Stella. Après seize années de constance et de tendresse partagée, il l'épousa, mais en secret, et ce mariage qui devait faire leur bonheur devint la source de chagrins perpétuels; Stella en mourut au bout de douze années. Quelque temps avant cette union malheureuse, une autre jeune fille, riche et romanesque, s'était éprise du doyen, à cause de son esprit; c'était une Hollandaise, miss Vanhomrigh; elle lui offrit sa main, et sur son refus elle tomba malade de langueur et mourut. De cette passion malheureuse est née un poëme allégorique sous le nom de *Cadenus et Vanessa;* il est écrit avec élégance et facilité, mais dépourvu de poésie réelle : Swift est trop positif pour avoir la veine inspirée.

Ses dernières années furent tristes, minées par le chagrin et l'apoplexie; sa tête se perdait, il se sentait arriver à la folie, et, par testament, il légua son bien pour bâtir un hôpital de fous.

Parmi les nombreux pamphlets qui sont sortis de cette plume féconde et acrimonieuse, on distingue surtout les *Lettres du drapier.* Swift prend le pseudonyme d'un drapier comme Courier signait *Paul Louis, vigneron.* Moins fin, moins délicat que le pamphlétaire français, il est aussi acerbe, aussi violent que lui. Il s'agissait d'attaquer un

monopole accordé en Irlande à un certain William Wood pour frapper et répandre cent huit mille livres de monnaie de cuivre, à un moment où la monnaie divisionnaire faisait défaut. La mesure en question n'avait rien d'illégal ni de déloyal, mais elle déplut au doyen, et il sut la présenter sous des couleurs tellement irritantes qu'il ameuta le peuple irlandais, tout le petit commerce; le gouvernement fut obligé de reculer; il retira sa monnaie et paya une indemnité pour sa concession. Swift gagnait, par ses invectives, une énorme popularité; il avait fait le mal et il était content.

La même ironie âpre et dure se retrouve dans tous ses pamphlets, dans son *Esprit public des whigs,* dirigé contre Steele, où il le déchire impitoyablement; dans son *Court portrait de lord Wharton*, où chaque période, sous une feinte politesse, est froide et acérée comme une lame d'acier. Fort et concentré, Swift ne s'emporte jamais; la colère est l'arme des faibles : elle irrite en dépassant le but. Pour lui, impassible en apparence, il paraît sûr de son droit et ne laisse qu'entrevoir cette haine implacable qui est le fond de sa nature orgueilleuse. En le lisant, on pense souvent, comme contraste, à Beaumarchais, dont les Mémoires ont toujours, dans leur plus grande vivacité, quelque chose de fin, de spirituel, d'aimable, qui prévient en sa faveur. On peut admirer Swift, mais on ne peut l'aimer.

D'ailleurs quelle conviction avait cet écrivain? Aucune autre que celle de son mérite personnel, de son dédain pour les autres, de son mépris pour l'humanité. En politique, il est tour à tour whig ou tory, selon le parti qu'il est de son intérêt de défendre. Sous la protection de William Temple, il combattait pour les whigs; c'est pour

lui plaire qu'il écrivit la *Bataille des livres*, dans la controverse sur le mérite comparé des *Anciens* et des *Modernes* : quelques épisodes burlesques de cet écrit, enflés sur le ton homérique, annonçaient de loin l'historien de *Gulliver*. Plus tard, nous le retrouvons tory, dans son *Argument contre l'abolition du christianisme*, où il attaque les whigs libres penseurs avec la verve puissante de l'ironie, son arme favorite. « Si le christianisme était aboli, dit-il, « comment les libres penseurs, les puissants raisonneurs, « les hommes de profonde science, sauraient-ils trouver « un autre sujet si bien disposé sur tous les points pour « qu'ils puissent déployer leur talent? De quelles merveil- « leuses productions d'esprit nous serions privés si nous « perdions celles des hommes dont le génie, par une pra- « tique continuelle, s'est entièrement tourné en railleries « et en invectives contre la religion, et qui seraient inca- « pables de briller ou de se distinguer sur tout autre « sujet! »

Mais au moins cet apologiste du christianisme, ce ministre de Saint-Patrick, avec sa qualité de doyen, était-il un chrétien fervent et convaincu? Pas le moins du monde. Il tenait de Rabelais et de Voltaire, compagnie équivoque, comme vous voyez. Son fameux *Conte du Tonneau*, qu'il écrivit chez William Temple, le place lui-même parmi les libres penseurs; c'est une satire amère contre la science et la religion. Selon lui, toute religion est une question d'habit et d'ornements; c'est l'habit qui fait l'homme : « La religion est un manteau, et la conscience une paire « de chausses que l'on dépouille aisément pour le service « de ses viles passions. Si l'on place quelque part de l'her- « mine et de la fourrure, cela s'appelle un juge; de même « une réunion convenable de linon et de satin noir s'ap-

« pelle un évêque. » Il met en scène trois frères, dont chacun représente une forme religieuse : Pierre, c'est l'église de Rome; Martin, c'est le luthéranisme; Jacques, c'est Calvin, ou plutôt l'épiscopat anglais. Chacune de ces Églises est persiflée et vouée au ridicule par de grossières plaisanteries qui font table rase de toute doctrine. On ne voit plus, après cela, à quelle croyance religieuse l'auteur pouvait rester attaché. Le grand tort de la raillerie, c'est de tuer, de détruire, et de ne laisser après elle que le mépris. C'est le dissolvant suprême, c'est l'école maudite.

Tel est également le résultat produit par la lecture de *Gulliver,* l'ouvrage le plus important et le plus lu de cet écrivain. On a tort de donner ce livre à l'enfance, qui n'y comprend rien heureusement, et n'y voit qu'un conte fantastique et absurde, renversant toutes les idées raisonnables sur l'homme, sa nature, ses sentiments et ses passions. C'est au fond la satire la plus dure, la plus amère, la plus désespérante qui ait été faite de notre pauvre nature. Tout y est allégorie; une foule d'allusions, aujourd'hui perdues, s'y rencontrent sur les affaires et les personnages contemporains de l'auteur : mais les vues générales de cet impitoyable railleur n'ont d'autre but que de verser le mépris sur l'humanité entière.

Gulliver, le héros du livre, perd tous ses compagnons dans un naufrage, et aborde à Lilliput, île merveilleuse dont les habitants n'ont que six pouces de taille, et tous les objets dans la même proportion. Ce microcosme a une cour, un gouvernement, une capitale, riche matière à satire contre les vices et les travers humains : la comparaison est faite par le lecteur, car l'auteur se garde bien de livrer directement ses attaques. Après cette visite au pays des Myrmidons, nous sommes transportés dans un

monde opposé, chez les géants de Brobdingnah, qui n'ont pas moins de six cents pieds de haut, avec toute une nature analogue autour d'eux; le nain de la reine est haut de trente pieds : c'est l'humanité vue par les deux bouts de la lunette. Le roi de ces géants, monarque sage et pacifique, a de la peine à comprendre le récit que lui fait Gulliver de la manière dont les hommes vivent en société, se gouvernent et s'égorgent mutuellement dans les combats, et il en conclut qu'il n'y a pas sur la terre de plus odieuse vermine que de tels habitants. Nous passons ensuite dans l'île volante de Laputa, habitée par des philosophes adonnés aux mathématiques et à la musique. Dans la contrée de Balnibarbi, il nous montre des utopistes, des faiseurs de projets, une parodie de nos graves académies. Le trait dépasse souvent le but, et les grossièretés qui l'accompagnent ne sont pas de bon goût. Un dernier pays nous apparaît, c'est celui des Houyhnhnms, dont les chevaux sont les maîtres, tandis que les hommes, sous le nom de *yahous*, y sont esclaves, et doués de la perversité, de la bassesse la plus ignoble. Ce n'est plus un portrait satirique, c'est une caricature odieuse. Voilà où l'excès de la haine et du mépris a conduit un écrivain doué d'un grand talent, mais qui s'est plu à ne voir que le côté bas et misérable de l'espèce humaine.

Swift est donc un misanthrope, qui n'a vu dans ses semblables que matière à sarcasmes et à dénigrement. Il perdit à cette œuvre ingrate et passionnée le bonheur de l'âme, qui ne vit que d'aliments généreux, et le repos de l'esprit, car le sien s'affaissa sous son propre poids. Un jour qu'il regardait un grand chêne dont la cime avait été découronnée par la foudre, il s'écria : « Je serai comme cet arbre, je mourrai par la tête. » En effet, il per-

dit la mémoire ; il avait des douleurs de tête intolérables; puis survint une sorte d'hébétement, voisin de la déraison, de l'idiotisme : il passa ainsi neuf années avant de s'éteindre. Il fut enterré dans son église de Saint-Patrick; voici la traduction de son épitaphe, composée par lui-même :

Ci-gît Jonathan Swift, dont l'ardente colère
Ne peut plus déchirer le cœur sous cette terre.

Thomas Gray (1716-1771). La poésie lyrique en Angleterre n'a pris une forme élégante et classique qu'au dix-huitième siècle, où des poëtes de mérite la cultivèrent avec succès. Th. Gray est surtout connu par sa belle élégie le *Cimetière de campagne*, traduite dans toutes les langues, et en France par J. Chénier. M. de Fontanes en a fait une heureuse imitation dans son *Jour des morts*. Gray a mis dans cette pièce toute la solennité religieuse, le sentiment, l'harmonie que comportait un tel sujet; la forme en est simple et majestueuse, la pensée pleine et forte, avec une richesse de style qui n'exclut pas la concision. Les *Odes* de Gray, peu nombreuses, offrent des beautés analogues; il pousse trop loin le goût de la sobriété et de la concision : de là un peu de sécheresse. L'ode intitulée *le Barde* est une conception remarquable; il y représente le dernier des bardes, qui seul a échappé au massacre ordonné par Édouard Ier. Du haut d'un rocher, il entonne un chant suprême, prédit au roi cruel les destinées funestes de sa race, et se précipite dans les flots.

William Collins (1720-1756) est, avec Gray, un des premiers talents lyriques de ce siècle; Gray a plus d'art, mais Collins a plus d'inspiration vraie; il eût pu s'élever très-haut si la débauche n'eût énervé son âme, pour le conduire à la folie et à la mort à l'âge de trente-six ans.

C'est un talent qui n'eut pas le temps de mûrir et de donner les fruits que promettait une heureuse imagination, douée de sentiment et de grâce. Ses compositions sont courtes et peu nombreuses : ses *Odes sur les Passions*, sur la *Terreur*, sur la *Liberté* étincellent de beautés de premier ordre ; dans le genre gracieux, les odes sur la *Pitié*, sur le *Soir* sont des modèles. L'ode sur les *Superstitions écossaises* est de plus longue haleine, et plus travaillée; la verve poétique y a un souffle puissant, qui s'élève par moments jusqu'au pathétique.

William Shenstone (1714-1763) se place à côté de Collins pour le talent, quoiqu'il ait moins de naturel et de force. Ses *Pastorales* eurent beaucoup de succès de son temps, mais la fadeur et l'affectation qui y règnent les ont fait un peu oublier. Il y a plus de naturel et de charme véritable dans sa *Maîtresse d'école*, où il raconte ses souvenirs d'enfance et ses premières impressions au village, dans un style simple et enchanteur.

Nous aurions à mentionner beaucoup d'autres poëtes pendant cette période de transition, si nous voulions être complet, au risque de devenir fastidieux. Le talent ne leur manque pas, à défaut de génie; mais ils n'offrent aujourd'hui au lecteur, surtout au lecteur étranger à l'Angleterre, qu'un intérêt médiocre; ce qu'il cherche avant tout, ce sont les grands noms, immortalisés par ces œuvres qui deviennent, à cause de leur retentissement et de leur puissance, le patrimoine commun de l'humanité.

Nous citerons pourtant encore William Mason (1726-1797), dont les odes sont assez remarquables, surtout l'*Ode à la vérité*, belle composition qui met l'auteur presque au niveau de Gray. — Tobie Smollett (1720-1771), Écossais, qui fut à la fois poëte, médecin, historien, ro-

mancier et critique. Sa tragédie, le *Régicide*, sur la mort de Charles Ier, ayant été refusée par les acteurs, il fit contre eux deux satires virulentes, l'*Avis* et le *Reproche*, puis des romans licencieux, qui ne font pas honneur à sa mémoire. Il se chargea ensuite de la rédaction du journal *Critical Review*, dont l'extrême partialité lui attira l'amende et la prison. Il voulut se relever en écrivant l'histoire, et composa l'*Histoire d'Angleterre*, depuis Jules César jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, ouvrage qui eut tout d'abord un grand succès. Ses *Aventures d'un atome* sont une sorte de roman satirique, où, sous des noms japonais, il passe en revue les hommes politiques de l'Angleterre. C'est un écrivain fécond et original, qui pouvait s'élever davantage s'il eût mieux dirigé son talent. — Les frères Warton, tous deux poëtes et critiques, ont fondé l'école dite wartonienne, qui préluda au romantisme de nos jours. Leurs œuvres propres sont moins originales que leur doctrine poétique, qu'ils s'efforcent de rattacher, à juste titre, à l'inspiration, ayant pour base l'invention et l'imagination. Joseph Warton se distingua surtout par son *Essai sur le génie et les écrits de Pope*, qui eut un grand succès. Son frère, Thomas, a composé, avec quelques *Odes* distinguées, l'*Histoire de la poésie anglaise* du douzième au dix-huitième siècle. — Richard Glover (1712-1785) fut négociant et poëte ; il se fit une assez grande réputation par son poëme héroïque en sept chants *Léonidas*, dont le plan est heureux, les caractères bien dessinés, mais le style lourd et peu harmonieux ; il y ajouta une suite en trente chants, l'*Athénaïde*, dont l'intérêt est moindre, et qui n'eut pas de succès. Cet auteur est un de ceux auxquels on attribue les fameuses *Lettres de Junius*, mais sans certitude. — Tickell (1686-1740) fut un ami fidèle d'Addison, dont il chanta la

mort dans une admirable élégie, qui a porté bonheur à sa mémoire. Ses autres poëmes sont à peu près oubliés. — Akenside (1721-1770) est l'auteur du poëme célèbre sur les *Plaisirs de l'imagination*, en trois chants et en vers blancs, d'un style brillant et élevé : c'est le meilleur de ses ouvrages. — James Beattie (1735-1803), fils d'un pauvre fermier écossais, obtint au concours une bourse au collége d'Aberdeen, et put ainsi faire de bonnes études, qui développèrent en lui le goût de la poésie et de la philosophie. Il devint professeur, et commença sa réputation en publiant un recueil d'*Élégies*, d'*Odes* et de *Stances*, qu'il dépassa plus tard par un poëme en deux chants, le *Ménestrel*, œuvre d'un goût très-pur et d'une constante harmonie. Ses amis le firent nommer à la chaire de philosophie du collége Mareschal, et, quoique novice dans cette science, il y obtint bientôt un succès mérité. Il devint un des fondateurs de l'école philosophique, dite écossaise, à la suite du docteur Reid, et il combattit comme lui la funeste doctrine de Locke, fondée sur la sensation. Cette école réagit puissamment, au nom du spiritualisme, contre les doctrines matérialistes et sceptiques qui dominaient alors.

Dans le genre didactique, nous pourrions citer d'assez nombreux poëtes, car tous les genres ont été cultivés dans ce siècle avec un certain succès; mais une sèche nomenclature n'offrirait aucun intérêt, et une étude détaillée serait de trop dans ce livre dont la brièveté doit être un des mérites. Nommons seulement Somerville, pour son poëme de la *Chasse*, en vers blancs, écrit avec verve. — Amstrong, auteur de l'*Art de conserver la santé*, sorte de Traité d'hygiène qui a du mérite.

William Cowper (1731-1800) est un des meilleurs poëtes de la fin du siècle, et sans une fatale disposition à la folie,

fruit d'une sensibilité excessive, il eût pu arriver plus haut encore. Ses *Hymnes religieuses* sont l'expression d'un mysticisme exalté, dont son cerveau fut travaillé pendant toute sa vie, et que les soins de ses amis ne purent guérir. Deux ouvrages recommandent son nom à la postérité, un poëme en six chants, intitulé la *Tâche* (*the Talk*), et une traduction d'*Homère* en vers blancs. Le premier ouvrage est le résultat d'une gageure : on l'avait défié d'écrire un poëme sur un sopha. Il se mit à l'œuvre, et, s'écartant bientôt du sujet obligé, il entre dans des descriptions champêtres d'un effet admirable; il peint le bonheur de la vie domestique et y mêle très-heureusement le sentiment moral et religieux. Sa manière est simple, aisée, familière; il cause avec le lecteur et l'intéresse fortement par l'impression d'une vive personnalité. Moins solennel que Thompson, il a plus de délicatesse et de grâce : l'homme fait oublier le poëte. Dans sa traduction d'*Homère*, il cherche à se rapprocher, mieux que Pope, de la simplicité et de la grandeur de l'original, à l'aide du vers blanc qu'il a adopté. Il arrive, en effet, à être plus fidèle au texte, mais il n'échappe pas à la monotonie. Sa fin fut triste : la misère, le désespoir, suivi de la folie.

Georges Crabbe (1754-1832) s'est fait une grande réputation en Angleterre par la forme originale de ses poésies et la forte imagination de ses tableaux réalistes. Il avait passé son enfance et sa jeunesse dans les transes d'une misère profonde, rendue plus amère encore par les aspirations d'une intelligence supérieure. Après avoir fait de vains efforts pour s'établir apothicaire, il était venu à Londres sans autres ressources que de nombreux manuscrits; il serait mort à la peine si la main généreuse de Burke ne fût venue à son aide pour faire publier son

poëme la *Bibliothèque*, qui le mit en évidence et lui permit de surmonter la misère. Il obtint une cure, et put dès lors se livrer à son goût pour la poésie. Ses principaux poëmes sont : le *Village*, le *Registre de paroisse*, le *Bourg*, les *Contes en vers*, les *Contes de la Salle*, *Sir Eustache Grey*, la *Salle de justice*, etc. Crabbe est un profond observateur, un peintre émouvant des passions, et surtout des misères humaines. Loin de chercher à embellir la nature, il se plaît à la montrer dans toute sa nudité, dans sa dépravation, ses tristesses; il creuse et anatomise cette veine jusqu'à épuiser la sensibilité du lecteur. On sent un homme qui a parcouru tous les degrés de la souffrance, qui a sondé les abîmes du vice et du crime dans son contact avec les classes déshéritées; ces peintures énergiques, qui rappellent les tableaux de Hogarth, sont d'une réalité désespérante, et finissent par répugner au lecteur. Le naturel ne doit pas forcer l'art ni en franchir les bornes.

Robert Burns (1759-1796) est aussi un homme du peuple, un simple paysan écossais, dont le génie poétique se fit jour à travers les épreuves de la vie. Son père tenait une petite ferme dans le comté d'Ayr, et pouvait à peine faire vivre ses sept enfants en payant son fermage; il allait être mis en prison pour dettes, quand une maladie de poitrine l'emporta. Le jeune Burns, avec ses frères et sœurs, prit une autre ferme, et n'y réussit pas mieux. Pourtant il parvenait à s'instruire, en lisant la nuit pour travailler le jour; il sentait en lui l'immense besoin de savoir et d'épancher son âme dans des vers. A vingt-sept ans, un premier recueil de poésies qu'il publia lui donna conscience de sa valeur et lui rapporta quatre-vingts livres, une seconde édition cinq cents livres. Les protecteurs lui vinrent avec les admirateurs; il obtint une petite place

dans l'excise, et il aurait pu arriver à l'aisance si ses besoins et ses passions n'eussent augmenté avec ses succès. Il s'en prenait à la société de ses misères et de ses souffrances; il a contre elle l'âpre et jalouse irritation de Rousseau; c'est un égalitaire courroucé, un admirateur de la Révolution française, un ennemi déclaré de l'Église, tout cela par boutade de poëte, dans les moments de souffrance et de mauvaise humeur; car, au fond, l'instinct spiritualiste domine dans sa poésie. A trente-sept ans, la débauche le tua : à la suite d'une orgie, il s'endormit dans la rue par un froid de janvier, et mourut peu après, laissant dans la misère une veuve et cinq enfants. Triste vie, triste fin d'un poëte!

Et pourtant quelle grâce, quelle délicatesse, quelle délicieuse harmonie dans ces poésies lyriques, les unes écrites en anglais, les autres en dialecte écossais! Quel sentiment profond de la nature, quelle vérité dans la pensée et l'expression! Dans la peinture de la vie des champs, il a un charme puissant et une fraîcheur surprenante. Dans ses pièces satiriques ou humoristiques, il brille par une vive imagination et une piquante originalité.

Chatterton (1752-1770) est l'auteur d'une supercherie littéraire qui a contribué, autant que ses malheurs, à donner de la célébrité à son nom. Ce jeune poëte, fils d'un maître d'école de Bristol, est un exemple extraordinaire de précocité poétique. Il travaillait pour vivre chez un procureur de Bristol où sa mère l'avait placé; mais sans étude préalable et par une sorte d'instinct naturel qui devint de la passion, son esprit s'était tourné vers la langue, la littérature et l'art du moyen âge. De vieux parchemins qu'il lut avidement, et sans doute aussi le langage semi-gothique et latin de la procédure, avec lequel il

s'était familiarisé, lui donnèrent l'idée de forger de vieilles poésies dans la langue et le style du quinzième siècle. Il les attribua à un prêtre de cette époque, nommé Thomas Rowley, prétendant qu'il les avait trouvées dans les archives de l'église Sainte-Marie-Radcliffe de Bristol.

Le pastiche était fait avec tant d'art que le public s'y laissa prendre. Comment croire d'ailleurs que ces poésies fort remarquables, souvent marquées au coin du génie, fussent l'œuvre d'un jeune homme de seize ans? car tel était l'âge de Chatterton. Et pourtant une critique attentive pouvait y découvrir des erreurs, des anachronismes, dans le genre de ceux qui ont fait rejeter l'authenticité, en France, des prétendues poésies de Clotilde de Surville. Gray et Mason, chargés de les examiner de près, déclarèrent qu'elles étaient de composition moderne; mais l'erreur n'en subsista pas moins dans l'esprit de beaucoup de gens, et la ville de Bristol eut peine à renoncer à une découverte où elle trouvait un titre de gloire.

Cependant le jeune poëte, plein de confiance dans son talent et dans l'avenir, se rendit à Londres pour y chercher fortune : il n'y trouva que déception et misère. Quelques libraires lui fournirent des travaux mal payés; il écrivit dans les journaux, tantôt pour, tantôt contre le ministère, et fut toujours mal récompensé et méconnu. Le lord-maire Bedford, son protecteur, étant venu à mourir, il tomba dans une affreuse détresse. Dévoré par le désespoir et trop fier pour tendre la main, il s'enferma, détruisit ses manuscrits et s'empoisonna : il n'avait pas encore *dix-huit ans*. Alfred de Vigny a composé un drame intéressant sur cette fin tragique et lamentable.

CHAPITRE X.

Les prosateurs au dix-huitième siècle. — Les *essayists* : Steele. — Addison. — Samuel Johnson. — Les romanciers : Daniel Defoë et *Robinson*. — Richardson. — Fielding. — Sterne. — Goldsmith.

Les Anglais donnent le nom d'*essayists* à cette classe particulière d'écrivains qui combattent au moyen du livre et du journal en faveur des idées morales, religieuses, littéraires. Leurs écrits doivent avoir l'à-propos, la verve, l'aisance, la facilité qui entraînent le lecteur, le redressent, lui inculquent les principes d'un goût sain et pur en toutes choses. Ce sont les censeurs de la littérature et de l'art.

Richard Steele (1671-1729) fut le créateur de ce genre d'ouvrages, où il fut bientôt surpassé par son ami et collaborateur Addison. Il débuta par des comédies, dont quelques-unes, les *Funérailles*, le *Mari tendre*, eurent du succès; puis il fonda le *Tatler* (*Bavard*), dédié aux dames, et ensuite le *Spectateur*, de concert avec Addison; enfin le *Guardian* et l'*Anglais*. Ses vives attaques contre les tories le firent expulser de la Chambre des communes, dont il était membre; il continua son opposition dans son journal, et devint directeur du théâtre de Drury-Lane.

Sa conduite, peu régulière, forme un singulier contraste avec ses écrits, qui ont quelque chose de grave, une sévérité puritaine. Sans sortir beaucoup de la ligne commune, son style est empreint d'une certaine verve satirique à la

fois spirituelle et fine. Sa meilleure comédie, *Conscious Lovers*, est fort estimée des Anglais.

Joseph Addison (1672-1719) est sans contredit un des meilleurs écrivains anglais de ce siècle. C'était aussi un aimable et charmant causeur; Pope, qui ne l'aimait guère, a dit de lui : « Sa conversation a quelque chose de plus charmant que tout ce que j'ai jamais vu en aucun homme. »

Addison fit de fortes études classiques à l'université d'Oxford. Il s'éprit d'une heureuse passion pour l'antiquité latine, dont l'élégance le charmait; il en savait les poëtes par cœur; il les imitait en composant lui-même des vers latins, et puisait, dans cette communication intime, le tact littéraire, le goût délicat qu'il devait porter dans sa langue maternelle. Les voyages achevèrent de le former : il vit la France et la splendeur du règne de Louis XIV; il connut Boileau, qui le complimenta sur ses poëmes latins; il passa en Italie, dont la littérature, les monuments, les musées donnèrent de l'ampleur à sa pensée, du développement à son fond naturel, déjà riche et varié. Tout lui réussit, et il en était digne. C'était une âme élevée, douce et sensible; la bonté était le fond de son caractère; il n'aimait pas la polémique à outrance, et sa raillerie, toujours fine et courtoise, n'allait jamais, comme celle de Swift, jusqu'à la colère et l'injure. Il sut se faire ainsi de nombreux amis, de puissants protecteurs, et un succès immense fut la récompense d'une vie noble et d'un grand talent utilement employé.

Au retour de ses voyages, il composa un poëme sur la *Bataille de Blenheim*, qui le mit sur le chemin des honneurs et de la fortune : ce n'est guère pourtant qu'une gazette rimée, où l'on sent l'effort et l'artifice, comme dans le

fameux *Passage du Rhin,* de Boileau; Marlborough en est le héros. Le parti whig adopta le poëte et lui fit une belle position : il devint successivement député, sous-secrétaire d'État, puis ministre; à la chute du parti whig, lés tories le ménagèrent, et il fut réélu au Parlement. Les deux partis applaudirent également sa tragédie de *Caton,* tant sa modération et l'honnêteté de son caractère le mettaient, ainsi que son talent, au-dessus des dissensions rivales. Il entra même dans l'aristocratie par son mariage avec la comtesse douairière de Warwick; mais cette union ne lui donna pas le bonheur, car sa femme ne perdait jamais l'occasion de lui faire sentir qu'elle avait dérogé en épousant un parvenu. Pourtant son influence s'en accrut, et Georges Ier le fit secrétaire d'État; mais comme il n'était ni éloquent ni intrigant, qu'il avait plus de savoir que de savoir-faire, il se trouva déplacé dans ce poste et le quitta, en recevant une pension de quinze cents livres; sa vie fut dès lors entièrement consacrée aux lettres. Il connaissait les hommes par la pratique et par les livres; la société et l'habitude des affaires avaient donné à son esprit toute la netteté, la finesse et l'ampleur dont il était susceptible; devenu maître en l'art d'écrire, il fut un modèle pour son pays. Son style est ce qu'on peut appeler un style moyen, voisin de la causerie, mais de celle qui joint l'élégance à la mesure et à l'urbanité; un atticisme soutenu, point recherché, mais mesuré, balancé sur une période dont le rhythme régulier a le défaut d'être toujours le même et de devenir monotone; ce style est orné, mais non prétentieux; l'expression est claire, toujours de bon goût, et une aimable ironie vient parfois dérider le ton sérieux de la morale, de la politique et de l'expérience. S'il y a excès, c'est dans la

correction, l'uniformité, source d'un peu de froideur.

Tel est l'esprit, telle la forme qui règnent dans le *Spectateur,* ce journal où Addison mit tout son talent, toute son âme, et dont le succès fut immense, tant il répondait aux besoins du public, tant l'écrivain sut s'identifier avec l'esprit anglais. Ce n'était pourtant point une publication légère : le sérieux y dominait; c'était presque une série de prédications morales, religieuses, doctrinales, entremêlées d'études critiques et littéraires. « Le grand et unique but de ces considérations, dit l'écrivain, est de bannir le vice et l'ignorance du territoire de la Grande-Bretagne. » Il voulait donc instruire et moraliser, et il y réussit, en insistant sur les détails de la vie pratique, honnête et religieuse. Il donne des conseils à tout le monde sur la manière de se conduire, de se modérer, de refréner les mauvaises habitudes, les modes ridicules, et cela dans toutes les conditions de la vie; c'est un manuel de discipline, dont le but est le bon sens, le devoir, la vertu. Aucun écrivain n'a plus fait pour la moralité publique, pour le redressement d'une nation, et aucun n'a mieux réussi. L'impression resta, elle fut durable, et cette douce réforme, due au talent d'un écrivain, est un assez beau titre de gloire.

Les vers d'Addison ne valent pas sa prose : il n'avait pas l'inspiration élevée qui constitue la poésie; tout en lui dérive du calme et du bon sens : la raison le domine : *Musa pedestris.*

Sa mort fut calme et digne, comme sa vie; il fit appeler à son lit de mort son beau-fils, le comte de Warwick, dont la conduite irrégulière lui faisait peine : « J'ai voulu vous montrer, lui dit-il, dans quelle paix un chrétien peut mourir. »

Samuel Johnson (1709-1784) doit être placé à côté d'Addison, et peut-être au-dessus de lui, comme écrivain classique, élégant et pur, moral et religieux. C'est aussi un *essayist* dans le sens anglais attaché à ce mot. Poëte, critique, philologue, biographe, moraliste, il a un talent des plus variés, mais toujours fidèle à la forme classique : le *bon sens* est son génie.

Il eut à lutter longtemps contre le besoin et la misère. Sa famille était pauvre, et lui-même, malgré ses nombreux travaux, ne parvint que tard à l'aisance. De plus, son tempérament était faible et maladif, ce qui contribua sans doute à donner à son caractère cette teinte de mélancolie un peu sombre dont il s'accuse lui-même. Mais au moins, chez lui, l'être moral et religieux ne fut jamais déprimé, comme chez Swift, par une misanthropie orgueilleuse et brutale; il ne cessa jamais de soutenir les saines doctrines, dans un siècle où le scepticisme et l'incrédulité marchaient tête levée : sa foi religieuse s'affermit et s'épura dans le malheur, preuve évidente d'un grand et noble caractère.

Après avoir été maître d'école en province, il vint à Londres avec son ami Garrick, qui devint bientôt célèbre, plus encore comme acteur que comme auteur dramatique. Johnson se mit aux gages d'un libraire pour faire des traductions du français; il écrivit des comptes rendus du Parlement pour un journal. Sa belle satire intitulée *London,* à la manière de Juvénal, eut du succès, et lui attira l'amitié de Pope. Il en composa plus tard une autre, non moins remarquable : la *Vanité des désirs humains,* imitée de la dixième satire de Juvénal, où il s'éleva au-dessus de son modèle, parce que, à la place de la philosophie stoïcienne, il met en œuvre les grands sentiments chrétiens.

Plusieurs libraires firent appel au savoir de Johnson, en lui proposant la composition d'un *Dictionnaire de la langue anglaise;* cet ouvrage lui coûta sept années de labeur, et il est considéré comme un chef-d'œuvre. Les Anglais n'hésitent pas à le mettre au-dessus de notre *Dictionnaire de l'Académie,* qui a coûté tant d'années de travail à ce docte corps. La partie étymologique laisse pourtant à désirer, parce que les recherches de la philologie ne s'étaient pas encore étendues sur les dialectes germaniques.

Au milieu de ce grand travail, Johnson se mit à publier un journal dans le genre du *Spectateur,* ce fut le *Rambler* (*Rôdeur*), où il prit pour modèle Addison et Steele, sans les égaler. Il n'a pas la même grâce, la même aisance; malgré le bon sens, la science et la dignité dont il fait preuve, il fatigue souvent par la monotonie, l'excès des images et la recherche de l'expression; il déclame au lieu de causer avec son lecteur : on dirait un professeur enseignant du haut de la chaire; aussi n'a-t-il pas atteint la popularité des autres *essayists,* qui connaissaient mieux que lui le monde et la société. Les mêmes remarques s'appliquent à un autre journal publié plus tard, l'*Idler* (*Fainéant*).

Le conte oriental intitulé *Rasselas,* qu'il composa en huit jours, rappelle par le ton satirique ses imitations de Juvénal, et se distingue par la finesse et l'originalité.

Son dernier ouvrage, et l'un de ses meilleurs, est la *Vie des poëtes anglais.* Il est loin d'être complet, quoiqu'il se borne aux écrivains classiques, à ceux qui se sont formés sous l'influence latine, française et italienne, depuis Cowley jusqu'au temps où vivait l'auteur. Johnson y a fait preuve d'une critique solide et supérieure; personne n'a mieux parlé de Dryden, de Pope et d'Otway, ni mieux

apprécié la haute valeur poétique de Milton, mais il a méconnu les qualités pittoresques et originales de l'école romantique; il n'a d'éloge que pour la poésie où la raison domine, il dédaigne celle où fleurit et brille l'imagination. Dans son édition des *Œuvres de Shakspeare*, tout en rendant justice au génie de ce grand poëte, il reste froid pour les plus riches productions du drame romantique.

Le roman anglais n'a eu son éclosion qu'au dix-huitième siècle, tandis que l'Espagne, l'Italie et la France s'étaient déjà distinguées en ce genre pendant les siècles précédents, mais chacune avec des formes particulières, selon le génie de la nation. Le roman, étant la peinture plus ou moins réelle de la vie humaine, représente, mieux qu'aucun autre genre de littérature, les mœurs, les tendances, l'état des esprits d'une société. Il prend ses héros dans la vie ordinaire, les fait agir et parler selon la vérité ou la vraisemblance, cherche à intéresser par la nouveauté, le piquant des situations et du récit. Il tend à satisfaire ce besoin qu'a l'esprit humain, à tous les âges, à toutes les époques, de raconter et d'entendre raconter : plaisir universel, toujours ardent et jamais assouvi. De là cette vogue générale du roman, qui ne fait que s'accroître à mesure que l'instruction se développe et que les sociétés mûrissent. Quant aux inconvénients, aux dangers du roman, ils sont nombreux et faciles à comprendre. Ce n'est pas ici le lieu de les énumérer; le principal, c'est de fausser l'imagination, de donner de la vie à un idéal qui en fait prendre en dégoût les tristes réalités, et de creuser ainsi un abîme dans les cœurs trop tendres, dans les esprits que la ferme raison ne sait pas guider.

Mais il faut rendre cette justice au roman anglais, qu'il est aussi peu romanesque que possible. Destiné à des esprits sérieux, positifs, observateurs, il aime à peindre la vie réelle plutôt que la fantaisie et l'idéal. Il s'évertue à étudier les faits, à dessiner les caractères; il n'exalte pas la passion, il l'analyse, pèse les motifs et donne des plans de conduite : son caractère dominant est l'observation.

Daniel Defoë (1663-1731). Il n'est personne qui n'ait lu le chef-d'œuvre de cet immortel écrivain : *Robinson Crusoé.* Ce récit a amusé notre enfance, et toutes les scènes si vives, si attrayantes, si vraies, qui nous montrent ce marin confiné dans une île déserte, sont restées présentes à notre esprit; ce sont des impressions ineffaçables.

La jeunesse ignore souvent le nom même de l'écrivain qui l'a tant charmée; elle connaît le livre et elle oublie l'auteur. Elle sait encore moins que, fils d'un boucher, il essaya d'abord de plusieurs carrières; qu'il fut fabricant de tuiles, bonnetier; qu'il s'élança de sa boutique, négligée et en faillite, dans la mêlée politique et littéraire; qu'il fit des pamphlets, attaqua le gouvernement, et fut condamné au pilori, à la prison, à la perte de ses oreilles. Rien ne l'arrêtait; il composa un *Hymne au pilori,* faisant appel au public du châtiment qu'il avait subi pour la cause de la liberté. Dans sa prison de Newgate, où il resta deux ans, il continait d'écrire et publiait la *Revue,* où il continuait d'attaquer l'arbitraire et la tyrannie dont il était victime. Il paraît qu'on reconnut pourtant son honnêteté et son mérite, puisque le gouvernement de la reine Anne lui donna une mission en Écosse dont il s'acquitta avec zèle et conscience : il s'agissait de travailler à l'union des deux royaumes. Mais il continua d'écrire des pamphlets, et retourna en prison

avec une amende de huit cents livres. La reine lui fit grâce, à la demande du comte d'Oxford, qui n'avait cessé de le protéger, et il eut le bon esprit de renoncer à cette polémique dangereuse, pour se consacrer à un genre de littérature où il devait trouver, sinon la fortune, au moins le repos et la célébrité.

C'est en 1719 qu'il publia son *Robinson*, ce livre inimitable, qui semble toujours neuf et vrai, tant il est taillé dans le vif de la nature. On lui a contesté l'invention du sujet, en prétendant qu'il n'aurait fait qu'amplifier la narration du matelot Alexandre Selkirk, abandonné seul pendant plusieurs années dans l'île Juan Fernandez. Il paraît reconnu que l'aventure réelle de ce matelot a servi de point de départ au récit de Robinson, mais rien n'est venu prouver que la gloire de cette composition ne revienne entièrement à Defoë.

Quel est donc le mérite de ce livre si attachant, si saisissant, dont l'intérêt est irrésistible? D'abord il est simple, sans prétention; il ne vise pas à l'effet, le style est celui de la conversation, c'est la nature prise sur le fait, sans arrangement ni artifice; les faits se présentent et s'enchaînent d'eux-mêmes, tels qu'ils ont dû arriver. L'art de l'écrivain ne se fait jamais sentir, c'est comme un journal de voyages; tout y est relaté avec une exactitude rigoureuse et l'illusion est complète; la réalité est là, sensible, palpable. Il n'est pas jusqu'aux négligences, aux répétitions, aux longueurs, qui ne servent à entretenir cette conviction du lecteur que les choses ont dû se passer ainsi et que tout cela est vrai.

Après l'immense succès qu'eut son roman, Defoë y ajouta une suite, une seconde partie, qui est inférieure à la première, précisément parce que le côté romanesque

y prend le dessus et tombe dans l'invraisemblance.

Il serait trop long d'énumérer tous les ouvrages qui sont sortis de cette plume féconde. Ils sont au nombre de deux cent dix, ce qui accuse une prodigieuse puissance d'invention et de travail. Un seul a survécu, *Robinson Crusoé;* il suffit pour rendre son nom immortel.

Richardson (1689-1761) est auteur de trois romans célèbres : *Paméla, Clarisse Harlowe* et *Grandisson,* qui ont passionné l'Angleterre pendant de longues années.

L'auteur, fils d'un pauvre menuisier, fut imprimeur avant d'être écrivain; il acquit par son travail une honnête fortune, et dans sa retraite, près de Londres, à l'âge de cinquante ans, il commença à écrire ces romans qui devaient lui faire une renommée par toute l'Europe. Doué d'une grande délicatesse de sentiments et d'une connaissance particulière du cœur des femmes, dont il aimait la société, il a su les peindre avec une rare supériorité, et, en général, mieux que les hommes.

Une lettre de Richardson nous donnera une idée des dispositions qui le conduisirent à écrire des romans. « Je me souviens que, dès mon jeune âge, on remarquait en moi le don de l'invention. Je n'aimais pas à jouer comme les autres écoliers; mes camarades me nommaient *le Sérieux* et *M. Gravité.* Cinq d'entre eux surtout se plaisaient à sortir avec moi, soit pour nous promener, soit pour aller chez leur père ou chez le mien, et ils me demandaient de leur conter une histoire, comme ils disaient. Je leur en contais quelques-unes de vraies que j'avais lues et d'autres que j'inventais, et qui souvent les touchaient beaucoup... Toutes mes histoires, je suis fier de le dire, étaient d'une excellente morale. »

Le titre de son premier ouvrage, dans son extension

explicative, en donne pour ainsi dire le résumé exact, et en indique la portée; le voici : *Paméla ou la Vertu récompensée,* « suite de lettres familières écrites par une belle jeune personne à ses parents et publiées afin de cultiver les principes de la vertu et de la religion dans les esprits des jeunes gens des deux sexes; ouvrage qui a un fondement vrai, et qui, en même temps qu'il entretient agréablement l'esprit par une variété d'incidents curieux et touchants, est entièrement purgé de toutes ces images qui, dans trop d'écrits composés pour le simple amusement, tendent à enflammer le cœur au lieu de l'instruire. » On voit, dans ce plan de Richardson, l'intention morale, la préoccupation puritaine qui convenait à l'esprit anglais. Le succès fut grand : cinq éditions furent enlevées en une année. Quoique ce roman par lettres nous paraisse aujourd'hui un peu prolixe et monotone, il faut en louer la vérité des caractères et le naturel des sentiments. Voltaire en a tiré le sujet de sa *Nanine*.

Clarisse Harlowe eut encore plus de retentissement. C'est une étude profonde du cœur humain, et un tableau vigoureux des mœurs bourgeoises de la vieille Angleterre. La vertu aux prises avec le vice, c'est la lutte perpétuelle et la source de tout intérêt; seulement le combat est ici plus accentué, plus terrible que dans *Paméla*. Clarisse doit se défendre contre Lovelace, le type le plus complet du vice éhonté, tenace, froidement calculateur et saturé d'orgueil. La vertu de Paméla est basée sur des principes inflexibles, fruit d'une haute raison soutenue par la religion; c'est la femme puritaine par excellence mais à nos yeux elle a le tort d'être pédante et de braver le danger pour se draper de sa vertu. C'est aujourd'hui un type usé, et nous avons peine à comprendre l'enthou-

siasme qu'elle inspira aux contemporains. Richardson, pendant la publication de son roman, recevait de nombreuses lettres où on le suppliait de lui donner une conclusion heureuse, ou au moins de sauver l'âme de son héros; il tint bon, et le punit comme il le méritait. Diderot avait une admiration enthousiaste pour ce roman et pour son auteur. J. J. Rousseau, en composant la *Nouvelle Héloïse*, en subissait évidemment l'influence.

Nous n'avons rien à dire de *Grandisson*, le modèle accompli de la vertu, comme Lovelace était celui du vice, si ce n'est qu'il est devenu un type ridicule et que la lecture en est fastidieuse; la perfection n'amuse guère et la prolixité assomme.

Fielding (1707-1754) forme un contraste complet avec Richardson. Si celui-ci représente la tendance puritaine, compassée, vertueuse de la société anglaise, l'autre en a les instincts grossiers, violents, batailleurs, l'expansion vigoureuse, sensuelle, la soif du plaisir et le mépris de toute convenance. C'est même par antipathie pour Richardson et sa *Paméla* qu'il se mit à écrire des romans qui en étaient la satire et la parodie. *Joseph Andrews* n'a pas d'autre but; en prenant le contre-pied de l'ouvrage en vogue, il en fait ressortir le côté affecté et ridicule, la pruderie puritaine; il donne à son héros le rôle défensif que joue la jeune fille chez Richardson, et produit ainsi des effets d'un comique amusant, tournant parfois au burlesque. Il fait penser au *Roman comique* de Scarron et à *Don Quichotte*.

Cette verve joyeuse, un peu grossière, franche de gaieté et d'allure, était bien dans le tempérament de Fielding, qui était bon vivant, généreux et dépensier. Son père, s'il faut en croire Gibbon, était de haute et noble race; il des-

cendait de la branche cadette des comtes de Denbigh, qui eux-mêmes tiraient leur origine des Habsbourg, ancêtres de Charles-Quint. Il n'en laissa pas moins à son fils une succession obérée, et celui-ci ayant épousé la belle miss Craddock, ne mit que trois ans à dévorer en plaisirs la fortune qu'elle lui avait apportée. Il se mit à écrire pour le théâtre, et composa rapidement un certain nombre de vaudevilles, de farces, qui n'ont qu'une valeur médiocre.

Mais il trouva sa véritable veine dans le roman. Après son *Joseph Andrews*, qui tranchait si crûment, par sa verve originale et joyeuse, sur la manière sentimentale de Richardson, il composa le *Voyage de ce monde-ci dans l'autre*, *Aventures de Jonathan Wild le Grand*, et enfin *Tom Jones*, son chef-d'œuvre, dont l'intérêt est vif et varié, mais la morale équivoque. La scène se passe, comme toujours, dans les auberges et sur la grande route; le boire, le manger, la boxe y jouent un grand rôle; c'est la vie animale dans toute la crudité de son développement, sans souci des convenances ni du bon goût.

Fielding, que ses succès ne pouvaient enrichir, tant il avait l'art de dépenser, devint juge de paix à Londres; il écrivit, pour le parti tory, de nombreux articles de journaux. Le mort de sa femme lui causa une vive douleur, mais le désespoir dura peu dans cette âme impressionnable; il se consola en épousant sa servante. « C'était, disait-il, pour mêler leurs larmes et pleurer ensemble l'ange qu'ils avaient perdu. » Du reste cette union fut heureuse; la seconde femme fut une excellente mère pour les enfants de la première, et Fielding prit occasion de ce bonheur conjugal pour en faire un touchant tableau dans son dernier roman, *Amélia*. Depuis longtemps sa santé était affaiblie par sa vie déréglée, jointe à ses grands tra-

vaux. Les médecins l'envoyèrent chercher la santé à Lisbonne; il y trouva la mort, à quarante-huit ans.

Sterne (1713-1768) est un type curieux de l'originalité anglaise. Bizarrerie, paradoxe, subtilité, verve capricieuse, bouffonnerie, scepticisme, contradiction, voilà ce qu'on trouve dans sa vie, dans sa conduite, et surtout dans ses ouvrages, dont les principaux sont *Tristram Shandy* et le *Voyage sentimental*. Au fond, il se moque de tout : de la religion, quoiqu'il en fut un ministre largement pourvu; de la morale, qu'il ne respecte ni dans ses livres ni dans sa conduite; de ses lecteurs, qu'il déroute à chaque instant par des excentricités poussées jusqu'à l'absurde; de lui-même, par le peu d'estime qu'il inspire. Poussé par un de ses oncles vers l'état ecclésiastique, il obtint le bénéfice de Sulton, mais sans entrer aucunement dans l'esprit de son état. Il publia bien des sermons, mais en même temps il publiait *Tristram Shandy,* contre lequel on pourrait faire les sermons les plus foudroyants. C'est en effet une bien singulière histoire, originale si l'on veut, mais d'une originalité malsaine, et trop recherchée, trop tirée pour être vraie, rabelaisienne avant tout, car Sterne puise beaucoup dans le curé de Meudon, et plutôt le mauvais que le bon côté. Sterne est un humoriste, mais de la pire espèce; son cerveau est malade; il y a un grain de folie dans ce livre curieux et d'analyse impossible. C'est un pêle-mêle, un bric-à-brac où se noie le bon sens : des histoires saugrenues, des réflexions drôlatiques, des dissertations, des digressions sans fin, des analyses à la loupe, une érudition apprêtée, la surprise, l'attendrissement, l'équivoque, le scandale. Jamais on n'accumula plus de bizarreries et de contrastes. L'auteur est un maniaque comme les personnages qu'il peint; il amuse bien un moment, mais il

rebute vite; on se sent envahi par le cauchemar. A force d'observation et d'analyse, Sterne ne laisse plus rien voir sous la forme naturelle; il déroute l'esprit et fait toucher à la déraison. Les manies, le *dada* de l'oncle Toby forment une des parties les plus amusantes du livre : c'est le caractère le mieux soutenu, avec celui du caporal Trim.

Une chose qui nous étonne, c'est que ce livre si peu moral ait valu à Sterne un avancement dans le clergé : il fut promu à la cure de Coxwold, qui était, de son aveu, une bien douce retraite. Il en jouit peu; sa santé était altérée par le travail et les excès. Il fit un voyage en France et en Italie, d'où il rapporta des impressions et des souvenirs pour son *Voyage sentimental,* qu'il publia à son retour. Cet ouvrage est supérieur au précédent pour la forme, le sentiment et l'esprit; mais les mêmes défauts s'y reproduisent, quoiqu'à un moindre degré. Il mourut bientôt après cette publication[1].

Olivier Goldsmith (1718-1774) est aussi célèbre comme poëte que comme prosateur. En France, on ne connaît guère de lui que son *Vicaire de Wakefield,* si souvent traduit et imprimé, mais ce n'est qu'une faible partie de ses œuvres.

Goldsmith était Irlandais et fit ses études au collége de Dublin, par les soins de son oncle, car son père, pauvre curé, avait peine à subvenir aux besoins d'une nombreuse famille. C'était une nature généreuse, mais un caractère faible et léger. Il se fit chasser de l'Université par ses escapades et ses folies, y rentra et obtint ses grades, non sans peine. Il voulait être médecin et alla étudier quelque

[1] Voir *Vie de Laurence Sterne,* par Percy Fitz-Gérald. Londres, 1864, 2 vol.

temps à Leyde, puis il prit son vol pour Paris, voyageant à pied, mendiant presque et jouant de la flûte. Il fut reçu dans les salons de Paris, connut Voltaire, Diderot et Fontenelle, parcourut l'Allemagne, la Flandre, et revint en Angleterre avec trois francs dans sa poche. Il chercha alors des ressources dans sa plume et écrivit des articles pour le *Monthly Review*. Il essaya, mais sans succès, de se faire recevoir chirurgien de marine, et fut rejeté forcément dans la mêlée littéraire, où il devait trouver plus de gloire que de fortune. Toujours imprévoyant, dépensier, ami du plaisir et du luxe, il ne sut que faire des dettes, vivre dans la gêne et mourir dans l'indigence. Que d'écrivains anglais nous avons vus végéter péniblement dans cette vie de misère, dont la cause était l'inconduite!

Les *Lettres chinoises*, l'*Essai sur l'état de la littérature en Europe* sont des ouvrages bien écrits, avec pureté, élégance; l'*Histoire d'Angleterre* est un modèle de narration, familière et intéressante.

Goldsmith avait une âme de poëte : le *Traveller* (voyageur) et le *Deserted Village* en sont la preuve. Il y mêle au genre descriptif des souvenirs, des impressions personnelles; le style en est facile et le sentiment agréable, vraiment touchant. Ses *Comédies* ne manquent pas non plus de mérite.

Mais c'est par le *Vicaire de Wakefield*, « cette idylle en prose », que l'auteur a atteint la popularité dont il jouit à juste titre. Le sujet est peu de chose : un pasteur de campagne, son intérieur de famille, les petits incidents de la vie ordinaire, un vrai tableau hollandais. Le bonheur y règne avec la vertu; puis vient l'adversité, noblement et chrétiennement supportée : le ministre perd sa fortune; il est mis en prison pour dettes; sa fille aînée lui est en-

levée; tout devient angoisse et douleur autour de lui, mais il ne perd ni le courage, ni la paix de l'âme; il pardonne à ses ennemis; il continue de prêcher, de faire le bien. C'est un modèle de cette vertu douce et forte que la religion seule peut produire, et dont la famille anglaise offre de nombreux exemples. Dans les deux courants que suivait alors la littérature anglaise: l'un, immoral, violent, sarcastique, avec Sterne, Swift, Fielding, Smollett; l'autre, positif, puritain, religieux, sentimental, avec Addison, Samuel Johnson, Defoë et Richardson, on rencontre avec plaisir parmi ces derniers la veine tendre, agréable et douce de Goldsmith; il a contribué avec eux à l'amélioration morale de sa patrie.

CHAPITRE XI.

Les historiens au dix-huitième siècle. David Hume. — Robertson. — Gibbon. — Le théâtre. Les deux Cibber. — Southern. — Lillo. — Foote. — Garrick. — Colmann. — Murphy. — Shéridan.

L'Angleterre devança la France, au dix-huitième siècle, dans la voie des systèmes et des recherches philosophiques. Elle fut aussi la première à appliquer cette étude à l'histoire, mais ce n'est pas un grand honneur que d'y avoir inauguré cet esprit de sophisme et de scepticisme irréligieux que l'on pourrait appeler la lèpre intellectuelle et morale de l'époque. Rien de plus froid, de plus triste que ce système préconçu de doute et de négation : il n'en sort aucune lumière, aucun progrès pour l'humanité. La science s'agita dans ces ténèbres intérieures, battit en brèche les croyances, dégrada la morale, fit le vide dans les esprits et dans les cœurs et tendit à séparer la terre du ciel, déifiant l'une et supprimant l'autre. C'est le progrès à reculons. Lorsque l'âme ne cherche pas sa force dans le *divin,* sa source primitive, elle devient esclave des sens, et le matérialisme éclipse tous les purs rayons de l'intelligence.

David Hume (1711-1776) fut un des champions de ces tristes doctrines, déjà répandues par Bacon, Locke et Hobbes. Il donna la main aux sophistes français; sa liaison avec J. J. Rousseau, d'abord très-intime, fut suivie d'une rupture éclatante. Hume était d'une bonne famille écossaise, peu favorisée de la fortune. Il commença par étudier

le droit, puis le commerce, s'en dégoûta, et vint habiter la France, tantôt à Reims, tantôt à la Flèche, car il n'avait pas assez de ressources pour résider à Paris. C'est là qu'il écrivit son premier ouvrage, le *Traité de la nature humaine*. « L'ouvrage, dit-il lui-même, mourut en naissant, sans même obtenir l'honneur d'exciter un signe de mécontentement parmi les dévots. » On sent dans cette phrase autant de dépit de l'insuccès que de désir d'arriver à la célébrité, et pourtant Warburton se donna la peine de réfuter le scepticisme professé dans ce livre; mais Hume lui-même n'en était pas content, car il le refondit en entier et le publia sous un autre titre, *Essais moraux, politiques et littéraires*. Le succès n'en fut pas plus grand, malgré le soin et l'élégance apportés à ce nouveau travail. Sa position ne s'était pas améliorée; il fut obligé de se faire précepteur, puis secrétaire du général Saint-Clair, qu'il suivit à ses ambassades de Vienne et de Turin. Il publia ensuite ses *Recherches sur les principes de la morale*, où le scepticisme inflige à la morale de désastreux échecs. Enfin, ayant été nommé bibliothécaire de la faculté des avocats d'Édimbourg, sa ville natale, il se tourna vers l'histoire, dont il avait les matériaux sous la main, et composa son *Histoire d'Angleterre*, accueillie d'abord avec froideur par le public, puis consacrée par un immense succès; elle procura à l'écrivain une fortune qui se chiffrait par quatre-vingt mille francs de rente.

Hume se trouva bientôt placé à la tête des historiens anglais. Son ouvrage, très-habilement fait, et d'un fort bon style, est partout entaché de partialité et imprégné de ce sceptieisme de mauvais aloi qui circule dans tous les écrits de l'auteur. Le scepticisme va mal à l'histoire et en fausse tous les points de vue. On reproche aussi à Hume

de n'avoir pas toujours remonté aux sources ou de n'en avoir tiré qu'un parti insuffisant : de là des inexactitudes; il a laissé beaucoup à faire à ses successeurs; l'unité manque à son œuvre et elle est fort peu lue aujourd'hui. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que cette histoire, en apparence impartiale, est dirigée contre l'Angleterre et la maison de Hanovre au profit de l'Écosse et des Stuarts. C'était pour l'écrivain une joie secrète de s'attaquer à cette aristocratie anglaise qui avait renversé la dynastie d'Écosse. Il a laissé échapper le fond de sa pensée dans le passage suivant : « J'espère que j'ai suffisamment mystifié ces Anglais, qui n'ont pas un seul bon écrivain, pas même Bacon, que je ne lis jamais, si ce n'est pour ses idées philosophiques, pas même le barbare et grossier Shakspeare dont on veut faire un dieu. »

Parvenu au comble du succès et de la fortune, Hume vint à Paris comme secrétaire d'ambassade; les philosophes, les dames mêmes de la cour lui firent un accueil enthousiaste, car le beau monde se piquait de philosophie, et honorait en lui un des coryphées de la secte[1]. Il finit par devenir secrétaire d'État; son incrédulité n'avait pas nui à sa fortune, non plus que sa passion pour les Stuarts.

Le système de Hume, c'est la négation, le scepticisme absolu. Selon lui, toutes nos idées ne sont qu'un *faisceau*

[1] Le 1er décembre 1763, Hume écrivait à Robertson : « Me demandez-vous quel est mon train de vie ici? Voici tout ce que je puis vous en dire : je ne me nourris que d'ambroisie, ne bois que du nectar, ne respire que l'encens et ne marche que sur des fleurs; tout homme que je rencontre, et encore plus toute femme, croirait manquer au plus indispensable des devoirs s'il ne m'adressait un long et ingénieux discours à ma gloire. » Plus tard, il écrivait au même : « Je veux rester ici; les gens de lettres et les lettres y sont bien mieux traités qu'au milieu de nos turbulents barbares de Londres. »

d'impressions, le monde extérieur n'est pas prouvé, pas plus que l'existence et les attributs de Dieu. Que reste-t-il donc? Des phénomènes qui se succèdent en nous; c'est par habitude, et sans raison, que l'on remonte de l'effet à la cause; il n'y a pas de cause : tout est dans les faits matériels. Le positivisme de nos jours n'a pas d'autre raisonnement ni d'autre base. Le surnaturel, le principe spirituel sont supprimés; il n'y a donc plus que la matière et des affinités chimiques. Quant à la morale, après cela, elle devient ce qu'elle peut.

William Robertson (1721-1793), dans ses trois beaux ouvrages historiques, a su se préserver de ces mauvaises doctrines que nous avons signalées dans le précédent auteur. Pasteur presbytérien, il resta toujours fidèle à l'esprit comme aux devoirs de son état. Il était Écossais comme Hume, et pourtant son style est l'anglais le plus pur, un modèle classique. Walpole a exprimé à juste titre son étonnement que Robertson, relégué dans une cure de campagne, loin des ressources des bibliothèques, ait pu composer des ouvrages si remplis de savoir et d'un goût si pur. Ses trois ouvrages sont : l'*Histoire* d'*Écosse*, l'*Histoire de Charles-Quint* et l'*Histoire* d'*Amérique*. Il y déploie partout les mêmes qualités et les mêmes défauts : style simple, élégant, naturel; un ton élevé, une grande dignité morale, mais un peu de froideur, de monotonie. Il ne sait pas donner à chacun de ses sujets cette individualité, cette vie propre, cette couleur locale qui sont l'âme de l'histoire, et font voir au lecteur le sujet raconté. Il reste trop à la surface, et ne va pas au fond : il ne pénètre pas dans la vie nationale des peuples, et nous prive ainsi de l'intérêt le plus puissant que peut et doit présenter l'histoire. On doit pourtant remarquer, dans l'*Histoire de Charles-*

Quint, l'introduction, où il déroule à grands traits le tableau de l'Europe moderne au moyen âge; cette vue d'ensemble est de la bonne école. Ses travaux furent récompensés par des places et des honneurs qui le conduisirent à la fortune.

Édouard Gibbon (1738-1794). Avec Gibbon, nous retombons dans le scepticisme philosophique, qu'il avait puisé dans son contact avec les philosophes français, Voltaire, Dalembert, Helvétius. Il avait commencé par flotter à tout vent de doctrine; né protestant, il se fit catholique après la lecture de l'*Histoire des Variations* de Bossuet. Au bout d'un an, il se rétracta auprès d'un pasteur de Lausanne où son père l'avait envoyé dans cette intention. Mais bientôt il ne s'arrêta à aucun dogme, et dépouilla toute croyance : c'est toujours là que le doute aboutit.

Le premier ouvrage de Gibbon est écrit en français, car nos écrivains eurent sa première admiration. C'est un *Essai sur l'étude de la littérature :* il eut plus de succès en France qu'en Angleterre. Quoique capitaine dans l'armée anglaise, puis lieutenant-colonel, et enfin membre du Parlement, où il joua le rôle de muet, il passa la plus grande partie de sa vie à l'étranger, surtout à Lausanne; il n'était Anglais qu'à moitié; il aimait la conversation aimable et polie, le tour d'esprit français, et la belle nature de la Suisse, où il finit par se fixer, pour écrire son grand ouvrage, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain.*

C'est pendant un voyage en Italie, en 1764, qu'il conçut l'idée première de cette œuvre. « J'étais à Rome, dit-il, le 15 octobre, assis au milieu des ruines du Capitole, plongé dans la rêverie, pendant que les moines déchaussés chantaient les vêpres dans une chapelle voisine construite sur les ruines d'un temple de Jupiter, lorsque l'idée

d'écrire le déclin et la chute de cet empire surgit pour la première fois dans mon esprit. »

Il employa sept années à mûrir son plan et à recueillir les matériaux; il fut plusieurs fois tenté d'abandonner sa tâche, comme Montesquieu pour l'*Esprit des Lois;* il recommença trois fois le premier chapitre, refit deux fois le second et le troisième. Enfin le premier volume parut en 1776, et fut bientôt entre les mains de tout lecteur : il y a peu d'exemples d'un succès aussi prompt, aussi universel, surtout pour un livre de philosophie historique.

Hume et Richardson furent les premiers à applaudir un rival qui devenait leur maître. Gibbon portait la lumière dans une période historique mal connue, peu étudiée jusque-là, celle où Rome commence à perdre sa force et sa grandeur pour tomber en poussière sous les coups répétés des Barbares. Mais la critique se mêla à l'éloge; l'incrédulité de l'auteur y donnait ample matière, comme nous l'allons voir. Gibbon donna successivement plusieurs volumes, et l'ouvrage fut terminé en 1787, après trente années de travail. Il a mis un certain amour-propre à raconter ses impressions le jour où il termina ce grand labeur. « Ce fut, dit-il, le 27 juin, entre onze heures et minuit, dans un pavillon de mon jardin, que j'écrivis les dernières lignes de la dernière page. Ayant déposé ma plume, je fis quelques tours sous la promenade d'acacias d'où la vue domine la plaine, le lac et les montagnes. L'air était tempéré, le ciel serein; le globe argenté de la lune se reflétait dans les eaux; toute la nature était silencieuse. Je ne dissimulerai pas que j'éprouvai une émotion de joie en pensant que je reprenais ma liberté, et que peut-être je venais d'établir ma gloire. Mais ce mouvement d'orgueil fit bientôt place à un sentiment de tristesse, à l'idée qu'il

fallait dire un dernier adieu à cet aimable compagnon de ma vie, et que, quelle que pût être la durée de mon histoire, la vie de l'historien serait désormais courte et précaire. »

Il est bien fâcheux que ce grand et beau travail, si plein de recherches savantes, de vues neuves et profondes, si bien écrit, si clair, si animé, si pittoresque, soit déparé par des défauts qui en faussent l'esprit et en infirment le mérite.

D'abord, son point de vue général est faux. Il prend pour type d'un gouvernement parfait cet empire romain fondé sur le despotisme et l'oppression; toute son admiration est pour ce corps gigantesque, fruit de la conquête, dominé par la puissance militaire, et organisé pour la servitude. Tout ce qui contredit cette dictature pesante et si souvent inique le choque comme une révolte. Quand le christianisme apparaît, avec sa parole régénératrice, son libre élan de l'âme, ses orateurs, ses martyrs, loin d'être touché d'admiration, il le traite en ennemi : les chrétiens sont des perturbateurs, il est juste qu'ils soient persécutés, livrés aux bourreaux. Dans son aveugle et haineuse incrédulité, il est plein d'indulgence pour Néron, ce monstre de cruauté, plein d'admiration pour les exploits de Mahomet et de Tamerlan, tandis qu'il déverse le mépris sur ces héros chrétiens qui, au prix de leur sang, venaient régénérer ce monde romain souillé d'infamies et de crimes. Une telle aberration du sens moral a inspiré à M. Villemain l'éloquente protestation qui suit :

« J'avoue que je ne connais pas dans l'histoire une erreur plus grave et plus offensante pour la raison. Je ne parle pas ici dans une vue théologique; je considère l'esprit humain en lui-même; j'observe cet instinct de liberté

morale, qui se transforme, sans jamais périr, tantôt éner-
tem-

imitations, d'autres des productions originales, jouées avec plus ou moins de succès. Southern s'est distingué par plusieurs comédies et drames d'un style brillant; les sentiments en sont nobles, et les passions bien développées. Lillo prend ses sujets dans la vie ordinaire, et sait émouvoir, intéresser, par des peintures touchantes, pathétiques, d'un effet moral; il a de l'énergie, de l'élévation dans les idées, et ses plans annonçent une entente habile de la scène. Foote, comédien célèbre, a représenté, dans des comédies piquantes et satiriques, des personnages de son temps qu'il vouait au ridicule; il fit scandale, mais gagna de l'argent, car il dirigeait le théâtre de Hay-Market. On l'a surnommé l'Aristophane de son époque. Garrick, le grand acteur, a composé beaucoup de petites pièces comiques, des vaudevilles, où il sait verser la gaieté, ainsi que lancer l'épigramme. On doit applaudir à ses efforts pour moraliser le théâtre, d'où il bannit les pièces licencieuses ou les passages obcènes. Colman composa plusieurs pièces en société avec Garrick, et son fils est aussi un auteur fécond dont les pièces défrayèrent longtemps le théâtre. Murphy fut journaliste, comédien et auteur; il a imité l'*Orphelin de la Chine* de Voltaire; son *Tapissier* est une parodie politique qui eut du succès.

Richard Sheridan (1751-1816) domine tous ses concurrents par l'éclat de sa renommée, et par l'ampleur, la variété de son talent, qui le fit arriver jusqu'au parlement anglais. Il n'est pas moins célèbre comme orateur politique que comme auteur dramatique. Ami et partisan de Fox, il attaqua avec ardeur le ministère North, devint secrétaire d'État, et se montra plus habile dans ses attaques à la tête de l'opposition que dans l'exercice du pouvoir. Son élément était la lutte : esprit mordant, plus

ingénieux que profond, il excellait à dérouter ses adversaires, à dévoiler leurs fautes, et il fit une guerre acharnée, souvent heureuse, au célèbre Pitt.

Ces luttes ardentes lui avaient fait négliger le théâtre, source de sa gloire et de sa fortune. Il faut ajouter que trop indolent, trop ami du plaisir, il y usa sa santé; ses belles facultés s'oblitérèrent par l'abus des liqueurs fortes; il devint vieux avant l'âge, et mourut au moment où des créanciers impitoyables allaient l'arracher de son domicile.

Le père de Sheridan était directeur d'un théâtre, et lui-même dut à la scène le commencement de sa brillante fortune; trois de ses pièces le mirent à la tête des auteurs dramatiques de son temps, les *Rivaux*, l'*École de la médisance* et le *Critique*. Le second de ces ouvrages est son chef-d'œuvre : c'est une comédie d'intrigue prise dans les rangs de la haute société; elle offre un tableau piquant des mœurs anglaises; le dialogue pétille d'esprit, la plaisanterie en est fine et bien aiguisée. Ce n'est pas qu'on n'y puisse trouver des réminiscences, et entre autres, des scènes qui rappellent le *Tartufe* de Molière. Mais il reste à l'auteur assez d'invention et d'originalité pour ne point lui contester son succès. Par la gaieté, l'expression, le feu de l'esprit, il se rapproche de Regnard, et il a plus d'émotion que lui.

CHAPITRE XII.

La maison de Hanovre et les quatre George. — Éloquence parlementaire. Lord Chatam. — William Pitt. — Burke. — Fox.

La maison de Hanovre était montée sur le trône d'Angleterre à la mort de la reine Anne (1714), dans la personne de George Ier. Quatre princes de ce nom se succédèrent jusqu'en 1830, et quoique leur illustration personnelle fût médiocre, la nation anglaise ne cessa pas de grandir et de prospérer, tant par la solide assiette de ses institutions que par le merveilleux développement de son industrie et de son commerce. Le ministère Walpole remplit le règne de George Ier et une partie de celui de George II. Les tentatives des Stuarts pour reprendre la couronne échouèrent à plusieurs reprises. L'Angleterre prit une part active à la guerre de la succession d'Autriche et à la guerre de Sept ans. Moins heureuse dans la première, où elle perdit la bataille de Fontenoy, elle triompha dans la seconde par sa marine, et enleva à la France ses plus belles colonies. C'est sous le règne de George III que parurent, dans le *Public Advertiser*, les fameuses *Lettres de Junius*, dirigées contre le ministère North, et dont l'auteur est encore inconnu, malgré les recherches de la critique : ce sont des pamphlets politiques où l'invective et le sarcasme sont poussés jusqu'au génie; la langue est digne de Tacite, et la prose anglaise n'a rien de plus

solide, de plus vigoureux, de plus véritablement classique.

Pendant que l'Angleterre accroissait sa puissance dans l'Inde, elle perdait, par une imprévoyante et injuste politique, ses belles colonies d'Amérique, que la France contribua à lui arracher. La vieille haine des deux nations rivales trouva un nouvel aliment dans les événements de la Révolution française, et elle arriva à son paroxysme dans les grandes guerres que suscita l'ambition démesurée de Napoléon. Ces événements sont trop présents à la mémoire de tous pour qu'il soit nécessaire de les rappeler.

Les premiers débuts de la Révolution française excitèrent chez les Anglais une vive sympathie, et la plupart de leurs écrivains les saluèrent avec enthousiasme; mais une réaction contraire ne tarda pas à se produire devant les excès de la démagogie, et le parti whig, qui lui était favorable, fut réduit à l'impuissance. William Pitt profita des circonstances pour faire à la France une guerre acharnée, en même temps qu'il comprimait à l'intérieur les tendances libérales qui pouvaient compromettre son autorité.

Après les grands orateurs de l'antiquité grecque et romaine, dont les œuvres seront toujours l'objet d'une immortelle admiration, c'est en Angleterre que renaît cette éloquence de la vie publique et des affaires, parce que c'est le premier pays où les discussions parlementaires ont eu leur libre essor. Pendant longtemps, il est vrai, les débats de la tribune ne sortaient pas de l'enceinte du parlement : on discutait avec calme; toute attaque personnelle était défendue, et l'autorité absolue du président, désigné sous le nom de *chaire* (*the chair*), pouvait couper court à tout élan passionné. Les discussions n'étant pas

publiques, on parlait pour les affaires elles-mêmes, et non pour faire retentir au dehors une éloquence destinée à devenir un piédestal.

La révolution anglaise fit surgir quelques orateurs, dont Cromwell est certainement le plus remarquable. Il s'enveloppait, il est vrai, d'une forme théologique et obscure qui convenait à son astucieuse politique; mais au besoin il savait y mettre l'énergie de l'éloquence.

Sous la reine Anne, Bolingbroke déploya des qualités brillantes comme homme d'État et comme orateur; il avait l'organe puissant, l'expression facile, la mémoire prompte et sûre; mais on n'a rien conservé de ses discours, et il ne reste de lui que des écrits, dont plusieurs sont entachés de cette incrédulité systématique que son élève et confident Voltaire devait surpasser. A défaut de discours, les pamphlets politiques de Bolingbroke contre le ministère Walpole, qui avait succédé au sien, peuvent donner une idée de ce qu'il pouvait être comme orateur.

Ce même Walpole, qui fut vingt ans ministre, et qui gouverna par la corruption, était aussi un habile orateur, à la fois souple et adroit, ferme et parfois audacieux; mais près de lui s'élevait un jeune homme qui allait prendre au parlement une place importante autant par le talent que par l'autorité de la vertu; il devait précipiter sa chute : c'était William Pitt.

William Pitt (1708-1778), depuis lord Chatam, fit de fortes études au collége d'Éton, puis à l'université d'Oxford. Comme s'il eût eu le pressentiment de ses grandes destinées, il se livra avec ardeur à l'étude des anciens, et surtout des orateurs. Après un voyage en France et en Italie, il fut nommé, à vingt-sept ans, membre de la Chambre des communes, et se trouva en présence de ce

ministère Walpole, dont le long triomphe par des voies peu honorables devait enflammer son indignation et aiguiser les armes de sa noble éloquence. Ses premiers discours révélèrent un maître dans cet art de la parole, qui allait devenir une puissance. A propos d'un bill que proposa le ministre pour forcer tous les matelots des navires marchands à servir dans la marine militaire, Pitt attaqua vivement cet abus de pouvoir. Walpole répondit au jeune orateur avec un dédain mêlé de sarcasme, l'accusant d'apporter au parlement « *des gestes et des émotions de théâtre, des déclamations véhémentes et de belles périodes, qui pouvaient agir sur des jeunes gens sans expérience, mais non sur des hommes instruits et graves* ». Pitt, blessé de cet attaque, riposta par une ironie non moins mordante, et qui avait le bonheur de frapper plus juste.

« Quant au reproche d'être jeune, que l'honorable gentilhomme m'a fait avec tant de chaleur et de bon goût, je n'essayerai pas de l'affaiblir ou de le nier; je me borne à souhaiter d'être au nombre de ceux dont les folies cessent avec la jeunesse, et non de ceux qui sont ignorants malgré l'expérience. Je ne me charge pas de décider si la jeunesse peut être objectée à quelqu'un comme un tort; mais la vieillesse, j'en suis sûr, peut devenir justement méprisable si elle n'a apporté avec elle aucune amélioration dans les mœurs, et si le vice paraît encore où les passions ont disparu. Le malheureux qui, après avoir vu les suites de ses fautes nombreuses continue de s'aveugler, et joint seulement l'obstination à la sottise, est certainement l'objet de la haine et du mépris, et ne mérite pas que ses cheveux blancs le mettent à couvert de l'insulte. Plus haïssable est encore celui qui, à mesure qu'il s'est avancé dans la vie, s'est éloigné de la vertu, qui devient plus méchant

avec moins de tentations, qui se prostitue lui-même pour des trésors dont il ne peut jouir, et use les restes de sa vie à la ruine de son pays. »

Walpole ne tarda pas à succomber sous ces attaques répétées, auxquelles se joignait le mépris public. Pitt était trop jeune encore pour recueillir sa succession. Il devint vice-trésorier, membre du conseil privé, payeur général des troupes; enfin, il entra au ministère en 1756, à la chute du duc de Newcastle. Il n'y resta pas longtemps, car il fit de l'opposition au roi George II, lorsque, dans l'intérêt de ses États du Hanovre, ce prince voulut entrer dans une guerre germanique sans profit pour l'Angleterre. Mais la force de l'opinion publique le ramena bientôt aux affaires, et il les dirigea pendant cinq ans avec un succès qui est l'apogée de sa carrière politique. Il rendit l'Angleterre florissante et victorieuse, ses finances prospères, sa marine sans rivale sur les mers. Ennemi déclaré de la France, Pitt l'abaissa autant qu'il put, et lui enleva ses plus belles colonies, le Canada et la Louisiane.

A la mort de George II, Pitt voulut combattre le Pacte de famille et déclarer la guerre à l'Espagne, mais ses collègues s'y opposèrent, et il donna sa démission. Il n'en resta pas moins populaire, d'autant plus que ses prévisions furent réalisées l'année suivante, et que l'Espagne prit elle-même l'initiative de la guerre qu'il avait prévue. Il resta dans l'opposition, refusa les avances que lui fit la cour pour le ramener aux affaires, et reparut à la tribune avec un éclat nouveau, plus brillant que jamais, quand la politique imprudente du ministère refusa aux colonies américaines ces droits dont le déni devait amener la guerre de l'Indépendance. Sa popularité l'imposa de nouveau à la cour. Devenu pair et vicomte de Chatam, il fut chargé

d'un nouveau ministère, où il ne prit que le poste de garde des sceaux. Mais sa santé devenait de plus en plus mauvaise, et il quitta définitivement les affaires; il ne reparut à la chambre que dans le solennel débat sur l'indépendance de l'Amérique.

Pitt avait protesté contre les impôts qui avaient soulevé les Américains; il les trouvait injustes et impolitiques. La guerre s'ensuivit, et l'Angleterre vaincue fut réduite à baisser pavillon; il s'agissait de reconnaître l'indépendance américaine. Pitt, qui avait prévu ce résultat, et avait tout fait pour le conjurer, se trouva saisi d'une patriotique indignation devant l'humiliation de sa patrie. Voici avec quel noble langage il prêchait la conciliation, alors qu'il était temps encore d'arrêter le mal :

« Au lieu de ces mesures âpres et barbares que vous avez prises, passez une amnistie sur toutes ces erreurs de jeunesse de vos frères d'Amérique; recevez-les dans vos bras, et j'ose affirmer que vous trouverez en eux des enfants dignes de vous. Et si leur révolte devait se prolonger au delà du terme d'amnistie que, je l'espère, cette Chambre va fixer, je serais des premiers à proposer quelques mesures qui leur fassent sentir le tort d'irriter une mère indulgente et généreuse, une mère, Mylords, dont le bonheur a toujours été ma plus douce consolation. Ceci peut sembler inutile à dire; mais je dois déclarer que le temps n'est pas loin où l'Angleterre aura besoin de l'assistance de ses amis les plus éloignés. Puisse la main de la Providence, qui dispose de tout, ne pas lui rendre nécessaire mon faible secours; et puisse-t-elle exaucer les prières que je formerai toujours pour son bonheur!... Que la longueur des jours soit accordée à mon pays! qu'il ait dans sa main droite de longs jours, et dans sa gauche des richesses

et des honneurs, et qu'il marche toujours dans le sentier de la justice et de la paix! »

Le ministère de lord North n'avait pas voulu céder à ces grandes et patriotiques objurgations. Pitt redoubla, avec les événements qui se précipitaient, ses éloquentes protestations, dans un langage qui n'a rien à envier à Démosthènes.

« Vous ne pouvez pas conquérir l'Amérique .. Vous pouvez accumuler les dépenses et les efforts, entasser tous les secours qui s'achètent ou s'empruntent, trafiquer, brocanter avec chacun de ces misérables petits princes d'Allemagne qui vendent et expédient leurs sujets pour les boucheries d'un prince étranger; vos efforts seront toujours vains et impuissants : doublement impuissants par le secours mercenaire que vous choisissez pour appui; car il irrite jusqu'à un incurable ressentiment les âmes de vos ennemis. Quoi! lancer sur eux ces fils mercenaires du pillage et du meurtre, les dévouer eux et leurs possessions à la rapacité de cette fureur soldée! Si j'étais Américain, comme je suis Anglais, tant qu'un soldat étranger aurait le pied sur mon pays, je ne poserais pas les armes! Jamais! jamais! jamais! »

Et quand les faits ont donné raison à sa clairvoyante politique, quand le ministre vient proposer à la Chambre de reconnaître l'affranchissement de l'Amérique, lord Chatam, qui avait soixante-dix ans, dont la santé était détruite, et qui pouvait à peine se soutenir, paraît à la tribune appuyé sur ses deux fils, et repousse de toutes ses forces l'humiliation de sa patrie : jamais Assemblée ne vit un plus émouvant spectacle, et n'entendit de plus nobles paroles de la bouche d'un grand orateur expirant.

« Mylords, je me réjouis de ce que la tombe n'est pas

encore fermée sur moi, de ce que je suis encore vivant pour élever ma voix contre le démembrement de cette ancienne et très-noble monarchie. Courbé comme je le suis par la main de la douleur, je suis peu capable d'assister mon pays dans cette périlleuse conjoncture; mais, Mylords, tant que je garde le sentiment et la mémoire, je ne consentirai jamais à priver la royale postérité de la maison de Brunswick et les descendants de la princesse Sophie de leur plus bel héritage..... Ternirons-nous la gloire de cette nation par un lâche abandon de ses droits et de ses plus précieux domaines? Ce grand royaume, qui a survécu tout entier aux déprédations des Danois, aux irruptions des Écossais, à la conquête normande, et qui arrêta l'invasion de l'Armada d'Espagne, tombera-t-il devant la maison de Bourbon? Sûrement, Mylords, cette nation n'est plus ce qu'elle était : un peuple qui était, il y a dix-sept ans, la terreur du monde, descendre si bas que de dire à son ancien et implacable ennemi : « Prenez tout « ce que nous avons, seulement donnez-nous la paix », cela est impossible!... Je ne suis pas, je l'avoue, exactement informé des ressources de ce royaume; mais sans les connaître, je suis convaincu qu'il en a de suffisantes pour défendre ses justes droits. Et puis, Mylords, toute situation est encore au-dessus du désespoir; faisons du moins un effort, et s'il faut tomber, tombons comme des hommes! »

A ces mots, le duc de Richmond répond « que s'il est une autre voie pour tirer l'Angleterre du péril où elle se trouve, il faut l'indiquer; que s'il est un homme qui puisse le faire, c'est sans doute lord Chatam ». Le noble lord se lève pour répondre, mais accablé par la douleur, et à bout de forces, il tombe évanoui; on l'emporte, et après quelques

jours de langueur, il expire, avec la douleur d'avoir vu ses avertissements inutiles, et ses efforts impuissants pour sauver son pays de l'humiliation.

William Pitt (1759-1806), second fils de lord Chatam, ne doit pas être séparé de son père dans cette revue des grands orateurs anglais ; non moins éloquent que lui, il le surpasse par les qualités éminentes de l'homme d'État. Pendant vingt ans, il dirigea les destinées de l'Angleterre avec une énergie, une hauteur de vues, une puissance de génie que peut-être aucun ministre n'a égalées. Il faut remonter à Richelieu pour lui trouver un équivalent dans l'histoire ; et encore Richelieu, ministre tout-puissant d'un roi absolu, n'eut pas à lutter contre les mêmes difficultés que Pitt, ministre d'un roi tombé en démence, sous un régime parlementaire.

Le jeune Pitt fut élevé avec une tendre et pieuse sollicitude par son père et par sa mère, lady Esther Granville. Sa santé était délicate, et plusieurs fois il dut interrompre ses études classiques, auxquelles il s'appliquait avec ardeur ; à douze ans les auteurs latins ne lui offraient plus de difficultés, et bientôt après il lisait couramment Thucydide dans le texte grec. Son précepteur a rendu témoignage de cette rare aptitude pour des études qui devaient le préparer au grand rôle d'orateur et d'homme d'État.

« Il n'est presque pas, dit-il, un auteur grec ou latin que nous n'ayons lu ensemble tout entier. Il étudiait avec soin les différents styles des orateurs, et il avait le sentiment le plus délicat et le plus vif de leurs beautés caractéristiques. La rapidité de son intelligence n'empêchait pas son exacte et minutieuse application. Quand il était seul, il consumait des heures entières sur les passages

remarquables d'un orateur et d'un historien; il étudiait le tour, les expressions, la manière de disposer le récit et d'exposer les motifs secrets ou manifestes des actions; quelques pages l'occupaient toute une matinée.

« C'était pour lui surtout une occupation favorite de comparer les discours opposés sur un même sujet, et d'examiner comment chaque orateur avait défendu sa cause, prévenait ou repoussait les objections de son adversaire : étude, je crois, la plus profitable à un futur homme d'État. Les auteurs qu'il préférait étaient Tite-Live, Thucydide et Salluste. »

Le père suivait avec une tendresse émue les progrès étonnants de son fils, et était obligé de modérer son ardeur dans l'intérêt de sa santé.

Il avait dix-huit ans quand lord Chatam mourut. Il commença par plaider au barreau, mais il suivait avec attention les débats du Parlement, où il sentait que sa place était marquée. Il y fut nommé à vingt et un ans, et devint bientôt chancelier de l'Échiquier; lord North l'avait appelé un jeune homme né ministre. Cependant le ministère dont il faisait partie ne dura que quelques mois : il succomba sous les attaques réitérées de ce même North, auquel Fox, son ennemi jusque-là, était venu prêter son appui. Mais à propos du bill sur le gouvernement de l'Inde, Pitt reprit ses avantages, et renversa à son tour ce ministère de *coalition*. Il n'avait que vingt-quatre ans, et pendant vingt années il porta le fardeau du pouvoir avec une vigueur qui ne faiblit jamais.

Les débats furent difficiles, et le pouvoir vivement disputé; la majorité de la Chambre des communes était contre lui; Fox la dirigeait avec son habileté ordinaire; en trois mois, Pitt subit jusqu'à quatorze votes défavo-

rables; mais il avait pour lui le roi et la Chambre des pairs, sous sa taille longue et mince, ses cheveux blonds, son air de jeunesse, il cachait une fermeté virile, une audace peu commune; il en appela à l'opinion du pays, et obtint du roi la dissolution des Communes. Le pays répondit à cette confiance en envoyant une nouvelle Chambre qui lui donnait une forte majorité, et il put travailler sans obstacle à la prospérité du pays.

Mais en 1788 Georges III fut frappé d'aliénation mentale, et la position de Pitt fut un moment ébranlée par les efforts de son rival, de Fox, qui aspirait à le remplacer. Fox savait que le prince de Galles, héritier de la couronne, était l'ennemi de Pitt, et appartenait à l'opposition; il fit tous ses efforts pour lui faire décerner la régence. Un grand débat s'engagea, où l'éloquence des deux adversaires déploya toutes ses ressources. Fox soutenait que le pouvoir était vacant par la maladie du roi, et qu'il revenait de droit à son successeur. « L'état malheureux du roi, dit-il, est une sorte de mort civile. Dans le droit ordinaire, un pareil état ouvre, au profit du successeur légitime, tous les droits qu'il peut avoir. Ainsi tous les droits de la couronne sont dévolus au prince qui doit hériter de Georges III. »

Pitt réfuta cet argument avec une précision, une force admirable. « Le comité, dit-il, peut-il considérer la maladie du roi, accident d'une nature connue et souvent passagère, comme une mort civile? Non, certes. S'il y avait en ce moment telle chose qu'une mort civile, S. A. R. le prince de Galles monterait immédiatement sur le trône, avec la plénitude des prérogatives royales, et non pas avec le titre de régent; car la mort civile, comme la mort naturelle, est irrévocable et permanente... Peut-on argumenter de

ce malheur comme d'un acte qui prive, à l'avenir, Sa Majesté de l'exercice des pouvoirs, dont elle n'a jamais abusé, et auxquels elle n'a jamais renoncé? »

Le débat, en s'animant, devint bientôt personnel, car Fox ne voulait renverser le ministre que pour prendre sa place. Il accusa celui-ci d'ambition personnelle, oubliant que la sienne n'était pas moins en jeu. Pitt se défendit de cette accusation avec une grande dignité. « Le très-honorable gentilhomme m'accuse d'agir par un mauvais esprit d'ambition, et de ne pouvoir supporter l'idée de perdre ce ministère que j'ai si longtemps gardé; il m'accuse de ne point espérer la faveur du prince, parce que je m'en crois indigne, et dès lors d'envier, d'entraver l'élévation de mes futurs successeurs. Est-ce à moi ou à lui qu'appartient ce caractère de mauvaise ambition, toute prête à sacrifier les principes de la Constitution à l'amour du pouvoir? Je laisse la Chambre et le pays en décider. »

Pitt triompha; il fit décerner la régence au prince de Galles, mais avec les restrictions que le Parlement jugegerait convenables. Le prince, malgré son dépit, dut s'incliner, et le roi eut heureusement un intervalle lucide où il reprit un instant le pouvoir, en confirmant celui de son grand ministre.

Quand éclata la Révolution française, Pitt s'en montra l'adversaire déclaré, irréconciliable; il comprenait que cette attaque au pouvoir royal, ces doctrines subversives de toute autorité, étaient une menace à tous les trônes. A la mort de Louis XVI, il rappela son ambassadeur, et fut l'âme des trois coalitions qui avaient pour but d'écraser la France. Il y épuisa les ressources de l'Angleterre, et accrut la dette dans des proportions énormes. Le génie guerrier de la France triompha, et l'épée de Napoléon,

qui avait muselé les passions démagogiques à l'intérieur, qui triomphait sur tous les champs de bataille, força l'Angleterre à accepter la paix d'Amiens en 1802. Pitt ne voulut pas la signer, et quitta un instant le pouvoir. Il le reprit bientôt; le camp de Boulogne menaçait l'Angleterre jusque dans ses foyers; il forma habilement une quatrième coalition, et détourna sur l'Autriche le danger dont sa patrie était menacée. La journée d'Austerlitz renversa ses espérances, et il mourut l'année suivante, à quarante-sept ans, doutant de l'avenir et dévoré de sombres inquiétudes, mais laissant à son pays un des plus grands noms dont il puisse s'honorer.

Parmi les monuments qu'a laissés sa grande et forte éloquence, il faut encore citer les discours qu'il prononça en faveur de l'abolition de la traite. C'est à lui que reviennent l'honneur et l'initiative de ces résolutions généreuses qui ont fait disparaître chez les nations modernes l'odieux trafic des noirs.

Edmond Burke (1730-1797), un des hommes les plus vertueux qu'ait produits l'Irlande, naquit à Dublin, et s'est distingué comme orateur et comme publiciste. Il commença ses études au collége de Dublin, et les acheva en France, chez les jésuites de Saint-Omer. Sans naissance et sans fortune, il s'éleva par son seul talent, et fut mêlé à toutes les grandes affaires de son pays. Son premier ouvrage a pour titre : *Réclamation en faveur des droits de la société naturelle;* sous une forme ironique et chargée, il y attaque les théories antisociales qui avaient cours, en mettant son œuvre sous le nom de Bolingbroke; cela produisit dans certains lecteurs une confusion qui tendait à prendre pour vrais des arguments destinés à réfuter une mauvaise doctrine. L'*Essai sur le sublime et le beau* révéla

mieux son talent de penseur et d'écrivain. Avec l'aide de ses amis, le peintre Reynolds, Hamilton et Samuel Johnson, il fonda un recueil périodique, l'*Annual Register*, puis il entra aux affaires avec l'appui du márquis de Rockingham, alors premier ministre, qui le fit son secrétaire, et lui donna une propriété pour l'aider à entrer au Parlement. Burke s'y plaça bientôt au premier rang des orateurs, et s'y distingua par une science profonde de la législation, une grande variété de connaissances et l'élévation de ses idées. Il savait entraîner et convaincre par une éloquence abondante, imagée, fleurie, jointe à une piquante ironie qui ne sortait point de la gravité parlementaire. Mais ce qui le distinguait encore plus, c'était une morale sévère, une vertu inflexible qu'il mettait au service de toutes les nobles causes, sans acception de parti; il acquit ainsi une autorité immense et respectée.

Burke fut un des premiers à soutenir les réclamations des colonies d'Amérique, et concourut à faire abolir l'impôt du *timbre*. Il fut un des adversaires les plus ardents de lord North, et si sa voix eût été écoutée, l'Angleterre eût conservé sa puissance en Amérique.

Toujours plein d'ardeur et de dévouement pour la cause des opprimés, Burke intervint activement dans le procès dirigé contre lord Hastings, le dévastateur de l'Inde. Ce procès rappelle celui de Verrès, qui donna à Cicéron l'occasion de déployer une si brillante éloquence. Burke et Sheridan, en cette occasion, rivalisèrent avec le grand orateur romain. Burke fut chargé de porter l'accusation de Hastings devant la Chambre, et la soutint avec son talent ordinaire. Mais Sheridan y triompha avec plus d'éclat encore; dans son premier discours, pendant une improvisation brillante qui ne dura pas moins de cinq heures, il commanda

l'attention et l'admiration générale de la Chambre; il unit à la force d'argumentation la plus convaincante, la plus lumineuse précision du langage et le plus admirable mélange de gravité, de grâce, de plaisanterie, de pathétique, de colère. Ce fut un tumulte d'applaudissements inusités dans une Chambre anglaise, et Burke lui-même déclara que l'on venait d'entendre le plus merveilleux effort d'éloquence, de logique et d'esprit réunis dont il y eût souvenir. L'Assemblée, comme éblouie et fascinée, remit à plus tard son jugement, pour se donner le loisir de la réflexion et du sang-froid qu'elle ne possédait plus en ce moment.

Une discussion non moins émouvante, non moins sérieuse, s'engagea entre Burke et Fox, deux amis de vingt ans, à propos des principes et des excès de la Révolution française. Les Anglais avaient applaudi en général aux débuts de cette révolution qui rappelait la leur, et faisait surgir en France une Constitution dont la base était tirée de leur droit politique. Mais comme elle ne tarda pas à dévier et à prendre un caractère d'illégale violence, les opinions se partagèrent et l'admiration fut vite refroidie. Fox conserva ses illusions, et ne ménagea pas ses éloges. Quant à Burke, dont la droiture inflexible et l'âme généreuse s'indignaient contre toute violation du droit, il devina où tendaient les violences démocratiques, les insultes dirigées contre le pouvoir légal, les empiétements audacieux de la démagogie. Il en craignait l'exemple et la contagion pour sa patrie; c'est dans ce but qu'il écrivit un livre remarquable : *Réflexions sur la Révolution de France et sur les procédés de certaines Sociétés de Londres.* Les événements de la France y sont jugés avec une profonde connaissance des faits, des idées et des sentiments de ce

pays, et avec une vue prophétique des événements qui se préparaient.

Fox avait fait dans la Chambre l'éloge de la Révolution française, en disant : « J'admire la constitution nouvelle de la France, comme le plus glorieux monument de liberté que la raison humaine ait élevé dans aucun temps et dans aucun pays. » Burke, à quelque temps de là, releva ces paroles. « Je m'étonne, dit-il, que cette chose étrange qu'on appelle la Révolution en France puisse être comparée aux glorieux événements de la Révolution anglaise. »

Ces escarmouches entre les deux amis devaient aboutir bientôt à une rupture complète. Elle éclata inopinément à propos d'un bill sur la colonie de Québec. Burke y prit occasion de faire une critique amère des désordres qui agitaient la France, du bouleversement dont ses doctrines et son exemple menaçaient l'Europe. Fox répliqua avec une certaine aigreur : « Quant à la Révolution française, je diffère entièrement de mon honorable ami. Nos opinions, je n'hésite pas à le dire, sont aussi distantes que les deux pôles..... Sur cette révolution, je tiens à mon sentiment, et je ne rétracte pas une syllabe de ce que j'ai dit. Il n'est pas un livre, pas un discours de mon honorable ami, quelque éloquents que soient ces livres et ces discours, qui puissent me faire abandonner ou affaiblir mon opinion..... »

Burke, ému et blessé de ce langage, répondit : « Quoique j'aie été plusieurs fois interrompu et rappelé à l'ordre, j'ai écouté M. Fox avec le calme le plus absolu, sans l'interrompre une seule fois... Ma conduite publique, ma parole, mes écrits ont été traduits et falsifiés en termes amers et durs : mes conversations confidentielles mêmes sont

livrées à la Chambre, et sont commentées pour faire ressortir ma prétendue inconstance politique. Telles sont les marques d'affection que je devais recevoir d'un ami que je croyais si chaud et si sincère! Fallait-il donc qu'après une amitié de vingt-deux ans, sans la moindre provocation, sans le moindre motif, il me blessât ainsi dans mes croyances les plus chères, et jusque dans les confidences de mon amitié! Je ne puis concevoir que M. Fox m'accuse d'avoir parlé légèrement, sans exactitude, sans informations, sur des faits inconnus. N'a-t-il pas vu dans mes mains les livres, les pamphlets, les récits qui nous font connaître tous les malheurs, tous les crimes de la France?... A l'époque de la vie où je suis arrivé, il est peu raisonnable de provoquer des ennemis ou de donner à ses amis une cause de rupture et d'abandon. Mais je suis si fortement, si invariablement attaché à la Constitution anglaise, que je ne puis hésiter. Mon devoir public, ma prudence, mon amour de mon pays m'ordonne de m'écrier : Fuyez la Constitution française; séparez-vous d'elle! »

Fox, tout troublé, s'écria : « Mais ce n'est pas une rupture d'amitié! » — « C'est une rupture d'amitié, reprit Burke. Je sais ce qu'il m'en coûte. J'ai fait mon devoir au prix de la perte d'un ami. Notre amitié est finie! »

Depuis ce moment, Burke resta lié à la politique de Pitt, toujours hostile à la France, et il le soutint avec éclat dans ses efforts pour abolir la traite des noirs. On a de lui d'assez nombreux ouvrages de polémique, la plupart sous forme de lettres; on lui a même attribué les fameuses *Lettres de Junius*, satires amères et véhémentes qui parurent dans l'*Advertiser* de 1769 à 1792; mais d'après l'opinion la plus accréditée aujourd'hui, ces lettres seraient de sir Philip Francis, que sa position au ministère de la guerre

mettait à même de connaître tous les détails de l'administration.

Charles James Fox (1749-1806) est déjà en partie connu par les détails qui précèdent, et qui donnent une idée de sa grande puissance oratoire. Sa famille était considérable : sa mère était alliée à la maison des Stuarts, et son père, lord Holland, était ami et confident de Walpole.

« Cet homme, dit Chesterfield, en parland de lord Holland, n'avait aucune notion, aucun principe de liberté, de justice; il méprisait comme des sots ou comme des hypocrites tous ceux qui pouvaient ou paraissaient y croire, et il a toujours vécu comme Brutus est mort, en appelant la vertu un vain mot. »

Fox fut élevé sous cette influence pernicieuse qui gâta son talent et nuisit à sa carrière politique; son père lui donna le goût de la dépense et du jeu : il le conserva toute sa vie. Cependant il mena de front les études et le plaisir; doué d'une grande facilité naturelle, de ressources abondantes dans l'esprit, il arriva avant l'âge au Parlement; il y fut élu à dix-neuf ans, et le pouvoir fit consacrer cette illégalité. Lord North le fit nommer lord de l'amirauté et grand chancelier. Mais Fox, indépendant par nature, supportait mal le joug du ministère; il le brisa, fit de l'opposition, et perdit ses places. Il se lia avec Burke, s'unit aux whigs et prit la défense des insurgés américains.

Ce fut le début de ses grands succès oratoires. Plus tard, il s'unit à lord North pour renverser le premier ministère de Pitt; il y réussit, et entra au pouvoir avec Rockingham; ce ne fut pas pour longtemps : le roi n'aimait pas ces ministres, et il les vit succomber avec plaisir dans le bill sur la compagnie des Indes. Pitt revint au ministère, et Fox

rentra dans son rôle, celui de l'opposition. Il la fit avec acharnement, souvent avec éloquence, à cet adversaire que rien ne put ébranler du pouvoir. Nous avons dit comment il fut déçu lors de la maladie mentale du roi et des débats sur la régence; Fox s'y montra habile, fertile en ressources; pourtant il ne put arracher le pouvoir à un adversaire qui n'avait pas moins de talent, mais qui avait plus de vertu. Son enthousiasme pour la révolution française le brouilla avec Burke, et il fit tous ses efforts pour empêcher la déclaration de guerre à la France. Pendant un séjour qu'il fit en France, il eut une entrevue avec le Premier Consul, qui reçut fort bien l'adversaire déclaré de Pitt. Quand ce dernier tomba en 1805, Fox arriva enfin au pouvoir, mais dans les circonstances les plus difficiles; la Prusse avait pris le Hanovre; il fallait faire la guerre, et suivre contre son gré l'instinct national. La mort le délivra de ce fardeau en 1806. Il a laissé une *Histoire des deux derniers rois de la maison des Stuarts*.

Pope, Addison, Young, Steele, et beaucoup d'autres; mais bientôt ses opinions whigs, qu'elle affichait hautement, lui attirèrent des persécutions qui la forcèrent à quitter l'Angleterre; elle se réfugia à Venise, où elle vécut vingt-deux ans. Outre ses *Lettres*, elle a laissé quelques poésies.

Miss Edgeworth (1770-1849) appartenait à la même famille que l'abbé Edgeworth, qui assista Louis XVI dans ses derniers moments. Les membres catholiques de cette famille, irlandaise d'origine, vinrent habiter la France. Miss Edgeworth appartenait à la branche protestante; elle vécut retirée auprès de son père, mécanicien habile, qui eut le premier l'idée des communications télégraphiques. C'était un homme d'une haute vertu; il était lettré, et développa les qualités littéraires de sa fille par ses conseils et ses exemples; il composa même, de moitié avec elle, quelques ouvrages d'éducation, entre autres *Essays on practical education*. Les *Contes* de miss Edgeworth sont une peinture exacte et fidèle des mœurs irlandaises, peinture un peu raffinée, trop subtile de détails et d'analyse, mais empreinte de délicatesse féminine, et ne manquant pas d'attrait : tels sont *Castle Racrent, Irish Bulls, Patronage, Fashionable Tales, Harrington.* On croit que ces romans nationaux n'ont pas été sans influence sur le génie de Walter Scott, qui devait bientôt après prendre l'Écosse pour théâtre de ses fameux récits. Au fond, toutes ces créations sortent de l'école de Richardson. Miss Edgeworth a aussi composé une série de contes pour l'éducation de la jeunesse : *Moral Tales, Belinda, Leonora, Griselda, Helena ;* le style en est élégant et pur, la morale élevée, mais ils ont le défaut, comme la plupart des romans destinés à la jeunesse, de trop idéaliser la vie, d'exciter l'imagination, au

lieu de présenter le tableau des réalités positives de l'existence.

Dans le même genre de composition, il faut encore mentionner madame Inchbald, lady Morgan, et, sur un ton plus élevé, miss Baillie, qui a fait des drames dans le genre de Shakspeare. Miss Aikin est auteur de poésies charmantes. Helena Williams, qui faillit périr à Paris avec ses amis les Girondins, a écrit des *Lettres sur la France*, un *Voyage en Suisse*, un poëme, le *Pérou*, et des *Poésies* où la grâce s'unit à une vive imagination.

Walter Scott (1771-1832). Parler de cet écrivain, c'est réveiller tous les souvenirs de notre jeunesse; c'est nous reporter à ces jours de loisirs et d'enchantement, où nous passions des heures heureuses, si vite écoulées, à lire l'*Antiquaire*, *Ivanhoe*, *Rob-Roy*, *Quentin Durward*, et tant d'autres de ses romans dont l'intérêt ne tarissait pas. Quel autre écrivain a plus frappé notre imagination, nous a laissé de plus charmants souvenirs? Ce n'est pas un Homère, sans doute, comme l'ont prétendu certains critiques anglais; mais par la puissance et la magie du talent, par la variété de ses conceptions, par cet art merveilleux avec lequel il peint les paysages, les scènes historiques, chevaleresques, le moyen âge, aussi bien que les passions, les sentiments généreux du cœur humain, il s'est imposé à toutes les classes de lecteurs, il a pris une des premières places dans l'histoire des lettres, pendant qu'un autre génie, plus poétique peut-être, mais plus bizarre, moins varié, moins sympathique, Byron, donnait de son côté une impulsion nouvelle au courant de l'esprit humain.

Walter Scott, qui porte le nom même de la patrie écossaise, descendait d'une de ces grandes familles féodales, ou clans, dont le duc de Bucceleugh était le chef. Mais la

fortune n'est pas toujours au niveau de la noblesse de race. Son père était procureur à Édimbourg; il était l'aîné de quatorze enfants dont lui seul survécut. Par suite d'une chute qu'il fit à l'âge de deux ans, il resta boiteux toute sa vie, ce qui ne l'empêcha pas d'arriver à une taille imposante et à une grande vigueur de tempérament.

Deux choses développèrent en lui cette forte imagination et ces merveilleuses ressources d'esprit et de connaissances dont ses ouvrages font preuve : l'amour de la nature et de l'art, la lecture. Son enfance se passa au milieu de ces beaux paysages d'Écosse, si pittoresques d'aspect, si remplis de légendes et de souvenirs. Là, chaque rocher, chaque ruisseau, chaque tour en ruine rappelle les traditions du passé : guerres et aventures, récits et ballades, tout y est source d'émotion et de poésie. C'est là que Walter Scott puisa le goût de ses récits par lesquels il devait plus tard charmer le public. Lui-même en rend témoignage. « Il faudrait, dit-il, me reporter à une époque bien reculée de ma vie, si je voulais parler de mes exploits comme conteur, mais je crois que quelques-uns de mes camarades d'école peuvent encore attester que j'avais parmi eux une certaine réputation en ce genre, à une époque où leurs applaudissements étaient la seule compensation des disgrâces et des châtiments qu'encourait le futur auteur de romans, pour être lui-même un fainéant, et pour entretenir les autres dans la fainéantise pendant un temps qu'ils auraient dû employer à faire leurs devoirs. La principale jouissance de mes jours de congé était de m'échapper avec un ami de cœur, qui avait le même goût que moi, et de nous raconter tour à tour les aventures les plus étranges que nous pouvions imaginer. Nous faisions alternativement des contes interminables de chevalerie errante, de batailles

et d'enchantements, qui se continuaient d'un jour à l'autre, quand l'occasion s'en présentait, sans jamais arriver au dénoûment. »

Cet art de conter, Walter Scott le conserva toute sa vie; sa conversation avait un charme particulier, et ses récits, agencés avec art, auraient pu être écrits pour l'impression.

Au milieu de ses études pour le barreau, une maladie grave, occasionnée par la rupture d'un vaisseau sanguin, lui interdit pendant longtemps le mouvement et la parole; il lui fallut garder le lit assez longtemps, et supporter un régime des plus sévères; mais on lui laissa toute liberté pour la lecture : il s'y plongea avec passion, du matin au soir, sauf quelques parties d'échec, quand il trouvait un adversaire charitable. La bibliothèque paternelle y passa tout entière, depuis les romans de chevalerie, jusqu'aux vulgaires ouvrages des temps modernes. « J'amassais alors, dit-il, sans le savoir, des matériaux pour la tâche dont le destin a voulu que je m'occupasse avec tant d'assiduité. Cependant à force de lire et de relire les miracles de la fiction, je finis par éprouver quelque satiété, et je commençai peu à peu à chercher dans l'histoire, dans les mémoires, dans les voyages par terre ou par mer, et autres ouvrages semblables, des événements presque aussi merveilleux que ceux que j'avais lus dans les œuvres de l'imagination, avec cet avantage de plus qu'ils étaient vrais, du moins en grande partie. »

Sa santé rétablie, il reprit ses études de droit avec ardeur, et se fit recevoir avocat à vingt-deux ans. Il obtint des succès au barreau, et fut nommé shérif du comté de Selkirk, place qui lui rapportait trois cents livres par an, et qu'il remplit avec honneur et dignité. Pendant ses loisirs, il étudiait l'allemand; Gœthe et Schiller avaient

réveillé en Allemagne la tradition poétique des temps chevaleresques, que Walter Scott avait lui-même étudiée avec passion; il traduisit *Goëtz de Berlichingen*, et se mit à réunir les fragments d'anciennes poésies conservées dans les chaumières et les archives de l'Écosse. Ce recueil a pour titre : *Minstrelsy of the scottish border* (poésie chevaleresque des frontières de l'Écosse). Ce fut l'origine de sa renommée, et le début de ses grands travaux. L'Angleterre, et surtout l'Écosse, accueillit avec enthousiasme ce recueil de ballades, fait avec les soins d'un érudit et d'un poëte; ce jour ouvert sur l'horizon du passé devait ouvrir pour son auteur l'horizon de l'avenir.

Son père, en mourant, lui laissa une petite fortune, qui, jointe aux bénéfices de sa charge, lui donna une honnête indépendance, et lui permit de se livrer à son goût favori. Le premier fruit de ses loisirs poétiques fut le *Lai du dernier ménestrel*, poëme brillant et vigoureux, plein d'un noble enthousiasme; il fut accueilli du public avec un concert d'éloges. Le plan, la facture des vers, l'exécution entière portait un vrai cachet d'originalité. C'est une histoire à la fois fantastique et chevaleresque, chantée par le dernier survivant de ces bardes des *borders* (frontières) autrefois reçus dans les châteaux où ils s'asseyaient à la place d'honneur; le poëte suppose que la duchesse de Bucceleugh accueille le dernier des bardes et lui demande ce récit. On voit que Walter Scott a fait de son poëme un chant national et un souvenir de famille.

Encouragé par le succès, Walter Scott composa successivement plusieurs autres poëmes, où brillent, en général, des beautés de premier ordre : *Marmion, la Dame du lac, Rokeby;* ce sont toujours des légendes ou des fragments historiques appartenant à son pays natal, dont il voulait

devenir l'Homère. La faveur du public ne faisait que s'accroître, il obtint même celle de Pitt et de Fox; on lui donna la place de greffier en chef de la cour. Voyant la fortune lui sourire, il résolut d'augmenter son bien-être, et de se bâtir une demeure à sa convenance; il choisit Abbotsford, sur les bords de la Tweed, délicieuse contrée qui le charmait depuis longtemps. Il y éleva un château gothique, un vrai rêve, comme il le dit lui-même, un roman en pierre et en mortier, selon l'expression d'un voyageur français. Il dessina lui-même le parc et les jardins; l'art s'unit à la nature pour en faire une superbe résidence. A l'intérieur se trouvaient une riche bibliothèque, une salle d'armes historiques du plus haut intérêt; partout, un goût exquis joint à une grande richesse. Walter Scott se plaisait à faire les honneurs de son château, et à exercer envers les visiteurs une large et généreuse hospitalité.

Cependant après *Rokeby,* et quelques autres petits poëmes dont le succès fut médiocre, Scott s'aperçut que la faveur publique commençait à faiblir autour de ses ouvrages. Il en fait l'aveu lui-même. « Le genre et le style dont la nouveauté avait offert un attrait si puissant au public avaient alors commencé à perdre leur charme, parce qu'on y était accoutumé depuis longtemps; l'harmonie de cette versification était devenue fatigante et n'avait plus rien d'extraordinaire... En outre, un rival puissant et inattendu s'avançait sur le théâtre; un rival riche non-seulement en talents poétiques, mais en moyens d'obtenir cette popularité que j'avais acquise de préférence à des hommes qui la méritaient mieux. Le lecteur verra aisément que je veux parler ici de Byron, qui venait de publier le premier chant de *Child-Harold.* »

Ainsi Walter Scott sentait le côté faible de ses poëmes,

la monotonie du genre; il aurait pu ajouter que sous la forme riche de ses œuvres se cachait un certain vide de pensées, de passions et de caractères, en un mot l'absence d'une puissante poésie. Sous ce rapport, Byron devait l'emporter, et il crut prudent de sortir de la lice, pour chercher des combats où il n'aurait plus ce redoutable rival. Par instinct comme par calcul, il eut raison, car le roman devait être son triomphe. Il y était tout préparé par ses immenses lectures accumulées dans sa mémoire, par ses goûts archéologiques, sa profonde connaissance de l'histoire, des légendes, des caractères, des souvenirs de sa chère Écosse. Ce cadre plus large lui permettait de déployer ses merveilleuses qualités de conteur, d'y développer les caractères, d'y peindre largement les paysages, enfin d'y introduire les anecdotes, les coutumes, les particularités nationales dont il avait fait ample provision. Mais pour piquer davantage la curiosité, il résolut de garder l'anonyme. Son premier roman, *Waverley*, parut sans nom d'auteur, et n'en fut pas moins salué par l'admiration universelle. Il est bien vrai que l'opinion publique s'obstinait à le lui attribuer; mais l'éditeur garda si bien le secret, et Walter Scott démentit avec tant de bonhomie apparente toutes les avances que lui fit la curiosité, que celle-ci fut déroutée. Il continuait à remplir ses fonctions de shérif, à recevoir ses amis, à publier divers ouvrages d'érudition, si bien qu'on pouvait difficilement comprendre comment il eût eu le temps de composer ces romans si nombreux, si étudiés, et de si longue haleine.

C'est ainsi que parurent successivement *Guy Mannering*, l'*Antiquaire*, *Rob-Roy*, les *Puritains*, la *Prison d'Édimbourg*, la *Fiancée de Lammermoor*, l'*Officier de fortune*, *Ivanhoë*, le *Monastère*, l'*Abbé*, *Kenilworth*, le *Pirate*, *Nigel*, *Peveril du Pic*,

Quentin Durward, les *Eaux de Saint-Ronan*, *Redgauntlet*, les *Fiancés*, le *Talisman*.

Jusque-là, le secret de Walter Scott avait été bien gardé; quoiqu'il fût possédé par environ vingt personnes, aucune indiscrétion ne fut commise. Mais une catastrophe des plus tristes vint fondre sur lui et sur son éditeur, Constable : c'était en 1825. Il avait confondu ses intérêts avec ceux de cette maison de commerce, qui se trouva prise dans une crise financière, et sur le point de faire faillite. Le grand romancier, comptant sur la fécondité de son génie et le produit de ses ouvrages, avait endossé pour quatre-vingt mille livres de billets de la maison Constable, et quand les payements furent suspendus, il se trouva responsable de cette somme énorme, deux millions de francs. Il supporta ce coup avec un sang-froid sublime; sa santé, son humeur n'en furent point altérées. Il avait été imprudent, il résolut de réparer son imprudence par le travail, et de combler le gouffre. « Dans cette plume, dit-il, guidée par une main non connue, je semblais posséder quelque chose de semblable à la source mystérieuse d'or et de perles accordée au voyageur des contes orientaux; il n'y a nul doute que je crus pouvoir, sans folle imprudence, élever mes dépenses personnelles à un taux bien supérieur à celui dont j'aurais eu la pensée, si mes moyens s'étaient limités aux ressources de mon patrimoine, jointes au modeste revenu d'un emploi. J'avais acheté, construit, planté, et j'ai passé à mes propres yeux, comme à ceux des autres, pour avoir la jouissance assurée d'une fortune considérable. Ces richesses cependant, comme tous les biens de ce monde, se trouvaient exposées à des vicissitudes, et c'est sous leur influence qu'elles étaient destinées à prendre leur vol et à disparaître. »

Walter Scott demanda dix ans à ses créanciers pour acquitter son énorme dette. « Tant que Dieu m'accordera la vie et la santé, disait-il, le travail ne me fera pas peur. Voici bien des années que j'ai passées, enseveli dans les souterrains d'un labeur volontaire; pourquoi, maintenant que ce labeur devient indispensable, reculerais-je devant lui? » Son château d'Abbotsford était placé sur la tête de son fils, et ainsi sauvegardé; il fit vendre sa maison et son mobilier d'Edimbourg, ses livres chéris, ses meubles artistiques, loua un petit appartement dans une rue écartée, et se renferma dans son cabinet pour travailler au profit de ses créanciers.

Mais la nécessité où il fut alors de vendre le droit d'impression de ses œuvres ne lui permit plus de garder l'anonyme, et dans une réunion solennelle des souscripteurs de la caisse des artistes dramatiques à Edimbourg, Walter Scott dit : « Je suis l'auteur de *Waverley* et de tous les romans qui l'ont suivi; j'en suis le seul et unique auteur... Le charme est maintenant rompu et la baguette magique est brisée. » Il acheva alors son roman de *Woodstock*, et l'*Histoire de Napoléon*, en neuf volumes, ouvrages déjà commencés, et qu'il termina avec une rapidité étonnante; une seule année lui suffit. Il fit un voyage à Paris pour recueillir des documents et y reçut un accueil des plus flatteurs. Le manuscrit de son *Histoire* fut vendu trois cent cinquante mille francs. Un Français ne peut s'attendre à y trouver toute l'impartialité désirable; Waterloo était encore trop récent, et un Anglais devait nourrir bien des préjugés en 1827 contre le grand homme qui avait été toute sa vie l'ennemi implacable de l'Angleterre. De plus, cet ouvrage se sent de la précipitation avec laquelle il fut improvisé; il y a bien des négligences et des erreurs, trop

de passion et de colère; le temps a fait justice de ces défauts, et l'œuvre est bien tombée aujourd'hui.

Son *Histoire d'Écosse,* à l'usage de son petit-fils, n'est pas entachée de la même partialité : là, l'écrivain était maître de son sujet, comme de son jugement et de son goût : c'est une œuvre saine et fort intéressante par le côté épisodique et pittoresque.

Mais le roman fut toujours son occupation principale; voici les titres de ceux qui appartiennent à cette dernière période de sa vie : *la Jolie Fille de Perth, Charles le Téméraire, Robert, le Château périlleux.* Il faut y joindre l'*Histoire de la démonologie.*

L'espace ne nous permet pas de donner l'analyse d'aucun de ces romans, ni d'en faire la critique au point de vue des qualités et des défauts. Il est évident que l'intérêt n'est pas le même dans tous, et que le génie de l'écrivain n'est pas partout égal : ce serait trop demander dans une collection si nombreuse. Le défaut principal est dans le style, qui manque de fermeté et de précision. L'auteur écrit trop, et trop vite; son œuvre manque de maturité, de netteté dans les contours, de sobriété dans les descriptions; il s'y perd parfois jusqu'à la fatigue, et l'idée, au lieu d'être burinée vigoureusement, devient molle et s'alanguit.

Mais dans l'ensemble, et tel qu'il est, Walter Scott est une merveilleuse organisation poétique, un de ces écrivains qui creusent un profond sillon à travers un siècle. « Il s'associe, dit un critique, à tout ce qui est de l'humanité; il nous apprend, sous la direction de Shakspeare, son grand modèle, à découvrir les vices sous les vertus, les vertus sous les vices, et à ne jamais croire sur parole les assertions haineuses de l'histoire. C'est un juge qui ne se passionne jamais, ou qui laisse chacun de ses person-

nages vivre de sa vie libre et naturelle; chez lui, rien n'est exagération, prétention, extase : tout marche et vit dans le monde réel; l'air est pur et libre autour de lui; la vie facile et indépendante; chaque pas est un plaisir, chaque nouvel objet offre une jouissance nouvelle. La nature de son génie, calme et lucide, le rapproche de Goëthe, génie plus poétique, et qui s'est souvent élevé jusqu'à l'idéal de son art, mais qui n'a pas laissé, comme Walter Scott, tout un monde vivant, peuplé de créatures aimées ou redoutées, vraies et passionnées, distinctes et impérissables[1]. »

Cependant la robuste santé de Walter Scott ne put résister longtemps au labeur incessant qu'il s'était imposé dans l'intérêt de ses créanciers; au bout de six années, l'épuisement se fit sentir, et l'angoisse morale, la crainte de ne pas achever son œuvre dût contribuer à user les ressorts de cette forte intelligence. En 1831, il s'opéra en lui un changement notable; son humeur, jusque-là si égale, s'en ressentit : la paralysie commençait. Les médecins, pour l'arracher à un travail qui le tuait, conseillèrent un voyage sur le continent. Le gouvernement mit un vaisseau à sa disposition; il partit pour Malte, visita Naples, Pompéi, Rome; mais les musées antiques purent à peine éveiller son attention, autrefois si vive, pour les débris du passé. Il regrettait sa chère Écosse, et avait hâte d'y rentrer. Il revint par la Suisse et le Rhin, de plus en plus miné par la maladie. La vue de son splendide Abbotsford le ranima un peu, mais la stupeur, la léthargie, le délire finirent par s'emparer de lui, et il expira, au milieu de sa famille, le 21 septembre 1832.

[1] PHILARÈTE CHASLES, *Études sur l'Angleterre au dix-neuvième siècle.*

Comme homme, Scott était la bonté, la douceur même; il avait toutes les vertus de l'homme privé, du chef de famille. Il a prouvé, par ce travail herculéen où il a brisé sa vie, jusqu'à quel point il portait la probité et la délicatesse de conscience. Il était aimé parce qu'il savait se rendre aimable, il repoussait la satire comme la médisance : une haute moralité a dominé sa vie aussi bien que ses œuvres.

CHAPITRE XIV.

Lord Byron : son caractère, ses études, ses premiers essais poétiques : *Heures d'oisiveté, Bardes d'Angleterre et critiques d'Écosse.* Son premier voyage. Les premiers chants de *Child Harold;* le *Giaour,* la *Fiancée d'Abydos,* le *Corsaire, Lara.* Son mariage. Son exil volontaire. *Manfred,* le *Prisonnier de Chillon.* Byron peint par lui-même. Les *Lamentations du Tasse, Beppo, Mazeppa,* la *Prophétie du Dante.* Drames de Byron : *Marino Faliero, Sardanapale, Werner, les Deux Foscari, Caïn, Ciel et Terre.* Le poëme de *Don Juan.* Mort de Byron en Grèce. Ses *Mémoires* publiés par Thomas Moore. Jugement sur ce poëte et ses œuvres. — Thomas Moore et l'école romantique. — Wordsworth et les *lakistes.* — Southey. — Coleridge. — Lamb. — Keats. — Shelley. — Rogers. — Thomas Campbell.

George-Noël Gordon, lord Byron (1793-1824). Le caractère de cet écrivain forme le contraste le plus complet avec celui du précédent. Autant Scott était doux, bienveillant, épris de la solitude, de la vie de famille, fidèle à l'amitié, aux devoirs de société, aux convenances, ennemi du fracas et du scandale; autant Byron fut violent, aigri, passionné, orgueilleux, amoureux de bruit et de renommée, même aux dépens de sa réputation, brisant par caprice ou violence les liens de famille, fougueux en tout, méprisant la vie sociale et l'humanité entière, plein de contrastes, d'élans impétueux, de sensibilité, de sombre dédain, de scepticisme : en un mot le génie touchant presque à la folie.

Cette race des Byron, antique et illustre, semble partout marquée d'un sceau tragique. La même souche a produit les Byron d'Angleterre, venus de Normandie avec la con-

quête, ceux de France, dont le dernier, infidèle à Henri IV, tomba sous la hache du bourreau; enfin ceux de Courlande, représentés par le célèbre Biren, favori de Catherine II. Le grand-oncle de lord Byron, pair d'Angleterre, avait été accusé d'avoir tué un de ses parents; son père, non moins farouche, avait mené une vie de jeu et de dérèglements; il ruina sa femme, une Gordon, et s'enfuit pour aller mourir à Valenciennes.

Quant à la mère de lord Byron, elle avait le caractère difficile, irritable, impétueux, et l'enfance du poëte, qui avait hérité de toutes ces violences de race, se passa, auprès de sa mère, en scènes de colère mêlées d'attendrissement, qui touchaient parfois au tragique. Étonnez-vous, après cela, de cette fougue impétueuse, de ces passions désordonnées, fatales, dont fut marquée la vie de cet homme extraordinaire qui disait que, parmi les hommes, il était *avec eux, sans être l'un d'eux* :

With them, but not one of them.

Un jour, au milieu de ces scènes violentes, il tomba, se blessa au pied, et resta boiteux pour la vie. Cette infirmité fut pour son orgueil une blessure morale qui ne s'effaça jamais; elle aigrit son caractère déjà si sombre, si misanthrope; il était beau de visage, il avait l'orgueil de sa beauté, mais il boitait! Cela gâtait tout à ses yeux, et lui faisait perdre tous ses avantages.

Il avait huit ans quand son grand-oncle mourut, lui laissant la pairie héréditaire. Ses études furent faibles et fort irrégulières; écolier indocile, il aimait avec passion les exercices du corps, se distinguait par toutes sortes de prouesses et de folies. Ses amitiés étaient vives; il se serait fait tuer pour un ami. C'est à Harrow, puis à Cambridge

qu'il passa ses années scolaires, entremêlées d'orgies et de caprices : il élève dans sa chambre tantôt un ours, tantôt des chiens, qu'il appelait son académie. Parfois il jeûne pour ne pas grossir, puis il mange et boit outre mesure. Nature étrange, dévoyée, immorale, il est en révolte ouverte contre sa patrie, contre la société, contre toute espèce de joug.

Au fond de tout cela fermentait une séve poétique qui ne demandait qu'à se faire jour. Ses premiers essais, publiés en 1807, sous le titre d'*Heures d'oisiveté*, ne pouvaient encore faire deviner un grand poëte; c'était des imitations timides d'Ossian et des poëtes allemands, mêlées à quelques vifs éclairs de poésie personnelle. La *Revue d'Édimbourg*, qui était alors l'oracle du goût, parla avec quelque dédain de l'auteur et de l'ouvrage. Ce fut l'étincelle qui fit jaillir la foudre. Byron riposta par une satire amère et virulente ayant pour titre *Bardes d'Angleterre et critiques d'Écosse*, où il vengeait son orgueil outragé aux dépens de tous les auteurs du temps : c'était plus qu'une satire, c'était un défi et une insulte; il en a reconnu plus tard l'excès et l'injustice, particulièrement en ce qui concerne Jeffrey, W. Scott et Moore. Mais il avait produit l'effet qu'il voulait; il prouvait la force de son talent, il s'emparait de l'attention publique, et réduisait ses adversaires au silence.

En effet, personne ne releva cet audacieux défi. Byron, un peu auparavant, avait pris sa place à la Chambre des pairs, mais il n'y avait trouvé que froideur et indifférence; ni parents ni amis pour lui faire accueil; ses folles dépenses et ses orgies avaient déjà altéré sa santé et sa fortune. Il dénoua cette situation bizarre et difficile par un exil volontaire, un voyage de deux années, d'où il devait rapporter

des impressions poétiques et une renommée grandissante. Avant de partir, il réunit ses amis dans son château de Newstead, se déguisa en moine, lui et ses convives, et fit éclairer la salle du festin avec des bougies placées dans des crânes humains : justifiant ainsi la réputation étrange dont il semblait se faire gloire.

Byron parcourut l'Espagne, la Grèce, l'Asie Mineure, Constantinople, et revint en Angleterre au moment où sa mère expirait. Malgré leurs querelles passées, l'affection réciproque avait survécu, et Byron éprouva une vive douleur de cette perte.

De son voyage en Orient, Byron rapportait un poëme qu'il avait composé avec ses impressions, et qui ne pouvait manquer d'être fortement empreint de son originale personnalité; c'était les deux premiers chants de *Child-Harold*, qui ne fut terminé que plus tard et à la suite d'autres voyages. Cette fois, Byron prenait sa place parmi les poëtes de son pays, et l'on peut dire du monde entier; à cette place il était sans rival. Pourtant il choquait toutes les idées reçues, il se montrait misanthrope et antisocial; l'amertume, la haine, le scepticisme, l'ironie étaient semés à pleines mains dans ces strophes enfiévrées de passions, bouillonnantes de poésie : c'était un anathème à la société, surtout à l'Angleterre dont il détestait la morgue aristocratique, le bon ton gourmé des salons, le *cant* et les traditions féodales. Byron ne conservait qu'une admiration, celle de la nature, avec laquelle souvent il confond Dieu lui-même, car il est panthéiste sans le savoir. Malgré cela, le succès de son poëme fut immense; il retentit par toute l'Europe, tant cette riche et puissante poésie s'imposait à l'admiration.

D'autres poëmes, tous admirables de force, de sentiment,

de grâce, suivirent celui-là; ce sont le *Giaour,* la *Fiancée d'Abydos,* le *Corsaire, Lara,* l'*Ode à Napoléon.* Byron y découvrait des richesses inconnues et une forme toute nouvelle pour rendre les sentiments intimes et la couleur locale : les scènes orientales y sont peintes avec tout le coloris brillant que comporte le sujet.

Byron reparut alors à la Chambre et y fit son premier discours, son *maiden speech,* selon l'expression anglaise, sur le bill de dissolution; il fit encore deux autres discours, dont l'un en faveur des catholiques d'Irlande; de son aveu, il n'était pas orateur.

Maître de l'opinion et partout admiré, sinon estimé, Byron pouvait fixer son existence et se préparer une vie heureuse, lorsque son mariage avec une riche héritière, miss Milbanke, vint raviver le scandale de ses jeunes années par des griefs nouveaux. Soit que Byron continuât, étant marié, la vie trop indépendante de ses années de célibat, soit que le caractère un peu sec et formaliste de sa femme n'ait pas eu toute la conciliation possible, lady Byron déclara ne pouvoir vivre sous le toit conjugal, et retourna dans sa famille, emmenant avec elle sa fille Ada, l'unique enfant issu de ce malheureux mariage. Une séparation légale eut lieu; tous les torts retombèrent sur Byron; les journaux le couvrirent d'opprobre. Le cœur plein de tortures et de fureur, il quitta pour toujours l'Angleterre, en lançant son célèbre *Adieu,* et alla demander à l'Italie le repos, la vie facile et voluptueuse que l'Angleterre ne pouvait lui procurer. Il passa par la Belgique, visita le champ de bataille de Waterloo, où Napoléon avait succombé un an auparavant, remonta le Rhin, et s'arrêta aux bords du lac de Genève. C'est là qu'il reprit la suite de *Child-Harold,* qu'il composa *Manfred,* un drame de

maudit, comme *Faust;* le *Prisonnier de Chillon,* récit émouvant et dramatique d'une beauté achevée. Il séjourna ensuite à Venise, puis à Ravenne et à Pise, écrivant toujours et se livrant à des plaisirs scandaleux, à des exercices violents ou à des conspirations révolutionnaires. Quelques passages de son journal suffiront à montrer ce qu'était cet homme étrange, dont les emportements touchaient presque à la folie.

« Pourquoi ai-je été toute ma vie plus ou moins ennuyé? Je ne sais que répondre, mais je pense que c'est dans mon tempérament, comme aussi de me réveiller dans l'abattement, ce qui n'a jamais manqué de m'arriver depuis plusieurs années. La tempérance et l'exercice que j'ai pratiqués parfois et longtemps de suite, vigoureusement et violemment, n'y faisaient que peu ou rien. Les passions violentes me valaient mieux. Quand j'étais sous leur prise directe, chose étrange, j'étais agité et non abattu. Pour le vin et les spiritueux, ils me rendent sombre et sauvage jusqu'à la férocité, silencieux pourtant et solitaire, point querelleur si l'on ne me parle pas. Nager aussi me relève; mais en général je suis bas, et tous les jours plus bas. A cela, pas de remède, car je ne me trouve pas aussi ennuyé qu'à dix-neuf ans. La preuve en est qu'à cet âge-là, j'étais obligé de jouer ou de boire, ou d'avoir une excitation quelconque, sans quoi j'étais misérable... A présent, ce qui m'envahit le plus, c'est l'inertie, et une sorte d'écœurement plus fort que l'indifférence. Si je me réveille, c'est par des fureurs... Je présume que je finirai comme Swift, c'est-à-dire que je mourrai d'abord par la tête, à moins que ce ne soit plus tôt et par accident. »

Ces aveux sont tristes, mais ils peignent l'homme à nu: qu'est-ce donc que le génie, sous cette misérable enve-

loppe, et pourquoi tant de faiblesse à côté de tant de grandeur? Byron a toujours manqué d'un frein moral; la foi religieuse n'a jamais eu de prise sur son âme, et sans elle, point de vraie vertu, point d'homme complet, point de bonheur.

Il faut achever d'indiquer les œuvres de Byron pendant cette dernière période de sa vie : ce sont les *Lamentations du Tasse, Beppo,* conte italien; *Mazeppa,* la *Prophétie du Dante;* plusieurs drames, les uns historiques, comme *Marino Faliero, Sardanapale, Werner,* les *Deux Foscari;* les autres de fantaisie, plutôt abstraits que réels : *Manfred* est de ce nombre, ainsi que *Caïn, Ciel et Terre.* C'est la partie la moins heureuse de ses œuvres, car il n'avait pas le génie dramatique; habitué à la méditation rêveuse, à l'élan lyrique, il lui manquait le mouvement, la variété, l'art de combinaison qui conviennent au théâtre. Chez lui, un caractère est fortement dessiné, et absorbe tous les autres : ce caractère, c'est lui-même; qu'il s'appelle Manfred, Caïn, ou Harold, Lara, Don Juan, c'est toujours Byron, le poëte subjectif, peu varié, toujours personnel, et tirant de là toute sa puissance.

Don Juan, le dernier, le plus célèbre de ses poëmes, et aussi le plus immoral, parut après sa mort; c'est encore Child-Harold, ou, si l'on veut, Byron au déclin de sa vie, plus méprisant, plus caustique, plus sceptique que jamais; le style est admirable de légèreté, de finesse, mais au fond, c'est une débauche de génie, c'est une insulte à la pruderie anglaise et même à la morale universelle; le poëte y rit de tout, avec le cynisme d'un épicurien et le persiflage spirituel d'un sceptique blasé. La haute société anglaise, lady Byron et sa famille y reçoivent de cruelles atteintes : Byron se vengeait avec l'arme terrible de l'allusion et de l'ironie.

Ce qui frappe surtout dans cette singulière création, c'est une alternative continue de la gaieté satirique, du ton badin et léger, et de l'émotion grave, des images les plus élevées : le laid et le beau, le ridicule et le sublime se heurtent pour ainsi dire à chaque page : image trop vraie de la vie, et surtout de la société moderne.

Ce poëme, qui n'est qu'un long et triste sarcasme, fut comme le dernier mot de Byron, son adieu à une société méprisée, à un monde qu'il détestait, à une vie dégradée qui lui était à charge. Quand le génie tombe dans le raffinement et la charge, c'est qu'il est malade et près de s'éteindre. Il comprit qu'il avait souillé la source de l'inspiration, et qu'une vie active pouvait seule le régénérer. Une noble cause se présentait à défendre, celle de la Grèce opprimée par l'Islam : il vola à son secours. Mais à peine débarqué, il se trouva en butte aux rivalités, aux jalousies, à l'ambition, à la cupidité d'une foule de gens d'un patriotisme équivoque et d'un caractère peu estimable : il lutta quelque temps, et avec énergie, contre les difficultés, mais une maladie vint l'emporter à trente et un ans.

Thomas Moore, ami de Byron, était dépositaire de ses manuscrits : il les détruisit par scrupule, ne conservant que des lettres, des fragments qu'il publia sous le titre de *Mémoires de lord Byron*. C'est là, malgré les lacunes regrettables, qu'il faut aller chercher le poëte, mais surtout l'homme, pour bien apprécier l'un et l'autre.

En résumé, Byron est un grand poëte, mais une étrange nature, pleine de paradoxes et de contradictions. Né grand seigneur et pair d'Angleterre, il se fait démocrate par dépit et colère plutôt que par conviction; il méprise les Grecs, et va mourir pour leur cause. Il passe brusquement du plaisir, de la mollesse à l'action violente; il se

plaît dans le vice, et il a des élans admirables vers la vertu. C'est une âme malade, et sa grande maladie c'est l'orgueil. Walter Scott l'a bien jugé : « Pauvre Byron, disait-il, c'était un homme d'une véritable bonté de cœur, ayant les sentiments les plus affectueux et les meilleurs. Il s'est misérablement perdu par son mépris insensé de l'opinion. L'opposition publique, au lieu de l'avertir ou de le retenir, ne faisait que l'exciter à faire pis. »

Comme poëte, Byron invente peu; il manque de variété; sa poésie est lui-même; elle est concentrée dans son âme, elle se rapporte à lui seul, car il ne fait que l'épopée de son propre cœur. Ses principaux personnages lui ressemblent et se ressemblent : ils sont tous sceptiques, sombres, railleurs, dévorés d'orgueil et avides de plaisirs; ce sont, comme on dirait aujourd'hui, des déclassés, qui ont pris la société en dégoût et en haine, mais qui, avec leur orgueil et leurs prétentions, ne sont bons qu'à maudire et à railler : rien d'utile ne peut sortir de leur force prétendue, qui au fond n'est qu'impuissance. Byron, comme eux, est un poëte négatif, dont l'influence a été malsaine. Varié dans la forme, il est monotone au fond; quand son imagination est frappée, elle rend ou reflète l'objet avec une énergie rapide, brillante; puis elle s'arrête, faute d'aliment. Aussi n'a-t-il fait aucun grand poëme, rien que de grandes ébauches, des fragments : il disait de lui-même : « Mon esprit n'est qu'un *fragment* », et ce jour-là il s'est bien jugé. Ses deux principaux poëmes, *Child-Harold* et *Don Juan*, sont-ils autre chose que des fragments, une série d'impressions et de descriptions de voyages, dénués de plan, de conception et de vues d'ensemble? Voici, du reste, comment l'a jugé un critique qui a bien analysé son génie :

« Il y avait en lui des tempêtes intérieures, des avalanches d'idées qui ne trouvaient d'issue que par l'écriture. Il a écrit par trop-plein, comme il l'a dit, par passion, par entraînement, par beaucoup de causes, mais jamais par calcul, et presque toujours avec une rapidité étonnante : le *Corsaire* en dix jours, la *Fiancée d'Abydos* en quatre... Il n'y a point d'aussi grand poëte qui ait eu l'imagination aussi étroite ; il ne peut pas se métamorphoser en autrui. Ce sont ses chagrins, ses révoltes, ses voyages, à peine transformés et arrangés, qu'il met en ses vers. Il n'invente pas, il observe ; il ne crée pas, il transcrit. Sa copie est poussée au noir, mais c'est une copie. « Je ne peux, dit-il, écrire sur quoi que ce soit sans quelque expérience personnelle, et sans un fondement vrai[1]. »

A ce jugement d'un critique français, il convient d'ajouter celui du grand historien anglais Macauley, qui, six ans après la mort de Byron, prédisait déjà la décadence de sa renommée, si complète de nos jours. « Quelques années de plus détruiront tout ce qui peut rester encore de ce pouvoir magique qui appartint autrefois au nom de Byron. Pour nous, il est encore un homme jeune, noble et malheureux ; pour nos enfants, il ne sera plus qu'un écrivain. Que sa poésie subisse un sévère épluchage, que beaucoup de ce qu'ont admiré ses contemporains soit ultérieurement rejeté comme étant sans valeur, nous avons peu de doute à cet égard. »

Thomas Moore (1780-1832). Après Byron, et autour de lui, il faut grouper l'école romantique anglaise, qui parut au commencement de notre siècle, et forma une secte de dissidents, aussi unis, aussi bruyants, aussi ambitieux

[1] Taine, *Histoire de la littérature anglaise*, t. IV.

que les romantiques français qui vinrent à leur suite vingt ans plus tard. Wordsworth, Southey, en sont les principaux chefs, avec Moore, un des plus brillants par l'imagination.

Thomas Moore était Irlandais, et il a illustré sa terre natale par ses *Mélodies irlandaises*, où il a chanté, avec une grâce admirable, une harmonie enchanteresse, les tristesses et les beautés de la verte Érin : ces chants sont composés sur des airs nationaux et populaires.

Moore avait débuté par une traduction d'*Anacréon*, qui a moins de fidélité que de charme; il a un peu transformé le poëte grec à son image; il lui a enlevé de sa simplicité pour lui donner plus de passion et d'enthousiasme. Il composa ensuite, à l'imitation de Catulle, des poésies légères, sous le titre de *Tom Little's poems*, dont les tableaux passionnés touchent à la licence. Sa fertile et riche imagination s'est exercée sur une foule de sujets, où domine l'élément lyrique : ce sont des *Odes*, des *Ballades*, des *Airs nationaux*, et aussi des *Épîtres*, des *Satires*, dont quelques-unes sont originales et fort piquantes. Son poëme oriental, les *Amours des anges*, n'a qu'un intérêt secondaire; mais dans *Lalla-Rook* il a pris un vol élevé, et su peindre les mœurs d'Orient avec une vérité qui fait illusion. Ce roman est en prose, mais il n'en brille pas moins de toutes les richesses de l'imagination, on peut même dire qu'il en devient fatigant : trop d'éclat finit par éblouir. C'est en général le défaut de ce poëte, le plus habile coloriste de l'école moderne. En prose, Moore a aussi composé des ouvrages dignes d'attention : la *Vie de Sheridan*, bien écrite, mais trop ornée; l'*Histoire d'Irlande*, œuvre d'érudition profonde et puisée aux meilleures sources. Ses *Mémoires* ont été publiés par lord John Russel.

William Wordsworth (1770-1850) est le chef de l'école des *Lakistes* : Coleridge et Southey en sont avec lui les principaux représentants. Ce nom leur vient des lacs du Cumberland et du Westmoreland, où ils ont habité; Walter Scott lui-même pourrait figurer parmi eux par la nature de ses poésies et sa prédilection pour les paysages écossais. La poésie de Wordsworth se perd un peu dans les nuages du mysticisme, où il côtoie les idées spiritualistes de Platon, le panthéisme de Pythagore, le tout mêlé au sentiment chrétien; une sorte de sérénité contemplative plane sur ses œuvres, qui sont plus admirées de la critique qu'elles ne sont populaires. Walter Scott avait en haute estime le talent de ce poëte, Outre ses *Ballades* et ses *Poëmes*, il faut citer sa grande épopée descriptive l'*Excursion*, d'une poésie pure, substantielle, mais sérieuse et froide.

Robert Southey (1774-1843) est le plus fécond écrivain de cette phalange littéraire : il a laissé plus de cent volumes, tant prose que vers, écrits avec talent, sinon avec génie. Trop de fécondité ôte toujours à la force de la conception.

Dans sa jeunesse, il eut de la peine à percer; il vécut dans la gêne, et trouva qu'il y avait beaucoup à réformer dans l'organisation sociale : il rêvait l'égalité complète, et admirait fort les extravagances de la Révolution française. Mais il revint bientôt à des idées plus saines, surtout quand il eut obtenu des honneurs et des places : poëte lauréat, pensionné du gouvernement, défenseur bien rétribué de l'aristocratie anglaise, il vécut dans une retraite paisible et studieuse, et passa quarante années dans le Cumberland, non loin de Coleridge et de Wordsworth. Poëte, critique, historien, collaborateur actif du *Quarterley Review*,

Southey est un écrivain infatigable, plein d'imagination, novateur comme Victor Hugo, chercheur de légendes poétiques jusqu'au fond du Mexique et de l'Inde, et sachant mettre habilement en scène toute cette féerie magnifique, invraisemblable, qui étonne, amuse, éblouit un instant, mais ne laisse ensuite que le vide, comme toutes les choses qui sortent du naturel et du possible.

C'est dans ce goût que sont composées les cinq grandes épopées de Southey, *Jeanne d'Arc,* qu'il écrivit à dix-neuf ans; *Thalaba,* poëme narratif avec dragons, monstres, magiciens, hippogriffes; la scène est arabe ; *Kehama,* dans le même genre, mais de couleur indoue, avec toute la mythologie qui se joue autour de Brahma, Siva et Vichnou; *Madoc,* légende écossaise, qui nous représente un prince celtique du troisième siècle allant découvrir l'Amérique; puis des légendes espagnoles et portugaises où figurent Colomb, Pizarre et Cortez, les conquérants du nouveau monde ; *Roderic, dernier roi des Goths,* tableau légendaire de l'invasion arabe. Comme toujours, Southey enveloppe la réalité dans une sorte de mirage fantastique et surnaturel; c'est de la poésie factice, qui éblouit et fatigue : l'originalité n'est qu'à la surface. En prose, il faut citer sa *Vie de Nelson,* l'*Histoire du Brésil,* l'*Histoire la guerre de la Péninsule,* etc.

Coleridge (1770-1834) est le poëte philosophe et mystique du groupe lakiste; dans un voyage en Allemagne, il s'était épris des doctrines de Kant et de Fichte, dont ses ouvrages portent l'empreinte; cela n'a pas contribué à y jeter de la clarté. Il faut ajouter que Coleridge s'était habitué à prendre de l'opium, autre cause de l'obscurité et de l'incohérence qui règnent dans ses idées, surtout en prose. Comme poëte, il a tout le charme de la rêverie sentimentale et de la mé-

lancolie solitaire; il rend la passion avec une délicatesse et un charme ravissants. Il a fait quelques drames, dont un seul, le *Remords*, a réussi. Son *Wallenstein* est une traduction de Schiller. Comme Southey, Coleridge avait salué l'aurore de la Révolution française; il finit par la maudire quand il en vit les excès.

Charles Lamb (1775) est un des derniers des poëtes romantiques que nous citerons; il s'attacha, comme Sainte-Beuve, à la restauration du seizième siècle, et fit de fort belles poésies, empreintes d'originalité, de grâce et de délicatesse. Il cherche à imiter les vieux auteurs, de là un peu d'affectation, car on ne sort pas impunément de son siècle, et une restauration surannée risque toujours de choquer le goût; il faut laisser aux archéologues ces études méticuleuses du passé : on gagne peu de chose à remuer des cendres.

John Keats (1795-1821). Les deux derniers poëtes qui se présentent à nous pendant cette période sont deux jeunes gens dont la destinée a eu une triste analogie; tous deux poëtes pleins de sentiment, mais en révolte contre Dieu et la société; tous deux traînant hors de leur patrie une existence vagabonde, terminée par une mort prématurée; tous deux enterrés côte à côte, à Rome, dans le cimetière des protestants : ils se nomment Keats et Shelley.

Keats appartenait à une pauvre famille qui eut l'ambition de faire parvenir ses enfants, et leur donna une éducation au-dessus de leur fortune. Il était élève en chirurgie, mais la lecture d'Homère, de Spenser, de Byron, lui exalta l'imagination; il devint poëte, et composa *Hypérion* et *Endymion*, qui furent salués comme des chefs-d'œuvre. C'était une résurrection du paganisme sensuel, mêlé à un certain mysticisme septentrional, et décoré par la mise en

scène du paysage le plus éclatant. Ce premier triomphe du jeune poëte lui fut fatal : il se plongea avec ardeur dans ce sensualisme poétique et ces créations païennes où devait s'user sa frêle existence; une sorte d'engourdissement moral s'empara de lui; après avoir erré quelque temps en Écosse et en Irlande, ses amis le firent partir pour l'Italie, et il alla s'éteindre à Rome, de la maladie qui le minait depuis longtemps, à l'âge de vingt-cinq ans. Byron, qui avait été dur et injuste pour ses œuvres, dont il était peut-être jaloux, lui rendit ensuite plus de justice, et dit que *Hypérion* était « un fragment d'inspiration titanique, sublime comme *Eschyle* ». Philarète Chasles dit, à propos de Keats : « On ne peut s'empêcher de penser que si cet adolescent de génie avait été un chrétien sincère et pratique, il aurait vécu. Une activité régulière eût protégé sa pensée et ses forces. Malheur à qui ne demande à la vie que l'intensité de la sensation ! Celui-là manque le but supérieur de l'être, qui est l'activité harmonieuse, l'imitation de la grande loi divine, ou, comme dit Platon, la *sainteté*. »

Percy-Bisshe Shelley (1793-1822) est cet autre enfant de génie qui, comme le précédent, divinisa les forces de la nature, et se jeta dans un panthéisme insensé, en haine des croyances chrétiennes; sur les bancs de l'école, il se proclamait athée, et se faisait chasser de l'université d'Oxford; son père lui-même le rejetait de sa maison; tout jeune encore, il avait perdu sa mère, qui n'avait pu diriger et régler les impressions de son enfance, ni servir de contre-poids à la sévérité paternelle. Jeté sans ressources sur le pavé de Londres, il mena pendant trois ans, à travers le royaume, une vie de courses, d'aventures et de privations, écrivant des pamphlets contre l'autorité, poursuivi par la police, et contractant à Gretna-Green un mariage

mal assorti, que sa famille ne voulut pas reconnaître, et qui se dénoua par un divorce. Son premier poëme, la *Reine Mab,* fut composé au milieu de cette vie de tribulations et de fautes (1813) : c'était l'œuvre d'un révolté qui jetait son défi au ciel et à la terre; il lui attira plus de haines que de sympathies. Shelley voit se fermer devant lui toutes les portes et toutes les bourses; il a le tort de contracter un second mariage qui ne sera pas plus heureux que le premier, et il quitte son pays avec une jeune femme de dix-sept ans, traverse à pied la France, et arrive en Suisse, sans ressource aucune. Quelques années se passent dans cette vie errante, pleine de tribulations et de misère, qui aboutit au suicide de la pauvre femme : elle se noie dans le lac de Green-Park, et Shelley, abreuvé d'amertumes, privé de ses enfants que lui enlève une décision de l'autorité, se rend en Italie, auprès de lord Byron, devenu son ami, pour y mourir, quatre ans après, noyé près de Livourne, dans une promenade en mer (1822). Son corps, recueilli par Byron et quelques amis, fut brûlé par eux sur la plage, et les cendres portées au cimetière des protestants à Rome : triste vie et triste fin d'un poëte qui avait reçu l'étincelle du génie.

Ce jeune Titan, foudroyé dans une tempête, a voulu réhabiliter le Titan antique, dans son poëme *Prométhée délivré,* dont le symbole est la glorification de la révolte contre le pouvoir divin : l'opprimé triomphe, et Jupiter est détrôné.

La *Révolte de l'Islam* est un poëme politique consacré à célébrer la Révolution française : toujours la révolte érigée en droit et en devoir. *Peter Bell III* est une satire pleine de verve et d'ironie; *Adonaïs,* une touchante élégie sur la mort de Keats; les *Cenci,* un drame d'une réalité hideuse

et repoussante. Mais le génie de Shelley se déploie surtout avec une rare élévation dans la poésie lyrique, où la perfection de la forme le dispute à la profondeur de la pensée; plusieurs de ses sonnets sont de vrais chefs-d'œuvre. Cette âme égarée, maladive, était douée d'une sensibilité, d'une délicatesse exquise. La renommée de Byron avait écrasé la sienne; mais depuis quelques années, la balance est renversée; une justice rétrospective a fait descendre Byron de son piédestal olympien, et Shelley a regagné, dans l'opinion et la critique, une des premières places; il est devenu le chef de l'école moderne.

Shelley, ennemi du christianisme, en avait pourtant entrevu la grandeur : un jour, au milieu de la cathédrale de Pise, il s'écria : « Quelle religion que le christianisme, si la charité, non la foi, lui servait de base! » Comme si la charité n'avait pas sa source dans la foi! Hommes de passion et d'imagination, les poëtes manquent presque toujours de logique, et rarement ils reviennent de leurs erreurs, parce qu'ils sont trop enivrés d'eux-mêmes; ils prennent leurs impressions, leurs rêves, pour des guides infaillibles : l'autorité leur manque, parce qu'ils ne savent pas eux-mêmes la subir.

Samuel Rogers (1763-1855) était fils d'un riche banquier; il consacra ses loisirs à voyager, à cultiver la poésie, en même temps qu'il faisait un noble usage de sa fortune en faveur des arts et des lettres. La poésie didactique fut son genre de prédilection, genre borné qui se prête mieux à l'habileté, à l'élégance, à l'harmonie du vers qu'à l'essor d'une pensée inspirée. C'est dans ces limites que resta Rogers dans ses diverses productions : les *Plaisirs de la mémoire*, *Jacqueline*, la *Vie humaine*, l'*Italie*, sa meilleure œuvre, et diverses *Épîtres*.

Thomas Campbell (1777-1844) précéda W. Scott dans la carrière poétique, mais fut ensuite éclipsé par lui. On accueillit avec enthousiasme ses premiers poëmes, les *Plaisirs de l'espérance*, le *Rêve du soldat*, la *Bataille de Hohenlinden*, *Gertrude de Wyoming*. Il forme la transition entre l'école classique de Pope et le réveil romantique dont il donne le signal. Son succès est dû à cette initiative, qui paraissait alors de la hardiesse ; mais Byron le fit oublier, car il n'avait pas cette supériorité de l'invention, ce caractère de puissance personnelle qui est la marque du génie; mais il lui reste la finesse, la précision, la vigueur, et un vif sentiment de la nationalité.

CHAPITRE XV.

Époque contemporaine. — Difficulté de la critique. — Le roman anglais comparé au roman français. Son importance de nos jours. — Ainsworth. — Catherine Gore. — Madame Trollope. — Lady Blessington. — Cooper. — Marryat. — Mayne-Reid. — Washington Irving. — Dickens. — Thackeray. — Bulwer. — Lytton. — Disraéli. — Charlotte Brontë. — Lady Fullerton. — Madame Beecker Stowe. — Adam Bede (G. Elliot). — Wilkie Collins. — Charles Reade. — Thomas Hughes. — Madame Wood. — Miss Braddon. — Susan Warner. — Miss Cummins. — Charlotte Yonge.

En abordant la littérature anglaise de notre temps, nous éprouvons un certain embarras. Comment apprécier et juger ce qui est en voie de se faire, ce qui n'est point achevé? Le temps qui court est une mêlée un peu confuse; comment distinguer, dans la bataille, les héros et les grandes actions? La fumée obscurcit l'horizon; les bataillons avancent et reculent; les coups portés restent indécis; on ne sait pas encore quels seront les vainqueurs et les vaincus. Le temps seul peut faire l'histoire, et assigner à chacun la gloire qu'il a conquise par de nobles efforts. Il en est de même en littérature; il faut le silence de la tombe pour juger les écrivains; tant qu'ils n'ont pas dit leur dernier mot, ils peuvent réclamer contre un jugement prématuré; ils peuvent se dédire et en appeler du présent à l'avenir.

Tout fermente en Europe, dans les idées comme dans les faits : les nations se transforment en évoluant sur elles-

mêmes, ou en se pénétrant par influence. Plus que jamais, les communications deviennent faciles et rapides; les chemins de fer, le télégraphe, la presse, les traductions, tout concourt à ce résultat. Qu'un livre paraisse, sous une forme attrayante, ou contenant une idée neuve présentée avec intérêt, il fait rapidement le tour du monde et entre dans le domaine universel. Il y a deux siècles, Shakspeare restait confiné en Angleterre, limité dans sa gloire nationale, encore incomplète; inconnu en France, et n'obtenant même pas une mention de Boileau, qui l'eût traité, comme Voltaire, de *sauvage ivre*. Aujourd'hui, un roman de mœurs, venu d'Amérique, la *Case de l'oncle Tom*, s'est vendu par millions d'exemplaires. Walter Scott a gagné six millions avec ses ouvrages; il a eu partout des admirateurs et des imitateurs; Dickens, Thackeray, comptent des lecteurs dans toutes les parties du monde. C'est ainsi que les idées s'imposent et s'unifient.

Il faut avouer que la poésie, la haute littérature a peu gagné jusqu'ici à cet échange international; le roman, par sa forme populaire et familière, offre à la foule, toujours avide et légère, des récits qui l'intéressent et la captivent: c'est l'épopée des temps modernes, l'épopée bourgeoise, populaire, qui revêt mille formes capricieuses, et satisfait, au jour le jour, à la curiosité inassouvie du public.

Il est certain que, dans ce genre, les Anglais sont nos maîtres; leur esprit froid et observateur, leur sens moral, généralement élevé, leur donnent une supériorité qu'il est juste de reconnaître. Nos romanciers français, qu'ils se nomment Balzac, Soulier, Eugène Sue, Mérimée, G. Sand ou Dumas, ne songent qu'à peindre ou à amuser; le côté moral est le dernier de leurs soucis : tout sujet leur est bon, pourvu qu'il saisisse un public peu scrupuleux. Le

romancier anglais respecte davantage son lecteur; il croit qu'il a une mission à remplir, celle d'instruire et de moraliser, et il prend son rôle au sérieux. Il faut que son œuvre pénètre dans les familles, qu'elle puisse rester impunément sur toutes les tables de salon, et que la jeune miss n'ait pas à rougir en y jetant les yeux; il faut que le peuple y trouve des conseils, des observations justes, des principes de morale et de conduite. La religion n'y sera jamais outragée par de sottes plaisanteries ou des attaques directes; l'amour n'y aura ni fureurs, ni emportements, ni tableaux de dépravation sensuelle; on n'y fera pas de théories subversives et antisociales; le but, en général, est plus noble, plus élevé; le côté sérieux domine, et la fiction n'est plus que le véhicule de l'idée.

C'est ainsi que le roman anglais est devenu de nos jours un pouvoir public et presque une institution sociale; il embrasse toutes les directions de la pensée, il touche à toutes les questions : histoire, morale, politique, philosophie, religion; son action s'exerce sur toutes les idées, sur toutes les intelligences; c'est le genre littéraire le plus répandu, le plus populaire, et son influence est énorme. Les penseurs, les hommes politiques y ont recours comme moyen d'action, comme procédé de vulgarisation; c'est ainsi qu'on trouve, parmi les romanciers, des hommes d'État, des marins, des militaires, des ecclésiastiques. Les femmes y figurent en grand nombre, et plusieurs y brillent au premier rang, comme dans leur domaine naturel. On a calculé que depuis Walter Scott, la littérature anglaise a fourni près de cinq mille romans, et la proportion ne fait que s'accroître. On comprend que nous ne puissions entrer ici dans une étude approfondie de ce genre fécond et dominateur, qui absorbe presque toute la littérature

contemporaine; nous devons nous borner aux chefs d'école, aux noms le plus universellement connus.

Parmi les imitateurs de Walter Scott, il faut citer surtout Harrison Ainsworth (1805), écrivain habile à soutenir l'intérêt dramatique dans des récits combinés avec art et écrits sous une forme pure et sobre; ses meilleurs ouvrages sont la *Tour de Londres, Abigaïl, Crichton, Guy Fawkes,* la *Chambre étoilée, Jack Sheppard.*

Mrs Catherine Gore n'a pas écrit moins de cent volumes de romans. L'excès d'imagination est un écueil pour le talent; il est rare qu'une telle fécondité produise des œuvres durables. C'est aussi par excès et surabondance que pèche Mrs Frances Trollope (1791-1863), de plus sa verve caustique ne se plaît que dans la peinture des vices et des ridicules; l'Amérique lui a surtout fourni matière à satires; en forçant ses peintures, elle a pu flatter la malignité publique, mais aux dépens de la vérité. Partout, dans ses voyages à travers l'Europe, elle n'a cherché que des aliments pour sa fantaisie systématiquement railleuse, et elle n'épargne pas son propre pays plus que les autres. Ces récits, ces tableaux, trop superficiels, n'ont eu qu'un moment de vogue. On ne s'occupe plus guère non plus des romans de lady Blessington (1789-1849), qui fut liée avec Byron, et l'a mis en scène dans un de ses livres. Son salon littéraire eut une grande célébrité, mais le grand monde britannique voyait de mauvais œil le peu de cas qu'elle faisait des convenances sociales.

L'Amérique a eu son Walter Scott, quoique dans un genre différent; Fenimore Cooper (1789-1851) a peint le nouveau monde, les solitudes américaines, les mœurs si curieuses des tribus indiennes, sous des couleurs aussi vives que pittoresques. Il débuta en 1821 pas l'*Espion,* qui

fut suivi des *Pionniers*, du *Pilote;* puis vinrent le *Dernier des Mohicans*, la *Prairie*, l'*Écumeur de mer*, le *Corsaire rouge*, le *Chercheur de pistes*, etc. Cooper a une originalité native, un mérite d'observation qui donne à ses récits une séve vigoureuse, un intérêt séduisant; ses caractères sont bien dessinés et admirablement soutenus. Il vint habiter la France en 1826, et voulut peindre à ses compatriotes les mœurs de l'ancien monde, mais il n'était plus dans son élément, et n'eut aucun succès; sa verve parut l'abandonner, et ses derniers ouvrages annoncent une sorte d'épuisement.

Le genre qui a fait la réputation de Cooper a été suivi par bien des imitateurs. Le capitaine Marryatt (1792-1848) est un des plus distingués; presque tous ses romans peignent des scènes maritimes; les principaux sont *Pierre Simple*, *Japhet*, *Rottlin le mousse*, le *Midshipman aisé*, *Jacob Faithful*, le *Vieux Commodore*, le *Pauvre Jack*, le *Vaisseau fantôme :* tableaux et caractères offrant beaucoup de vérité et d'intérêt.

Les déserts d'Amérique ont trouvé un nouveau peintre, rival de Cooper, dans le capitaine Mayne-Reid (1818), auteur des *Chasseurs de chevelures*, du *Chef blanc*, des *Coureurs de bois*, des *Chasseurs de tigres*, du *Doigt du destin*, etc. Il a vécu lui-même de la vie d'aventurier et de chasseur au milieu des Indiens, et ses peintures sont prises sur le vif de la vie sauvage dont il raconte les scènes avec une animation pleine d'intérêt.

Un compatriote de Cooper, Washington Irving (1783-1859), a composé d'admirables esquisses de la vie anglaise et américaine dans le *Sketch-Book*, l'*Histoire de New-York* et *Brace-Bridge Hall;* au talent de romancier, il a joint celui d'historien par l'*Histoire de Christophe Colomb*, l'*Histoire de*

Washington et la *Vie de Goldsmith.* Il a eu pour imitateur Thomas Haliburton, qui, sous le pseudonyme de Sam Slick, a produit les récits amusants du *Clockmaker* (l'Horloger) et de l'*Attaché,* où les mœurs d'Angleterre et d'Amérique sont l'objet d'une satire ingénieuse autant que spirituelle.

Mais l'école de Walter Scott et de Cooper ne pouvait toujours captiver le public; le genre historique et pittoresque allait s'épuisant; il fallait un nouvel ordre d'idées, une autre source d'émotion aux imaginations blasées. Dickens parut, et donna au roman une direction nouvelle, un but de réforme et d'utilité sociale. Né à Portsmouth (1812-1870), Dickens fut d'abord sténographe ou reporter des débats parlementaires, et prit dans ces fonctions les habitudes d'observateur qu'il devait porter un peu plus tard dans ses livres. A vingt-cinq ans, il devint célèbre par la publication des *Pickwick Papers,* où il esquissait les aventures d'un cockney de Londres; c'était une attaque fort peu révérencieuse contre les préjugés sociaux, une série de boutades humoristiques, satiriques, hyperboliques, qui excita autant de rumeur que de curiosité. Ce petit scandale ayant réussi, Dickens eut le bon esprit de ne point en abuser; il se montra plus réservé, mais plus vrai, dans *Nicholas Nickeby,* peinture amusante et curieuse de la vie de pension, des misères et des manéges de la pédagogie. *Olivier Twist* a une portée plus grave et plus sérieuse: Dickens y commence cette série d'études sociales, où il dévoile les plaies des classes inférieures, la misère, la dégradation qui les affigent; il s'attendrit sur leurs souffrances, et sans déclamer, sans faire de théories subversives, il excite un vif intérêt en faveur de ces déshérités de la fortune, de ces faibles, de ces opprimés, que le sort

a condamnés aux rudes labeurs et à la misère; du contraste entre la richesse et la pauvreté, il tire de puissants effets où domine le sentiment de la commisération, et un appel à l'équité, à la charité. Telle est la pensée qui circule dans *Barnaby Rudge*, *Humfrey*, la *Bataille de la vie*, *Dombey et fils*, *David Copperfield*, *Hard Times*. L'esprit d'observation chez Dickens a une intensité remarquable; ses tableaux, ses caractères sont tracés avec une grande énergie; ils sont vivants par les détails. Ses descriptions nous paraissent, il est vrai, un peu longues, minutieuses et tourmentées; notre goût y trouve de l'excès, il s'accommode mal de tant de détails et préfère une action qui marche et va droit au but; mais l'esprit anglais se plaît à l'analyse qui s'absorbe dans une idée, s'attache à un objet, et ne le quitte qu'après l'avoir épuisé. Cette préoccupation des détails crée parfois une sorte d'hallucination qui rappelle la manière d'Hoffmann; à force de voir le petit côté des choses, de les retourner sous toutes les faces, l'auteur paraît oublier l'ensemble; le grand lui échappe; il rampe et ne peut plus s'élever : c'est le défaut de la manière de l'écrivain; à force d'analyse, il ne retrouve plus la synthèse. Cependant Dickens sait toucher et attendrir : en peignant les misères de la vie et les effets des passions, il fait jaillir les larmes. La satire qu'il fait des vices et des travers humains est souvent poussée jusqu'au sarcasme, mais il excelle plus encore à exciter l'émotion poignante et triste. Il en trouve une source inépuisable dans cette grande société anglaise où la richesse insolente est superposée à la plus affreuse misère, où l'aristocratie de l'argent est fondée sur le travail d'une population qui gémit, ahane et s'étiole dans les manufactures et au fond des mines. En prenant parti pour les classes opprimées, Dickens démasque

l'hypocrisie officielle, le formalisme administratif, mais sans prêcher la révolte, et en maintenant intact le sentiment du devoir. Comme romancier, il aura une place importante parmi les meilleurs écrivains de son pays; il peint supérieurement la vie réelle, avec un cachet d'originalité puissante qui fera vivre ses œuvres.

Thackeray (1811-1863) est le rival de Dickens; comme lui, il fait du roman un levier des réformes sociales; mais il s'attache surtout à peindre les classes moyennes en opposition avec l'aristocratie : son talent est plus ferme, plus contenu, et il noue l'intrigue avec plus de vigueur et d'habileté dramatique; c'est, dit-on, un Fielding approprié aux idées modernes. Il n'arriva que tard à la célébrité : jusqu'à trente ans, il parcourut le monde, visita la France, l'Italie, l'Allemagne. Né à Calcutta, il quitta l'Inde tout enfant, et vit en passant à Sainte-Hélène Napoléon sur son rocher d'exil. Ses débuts littéraires se firent dans le journalisme; il collabora au *Fraser's Magazine* et au *Punch*, et publia plusieurs volumes d'esquisses, *The Paris sketch-book, The Irish sketch-book, Snob papers*, etc., qui n'eurent qu'un médiocre succès. Sa célébrité date de 1847, époque où il fit paraître sa *Foire aux vanités* (Vanity fair), tableau vivant et complet de la vie anglaise. Le public fut saisi, fasciné par ces fortes peintures, vrai miroir où la nation pouvait se contempler, quoique son portrait ne fût nullement flatté par la verve satirique de l'auteur. Thackeray s'éleva plus haut encore dans *Pendennis*, où les vices de la société anglaise sont mis à nu avec une rigueur inflexible; il y a là des types excellents, des portraits tracés de main de maître. Les *Newcomes* forment la continuation de *Pendennis*, avec plus de variété et de contraste; la touche y gagne encore en vigueur : le peintre est à l'apogée

de son éclat. Dans *Esmond*, l'écrivain change de ton et de manière; c'est un tableau historique dont la scène est placée sous la reine Anne; le portrait de Marlborough y est tracé avec un grand talent; il en donna la suite, mais avec moins de bonheur, dans les *Virginiens*, peinture du règne de Georges II; l'intrigue est mal combinée, et les digressions paralysent l'intérêt. En 1851, Thackeray commença une série de voyages en Angleterre et en Amérique pour donner des *Lectures* publiques qui excitèrent un grand enthousiasme, tout en lui rapportant beaucoup d'argent. Il prit pour sujet de ses séances les *Humoristes anglais du dix-huitième siècle* et les *Quatre Georges;* le satirique se faisait historien, tout en restant moraliste et philosophe : ces derniers travaux comptent parmi ses meilleures inspirations.

Bulwer Lytton (1805-1873) avait précédé Dickens et Thackeray dans la carrière littéraire; il leur a survécu; depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort, il n'a cessé d'écrire, et toujours avec succès : rare exemple d'une longue carrière si bien remplie, et toujours avec honneur et bonheur. Il a abordé tous les genres, roman, drame, poésie, satire, critique, politique, éloquence; à ces nombreux travaux d'imagination, il a joint ceux de l'homme d'État, car il devint successivement membre du Parlement, baronnet, secrétaire d'État et pair du royaume; riche, heureux, admiré, il n'a connu que le succès; et malgré une vive censure des vices de l'aristocratie, il n'a soulevé contre lui ni ressentiments, ni inimitiés. Sa fécondité même n'a pas connu les revers de l'âge, et jusqu'à la fin sa plume a conservé la même fermeté, son imagination la même vigueur. Enfin, pour comble de félicité, il a vu son fils, Robert Bulwer, débuter avec éclat dans les lettres, et

se faire applaudir sous le pseudonyme d'Owen Meredith en même temps que la carrière politique s'ouvrait à sa jeune ambition. Depuis Walter Scott jusqu'à Dickens, Bulwer a tenu avec gloire le sceptre du roman. Il débuta en 1827 par *Falkland,* écrit sous l'influence des idées byroniennes; bientôt son talent s'affirma, et prit sa teinte originale dans *Pelham*, *Devereux, Clifford, Aram, Rienzi,* les *Derniers Jours de Pompéi, Maltravers,* le *Dernier des barons, Caxton;* ce dernier est considéré comme son chef-d'œuvre; mais on peut mettre au même rang : *Mon Roman, ou les Variétés de la vie anglaise,* et *Qu'en fera-t-il?* Son dernier roman, *les Parisiens,* fort admiré des Anglais, nous semble tomber dans le pamphlet, et nous pourrions faire bien des réserves sur la manière dont il nous traite. Au théâtre, on joue encore sa *Dame de Lyon.* Il n'a guère épargné ses compatriotes dans l'*Angleterre et les Anglais,* qui est une peinture satirique, parfois virulente, de la société de son pays. Bulwer rivalise avec Walter Scott pour la fécondité et la variété de l'invention, et il ne lui est pas inférieur pour le style.

Benjamin Disraëli (1805) nous offre un autre exemple du romancier devenu homme d'État, et une nouvelle preuve qu'en Angleterre les œuvres d'imagination ne nuisent point à la fortune politique. Disraëli eut à vaincre des obstacles que ne connut pas Bulwer; fils d'un littérateur estimé, d'Isaac Disraëli, auteur des *Curiosités littéraires,* il lui fallut se tracer sa carrière à force de talent et de volonté, et vaincre en même temps le préjugé qui s'attachait à la race juive dont il était issu; il y a si bien réussi qu'il est arrivé à marcher de pair avec les plus grands noms de l'aristocratie anglaise, à occuper les plus hautes fonctions dans l'État, à devenir chancelier de l'Échiquier,

chef du parti conservateur et premier ministre. Disraëli a toujours fait marcher de front la littérature et la politique, faisant servir l'une au succès de l'autre. A l'âge de vingt-six ans, il débutait par *Vivian Grey*, roman satirique et politique qui soutenait les idées de réforme, et bientôt après il se présentait aux électeurs pour entrer au Parlement. Deux fois repoussé, il ne se tint pas pour battu, se lança dans l'opposition, obtint enfin un siége à la Chambre, combattit ardemment Robert Peel, et écrivit de nouveaux romans qui augmentèrent sa renommée et sa puissance : *Contarini Fleming*, *Coningsby* et *Sibyl*. Comme orateur, il emploie trop souvent l'ironie et le sarcasme, mais il s'impose avec une autorité presque irrésistible, celle du talent et de l'expérience.

Faisons maintenant aux femmes de lettres, aux *authoress*, la part qui leur convient dans le roman par droit de talent et d'influence. La première place appartient à Charlotte Brontë (1816-1855), longtemps cachée sous le pseudonyme de Currer Bell, et qui doit son illustration au roman si connu et si remarquable de *Jane Eyre*. Née et élevée dans un pauvre presbytère du Yorkshire, elle avait pour père un clergyman d'un caractère misanthrope et bizarre, qui, resté veuf avec six enfants, avait peine à pourvoir aux besoins de sa famille. Mal nourris, mal vêtus et souvent maltraités, les pauvres enfants firent un long apprentissage de la misère et de la souffrance. Deux filles moururent jeunes; Charlotte et deux de ses sœurs se firent institutrices à Bruxelles, puis revinrent à Haworth, leur village natal, pour y fonder une école qui ne réussit pas. L'étude était leur seule consolation; elles s'exerçaient à écrire en vers et en prose, envoyaient leurs productions aux libraires de Londres, et ne recevaient que des refus. L'un deux pour-

tant finit par accepter un manuscrit signé Currer Bell, et publia *Jane Eyre, ou Mémoires d'une institutrice :* ce fut un succès immédiat, prodigieux (1849) : Charlotte Brontë se plaçait du premier coup parmi les illustrations littéraires de son pays. Mais ce triomphe fut mêlé de bien des amertumes; ses deux sœurs, Émilie et Anne, moururent de consomption; son frère, dont la conduite déréglée lui avait causé bien des peines, les suivit au tombeau; elle resta seule, auprès de son vieux père devenu de plus en plus morose, pendant que deux nouveaux romans, *Villette* et *Shirley*, ajoutaient de nouveaux rayons à sa gloire. Un éclair de bonheur traversa pourtant les nuages de cette existence assombrie par tant de traverses : elle épousa M. Nicholls, le vicaire d'Haworth; mais après neuf mois de mariage elle succomba elle-même, laissant un nom que l'on peut placer sans crainte à côté de celui de Richardson.

Le talent de Miss Brontë est né de la lutte contre l'adversité; il est à la fois vigoureux et concentré, mais terne et froid; sa manière est âpre, brusque et semée de contrastes; on voit que son âme n'a pas eu d'épanouissement, qu'elle a gémi sous les réalités arides de la vie, qu'elle n'en a goûté que les amertumes. Mais cette âme est forte et bien trempée; elle a accepté la lutte sans fléchir; elle oppose au malheur une force morale appuyée sur la foi religieuse qui la soutient et la dirige; pourtant cette fermeté stoïque manque d'émotion et de tendresse, aussi bien que de variété et d'agrément.

Comme contraste à cette forme austère, imbue des préjugés protestants, on peut signaler le talent plus aimable, plus sympathique, quoique moins accusé, de lady Fullerton, fille du comte Granville, dont l'imagination est aussi vive que gracieuse et sensible. Elle se plaît à peindre, dans ses

nouvelles, le *high life*, la jeunesse, la beauté, les enchantements de la vie, puis les revers de l'orgueil, l'âme qui se relève par le repentir et les élans de la foi; catholique avec conviction, elle puise dans ses croyances le sentiment moral dont elle orne ses caractères, mais sans y mettre ni affectation ni bigoterie; tels sont : *Ellen Middleton*, *Lady Bird*, *Constance Sherwood*, *Gruntley*, *Une vie orageuse*, etc.

Mrs Harriett Beecher Stowe (1812) est l'auteur de ce fameux roman américain la *Case de l'oncle Tom*, qui mit en émoi le monde entier, et qui, sous une forme intéressante et naïve, est le plaidoyer le plus éloquent qu'on ait jamais fait en faveur de la race nègre. En s'adressant au cœur, au sentiment humain et chrétien, l'auteur a produit un effet de pitié et d'attendrissement qui a surpassé les plus beaux raisonnements de la philosophie humanitaire. Elle a écrit depuis la *Fiancée du ministre*, qui pâlit beaucoup à côté de son premier ouvrage. *Dred* est comme une suite et un complément de l'*Oncle Tom*, sans avoir la même portée ni le même intérêt; c'est encore un plaidoyer ardent, quoique parfois déclamatoire, en faveur des noirs déshérités. Dans la *Perle de l'île d'Orr*, madame Stowe donne un intérêt vif et dramatique au sort de deux enfants élevés ensemble, et dont elle dépeint finement les caractères opposés. On peut y blâmer un peu de pédantisme et de diffusion; quant à la partie descriptive, elle est dépourvue de talent et de vérité. C'est le côté faible de cet écrivain, si habile à exciter l'émotion dans les détails de l'action.

Dans une sphère plus élevée, plus philosophique, plus idéale, se place la femme spirituelle qui se voile modestement sous le pseudonyme de Georges Elliot. Son meilleur roman, *Adam Bede*, obtint un succès éclatant, décisif, qui

fut confirmé par *Middlemarch;* elle y a ajouté depuis *The Mill on the Floss, Marner, Holt, Remola*. Cet écrivain cherche moins à charmer qu'à instruire; sa pensée plane dans les hautes régions de la science; elle tend à la grandeur, à la vérité, et taille ses héros dans le bloc de l'héroïsme idéal : elle s'adresse à l'esprit plutôt qu'au cœur, et ses fortes peintures présentent un vif intérêt.

Wilkie Collins (1824) fut l'ami de Dickens, et marche avec succès sur ses traces. La *Femme en blanc,* le *Secret mort, Sans nom, Dans l'ombre,* sont des récits attachants qui lui ont fait une popularité méritée; la traduction les a reproduits dans toutes les langues de l'Europe. Il y a dans sa manière un art particulier de nouer l'intrigue, de préparer les situations, de soutenir l'intérêt qui indique une organisation vraiment dramatique; d'un de ses derniers romans, *la Nouvelle Madeleine*, on a tiré une pièce de théâtre vivement applaudie.

Au même genre de romancier moraliste et réformateur appartient Charles Reade (1814), moins connu en France que Collins, quoique son talent ne soit guère inférieur. Les titres de ses ouvrages visent à l'effet, et sont presque toujours la révélation de la portée de l'œuvre : *Il n'est jamais trop tard pour se corriger,* l'*Argent fatal, Prenez garde à qui vous vous confiez, Une tentation terrible,* etc. — Tandis que Reade tend à réformer les prisons et la jurisprudence, Thomas Hughes, par son roman intitulé *les Jours d'école de Tom Brown,* a rendu service à la gent écolière en poursuivant de sa verve satirique cette manie, parfois cruelle, qu'ont partout les élèves des écoles de rendre la vie dure aux nouveaux venus; ce livre a porté coup, et la *brimade* a presque disparu en Angleterre.

Madame Wood est l'auteur sympathique de *Lady Isabel,*

ouvrage fort lu et fort admiré; de *Trevelyn Hold*, de *East Lynne*, de *Danesburg House*. — Miss Braddon a captivé bien des lecteurs par *Lady Audley's Secret* et *Aurora Floyd*. Nous ne pouvons citer tous les noms d'auteurs ni tous les titres d'ouvrages, tant cette matière surabonde; nous sommes condamné à être bref et sobre, et les écrivains ne le sont pas : c'est un débordement, un vrai déluge. La faute en est au public, toujours avide d'aventures et d'émotions nouvelles; tant qu'il achètera les ouvrages, les auteurs ne cesseront de lui en fournir. Susan Warner, sous le pseudonyme d'Élisabeth Wetherell, a produit un grand effet de curiosité par le *Vaste, vaste monde* et par *Queechy*. Miss Cummins n'est pas moins connue par son *Allumeur de réverbères*, qui vaut mieux que son autre roman, *Mabel Vaughan*.

Le roman moral et religieux, destiné à venir en aide à l'éducation, et à continuer l'effet du prêche, a pris un développement prodigieux, sous la plume de nombreux écrivains, dont plusieurs ont un talent réel, sinon très-original; nous nous bornerons à signaler miss Charlotte Yonge, dont l'*Héritier de Redcliffe* est le meilleur ouvrage; mais son grand succès a été la *Chaîne de marguerites* (*Daisy chain*), remplie de charmants détails arrangés avec beaucoup d'art; ce roman rapporta à l'auteur une somme considérable, qu'elle employa aux missions évangéliques de la Nouvelle-Zélande : le succès aidant, miss Yonge continue sa tâche de propagande morale par une série d'ouvrages qui trouvent leur place naturelle au foyer de la famille, où ils ne peuvent qu'inspirer des sentiments vertueux.

CHAPITRE XVI.

La poésie contemporaine. — Thomas Hood. — Alfred Tennyson. — Élisabeth Browning. — Robert Browning. — Mackay. — Bailey. — Swain. — Thomas Cooper. — Ragg. — Swinburne. — Austin. — — Longfellow. — Bryant. — Pike. — Leland. — Poe. — Le théâtre contemporain : son caractère. — Sheridan Knowles. — Bulwer. — Ferrold. — Leman. — Brookes.

L'Angleterre avait eu, comme la France, un magnifique élan poétique dans la première partie de ce siècle : Walter Scott, Byron, Moore, Shelley, les lakistes avaient illustré leur pays comme chez nous Lamartine, Hugo, Musset et Béranger. Vers 1830, cette pléiade avait en partie disparu, ou bien avait jeté le feu le plus vif de son inspiration ; les plus brillants étaient morts jeunes : Keats à vingt-cinq ans, Shelley à vingt-neuf, Byron à trente-six : le feu sacré, autant que les passions, avait dévoré

Le bûcher, le temple et l'autel.

Walter Scott, plus calme et plus digne, avait prolongé plus longtemps une belle et noble carrière : il allait pourtant mourir (1832) d'épuisement et de paralysie.

Cependant la poésie n'est point morte : elle se transforme et prend une direction nouvelle, écho des sentiments individuels ou des aspirations sociales. Nous trouvons chez plusieurs poëtes une originalité bien tranchée, des accents d'une émotion tantôt pénétrante et douce,

tantôt poignante et amère. Thomas Hood (1798-1845) nous offre ces divers contrastes, et mêle presque toujours le rire aux larmes; sur un fond grave, sérieux, parfois lugubre, il se plaît à semer la plaisanterie bouffonne, la pointe légère, la réflexion comique, montrant ainsi à la fois les deux faces de la vie humaine : ce singulier mélange humoristique convient bien à l'esprit anglais, et les poésies de Hood ont obtenu les honneurs d'une popularité toute nationale. Son premier recueil, *Boutades et Fantaisies* (*Whims and Oddities*), est l'expression la mieux réussie de ces créations parfois un peu vulgaires, mais toujours spirituelles et touchantes. Ajoutons-y deux volumes de *Caprices* (*Whimsicalities*); mais rappelons surtout cet hymne admirable de la pauvreté et du travail, le fameux *Chant de la chemise*, qu'il écrivit au milieu de la longue maladie qui le conduisit au tombeau. Pauvre lui-même, et chargé de famille, il connaissait bien les transes de la misère et la dure sujétion du labeur quotidien; il peint dans cette pièce la pauvre femme qui travaille, qui veille, et use sa vie et ses forces à la couture de la chemise, pour obtenir le maigre salaire qui la préserve à peine de mourir de faim [1].

[1] Les doigts fatigués et usés,
Les paupières appesanties et rouges,
Une femme assise, couverte de haillons,
Poussait son aiguille et son fil.
Pique, pique, pique!
Dans la pauvreté, dans la faim et la souillure;
Et d'une voix triste et douloureuse
Elle chantait le *Chant de la chemise*...
Travaille, travaille, travaille!
Mon labeur ne s'arrête jamais.
Et quel en est le fruit? Un grabat en paille,
Un morceau de pain et des guenilles;

C'est aussi en faveur des classes déshéritées que chante et réclame miss Caroline Norton, petite-fille du célèbre Sheridan, et dont la destinée offre plus d'un rapport avec celle de George Sand. Malheureuse en ménage, elle s'insurge contre les liens du mariage et le côté oppressif des institutions sociales; défendre les faibles, les pauvres, les opprimés, réclamer des réformes en leur faveur, tel est l'objet constant de ses efforts dans ses vers comme dans ses récits en prose. Ses deux principaux poëmes sont les *Chagrins de Rosalie* et l'*Enfant des Iles*.

Mais la poésie militante et philanthropique est bornée par sa nature et ne produit d'ordinaire qu'un effet momentané, tandis que le public revient toujours aux créations qui cherchent l'idéal du beau et du vrai dans la contemplation de la nature et les nobles émotions de l'âme. A ce point de vue, le premier poëte de l'Angleterre contemporaine est sans contredit Alfred Tennyson (1810), le chantre heureux et inspiré du *Cygne mourant*, de *Maud*, de *Locksley Hall*, des *Idylles du Roi*, du *Saint-Graal*, d'*Enoch Arden*, de *Gareth et Lynette*. Des tableaux rustiques, des scènes élégiaques et pastorales, des aventures fantastiques de la vieille chevalerie ressuscitée avec charme et bonheur, voilà les principaux objets de ses chants. Les tons en sont variés, les nuances délicates et fines, parfois un peu recherchées par excès de grâce; mais partout un vif sentiment de la beauté et des choses du cœur, des portraits

Ce toit délabré, ce sol nu,
Une table, une chaise boiteuse,
Et un mur si dégarni que je remercie mon ombre
De le cacher parfois à mes yeux.
    Travaille, travaille, travaille!
Depuis le carillon du matin jusqu'à celui du soir!...

de femmes ciselés par une main d'artiste que conduit la passion rêveuse et tendre. Il excelle à faire vibrer la note douce et sentimentale. Rien de plus gracieux que ses élégies et ses idylles, la *Reine de Mai* par exemple, où il se rapproche des *Méditations* de Lamartine, par la fraîcheur du sentiment, et d'André Chénier par le fond de la pensée. Son petit poëme *le Ruisseau* (*the brook*) est un morceau achevé, une idylle qui ferait honneur à Théocrite.

Les *Idylles du Roi* sont une résurrection charmante de la légende de la *Table ronde*, traitée avec une rare délicatesse. Le roi Arthur ne pouvait refleurir plus glorieusement, ni trouver une main plus habile pour le ramener dans la lice. Cette épopée moderne, greffée sur les anciens poëmes de chevalerie, se trouve parée des plus riches couleurs, et n'a rien perdu de sa pureté originelle. Tennyson a complété le cycle de ses poëmes arthuriens par le *Saint-Graal* (*Holy Grail*); puis il est revenu, dans *Enoch-Arden*, aux réalités familières de la vie; c'est un récit qui touche à la perfection.

Pourtant Tennyson est sorti parfois de sa douce et rêveuse nature pour monter sa lyre au diapason de la passion fougueuse et de la verve saccadée de Byron : tel nous le trouvons dans *Locksley Hall*, petit poëme d'une haute et vigoureuse inspiration. *Maud* offre encore un contraste plus violent avec ses autres poésies, par le ton heurté, la verve inégale, la violence des sentiments; le héros est une sorte de Werther anglais, mais il finit mieux que celui de Gœthe : au lieu de mourir du désespoir causé par la passion, il se régénère par la vie militaire et l'héroïsme des combats.

Le nom de Browning a été illustré par les deux époux qui le portent; mais la supériorité est ici du côté de la

femme, et la réputation du mari est plutôt entée sur celle de son épouse que sur une haute valeur personnelle.

Élizabeth Barrett Browning (1807-1861) nous ramène à la poésie philosophique, humanitaire et sociale; quoique rapprochée de Tennyson par certains côtés, elle cherche en poésie la tendance utilitaire comme Thomas Hood : on peut rapprocher du *Chant de la chemise* son petit poëme *le Cri des enfants*, peinture douloureuse du travail des enfants dans les manufactures et les mines; et quoique le style en soit forcé, la pensée obscure et peu naturelle, il n'en produisit pas moins un grand effet sur l'opinion publique. « Je n'ai jamais considéré, dit Mrs Browning, le plaisir de l'oreille et de l'esprit comme le but final de la poésie. » Ame mélancolique et élevée, elle a puisé dans ses malheurs personnels, dans les souffrances d'une longue maladie, une vive sympathie pour les douleurs des autres, et sa muse s'est faite l'écho de toutes les tristesses. Elle a chanté en vers émus et inspirés, dans la *Tombe de Cowper*, la pénible existence de ce malheureux poëte, qui ne pouvait écrire que dans les intervalles lucides d'une terrible maladie mentale. Les poëtes malheureux, et le nombre en est grand, inspirent une vive commisération à Mrs Browning; elle les passe en revue dans sa *Vision des poëtes*, depuis Homère jusqu'à Byron, et montre que rarement le bonheur a été le compagnon de la lyre. Citons encore *Géraldine* et *Aurora Leigh*, deux poëmes où les inégalités sociales sont peintes à l'aide de ces unions exceptionnelles qui sortent de la vraisemblance pour tomber dans le romanesque : thèmes à dissertations, où se complaît trop l'auteur.

M. Browning (1812) a survécu à sa femme, qui lui a légué en héritage une part de sa popularité; mais quoi-

qu'il ait beaucoup écrit, et obtenu une certaine vogue, son mérite ne paraît pas avoir de bases bien sérieuses, ni lui préparer une gloire durable. Poëte philosophe, il analyse, décompose, passe sa pensée à l'alambic, sans dissimuler assez les procédés dont il use. Si encore il en sortait quelque chose de clair, de limpide, de simple, un produit facilement appréciable; mais non, le creuset a gardé la science abstruse, la pensée est voilée, la forme est excentrique, l'expression louche ou emphatique : tout manque de mesure, de proportion, de vérité et de justesse; la gravité se mêle au grotesque, la métaphysique au réalisme. Que d'œuvres bizarres, recherchées, incomplètes! Drames, poëmes, satires, tout est soumis au même procédé, tout vise à la profondeur, mais partout manquent la clarté et le vrai sens poétique. Son *Paracelse* est moins un drame qu'une analyse psychologique et morale; l'action est nulle : on y voit une âme s'étudiant et se creusant elle-même, un second Faust qui a soif de tout pénétrer, de tout connaître, une sorte de révolutionnaire dans la science; il aspire au mystère, à l'inconnu de l'avenir; mais la science le trompe et ne lui dévoile que son impuissance; il finit par l'hôpital. Point de plan dans ce drame, mais des images à profusion, des divagations subtiles, une obscure métaphysique : ce beau sujet est gâté par une main inhabile. Nous ne citerons pas les autres ouvrages de M. Browning, dont les titres le disputent en bizarrerie à leur contenu.

L'Écossais Charles Mackay (1814) est un poëte démocrate dont les chants sont très-populaires en Angleterre et en Amérique; ses *Voix de la Foule* passent pour son œuvre la mieux inspirée. Mais la politique conservatrice a eu son interprète dans lord John Manners, auteur de *England's*

Trust, et qui est le poëte le plus en vue de ce parti qu'on a surnommé la *jeune Angleterre*, placé sous le patronage illustre de M. Disraëli.

D'autres poëtes inclinent au mysticisme, comme M. James Bailey (1816), auteur du poëme de *Festus*, du *Monde des Anges* et des *Mystiques*. Les lecteurs ne lui manquent pas, quoiqu'il se tienne dans des régions élevées où tout le monde ne peut pas le suivre. — Henri Horne a réussi dans plusieurs genres : son épopée d'*Orion* a été bien accueillie, et il a donné de l'intérêt à ses drames de *Cosme de Médicis*, la *Mort de Marlowe*, *Grégoire VII;* mais en maint passage l'action dramatique fait place à l'élégie ou à l'épopée.

Les vers sont moins dédaignés de nos jours en Angleterre qu'en France, et il n'est pas rare de voir de simples ouvriers, des hommes du peuple, devenir poëtes, littérateurs, journalistes, et exercer une certaine influence par leurs œuvres. Tels sont le graveur Swain, auteur des *English Melodies*, dont plusieurs ont été popularisées par la musique; le cordonnier chartiste Thomas Cooper, devenu journaliste et romancier à force de volonté et de travail; le bonnetier Thomas Ragg, aujourd'hui ministre de l'Évangile; le vannier Thomas Miller, écrivain fécond en vers et en prose.

Plus près de nous, et un des derniers venus, mais l'un des premiers par le talent, se présente Charles Swinburne (1837), qui prend Shelley pour maître et modèle, et forme une école bruyante, tapageuse, pleine d'audace, celle des pré-raphaélites. C'est un nouveau romantisme, non moins exclusif que celui de 1820, et plus radical encore, car il attaque toutes les idées reçues, toutes les traditions littéraires et artistiques, avec la prétention de renouveler de

fond en comble le domaine de la pensée et de la poésie. Aux yeux de ces hardis novateurs, le passé n'a rien à apprendre à l'avenir; la révolution doit en faire table rase; politique, religion, art, tout doit se transformer dans la société nouvelle dont ils sont les initiateurs, les prophètes, au nom de la liberté et de l'égalité. Il y a trop de présomption, d'exagération et de violence dans toutes ces théories pour qu'on ne puisse en prévoir la chute. S'il y a encore des vérités à trouver dans le monde, il ne faut pas croire que l'humanité ait toujours jusqu'ici vécu d'erreurs et de préjugés : l'utopie est plus moderne que la vérité, et, en prenant sa place, elle a déjà causé à l'humanité des maux incalculables.

Swinburne a débuté par des drames, la *Reine mère*, *Rosamonde*, *Atalante*, qui excitèrent peu l'attention; *Chastelard*, pièce immorale, qui ne put être jouée. Il eut plus de succès dans la poésie lyrique : ses *Poëmes* et *Ballades* furent l'occasion d'une polémique littéraire des plus vives, au sujet des idées nouvelles soulevées par l'auteur. Grand admirateur de la révolution italienne, qu'il avait saluée de ses chants, il trouva des appuis sympathiques, des partisans dévoués en Italie. Swinburne sacrifie souvent la pensée au style ; il soigne en artiste la forme du vers et l'harmonie musicale de la langue : il vaut mieux certainement comme écrivain que comme penseur.

Alfred Austin est le satirique de la jeune école révolutionnaire et antireligieuse; il débuta dans ce genre en 1860 par le poëme *la Saison*, dont la virulence, l'âpreté, l'audace excitèrent la curiosité des uns, la colère des autres. Il continua par l'*Age d'or*, satire politique contre le gouvernement, et son dernier poëme, *la Tragédie humaine*, est dirigé spécialement contre le catholicisme, qui a

brave assez d'autres attaques pour n'avoir pas à redouter celle-là.

Depuis un demi-siècle, l'Amérique a commencé à mêler sa voix au concert des littératures européennes; elle a ses historiens, ses romanciers, ses poëtes. Parmi ces derniers, Longfellow (1807) occupe une des premières places, quoique son style sente l'effort et la recherche plus que la véritable inspiration. Du reste, il a longtemps résidé en Europe, professé en Angleterre, il a puisé dans les livres plus que dans la nature les sujets de ses chants. C'est en érudit qu'il célèbre les déserts américains, les tribus indiennes, leurs mœurs sauvages, leurs traditions mystiques, et il y accumule si bien les noms, les traits, les coutumes de la vie des Peaux-Rouges, les expressions de couleur locale, qu'il est parfois aussi difficile que fatigant de le suivre et de le comprendre. Le *Chant de Hiawatha* est plein de ces singularités; elles sont moins nombreuses dans les *Voix de la nuit*, le *Bord de la mer* et le *Foyer*. — Nous trouvons plus de véritable inspiration, un sentiment plus profond de la nature américaine chez M. Bryant (1794), auteur des *Hymnes de la Forêt*. Il y a aussi du talent dans les *Hymnes aux dieux* d'Albert Pike. — Les ballades satiriques et humoristiques de Godfrey Leland, en patois pensylvanien, ont obtenu, au delà de l'Atlantique, un vif succès de curiosité, et ont déjà rendu populaire le nom de son héros, Hans Breitman. Mais la palme de la poésie américaine reviendrait sans contredit à ce [illegible] Edgar Poe (1813-1849), s'il n'eût tué par [illegible] et la débauche un génie qui promettait [illegible] poëmes, le *Corbeau* est un chef-d'œuvre [illegible], une des pièces les plus fantaisist[illegible] imaginer. Ses romans et nouvelles [illegible] caractère [illegible]

bizarrerie, d'imagination fiévreuse, hallucinée, qui produit de si étranges effets. Poe mourut à l'hôpital de Baltimore.

LE THÉATRE.

La littérature anglaise a perdu dans l'art dramatique tout ce qu'elle a gagné dans le roman et dans l'histoire : l'art s'est déplacé : le drame est dans le livre; il y a ses coudées plus franches, ses allures plus naturelles, son public plus facile à trouver, à amuser, à émouvoir. Pour l'écrivain, la composition du drame demande certaines conditions de pensée, de réflexion, de plan et de mise en scène que n'exige pas le roman, et l'écrivain court au plus facile, là où il n'a pas à redouter une chute éclatante. Le roman se prête à toutes les rêveries, à toutes les analyses, aux fantaisies, aux caprices illimités de l'imagination, tandis que le théâtre a ses règles et ses bornes qu'on ne peut impunément franchir : de là le progrès de l'un et la frappante décadence de l'autre depuis une quarantaine d'années.

La frivolité du public est pour une bonne part dans cet état de déchéance théâtrale; il a pris goût aux pantomimes, aux scènes burlesques, aux farces que jouent les théâtres d'ordre inférieur; il se plaît aux cafés-concerts; la musique est en grande faveur; elle absorbe la scène, et la bonne société donne l'exemple de cet entraînement général. A défaut de bonnes pièces nouvelles, on imite les mauvaises venues de l'étranger; le théâtre s'alimente en grande partie de ces *adaptations* qui ne coûtent aucun effort, et dont les spectateurs se contentent, faute de mieux. Vers 1845, le grand acteur Macready, si habile à interpréter les rôles de Shakspeare, essaya une réforme dramatique, de

concert avec Lytton Bulwer, et obtint quelques bons résultats; on remonta aux sources, on imita Eschyle et Sophocle, ou Massinger et Webster; mais on retomba bientôt dans l'impuissance ou la vulgarité.

Sheridan Knowles, auteur et acteur, exploita la scène avec un certain succès en puisant le pathétique aux sources de la vie commune, au moyen d'une certaine chaleur d'imagination et de style. Ce n'est pourtant pas une bonne école que celle qui vise aux succès d'attendrissement et de larmes, en négligeant les côtés héroïques du cœur humain, et l'idéal qui élève les âmes. Le drame bourgeois, tel que l'ont conçu La Chaussée, Diderot, Kotzebue et Knowles, est le drame de la décadence; le vulgaire se laisse prendre à ces tableaux réalistes, à cette sentimentalité pleurarde qui énerve les ressorts de l'âme; mais l'art y perd sa force et sa gloire. L'exemple des grands maîtres de la scène est toujours là pour protester contre cet envahissement d'un mauvais goût encouragé par le public ignorant et aveugle. Knowles avait été engagé dans cette voie par le succès de ses débuts et les exemples de ses prédécesseurs : ses deux pièces *Virginius* et *Caïus Gracchus* furent goûtées en Angleterre et en France, grâce à des peintures heureuses de la vie bourgeoise chez les Romains; mais quand il sortit de l'élément antique pour entrer dans le romanesque élégiaque, on sentit qu'il péchait sous le rapport des caractères et de la vraisemblance. Le *Bossu*, *Guillaume Tell*, l'*Amour*, l'*Épouse*, la *Fille*, offrent de bonnes scènes, de jolis détails, quelques caractères bien tracés, qui ne rachètent pas suffisamment ce qu'il y a de faux dans l'ensemble.

Bulwer, comme nous l'avons dit, eut un grand succès par sa *Dame de Lyon*, restée au répertoire, et qui offre des

rapports avec le *Ruy-Blas* de V. Hugo. Il y a moins d'originalité dans ses autres pièces, *Richelieu*, le *Capitaine de vaisseau*, l'*Héritier légitime*, l'*Argent*.

Douglas Ferrold (1803-1857) a une verve plus fertile et plus saillante, et passe pour un des meilleurs représentants de la gaieté anglaise, par le caractère humoristique de ses pièces. Sa *Suzanne aux yeux noirs* a été jouée trois cents fois de suite, mais une autre pièce, le *Temps produit des merveilles*, l'emporte en originalité. Il faut encore mentionner la *Robe de noces*, le *Jour du terme*, les *Camarades d'école*, les *Bagatelles du jour*, le *Prisonnier de guerre*. Il a eu aussi beaucoup de vogue par les esquisses satiriques qu'il insérait dans le *Punch*, et qu'il aiguisait finement de pointes sarcastiques. Son fils, Blanchard Ferrold, se distingue comme lui au théâtre et dans le journalisme, et semble avoir hérité de sa verve caustique. Le *Punch* est depuis longtemps le point de ralliement des écrivains humoristiques, qui y sèment volontiers leurs facéties et les traits acérés de leur verve caustique. Deux de ses rédacteurs, Lemon et Brooks, ont fourni au théâtre nombre de pièces amusantes ; et M. Tom Taylor, qui dirige aujourd'hui cette feuille spirituelle, est aussi l'un des fournisseurs les plus applaudis de la scène.

CHAPITRE XVII.

L'histoire au dix-neuvième siècle. — Hallam. — Erskine. — May. — Macauley. — Carlyle. — Froude. — Maxwell. — Palgrave. — Grote. — Prescott. — Bancroft. — Ticknor. — La *Philosophie*. — Stuart Mill. — Hamilton. — Spencer. — *Conclusion*. — État actuel des lettres anglaises : le journalisme, les revues. — État religieux : protestantisme et catholicisme. Le docteur Pusey et l'université d'Oxford.

Si le théâtre de nos jours manque d'œuvres sérieuses et d'écrivains inspirés, l'histoire nous offre en revanche une série d'œuvres remarquables, fruits d'études sévères et d'observation approfondie. L'Angleterre, sous ce rapport, n'a rien à envier à la France ni à l'Allemagne ; ses narrateurs, ses érudits, ses philosophes, ont porté sur tous les âges et sur tous les peuples leurs patientes investigations; d'immenses travaux ont été entrepris et menés à bonne fin; il en est sorti pour l'intelligence humaine des lumières nouvelles qui se sont projetées sur tous les horizons de la science historique. Notre étude, bien qu'abrégée, ne peut se dispenser d'indiquer les résultats de ces grands et nobles travaux.

Henri Hallam (1778-1859) vient le premier en date, puisqu'il avait vingt-deux ans quand commença ce siècle, et il reste encore le premier par l'importance de ses travaux et la hauteur de vues qu'il a déployée dans l'histoire. L'*Europe au moyen âge* est son œuvre capitale (1816), et par les recherches exactes, consciencieuses qu'elle renferme, elle servit de point de départ à tous les travaux entrepris

depuis sur cette période historique si longtemps méconnue. Hallam a réhabilité le moyen âge; il a montré que le régime féodal était un progrès moral dans l'humanité, une initiation à l'idée du devoir, à la notion du droit, à l'esprit de liberté, au lieu d'être, comme le croient encore certains esprits ignorants et prévenus, le triomphe de l'oppression et de la barbarie. Augustin Thierry, disciple de Hallam, n'a fait que développer et poursuivre les idées de son maître. L'*Histoire constitutionnelle d'Angleterre* embrasse trois siècles des annales anglaises, depuis l'avénement d'Henri VII jusqu'à la mort de George II (1760); c'est aussi un remarquable ouvrage, plein d'intérêt et d'utilité. Ce qui distingue cet historien, c'est un esprit impartial, un jugement solide, uni à une vaste érudition; il est net, méthodique, clair et simple, et le style est à la hauteur de la pensée.

Sir Thomas Erskine May a continué l'*Histoire constitutionnelle* de Hallam, en la prenant au point où celui-ci l'avait laissée, en sorte que ce grand travail est aujourd'hui complet et sans lacune. Il est également l'auteur d'une *Histoire de la démocratie en Europe.*

Macauley (1800-1859) est fils du célèbre abolitioniste de ce nom, ami de Wilberforce. Il débuta dans la littérature par des *Essais* de critique et de poésie insérés dans les journaux. Son article sur *Milton,* dans la *Revue d'Édimbourg,* puis l'*Essai sur Machiavel* attirèrent sur lui l'attention. Les whigs le firent nommer au Parlement, où il se distingua parmi les plus éloquents orateurs dans toutes les discussions importantes. Nommé membre du Conseil suprême de Calcutta, Macauley fit un séjour de cinq années dans l'Inde, et y travailla à un nouveau Code, mais il continuait d'envoyer des articles remarquables à la *Revue*

d'Edimbourg; il y composa aussi ses admirables études sur *Clive, Bacon, Walpole, Chatam, Warren-Hastings,* qui sont autant de chefs-d'œuvre.

A son retour, Macauley reprit sa carrière politique, sa place au Parlement, et ses grands travaux historiques, dont le principal fut son *Histoire d'Angleterre.* Les deux premiers volumes parurent en 1848, les deux suivants en 1855, et le dernier après sa mort. Malgré son zèle infatigable, il ne put achever son œuvre, qu'il espérait conduire jusqu'à la période contemporaine. Le succès éclatant qui accueillit ce grand travail fut récompensé par un honneur que jamais homme de lettres n'avait reçu en Angleterre, celui de la pairie; on y ajouta plus tard une tombe à Westminster.

Ce n'était que justice : l'historien avait usé et abrégé sa vie dans un pénible labeur de recherches et d'études; il avait doté son pays d'un de ces ouvrages qui font honneur à l'esprit humain. Penseur solide, judicieux, profondément érudit et maître de son sujet, Macauley réunit toutes les conditions d'un grand historien. Sa langue est ferme, pure et correcte; à l'éclat de la forme, il joint la vigueur et la fécondité de la pensée; son accent est énergique et convaincu. Sa narration marche avec un mouvement égal; un souffle éloquent l'anime, et quand il discute, c'est pour emporter la conviction par une série d'arguments irrésistibles. L'élan n'est pas fougueux; il est contenu dans les bornes du genre, mais il se fait sentir par la force entraînante des faits et des preuves, et la passion de la vérité se communique de l'auteur au lecteur.

Macauley est de l'école philosophique de Bacon : il ne voit dans la science que les faits et leurs conséquences; il évite les abstractions et les théories; s'il raisonne, c'est

pour prouver au moyen des faits, et aussi pour en faire ressortir le côté moral. En politique, il est libéral et whig ardent : c'est là sa passion la plus vive. Son histoire commence à l'avénement de Jacques II : son but était de raconter l'établissement de la Constitution anglaise, objet de son admiration, et de grouper tous les événements autour de ce fait capital. Il ne se borne pas, comme beaucoup d'historiens, surtout dans l'école ancienne, à raconter l'histoire des gouvernements, les événements politiques et militaires; il embrasse, avec une merveilleuse habileté, tout ce qui se rattache aux idées, aux mœurs, aux sentiments de la nation. « Mon but et mes efforts, dit-il, seront de faire l'histoire de la nation aussi bien que l'histoire du gouvernement, de marquer le progrès des beaux-arts et des arts utiles, de décrire la formation des sectes religieuses et les variations du goût littéraire, de peindre les mœurs des générations successives, et de ne point négliger même les révolutions qui ont changé les habits, les ameublements, les repas et les amusements publics. Je porterai volontiers le reproche d'être descendu au-dessous de la dignité de l'histoire, si je réussis à mettre sous les yeux des Anglais du dix-neuvième siècle un tableau vrai de la vie de leurs ancêtres. »

Ce plan, Macauley l'a exécuté à la lettre; rien n'est omis; le tableau est vivant, varié, complet; tout marche de front, sans confusion, sans encombre; l'abondance des détails ne nuit pas à l'ensemble, et de cette variété, ménagée avec art, naît un intérêt soutenu. Cet élément pittoresque est le côté le plus saillant de cette histoire, et celui qui, en stimulant la curiosité, a le plus contribué à son prodigieux succès. C'est aussi le côté poétique du récit, et Macauley définissait l'histoire « un composé de poésie et

de philosophie ». Sous ce dernier rapport, il n'est exempt ni de préventions ni de préjugés, et le poëte fait tort au philosophe, en transformant ses impressions en jugements. Son héros est Guillaume III, son idéal la révolution de 1688, et il y aurait beaucoup à rabattre de l'admiration qu'il porte à l'un comme à l'autre. Mais pour l'Angleterre protestante cette flatterie est un mérite de plus. Il faut laisser au temps le soin de remettre tout à sa vraie place; mais cette histoire n'en restera pas moins un monument durable, sous le rapport de la narration et du style.

Ce n'est pas le style que l'on peut louer dans les ouvrages de Thomas Carlyle (1795-), auteur d'une *Histoire de la Révolution française* et d'une *Histoire de Frédéric le Grand*, car il est heurté, incorrect, obscur, suchargé d'images, et visant à l'effet par l'étrangeté de la forme. C'est un esprit hardi, paradoxal, sceptique, admirateur de Schiller dont il a écrit la vie, disciple de Fichte en philosophie; du reste fort indépendant, poursuivant avec une amertume satirique les préjugés et les institutions de son pays, et acquérant malgré tout une véritable influence. Carlyle est pénétré de germanisme : ses idées, ses formules, son style, tout porte cette empreinte d'outre-Rhin. Les questions sociales ont été l'objet de ses méditations, et son pamphlet sur le *chartisme* est une étude approfondie des matières qui touchent au paupérisme, au travail et aux tendances des classes inférieures. D'autres écrits du même genre, le *Passé et le présent*, les *Pamphlets du dernier jour*, sont de rudes avertissements donnés à l'aristocratie anglaise et à cette société peuplée, dit-il, de laquais, dont il ne ménage ni les vices ni les travers. Son *Histoire de la Révolution française* est un tableau animé, dramatique, qui frappe par le pittoresque des scènes et la vivacité des cou-

leurs; mais il a le défaut de viser trop à l'effet, et il fatigue par le ton déclamatoire qui y domine partout. L'*Histoire de Frédéric* est écrite d'une manière plus calme et d'un style plus sobre, mais l'admiration qu'il a pour ce prince et pour Voltaire nous paraît bien exagérée. Selon lui, l'un résume l'*action*, et l'autre la *pensée* du dix-huitième siècle, et en dehors d'eux, ce siècle n'a plus rien produit. Carlyle avait sur les grands hommes une théorie qu'il a développée à part dans son ouvrage sur les *Héros* : en eux se résume l'humanité, tout ce qui se fait de grand ne se fait que par eux : ils sont « les organes articulateurs du corps social ». Le reste, *servum pecus*, ne compte à peu près pour rien, et suit l'impulsion donnée par les grands hommes.

Il y a aussi une tendance paradoxale dans l'*Histoire d'Angleterre* de M. Froude (1818), consacrée à raconter le règne de Henri VIII et celui d'Élisabeth; car il s'applique à réhabiliter la mémoire de ce prince dont les vices et la cruauté n'inspirent ordinairement que la répulsion. M. Froude le place résolûment au-dessus de François I[er] et de Charles-Quint. Il est vrai que les vertus que lui reconnaît l'historien se rapportent à la période de son règne qui précéda le divorce et la rupture avec Rome; jusque-là, il fut un Titus et un Marc-Aurèle, dit M. Froude; mais Néron aussi eut des années de vertu; l'histoire n'hésite pas pourtant à le flétrir comme un monstre. Le dernier ouvrage de M. Froude, les *Anglais en Irlande au dix-huitième siècle*, est aussi un bon travail, qui indique dans le jeune écrivain le désir de marcher sur les traces de Macauley.

L'*Histoire de Charles-Quint*, déjà racontée par Robertson, a été l'objet d'un travail plus complet et plus approfondi sous la plume intelligente de sir Stirling Maxwell (1818). Cet écrivain a eu en main des documents inconnus à son

devancier, et s'en est servi habilement pour rendre à Charles-Quint sa vraie physionomie dans le monastère de Saint-Just, en la dégageant de l'attirail romanesque dont on l'avait affublée. On lui doit encore une bonne étude historique et artistique sur *Velasquez et ses ouvrages.*

Parmi les bons travaux consacrés à l'histoire nationale, il faut citer encore l'*Histoire des Anglo-Saxons,* l'*Histoire de Normandie et d'Angleterre* par sir Francis Palgrave, qui éclairent d'un jour nouveau les origines du peuple anglais. L'*Histoire de la conquête normande,* par M. Freeman (1823), quoique fortement empreinte de gallophobie, mérite aussi d'être citée parmi les bons ouvrages historiques de ces derniers temps. Lord Stanhope a raconté avec beaucoup d'intérêt l'*Histoire d'Angleterre depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle,* et séparément l'*Histoire du règne de la reine Anne.*

Charles Grote (1794-1871) s'est attaché à l'antiquité hellénique, et a écrit l'*Histoire de la Grèce* en douze volumes, la plus complète que l'on ait jamais composée sur cette riche matière, et il semble l'avoir épuisée, tant est exact et approfondi le tableau qu'il fait des événements, de l'état civil, moral et religieux du peuple grec. Comme Niebuhr pour l'*Histoire romaine,* Grote met au rang des fables et des légendes poétiques tout ce qui concerne l'origine des peuples grecs, les guerres des Argonautes, de Troie et de Thèbes, qui ne nous sont connues, il est vrai que par la poésie; mais avec quelle science profonde, quelle supériorité de vues il parcourt les grandes périodes historiques des républiques d'Athènes et de Sparte, la guerre du Péloponèse, les guerres médiques, les luttes de l'Agora, les rivalités d'une démocratie turbulente qui aboutissent à la servitude! Ce grand et beau travail est plein d'aperçus neufs,

ingénieux, de jugements qui réforment des erreurs accréditées d'âge en âge, et dont on a peine à se défaire, même en le lisant, tant on aime à conserver les opinions faites *in verba magistri*. Deux ouvrages séparés, l'un sur *Platon*, l'autre sur *Aristote*, complètent ces vues historiques par l'étude approfondie des idées philosophiques en Grèce.

L'Amérique n'est pas restée en arrière dans la carrière historique, et cherche à rivaliser dans ce genre avec la mère patrie. Au premier rang s'offre William Prescott (1796-1859), un aveugle comme Augustin Thierry, et comme lui un travailleur infatigable; quatre ouvrages importants lui ont conquis l'admiration universelle, en même temps que la fortune, car peu d'écrivains ont eu autant de lecteurs : l'*Histoire de Ferdinand et d'Isabelle*, la *Conquête du Mexique*, la *Conquête du Pérou* et l'*Histoire de Philippe II*. Ce sont des travaux conciencieux, complets, dont le récit, à la fois large et sobre, offre toutes les grandes qualités qui conviennent à l'histoire.

Quoique jeune encore, le gouvernement des Etats-Unis a eu son historien dans Georges Bancroft (1800), qui, en sa qualité d'homme d'État, a pu se renseigner aux meilleures sources. Cette *Histoire des États-Unis* ne comprend pas moins de dix volumes. — M. John Motley, autre homme d'État, ministre à Vienne et à Londres, a consacré ses veilles à l'*Histoire de la République néerlandaise*, ouvrage d'un rare mérite, et qui a été traduit en français par M. Guizot. Le même talent se retrouve dans son dernier ouvrage, *Vie et mort de Jean Barneveldt*. — Georges Ticknor (1791-1871) a consacré trente années de sa vie à la composition d'une *Histoire de la littérature espagnole*, le meilleur travail que l'on ait jamais fait sur cette intéressante matière.

La philosophie anglaise, comme celle de l'Allemagne, est entraînée aujourd'hui vers la négation et le panthéisme matérialiste. L'un de ses principaux représentants, Stuart Mill (1806-1873), à qui l'on a fait une réputation exagérée, n'a rien inventé, si ce n'est l'art de perfectionner la négation, ce qui n'est pas à nos yeux un mérite. Son système n'est autre que le *positivisme* d'Auguste Comte; il déclare que « l'*infini* est un faisceau de contraditions »; l'*absolu* n'existant pas, Dieu ne peut être. Que reste-t-il? Le *fini*, la matière, rien de plus. La morale n'a d'autre base que l'*utilité;* le bien, c'est le plaisir, le mal, la peine. Épicure ne disait pas autre chose. En politique, Stuart Mill était socialiste; toutes les erreurs s'enchaînent : l'erreur a sa logique comme la vérité.

La philosophie spiritualiste a eu pourtant un digne interprète dans William Hamilton (1788-1856), professeur à l'université d'Edimbourg, qui continuait avec éclat l'enseignement de l'école écossaise, représentée, au commencement du siècle, par Reid et Dugald-Stewart. Ses doctrines sont au fond les mêmes que celles de Royer-Collard et de Cousin, mais Hamilton savait les développer avec une originalité supérieure, appuyée sur une forte érudition. Aujourd'hui, la philosophie anglaise, sous l'influence de Herbert Spencer, semble vouée entièrement à la matière, en retournant aux idées de Hume et de Locke.

Pour Spencer, comme pour Mill, il n'y a point d'absolu; la matière seule existe avec ses lois immuables, nécessaires, fatales; point de création, mais une série d'*évolutions* naturelles, continues, qui ont produit tout ce qui existe, depuis la plante jusqu'à l'homme. C'est la théorie de Darwin poussée à ses dernières conséquences. L'âme, l'esprit, la pensée, tout cela est un produit chimique, une

manifestation des forces vitales, une sécrétion des glandes du cerveau, de l'influx nerveux : toute la psychologie est dans la biologie; tout est le résultat de forces aveugles et fatales, dans l'individu comme dans la société. Voilà le fond des idées que développe M. Spencer dans ses *Principes de psychologie*, ses *Principes de biologie* et son *Étude de sociologie*. De telles doctrines sont bien faites pour faire rétrograder l'humanité jusqu'à la barbarie.

CONCLUSION.

L'étude des littératures nous montre à chaque pas que l'esprit humain n'a point de marche uniforme et réglée : il est *ondoyant* et *divers*, suivant l'expression de notre Montaigne; il subit mille influences et vicissitudes diverses que le critique et le philosophe se plaisent à constater après coup, mais qu'il est impossible de deviner et d'annoncer *a priori*. L'*Esprit souffle où il veut*, dit l'Écriture. Le génie n'a point de causes; il éclate spontanément, sous l'œil de la Providence, pour éclairer la marche de l'humanité dans cette demi-teinte obscure qui est la moyenne de l'intelligence terrestre. Pourtant, il est un fait digne de remarque, c'est qu'il y a, chez chaque peuple civilisé, des périodes de mouvement et de progrès où se produit une efflorescence brillante, précédée et suivie d'intermittences plus calmes : la vie publique prend alors une énergie souveraine; la pensée atteint des hauteurs inconnues, le génie apparaît pour concentrer et résumer ces forces vitales de la nation; on voit alors se produire les siècles de Périclès, d'Auguste, des Médicis, de Louis XIV, qui sont comme des phares destinés à éclairer la marche de l'esprit humain sur cette terre semée de tant d'écueils.

L'Angleterre a eu deux époques ainsi favorisées, où son génie personnel a manifesté tout son éclat et toute sa séve : la première, sous Elisabeth et Jacques I[er], a vu fleurir Shakspeare et Milton; la seconde, depuis le commencement de ce siècle jusqu'en 1830, a produit Walter Scott, Byron et Shelley. Après ce dernier élan poétique, le calme s'est produit; le génie national semble avoir perdu de sa force créatrice, comme ces terres qui, après d'abondantes moissons, annoncent un peu d'épuisement et demandent à réparer leurs forces.

En effet, depuis quarante années, la littérature anglaise ne vit plus que de la menue monnaie de ses grands écrivains; et l'on peut en dire autant de la France ainsi que de l'Allemagne. On écrit plus que jamais; le talent ne manque pas; les recherches continuent dans les sciences et dans les lettres; la critique est habile, le goût reste pur : mais où est le génie? Quel est le grand poëte qui fasse résonner la lyre et qui émeuve la scène par des créations puissantes, originales? On peut chercher et compter; la réponse n'est pas difficile.

Il y a une cause déterminante à cette uniformité de talent, empreint d'une faiblesse générale et d'une fécondité parfois malheureuse, c'est que la littérature est devenue un métier, et que la plupart des écrivains se tournent vers le journalisme. Le journal tend à remplacer le livre. Les journaux anglais sont des volumes : quiconque a passé sa journée à absorber le *Times* n'a plus de loisir pour faire une bonne lecture. Les affaires courantes, la politique, la cour d'assises, les nouvelles diverses, voilà de quoi se nourrit quotidiennement la masse des lecteurs. On y ajoute volontiers les livres et descriptions de voyages : c'est pour tout bon Anglais une *great attraction*. Un roman en vogue,

bon ou mauvais, sert d'assaisonnement à ce repas assorti. Encore peut-on trouver le tout réuni, comme au restaurant, dans quelque revue ou magazine, genre de publication que les Anglais ont multiplié et perfectionné.

Plusieurs de ces publications ont une vogue prodigieuse, et des lecteurs par millions. A la tête se placent les vieilles revues trimestrielles, qui ont leur clientèle fidèle, le *Quarterly Review*, l'*Edimburgh Review*, le *Blackwood's*, le *Frazer's Magazine*, le *Cornhill Magazine*, et tant d'autres; puis viennent de nombreux recueils mensuels ou hebdomadaires, qui emploient et usent quantité d'écrivains, condamnés à un obscur et éphémère labeur; quelques-uns sont répandus à un nombre prodigieux d'exemplaires. Cela produit plus d'argent que de renommée, mais chez une nation essentiellement marchande l'argent passe avant tout le reste. Nous avons même vu les princes du roman moderne, Dickens et Thackeray, faire du journal la base de leurs publications, et y chercher la popularité en même temps que la fortune. Les vers d'un poëte en renom y sont même accueillis avec faveur, et l'on assure que cent vers de Tennyson lui ont été payés cent guinées par la direction du *Cornhill Magazine*. Du reste la plupart de ces journaux et revues ont une classe spéciale de lecteurs, selon qu'ils soutiennent tel ou tel parti, telle ou telle secte religieuse ou opinion philosophique et sociale : il y a des journaux whigs, des journaux tories; il y en a pour la philosophie sceptique, pour l'église anglicane, pour les quakers, pour la nationalité irlandaise, écossaise; pour tous les goûts, toutes les croyances et toutes les professions : c'est un fractionnement indéfini de la pensée et des instincts individuels. Ce sont les écrivains médiocres qui se livrent à ces thèses spéciales; quant aux hommes supérieurs, ils

planent au-dessus par la généralité de leurs vues et l'indépendance de leur jugement. L'esprit d'analyse, porté trop loin, indique l'étroitesse des idées et l'épuisement de l'imagination.

Mais en terminant cet aperçu, nous devons indiquer un autre mouvement intellectuel bien plus sérieux, bien plus fécond en résultats probables, qui se manifeste en Angleterre depuis un quart de siècle : nous voulons parler de l'ébranlement que subit la religion de l'État ; l'épiscopat politique, établi par Henri VIII et Élisabeth, est aujourd'hui menacé de ruine. L'antique *établissement* tremble sur sa base, et c'est du sein même du protestantisme que partent les coups qui profitent à la réaction catholique. L'Angleterre tend à se réunir à l'orthodoxie romaine, et déjà un grand nombre de conversions éclatantes se sont accomplies, présageant un retour qu'on peut considérer comme peu éloigné et plus que probable.

Les causes de ce mouvement dans la foi religieuse sont multiples. L'esprit d'analyse et de critique, base du protestantisme, a porté ses fruits ; il en est résulté une décomposition de la doctrine qui l'a réduite à rien. La liberté indéfinie de penser et de croire, sans autorité ni contrôle, a abouti naturellement au scepticisme. L'organisation épiscopale n'est plus restée qu'une forme politique, traditionnelle, perdant peu à peu sa force et son prestige ; elle ne pouvait empêcher la division et la dissémination des sectes : son autorité, liée à celle de la couronne, par une confusion absurde des pouvoirs spirituel et temporel, n'a pu résister à l'esprit d'examen et au besoin d'indépendance. De graves dissensions se sont produites au sein même de l'église nationale ; on a vu un

évêque en fonctions[1] révoquer en doute la divinité de Jésus-Christ, détruisant ainsi la base même de la religion chrétienne, et produisant jusqu'au banc de la reine un scandale retentissant. Cela n'a rien qui doive nous étonner; partout, en Angleterre comme ailleurs, le protestantisme se décompose, il devient pour les uns une simple opinion philosophique, pour d'autres une forme de religion spiritualiste sans dogmes ni principes arrêtés; enfin pour beaucoup il aboutit à la négation et au scepticisme. En France, la *nouvelle théologie* protestante en est aussi arrivée à nier la divinité du Sauveur, l'inspiration des saintes Écritures, les dogmes, les miracles, en un mot le surnaturel. La discorde s'est produite au sein même du conseil presbytéral de Paris, partagé entre les anciennes croyances et les nouvelles, qui ne sont plus que des opinions : tel pasteur a été mis au ban de l'Église réformée à cause de ses *opinions* hétérodoxes; un autre a dit dans ses sermons : « Si les miracles que les évangiles rapportent vous effrayent, au nom du Sauveur je lève vos scrupules, et je vous dis: Soyez chrétiens sans croire aux miracles. Seraient-ce les dogmes qui vous arrêtent? Soyez chrétiens sans les dogmes[2]. » Tout cela est logique, et découle de la liberté d'interprétation, base de la doctrine protestante.

Ces incertitudes, ces défections, cette insuffisance de l'autorité religieuse ont frappé en Angleterre les esprits sérieux, les cœurs chrétiens, qui cherchent et veulent sincèrement la vérité religieuse. C'est au sein même de l'université d'Oxford qu'est né le mouvement de retour vers l'unité catholique qui a déjà produit des résultats sérieux, des conversions éclatantes. En 1832 fut fondé le *British*

[1] L'évêque Colenso.

[2] Calani, *Sermons*, t. II, p. 147-148.

Magazine, où les questions de la liturgie, de la constitution de l'Église furent discutées avec ardeur. L'année suivante commença la publication des *Tracts for the times*, qui traitaient des points de doctrine et de discipline ecclésiastique. Une autre publication plus importante, le *British Critic*, fondé par M. Newman, concentra plus sérieusement encore la discussion sur toutes les questions relatives à l'histoire ecclésiastique, à l'art chrétien, aux affaires religieuses, politiques et sociales; l'esprit de sagesse, la science et l'élévation des vues de ce recueil attirèrent l'attention de tous les hommes sérieux. Le docteur Pusey, âme droite et sincère, était l'inspirateur de ces tendances vers l'unité, et ses amis publiaient des livres de prières pour demander l'*unité de la sainte Église*. Dès l'année 1841, Mgr Wiseman, le grand et savant évêque, ardent propagateur de la foi catholique, constatait avec bonheur ce rapprochement journalier vers l'Église de Rome, qui se produisait parmi les théologiens d'Oxford. « Ils se sont pris, dit-il, à aimer nos saints et nos papes; nos rites, nos cérémonies, nos offices et nos rubriques mêmes leur inspirent un respect que plusieurs d'entre nous, hélas! ne paraissent pas éprouver au même degré. Nos institutions monastiques, nos établissements d'éducation et de charité sont devenus les objets préférés de leurs études. Enfin, tout ce qui concerne notre religion excite profondément leur attention et leur intérêt. »

C'est donc le besoin d'unité qui poussait le docteur Pusey et ses disciples à un retour catholique; ils se sentaient entraînés de ce côté comme vers le phare de la vérité : on lisait dans le *British Critic :* « Nos affections naturelles nous porteraient d'abord à nous unir à Rome : elle est notre sœur aînée dans la foi, et même notre mère; c'est à elle

que nous devons, par la grâce de Dieu, d'être ce que nous sommes aujourd'hui. Dans notre enfance spirituelle, c'est Rome qui a veillé sur nous; elle est l'Église dont nous avons été séparés avec tant de violence. Nous aimerions, si nous pouvions ordonner chaque chose selon notre bon plaisir, à effacer le souvenir de notre ingratitude envers elle, afin de nous entendre ensuite sur les causes de notre mésintelligence; nous renouerions alors les liens si chers qui nous unissaient à elle. »

Cependant le docteur Pusey est resté en route, sans tirer les conclusions des prémisses posées par lui; il a même tenté d'enrayer le mouvement, surtout quand la conversion de son ami M. Newman fut venue donner une nouvelle secousse aux esprits, et entraîner bien des consciences hésitantes. Tout en étant de bonne foi, il n'en a pas moins une position fausse et contradictoire, car il se dit et veut être catholique, et il reste protestant tout en reniant le protestantisme. C'est ce qui ressort clairement de son ouvrage *Irenicon*, dont le titre même indique qu'il veut l'union pacifique des Églises, mais qui est une attaque violente contre le catholicisme auquel il tend la main. Ce qu'on y voit de plus clair, c'est l'agitation d'une âme troublée, qui désire le bien, qui cherche l'unité et accumule toutes les raisons qu'elle croit plausibles pour ne point s'y soumettre. Tant qu'on reste protestant, il y a toujours un fond de préjugés et des ombres de fantômes qui obscurcissent l'intelligence. Le docteur Pusey, après avoir été au seuil de la vérité, s'est refusé à franchir le dernier pas, pour conserver l'indépendance de son Église, et ne point reconnaître l'autorité romaine. Mais où serait donc l'unité si elle manquait de centre? Et cette autorité pontificale que le docteur Pusey repousse, n'est-elle pas la seule

sauvegarde de l'unité, à moins qu'il ne veuille se conférer à lui-même cette autorité infaillible qu'il dénie au chef de l'Église ?

Nous avons cru que cet aperçu final sur la situation religieuse de l'Angleterre pouvait terminer utilement notre esquisse de la littérature de ce pays. Ces symptômes de transformation ont en effet leur importance, en ce qu'ils semblent marquer une phase nouvelle dans l'esprit national. L'avenir donnera la clef de ce mystère, et l'avenir appartient à Dieu.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DES PAYS-BAS

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE DES PAYS-BAS

CHAPITRE PREMIER.

Formation du royaume des Pays-Bas. — Résistance à l'Espagne. — Origines historiques. — Physionomie du pays. — Caractère national. — Deux langues : le flamand et le hollandais. — Chroniques du treizième et du quatorzième siècle. — Le roman du *Renard*. — Prédominance du français au quinzième siècle. — La Réforme : ses effets. — Poëtes nationaux : Anne Byns. — Mathys de Costlevein. — Denne. — Fruitiers. — Ghistèle. — Koornshert. — Dathenus. — Sainte-Aldegonde. — Visscher. — Spieghel. — Écrivains latins : Érasme. — Les Everardi. — Les Dousa. — Juste-Lipse.

Les Pays-Bas ont subi bien des vicissitudes historiques et politiques. On désignait sous ce nom les dix-sept provinces qui composaient le cercle de Bourgogne, et qui furent réunies sous le sceptre de Charles-Quint ; douze venaient de la succession de Charles le Téméraire, transmises à l'empire par le mariage de sa fille Marie avec Maximilien Ier, en 1478; les cinq autres avaient été acquises par Charles-Quint, et le pays entier passa sous la domination de l'Espagne, mais ne subit qu'en frémissant ce joug étranger.

Les provinces du Nord, où le protestantisme s'était fortement établi, ne tardèrent pas à résister à l'autorité vexatoire et absolue de Philippe II d'Espagne, dont la politique consistait à établir l'unité catholique par la force et les persécutions. Le gouvernement tyrannique du duc d'Albe produisit la révolte des *gueux;* Guillaume d'Orange, le *Taciturne*, profita des troubles, amena une révolte générale, qui eut pour résultat la déclaration d'indépendance des provinces de Hollande, Zélande, Utrecht, Gueldre, Groningue, Frise et Over-Yssel : ce fut la *République des sept Provinces-Unies*, et Guillaume en devint le maître sous le titre de stathouder. Mais l'Espagne ne lâcha pas facilement sa proie, la guerre continua, avec des alternatives diverses, jusqu'au traité de Westphalie, qui assura enfin l'indépendance de la Hollande.

Le dix-septième siècle fut pour ce pays une période incomparable de gloire et de prospérité : sa marine et ses colonies, répandues dans le monde entier, faisaient de ce petit peuple une puissance redoutable; rival heureux de l'Angleterre et de la France, il tint tête à Cromwell et à Louis XIV. La famille d'Orange monta sur le trône d'Angleterre dans la personne de Guillaume III; le stathoudérat, aboli en 1702, fut rétabli en 1747 en faveur de Guillaume IV, pour disparaître définitivement en 1784. Conquise par Dumouriez et Pichegru en 1795, la Hollande devint la *République Batave*, sœur et alliée de la République française, jusqu'au moment où Napoléon Ier en fit un royaume pour son frère Louis Bonaparte. Les traités de 1814 donnèrent le royaume des Pays-Bas au fils du dernier stathouder, Guillaume-Frédéric d'Orange, en y annexant la Belgique, qui revendiqua son autonomie en 1830, sous la protection de la France.

La Hollande (*pays creux*) tire son nom de la situation de son sol, placé, en plusieurs endroits, au-dessous du niveau de la mer, et protégé contre l'invasion des flots par de puissantes digues. Ses peuples primitifs étaient les Bataves, et les Romains appelaient ce pays l'*Ile des Bataves;* leur origine était germanique. Alliés de César et d'Auguste, ils furent conquis par Drusus, et se soulevèrent à la mort de Néron sous la conduite de Civilis; ils restèrent indépendants, mais fidèles aux Romains, jusqu'à la disparition de la puissance romaine dans le nord de la Gaule. Les Frisons et les Francs envahirent ce pays, s'y établirent, et le nom même de Bataves disparaît au cinquième siècle. Grotius prétend que les vainqueurs absorbèrent entièrement le peuple vaincu : il est plus probable que la race conquérante resta là, comme partout, à la superficie, spoliant et dominant la nation soumise, et se mêlant peu à peu à elle; mais le peuple batave continua d'exister, avec ses qualités originelles, ses mœurs et son caractère, que la fusion des races n'a pu faire disparaître.

Les Frisons firent cause commune avec les Saxons dans leur résistance à Charles-Martel et à Charlemagne. Dominés par la conquête, ils adoptèrent le christianisme, et l'évêché d'Utrecht fut fondé. Les pirates normands firent en Hollande de nombreux et cruels ravages ; mais le comte Gérold les extermina en 885, et il devint la tige des comtes de Hollande. Le régime féodal s'établit dans tout le pays ; outre les comtes de Hollande, il y avait les seigneurs de Brabant, de Gueldre, de Frise, etc. Ce fut pendant plusieurs siècles une série de guerres d'ambition, de rivalité, des luttes sanglantes, qui ne cessèrent que lorsque Philippe de Bourgogne eut réuni tous ces États sous sa domination.

La Hollande n'a plus aujourd'hui le prestige de grandeur et de puissance qui l'environnait au dix-huitième siècle : elle a perdu la suprématie maritime, qui a passé à l'Angleterre ; celle-ci, au dix-huitième siècle, l'a refoulée presque partout, et lui a enlevé ses plus belles colonies. Néanmoins il lui reste assez de gloire dans le passé, et de richesse, de prospérité dans le présent, pour en faire une nation toujours digne de respect et d'attention. Elle a eu des savants, des lettrés de premier ordre ; elle a été longtemps un des principaux foyers d'intelligence en Europe ; ses érudits ont plus d'une fois donné le ton et l'exemple à ceux de France et d'Allemagne ; elle mérite donc une place notable dans l'histoire intellectuelle de l'Europe.

C'est un pays qui a sa physionomie à part, bien nette et bien tranchée. Quand on a passé la Meuse et l'Escaut, dépassé les villes si riches et si peuplées de la Flandre, centres d'une industrie active et prospère, on entre dans un pays plat, entrecoupé de rivières et de canaux ; de vastes prairies s'étendent à perte de vue, parsemées de nombreux troupeaux, qui y paissent une herbe drue, serrée, sans cesse renaissante : gras pâturages, qui forment la richesse principale du sol. Point de collines, point de forêts ; de loin en loin, des villages bien bâtis, des fermes où règnent l'abondance et une propreté proverbiale, de nombreux moulins, dont les bras s'agitent et servent à l'épuisement des eaux stagnantes qui pourraient nuire à la végétation. Aux abords des villes, de riches et coquettes villas à demi cachées sous de frais ombrages, et environnées de corbeilles de fleurs, entretenues à grands frais : sur la porte d'entrée, une inscription sentimentale, dont la naïve prétention fait sourire, indique les goûts champêtres du propriétaire qui y a établi son asile : c'est *mon doux repos, ma*

retraite chérie, l'*Eden terrestre*, et mille variantes de ce sentiment qui fait chercher dans la nature la compensation du travail et les jouissances de la richesse acquise par le négoce. Les villes sont les fourmilières d'une population active, industrieuse, qui se hâte lentement, arrive toujours à temps, et accomplit des prodiges; la placidité des visages, indice d'un flegme patient et tenace, n'exclut pas l'énergie puissante et créatrice. La pierre ayant manqué aux constructeurs, ils l'ont produite en délayant le sol, et la brique s'y est étagée pour former des maisons d'un aspect singulier, original. Mais ce sol lui-même est mouvant, et flotte presque sur les eaux : il a fallu l'affermir par des pilotis dont la base solide défie les injures du temps. De nombreux canaux sillonnent ces cités aquatiques, et y apportent sans bruit les richesses et les produits du monde entier; l'Inde, la Chine, toutes les mers sont tributaires de cette petite nation de pêcheurs et de négociants qui commande encore à quinze millions de sujets dans ses lointaines colonies.

C'est une merveille que ce sol spongieux des Pays-Bas, tout formé de fondrières, de marécages, et menacé sans cesse de l'invasion des flots de l'Océan. Ce qu'il a fallu de luttes, de travaux obstinés, pour le former, le fixer, le rendre habitable et fécond, est incroyable.

Ici, ce n'est pas la terre qui a fait l'habitant, c'est l'homme qui a fait la terre, qui l'a conquise sur les eaux, l'a raffermie, assainie, par des digues, des dérivations, des travaux immenses d'épuisement et de desséchement. Aussi, ce sol qui est son œuvre, il s'y est attaché avec amour; il le couve d'un œil jaloux, il l'a toujours défendu avec toute l'énergie du patriotisme contre l'oppression et l'invasion du dehors : il l'anéantirait plutôt que de le laisser prendre.

Le jour où Louis XIV, dans l'orgueil de ses victoires, poussait ses armées jusqu'aux portes d'Amsterdam, la nation hollandaise se résolut à un sublime sacrifice : elle ouvrit ses digues aux eaux de la mer, au risque de noyer le pays entier, et le Grand Roi fut obligé de reculer devant l'élément vengeur dont il ne pouvait triompher.

La langue néerlandaise, ou batave moderne, se partage en deux dialectes principaux, le flamand et le hollandais proprement dit. Le flamand est la langue des provinces méridionales, le Brabant et les Flandres; mais il varie notablement d'une province à l'autre. Il précéda le hollandais comme langue littéraire, et régnait sur les dix-sept provinces soumises aux ducs de Bourgogne; mais il se corrompit peu à peu, et perdit son caractère sous l'influence de la langue française, tandis que le hollandais gagnait la prépondérance, devenait, vers la fin du seizième siècle, la langue nationale, et atteignait à la perfection d'une langue littéraire.

Au fond, la langue néerlandaise est un dialecte bas allemand, d'un caractère dur, guttural, mais épuré par la culture et fixé par les travaux de savants philologues. Sa forme littéraire est un peu lourde et solennelle dans les genres élevés, mais il peut descendre à une naïveté gracieuse, et être familier sans bassesse. Le dix-septième siècle est l'époque la plus brillante de cette littérature.

Les Hollandais sont fiers de leur langue nationale; ils s'y sont attachés comme à leur sol, à leurs vieilles mœurs, à leurs libertés. Un certain Jean Von Gorp a écrit un livre pour prouver que le hollandais était la langue parlée par Adam et Ève dans le Paradis terrestre, et, chose singulière, ce livre est écrit en latin.

C'est que, malgré cet amour pour la langue du pays, le

latin avait poussé en Hollande de profondes racines; l'érudition hollandaise, si forte et si savante, avait adopté le latin pour tous ses ouvrages; il est vrai que c'était pour elle le seul moyen de communiquer avec les savants des autres nations, et de répandre ses travaux, qui n'eussent eu autrement que peu de lecteurs. L'ordre des Jésuites, qui fut longtemps à la tête de l'éducation du pays, contribua beaucoup à propager et à maintenir l'usage du latin.

Notons en passant que la province de Frise, qui eut longtemps son existence à part, a conservé sa langue particulière, et a aussi une petite littérature indépendante.

Il nous sera difficile, dans cet aperçu rapide, de suivre séparément les deux dialectes qui se partagent les Pays-Bas, d'autant plus que, pour indiquer la marche et les progrès de l'intelligence nationale, il nous faudra mentionner souvent des ouvrages écrits en français sous l'influence de la cour de Bourgogne, et les écrits latins de certains auteurs qui ont une réelle importance.

C'est au treizième siècle que remontent les premiers monuments de la langue. Ce sont d'abord des chartes, écrites en flamand, telles que celle de Henri I[er], duc de Brabant, puis des *chroniques rimées,* sans nom d'auteur, rédigées dans la même langue.

Jacques Van Maerland, surnommé l'*Ennius hollandais,* et le père des poëtes flamands, traduisit en vers le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, composa la *Bible rimée* (Rymbibel), le *Bestiaire, ou Fleurs de la nature,* tiré du *Liber rerum* d'Albert le Grand; les *Fleurs ou Sentences d'Aristote,* la *Vie de saint François,* traduite de saint Bonaventure, etc.

La chronique rimée continua d'être cultivée par Mélis Stoke, qui mit en vers flamands l'*Histoire complète des*

Comtes de Hollande; par Van Heelu, qui rima également en flamand la *Bataille de Woronque.*

Il semble que la Fable, cette *comédie à cent actes divers,* ait apparu de bonne heure en Hollande, soit sous la forme d'allégories, soit plus tard sous la forme de récits satiriques. Ce genre de littérature, le plus simple, le plus à la portée de l'intelligence populaire, est partout un des premiers à se produire; dénué d'apprêt, de prétention savante, il naît spontanément, comme les proverbes populaires, et se propage par les récits du foyer : *Vires acquirit eundo.* Cette tendance à l'allégorie, aiguisée de malice, tourne facilement à la satire, et le peuple, qui en est l'auteur, se venge ainsi contre les forts, les oppresseurs, de sa misère et des maux qu'il souffre. Ainsi dut naître le célèbre roman du *Renard,* qui fut très-populaire, très-répandu dans les Pays-Bas vers la fin du moyen âge. Est-ce là que prit naissance cette épopée anonyme, qui circula bientôt en Allemagne et en France? Les avis sont partagés. Toujours est-il qu'une des plus anciennes rédactions, écrite en vers à la fin du treizième siècle, fut faite en Flandre par Jaquemars de Lille.

Au quinzième siècle, le flamand est presque abandonné pour la langue française, qui était la langue de la cour des ducs de Bourgogne, devenus maîtres des Pays-Bas en 1433. Aussi la *Chronique* s'écrit en français : Froissart, né à Valenciennes, ne pourrait passer pour un écrivain flamand : sa langue, son esprit, son style, sa narration font bien de lui l'écrivain le plus français de son siècle. De même Monstrelet, Chastellain, Olivier de la Marche, tous nés dans les Flandres, ont écrit en français leurs *Chroniques* et leurs *Mémoires;* les deux derniers étaient attachés à la cour de Bourgogne, où l'on ne parlait que

français : tous ces écrivains appartiennent donc de fait à la littérature de la France.

On peut en dire autant d'un autre chroniqueur du quinzième siècle, Pierre Oudegherst, né à Lille, et auteur des *Annales de Flandre*, remarquables par l'exactitude des recherches; elles vont de l'année 620 à la mort de Charles le Téméraire (1477).

La prédication de la Réforme dans les Pays-Bas, les discussions, la controverse qui en furent la suite, la traduction de la Bible en langue vulgaire, les pamphlets, les chants populaires, furent autant de causes de progrès pour la langue et d'excitation dans l'esprit public. Aussi le seizième siècle est-il pour les deux dialectes une période de développement remarquable, en même temps que l'éducation classique, fortement organisée par les Jésuites, prépare cette série de savants, de philologues, de théologiens, de traducteurs, de compilateurs, qui ne le cèdent alors à ceux d'aucun autre pays de l'Europe, et qui font la gloire des Pays-Bas.

En langue flamande, la poésie nous offre d'abord Anne Byns, maîtresse d'école d'Anvers, surnommée la *Sapho flamande*. Ses poésies roulent sur des sujets de piété, dont l'esprit est catholique et hostile à la Réforme.

Mathys de Costlevein composa un *Art poétique*, estimé de ses contemporains, qui le mettaient au niveau de celui d'Horace.

Edeweard de Denne écrivit des fables, et Jean Fruitiers, partisan de la Réforme, la défendit en prose et en vers.

Van Ghistèle, traducteur de Virgile, d'Horace et de Térence, est auteur d'un poëme en deux chants, le *Sacrifice d'Iphigénie*.

En Hollande, le mouvement littéraire est encore plus

Comtes de Hollande; par Van Heelu, qui rima égalemen[illegible]
en flamand la *Bataille de Woronque*.

Il semble que la Fable, cette *comédie à cent actes divers*[illegible]
ait apparu de bonne heure en Hollande, soit sous la forme
d'allégories, soit plus tard sous la forme de récits sati-
riques. Ce genre de littérature, le plus simple, le plus à la
portée de l'intelligence populaire, est partout un des pre-
miers à se produire; dénué d'apprêt, de prétention sa-
vante, il naît spontanément, comme les proverbes popu-
laires, et se propage par les récits du foyer : *Vires acquirit
eundo*. Cette tendance à l'allégorie, aiguisée de malice,
tourne facilement à la satire, et le peuple, qui en est l'au-
teur, se venge ainsi contre les forts, les oppresseurs, de
sa misère et des maux qu'il souffre. Ainsi dut naître le
célèbre roman du *Renard*, qui fut très-populaire, très-
répandu dans les Pays-Bas vers la fin du moyen âge. Est-ce
là que prit naissance cette épopée anonyme, qui circula
bientôt en Allemagne et en France? Les avis sont partagés.
Toujours est-il qu'une des plus anciennes rédactions,
écrite en vers à la fin du treizième siècle, fut faite en
Flandre par Jaquemars de Lille.

Au quinzième siècle, le flamand est presque abandonné
pour la langue française, qui était la langue de la cour
des ducs de Bourgogne, devenus maîtres des Pays-Bas
en 1433. Aussi la *Chronique* s'écrit en français : Froissart,
né à Valenciennes, ne pourrait pa[illegible] pour un écrivain
flamand : sa langue, son esprit, son [illegible] style, sa narration
font bien de lui l'écrivain le [illegible] [illegible]çais de son siècle.
De même Monstrelet, Chas[illegible] [illegible]livier de la Marche,
tous nés dans les Fland[illegible] [illegible]crit en français le[illegible]
Chroniques et leurs *M*[illegible] [illegible] deux dernier[illegible]
attachés à la cour d[illegible] [illegible] où l'on [illegible]

français … les
la littérature … i y
On peut … les
quinzième siècle … lé-
des Annales de … le
recherches … ne
le Téméraire … de
La prédication … n-
cussions, la …
tion de la B… n-
chants … a
pour la langue … r
seizième siècle … n
de développement … le
l'éducation classique … le
prépare cette … ne
giens, de traducteurs …
alors à ceux … gue
gloire des Pays-Bas. … , ils
En langue flamande … nce;
Byns, … paux,
monde. Ses …
l'esprit est … it Didier
… n, comme
ses … prépondérante
d'Horace. … zième siècle. Il
… études à Deventer.
… l'état monastique par
… uiller. Il devint chanoine
… mais il obtint d'être sécularisé,
… l'évêque d'Utrecht.
… om de Gérard pour celui d'Érasme

vif et plus accentué qu'en Flandre; la Réforme y poussait de profondes racines, et y devenait une cause nationale, un motif de résistance contre la domination espagnole.

Dirk Koornshert (1522-1590) est considéré comme le restaurateur ou le père de la poésie hollandaise. Il aime à traiter de sujets de morale sous la forme allégorique, selon le goût du temps. Son petit poëme sur le *Bon et le mauvais usage des biens temporels* est souvent cité, de même que son célèbre acrostiche, devenu aux Pays-Bas une sorte d'hymne militaire et national : c'est un chant qui célèbre *Guillaume le Taciturne* sous son nom *Wilhelmus Van Nassouwen,* et chaque couplet commence par une lettre de ce nom.

Les *Psaumes,* devenus les chants privilégiés des réformés, et comme une protestation de leur doctrine contre Rome et le latinisme, furent traduits en hollandais par plusieurs écrivains. Pierre Dathenus, qui ne savait pas l'hébreu, suivit pour sa traduction celles de Marot et de Théodore de Bèze; il n'en obtint pas moins le prix proposé par les États de Hollande, et ces cantiques servirent longtemps aux réunions du culte dans les temples.

Marnix de Sainte-Aldegonde fit sa traduction des *Psaumes* sur le texte hébreu. Partisan dévoué de la Réforme, il revendiqua la liberté de sa patrie par le fameux *Compromis de Bréda,* encouragea la révolte, combattit avec le prince d'Orange qui lui confia plusieurs missions, et fut l'un des fondateurs de l'université de Leyde. Très-versé dans les langues anciennes et modernes, il était habile polémiste et servit ardemment la cause protestante par l'épée et la plume.

Visscher, le *Martial hollandais,* eut une influence utile sur la littérature de son pays. Ses petites pièces se distin-

guent par leur naïveté, et peuvent se rapprocher de celles de ses deux filles, poëtes comme lui, Anne et Marie, qui y ajoutent la grâce et la délicatesse de leur sexe; ce sont des *Emblèmes,* des *Saillies,* des *Énigmes,* des *Sonnets,* des *Élégies,* des *Mélanges.* Ces deux jeunes filles, d'un aimable caractère, fidèles à leur foi catholique, faisaient le charme des réunions littéraires célèbres sous le nom de *Cercle de Ræmer,* d'où sortirent deux des meilleurs poëtes hollandais, Hooft et Vondel.

Spieghel, dit l'*Ennius hollandais,* car c'est toujours l'antiquité qui est le type des comparaisons, Spieghel donna de la fixité à la versification hollandaise, et le premier modèle des rimes masculines et féminines alternées. Son *Miroir du cœur,* d'un ton moral et religieux, d'un style nerveux et concis, plus riche d'images que brillant de clarté, offre quelque ressemblance avec l'*Essai sur l'homme* de Pope, qu'il précéda d'un siècle.

Nous parlerons maintenant des écrivains en langue latine, qui ont illustré les Pays-Bas au seizième siècle; ils sont nombreux et n'ont pas tous la même importance; aussi nous bornerons-nous à mentionner les principaux, dont la réputation est en quelque sorte universelle.

Le premier et le plus célèbre est sans contredit Didier Érasme (1467-1536), ou Gérard, le *Voltaire latin,* comme on l'a surnommé, à cause de l'influence prépondérante qu'il exerça sur les lettres en Europe au seizième siècle. Il naquit à Rotterdam, et fit ses premières études à Deventer. Devenu orphelin, il fut poussé vers l'état monastique par ses tuteurs qui voulaient le dépouiller. Il devint chanoine régulier de Saint-Augustin, mais il obtint d'être sécularisé, et fut ordonné prêtre par l'évêque d'Utrecht.

Il changea son nom de Gérard pour celui d'Érasme

(*aimable*, en grec), et alla terminer ses études au collége de Montaigu à Paris; il fut reçu plus tard docteur en théologie à Bologne. Dépourvu de fortune, il souffrit souvent de cruelles privations dans le cours de ses études, ainsi qu'il le rappelle dans ses *Colloques*. Cette existence précaire le força à changer souvent de résidence, et à donner des leçons pour vivre. Il se rendit en Angleterre, où il devint précepteur des deux fils du médecin de Henri VII; il voyagea avec eux en Italie, et se chargea ensuite de l'éducation d'un fils de Jacques IV, roi d'Écosse. C'est alors qu'il visita Rome, où le pape Léon X voulut le retenir; il reçut du souverain pontife et des cardinaux de grandes marques de déférence, car ses ouvrages l'avaient déjà rendu célèbre; ses *Adages* avaient eu trois éditions, et prouvaient dans leur auteur une érudition prodigieuse. Érasme ne se laissa point tenter par les offres du pape; il avait l'esprit instable et l'humeur un peu vagabonde. Il se montra même ingrat et hostile au clergé romain, car étant revenu en Angleterre, il y publia son *Éloge de la folie* (*Stultitiæ laudatio*), où il donne carrière à sa verve sarcastique et moqueuse aux dépens du pape et de la cour de Rome. Cette satire, qui passe en revue tous les états de la vie, peut être fort spirituelle, mais elle n'est ni juste ni convenable : c'est de l'esprit *voltairien* et rien de plus.

Henri VIII accueillit avec faveur le savant hollandais, sans chercher pourtant à le retenir. Après avoir enseigné quelque temps le grec à Oxford et à Cambridge, Érasme revint dans les Pays-Bas, et devint conseiller de l'archiduc Charles d'Autriche (Charles-Quint). Il publia à Bâle, chez l'imprimeur Froben, son ami, une édition grecque du Nouveau Testament. François Ier lui offrait la direction du

Collége de France, avec un bénéfice rapportant mille livres; il refusa, préférant sa liberté à tout autre avantage.

A ce moment, la prédication de Luther commençait à agiter tous les esprits en Europe, et le réformateur espérait trouver un appui dans l'écrivain célèbre dont les attaques contre la papauté et le clergé avaient devancé les siennes. Il est vrai qu'Érasme n'avait lancé que des sarcasmes, et non des raisons, mais l'immense retentissement de ses ouvrages pouvait le faire considérer comme un ennemi de l'Église et un adepte des novateurs. Ses *Colloques* ne contenaient pas seulement des plaisanteries contre le pape et les moines, ils attaquaient aussi le culte de la sainte Vierge et des saints, et quelques autres points du dogme, tels que la confession, le célibat ecclésiastique, le jeûne et l'abstinence; vingt-quatre mille exemplaires de cet ouvrage étaient épuisés en peu de temps. Luther avait donc de bonnes raisons pour espérer d'attirer à son parti un auxiliaire si puissant, et il lui fit des avances en lui écrivant une lettre pleine d'éloges. Mais Érasme était loin d'avoir l'humeur turbulente et audacieuse du moine de Wittemberg; c'était au contraire une nature timide, hésitante, ennemie des violences et des partis extrêmes. Sa réponse à Luther était enveloppée de réticences et d'ambages, mêlées de quelques conseils de modération, sans louange ni blâme. Luther jugea dès lors qu'il n'avait rien à espérer d'un tel homme, et ne le traita plus qu'avec mépris. Les *Colloques* avaient été censurés par la Faculté théologique de Paris; les catholiques étaient fort mécontents de l'attitude équivoque d'un écrivain qui semblait renier son caractère sacerdotal. Voulant ménager les deux partis, Érasme avait, dit-on, l'intention de se rendre à Rome auprès d'Adrien VI, et il se décida, en 1524, à

réfuter les opinions de Luther contre le libre arbitre, en écrivant son traité *De libero arbitrio,* mais toujours en ménageant prudemment son adversaire. Luther garda moins de mesure dans sa réponse, *De servo arbitrio*, où il exhalait sans contrainte sa colère et son dédain.

La neutralité où cherchait à se renfermer Érasme tend à prouver qu'il n'avait ni courage moral ni conviction sérieuse; le moment n'était point à l'indifférence, et sacrifier sa foi pour le bénéfice d'une tranquillité équivoque n'était digne ni d'un honnête homme, ni d'un chrétien. Érasme manquait de caractère, tout le prouve; il ne songeait qu'à sa santé, qui était faible, à son repos personnel, et en voulant ménager toutes les opinions, il a laissé une assez triste réputation. Au fond, il était catholique, et il refusa toujours son adhésion à la Réforme, mais il ne blâma jamais dans Luther que ses emportements, sa violence; il écrivait à Mélanchthon : « J'aurais souhaité qu'ayant un esprit si propre aux lettres, vous eussiez pris le parti de vous y appliquer uniquement, sans vous mêler à ces querelles de religion. » Ces paroles nous révèlent bien l'état de son esprit; c'était un lettré, un indifférent, un égoïste, mais point un vrai chrétien ni un sectaire. Luther lui-même l'a bien caractérisé en répondant à ceux qui prétendaient qu'Érasme adhérait à sa réforme : « C'est une calomnie dont je veux le défendre; je certifierai qu'Érasme n'est nullement luthérien; il est érasmien. »

Erasme passa ses dernières années à Fribourg et à Bâle; il mourut dans cette dernière ville, à l'âge de soixante-neuf ans. Son influence a été considérable sur les études classiques; il a servi à la renaissance des lettres, tant par ses écrits, dont le latin est aussi pur qu'élégant, que par les éditions qu'il a données des auteurs anciens, et par ses

dictionnaires, ses grammaires. Il publia également les œuvres de saint Jérôme, saint Athanase, saint Basile, saint Jean Chrysostôme. Il déclara la guerre aux *cicéroniens* de son temps : on appelait ainsi les puristes qui exaltaient le latin de Cicéron, et ne voulaient pas employer d'autres mots que ceux qui se trouvent dans cet auteur; Scaliger lui fit à ce sujet une violente querelle.

Les *Lettres* d'Erasme sont intéressantes à lire pour connaître le caractère et l'esprit de l'époque.

La poésie latine fut cultivée avec succès dans les Pays-Bas par un grand nombre d'auteurs : la langue vulgaire était alors dédaignée comme trop grossière, et ne pouvant se prêter aux nuances délicates de la pensée; le latin y suppléait, et plaisait davantage au goût cultivé des érudits. Au fond cette poésie factice ne devait être qu'un écho des auteurs anciens, et le succès du moment ne pouvait lui donner une vie durable.

Nous distinguons surtout dans ce genre d'exercices, qui n'a plus d'intérêt aujourd'hui, deux familles célèbres, celle des Everardi et celle des Dousa.

Les Everardi étaient trois frères, fils d'un savant jurisconsulte, magistrat des plus distingués, Nicolas Everardi. Les trois frères Everardi, Jean Second, Adrien *dit* Marius et Nicolas *dit* Grudius, se distinguent tous à peu près au même degré par diverses poésies latines, les unes sacrées, les autres profanes, remarquables par la facilité, l'élégance et la pureté du style. On nous dispensera d'énumérer les titres de ces œuvres diverses : *Épîtres, Épigrammes, Élégies, Satires.* Plusieurs de ces morceaux ont eu les honneurs de la traduction, notamment les *Baisers* (Basia) de Jean Second, dans le genre de Catulle, traduits en prose par Mirabeau, et en vers par Tissot, qui traduisit également ses *Élégies.*

La famille Dousa compte au moins cinq de ses membres qui se sont fait un nom dans les lettres latines. Le plus célèbre est l'ancêtre, Jean Dousa (Van der Does) [1545-1604], seigneur de Nordwyck, à la fois poëte, historien et critique. De plus, il fut gouverneur de Leyde en 1574, et défendit bravement cette place contre les Espagnols, malgré la famine qui fit mourir six mille personnes. Il fonda ensuite l'université de Leyde, dont il fut curateur pendant vingt-neuf ans. C'était un homme d'une mémoire prodigieuse, sachant par cœur la plupart des poëtes latins. Son jugement était aussi sûr que son goût; il fit d'excellents commentaires sur Horace, Catulle, Tibulle, Plaute, Pétrone, ses auteurs favoris. Il composa en vers élégiaques les *Annales Hollandiæ,* ainsi que des *Épodes,* des *Satires,* des *Élégies,* des *Épigrammes.*

Son fils Jean Dousa (Janus) [1571-1596] continua les *Annales de Hollande.* Astronome, antiquaire, poëte latin, sachant le grec et l'hébreu, digne élève de Juste-Lipse, il mourut à vingt-six ans.

George Dousa (1574-1599), son frère, publia le récit d'un *Voyage à Constantinople.*

Juste-Lipse (1547-1606) termine brillamment ce siècle d'érudition; il professa l'histoire à Iéna, à Leyde et à Louvain, et fut nommé historiographe du roi d'Espagne Philippe II. Né catholique, il se fit luthérien, puis calviniste, pour redevenir enfin catholique; ces croyances flottantes lui firent perdre dans l'estime de ses contemporains. Peu d'hommes ont été plus versés que lui dans la connaissance des lettres anciennes; son *Commentaire* sur Tacite passe pour un chef-d'œuvre; il a encore annoté beaucoup d'autres auteurs latins, et écrit divers ouvrages de politique, de philosophie, d'histoire et d'archéologie.

CHAPITRE II.

Décadence de la littérature flamande : L'Espinoy. — Ruteau. — Age d'or de la littérature hollandaise. — Les chambres de rhétorique. — Collection de Van der Marck. — Collection de Van Praet. — Hooft. — Vondel. — Samuel Coster. — Jacob Cats. — Constantin Huygens. — Antonidès. — Gérard Brandt. — Jansénius. — Grotius. — Les Bollandistes : *Acta Sanctorum*.

Nous sommes au dix-septième siècle; la littérature flamande est en décadence; son dialecte se mêle de mots espagnols et de français-wallon qui le corrompent, l'altèrent, et le font abandonner aux classes inférieures. Tout ce que nous pouvons citer de plus intéressant en cette langue, ce sont : les *Antiquités de Flandre* par L'Espinoy, et les *Annales de Hainaut* par Ruteau.

Quant à la langue hollandaise, au contraire, elle entre dans sa brillante période, son *âge d'or*, elle produit ces écrivains classiques qui ont fait sa gloire, les Hooft, les Vondel, les Cats, dont nous allons bientôt parler.

Mais il nous faut dire auparavant quelques mots de ces fameuses *Chambres de rhétorique*, cercles littéraires particuliers aux Pays-Bas, et qui donnent une idée de la prodigieuse activité intellectuelle de ce pays. Leur origine remonte au quatorzième siècle, et elles ont duré jusqu'à nos jours, en diminuant de nombre, et en se transformant en sociétés littéraires, telles que celles des *arts et belles-lettres* dont les trois sections se trouvent à Amsterdam, à Leyde et à Rotterdam. Les plus anciennes *Chambres* sont celles de Gand, d'Ypres et de Diest.

Les *Chambres de rhétorique* étaient organisées autrefois dans toutes les villes, même dans les villages où pouvaient se réunir quelques personnes de goût, capables de comprendre, de juger ou d'écrire des ouvrages. L'émulation littéraire, ainsi activée et entretenue, trouvait dans les Chambres un aliment perpétuel; les membres apportaient leurs compositions, en faisaient lecture, écoutaient la critique; on discutait le mérite des œuvres, on donnait des sujets à traiter, on composait même en commun des pièces de théâtre, des poëmes; on proposait et l'on distribuait des prix. Chaque *Chambre* avait ses règlements, ses chefs, sa hiérarchie; les titres étaient ceux d'empereur, de doyen, de capitaine, de prince, d'expert; les membres étaient des *caméristes;* le *fiscal* maintenait le bon ordre, et le *bouffon* amusait la société. La chanson, l'improvisation y avaient leur liberté d'allures. Pendant la guerre contre les Espagnols, les Chambres prirent des tendances agressives, et lancèrent force couplets satiriques.

Dans les villes principales, les Chambres de rhétorique avaient assez d'importance pour publier des recueils où étaient consignés les travaux des membres. Dans la curieuse collection du théâtre hollandais formée par Van der Marck, qui est conservée à la bibliothèque de Paris, les recueils seuls des pièces produites par les *Chambres de rhétorique* se montent à vingt-neuf volumes.

Cette même collection de Van der Marck, dans son ensemble catalogué, porte à quatre cent trente-cinq volumes les ouvrages relatifs au théâtre hollandais, tant tragédies que comédies, dialogues, critiques, pièces de vers et chansons, jusqu'à l'année 1806.

La bibliothèque de Paris possède en outre une riche collection des poëtes hollandais, avec listes alphabétiques

des auteurs et des titres d'ouvrages, dressées par M. Van Praet : elle se compose de cent sept volumes. On peut juger par là de la fécondité peu connue de la littérature hollandaise. Au commencement du dix-septième siècle, on comptait déjà trois cents poëtes hollandais qui avaient laissé des ouvrages, et le nombre des pièces de théâtre en 1727 s'élevait au chiffre respectable de mille deux cent quarante-six : nous donnons à penser ce qu'il peut être aujourd'hui.

Mais la fécondité n'est pas le génie; souvent même trop de facilité et d'abondance est une preuve de faiblesse. Ce que démontre cette quantité prodigieuse d'écrivains et d'ouvrages, dans un petit peuple de trois millions d'habitants, c'est une culture intellectuelle très-répandue, une grande activité de pensée sous la placidité persévérante du caractère. Notre étude littéraire doit se borner naturellement à ce qui sort de la ligne commune, aux écrivains qui représentent le mieux la pensée nationale et le mouvement de l'intelligence.

Le dix-septième siècle s'ouvre d'une manière brillante par Pierre Corneille Hooft, d'Amsterdam (1581-1647), le *Père du théâtre hollandais,* et de plus historien remarquable. Il étudia à l'université de Liége, où il eut pour maître Joseph Scaliger, et pour ami le célèbre Grotius. Son génie précoce se développa par un voyage de trois années qu'il fit en France et en Italie. Henri IV lui inspira une grande admiration, et plus tard il écrivit son *Histoire.* Il fréquenta Malherbe, qui régnait alors en maître sur la littérature française, et dont l'influence dut lui être utile : les grands écrivains italiens furent aussi pour lui de bons modèles, et l'étude des anciens, surtout de Tacite, qu'il lut et relut jusqu'à cinquante-deux fois, compléta son talent et son goût.

Après une longue guerre contre l'Espagne pour recouvrer son indépendance, la Hollande, sous Maurice de Nassau, touchait au but de ses efforts; une trêve de douze ans (1609) lui donnait enfin le repos; sa puissance maritime et coloniale avait pris une grande extension; elle venait de créer la compagnie des Grandes Indes, et son commerce s'étendait sur le monde entier. C'est pendant cette période de calme et de prospérité que Hooft écrivit ses principales œuvres; nommé par Maurice gouverneur de Maiden, il menait une vie laborieuse, retiré dans une petite tour du château, dont la vue poétique dominait le Zuyderzée, entouré d'une société choisie, n'ayant d'autre ambition que la gloire littéraire. Il se plaisait dans la compagnie de Wisscher et de ses deux filles, dont les goûts poétiques répondaient aux siens. Tous les partis le respectaient, et il ne craignait pas d'intervenir en faveur de Grotius, persécuté par Maurice parce qu'il était du parti des arminiens et de Barneveldt, contre les gomariens soutenus par le prince; il protégea également Descartes qui était venu chercher en Hollande le calme nécessaire à ses études scientifiques, et que Voet, gomarien fanatique, avait accusé d'athéisme.

Amsterdam vit s'élever sa première salle de spectacle en 1617, par les soins de Samuel Coster. Hooft y fit représenter ses pièces, dont nous indiquerons les principales : *Achille et Polyxène*, imitation de l'antiquité; *Granida*, pastorale héroïque dans le genre de l'*Aminta* du Tasse; *Gérard de Velsen*, tragédie dont l'intérêt est refroidi par l'emploi de personnages allégoriques, comme la Concorde, la Discorde, et même le fleuve Vecht, qui prédit la grandeur future d'Amsterdam; la comédie de *Warenar*, imitée de l'*Aulularia* de Plaute; enfin la tragédie de *Bato*, dont le héros est le fondateur de la Batavie (1628); cette pièce a

des réminiscences du *Macbeth* de Shakspeare; la marche en est peu régulière, les caractères incomplets; mais les chœurs ont de la poésie; le dialogue est vif et serré, et les sentiments sont élevés.

Hooft a fait aussi des *Poésies anacréontiques* qui ont de la grâce, des *Cantates* harmonieuses, des *Psaumes*, des *Sonnets*, des *Épigrammes*.

Dans l'histoire, il s'est fait comparer à Tacite, son auteur favori, dont il donna une traduction fort admirée. Outre sa belle *Histoire de Henri le Grand*, il a composé l'*Histoire de Hollande depuis Charles-Quint*, vrai monument d'exactitude, de narration concise et rapide, de style élégant et pur.

Ce poëte a rendu de grands services à la langue hollandaise; il fixa les règles de la versification, adopta l'alexandrin, l'alternance régulière des rimes masculines et féminines, qu'il emprunta à la France, et donna au style poétique la correction, l'harmonie, la perfection dont il manquait; enfin il encouragea les premiers essais de Vondel, qui devait bientôt le surpasser, en complétant sa réforme poétique.

Jooste van den Vondel (1587-1679), fils d'un chapelier d'Anvers réfugié à Cologne comme anabaptiste, naquit dans cette dernière ville, et montra dès l'enfance un goût très-vif pour la poésie; à treize ans, ses pièces de vers étaient remarquées. Mais il lui manquait un fonds sérieux d'études, et il le comprit plus tard, lorsqu'à vingt-cinq ans (1612), ayant publié sa première tragédie, *Pascha*, il se tourna vers les modèles anciens, apprit le latin et le grec, et fit de Virgile son poëte de prédilection. Ses ouvrages s'en ressentirent; sa tragédie *le Sac de Jérusalem* (1620) attestait un notable progrès; puis parurent

Hécube, tirée de Sénèque; *Palamède*, œuvre plus haute encore, et surtout œuvre courageuse, car cette tragédie était une allusion directe au meurtre juridique de Barneveldt, envoyé à l'échafaud par la haine vindicative du stathouder Maurice de Nassau. Peu s'en fallut que l'auteur payât lui-même fort cher sa protestation; sa pièce fut heureusement soumise au jugement des échevins d'Amsterdam, qui eurent assez d'indépendance pour ne le condamner qu'à une amende de trois cents florins. La pièce, qui avait été saisie, n'en eut que plus de succès, et il s'en fit, dit-on, jusqu'à trente éditions en quelques années; pourtant elle ne put être jouée que quarante ans plus tard, et encore avec diverses suppressions.

Vondel, obligé de se cacher pendant ce procès, put reprendre le cours de ses travaux; il se livra à une polémique ardente en faveur des arminiens, et fit contre leurs adversaires des *Satires* pleines de fiel; dans la pièce intitulée *l'Etrille*, et quelques autres, on retrouve toute la verve agressive d'Archiloque, et la virulence de Juvénal. Sa tragédie de *Messaline* parut une application à une princesse vivante, et elle fut interdite au moment de la représentation : l'auteur la jeta aux flammes, mais il prit sa revanche dans *Gilbert d'Amstel*, sujet national, dont le succès ne s'est pas épuisé jusqu'à nos jours. Cette pièce fut composée en 1637, pour l'ouverture du nouveau théâtre d'Amsterdam; l'histoire y est assez défigurée, mais la ville y trouve sa glorification et ses vieux souvenirs; cela suffit à son patriotisme; on la représente dans les derniers jours de l'année, car l'action se passe le jour de Noël, et une mise en scène pompeuse ajoute à l'effet; au point de vue de l'art et de l'intérêt dramatique, il y a beaucoup à reprendre. *Lucifer* est une pièce plus originale, plus gran-

diose : elle a pour sujet la chute de Satan, la lutte du ciel contre l'enfer; c'est le sujet du *Paradis perdu* de Milton, qu'elle précéda de plusieurs années. Enfin nous citerons *Jephté*, sujet biblique, pièce régulière, composée avec art; Vondel la préférait à toutes ses autres tragédies, dont le nombre s'élève à trente-deux.

Vondel se fit catholique et consacra dès lors sa plume à de nombreuses poésies religieuses où il a trouvé une inspiration pleine de chaleur et de sentiment : telles sont ses *Contemplations sur Dieu et la Religion*, ses *Mystères de l'autel*, ses *Psaumes*. Ses *Poésies lyriques et diverses* méritent également l'admiration, de même que son poëme en six livres sur *Saint Jean-Baptiste*, et ses traductions d'Horace, d'Ovide et de Virgile.

Ses dernières années furent affligées par les déréglements de son fils, qui le ruina; il fut réduit à occuper pour vivre une petite place au Mont-de-Piété; il mourut à quatre-vingt-onze ans, laissant la réputation, solidement établie, d'un des meilleurs écrivains de son pays.

Samuel Coster, qui inaugura le premier théâtre d'Amsterdam, composa pour la scène six tragédies et cinq comédies. *Iphigénie*, *Polyxène*, sont les meilleures dans le premier genre; dans le second, on distingue le *Divertissement rustique*. Le talent réel et parfois élevé de cet écrivain ne se soutient pas toujours; sa facilité l'entraîne et l'abuse.

Jacob Cats (1577-1660), le *la Fontaine hollandais*, est le poëte le plus populaire des Pays-Bas; le peuple a fait une sorte de manuel de son livre de *Fables*, et l'appelle familièrement le *Père*, le *Bon-Homme*. C'était pourtant un assez grand personnage : il fut ambassadeur d'Angleterre et grand pensionnaire de Hollande; mais quel honneur est

comparable à celui d'être lu, aimé, admiré d'une nation entière, depuis l'humble chaumière jusqu'au palais; d'amuser, d'intéresser des milliers de lecteurs d'une génération à l'autre, et de semer dans les cœurs une morale aimable sous les traits riants de l'imagination poétique? Le recueil des ouvrages de Cats est intitulé *Bible de la jeunesse, Bible des paysans*, et il trouve place dans toutes les bibliothèques, comme un fonds de lecture inépuisable. Outre ses *Fables*, qui sont charmantes de naïveté et de simplicité, il y a des *Chansons*, des *Idylles*, des *Poëmes;* l'un roule sur la *Vie champêtre;* un autre, en six chants, peint sous la forme de petits romans dialogués la *Jeune Fille*, la *Fiancée*, la *Mère*, la *Veuve;* c'est la vie entière de la femme dans ses phases diverses; ailleurs il traite l'*Anneau nuptial*, l'aventure d'*Emma et d'Éginhard;* puis il se peint lui-même sous le titre de *Vie de quatre-vingt-deux ans*, qui marque le terme de sa longue et laborieuse carrière.

Cats ne vise pas très-haut, quoiqu'il sache s'élever au besoin : mais il allie la raison au sentiment; il connaît le cœur humain et le peint avec vérité. Imagination facile, féconde, il a l'abondance un peu prolixe d'Ovide, des négligences, des répétitions, mais il est pur de diction, riche d'images, clair de style; il charme, il intéresse, il séduit : que lui demander de plus?

Les Hollandais appellent *École d'Amsterdam* les écrivains qui ont suivi Hooft et Vondel; Cats est le fondateur de l'*École de Dordrecht :* la première se distingue par l'élégance, la correction, la pureté : c'est l'école classique; la seconde, qu'on pourrait appeler romantique, recherche l'énergie, le naturel, la simplicité, et fait moins de cas de la forme. Chacune de ces écoles compte d'assez nombreux adeptes, d'un mérite secondaire, dont on nous saura gré

sans doute de ne pas énumérer les noms et les œuvres : trop d'exactitude entraînerait trop d'ennui.

Nous citerons pourtant les *Poésies hollandaises* de Constantin Huygens, père du mathématicien de ce nom ; les *Poésies* diverses de Jean Six de Chandelier, qu'il ne faut pas confondre avec un de ses parents, poëte tragique ; le poëme de Jean Antonidès, intitulé *Ystroom*, c'est-à-dire la *Rivière de l'Y*, en quatre chants ; ce poëme, fort estimé en Hollande, est une description de la rivière sur laquelle est bâtie Amsterdam ; c'est de plus une glorification mythologique de la ville, de la nation, de sa puissance maritime, de la prospérité, de la grandeur du pays dont Amsterdam est l'âme et le centre.

Dans le genre historique, en langue hollandaise, Gérard Brandt (1626-1685) a écrit avec élégance l'*Histoire de la Réformation hollandaise*, la *Vie de Ruyter* et le *Procès de Barneveldt*, ouvrages consciencieux qui ont valu à l'auteur une renommée méritée.

Nous terminerons le dix-septième siècle par les ouvrages d'érudition en langue latine, qui occupent toujours une large place dans l'histoire littéraire des Pays-Bas.

Le fameux Jansénius (1585-1638), évêque d'Ypres, qui donna son nom au jansénisme, était né dans la province de Hollande, mais il avait vécu à Paris vers 1605, et y avait connu l'abbé de Saint-Cyran, qui propagea autour de lui la doctrine religieuse dont ils arrêtèrent ensemble les bases. Reçu docteur à Louvain, Jansénius enseigna l'Écriture sainte à l'Université de cette ville, et se fit distinguer du gouvernement espagnol en soutenant activement sa politique et ses prétentions contre la France ; il obtint en récompense l'évêché d'Ypres, et il commença dès lors ce grand ouvrage intitulé *Augustinus*, qui lui coûta

vingt années de travail, et qui ne fut publié qu'après sa mort. Ce livre renouvelait la doctrine hérétique de Luther et de Calvin sur le libre arbitre et la grâce divine. Jansénius prétendait reproduire les idées de saint Augustin sur ces questions théologiques; il avait lu et relu les ouvrages de ce grand docteur, notamment ses traités contre les pélagiens. Néanmoins, l'*Augustinus*, condamné par le pape Urbain VIII, aurait pu dormir dans la poussière, si l'abbé de Saint-Cyran n'eût répandu en France la doctrine de son maître, qui devint celle d'Antoine Arnauld et des solitaires de Port-Royal. Blaise Pascal leur prêta l'appui de son génie et de sa plume en écrivant les *Provinciales* contre les Jésuites représentés par Molina. Néanmoins les *cinq propositions*, extraites du livre de Jansénius, furent condamnées à Rome, et Louis XIV, ennemi personnel des jansénistes, les poursuivit avec la dernière rigueur. Les *Lettres* de Jansénius à Saint-Cyran, trouvées chez ce dernier par la police française, furent publiées en 1654.

Hugues de Groot ou Grotius (1583-1646) fut un prodige de précocité : à huit ans, il écrivait des vers latins, et à seize ans, il avait composé des ouvrages d'érudition, de savants commentaires sur les auteurs anciens, des ouvrages latins, qui le placèrent au premier rang des écrivains de son pays. Il arriva rapidement aux charges et aux honneurs. Avocat à la Haye, historien des États de Hollande, puis député aux états généraux, Grotius se fit un ennemi du stathouder Maurice en prenant parti pour Barneveldt et les arminiens; ses biens furent confisqués, et il fut condamné à une prison perpétuelle; sa femme parvint à le faire échapper dans une caisse à livres, et il se réfugia en France, où Louis XIV lui fit une pension. Mal vu de Richelieu, il se rendit en Suède, et la reine Christine

l'envoya comme ambassadeur à Paris, où il resta dix ans. Il mourut à Rostock pendant un voyage.

Poëte, philologue, jurisconsulte, théologien, historien, Grotius fut un prodige de science et de travail. Ses ouvrages sont nombreux, et plusieurs ont une importance majeure. Son traité *De veritate religionis christianæ*, a été traduit presque dans toutes les langues; son traité *De jure belli et pacis*, restera immortel; on l'explique dans toutes les universités, et il fait autorité dans toutes les questions de droit des gens. Son *Histoire des Goths*, ses *Annales de Belgique*, le rangent parmi les bons historiens.

Le travail colossal des *Bollandistes* intitulé *Actes des Saints* (*Acta Sanctorum*), est aussi une des gloires de cette érudition infatigable qui caractérise les Pays-Bas. Ce travail fut commencé en 1630 par le jésuite Bolland (1596-1665), mais l'idée et le plan avaient été conçus par un autre jésuite, Héribert Rossweyde, de la maison d'Anvers. Il s'agissait d'écrire, pour tous les jours de l'année, la vie des saints se rapportant à chaque jour du mois. Bolland ne put achever que les cinq premiers volumes de la collection, comprenant les saints de janvier et de février. Mais son œuvre fut continuée par d'autres savants de son ordre, en nombre considérable, qui prirent le nom de *Bollandistes;* les travaux, plusieurs fois repris et interrompus par les vicissitudes de l'ordre des Jésuites et celles des guerres européennes, n'avaient pu encore être achevés; la collection se composait de cinquante-quatre volumes in-folio, et s'arrêtait au 21 octobre. De nos jours, six nouveaux volumes ont été ajoutés aux cinquante-quatre de l'édition d'Anvers, et une réimpression complète de l'œuvre des Bollandistes a été faite à Paris [1].

[1] Palmé, réimpr. des *Acta Sanctorum*, avec addition de 6 vol. nouv.

Outre l'intérêt religieux et théologique que présente cette belle collection de la *Vie des Saints*, elle en a encore un très-grand pour l'historien, le littérateur, l'archéologue et l'artiste; c'est un vaste répertoire aussi curieux que varié, aussi intéressant qu'instructif, aussi édifiant que consolant pour l'âme chrétienne. Les éloges n'ont pas manqué à cette œuvre, même de la part des ennemis de l'Église; c'est l'un d'eux qui a dit : « Une prison cellulaire avec les Bollandistes serait un vrai paradis. » Le protestant Liberius dit que le nom des Bollandistes a conquis l'éternité; enfin le Pape Alexandre VI a déclaré que c'était l'ouvrage le plus utile et le plus glorieux pour l'Église, qui ait jamais été entrepris.

CHAPITRE III.

Décadence de la langue flamande au dix-huitième siècle. — Desroches. — Invasion du goût français en Hollande. — Poot. — Les trois frères Van der Kodde. — Hoogvliet. — Smits. — Bruyn. — Les poëtes *rivièristes*. — Haas. — Ven Steen. — Verstey. — Klinkhamer. — Madame Winter. — Poésie pastorale : Vlaming. — De Hann. — Macquet. — Schim. — Zwerts. — De Marre. — Feistama. — Van Winter et sa femme, née Van Merken. — Les deux Van Haren. — Nomz. — Langendyck. — Feith. — Halphen. — Bellamy. — Bakker. — Baronne de Lannoy. — Helmers. — Prose. — Orateurs. — Historiens. — Critiques. — Revues. — Romanciers.

Au dix-huitième siècle, la littérature flamande ne nous offre plus qu'un médiocre intérêt; la langue vulgaire s'avilissait de plus en plus, et les rares ouvrages que produisait le pays, étaient écrits en français. Desroches s'efforça en vain de ranimer l'étude du flamand; il tombait à l'état de patois sans pouvoir se relever. Les classes supérieures ne parlaient que le français, et les savants, toujours nombreux et infatigables, surtout dans les travaux philologiques, continuaient d'écrire en latin. Il faut donc revenir aux auteurs hollandais, pour suivre la marche intellectuelle dans les Pays-Bas.

Mais si les écrivains ne manquent pas à la langue hollandaise, le génie leur fait généralement défaut : l'originalité a disparu, la poésie est en décadence sensible, on se modèle sur les auteurs français, on ne veut avoir du talent et de l'esprit qu'à leur suite, c'est le goût du jour; les écrivains y sacrifient leur inspiration personnelle et

leur indépendance; la recherche, le raffinement sont pris pour la délicatesse du goût : c'est le règne du purisme. Ce faux goût règne surtout pendant la première moitié du siècle; il y a une réaction heureuse dans la seconde partie.

Hubert Poot (1689-1733) était un simple paysan, un laboureur, qui devint poëte par la lecture des œuvres de Hooft et de Vondel; dépourvu d'éducation, il ne pouvait lire les anciens que dans les traductions, mais il sut néanmoins en tirer bon parti; son style est clair, concis et d'une grande pureté, son imagination riante et fertile, il réussit surtout dans le genre anacréontique. On a de lui des *Idylles*, des *Élégies*, des *Poésies érotiques*, des *Poésies bibliques*, des *Mélanges*, et le *Vocabulaire d'anciens emblèmes et allégories*, intitulé *Grand théâtre physique et moral*.

Les trois frères van der Kodde, Jean, Adrien et Gylbert, mettent en commun leur talent littéraire, qui est très-varié et assez original; ils fondent ainsi la société des *Rhyntburgers*, qui conserve une certaine indépendance dans le naturel et la vérité.

Mais la vogue était au raffinement et à l'affectation. Arnold Hoogvliet (1687-1763) ne peut s'en défendre dans son poëme en douze chants, *Abraham le Patriarche*, dont une versification brillante, un style riche et imagé fait tout le mérite. Ses *Poésies mêlées* valent mieux, parce qu'elles ont une inspiration plus personnelle et des sentiments élevés.

Dideric Smits, auteur de *Belphégor* ou la *Volupté punie*, s'est livré avec succès au genre assez ingrat de la poésie descriptive; son petit poëme sur la *Rotta*, rivière qui passe à Rotterdam, a été souvent admiré.

Les livres saints avaient alors le privilége de fournir des

sujets et des pensées à ceux qui en manquaient. Après *Belphégor* et *Abraham*, qui étaient en vogue, on eut les *Poésies bibliques et morales* de Bruyn (1671-1732), auteur également de la *Vie de saint Paul*. Poëte fécond et varié, Bruyn composa sept *Tragédies*, toutes jouées avec succès, et de jolis poëmes descriptifs, l'*Arcadie de Sud-Hollande*, l'*Arcadie de Nord-Hollande*, le *Voyage le long de la rivière de Vecht*. Nous avons déjà vu des descriptions de *Rivières* par Van der Kodde et Smits; c'était un goût local, qui a formé en Hollande la classe des poëtes *riviéristes*, comme l'Angleterre a eu ses *lakistes*.

Haas (1685-1723) se livra aussi à la poésie sacrée, devenue une mode; il fit *Judas le traître* et *Jonas repentant*. Van Steen est auteur d'un *Gédéon*, Verstey d'un *Moïse*, Duim d'un *Jacob*, Snakenburg d'un *Joseph*, Klinkhamer d'un *Saint Pierre*, madame Winter d'un *David*. Tout cela prouve plus de facilité de versification que de vrai talent; un public d'un goût médiocre encourageait l'éclosion de telles œuvres.

Les Hollandais ont l'amour de la nature, et y mettent même un certain engouement, une passion raffinée, comme l'a prouvé pendant un temps leur enthousiame pour les tulipes[1]. La poésie bucolique fut en honneur au dix-huitième siècle, mais là encore le faux goût règne en maître; un art recherché y est mis à la place de la vraie nature. Vlaming (1686-1733), dans ses *Idylles*, se règle moins sur la simplicité de Théocrite que sur l'afféterie des pastorales italiennes; de Hann, dans ses *Eglogues*, tombe tour à tour dans l'enflure ou la grossièreté; Macquet, en voulant être naïf, ne rencontra que la platitude; Schim fut

[1] On a vu en Hollande des ognons de tulipes se vendre jusqu'à cinq mille florins.

plus heureux dans son *Bonheur de la vie champêtre*, et ses *Poésies sacrées* sont assez estimables; van der Pot's et Zweerts, dans leurs *Descriptions de jardins*, ne sortent pas de l'ornière commune et du faux goût en vogue. Jean de Marre célébra en six chants, toujours dans le même style, la gloire de *Batavia*, la fameuse colonie de la Néerlande dans les mers de l'Inde.

Feistama (1694-1758) passa de longues années à faire et à polir une traduction de la *Henriade* de Voltaire; il traduisit également une foule de pièces de nos auteurs français, *Romulus, les Machabées* de Lamotte; *Pertharite* et *Stilicon* de Corneille; *Pyrrhus* de Crébillon; *Jonathan* de Duché; on voit que son goût ne le guidait pas vers les chefs-d'œuvre. Ses deux pièces originales sont *Titus* et *Fabricius*.

Simon van Winter peut être rangé avec honneur parmi les *riviéristes*, pour son beau poëme descriptif de l'*Amstel*, en six chants, où l'on trouve de la verve, un vif éclat d'imagination, de grandes qualités de style et de belles descriptions qui dépassent la ligne commune. Il imita aussi *les Saisons* de Thomson, en rivalisant avec le modèle. Ses deux tragédies, *Mouzongo* et *Menzikoff* n'offrent rien d'original. Winter s'unit par le mariage à la femme auteur la plus célèbre de la Hollande pendant ce siècle; c'était Lucrèce Wilhelmine van Merken (1722-1795), déjà illustre par ses œuvres poétiques, car elle avait quarante-cinq ans quand s'accomplit cette union. Elle collabora à plusieurs ouvrages de son mari, tels que sa *Traduction des Psaumes;* mais elle s'éleva personnellement jusqu'à la poésie épique, et triompha avec assez de bonheur des difficultés inhérentes à ce genre, où bien rarement les femmes ont pu réussir. Ses deux grands poëmes, *Daniel*, en douze chants, et *Germanicus*, en seize chants, se distinguent par

une forte peinture des caractères, des récits attachants, de larges et belles descriptions, une invention soutenue dans les moyens poétiques, enfin un style riche et imagé; mais le sentiment en est un peu sec, et l'intérêt en souffre. Enfin elle a composé pour le théâtre un assez bon nombre de tragédies, parmi lesquelles on remarque *le Siége de Leyde, les Camisards, Marie de Bourgogne, Sibylle d'Anjou* et *Gélon*.

Guillaume van Haren (1713-1768), et son frère Onno van Haren (1713-1779), ont eu le mérite de ramener la poésie hollandaise dans des voies plus naturelles et plus nationales. Ils abandonnèrent l'imitation française, et s'inspirèrent des modèles allemands, où ils trouvèrent plus d'originalité, une invention plus neuve; tous deux ont composé des épopées nationales, inspirées par un sentiment vrai de patriotisme.

Guillaume van Haren a chanté les *Aventures de Friso*, prince asiatique, qu'une tradition mentionne comme fondateur de la Frise. Le poëte suppose qu'il était disciple de Zoroastre, et contemporain d'Alexandre le Grand. Chassé de son trône en Asie, il arriva, après une foule de courses et d'aventures, sur les côtes de Frise, où il s'établit. Cette épopée se rattache aux modèles antiques par le plan et la forme; malgré quelques longueurs, l'intérêt est soutenu, la versification harmonieuse, et le ton digne du sujet. Les poésies lyriques de van Haren sont également remarquables.

Onno van Haren célébra la guerre de l'indépendance dans un poëme en vingt-quatre chants, *les Gueux*, dont la forme est lyrique, quoiqu'au fond ce soit une épopée se rattachant de près à l'histoire; il est en stances régulières de vingt vers. Le merveilleux y est peu naturel et peu in-

téressant; il consiste en un songe qui remplit cinq chants entiers : le songe de Henri IV, dans *la Henriade*, a le mérite d'être moins long : Voltaire sentait bien que ce genre de merveilleux avait peu d'intérêt, de même que les personnages allégoriques qui complètent ces inventions invraisemblables. Ce poëte a encore composé des *Odes*, deux tragédies, et quelques traductions.

Nomz (1738-1803) suivit ce courant épique qui entraînait ses compatriotes, mais son poëme de *Guillaume* ne ressemble trop à des annales rimées. Il s'est essayé dans bien d'autres genres, et non sans succès; ses *Épîtres*, ses *Satires*, ses *Contes*, prouvent de la verve, de même que ses douze *Héroïdes*. Outre de nombreuses traductions du théâtre français, il a composé des tragédies, *Cortez*, *Zoroastre*, *Hambroek*, *Las Casas*, *Barneveldt*, et des comédies, *le Fougueux*, *Amour et Amitié*, *l'Homme de confiance*, *le Vieil Habit*, *Quelqu'un et Personne*. Ces nombreux ouvrages ne l'empêchèrent pas d'aller mourir à l'hôpital à soixante-cinq ans.

Langendyck (1662-1735), poëte comique, n'eut pas un sort plus heureux, et mourut comme Nomz sur un grabat d'hôpital. Talent précoce, il écrivit à seize ans *Don Quichotte aux noces de Gamache*, pièce qui est restée au théâtre, puis, *Krelis Louwen*, *les Mathématiciens*, *le Hâbleur*. C'est le Dancourt hollandais. Il a aussi travesti *l'Énéide*, comme Scarron. En qualité de *facteur* d'une chambre de rhétorique, il était obligé de produire une pièce chaque année; elles sont réunies sous le titre de *Contes de Hollande*.

Rhynvis Feith (1753-1824) fut un de ceux qui contribuèrent le plus à ramener la poésie dans les voies du naturel, aussi mérita-t-il le titre de premier poëte de Hollande, et ses poésies furent plusieurs fois couronnées par la société

poétique de Leyde. Ses poëmes sont nombreux dans le genre didactique et descriptif : *le Bonheur de la paix, Éloge de Ruyter, la Providence, l'Humanité, Charles-Quint, la Vieillesse, le Tombeau;* ce dernier poëme rappelle les nuits d'Young; s'il est moins élevé de pensées, il a l'avantage d'être moins déclamatoire et de ne point se perdre dans une métaphysique nuageuse. Les tragédies de Feith sont : *Thyrsa, Jane Gray, Inès de Castro, Mutius Cordus;* enfin des *Lettres*, et un roman sentimental intitulé *Ferdinand et Constantin.*

Jérôme van Halphen (1746-1803) est un des rénovateurs du goût ; il a créé en Hollande la cantate, et n'y a pas eu de rivaux. Sa muse est chrétienne, et beaucoup de ses poésies, *Essais, Méditations,* sont puisées aux sources pures de la foi. Il y a une grâce touchante, une bonhomie charmante dans ses pièces pour les enfants ; ses *Chants nationaux belges* méritent aussi l'attention.

Bellamy (1755-1795) est l'Archiloque de la Hollande, et ses *Vers à un traître* sont un morceau des plus vigoureux : il rappelle les belles satires de Chénier. Sa gloire est attachée à ses *Chants patriotiques,* pleins de verve, d'harmonie et de naturel.

Bakker (1715-1800) rentre dans le genre *riviériste,* par son poëme sur l'*Inondation de* 1740, et sa *Contemplation des fleuves de la patrie.* La haine contre les Anglais lui inspira de véhémentes *satires.*

La baronne de Lannoy (1738-1782) s'est illustrée par plusieurs tragédies : *Léon le Grand, le Siége de Harlem, Cléopâtre,* et par des odes, des épîtres, des satires, d'une facture élégante, rehaussée par la verve et l'originalité.

Jean-Frédéric Helmers (1767-1813) inaugura le dixneuvième siècle par un poëme qui respire le patriotisme

le plus pur, *la Nation hollandaise*. Cette tentative ne manquait pas de courage en présence de l'occupation étrangère accomplie par les armées de Napoléon. Les six chants de ce poëme sont consacrés à la gloire de la Hollande, à ses mœurs, à ses triomphes passés dans la navigation, les sciences et les arts; puis il déplore l'humiliation présente de sa patrie courbée sous le joug de l'étranger, et lui annonce des destinées meilleures sous un *Astre réparateur*. La censure impériale fit déclarer, dans une note insérée au bas de la page, que cet *astre* était l'empereur Napoléon, et l'inspecteur de la librairie avouait naïvement, à la suite de cette note, qu'elle était ajoutée par ordre de la direction générale de Paris, après la mort de l'auteur survenue pendant l'impression; cela se passait en 1813. Helmers manifesta encore son patriotisme dans ses *Odes* et d'autres poésies.

Si de la poésie nous passons à la prose, nous y trouvons beaucoup moins de richesse et de variété. Le gouvernement représentatif n'a produit en Hollande que très-peu d'orateurs, et rien de bien saillant dans leurs discours. Il est vrai que ce peuple, d'un génie calme et modéré, n'a pas eu comme en France de grandes questions à traiter, de grandes occasions de se passionner. Il n'en est que plus heureux, car les débats parlementaires troublent souvent une nation, la divisent, excitent les opinions, les partis, et se traduisent parfois, comme en France, par des troubles civils, des révolutions qui compromettent les destinées du pays. Pourtant les Hollandais citent avec honneur plusieurs orateurs de leurs assemblées, comme Kantelaar, Vreede. Schimmelpenninck, Kasteele, Kemper, etc., et les opposent aux plus grands orateurs anglais.

Les orateurs de la chaire, Kist, van der Roest, Borger

et autres, tout en enseignant une morale pure, basée sur les principes chrétiens, ne sortent guère de la ligne commune.

En histoire, on continue les recherches savantes. Kluit (1735-1807) écrit en latin l'*Histoire du comté de Hollande,* où il y a d'excellentes recherches, et plusieurs ouvrages d'économie politique et administrative.

Quelques écrivains s'occupent avec ardeur de critique et d'histoire littéraire; on revient avec curiosité et amour sur le passé, on discute, on collectionne, on se rend compte des goûts et des tendances de la nation. Paquot (1722-1803) publie ses *Mémoires* pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas; Jean Vriès, un *Essai* sur l'histoire de la poésie hollandaise; Foppens, la *Bibliothèque belge,* où il refond les recueils de plusieurs de ses devanciers. Rien que jusqu'en 1680, il mentionne environ trois mille écrivains. C'est trop pour ne pas faire supposer que le nombre l'emporte sur la qualité.

Les *Revues* périodiques prirent naissance à l'imitation des grands journaux anglais. La Hollande eut son *Spectateur,* fondé par van Effen, et le *Journal littéraire,* par le même. C'était un écrivain spirituel et habile, comme le témoigne son *Chef-d'œuvre d'un inconnu,* récit fort piquant; il fit aussi plusieurs traductions de l'anglais, le *Robinson,* le *Conte du tonneau.* Le goût du roman s'éveilla peu à peu, quoique tard, chez les lecteurs hollandais; il s'est bien développé depuis, et fleurit maintenant dans ce pays aussi bien que partout ailleurs. Après les traductions des romans anglais et français, la Hollande eut ses romanciers indigènes, et leur prêta une attention soutenue, qui stimula l'émulation, et fit éclore toute une école.

Trois dames mirent en commun, au siècle dernier, leur

verve et leur esprit d'invention : c'étaient Agathe Deken, madame Wolff, née Bekker, et Marie Bosch; leurs ouvrages eurent de nombreux lecteurs, et exercèrent une véritable influence sur l'esprit et le caractère national. Les principaux sont : *Sarah Burgerhart,* roman national, ainsi que l'*Histoire de Wilhem Leevend,* qui eut une suite sous le titre de *Lettre* d'*Abraham Blankaert;* des *Lettres,* des *Entretiens* sur des sujets divers; des *Chansons populaires,* des *Fables,* quatre chants de *Promenades en Bourgogne,* où tout est varié, les sujets et le mètre.

Les *Contes moraux* de Loosjes ont été fort recherchés, de même que ses *Romans historiques* et sa *Susanne Bronkhorst.*

Le roman hollandais a fait de sérieux progrès de nos jours sous la plume habile de mademoiselle Toussaint, Française d'origine. De l'année 1835 à 1847, elle n'a pas donné moins de trente récits, dont plusieurs sont des romans historiques attestant des études sérieuses : tels sont *le Duc de Devonshire, les Anglais à Rome, la Maison de Lowernesse, Charles le Téméraire, Leicester dans les Pays-Bas.* Ce dernier est un des meilleurs, et peint avec beaucoup de vérité et d'intérêt les luttes de partis, les intrigues, les opinions politiques et religieuses en Hollande au temps d'Élisabeth.

La Hollande a eu son Walter Scott dans Jacob van Lennep (1802-1868), qui fut à la fois juriste distingué, poëte, érudit, auteur dramatique, et le meilleur romancier de son pays. Il appartenait à une de ces anciennes familles de la bourgeoisie municipale, si fortement pénétrée des droits et de l'indépendance nationale, et il remplit pendant de longues années la charge d'avocat du trésor public; il fut même député aux États généraux, et se mêla à la politique active par des articles de journaux et des brochures dans

l'intérêt du parti conservateur. Mais la littérature occupait tous ses loisirs : membre de l'Académie des sciences, président de la Société des beaux-arts, il collaborait à plusieurs recueils, et trouva le temps d'écrire plus de cinquante nouvelles ou romans qui ont intéressé toute la génération actuelle.

C'est en 1838 que Van Lennep commença la publication de cette série de nouvelles historiques qu'il a intitulée *Nos Ancêtres*. Elles se rattachent toutes à l'histoire des Pays-Bas, et remontent aux anciens Bataves, pour suivre ensuite les principales périodes du développement national. Le but de l'auteur était de populariser l'histoire de son pays, en y rattachant d'ingénieuses fictions. L'écueil de ce genre de composition, comme celui du roman historique en général, c'est d'altérer la vérité en y mêlant la fable, de telle sorte que le lecteur ne peut pas toujours discerner l'une de l'autre; mais le genre une fois admis, on doit avouer que Lennep en a tiré un heureux parti; il imite visiblement Walter Scott, même dans ses défauts, car son action est lente, et se perd souvent dans des descriptions de détail. Mais il a fait preuve d'un talent supérieur, plus nerveux et plus complet, dans ses deux romans historiques, *la Rose de Décama* et *le Fils adoptif;* la scène, en se rapprochant des temps modernes, permet à l'auteur d'y mettre plus de vérité ou de vraisemblance; il y peint surtout, sous des couleurs vives et frappantes, ce vieux patriciat municipal dont il avait trouvé les traditions dans sa propre famille; les caractères sont tracés d'une main ferme; les dialogues sont pleins d'esprit et de verve, et il y a des scènes charmantes de fraîcheur et d'entrain; malgré la multiplicité des personnages, l'action se déroule avec aisance et clarté. Son roman de *Ferdinand Huyck* tient moins

à l'histoire qu'à la vie intime de la bourgeoisie ; sauf une prolixité dont s'impatiente un peu le lecteur français, il y a de belles scènes, des peintures charmantes, qui font penser souvent aux tableaux si fortement colorés des grands maîtres hollandais. Le dernier ouvrage de Lennep, *Nicolette Pléiade,* est un roman de mœurs qui a été fort controversé, à cause de la hardiesse des peintures qui a choqué nombre de lecteurs.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES SLAVES

NOTICE

SUR LES PEUPLES SLAVES EN GÉNÉRAL.

Les Slaves appartiennent à la grande famille âryenne, et sont sortis primitivement du centre de l'Asie pour s'étendre vers l'Europe à une époque que l'histoire ne peut fixer. Le nom de *Slave* était inconnu de l'antiquité, et n'a été donné à ces peuples que plusieurs siècles après Jésus-Christ. Les anciens historiens les confondent avec les Scythes et les Sarmates. Darius fut défait par eux dans une expédition qu'il fit en 513 au nord du Pont-Euxin. Les conquêtes d'Alexandre le Grand n'arrivèrent pas jusqu'à eux. Ils s'étendirent peu à peu du Don à la Vistule, et du Caucase jusqu'aux Carpathes. Strabon et Pline nous les montrent aux bords du Pont-Euxin, et Tacite, sur les rivages de la Baltique. Sous l'empire romain, ils occupent une partie de la Dacie. Attaqués par les Goths, ils implorent en 332 le secours de Constantin Ier, et sous Constance, ils s'établissent en Pannonie; mais le roi des Goths, Hermanric, les soumet à ses lois. Attila les entraîna à sa suite, dans sa grande invasion de l'empire, avec une foule d'autres peuples barbares, car rien ne pouvait résister à ce farouche conquérant. Devenus libres à sa mort, ils furent encore vaincus par Théodoric en 473, lorsqu'à la tête des Ostrogoths ce prince dévasta l'empire de Byzance avant de se jeter sur l'Italie. Le mouvement continu des peuples gothiques vers l'Europe occidentale dégagea les

Slaves de ces voisins incommodes, et leur permit de s'étendre du Danube à la Baltique. Ils se fixent peu à peu, et prennent une position définitive; ainsi au septième siècle, nous voyons les Vénèdes sur l'Elbe, les Poméraniens sur l'Oder, les Borusses sur la Saale, les Tchèques ou Bohêmes sur la Moldau, les Moraves sur la March, les Polènes (Polonais) sur la Vistule, les Croates sur les Carpathes, les Serbes sur la Save jusqu'à l'Adriatique. Au nord, d'autres tribus éparses s'étendaient vers l'Ilmen, pour servir de berceau à la Russie, en refoulant les peuples finnois ou tchoudes, qui n'étaient pas en état de se défendre. Ces différents peuples, frères d'origine, et parlant la même langue avec des dialectes divers, ont eu des destinées différentes dont le développement appartient à l'histoire. Fractionnés dès le principe, partagés en tribus trop peu nombreuses, ils n'ont pu arriver à former une nationalité compacte qui eût pu assurer leur prépondérance. Les Teutons, leurs ennemis naturels, leur ont fait longtemps la loi, et ont toujours profité de leurs divisions. Néanmoins l'esprit de nationalité s'est conservé vivace parmi eux; quelques-uns ont eu une période de gloire et de puissance; la Pologne et la Bohême ont compté parmi les grandes nations du moyen âge; la Russie, plus lente et plus tardive dans son développement, n'a rien perdu pour attendre, et pourrait bien réaliser un jour le rêve du *panslavisme,* en groupant autour d'elle tous ces peuples de même race, pour les opposer à la réalité actuelle du *pangermanisme :* c'est le secret de l'avenir.

Revenons au passé, qui a moins de mystères. Nomades d'origine, les anciens Slaves vivaient de la chasse et du produit de leurs troupeaux; ils goûtaient peu l'agriculture, et ne s'y adonnèrent qu'après avoir abandonné la vie

errante pour se fixer au sol; mais ils conservèrent les habitudes patriarcales et l'esprit de famille. Grands et robustes, le corps souple, les traits réguliers, les cheveux brun clair, supportant facilement la fatigue, le froid et le chaud, ils étaient doux, conciliants, humains, hospitaliers, et n'avaient presque rien des mœurs féroces des autres barbares. Gais, insouciants, ils aimaient le plaisir, la danse, la musique, et devaient se plier facilement au joug de la civilisation. L'esprit ouvert, souple, facile, ils ont conservé le type primordial et les qualités de leur race, une tendance à l'enthousiasme, un vif amour de la patrie, l'esprit de fraternité et de dévouement. Les langues slaves sont riches, harmonieuses et musicales, unissant la douceur à la force, et très-propres à servir d'instruments poétiques et littéraires.

La famille slave, qui comprend aujourd'hui plus de quatre-vingts millions d'individus, peut se partager en quatre groupes ou branches, comme suit : 1° La branche russe, divisée en Grands Russiens et Petits Russiens ou Ruthènes; 2° la branche polonaise ou lecke, à laquelle se rattachent les anciens Prussiens (Posen), les Lithuaniens, les Samogitiens et les Courlandais; 3° les Slovaques, qui comprennent les Tchèques (Bohêmes), les Moraves, les Lusaciens; 4° le groupe illyrien des Iougo-Slaves ou Slaves du sud : Illyriens ou Wendes, Croates, Serbes, Esclavons.

De ces divers peuples, trois seulement ont une littérature distincte, en rapport avec leur nationalité : ce sont les Russes, les Polonais et les Tchèques; nous nous en occuperons séparément. Quant aux Slaves du sud, ils font de louables efforts pour reconstituer leur littérature nationale, et greffer une inspiration nouvelle sur les traditions

poétiques du passé : nous aurons aussi à mentionner rapidement ce réveil littéraire de la Serbie.

La conversion des Slaves à la religion chrétienne est due aux deux apôtres Cyrille et Méthode, qui partirent de Thessalonique au neuvième siècle pour aller évangéliser les peuples de la Moravie. Ils inventèrent un alphabet qui leur servit à la traduction des Saintes Écritures en langue slave; on le nomme alphabet *Cyrillique;* il se retrouve dans la langue slavonne, qui est devenue la langue liturgique des Russes, tandis qu'un alphabet un peu différent, nommé *Glagolitique,* prévalut chez les Slaves du sud, et on le trouve encore en usage de nos jours sur les côtes de la Dalmatie.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES SLAVES

LITTÉRATURE RUSSE.

CHAPITRE PREMIER.

Le peuple russe et sa langue. — Origines de la nation. — Rurik et ses successeurs. — Premiers éléments littéraires : légendes fabuleuses. — *Piesni* et *Bylines*. — Conversion de Vladimir et de son peuple. — Ouvrages religieux. — Premier code de lois. — Chroniques monastiques. — Chronique de Nestor. — Poëme d'Igor.

La Russie, par sa population, qui est évaluée à soixante-dix millions d'habitants, est la plus forte nation de l'Europe; elle est aussi la plus vaste par son étendue, tant en Europe qu'en Asie, car elle occupe un territoire quatre fois aussi grand que l'empire romain sous Auguste : c'est environ le septième des terres connues.

Si l'on examine de près la population de cet immense empire, on trouve qu'aucun État dans le monde n'en a de plus variée et de plus complexe : on n'y distingue pas moins de cent douze peuplades, appartenant à neuf races

[illegible] ou prose : nous aurons aussi à [illegible]
[illegible] et réveil littéraire de la Serbie.

La conversion des Slaves à la religion [illegible]
due aux deux apôtres Cyrille et Méthode, [illegible]
Thessalonique au neuvième siècle pour [illegible]
les peuples de la Moravie. Ils inventèrent [illegible]
leur servit à la traduction des Saintes Le[illegible]
slave ; on le nomme alphabet *Cyrillique* [illegible]
dans la langue slavonne, qui est dev[illegible]
[illegible]gique des Russes, tandis qu'un alpha[illegible]
nommé *Glagolitique*, prévalut chez les [illegible]
le trouve encore en usage de nos j[illegible]
Dalmatie.



peuple, nouvellement admis dans le concert européen et qui déjà y occupe une place prépondérante. Nous essayons, dans cette étude, de donner une idée succincte, mais assez complète, du développement intellectuel de la nation qui représente aujourd'hui la race slave dans ce qu'elle a de plus vivace et de plus progressif. Il y a là un sujet digne de méditation pour quiconque suit avec attention les évolutions de l'histoire et la marche ascendante de l'humanité.

La langue russe, en raison même de l'importance du peuple qui la parle, est évidemment appelée à un grand avenir littéraire. Elle a pour base et sœur aînée le *slavon*, qui a servi autrefois à la traduction des Livres saints, et qui est resté en Russie la langue liturgique : il y joue le même rôle que le latin dans le culte catholique. Ses caractères sont restés immuables; ils ne diffèrent pas notablement de ceux du russe moderne. Les lettres grecques y figurent en assez grand nombre, car c'est par les Grecs de Constantinople que les peuples de Russie ont reçu les premières notions de la culture intellectuelle ainsi que la prédication évangélique. L'étude du slavon est obligatoire dans les écoles de Russie : c'est la base de l'enseignement religieux. Du reste cet ancien idiome n'offre que peu de difficultés pour les Russes, qui y retrouvent la forme première de leur langue moderne.

Malgré un peu d'indécision dans ses formes, ce qui tient à sa jeunesse, la langue russe a toutes les conditions nécessaires pour devenir l'instrument intellectuel d'un grand peuple et d'une belle littérature. Elle est riche, sonore, fortement accentuée, sa prononciation, sans être dure, est franchement articulée; elle se rapproche des langues ...nes par sa déclinaison, qui présente six cas; par ses

genres, au nombre de trois; par sa construction synthétique, qui se plie facilement à l'inversion; par sa prosodie métrique, qui admet pourtant la rime moderne. Son alphabet a trente-cinq lettres; sa conjugaison est simple, riche, et d'un mécanisme facile. Indépendamment de l'abondance des termes pour exprimer les nuances les plus diverses de la pensée, chaque substantif peut varier, comme l'italien, dans sa terminaison, pour former des augmentatifs ou des diminutifs : ressource précieuse pour le langage familier aussi bien que pour la poésie.

Les origines de la nation russe sont peu connues. La période historique de ce vaste pays ne commence guère que vers le neuvième siècle. Les Finnois, dit-on, occupèrent les premiers ces contrées du nord comprises entre la Baltique et la mer glaciale. Après la mort d'Attila, les Slaves ou Sarmates, délivrés du joug de ce conquérant, remontèrent vers l'Elbe et le Borysthène; ils s'étendirent sans difficulté dans ces froides régions couvertes de frimas pendant une partie de l'année. Les Finnois ne purent résister à ce flot envahisseur, supérieur par les armes et par le nombre; ils furent refoulés ou soumis; de grandes villes furent fondées : Novogorod, Moscou prirent naissance. Mais des divisions, des guerres intestines éclatèrent parmi les Slaves; les Finnois devinrent menaçants; Rurik, chef des Varègues norvégiens, fut appelé par les habitants de Novogorod, et devint leur premier grand-prince, en 862. Il soumit les Slaves de l'intérieur, donna à ses compagnons les terres conquises, et fonda ainsi la noblesse des boïards. Deux de ses chefs, Askold et Dir, surprirent Kiew, et lancèrent leurs flottes jusqu'aux remparts de Constantinople. Igor, fils de Rurik, compléta ses conquêtes et affermit sa domination. Ce fut Wladimir, petit-fils d'Igor,

qui se convertit au christianisme, avec une partie de ses sujets[1] : la civilisation pénétra dans ce peuple avec l'Évangile. Ce fut le lien de la nation, et la base de sa future grandeur; Wladimir fut le Charlemagne de la Russie, et, comme lui, il est vénéré dans l'Église pour ses hautes vertus.

Wladimir avait douze fils : il eut la fatale idée de leur partager son royaume; il créa ainsi ces *apanages* qui devinrent, sous ses successeurs, une source intarissable de troubles, de révoltes, de guerres civiles, si fatales à la nation; la rivalité et l'ambition des princes plongea le royaume dans une affreuse anarchie; les peuples voisins en profitèrent pour l'attaquer; les Polonais, les Bulgares, les Polovtsi firent en Russie de terribles incursions; puis vinrent les Mongols, conduits par Batou, fils de Gengis-Khan, et la Russie tomba sous leur joug odieux, qu'elle ne put secouer qu'au bout de plusieurs siècles.

Les éléments littéraires de cette première période sont peu nombreux. Quelques fragments d'un poëme mythique sont les seuls restes de l'époque païenne, avec des légendes traditionnelles que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les contes populaires. La légende de la vieille magicienne Yaga (Baba-Yaga), reine des bois, remonte à ces temps reculés. Les monstres et les géants jouent aussi un grand rôle dans ces souvenirs des vieux âges; il y a tel géant dont le poids est comparé à celui d'une montagne; le dragon Gorinitch habite une caverne où il garde un trésor.

La Russie a eu, comme l'Europe occidentale, ses chansons de geste, ses épopées transmises par la tradition. On

[1] Déjà la grand'mère de Vladimir, Olga, femme d'Igor, avait embrassé le christianisme en 955, en prenant au baptême le nom d'Hélène.

n'a commencé à les recueillir et à les publier qu'au début de notre siècle, et la collection va grossissant tous les jours. Les principaux recueils de ces chants (*Piesni, Bylines*), sont dus à MM. Sreznefski, Kireiefski, Rybnikof, Miller, Maïkof, Hilferding. Ce dernier a fait le récit pittoresque de sa chasse aux bylines dans le gouvernement d'Olonetz; il courait après les chanteurs, les rhapsodes populaires, paysans pour la plupart illettrés; il les payait largement, écoutait leurs chansons, et les écrivait séance tenante : son recueil est donc la poésie vivante du peuple.

Kief est le centre de ce cycle épique : c'est là que réside Vladimir le *beau soleil*, qui est pour l'épopée russe ce que fut Charlemagne pour les chansons de geste et le roi Arthur pour la Table Ronde. La légende enveloppe ce prince de son éclat héroïque et romanesque; sa cour est le rendez-vous des *bogatyrs* (héros); il tient table ouverte pour tous les braves. A son histoire se trouvent souvent mêlés des événements postérieurs à son règne, par exemple ses exploits contre les Tatars. Mais la gloire du prince, dans l'épopée populaire, est éclipsée par celle d'un guerrier aux exploits gigantesques : c'est Ilia de Mourom, fils d'un simple paysan, et devenu le chef des bogatyrs de Kief; rien n'égale la force, la bravoure de ce fabuleux personnage, devenu en Russie le type, l'idéal du héros. Le surnaturel est mêlé à l'histoire de cet Achille slave; il n'est point invulnérable, mais le ciel lui a prédit *qu'il ne mourrait point en bataille;* aussi s'en donne-t-il à cœur joie contre tous les champions qui se présentent; seulement il en est quatre contre lesquels il doit éviter de se mesurer; ce sont des bogatyrs privilégiés : Sviatogor, si fort que la terre peut à peine le porter; Samson, qui a sur la tête sept cheveux divins; Mikoula le bon laboureur, qui est chéri de la

terre, *la mère humide,* et Volga, invincible par sa ruse, parce qu'il est fils d'un serpent.

Tels sont les types primitifs les plus célèbres de ces bogatyrs dont les noms retentissent dans les chansons populaires de la Russie. Rien de plus propre à frapper l'imagination que leurs exploits gigantesques, qui tiennent à la fois de l'épopée et du conte de fée. Ilia le Mouromien a un cheval qui franchit une verste à chaque bond; il attaque de ses flèches le brigand *Soloveï* (rossignol), qui s'était bâti un nid sur sept chênes; il le fait tomber, et l'attache à son étrier pour l'emmener auprès de Vladimir; le prince veut entendre le sifflement du *Soloveï* : celui-ci hurle et siffle si fort qu'il fait écrouler les toits du palais. Ilia est aussi généreux que puissant; il se fait le protecteur des faibles, des opprimés, des femmes; il est surtout dévoué à la patrie, à la *terre russe,* et le prince Vladimir, qui l'a disgracié et mis en prison par suite des intrigues des boyards, est obligé de s'incliner devant lui et d'invoquer son secours quand il se voit pressé par les Tatars.

L'histoire fabuleuse des bogatyrs, héros violents, demi-dieux dont l'orgueil va jusqu'à insulter le ciel, se termine par leur extermination; ils disparaissent, métamorphosés en rochers.

La critique moderne croit trouver, dans ces héros épiques, des mythes qui se rattachent aux traditions indiennes : ils y voient de nombreux rapports avec les personnages de l'*Edda* et du *Ramayana.* Vladimir serait le soleil; Ilia, le Thor slave, serait la foudre, etc. Mais la poésie des bylines s'inquiète peu de ces interprétations savantes : elle se contente d'entretenir et de charmer l'imagination populaire.

Vers la fin du dixième siècle (988), un événement im-

portant et décisif pour la civilisation de la Russie, s'opéra sous le règne de Vladimir Ier : ce prince se convertit au christianisme, avec sa famille et son peuple, à la voix des missionnaires grecs; il avait épousé une sœur des empereurs Basile II et Constantin VIII. Il fonda des églises et des écoles, et déploya un grand zèle pour la foi qu'il venait d'embrasser.

Les apôtres des Slaves furent saints Cyrille et Méthodius, qui convertirent les Bulgares et les Moraves, et formèrent de nombreux disciples, continuateurs de leur œuvre. Ils adaptèrent l'alphabet grec à la langue slavonne, et s'en servirent pour traduire plusieurs livres saints à l'usage des nouveaux convertis. Bientôt le clergé et les moines enrichirent la langue slavonne d'une foule d'ouvrages religieux. L'Écriture sainte, les écrits des Pères de l'Église, formèrent la base de l'enseignement chrétien, et l'œuvre de régénération chrétienne s'accomplit facilement en Russie, chez un peuple docile à l'influence salutaire de la Foi.

Le règne d'Iaroslaf, fils de Vladimir, fut signalé par des conquêtes brillantes, et un progrès notable dans la civilisation. La Russie doit à ce prince son premier code de lois (*Rouskaïa pravda*), monument curieux de la langue et de l'esprit du temps.

La prédication religieuse a laissé aussi quelques traces dans l'*Homélie aux frères* de Luc Jidiata, dont la forme est simple et brève; dans les *homélies* du révérend Théodose, et dans les *sermons* de Cyrille Tourovsky. Ce dernier affecte la forme symbolique, et son langage figuré, allégorique, montre l'influence de la littérature byzantine sur l'éloquence religieuse du temps.

Les *Vies des Saints* ajoutent un fonds assez riche à la littérature religieuse et populaire de cette époque ancienne

et obscure ; là encore se retrouve la traduction ou l'imitation des auteurs byzantins; le clergé propageait ces ouvrages; on les copiait dans les monastères, et la prédication y trouvait un aliment utile.

Enfin l'histoire nous offre quelques ressources précieuses dans les chroniques monastiques, qui débutèrent par de courtes notices sous la forme de *Tablettes pascales*. Elles se développèrent peu à peu, à mesure que l'instruction se propageait, que la curiosité était excitée, et finirent par former des annales intéressantes, copiées et transportées d'un couvent à l'autre; les auteurs restent presque toujours anonymes : l'œuvre était impersonnelle, et il est probable que plusieurs mains y travaillaient successivement, au fur et à mesure que les faits se déroulaient autour des paisibles retraites où les religieux vivaient retirés du monde, tout en exerçant au dehors une salutaire influence. Du reste leur principale préoccupation n'était point d'écrire l'histoire des événements extérieurs; ils relatent de préférence ce qui concerne l'administration du monastère, les fêtes religieuses, les travaux de l'église, le transfert des reliques, l'élection des supérieurs. Les phénomènes de la nature y sont indiqués comme signes précurseurs des catastrophes et des vengeances divines contre les pécheurs. Mais on y trouve aussi de précieux renseignements sur les événements séculiers et les mouvements d'une société encore demi-barbare. La plus célèbre de ces chroniques porte un nom digne d'être conservé, c'est celle de Nestor (1056-1116), moine du couvent de Kiew-Petchersk; elle a pour titre *Récit contemporain*, et s'étend de 862 à 1115; elle fut continuée par un autre moine de Kiew, nommé Sylvestre : c'est le plus ancien monument historique de la Russie.

Il y eut sans doute à cette époque un certain nombre de chants et de poëmes nationaux qui ne nous sont pas parvenus, mais il en est un que le temps a épargné, et qui offre un véritable intérêt par son caractère original et sa simplicité héroïque, c'est le *Récit de l'armée d'Igor,* ou le *Chant d'Igor,* dont l'auteur paraît avoir été un de ces bardes qui se trouvaient alors à la cour des princes. Ce fragment épique a beaucoup exercé la critique dans ces derniers temps. Le manuscrit en fut découvert en 1795 par M. Moussine-Pouchkine, et reconnu comme authentique par le savant Schlœtzer. Malheureusement il périt dans l'incendie de Moscou en 1812; c'est sur des copies qu'un savant allemand, M. Boltz, en a fait une édition nouvelle, avec notes et commentaires. On s'accorde à trouver que la langue de ce poëme a beaucoup d'analogie avec celle de Nestor, ce qui le ferait remonter à la fin du douzième siècle. Pourtant une certaine obscurité plane encore sur le texte, le rhythme et le sens même de certains passages. Mais ce qui en ressort évidemment, c'est un caractère naïf et primitif, en même temps que l'expression d'une vive ardeur patriotique; il prouve de plus que les Russes, au douzième siècle, étaient moins barbares qu'on ne pense, et qu'avant l'invasion tartare, ils avaient un degré de culture assez remarquable, des écoles, des livres, un commerce actif et de nombreux rapports avec l'Orient.

Le poëme d'Igor célèbre l'expédition de ce prince contre les Polovtsi (1185), tribus nomades qui descendaient de l'Oural, et qui s'établirent aux bords du Volga vers le milieu du onzième siècle. Leurs incursions sur le territoire russe étaient fréquentes, et Vladimir remporta sur eux une éclatante victoire. C'est pour suivre cet exemple que le prince de Novogorod, Igor, entreprend contre eux une

expédition; après un premier succès, il subit une déroute complète; il est fait prisonnier avec son fils et son frère Vsevolod, mais il parvient plus tard à s'échapper et à regagner sa patrie. Quant à son fils, resté parmi les Polovtsi, il épouse la fille du prince Kontchak, qui devient chrétienne et reçoit le nom de *Svoboda* (Liberté), puis il rentre en Russie avec son oncle. Tel est le sujet chanté par le poëte, et il ne manque point, au début, d'invoquer le souvenir du grand poëte *Baïan, ce rossignol du vieux temps,* dont il voudrait égaler la gloire. Malgré de sinistres présages, le prince Igor se décide à entrer en campagne : — « Frères et *droujina* (garde d'amis), dit-il, il vaut mieux être morts que prisonniers; montons sur nos chevaux agiles, et dirigeons-nous vers le Don aux flots azurés; allons rompre une lance dans les plaines des Polovtsi; je veux y reposer ma tête, ou boire toute l'eau du Don dans mon casque. »

« Les chevaux hennissent derrière la Soula; les trompettes sonnent à Novogorod; les drapeaux flottent à Poutivle; mais Igor attend son doux frère, Vsevolod, le taureau sauvage. Celui-ci paraît et lui dit : — « Frère unique, mon unique lumière, ô Igor! nous sommes fils du même père. Prépare tes chevaux agiles; les miens sont sellés d'avance à Koursk; partons. Mes Kouriens sont, tu le sais, des hommes intrépides; leurs mères les ont emmaillottés au son des trompettes; ils ont été bercés à l'ombre des casques et nourris à la pointe d'une pique. Aucun sentier ne leur est étranger; ils connaissent tous les précipices; leurs arcs sont bandés, leurs carquois ouverts, leurs sabres aiguisés; ils courent dans la plaine comme des loups gris, en quête d'honneur pour eux et d'honneur pour leur prince. »

Après les diverses péripéties de l'expédition et du combat, racontées avec une verve épique d'une singulière puissance, vient le tableau émouvant du champ de bataille et de la défaite.

« Du matin jusqu'au soir et du soir au matin, les flèches aux dards trempés volent, les sabres retentissent; les lances durcies résonnent dans ces plaines inconnues. Le sol est noirci par le piétinement des chevaux ; il est couvert d'ossements et inondé de sang russe, prédestiné au malheur. Mais qu'est-ce que j'entends? Quel est ce bruit qui retentit au loin dès l'aube? C'est Igor qui ramène ses bataillons pour secourir son doux frère Vsevolod. On combat encore un jour et le jour suivant; mais au milieu du troisième les drapeaux d'Igor s'abaissent; les deux frères se quittent sur les bords de la rapide Kaïala. Le vin sanglant est épuisé, les Russes ont terminé le festin ; leurs convives sont rassasiés, et ils ont succombé eux-mêmes pour la Russie. L'herbe s'incline tristement et les arbres se penchent vers le sol. »

Il y a dans ces pages un souffle puissant de patriotisme et d'inspiration épique qui ne laisse pas que de surprendre à une époque réputée barbare : ici, la poésie jette un jour lumineux sur l'histoire et lui rétablit son vrai caractère avec sa grandeur trop oubliée.

CHAPITRE II.

Invasion mongole. — Aperçu historique. — Mission du clergé russe. — Monastères. — Les *Apocryphes*. — Les *Histoires*. — Maxime le Grec. — Ivan IV le Terrible. — Le prince Kourbsky. — Sylvestre. — Macaire. — Les *Tchet-mineï*. — Les mystères.

Après le règne d'Iaroslaw, le plus brillant de la première période, une longue décadence de deux siècles avait affligé la Russie, grâce aux luttes sanglantes et aux compétitions incessantes des princes apanagés, descendants de Vladimir. Les invasions étrangères vinrent mettre le comble aux misères publiques. La plus terrible fut celle des Mongols, sous la conduie de Batou; elle commença en 1223, et pendant plus de deux siècles, les Russes subirent le joug le plus humiliant. Pendant que les Tartares occupaient le duché de Vladimir, les Lithuaniens s'emparaient de Kiew, les chevaliers teutoniques poussaient leurs conquêtes jusqu'à la Vistule, et les Suédois prenaient la Finlande. La domination russe était menacée de s'éteindre sous l'étreinte de ses ennemis; la Horde d'Or occupait toute la partie méridionale du pays; Moscou devint en 1328 la résidence des grands princes, mais un ordre, un caprice du Khan les obligeait de venir à la *Horde* rendre compte de leurs actes, et subir les affronts d'un maître insolent. La Russie ne se releva que sous le règne d'Ivan III (1462-1505); ce prince, surnommé *le Grand* à juste titre, s'empara de Novogorod, secoua le joug des Tartares, dont il délivra le pays, combattit avec succès les Lithuaniens, les chevaliers

teutoniques, et étendit ses conquêtes jusqu'en Laponie et en Sibérie. Il épousa une princesse grecque, de la famille des Paléologues, et attira à sa cour des artistes, des savants; une sorte de régénération s'accomplit sous cette heureuse influence; la Russie reprit possession d'elle-même, et entrevit de grandes destinées. Son petit-fils, Ivan IV *le Terrible,* compléta la défaite des Tartares en leur enlevant Kazan, leur dernier rempart; il institua la fameuse milice des Strelitz, et prit le premier le titre de *tsar*. La Russie lui doit la réforme du code, l'introduction de l'imprimerie, des écoles, et une vive impulsion donnée à l'industrie et au commerce ; dans ses dernières années, ce prince devint un tyran farouche, et se rendit redoutable aux boyards comme au clergé, qu'il asservit à ses caprices. Son fils, Fédor, fut le dernier prince de la dynastie de Rurik. La succession fut disputée par Boris Godounoff, oncle du dernier roi, et par plusieurs faux Dmitri; les Polonais et les Suédois profitèrent de ces discordes pour essayer de démembrer la Russie; Moscou tomba un moment au pouvoir de Ladislas, roi de Pologne. Enfin le trône fut donné à Michel Fédorovitch (1613), qui descendait de Rurik par les femmes, et qui fonda la maison de Romanow, sous laquelle la Russie atteignit un degré inouï de force et de grandeur.

Nous suivrons pas à pas le développement intellectuel de ce pays pendant cette période laborieuse, où il n'y a pas encore de littérature proprement dite; car c'est seulement vers la fin du dix-huitième siècle, au contact de l'Europe civilisée, que le génie national prend un vigoureux essor.

Sous la domination tartare, période de servitude et d'affaissement, toute la vie morale et intellectuelle est concentrée dans l'enseignement religieux. Le clergé fit de

grands efforts pour soutenir les âmes, plongées dans le découragement et le désespoir; il prêchait la pénitence, le repentir, en faisant envisager les maux présents comme une punition des fautes commises, et surtout d'un attachement invétéré à des restes de superstitions païennes. C'est dans ce sens que sont faites les instructions du métropolitain Cyrille II et de l'évêque Sérapion. Les désastres publics poussèrent de nombreuses recrues vers la vie religieuse; les malheurs de la terre faisaient songer au ciel; on se jetait avec une passion désespérée dans la vie des cloîtres, et de nombreux solitaires allèrent demander aux forêts inhabitées le repos qu'on ne trouvait plus dans la vie publique. Ces pieux asiles devinrent peu à peu une source de civilisation, car on défrichait, on cultivait alentour, et plusieurs villes du nord de la Russie n'eurent pas d'autre origine que le travail fécond de ces cénobites, exilés volontaires d'un climat meilleur. Les Vies des saints se multiplièrent, et formèrent peu à peu ces nombreux recueils qui nous sont parvenus. Le monastère de Biélozersky, fondé par Cyrille aux bords du lac Biély, se distingua par l'austérité des mœurs. Dans celui de Volokolamsk, fondé par Joseph Sanine, la copie des manuscrits entrait dans les occupations habituelles des moines. La foi religieuse soutenait ce peuple malheureux, en lui conservant l'espérance. On peut attribuer à ses longues souffrances, et à de dures années d'oppression, ce caractère de résignation patiente qui forme encore aujourd'hui le trait caractéristique de la nation russe.

Un poëme de ce temps qui ne manque pas d'un certain intérêt, c'est la *Légende du combat contre Mamaï*, imitation lointaine du poëme d'Igor; il en existe de nombreuses versions, ce qui prouve qu'il eut une vogue populaire.

Il y eut un genre d'ouvrages fort répandus en Russie pendant le moyen âge, et qui, à défaut d'autres, servaient d'aliment à la curiosité des esprits ainsi qu'au besoin de lectures; ce sont les livres nommés *Apocryphes* et *Histoires*. Les uns roulent sur des sujets religieux, mais entachés d'idées erronées et superstitieuses : tels sont le *Testament d'Adam*, le *Testament de Moïse*, la *Prière de Seth*, le *Martyre de la Vierge;* le clergé, y voyant un danger pour la pureté de la foi, les proscrivit dans plusieurs conciles, ce qui ne les empêcha pas de se propager jusqu'au dix-huitième siècle. D'autres sont des recueils de prophéties, de magie, de fausse science, de superstition, comme le *Magicien*, l'*Astronome*, le *Livre du tonnerre et des éclairs*, le *Sorcier*, etc. Les traditions païennes que reproduisent ces ouvrages devaient attirer les anathèmes de l'Église.

Parmi les histoires, celle d'*Alexandre le Grand* avait le privilége de frapper l'imagination publique par la grandeur de ses merveilleux détails. Les *Légendes de Salomon* excitaient aussi la curiosité : on aimait à voir se déployer la sagesse du grand roi dans les énigmes et les récits allégoriques qui en forment la base principale.

Au seizième siècle, nous trouvons dans Maxime le Grec, moine du mont Athos, un écrivain supérieur à ses contemporains par son goût et sa science. Il avait étudié en Italie, et y avait puisé la connaissance des auteurs classiques de l'antiquité; il en rapporta aussi un zèle ardent pour la pureté de la foi, et, dans ses écrits, il poursuivit les abus du clergé ainsi que ceux du siècle avec une âpreté, une vigueur qui lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Basile IV lui accorda toute sa confiance, et lui donna le soin de réunir les manuscrits grecs et slaves de sa bibliothèque; mais quand il voulut répudier sa femme Salomé, Maxime

s'y opposa fortement, tomba en disgrâce, et fut relégué dans un monastère où il termina ses jours.

Le règne de Jean IV le Terrible a une certaine importance littéraire. Ce prince, qui obscurcit la gloire de son règne par les cruautés de ses dernières années, était fort instruit; il connaissait à fond les livres sacrés, l'histoire de l'Église, et s'occupa beaucoup des annales de son pays. Il porta son attention sur les abus introduits dans les monastères et parmi le clergé séculier. Désireux d'y apporter remède, il convoqua un concile auquel il soumit un mémoire contenant cent propositions où il signalait les réformes jugées par lui nécessaires pour le bien de l'Église et de la nation. Dans ce même concile, il recommanda l'imprimerie comme étant le moyen le plus sûr de conserver, de propager les livres saints et d'en assurer l'intégrité; il éprouva une certaine résistance, à cause des nombreux copistes à qui cet art nouveau enlevait leur gagne-pain; mais la réforme s'imposait d'elle-même, et triompha bientôt de tous les obstacles.

Parmi les autres écrits de ce prince, il faut remarquer son *Épître au supérieur du monastère de Biélozersky;* il y signale, avec une ironie mordante et une franchise hardie, les désordres qui s'étaient introduits dans la vie monastique. Ce couvent de Biélozersky était devenu l'asile des boyards mécontents, qui, tout en embrassant les dehors de la vie religieuse, conservaient les habitudes et les mœurs irrégulières de la vie du siècle; leur exemple entraînait les véritables moines, et il s'ensuivait de scandaleux désordres. Le prince signalait tous ces abus, pour demander une réforme radicale.

Le prince Kourbsky était un brave capitaine qui avait commandé avec honneur les armées de Jean le Terrible,

et contribué à la prise de Kasan sur les Tartares; il fut malheureux dans une campagne contre la Lithuanie, et perdit la bataille de Nevglé. Redoutant sans doute l'humeur du terrible tsar, il se réfugia en Lithuanie. De là, il entama une correspondance avec son souverain; celui-ci lui répondit, et il s'ensuivit une discussion violente, une série d'accusations réciproques, qui jettent un jour curieux sur les querelles envenimées existant entre le souverain et les boyards. Le prince Kourbsky s'élève contre l'absolutisme du tsar; il l'accuse de négliger, d'opprimer la noblesse, de se passer de ses conseils et de suivre ceux de quelques flatteurs intéressés et pervers. Jean riposte en accusant à son tour les nobles de menées séditieuses, d'ambition personnelle, tandis que leur premier devoir devrait être la fidélité à leur souverain. Cette polémique épistolaire montre à quel degré d'animosité était montée cette querelle entre le souverain et les boyards; le talent d'argumentation, l'ironie, la vivacité du style donnent l'avantage à Jean sur son adversaire, mais ne justifient pas les violences auxquelles il se livra par la suite contre les nobles aussi bien que contre le clergé.

Kourbsky écrit au grand-duc :

« Monarque jadis illustre, mais, pour la punition de nos péchés, dévoré aujourd'hui d'une fureur insensée, corrompu jusqu'au fond de la conscience, tyran sans égal parmi les plus cruels souverains de ta terre, habile en calomnies, tu donnes aux fidèles le nom de traîtres et aux chrétiens celui de païens. N'est-il pas un Dieu, un tribunal suprême pour les rois? Adieu; nous voilà séparés pour toujours, et tu ne me verras plus qu'au jour du jugement éternel. Tu ne crains pas les vivants! Crains du moins les morts! Ceux que tu as massacrés t'attendent près du trône

du souverain juge. Tels vils sujets peuvent t'apporter des enfants en sacrifice, mais ils ne te rendront pas immortel. »

Iwan riposta à ces accusations par une ironie savante, calculée, féroce : « Au nom de Dieu, par qui règnent les rois, à l'illustre boyard prince André Kourbsky.

« Pauvre Kourbsky! Pourquoi perdre ton âme, en sauvant par la fuite ton corps périssable? Pourquoi n'avoir pas voulu mourir par les ordres de ton maître, et mériter ainsi la couronne du martyre? Qu'est-ce que la vie? Que sont les richesses et les grandeurs humaines? Ombres de vanité! Heureux celui à qui la mort peut procurer le salut de l'âme!...

« Si j'ai infligé beaucoup de châtiments, ce pénible devoir a déchiré mon cœur, et cependant tout le monde sait que le nombre des trahisons est plus considérable encore. J'ai besoin de la grâce de Dieu, de la Sainte Vierge et des saints, mais je ne demande pas de leçons aux hommes. Tu me menaces du jugement du Christ dans l'autre monde : crois-tu donc que sa puissance ne régit pas également celui-ci? Je te ferai remarquer que tu tombes dans l'hérésie manichéenne. Tu m'annonces que je ne verrai plus ta vilaine face. O ciel! quelle infortune pour moi!... »

Rien n'est comparable, dans l'histoire, au caractère farouche, à la conduite sanguinaire de ce prince; elle prouve que l'homme, arrivé à un certain degré d'aberration mentale, peut tomber au-dessous de la bête fauve; toujours en proie à la défiance, à une rage froidement sanguinaire, il se plaisait à assister aux tortures de ses victimes; il dépeuplait les villages, les provinces, massacrait des villes entières, faisait mourir les princes, les boyards, les bourgeois; Novogorod, qui avait déplu au tsar, vit périr cent mille de ses habitants : la nation entière trem-

blait aux pieds du tyran, dont le type ne peut être trouvé que parmi ces chefs de hordes tartares, nés pour la destruction et la mort.

Kourbsky, dans sa retraite en Lithuanie, où il se trouvait heureusement hors des atteintes du tsar, écrivit la *Vie* de ce prince ; il reproduit les attaques et les arguments de ses lettres ; si Jean IV, d'abord sage, éclairé, bienveillant, dévoué au bien public, glorieux dans ses entreprises, est devenu un despote, un tyran cruel, c'est qu'il a éloigné de lui des conseillers honnêtes, prudents et sages tels que Sylvestre et Adachew, pour s'entourer de flatteurs, de méchants, de traîtres, qui l'excitent au mal et ne travaillent qu'à leur intérêt personnel : vils courtisans qui font le malheur du pays. Cette histoire est faite avec talent, et dépasse, par l'intérêt, par la vigueur des tableaux et l'ordre de la narration, toutes les chroniques antérieures.

Le prince Kourbsky avait la passion du savoir; dans sa vieillesse, il se mit à étudier le latin et la philosophie d'Aristote; il s'occupa aussi des Pères de l'Église, et traduisit le livre des *Cieux* de saint Jean Damascène, avec une introduction où il se plaint que les ouvrages des Pères soient négligés en Russie, tandis que les fables venant de l'étranger y circulent partout ; il conseille aussi l'étude des philosophes anciens, source d'une science utile et sérieuse.

Nous avons nommé un des sages conseillers de Jean le Terrible, pendant les premières années de son règne, le prêtre Sylvestre ; il est auteur d'une sorte de manuel intitulé le *Maître de la maison*, rempli d'utiles conseils sur les devoirs de famille, l'ordre, l'économie domestique, la gestion des affaires, la conduite des parents, l'éducation des enfants, le bonheur intérieur qui résulte de l'union

dans les familles et des bons rapports réciproques. Tous ces devoirs ont pour base la religion, dont la douce autorité leur sert de sanction, tout en étant un gage de paix et de bonheur. L'autorité du père de famille, et son droit de répression, y sont soutenus avec énergie. Ce livre donne une idée assez complète de la famille russe, de son organisation, et des principes sur lesquels elle s'appuyait : religion, autorité, tel en était le double pivot; c'était l'image de la société d'alors; la femme comptait peu; les enfants devaient aux parents un respect, une obéissance absolue.

Les *Chroniques* se continuent et se multiplient; celles qui se rédigent à Moscou tendent à prendre un caractère officiel, sous le titre de *Chroniques du Tsar* et *Livres du Tsar.* La prédominance de cette capitale et la suprématie du tsar s'y accusent avec une énergie croissante. Le métropolitain Macaire composa le *Livre des degrés,* sorte de tableau de l'histoire de Russie, où les souverains sont classés d'après leurs *degrés* de parenté, depuis Rurik jusqu'à Jean le Terrible. Le même écrivain composa ou fit rédiger les *Tchet Minei,* ou *Lectures mensuelles;* ce sont des entretiens religieux pour chaque mois de l'année, avec la vie des saints et des citations de l'Écriture sainte; ces lectures renferment une sorte d'encyclopédie ecclésiastique, vaste répertoire où puisaient le clergé et les fidèles, pour leur instruction et leur édification.

La Russie, isolée par sa position du reste de l'Europe, n'entra que lentement et difficilement dans le courant des idées et des découvertes modernes; la Pologne, son ennemie constante, lui servait de barrière et d'obstacle; on se défiait de tout ce qui pouvait venir de ce côté; on acceptait plus volontiers ce qui venait de l'Orient et de

Constantinople, qui avait communiqué le christianisme à la Russie, mais qui l'avait entraînée aussi à sa suite dans sa séparation de l'Église romaine. Une sorte d'immobilité planait sur cette vaste contrée, fidèle à ses traditions, à sa croyance, et peu curieuse de chercher au dehors, des idées, un progrès dont elle ne sentait pas le besoin.

Pourtant le drame religieux, les *Mystères* et les *Moralités*, si populaires au moyen âge dans tout l'Occident, pénétrèrent en Russie, et y furent accueillis avec faveur. Les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, la Passion du Sauveur, étaient là, comme partout, les sujets préférés par un peuple naïf et pieux, qui cherchait dans ce théâtre un moyen d'édification. On y mettait même plus de sérieux et de gravité que chez les autres peuples; on n'y voyait point ces scènes de badinage grossier et de lourdes plaisanteries, qui pouvaient égayer le public français, mais qui eussent scandalisé la foi plus simple et plus respectueuse du peuple russe.

Les contes moraux, les histoires et les romans de chevalerie pénétrèrent aussi en Russie, et y trouvèrent des lecteurs; mais ces traductions ou importations de l'étranger n'ont nulle part le caractère national. La Russie resta tout à fait étrangère au mouvement chevaleresque, qui laissa une si forte empreinte dans l'histoire et le caractère des autres nations de l'Occident.

CHAPITRE III.

Dynastie des Romanoff. — Pierre le Grand et ses réformes. — Le raskol. — Polotsky. — Démétrius. — Poésie populaire. — Kantemir. — Lomonossoff. — Soumarokoff. — Kniajnine. — Trediakowsky.

La dynastie des Romanoff compte onze souverains, dont un seul les dépassa tous par la hauteur de son génie : ce fut Pierre le Grand.

Michel Romanoff, appelé au trône par l'élection après une période de troubles, fut obligé de consentir à de durs sacrifices pour obtenir la paix de la Pologne et de la Suède. Il céda à la première la Livonie et plusieurs provinces; à la seconde l'Ingrie et la Carélie; mais ses successeurs devaient recouvrer ces pertes. La patience et la persévérance sont dans le caractère des Russes, et la politique des souverains a toujours trouvé dans ces vertus des moyens infaillibles de succès. Sous les règnes d'Alexis Ier et de Fédor, la Russie commença à entrer dans le mouvement européen par des relations politiques et commerciales. Pierre Ier, fils d'Alexis, régna d'abord conjointement avec sa sœur Sophie; mais il se rendit bientôt seul maître du pouvoir, et commença cette série de conquêtes, de réformes, de progrès extraordinaires qui ont fait de ce prince un des plus grands génies de l'histoire, et de la Russie une des nations les plus puissantes du monde. On le voit en peu d'années s'emparer d'Azof et y creuser un port; reprendre la Livonie, l'Ingrie, la Carélie, et fonder

Saint-Pétersbourg (1703); créer une flotte, vaincre les Suédois à Pultawa, conquérir l'Ukraine, étendre sa domination aux rives de la mer Caspienne et jusqu'aux derniers confins de la Sibérie : il avait quadruplé le territoire de son empire, et donné aux travaux publics, à la science, à l'industrie, au commerce, aux arts, aux lettres, une impulsion qui ne devait plus se ralentir. D'un bond prodigieux, et sans transition aucune, la Russie tendait à se mettre au niveau des grandes puissances. Pierre le Grand, qui avait parcouru l'Europe, qui avait manié en Hollande la hache du charpentier, qui n'avait voulu rester étranger à aucune des connaissances sur lesquelles se base la civilisation moderne, secoua violemment son peuple engourdi, l'électrisa, l'entraîna, par la force de sa volonté, dans la voie féconde du progrès dont il sentait plus qu'aucun autre le besoin impérieux. Pierre était un génie violent, dominateur : il trouvait une nation arriérée dans son passé national, indifférente à tout progrès, hostile même à tout ce qui venait de l'étranger. Il l'étreignit puissamment de ses mains de géant, brisa sa résistance d'inertie, et, d'une nation asiatique, il voulut faire une nation européenne. De là ces réformes radicales imposées par la force, et acceptées par l'obéissance passive du peuple : réformes dans les mœurs, dans le costume, dans les lois, dans la guerre, dans les finances, dans l'administration : l'Allemagne servit de type à l'organisation nouvelle. La langue elle-même fut réformée par un ukase du tsar : il en fixa l'alphabet et les caractères. Tout tendait à l'unité, au but marqué par la volonté souveraine : le résultat devait être la puissance, la richesse, le bien-être matériel de la nation, son ascendant au dehors, l'extension illimitée de sa force et de sa grandeur.

En présence de ces résultats remarquables, l'histoire se montre disposée à quelque indulgence pour les moyens violents qu'il employa afin d'arriver au but : on sait qu'il alla jusqu'à sacrifier son propre fils à l'avenir de son pays, et au triomphe des réformes que le jeune prince tendait à entraver par de secrets complots. Sa vie privée n'est pas exempte de taches, et l'énergie de son caractère dégénéra plus d'une fois en brutale cruauté. La Russie a oublié ces excès pour ne voir que la grandeur du but et des résultats obtenus par cette volonté de fer. Pierre le Grand fit même plier la religion aux exigences de sa politique absolue : il supprima le patriarcat de Moscou, et le remplaça par un Synode dont il se déclara le chef, réunissant ainsi le pouvoir civil et le pouvoir religieux pour mieux écarter tout obstacle. L'impulsion donnée par ce grand génie fut tellement vigoureuse que, malgré la faiblesse de ses successeurs, parmi lesquels figurent trois femmes, l'empire grandit encore, jusqu'au moment où Catherine II reprit avec une énergie nouvelle la suite de ses plans et de ses conquêtes.

Au dix-septième siècle, il se produisit en Russie un schisme (*raskol*) religieux d'une certaine importance, qui n'est pas encore éteint de nos jours, malgré les efforts constants du clergé et du gouvernement. Depuis le concile des *Cent articles*, dont nous avons parlé, le clergé s'occupait beaucoup de l'épuration des livres saints, où certaines erreurs s'étaient introduites dans les nombreuses copies qui circulaient parmi la nation. Cette mesure trouva des contradicteurs, qui refusèrent d'admettre les corrections, comme entachées d'hérésie ; ils s'obstinaient à garder les anciens textes, consacrés par la tradition, et formèrent bientôt une secte à part, qu'on désigne sous le nom de

raskolniki. Les dissidences s'étendirent, non-seulement au texte des livres, mais encore aux rites religieux, à l'autorité des évêques. Comme l'obstination est le propre de l'ignorance, les sectaires ne cédèrent ni aux exhortations, ni aux menaces, et la persécution ne fit qu'augmenter leur nombre. L'opposition prit même un certain caractère politique, car les dissidents étaient hostiles à toutes les réformes entamées par le gouvernement, pour propager la civilisation et les lumières. Le patriarche Nicon, qui jouissait d'un grand crédit auprès du tsar Alexis, fut le principal promoteur de la réforme dans les livres saints et la liturgie; il fut aidé dans son œuvre par Siméon Polotsky, qui écrivit contre les dissidents le *Sceptre du gouvernement*, et par Épiphane Slavinetsky, dont la science profonde servit beaucoup à la correction des textes. Un autre adversaire vigoureux des raskolniki fut Démétrius, métropolitain de Rostow, qui publia contre eux ses *Recherches*, où il réfute savamment leurs doctrines. Cette polémique religieuse fut très-active, car les attaques provoquèrent des réfutations, des réponses; le schisme persista, et il compte encore aujourd'hui de nombreux partisans, qui ont une organisation secrète, et des rites particuliers, appuyés sur les textes anciens.

Deux des savants cités plus haut, Polotzky et Démétrius, ont encore composé de nombreuses poésies religieuses, et des drames sacrés, pour l'édification et l'amusement du peuple. On doit au premier l'*Enfant prodigue* et le *Roi Nabuchodonosor*. Le second est aussi l'auteur de traités d'édification en langue slavonne, appelés les petits *Tchet-Mineï*, à l'imitation des grands traités de ce nom dus à la plume de Macaire. La vogue de ces ouvrages s'est prolongée jusqu'à nos jours.

Revenons à la poésie populaire, poésie vraiment nationale, toute spontanée, sortant des entrailles mêmes du peuple, dont elle exprime les grandeurs, les faiblesses, les passions, les joies, les amours. Rien ne peint mieux une nation que ces poésies naïves, d'où sont bannies la science et l'art, échos répétés de siècle en siècle des vieilles traditions; refrains du foyer domestique, source inaltérable d'émotions intimes dont le charme ne s'éteint jamais.

Le peuple russe aime à chanter; il a l'instinct musical, et il mêle volontiers la danse au chant; on voit souvent de simples paysans manier habilement la *gussli* à cinq cordes, et la *balalaïka*, sorte de guitare qui ressemble à celle des Espagnols; on les écoute, un cercle se forme, on entonne un chœur aux accents passionnés ou mélancoliques, et souvent une danse s'improvise au cabaret ou sur le gazon : la danse russe a une expression vive et forme un petit drame d'une grâce charmante.

Le seizième et le dix-septième siècle nous offrent la continuation des chants populaires déjà mentionnés plus haut. Les uns sont héroïques, et se rapportent à des exploits guerriers, à de grands personnages qui ont frappé l'imagination populaire; les autres sont historiques, et chantent les succès, les revers, les gloires, les malheurs de la patrie. On a remarqué souvent que les chants russes sont empreints de tristesse et de mélancolie; la mélodie populaire est, en effet, plaintive et traînante; elle exprime, en général, la souffrance, la résignation. Cela ne doit point étonner chez un peuple qui a été foulé pendant des siècles par l'invasion étrangère, le joug tartare et la domination despotique de ses maîtres. Il a courbé la tête avec douceur, il s'est résigné, il a mis sa confiance en Dieu, mais

ses chants ont reçu l'empreinte élégiaque de son âme : on n'y sent jamais le souffle ardent de la liberté. Pourtant il y perce parfois une pointe d'ironie et de malice, seule vengeance que se permette l'opinion contre les puissants qu'elle redoute : tels sont les chants de l'époque d'Ivan le Terrible, pendant sa lutte violente contre les boyards. L'érudition moderne, depuis un siècle, a porté son attention sur ces anciennes poésies populaires; on en a fait divers recueils qui offrent un vif intérêt : c'est l'image vivante de la nation, son histoire écrite et chantée par elle-même[1]; nous en citerons quelques fragments. Voici d'abord comment s'exprime la haine contre le farouche Tartare.

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux, des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchants Tartares. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là, et partagent les dépouilles de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant ; prends l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée, frappe, frappe les Tartares et leurs enfants ; frappe-les et déchire-les en morceaux. »

Dans ces siècles de désordre et d'oppression, beaucoup de malheureux, de persécutés abandonnaient la vie sociale, et se réfugiaient sur les rives du Don et du Volga, chez les Cosaques, qui vivaient eux-mêmes de déprédations. Le brigandage eut donc sa vogue et ses poëtes; il y a tout un

[1] Voir le *Recueil des chants russes*, par TSCHULKOFF, 4 vol. in-8; celui de Norikoff, ceux de Lwow, de Dmitriew, de Joukowsky, et plus récemment, celui de Sakharoff, qui y a joint un recueil de *Contes populaires*.

cycle de chants populaires destinés à célébrer la ruse, l'audace, les exploits des brigands, en leur prêtant parfois un caractère chevaleresque; les uns se font les vengeurs des opprimés sur des maîtres durs et impitoyables; d'autres dépouillent les riches pour distribuer leurs biens aux pauvres; parfois le remords les pousse à confesser leurs crimes, et à se remettre d'eux-mêmes aux mains de la justice. Voici la chanson d'un brigand qui envisage assez gaiement la potence :

« Ne fais pas de bruit, ma petite forêt verte, ma mère, ne me trouble pas dans mes pensées, car demain matin je dois aller à l'interrogatoire devant le terrible juge, devant le tsar lui-même.

« Le tsar m'adressera la parole et me dira : Réponds, réponds, mon enfant, fils de paysan, avec qui as-tu mené la vie de brigand? Avais-tu beaucoup de compagnons?

« Je répondrai : Tsar, mon espoir, tsar très-chrétien, je te ferai connaître toute la vérité. Des compagnons, j'en avais quatre : le premier, c'était la nuit obscure; le second, c'était mon couteau d'acier; le troisième, mon bon cheval; le quatrième, mon arc bien tendu. Mes messagers, c'étaient les flèches durcies au feu.

« Alors le tsar mon espoir, le tsar très-chrétien me dira : Honneur à toi, mon enfant, qui sais si bien voler et si bien parler; pour ta récompense, je te ferai un beau présent : je te donnerai un palais au milieu des champs, deux poteaux et une corde de chanvre. »

La Petite-Russie eut sa poésie à part, ses chants élégiaques et héroïques. Les exploits aventureux des Cosaques, leur vie errante et guerrière excitaient l'imagination populaire. Un de ces poëmes, le plus remarquable, a pour

sujet la révolte et les hauts faits de Stenka Razine, sorte de paladin-brigand, entouré d'un prestige magique. Il est pris, enfermé dans un cachot; avant de mourir, il demande à ses compagnons de l'enterrer dans un carrefour à l'entrée de trois routes, de planter une croix à ses pieds, un sabre à sa tête, afin de montrer aux passants le lieu où repose un brave Cosaque.

La Russie méridionale, le pays des Cosaques, était devenue le refuge des mécontents, des persécutés, et particulièrement des *raskolniki,* lesquels poussaient la piété jusqu'à l'ascétisme, bâtissaient des ermitages, et parfois se mettaient en hostilité ouverte contre le gouvernement : il y avait même des fanatiques qui cherchaient le martyre et se faisaient brûler vifs. Les chants religieux de cette secte obstinée portent l'empreinte de son enthousiasme mystique, et de sa haine contre l'autorité.

Fortement attaché à ses vieilles mœurs, à ses anciennes coutumes, le peuple russe voyait de mauvais œil tout progrès, tout changement social : toute innovation l'effrayait comme un présage de malheurs publics. Ce culte des vieux usages est reproduit avec vigueur et talent dans un poëme allégorique qui a pour titre *Goré-Zlostchastié* (Douleur-Malheur). On y voit le fils d'un marchand, sorte d'enfant prodigue, qui n'a pas voulu suivre les inspirations de l'autorité paternelle, et qui se livre au désordre, entraîné par de mauvais compagnons. Il va en pays étranger, et fait la connaissance d'un riche marchand qui lui donne des conseils et l'aide à faire fortune. Alors apparaît la *Douleur-Malheur* qui s'attache à ses pas et le poursuit partout. Pour lui échapper, il se réfugie dans un monastère, dont les murs l'abritent contre son ennemi acharné. Ce poëme offre des tableaux de mœurs d'une vérité char-

mante, et donne des détails intéressants sur le véritable état de la société et de la famille en Russie.

Les réformes de Pierre le Grand, exécutées par la force du génie et de la volonté, atteignirent moins le fond que la surface de la société : le peuple avait de la peine à les comprendre et y résista passivement. Les grands mots de civilisation et de progrès restaient pour lui lettre close. La nation russe se tient toujours en garde contre ce qui vient du dehors; une sorte d'instinct la pousse à rester fidèle aux traditions du passé, à se défier des innovations. Pourtant comme elle est souple et obéissante, elle s'inclina sous la volonté puissante du tsar. Le clergé vint en aide au souverain, et persuada au peuple que ce que voulait le *Père* était pour son bien, et conforme à la volonté de Dieu.

Pierre le Grand n'avait qu'un but, mettre la Russie au niveau du reste de l'Europe sous le rapport de l'industrie, du commerce, de la guerre, de la marine, des connaissances de toute sorte. Il trouvait son peuple arriéré de plusieurs siècles; il le poussa violemment en avant, et voulut lui faire franchir d'un bond l'espace à parcourir : de là ses grandes créations, mêlées à des mesures arbitraires et tyranniques. D'un côté, il créait des écoles de marine, de génie, d'artillerie; il encourageait les sciences, attirait les étrangers, les savants, envoyait la jeunesse étudier au dehors, faisait publier des livres, des traductions; de l'autre, il changeait la forme des habits, proscrivait le costume national, et faisait couper les barbes.

Bon gré mal gré, la Russie devait, sous sa main, se transformer à l'européenne. Il négligeait Moscou, l'antique capitale des tsars, trop éloignée du monde civilisé, trop fidèle aux vieilles coutumes; il fondait Pétersbourg,

fenêtre ouverte sur l'Europe, bâtie en pilotis sur des marécages, avec ses rues, ses *lignes,* ses *perspectives* tirées au cordeau, ses canaux à la manière hollandaise, ses quais de granit : poste avancé qui menaçait la Suède, et donnait la main à l'Europe par la Baltique, en se gardant par la forteresse formidable de Cronstadt. Le peuple entrait difficilement dans les hautes vues du souverain; mais lui, de son regard d'aigle, perçait l'avenir, et transmettait sa volonté à ses successeurs, par un testament mémorable qui s'exécute littéralement, constamment. La noblesse s'associa aux vues du souverain; son goût, son intérêt la portaient vers l'Europe civilisée; elle en adopta les mœurs, les usages, le costume, la langue, la littérature, les connaissances variées, même les excès et les vices.

Parmi les membres du clergé qui soutinrent et défendirent les réformes du tsar, il faut citer surtout Théophane Propocovitch, évêque de Novogorod. Sorti de l'Académie de Kief, il avait complété à Rome ses études classiques, et était doué d'une instruction aussi variée que solide; il possédait une bibliothèque d'environ trente mille volumes. Ce fut lui qui rédigea le *Règlement* ecclésiastique de l'empire. Ses *Sermons,* écrits avec élégance et pureté, ont presque toujours pour but de préconiser les avantages et la sagesse des mesures édictées par le souverain. Son *Guide des Prédicateurs* ne manque pas de mérite, et l'a fait surnommer le *Père de l'éloquence sacrée* en Russie.

Le prince Kantemir (1709-1743), fils de l'hospodar de Moldavie, a eu la gloire d'être appelé le premier écrivain de la Russie. Ambassadeur à Londres et à Paris, il connaissait à fond l'Europe, et devint l'ami de Montesquieu. On a de lui neuf épîtres, onze satires imitées d'Horace et de Boileau, et quelques autres poésies. Tout en attaquant

la noblesse, qui recherche les dehors frivoles de la civilisation européenne, sans perdre son ignorance native, le satirique s'en prend aussi à ceux qui dédaignent un progrès sérieux, et s'attachent obstinément à un passé suranné.

Mais le premier écrivain classique de la Russie, le vrai réformateur de la langue et de la poésie fut Lomonossoff (1711-1765); tête vraiment encyclopédique, il fut pour son pays, dans le domaine des lettres et des sciences, ce que fut Pierre le Grand dans l'ordre politique et social. Fils d'un pêcheur des environs d'Arkhangel, il apprit à lire malgré une foule d'obstacles, et développa presque seul son génie. Après avoir étudié à Moscou, à Kiew et à Saint-Pétersbourg, il se rendit en Allemagne auprès du professeur Wolf, et étudia avec ardeur la physique, la chimie, la géologie, l'astronomie, dont il a laissé différents traités. Ces ouvrages n'ont plus d'importance aujourd'hui, à cause du progrès qu'ont fait les sciences, mais ses travaux littéraires ont exercé une influence plus durable. Il a publié la première *Grammaire* russe, et a dégagé la langue usuelle du slavon, qui resta la langue de l'Église; il contribua ainsi à fixer l'idiome, en indiquant les règles sur lesquelles il est basé. Il compléta sa grammaire par une *Rhétorique* et une *Poétique,* où il donne des préceptes de style et de prosodie.

Lomonossoff donnait l'exemple en même temps que la règle; il fut orateur et poëte aussi bien que savant. Ses *Panégyriques* de Pierre le Grand et d'Élisabeth sont d'un style élevé, académique, un peu apprêté; on y sent l'influence étrangère, dans les tours oratoires et l'ampleur des périodes. Dans ses *Odes,* qui sont une des plus belles parts de sa gloire, Lomonossoff se modèle sur Pindare et les

lyriques français; c'est-à-dire qu'il n'y faut pas chercher l'originalité ni l'inspiration nationale; il y a de l'effort dans cette recherche des métaphores et des allégories; mais n'en trouvons-nous pas dans J. B. Rousseau, le type de nos lyriques au dix-huitième siècle? Il faut savoir gré à Lomonossoff de la pureté, de l'élévation de son style et de la hauteur de ses pensées. La Russie lui doit la création d'un beau style poétique; s'il y mit un peu de faux goût et d'alliage, c'est que ces défauts dominaient de son temps. On lui doit aussi deux tragédies, et un essai d'épopée, la *Pétréide*, en l'honneur de Pierre le Grand.

Lomonossoff est le fondateur de l'université de Moscou, avec le concours du comte Schouwaloff (1755). L'influence littéraire de la France s'accuse encore plus fortement dans les ouvrages de Soumarokow (1727-1778), auteur de tragédies, de comédies, de satires et de divers autres poëmes. Élevé au corps des Cadets, il fit son chemin à la cour, et fut fort en faveur auprès des impératrices Élisabeth et Catherine II. On lui doit la création du théâtre russe de Saint-Pétersbourg : jusque-là, les pièces allemandes et italiennes étaient seules en vogue; Soumarokoff essaya de faire jouer en russe les élèves du corps des Cadets devant la tsarine Élisabeth; mais celle-ci, ayant appris qu'un marchand russe d'Iaroslaw, nommé Wolkoff, avait établi chez lui un théâtre, fit venir sa troupe à Saint-Pétersbourg, et lui assigna un local pour jouer ses pièces. C'est là que furent représentés les ouvrages de Soumarokoff, qui étaient pour la plupart des traductions de Corneille, de Racine et de Voltaire. L'importance de ces ouvrages est moins dans le talent de l'auteur, qui est médiocre, que dans l'impulsion donnée par lui à l'art dramatique; il contribua à répandre dans le public aristocratique et lettré

le goût des plaisirs de l'esprit; le théâtre classique, avec sa délicatesse et les nobles sentiments qu'il exprime, ne pouvait qu'avoir une heureuse influence sur cette jeune société qui enviait à l'Europe ses progrès et ses connaissances.

Soumarokoff avait surtout du penchant pour la satire; il rivalisa avec Kantemir, et le surpassa en s'attaquant à des vices présents, à des ridicules contemporains; parfois même il va jusqu'à la personnalité, et pousse l'exagération jusqu'au pamphlet. Ses satires sont le reflet des mœurs de l'époque, et peuvent fournir des éléments à l'histoire. La satire domine encore dans ses comédies, ses épîtres et ses fables : c'est la forme la plus vive de son talent.

Kniajnine continua l'œuvre de Soumarokoff, et eut beaucoup de succès dans ses comédies *le Hâbleur, les Originaux, le Carrosse fatal;* il fut moins heureux dans la tragédie, et n'a laissé dans ce genre que des pièces assez médiocres.

On peut en dire autant de Trédiakovsky (1703-1779), auteur de la tragédie de *Déidamie,* d'un *Traité* de versification russe, et de la *Télémakhide,* traduction en vers du Télémaque; tout cela est d'une faiblesse, d'une pesanteur désespérantes; on en jugeait ainsi à la cour de Catherine II, puisque, dans les jeux de société, la lecture de la *Télémakhide* était imposée comme pénitence. On en faisait autant en France de la *Phèdre* de Pradon. Cet auteur était pourtant un homme estimable, un laborieux écrivain, qui avait appris l'histoire sous le bon Rollin : il traduisit l'*Histoire romaine* de son maître; le manuscrit ayant péri dans un incendie, il eut le courage de recommencer. Il a aussi écrit l'*Histoire des Tatars.*

Il faut citer aussi les *Mémoires* du prince Schakofskoï (1705-1772), qui offrent de l'intérêt; il connaissait la cour et les affaires; sa bonne foi, sa sincérité lui gagnent le lecteur.

CHAPITRE IV.

Règne de Catherine II; ses travaux littéraires. — Von-Vizine. — Influence étrangère. — Ablésimoff. — Khérastoff. — Khemnitzer. — Pétroff. — Derjavine. — Miller. — Stcherbatoff. — Novikoff. — Karamzine. — Merzliakoff. — Glinka. — Dmitrieff. — Ozéroff. — Joukofsky. — Gniéditch. — Marlinsky. — Polevoï. — Batuchkoff. — Zagoskine. — Lajetchnikoff. — Kryloff. — Chakofskoï.

Élisabeth Pétrowna étant morte sans postérité en 1762, la couronne revint à son neveu Pierre III, duc de Holstein-Gottorp; mais ce prince compte à peine parmi les souverains de la Russie, car il fut presque aussitôt détrôné par sa femme, Catherine d'Anhalt, qui, se voyant menacée du divorce, de la prison, fit proclamer la déchéance de son époux, et monta sur le trône par suite d'une conspiration de palais : Pierre mourut égorgé dans sa prison.

Ce n'est pas la seule tache qu'il y ait sur la mémoire de Catherine II. Ses mœurs déréglées, sa politique ambitieuse et parfois peu loyale, lui ont attiré les sévérités de l'histoire; mais la Russie ne la compte pas moins parmi ses plus grands souverains. Elle continua avec succès l'œuvre de Pierre le Grand, s'empara d'Azof et de la Crimée, démembra la Pologne, de concert avec la Prusse et l'Autriche, étendit ses flottes sur la mer Noire, montrant aux Russes Constantinople comme conquête d'avenir. Dans l'administration, elle déploya un génie aussi ferme qu'éclairé : elle encouragea l'agriculture, le commerce, les sciences, les arts, la littérature, creusa des canaux, bâtit des villes, réforma la législation, créa des écoles, des éta-

blissements de bienfaisance, fonda l'Académie de Saint-Pétersbourg, et commença les riches collections du musée de l'Ermitage. Elle aimait la gloire, et le désir de se faire un nom fut pour beaucoup dans ses entreprises. Elle se plaisait à attirer les regards de l'Europe, et se montrait sensible aux flatteries que lui envoyaient les philosophes français, dont plusieurs étaient ses correspondants : Voltaire, d'Alembert, Grimm, Diderot se partagèrent cette faveur. Il y avait bien un peu d'ostentation dans ces démonstrations amicales : la France donnait le ton à l'Europe; la philosophie prétendue humanitaire envahissait tous les esprits; il fallait sacrifier à la mode pour gagner la renommée; la cour parlait français et ne lisait guère que des livres français. Mais au fond, Catherine n'abdiquait pas le sentiment national et les intérêts de son peuple; elle poursuivait ses plans avec une persévérante ténacité, et n'avait d'autre but que la grandeur, la prospérité de son pays. Les doctrines philanthropiques dont elle faisait parade contrastèrent souvent avec sa conduite privée et les exigences de sa politique.

Quand il s'agit de réformer le code russe, Catherine remit à la commission chargée de ce soin des *instructions* basées sur l'amour de l'humanité et les droits du citoyen; mais elle pensa avec raison que les bonnes lois doivent avoir pour base une bonne éducation. De là ses soins particuliers pour l'instruction publique. Elle chargea Betsky de créer des établissements d'éducation : l'École de commerce, l'Institut de Smolna pour les jeunes filles, l'École des pages, l'École des mines, et d'autres encore, lui durent naissance. L'Académie de Saint-Pétersbourg put enfin publier un *Dictionnaire* et une *Grammaire* russes, qui furent utiles aux progrès de la langue.

Au milieu de ses travaux et de ses plaisirs, Catherine trouva du temps pour écrire divers ouvrages : elle traduisit le *Bélisaire* de Marmontel, avec l'aide de quelques courtisans; elle composa les *Contes réels et imaginaires*, sortes de récits satiriques, un drame historique, *Oleg*, quelques comédies publiées dans le *Théâtre de l'Ermitage;* une réfutation du *Voyage de Chappe en Sibérie*, enfin des *Mémoires* et des *Lettres*. Telle fut la princesse que Voltaire a surnommée la Sémiramis du Nord.

L'écrivain le plus remarquable de ce règne glorieux est Von-Vizine (1744-1792), auteur de deux comédies : *le Brigadier* et *le Mineur;* cette dernière a été traduite en français sous le titre du *Dadais*. C'est une excellente comédie de mœurs, et elle jouit en Russie d'une vogue méritée; l'auteur a voulu peindre la vie de province, et les inconvénients d'une mauvaise éducation. Le ton en est parfois trop dogmatique, et l'écrivain se met à la place de ses personnages, dans les scènes où il prêche la morale, le devoir et l'honneur; mais il y a aussi des situations d'un bon comique, des traits heureux, et les caractères sont bien soutenus; madame *Prostakoff*, vraie mégère aux allures viriles, aux sentiments bas et cupides, son fils *Mitrophane*, le *Mineur*, dont l'éducation manquée fait un si triste personnage, sont devenus des types dont on rit toujours. Quant à l'intrigue, elle est peu de chose : on voit que Von-Vizine n'a eu qu'une préoccupation, donner une leçon à ses compatriotes.

Cet écrivain avait de l'élévation dans les idées, de la droiture dans l'esprit : il connaissait bien les côtés faibles de la société russe, et les défauts de l'organisation sociale; il les signalait avec franchise et indépendance, en vrai patriote qui veut le bien de sa nation. Ses *Lettres* écrites

au comte Panine pendant un voyage qu'il fit en France en 1778, sont sévères pour notre pays. Il a pourtant fait plusieurs traductions du français, l'*Alzire* de Voltaire, le *Joseph* de Bitaubé, l'*Éloge de Marc-Aurèle* de Thomas. On admire son *Épître à mes valets*, d'une bonne facture classique.

La Russie, n'ayant point de littérature propre, prenait de toutes parts dans les littératures étrangères, et subissait des influences diverses. Elle aurait bien voulu rester nationale, mais l'éclat de la civilisation européenne la fascinait, et, malgré elle, il lui fallait chercher au dehors ce qui lui manquait. La France, l'Allemagne, l'Angleterre, lui fournissaient une pâture qu'elle s'assimilait tant bien que mal. Dans le domaine des sciences et des choses pratiques, l'imitation allait de soi; l'amour-propre n'en souffrait point, et l'utilité était chose impérieuse; mais dans les œuvres de goût et d'imagination, il y avait lutte et souvent répulsion; deux courants s'établissaient, l'un favorable aux idées étrangères, l'autre essentiellement national et hostile à l'invasion du dehors. De là tant de traductions, d'imitations, de tentatives plus ou moins heureuses; de là ce caractère mixte et indécis de la littérature pendant plus d'un siècle, jusqu'à ce que les écrivains eussent appris à tirer leurs idées de leur propre fonds, et à donner à leurs œuvres un vrai caractère indigène.

Le théâtre russe ne vécut longtemps que d'emprunts; après avoir imité et translaté nos classiques, il subit les théories allemandes; le drame bourgeois, à la manière de Lessing, fit invasion dans le pays; bientôt on traduisit Schiller et Shakspeare, et le genre romantique eut sa vogue. Loukine essaya d'approprier ce genre à la vie nationale de la Russie; s'il eut peu de succès, il forma

école, et plusieurs auteurs s'appliquèrent à mettre en scène les mœurs russes, le langage et les sentiments populaires. Ablésimoff fit des opéras et des vaudevilles où la nation put se reconnaître dans ses sentiments, ses chansons et ses proverbes. Sa meilleure pièce est le *Meunier,* qui fit époque. Kniajnine a aussi sa place marquée au théâtre et compta plus d'un succès.

On essaya même de l'épopée, avec plus de courage que de bonheur. Khéraskoff rima une *Russiade,* sur le plan des épopées antiques et modernes : on sait ce que valent ces imitations, où les conventions tiennent la place du génie inspiré. Bogdanovitch comprit mieux le goût contemporain en traitant avec une teinte comique le sujet antique de Psyché dans sa *Douchenka :* c'est le premier essai de poésie légère en Russie.

La fable ne fut pas oubliée : elle convient bien à l'esprit russe, assez porté à l'apologue et à la fine satire. Khemnitzer (1744-1784) y réussit assez bien, quoiqu'on ait fait beaucoup mieux depuis. Il traduisit les fables de Gellert, et en composa d'autres qui se recommandent par une saine morale, une simplicité naïve, et une bonhomie naturelle qui était le reflet de son âme; pourtant le style en est faible et a fait tort à leur succès.

Depuis Lomonossoff, la muse lyrique s'était affaiblie entre les mains de Pétroff (1736-1799), dont les *Odes* ne manquent pourtant ni de sentiment, ni de verve poétique; le goût lui fait parfois défaut, et son style laisse à désirer sous le rapport de la douceur et de la pureté.

Mais le genre lyrique se releva brillamment sous la plume de Derjavine (1743-1816); il fut le chantre du règne de Catherine II, et célébra avec enthousiasme la tsarine ainsi que les événements contemporains.

Ses louanges n'ont pourtant rien de bas ni de servile; son langage est toujours noble et digne, il sait même faire entendre poétiquement de hautes vérités. Il tend à relever l'homme, à lui donner conscience de sa dignité, à lui montrer la vertu, l'honneur, comme le but où doivent tendre ses aspirations. Son *Ode à Dieu* est restée justement célèbre; le langage en est sublime comme les pensées. On distingue encore les *Odes sur la prise d'Ismaïloff*, sur la *Mort du prince Mestchersky*, la *Cascade*, *Félitza*, *Mon Idole*, le *Grand Seigneur*. Il a fait encore bien d'autres poésies, mais qui n'ont pas toutes le même mérite. Arrivé à l'âge mûr, et ayant quitté les honneurs où l'avait élevé son mérite, il se livra au genre anacréontique avec un certain succès. Son mérite principal est d'avoir donné à la Russie des modèles remarquables d'un style riche, empreint d'énergie, de grâce et de souplesse; la langue lui doit un progrès sensible. Il puisa dans sa connaissance de la poésie allemande de nouvelles formes rhythmiques qui donnent de la variété à son style. Parfois il abuse de l'allégorie; son inspiration est inégale; l'effort, la recherche des images, un certain mouvement factice de rhétorique pompeuse, voilà les défauts qu'on peut lui reprocher. Cependant pour un homme qui manquait d'éducation première, et qui dut tout à son travail personnel, à ses efforts et à son génie natif, ce n'est pas une gloire médiocre que celle d'être devenu le premier poëte de son temps. Derjavine, d'une position inférieure, s'était élevé à la dignité de ministre de la justice. L'*Ode à Dieu* a été traduite dans toutes les langues : nous en citerons quelques strophes.

ODE A DIEU.

O toi dont l'existence infinie, immuable,
De vie et de splendeur remplit l'immensité!
Seul en ta triple essence au fidèle adorable,
Seul traversant les temps en ton éternité!
Esprit présent partout, et partout invisible,
A l'humaine raison toujours inaccessible,
Toi que nul n'a créé, que n'embrasse aucun lieu,
Dont la présence auguste anime la nature,
La règle, la soutient, l'embellit et l'épure,
Auteur de l'univers que nous appelons Dieu!

Quand ma raison pourrait, par un effort sublime,
Compter les feux du ciel, les sables des déserts,
Et, plongeant dans les flots de l'orageux abîme,
Mesurer d'un regard la profondeur des mers :
Il n'est en toi, Seigneur, ni nombre ni distance;
Les chœurs des immortels, issus de ton essence,
Devant ta majesté s'arrêtent confondus;
Et si jusque vers toi s'élève une pensée,
Sous tes vives clartés elle tombe éclipsée,
Comme, au milieu d'un siècle, un instant qui n'est plus.

. . . .

Comme une goutte d'eau dans l'Océan perdue,
L'univers tout entier s'efface à ta splendeur;
Mais jusqu'où mes regards sondent-ils l'étendue,
Et que suis-je moi-même auprès de toi, Seigneur?
Si, peuplant à mon gré ces cavités profondes,
Par delà tous les cieux, par delà tous les mondes,
Je semais de soleils le gouffre aérien,
Leur foule, accumulée en ta sainte présence,
Que serait-elle? Un point dans une orbite immense;
Et moi, vaine poussière, hélas! je ne suis rien.

Rien!... Mais toujours présente, à bénir disposée,
Ta grâce me relève en m'attirant à toi;
Comme l'aube du jour colore la rosée,
Tes divines clartés se reflètent sur moi.

Rien!... mais mon cœur s'émeut d'amour et d'allégresse;
Aux célestes hauteurs où j'aspire sans cesse,
Un vol irrésistible entraine mes esprits;
Je reconnais ma force au sein de ma misère,
Je sens, je réfléchis, je raisonne, j'espère,
J'existe, et tout en moi proclame que tu vis.
. . . .

Être ineffable et saint! ton auguste sagesse
En traits mystérieux brille de toutes parts;
Ma raison devant toi succombe à sa faiblesse;
L'ombre de ta grandeur éblouit mes regards.
Cependant si t'aimer est mon plus doux partage;
Si mon premier devoir est de te rendre hommage;
Que puis-je, hélas! si faible, en proie à tant d'erreurs?
J'humilierai, grand Dieu, mon âme en ta présence,
Et, perdus dans l'éclat de ta magnificence,
Mes yeux reconnaissants se baigneront de pleurs [1].

Mentionnons dans le genre historique quelques travaux qui ne sont pas sans importance; ceux de Miller sur les origines nationales, donnèrent l'impulsion aux recherches et fournirent des matériaux à ses successeurs.

L'*Histoire de Russie* de Stcherbatoff, un peu lourde de forme, est intéressante pour le fond. Boltine, Golikoff, mirent leur pierre à l'édifice que devait bientôt élever Karamzine.

Parmi les publicistes, il faut citer surtout Novikoff, dont l'activité littéraire se dépensa dans plusieurs journaux qui eurent de la vogue, et contribuèrent à réveiller le sentiment national. Il dirigeait à Moscou une sorte de société russophile qui, par ses allures mystérieuses, s'attira les rigueurs du gouvernement. Sa *Bibliothèque des antiquités russes* renferme des recherches précieuses pour l'histoire

[1] Traduit par M. Eichhoff.

nationale, et atteste des travaux consciencieux. Il s'occupa activement de propager à bon marché les livres destinés à la lecture, à l'éducation populaire, et il rendit par là de vrais services au développement de l'intelligence en Russie. Son journal intitulé *Lectures pour les enfants* servit à répandre des connaissances utiles, intéressantes et pratiques; c'est là que Karamzine débuta comme écrivain : le disciple de Novikoff devait bientôt effacer son maître.

Karamzine (1766-1826) remplit de sa renommée le règne glorieux d'Alexandre Ier. Il fit ses études à Moscou, puis voyagea en Allemagne, en France et en Angleterre; il écrivit ses impressions sous le titre de *Lettres d'un voyageur russe,* qui eurent beaucoup de succès. De retour à Moscou, il commença une série de nombreux ouvrages, traductions, nouvelles, contes, poésies, romans, journaux, notices historiques, qui ne furent que le prélude de son grand et capital ouvrage, l'*Histoire de l'empire de Russie,* en douze volumes.

Les nouvelles de Karamzine, telles que la *Pauvre Lise, Nathalie fille d'un boïard, Julie,* la *Sombre Forêt,* etc., excitèrent un vif intérêt. Le côté sentimental y domine, et ce n'est jamais en vain qu'un auteur s'adresse au sentiment, dût-il parfois l'exagérer et le fausser. Imbu de la lecture de J. J. Rousseau, Karamzine aime à décrire la nature, les scènes champêtres; c'est là qu'il cherche le bonheur dans les épanchements d'un cœur pur et les joies de la famille.

Karamzine avait débuté dans les lettres par des traductions d'auteurs dramatiques, le *Jules César* de Shakspeare, et l'*Emilia Galotti* de Lessing : plus tard, il créa ou rédigea plusieurs recueils périodiques, qui établirent son influence; mais sa renommée est surtout attachée à sa grande

Histoire de Russie, à laquelle il consacra toute la fin de son existence. Il ne put la conduire que jusqu'en 1560.

L'empereur Alexandre le combla de distinctions, le nomma historiographe, et à sa mort, l'empereur Nicolas dota sa famille d'une pension de cinquante mille roubles.

Au point de vue de la science et de la critique historique, l'ouvrage de Karamzine laisse à désirer, surtout depuis les progrès modernes et les travaux plus récents; mais si l'admiration publique n'est plus aussi enthousiaste qu'au premier moment pour cette œuvre importante, on ne peut s'empêcher de rendre hommage à l'écrivain qui le premier réunit en faisceau l'histoire nationale, en fit un récit noble, élégant, mesuré, dans un style grave et soutenu, quoique parfois monotone. Les notes qui enrichissent l'ouvrage sont très-précieuses. Un souffle patriotique anime la narration et les tableaux; les Russes purent enfin comprendre et aimer leur passé historique; le sentiment patriotique s'exalta à cette lecture, et quand l'invasion française en 1812 pénétra au cœur du pays, elle trouva une résistance invincible dans cet amour du sol natal fortifié par le sentiment religieux.

L'histoire de Karamzine, en réveillant la fibre nationale, fournit aux poëtes et aux romanciers des sujets que plusieurs traitèrent d'une manière heureuse : tels furent Polévoï, Lajetchnikoff, et Pouchkine lui-même, dont le drame de *Boris Godounoff* trouvera plus loin sa place.

Karamzine, tout en donnant un bon modèle de style russe, n'avait pas craint d'emprunter aux langues étrangères des termes de philosophie et de science dont il sentait le besoin. Cette innovation fut vivement combattue par Schichkoff, le chef des Slavophiles, qui publia, en 1803, un livre intitulé *la Langue russe ancienne et moderne;* il

réprouve vivement les néologismes, et n'admet que l'emploi des mots dérivés du slave : prétention excessive, surtout quand il s'agit de mots scientifiques consacrés par un usage européen. Schichkoff était un ardent patriote; ses *Manifestes*, en 1812, eurent du retentissement.

L'école poétique de Derjavine ne produisit après lui que des œuvres prétentieuses, d'un style ampoulé et peu naturel. Quelques auteurs échappent pourtant à cette contagion. Merzliakoff, outre ses traductions de la *Jérusalem* du Tasse, de l'*Art poétique* d'Horace, des *Églogues* de Virgile, a composé d'assez jolies poésies, telles que *A travers les vallons;* on lui doit aussi un *Cours de littérature*, où il fait preuve de sens critique. Glinka mérite une mention pour ses *Élégies* et ses *Lettres d'un officier russe*. Mais Dmitrieff acquit une vraie popularité par ses *Chansons* et ses *Fables*, qui sont d'un bon style. Il réussit aussi dans la satire : celle qui a pour titre l'*Esprit des auteurs* a de la verve et du trait; elle prouve que la critique est plus aisée que l'art, car elle peut être appliquée aux poésies lyriques de Dmitrieff lui-même. Son poëme épique d'*Iermak*, conquérant de la Sibérie, n'a pas non plus une haute valeur.

Ozéroff (1760-1816) se fit une réputation au théâtre par quatre tragédies dans le genre classique, *Œdipe à Athènes*, *Fingal*, *Polyxène* et *Dmitri-Donskoï*. Cette dernière, en sa qualité de pièce nationale, fut longtemps jouée au théâtre aux applaudissements du public. Un tel sujet devait enthousiasmer la Russie, car il retraçait en nobles caractères la grande victoire de Dmitri, prince de Moscou, contre les hordes tartares dirigées par le féroce Mamaï : c'était la patrie triomphante et délivrée du joug de ses féroces oppresseurs. La pièce date de 1807, et l'on y voyait une allusion aux efforts de l'Europe contre l'ambition toujours

croissante de Napoléon ; son actualité devint plus frappante encore quelques années plus tard, lorsque la fortune du conquérant vint se briser contre les glaces de la Russie. Au fond, *Dmitri-Donskoï* est une médiocre conception; le style en est élégant et noble, quelques caractères sont bien tracés; mais l'imitation s'y fait trop sentir; c'est le *Tancrède* de Voltaire appliqué à des personnages russes, et ennobli contre nature par le faux goût du temps ; la couleur locale manque complétement, et le caractère principal, celui de Dmitri, est absolument manqué. La passion de ce prince pour Xénia vient fort mal à propos le détourner de ses devoirs envers la patrie, au moment où il s'agit de la sauver du joug des Tartares : cette galanterie romanesque n'était nullement dans les mœurs russes du quatorzième siècle, et sa rivalité avec le prince de Tver le met dans une position fausse qui lui fait peu d'honneur. Il eût mieux valu s'en tenir à l'histoire, où l'héroïsme de Dmitri n'est point affaibli par une fade passion. Xénia comprend mieux son devoir que le prince, et sa situation offre plus d'intérêt. Le dénoûment est bien trouvé, et le récit final de la bataille de Koulikoff est plein de verve et de chaleur.

Joukofsky (1783-1852) a importé en Russie l'élément romantique qu'il puisa dans les poëtes allemands et anglais. Son caractère simple et doux, sa nature rêveuse et mélancolique le portaient naturellement à exploiter cette veine nouvelle, quoique ses premiers écrits se ressentent encore de son éducation classique. Il débuta par des odes patriotiques, et en 1812 il s'enrôla dans l'armée qui courait à la défense du pays. Son ode, *le Poëte au camp des guerriers russes*, le fit distinguer de la cour; il devint lecteur de l'impératrice, et ensuite gouverneur du prince héritier,

aujourd'hui l'empereur Alexandre II. Il suivit le grand-duc dans ses voyages, se maria en Allemagne et mourut à Bade au milieu d'une famille qui avait fait son bonheur.

Parmi ses poésies originales, épîtres, élégies, odes et chants divers, on distingue le *Chant du Barde sur la tombe des Slaves vainqueurs*, le *Poëte au Kremlin*, *Ludmila*, *Svietlana*, la *Plainte*, la *Solitude*, la *Coupe*, le *Combat du Dragon*, etc. La plupart de ces pièces sont des échos de l'Allemagne, dont Joukofsky admirait les poëtes, et s'appropriait les sentiments ainsi que les formes poétiques. Il ne faut pas s'en étonner. La Russie avait trop peu vécu dans le domaine des lettres pour avoir une littérature à elle. Entrée subitement dans le courant des idées européennes, elle les adaptait à ses besoins, et se faisait l'écho de ce qu'elle avait lu et admiré. Joukofsky, écrivain distingué, souple, harmonieux, maître de sa langue et rompu au rhythme, se mit à traduire avec passion ce qu'il admirait le plus parmi les productions allemandes et anglaises : Schiller, Gœthe, Burger, Gray, Goldsmith, Walter Scott, Byron, passèrent successivement par sa plume : la langue russe, éminemment riche et flexible, pliait sa métrique à toutes les exigences des modèles étrangers, et s'enrichissait de leurs idées comme de leurs sentiments. Le génie national a pu y perdre en originalité, mais il y gagnait en jouissances intellectuelles, et de nos jours, avec les communications rapides d'un peuple à l'autre, il s'établit un niveau littéraire qui met tout en commun, et tend à une sorte d'harmonie universelle.

Parmi les drames de Schiller, Joukofsky a traduit *Jeanne d'Arc* de préférence, parce qu'elle convenait mieux à son âme tendre et mystique, à ses aspirations idéales. Il se tourna ensuite vers les grands poëmes hindous, persans

et grecs; il traduisit les plus beaux passages du *Mahabharata*, du *Schah-Nameh*, et enfin l'*Odyssée* d'Homère. Malheureusement il ne savait pas le grec, et il se servit d'une traduction allemande interlinéaire, ce qui produit parfois des inexactitudes et une absence du sentiment vrai de l'antiquité. Telle qu'elle est, cette traduction a été fort admirée en Russie, à cause de la beauté des vers, de l'élégance, de la grâce qui y règnent d'un bout à l'autre. Pourtant, si on la compare à celle de l'*Iliade* par Gnéditch, on reconnaît que celui-ci est resté bien plus fidèle au texte grec et au génie poétique d'Homère.

La forme romantique, introduite en Russie avec goût et modération par Joukofsky, y forma bientôt une école fougueuse et violente comme partout ailleurs. Marlinsky et Polévoï en furent les principaux représentants, et poussèrent l'art jusqu'à ce réalisme qui le compromet et l'altère. C'est surtout dans le roman que ces tendances s'accusent. Marlinsky écrivit le *Proscrit* et la *Prédiction terrible*, que lut avec ardeur une jeunesse avide d'émotions. Polévoï, plus fécond et plus varié, fut à la fois romancier, auteur dramatique et critique. Il imita le *Hamlet* de Shakspeare; et mit en scène *Ugolin;* parmi ses romans, *Abbadona* et le *Serment au tombeau du Sauveur* furent les plus remarqués.

Batuchkoff (1787-1855) se place à côté de Joukofsky, pour la pureté et l'élégance du style; il y mit même plus de netteté et de concision, mais lui fut inférieur pour la noblesse et la force. Il est vrai qu'il adopta un genre différent, la poésie élégiaque et légère, dont il prit les modèles dans Millevoye, André Chénier et Parny : c'est par eux qu'il cherche à se rapprocher des anciens, Horace, Ovide, Tibulle, Théocrite. Il fit aussi des traductions d'Arioste, de Pétrarque et de Boccace. Le mérite de Batuchkoff est

plutôt dans la forme que dans le fond. Pouchkine l'étudia avec passion et profita beaucoup à son école, au moins pour le style et la pureté du goût.

Les romans de Walter Scott eurent en Russie comme ailleurs un grand retentissement, et trouvèrent immédiatement des traducteurs, des imitateurs. Après Pogodine et Polévoï, vinrent Zagoskine et Lajetchnikoff. Le premier écrivit un roman historique assez intéressant, *Youri Miloslavsky,* où les mœurs populaires sont peintes avec fidélité ; mais en bien des endroits l'anachronisme historique se fait sentir; le second peint habilement les caractères et trace souvent de brillants tableaux dans ses trois romans, le *Mécréant,* le *Dernier des Novik,* la *Maison de glace;* l'intérêt est bien soutenu et le récit a du charme.

Kryloff (1768-1844). Nous abordons un des écrivains les plus originaux et les plus populaires de la Russie, qui, dans la fable, a conquis la même renommée dans son pays que la Fontaine en France. Sous plusieurs rapports, il a une ressemblance étonnante avec notre *Bonhomme :* comme lui, il n'arriva que bien tard à connaître son vrai talent, qui était la fable; comme lui, son éducation fut négligée, et se fit au hasard; comme lui, il était distrait, insouciant, paresseux; comme lui, il n'avait aucun goût pour la vie de famille; il aimait à rêver, à manger, il négligeait tout soin de tenue et de toilette; il travaillait à ses heures, et aimait passionnément la langue nationale.

A quatre ans, Kryloff faillit périr dans la révolte de Pougatscheff : son père ayant combattu les insurgés, fut proscrit avec sa famille, et sa mère ne put le soustraire à un parti de brigands qu'en le cachant dans un grand pot de terre.

Il ne fit que des études incomplètes, lisant avec ardeur,

traduisant, guidé par sa mère, dont l'instinct suppléait aux connaissances; il eut bientôt un petit emploi de bureau, qui suffisait à peine à ses besoins, et végéta longtemps dans des fonctions subalternes, jusqu'à ce que ses travaux littéraires l'eussent fait distinguer. Enfin, en 1812, il entra à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg; ce fut pour lui une sorte de sinécure, qui lui permit de se livrer à ses goûts littéraires, et, il faut le dire, à ses instincts de paresse. Gniéditch, son collègue et son ami, faisait consciencieusement pour lui le travail assidu dont il était incapable; mais la Russie y gagnait l'éclosion de ces charmantes fables qui ont enrichi sa littérature et sa langue. Kryloff, chéri du public et de la cour, reçut des honneurs et des faveurs qui assurèrent sa position.

Les essais dramatiques de Kryloff n'ont pas grande importance : il est inutile de citer ses tragédies, dont il s'est moqué lui-même. Dans la comédie, il a eu plus de succès : le *Magasin de modes* a eu les honneurs d'une traduction en français[1]; c'est une pièce amusante et originale; la *Leçon aux filles* offre aussi des scènes assez piquantes; l'*Auteur dans l'antichambre*, l'*Atout*, les *Originaux*, peuvent compléter cette liste.

Kryloff rédigea aussi quelques journaux humoristiques où son talent de critique et d'observateur se déploya plus à l'aise : tels sont la *Poste aux esprits*, le *Spectateur*, le *Mercure de Saint-Pétersbourg*, le *Panégyrique du grand-père*. Il y emploie souvent la forme allégoriquè, et des apologues dialogués; ce sont des satires assez vives contre les mœurs du temps; il raille avec esprit et ironie le luxe, la prodi-

[1] Dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, par le comte Alexis DE SAINT-PRIEST, le même qui a traduit le *Fingal* et le *Dmitri-Donskoï* d'Ozéroff.

galité folle de ses compatriotes, l'insolence des fonctionnaires, la concussion, la tyrannie administrative, la manie de l'imitation étrangère, et le mauvais goût de certains écrivains. Avec un bon sens plein de finesse, il touchait à certaines plaies sociales et indiquait les réformes utiles.

Ce rôle de critique et d'observateur, Kryloff le continua avec plus de succès et de talent dans ses *Fables*, qui sont devenues son principal titre de gloire. Il y débuta par quelques traductions de la Fontaine; encouragé par Dmitrieff, qui lui assurait que c'était là sa véritable veine, il s'y adonna entièrement depuis 1808; il sut dès lors se passer de modèles. Son recueil se compose d'environ deux cents fables, dont une trentaine à peine sont des imitations. La nation russe a acclamé le fabuliste qui savait si bien s'identifier avec elle, et flageller d'une main si sûre les sottises, les travers et les vices dans cette comédie à *cent actes divers*. Plusieurs de ces fables sont d'une moralité générale, et s'appliquent à l'humanité entière; mais il en est un bon nombre qui sont locales, et ce ne sont pas les moins piquantes; l'allégorie en est transparente, et la nation qui a les originaux sous les yeux, trouve une satisfaction maligne à en faire l'application. Ce sont des tableaux et des satires de mœurs; le trait en est parfois acéré, mais on ne peut qu'admirer l'écrivain hardi qui, sous un gouvernement autocratique, savait si bien faire la leçon aux fonctionnaires prévaricateurs, aux magistrats ignorants et cupides, aux oppresseurs salariés, aux gentilshommes ignorants et frivoles, aux solliciteurs rampants, aux hypocrites de toute classe. Nous avons traduit quelques-unes de ces fables dans le but de faire connaître l'écrivain le plus populaire de la Russie[1].

[1] *Kryloff ou le la Fontaine russe*, sa vie et ses fables, par A. Bougeault. Paris, 1852.

LES OIES.

Une longue perche à la main,
Un paysan menait vers le marché voisin
Clopin-clopant un troupeau d'oies;
En les chassant ainsi sur les publiques voies,
Il faut dire que le manant
Les traitait peu civilement.
Il voulait arriver de bonne heure à la foire;
C'était là son excuse, et l'on sait par l'histoire
Que de tout temps l'appât du gain
Fut fatal aux oisons ainsi qu'au genre humain.
Ceux-là ne trouvaient pas la raison bien valable,
Et, rencontrant un voyageur,
Ils accusent ainsi leur brutal conducteur :
« Est-il un sort plus misérable
Que celui qu'on nous fait subir en cet endroit!
Ce grossier paysan, d'une main téméraire,
Nous chasse devant lui comme gens du vulgaire.
L'ignorant ne sait pas le respect qu'il nous doit,
A nous dont les aïeux, que partout on renomme,
Ont été les sauveurs de Rome!
— Bien, admettons que cela soit;
Mais pourquoi voulez-vous partager cette gloire? »
Demanda le passant. « Nos aïeux, dit l'histoire...
— C'est vrai, j'ai lu le fait tel qu'il est raconté.
Mais vous, de quelle utilité?...
— Rome par nos aïeux fut... — C'est la vérité;
Mais vous, qu'avez-vous fait? Je le demande encore.
— Nous? rien. — Et pourquoi donc faut-il qu'on vous honore?
Laissez en repos vos aïeux :
On célèbre à bon droit leurs exploits glorieux;
Mais vous, sans un plus long reproche,
Vous n'êtes bons qu'à mettre en broche. »

Je pourrais prolonger ma fable et ses leçons,
Je m'arrête; je crains d'agacer les oisons.

Kryloff n'est pas seulement un piquant satirique et un philosophe, il est encore un maître et un modèle en l'art

d'écrire. Il passa une partie de sa vie à étudier de près les mœurs et le langage du peuple; il aimait à parcourir les foires, les marchés, les lieux où se coudoyait la foule; il flânait au milieu d'elle, saisissant au passage les traits de caractère, les saillies de l'esprit et de la gaieté populaires; il faisait son profit de tout : c'était le butin dont il composait son miel; l'aiguillon en sortait au besoin. Il a rendu au peuple avec usure ce que celui-ci lui a donné; la nation retrouve son image dans ces tableaux si finement tracés, dans ces caractères dont elle a fourni les types vivants. Son style est animé, pittoresque, les expressions en sont aussi justes que frappantes. Kryloff le travaillait avec un soin minutieux, en véritable artiste; il arrivait ainsi à la perfection de la forme sans nuire au naturel, à la grâce, à la simplicité; il savait le plier, sans effort apparent, aux exigences du sujet, modifiant au besoin le ton et le rhythme de manière à éviter la monotonie. Aucun auteur n'a enrichi la langue d'un plus grand nombre d'idiotismes et de locutions populaires : c'est par excellence le poëte national[1].

Dans la comédie, le prince Chakofskoï a occupé longtemps le théâtre par de nombreux ouvrages, dont plusieurs sont des traductions ou des imitations du français. Quoiqu'un peu oublié aujourd'hui, il n'en a pas moins tracé bien des scènes piquantes, des situations fort comiques, et des caractères pleins de vérité. Dans le *Nouveau Sterne,* il voue au ridicule la fausse sentimentalité de certains écrivains. La *Leçon aux coquettes,* le *Demi-Seigneur, Aristophane,*

[1] Les *Fables* de Kryloff ont été traduites plusieurs fois en français. La plus ancienne traduction, celle de Masclé, est fort défectueuse; la dernière et la meilleure est celle de M. Parfait.

la *Tante*, les *Eaux de Lipezk*, le *Cacadou* et bien d'autres sont écrites avec une verve amusante. Ce spirituel auteur a aussi composé des opéras, des vaudevilles, des satires : son poëme héroï-comique, les *Pelisses enlevées*, est une imitation du *Lutrin* de Boileau.

CHAPITRE V.

La Russie sous les trois derniers tsars. — Alexandre Ier et l'émancipation des serfs. — Pouchkine. — Koltzoff. — Gréboïédoff.

Catherine II était montée sur le trône en 1762, en écartant du pouvoir son propre fils, Paul-Petrowitch, qui mena, pendant tout ce règne, une existence obscure et désœuvrée. A la mort de sa mère, en 1796, il fut enfin proclamé tsar; mais son caractère longtemps comprimé, son humeur sauvage et despotique se manifestèrent aussitôt par des caprices violents, des mesures oppressives et tyranniques. Il s'attacha à détruire l'œuvre de sa mère, dont il exila les serviteurs, les conseillers, bouleversa la politique, et fit alliance avec le premier consul Bonaparte, dont il admirait le génie. Ces tendances réactionnaires, ces mesures arbitraires provoquèrent des complots. La noblesse, se voyant menacée et malmenée, se débarrassa du dangereux autocrate par un assassinat.

Alexandre Ier, son fils, le remplaca sur le trône en 1801, et inaugura pour la Russie une ère nouvelle de prospérité et de grandeur. Doué d'un esprit juste, modéré, libéral, de connaissances solides, il s'attacha à réparer les erreurs du règne précédent, et provoqua toutes les mesures propres à développer dans son pays la prospérité, le progrès des institutions et des mœurs. L'instruction publique fut vivement encouragée, de nombreuses écoles se fondèrent; on créa une université à Vilna, une autre à Kherson. Le

Lycée impérial, établi à Tsarskoé-Sélo, sous les yeux mêmes et sous la protection de l'empereur, devint une pépinière d'hommes éclairés pour toutes les carrières publiques. Les mœurs nationales s'adoucirent, grâce au progrès rapide d'une civilisation éclairée. Le caractère affable du souverain, ses vertus privées, son noble caractère, servaient de modèle à la noblesse et au peuple. D'abord frappé des hautes qualités politiques et militaires de Bonaparte, il fit alliance avec lui, mais il dut l'abandonner quand il comprit que l'ambition démesurée du conquérant menaçait l'équilibre de l'Europe. Il fut malheureux à Austerlitz, et dans la campagne de 1807, terminée par les défaites d'Eylau et de Friedland. Le traité de Tilsitt le ramena à l'alliance française, et lui permit de reprendre, du côté de l'Orient, les projets de Pierre le Grand. Cependant les souffrances qu'infligeait à son pays le blocus continental, imposé à la Russie par Napoléon, et le peu de respect de ce souverain pour certaines clauses du traité, poussèrent Alexandre à une rupture, qui eut pour résultat l'invasion fatale de 1812. L'empereur trouva dans l'amour de ses sujets et le patriotisme exalté de la nation, les ressources nécessaires pour résister à une attaque formidable, et pour prendre bientôt l'offensive, lorsque la grande armée se fut engloutie dans les neiges et les glaces de la Russie. Vainqueur à son tour dans les deux invasions en France, Alexandre adoucit autant qu'il put le sort des vaincus, et se montra aussi juste que généreux pour une nation qui n'avait jamais perdu ses sympathies. Pendant la dernière partie de sa vie, à la vue des tentatives révolutionnaires dirigées contre tous les trônes, Alexandre s'éloigna de plus en plus des idées libérales de sa jeunesse, et sa politique intérieure adopta des mesures

répressives. On lui en sut mauvais gré, et quelques jours avant sa mort, il eut la preuve d'une conspiration ourdie contre lui par des hommes qu'il avait admis dans son intimité. Il en fut douloureusement affecté, et ce coup s'ajoutant à la maladie de langueur qui le minait depuis longtemps, il expira à Taganrok, à la suite d'un voyage qu'il venait de faire en Crimée. Ce prince fut le plus grand souverain de son époque après Napoléon; un moment l'arbitre de l'Europe après la chute de son rival, il n'abusa point de sa victoire, et sut se faire admirer autant qu'aimer. Son règne fut pour la Russie une période de grandeur et de progrès, malgré des revers momentanés[1].

L'empereur Nicolas-Pavlovitch eut à comprimer, dès son avénement au trône, une révolte insensée; il le fit avec cette résolution, cette énergie, qui fut le trait dominant de son caractère pendant un long règne de trente années. Ce règne fut glorieux et prospère, sauf la fin, qui fut assombrie par la guerre de Crimée et la prise de Sébas-

[1] Parmi les hommes éminents qui ont illustré ce règne, il faut citer le comte Spéransky, fils d'un pope de village, et que ses talents, appuyés par un noble caractère, firent parvenir jusqu'au rang de secrétaire de l'empire. Grâce à la confiance et à l'amitié de l'empereur, Spéransky put accomplir les plus heureuses réformes dans les finances, dans l'instruction publique et dans toutes les branches d'administration. L'égalité devant la loi était le grand principe qu'il s'attachait à faire triompher. Il souleva bien des haines dans l'aristocratie : partisan de l'alliance avec la France, il tomba en disgrâce et fut exilé en Sibérie. Mais Alexandre eut bientôt honte d'avoir sacrifié un serviteur si noblement désintéressé : Spéransky put revenir à Saint-Pétersbourg, et l'empereur Nicolas utilisa ses grandes connaissances législatives en lui confiant la révision du *Code*. Cet immense travail fut accompli en sept années : le *Svod Zakonov* parut en quinze volumes in-4°, contenant plus de quarante-deux mille articles. Spéransky a laissé des *Leçons de législation*, composées pour le grand-duc héritier, aujourd'hui l'empereur Alexandre. On peut croire que les idées sages et libérales de Spéranski ont dû préparer, dans l'esprit du tsar, la grande mesure de l'émancipation des serfs.

topol. La politique de Nicolas fut nettement répressive et antilibérale. La Pologne révoltée fut asservie et rayée du rang des nations. La France, toujours agitée par l'esprit révolutionnaire, fut tenue en suspicion, et les rapports diplomatiques avec elle n'eurent aucune cordialité. Nicolas représentait fièrement en Europe le principe d'autorité, et la nation identifiée avec son souverain, lui portait un amour et un respect sans bornes. Il étendit ses conquêtes en Orient, aux dépens de la Perse et de la Turquie, et poursuivant avec persévérance les projets de ses prédécesseurs du côté de l'Asie, il se crut assez fort pour parler en maître, et mettre enfin le pied sur le Bosphore, objet permanent de convoitise pour la Russie. La coalition de la France et de l'Angleterre arrêta ces projets, et l'empereur Nicolas ne put survivre à l'humiliation de sa puissance en Crimée. Il mourut en 1855 sans avoir vu la fin de la guerre.

L'empereur Alexandre II, dont l'amour-propre n'était pas engagé comme celui de son père dans cette guerre désastreuse, put faire une paix honorable, qui ne fut du reste qu'un temps d'arrêt dans les vues politiques de la Russie en Orient, car dès aujourd'hui elle s'est dégagée du *Traité de Paris* qui gênait ses mouvements sur la mer Noire, et sa puissance a pris un ascendant nouveau.

Il s'est produit sous le présent règne un fait de la plus haute importance, une évolution intérieure qui donne un aspect tout nouveau aux destinées de la Russie : nous voulons parler de l'émancipation des serfs. Alexandre II, avec une sûreté de jugement et une noblesse de caractère qui lui feront un éternel honneur, comprit que le moment était venu de donner la liberté à son peuple. Un ukase du 19 février 1861 rendit à eux-mêmes vingt millions

d'hommes sans que la moindre agitation se soit produite dans ce vaste pays. La noblesse se montra à la hauteur des idées généreuses du souverain; elle accepta son sacrifice sans murmurer, et cette grande révolution sociale s'accomplit sous nos yeux avec un calme, une régularité qui font autant d'honneur au peuple qu'au prince qui l'a édictée.

Reprenons notre étude littéraire où nous l'avons laissée, c'est-à-dire au règne de Nicolas Ier. Les éléments en sont complexes; il y a du malaise dans les esprits; la compression d'en haut est énergique, impitoyable; la résistance d'en bas est sourde et muette. Toute discussion publique est interdite à la presse; les livres sont sévèrement censurés; tout ce qui contrarie les idées du gouvernement est arrêté à la frontière, ou maculé à l'encre noire dans les journaux étrangers. Malgré cela, bon nombre d'ouvrages interdits pénètrent par contrebande et circulent de main en main. On lit beaucoup en Russie, du bon, du médiocre et du pire; l'attrait du fruit défendu est une incitation. La jeunesse des écoles est libérale, et naturellement portée à des idées extrêmes; mais il faut dire à son honneur qu'elle est douée d'un patriotisme fervent qui sert de contre-poids à des idées excentriques; ses opinions socialistes ou humanitaires se corrigent vite avec l'âge, et l'entrée dans les fonctions publiques y forme presque toujours un point d'arrêt définitif. D'ailleurs le peuple n'est point initié aux théories aventureuses de la classe lettrée : il ne connaît que deux choses : Dieu et le tsar; or, comme le tsar résume le pouvoir temporel et spirituel, son autorité s'appuie sur une force morale imposante, qui donne à la nation cette puissante unité que tant d'autres peuples ont perdue.

Au commencement de ce siècle, la Russie vit éclore son plus grand poëte, un digne rival de Byron et de Lamartine, ce fut Alexandre Pouchkine, né à Moscou en 1799. Son père, élevé à la française, possédait une riche bibliothèque où le jeune Pouchkine puisa des connaissances nombreuses et variées; la langue française lui devint aussi familière que la sienne propre. Mais cette éducation exotique était corrigée par les récits d'une vieille nourrice qui l'initia aux légendes populaires et aux coutumes nationales. Il fit ses études au lycée de Tsarskoé-Sélo, travaillant médiocrement, s'essayant à faire des vers, et se distinguant par son esprit naturel, son enjouement, ses espiègleries. Karamzine et Joukofsky remarquèrent ses premiers essais poétiques, et lui donnèrent des encouragements.

Le talent poétique de Pouchkine se révéla avec un éclat merveilleux dans son poëme héroïque et fantastique, *Rouslane et Ludmila,* qui fut un triomphe pour l'école romantique; elle y trouvait la réalisation de ses rêves, une originalité vive et séduisante, un sujet national, traité avec une complète indépendance d'allures, grâce à une imagination neuve et forte, qui avait secoué les langes de l'imitation classique. L'effet fut prodigieux, l'admiration générale.

Cependant le jeune poëte de vingt ans devait traverser une période d'épreuves. Entré au ministère des affaires étrangères, il se laissait entraîner par les plaisirs du monde, se mettait en hostilité avec le pouvoir, et fréquentait les mécontents et les frondeurs; ses chansons, ses épigrammes circulaient partout; son ode sur la *Liberté* faillit le perdre; il en fut quitte pour un exil dans la Russie méridionale, où son caractère ne fit que s'aigrir. Byron était devenu sa lecture favorite; ce poëte du doute

et du désespoir convenait aux dispositions maladives de cette âme agitée. Un voyage au Caucase fut pour Pouchkine un heureux dérivatif; il fut vivement impressionné par ces grandes scènes de la nature, et par les mœurs demi-sauvages de ses habitants; il en rapporta un beau poëme, les *Prisonniers du Caucase*, et son imagination fermentait pour des créations nouvelles. « Je rumine encore d'autres poëmes dans ma tête, écrivait-il à son ami Delvig, mais je n'écris rien en ce moment. Je digère mes souvenirs; de quoi vivrions-nous, dans la vieillesse de notre jeunesse, si ce n'est de souvenirs? »

Il revint par la Crimée, autre nature pittoresque et poétique, qui lui inspira, entre autres poëmes, la *Fontaine de Bakhtchisaraï* et les *Tziganes;* il reprit ensuite son service à Odessa, toujours exilé, surveillé et mécontent; sa correspondance avec Delvig, Ryléief, Bestoujef et le prince Viazemsky, est fort intéressante à lire, pour comprendre le travail de pensée, la crise d'imagination et les aspirations littéraires de cette forte nature poétique. Dégoûté du service, et toujours mal noté par ses chefs, il fut renvoyé dans sa famille, mal disposée envers lui; une sorte d'inquisition pesait sur ses actes comme sur ses paroles et ses écrits; il s'ensuivit des scènes fort pénibles, et son père, renonçant à une surveillance devenue odieuse, finit par l'abandonner pour se rendre à Saint-Pétersbourg. La solitude rendit à Pouchkine plus de calme et de force. Il se remit à travailler, à écrire; il remonta aux sources nationales, aux traditions populaires; il se détacha de Byron pour étudier et admirer Shakspeare, et sous cette influence nouvelle, il composa son drame de *Boris Godounof.*

La révolte qui éclata en 1825, à l'avénement de Nicolas, lui causa une agitation extrême; il avait beaucoup d'amis

parmi les conspirateurs; il était suspect lui-même. Son éloignement le préserva de tout malheur, et il songea bientôt à rentrer en grâce auprès du nouveau souverain; il signa une promesse de ne faire jamais partie d'aucune société secrète; l'empereur le fit venir à Moscou, au milieu des fêtes du couronnement, lui fit un gracieux accueil, et lui permit de revenir à Saint-Pétersbourg. Pouchkine reprit ses relations de société, se lança avec fougue dans une vie de dissipations et de plaisirs, dont il sentait souvent le vide et le dégoût. Sa veine poétique y perdit quelque chose de sa séve et de sa vigueur première; il avait des moments de découragement, presque de désespoir. Son mariage, qui eut lieu en 1831, lui donna de plus les soucis de la famille; d'autre part, il lui fallait lutter contre son père, dont les dépenses exagérées compromettaient le patrimoine commun. Il avait aussi dans la presse de nombreux adversaires, et il fonda le *Contemporain,* pour soutenir ses idées littéraires : le succès ne répondit pas à ses efforts. Une catastrophe sanglante termina sa vie : il mourut à la suite d'un duel[1], et la consternation générale, le deuil public, firent comprendre à la Russie qu'elle venait de perdre son premier, son plus grand poëte.

Le génie de Pouchkine se forma à l'école de Batuchkoff et de Joukofsky : ses premières productions ne sont que des imitations de ces modèles. Il emprunta au premier sa muse épicurienne et légère, ainsi que la simplicité et la précision de son style; le second lui communiqua ses aspirations romantiques, la noblesse, l'élévation de la

[1] Ce duel fut occasionné par des scènes de jalousie, des dénonciations anonymes et l'obstination de Pouchkine à provoquer son adversaire, qui était son propre beau-frère, Dantès, Français réfugié en Russie, et devenu par adoption le baron Heeckeren.

pensée, la richesse du rhythme. Il puisa aussi chez les étrangers des formes poétiques et des inspirations diverses : l'élément byronien le pénétra assez profondément; l'éclatante imagination de Lamartine exerça sur lui sa fascination. Mais il ne faudrait pas croire que Pouchkine soit un poëte de seconde main, un simple écho de la muse d'autrui ; il a cette puissance d'invention, cette verve créatrice qui doit le ranger parmi les maîtres; s'il a étudié les livres, il a aussi étudié la nature et le cœur humain; il y a puisé son originalité personnelle; son style, à la fois riche et harmonieux, simple et varié, sera toujours une des gloires de la langue nationale; il sait la manier avec une grâce, une souplesse, une énergie inconnues avant lui. Un sentiment profond se révèle dans ses descriptions de la nature; il la peint avec des couleurs vraies et vives, et lui prête en même temps toutes les richesses d'une brillante imagination; son lyrisme déborde en accents émus, auxquels se joint une douce impression de mélancolie : voilà ce que l'on trouve dans les pièces intitulées : *Aux rivages de la patrie lointaine, Soirée d'hiver,* et plusieurs autres. Son *Anniversaire de Borodino* est animé par un véritable souffle patriotique ; mais en général il néglige les sujets d'actualité pour s'élever à l'idéal poétique, dans la sphère des grandes pensées et du noble sentiment de l'art.

La gloire de Pouchkine est surtout attachée à ses poëmes, dont plusieurs resteront immortels; le premier en date, *Rouslane et Ludmila,* commença la réputation du poëte : c'est une sorte de fantaisie très-variée de ton et de couleur, une série de scènes et de tableaux, où la légende, le récit humoristique, la passion, les combats se succèdent et se confondent; l'unité manque au poëme; il ressemble plutôt à une parodie qu'à une œuvre sérieuse ; pourtant il

produisit un grand effet par la nouveauté de la forme et l'attrait des détails.

Le *Prisonnier du Caucase*, la *Fontaine de Bakhtchisaraï*, les *Tsiganes* sont des sujets empruntés aux contrées que visita Pouchkine pendant ses voyages dans la Russie méridionale; les tableaux, les descriptions y revêtent un charme suprême; Pouchkine, qui avait souffert comme Byron, et éprouvé certain désenchantement de la vie, emprunte à ce poëte un peu de son amertume antisociale. Les caractères de femmes y sont tracés avec une grâce séduisante.

Eugène Oniéguine, récit poétique en trois chants, est une peinture de mœurs et de caractères qui peut servir à comprendre ce qu'était la société russe au commencement de ce siècle, en même temps qu'elle reflète les sentiments et les impressions de l'auteur. C'est évidemment un écho du *Don Juan* de Byron. Il a voulu surtout y peindre l'influence des idées romantiques sur l'éducation et la destinée de certaines personnes. L'un des héros se laisse dominer par le spleen byronien; l'autre est entraîné par les rêves qu'il a faits en lisant Kant et Schiller : tous les deux sont victimes des chimères de leur imagination. Les deux héroïnes du poëme ne sont pas moins romanesques : l'une est imbue de la lecture de Richardson et de J. J. Rousseau, l'autre aspire à un idéal impossible; mais corrigées par l'expérience, elles reviennent au vrai, à la vie pratique, et finissent par un mariage raisonnable.

Pouchkine voulut s'essayer dans le drame historique à la manière de Shakspeare : son *Boris Godounoff* est tiré de l'histoire de Karamzine. Le sujet est assez dramatique : Boris, assassin du tsar Fédor Ier, et usurpateur du trône, nous apparaît troublé par ses remords autant que par

l'opposition du faux Démétrius, usurpateur à son tour; l'unité manque à cette œuvre, mais les caractères en sont assez bien tracés.

Citons encore le poëme historique de *Poltava,* des nouvelles intéressantes, telles que *la Fille du capitaine,* le *Cavalier d'airain,* le *Nègre de Pierre le Grand, Doubrowsky,* œuvres secondaires, mais qui prouvent la richesse et la fécondité d'une imagination trop tôt éteinte par une mort fatale.

La muse de Koltzoff (1809-1842) a un vol moins élevé que celle de Pouchkine; il se borne à la chanson, mais il sait y faire vibrer des accents vraiments populaires, et il l'élève parfois jusqu'au ton du drame ou du récit épique, comme dans le *Malheur au village,* la *Fuite,* la *Chanson du brigand,* la *Chaumière;* l'élan de la passion, la lutte contre le danger, la jalousie, la vengeance y sont peints avec verve, et les mœurs nationales s'y révèlent avec une vérité frappante. Mais la lyre du poëte n'a pas toujours ces accents du combat et des hardies prouesses; elle se complaît le plus souvent dans la rêverie mélancolique, dans la peinture de la vie réelle, dans l'harmonie des sentiments et le charme du bonheur domestique. Il peint également avec une émotion vraie la beauté de la nature, le travail des champs et le charme vivifiant de la vie rurale; tel est le fond des pièces suivantes : le *Temps de l'amour,* la *Moisson,* la *Fête des paysans,* la *Chanson du laboureur*. Comme étude de la vie nationale et des sentiments populaires, les chants de Koltzoff sont précieux à consulter. Il a puisé ses inspirations dans les chansons traditionnelles, en les revêtant d'une forme plus élevée, plus poétique, et en y ajoutant un coloris plus brillant, avec un sentiment profond d'individualité : on y voit l'expression de ses souffrances per-

sonnelles, les traces du *combat de la vie,* auquel succèdent la résignation patiente et l'apaisement de l'âme.

Griboïédoff (1794-1829) est l'auteur d'une comédie célèbre, que le public russe revoit toujours avec plaisir, quoiqu'elle date du commencement du siècle, et ait paru imprimée en 1823; elle a pour titre : *Le malheur d'avoir de l'esprit* (Goré ot ouma). Quoique, au point de vue de l'art, elle soit assez défectueuse, malgré de trop longs dialogues et une intrigue qui ne rime à rien, cette pièce n'en est pas moins une étude de mœurs des plus curieuses. On y voit en présence la vieille et la jeune génération russes; cette dernière est représentée par une aristocratie élégante, ignorante et futile, occupée uniquement d'intrigues et de commérages; ce qu'elle cherche, ce sont les grades, les honneurs, peu importe par quels moyens. Éblouir, faire du bruit, afficher des idées libérales, imiter les étrangers, discuter sur toutes les questions sans les entendre, prononcer des phrases sonores et vides, se parer du masque de la civilisation européenne, voilà en abrégé son portrait. C'est donc sur cette classe qu'est versé le ridicule. Le principal personnage offre quelque ressemblance avec le héros de Pouchkine dans *Eugène Oniéguine.*

CHAPITRE VI.

Lutte entre l'élément étranger et l'élément national. — Travaux et publications historiques : Oustrialoff. — Polévoï. — Critique littéraire : Merzliakoff. — Viazemsky. — Nadejdine. — Marlinsky. — Gretch. — Boulgarine. — Poésie : Lermontoff. — Gogol et ses peintures de mœurs. — Belinsky et sa critique.

Dans cette revue des littérateurs russes depuis un siècle, nous trouvons constamment la lutte de l'élément national contre l'invasion de l'imitation étrangère : de là ce caractère indécis et complexe que nous offre l'histoire des idées littéraires dans ce pays. La Russie, sortant tout à coup de ses ténèbres séculaires, et éblouie par l'éclat de la civilisation européenne, qu'elle veut s'assimiler brusquement et par un énergique effort, est condamnée dans tous les genres à emprunter, à copier, à traduire, souvent maladroitement et sans modération comme sans goût. Parfois elle revient sur ses pas, elle sent que l'aliment indigeste est contraire à son tempérament intellectuel, que sa vie intime et sociale n'est pas suffisamment préparée à tant d'importations; de là une lutte, des revirements, des contrastes; la France, l'Allemagne, l'Angleterre, lui imposent tour à tour leurs écrivains, puis ils sont combattus et repoussés par ce besoin d'idées nationales et d'originalité propre, que sent toujours en lui-même un grand peuple. Il est évident que l'élément russe doit sortir triomphant de la lutte; le contraire serait un acte de faiblesse, une

abdication, et la Russie a trop la conscience de sa force, de son avenir, pour s'arrêter en chemin; le progrès dans ce sens est évident, irrésistible. Kryloff, Pouchkine, Lermontoff, Gogol, ont prouvé que le génie original de la nation grandit et s'affirme de jour en jour. Le mouvement slavophile suit sa marche triomphante, et l'influence étrangère décroît en sens inverse. L'aristocratie russe aime toujours à parler la langue française avec grâce, élégance et pureté; elle lit toujours avidement nos journaux et nos livres; notre théâtre conserve sa puissance d'attraction; mais il n'est qu'un amusement superficiel; le courant national est ailleurs, et les écrivains sont obligés de tenir compte de la masse, qui a pour elle le nombre et la force. Il y a peu d'années, la langue russe était négligée et dédaignée dans ce qu'on appelait la bonne société; à la cour comme à la ville, on ne parlait guère que français; il eût paru de mauvais goût dans un salon, dans un bal, d'employer l'idiome national; pour écrire une lettre, un billet, on employait le français de préférence, et souvent par embarras de s'en tirer avec grâce en langue russe. Aujourd'hui il en est tout autrement; la langue nationale a repris ses avantages, on la cultive avec amour, et l'on serait mal venu de paraître la mépriser. La philologie, l'histoire ont fait de sérieux progrès; on étudie avec passion les origines, on compulse les chroniques, on se fait gloire du passé, on veut vivre de sa vie propre; l'influence étrangère a perdu son prestige; on ne se fait plus gloire d'être *Européen,* selon l'expression d'autrefois, on veut être simplement Russe. Personne ne peut blâmer cet amour-propre national, si naturel et si légitime.

La grande et belle histoire de Karamzine fut le signal de ce réveil patriotique : on put enfin connaître et appré-

cier dans leur ensemble les annales du pays. La curiosité fut éveillée, et provoqua de nouvelles recherches; le gouvernement nomma en 1834 une commission archéologique chargée de réunir tous les souvenirs historiques, et de publier un recueil complet des chroniques russes, des documents officiels. La Société d'histoire et d'antiquités de Moscou apporta son concours en publiant dans les revues périodiques un grand nombre de pièces historiques d'un haut intérêt. Le comte Roumiantzoff, connu pour son amour éclairé de la science, collectionna les décrets et les traités de l'État; il légua au public le Musée contenant ses précieuses collections; enfin Pogodine, dont les grands travaux archéologiques ont rendu tant de services, laissa un cabinet d'antiquités qui a depuis été annexé à la Bibliothèque impériale.

L'*Histoire de Russie*, d'Oustrialoff, n'est guère qu'un abrégé de Karamzine, mais c'est un résumé bien fait et soigneusement écrit. L'*Histoire du peuple russe* de Polévoï est aussi un fort bon ouvrage, qui cherche à donner des vues nouvelles sur le développement national.

La critique littéraire suivit le progrès des études historiques. Les *Lectures sur les belles-lettres* par Dawidoff, sont une compilation assez soignée des théories esthétiques ayant cours en Allemagne et en France. Karamzine, dans divers articles de journaux, et dans son *Panthéon des écrivains russes*, avait donné de bons modèles de critique littéraire, et contribué à éclairer le goût du public. Merzliakoff, dans ses cours publics, sut apprécier avec justesse les écrivains nationaux. Le prince Viazemsky, qui se distingua dans la poésie lyrique et didactique, écrivit des biographies littéraires, et apprécia avec beaucoup de goût les œuvres de Von-Vizine, de Derjavine, d'Ozéroff et de

Karamzine. Dans des articles fort remarqués, insérés au *Télescope*, Nadejdine s'insurgea contre les plagiaires, et exposa des idées fort justes sur le beau. Sa critique impartiale imprima une bonne direction à ses successeurs, notamment à Belinsky.

Pendant un certain nombre d'années, la critique fut partagée entre deux écoles opposées, les classiques et les romantiques. Les premiers avaient pour eux la tradition, la supériorité du talent, des théories bien arrêtées, tandis que la jeune école, ardente, enthousiaste, mais comprenant mal les idées nouvelles venues de l'Allemagne et de la France, se perdait dans le vague des idées, l'exagération du sentiment, et n'était pas toujours d'accord avec elle-même. Cette lutte dura une dizaine d'années; elle fut utile aux lettres, parce qu'elle éveilla les esprits, par la discussion passionnée des théories littéraires, et la franchise avec laquelle furent discutées les œuvres des grands écrivains. L'erreur même servit au triomphe de la vérité; on n'admira plus autant de parti pris; le goût s'épura, l'intelligence s'ouvrit de plus vastes horizons.

A la tête de l'école romantique se faisaient remarquer Marlinsky et Polévoï. Le premier, doué d'un goût fin et sûr, intéressa le public par des articles dont le style animé, incisif, était orné de saillies originales et d'une gaieté communicative. Polévoï, à la tête du journal le *Télégraphe*, soutint la cause du romantisme avec plus d'ardeur et de virulence que de clarté; ses théories se perdaient dans les brumes de l'idéalisme germanique, où il puisait ses inspirations. Il eut pour adversaire le rédacteur du *Télescope*, Nadejdine, qui soutenait avec talent les doctrines classiques, et exerçait un véritable empire sur la classe lettrée.

En 1825, un nouveau journal, l'*Abeille du Nord,* fut fondé par deux hommes d'une valeur incontestée, Gretch et Boulgarine : cette feuille eut un succès prodigieux, et s'empara en quelque sorte de la direction de l'esprit public. Gretch était un philologue de premier ordre : sa *Grammaire* et son *Cours de littérature* font encore autorité en Russie; il rendit de grands services à l'éducation de la jeunesse par ses divers ouvrages. Boulgarine, dans ses articles, se montra plein d'*humour* et de verve : c'est l'Addison russe. Son roman de mœurs, *Ivan Vijiguine,* que l'on a qualifié de *Gil-Blas russe,* est rempli de scènes intéressantes et de piquants détails. Son roman historique, le *Faux Démétrius,* fut aussi accueilli avec faveur.

Lermontoff (1814-1841) est le Byron de la Russie; il s'est modelé en tout sur le poëte anglais. Doué d'une riche organisation poétique, d'une imagination forte et sombre, capable d'élans généreux et d'enthousiasme, il prit la société en haine et en dégoût; son amour-propre maladif dégénéra en sauvage misanthropie; le scepticisme envahit son âme, et il devint, comme l'auteur de *Lara,* le poëte du doute et du désespoir. Après des études faites à l'université de Moscou, Lermontoff devint officier de hussards, et mena d'abord la vie frivole et dissipée des jeunes gens de son âge. Une pièce de vers qu'il composa à l'occasion de la mort de Pouchkine, renfermait des traits hardis dont l'autorité prit ombrage[1]. Il fut exilé au Caucase, mais

[1] Lermontoff s'adressait directement au tsar, et demandait vengeance contre le meurtrier de Pouchkine : « O tsar, ô père des Russes! ne le laisse pas impuni, l'aventurier qui vient d'enlever à la Russie le plus glorieux de ses enfants!... Il n'a point de cœur et n'a point de patrie..., il méprise notre langue et nos usages, il méprise le peuple russe et n'ambitionne que les faveurs de la cour... O mon tsar! vengeance, vengeance au nom du poëte! que le meurtrier reçoive le châtiment de son crime!... »

n'en revint que plus mécontent, plus indiscipliné; un second exil s'ensuivit, et il retourna au Caucase pour y mourir dans un duel. Les deux plus grands poëtes de la Russie ont donc eu la même fin; mais Lermontoff était à peine à l'entrée de la vie; il n'avait que vingt-sept ans, et ses premières œuvres faisaient présager l'éclosion d'un génie de premier ordre.

Les œuvres de Byron furent la première lecture de son enfance, ce qui explique la ressemblance de caractère et d'inspiration qu'il eut avec ce poëte. Pouchkine fut son second maître; mais dans les œuvres de Pouchkine, l'apaisement suit l'orage; sa muse devient plus calme, plus sereine à mesure qu'il avance dans la vie. Lermontoff au contraire s'anime de plus en plus à la lutte; l'amertume, le désenchantement de la vie suit une progression fatale; il arrive aux sombres abîmes de la négation. Son poëme le plus remarquable, le *Démon*, est l'expression de ce haineux désespoir. L'ange réprouvé qu'il met en scène se complaît dans le mal : c'est son plaisir et sa vengeance. La passion qu'il éprouve pour la belle Tamara lui fait comprendre un instant les charmes de la vertu, la puissance de la beauté, les pures émotions de l'amour, mais le génie du mal l'emporte : le démon ne peut retrouver la pureté primitive de l'ange. La scène se passe au Caucase, au milieu de cette nature sauvage et sublime dont Lermontoff a su si bien peindre les majestueuses splendeurs.

C'est encore au Caucase que nous transporte le poëme des *Mtzyri*; ce nom est celui d'une peuplade de montagnards exaltés par l'amour de l'indépendance. Lermontoff se complaît dans la peinture énergique de ces âmes viriles, qui, comme les corsaires de Byron, sont avides de mouvement, de péril et de liberté : l'exilé des salons de Saint-

Pétersbourg retrouvait parmi eux l'idéal de ses rêves. Sa passion pour les beautés et les grandes scènes de la nature se fait jour dans les diverses compositions inspirées par les mêmes tableaux, telles que *Roussalka, Hadschi-Abrek,* le *Novice,* le *Pin,* les *Dons du Térek.* Lermontoff est le poëte du Caucase; jamais il n'est mieux inspiré que quand il peint ses montagnes escarpées et les sauvages habitants qui les peuplent. « Salut, Caucase au front blanchi! Je ne suis pas un étranger dans tes domaines. Déjà, au temps de ma jeunesse, tu m'as accoutumé à tes solitudes. Et depuis lors, combien de fois en rêve n'ai-je pas franchi tes sommets, attiré par les splendides espaces de l'Orient! O libre terre des montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle! Tes hauteurs escarpées semblent des autels, et quand les nuages, le soir, volent de loin sur tes cimes, tantôt c'est comme une vapeur bleue qui t'enveloppe, tantôt on dirait des ailes flexibles qui se balancent au-dessus de ta tête, tantôt on croit voir passer des ombres ou se dresser des fantômes, de ces fantômes qui apparaissent dans les songes.... Sauvages sont les races de ces sauvages abîmes : c'est dans la lutte qu'ils naissent, et pour la lutte qu'ils grandissent. L'enfant entre dans la vie en combattant, en combattant l'homme achèvera sa tâche. Ils n'ont qu'un mot d'ordre, l'ennemi! le Russe!... » Dans d'autres pièces, comme le *Fugitif, Borodino,* le *Chant du tsar, Ivan Vassiliévitch,* c'est le sentiment patriotique qui s'exalte, et la corde dominante est toujours celle de la force unie à la fierté. Cette exubérance de sentiment et de passion chez Lermontoff n'eut pas le temps de se calmer; l'âge y eût apporté sans doute des modifications; la maturité aurait amorti cette fougue : on entrevoit déjà des aspirations plus douces, plus morales dans la *Rêverie,* le *Poëte,* pièces

où il semble comprendre que la poésie doit propager l'amour du beau et du bien, et servir d'enseignement au peuple.

Dans son dernier ouvrage, le *Héros de notre temps*, Lermontoff a fait le tableau de la société, telle qu'il la comprenait et l'avait expérimentée. Les montagnes du Caucase et les mœurs de ses habitants lui fournissent toujours matière à des tableaux aussi variés qu'intéressants, mais les personnages sont encore des types créés par une imagination surexcitée, maladive, creusant le vide autour d'elle au moyen de la négation : c'est le *démon* transporté dans la vie réelle, et propageant le désespoir avec le mal.

L'influence de Lermontoff, comme celle de son maître Byron, a été pernicieuse et délétère. C'est un révolté de génie qui a mis le désordre dans plus d'une jeune imagination. A l'âge des rêves incompris, et incompréhensibles, on prend volontiers pour de la grandeur, pour de l'héroïsme, ces vagues aspirations de l'âme, cette insurrection contre les lois divines et sociales et qui sont pourtant la sauvegarde de l'humanité. Ce n'est au fond qu'une maladie, une fièvre morale et intellectuelle qui indique plutôt la faiblesse que la force dans le tempérament des sociétés : l'équilibre des facultés est détruit; les désirs surpassent les satisfactions légitimes; l'être humain, qui ne croit plus, qui a abusé de tout, se décourage, maudit, blasphème et meurt désespéré. Quand les peuples sont arrivés à cet état de décomposition morale, ils sont bien près de leur fin.

Le génie ne serait-il, comme on l'a prétendu de nos jours, qu'une excitation cérébrale touchant à la folie? On serait presque tenté de le croire en voyant tant d'écrivains modernes dont les facultés se troublent et s'altèrent au point

de toucher à la démence. Il est certain que l'abus de la pensée, la tension des organes, la surexcitation de l'imagination, finissent par briser le ressort qui tient en équilibre l'âme et la matière : on ne détruit pas impunément l'ordre établi par le Créateur. Les exemples ne manquent pas comme preuve de ce fait indéniable. Byron avait-il l'esprit bien sain, et le moral en harmonie? Lamartine, A. Dumas n'ont-ils pas vu leur intelligence s'éteindre avant le souffle physique? Gérard de Nerval, Musset, de Vigny, n'en sont-ils pas aussi des preuves? J. J. Rousseau traîna plusieurs années une maniaque démence. Nous venons de voir en Lermontoff une nouvelle victime de l'imagination égarée dans les sombres sentiers du doute et de la négation.

Gogol (1810-1852) n'aura pas une destinée plus heureuse et mourra à peu près fou à quarante-deux ans; il avait beaucoup travaillé, beaucoup souffert, et il lui manqua, comme à bien d'autres, le *mens sana in corpore sano*. Après avoir fait ses études au gymnase de Niéjinc, il s'adonna aux lettres, et vint à Saint-Pétersbourg avec plus d'espoir que d'avoir. Il occupa une place subalterne au ministère des apanages, et continuait ses essais littéraires pendant les rares loisirs que lui laissaient ses fonctions. Joukofsky et Pouchkine lui servirent de protecteurs; Pletnéef lui procura des leçons; il devint même professeur d'histoire à l'université, et sa première leçon fut très-brillante; mais son attention était ailleurs; il négligea son cours, et les étudiants finirent par l'abandonner. Il obtenait dans le public un succès de meilleur aloi par la publication de ses *Soirées à la ferme*, peintures fraîches et charmantes des mœurs de la Petite-Russie : c'est une œuvre intéressante, qui dénote un grand fonds d'observation. Son petit

roman *Tarass Boulba* provient de la même source; c'est une étude sur les mœurs des Cosaques de l'Ukraine ; on y trouve comme un écho des vieux chants nationaux qui avaient bercé l'enfance du poëte ; le style s'élève parfois au ton de l'épopée.

En 1835, Gogol fit représenter sa célèbre comédie *le Reviseur,* toujours applaudie au théâtre. Il fit ensuite un assez long voyage en Italie, pour rétablir sa santé délabrée ; c'est là qu'il composa en partie son roman *les Ames mortes,* publié en 1841, et qui fit une si profonde sensation en Russie. Depuis ce moment, son intelligence s'affaissa de plus en plus ; sa santé déclinait visiblement ; il continuait d'écrire, puis il brûlait ce qu'il avait composé ; une sorte de mysticisme exalté troublait son esprit : il était en proie aux fantômes de l'hallucination : la mort le surprit dans ce triste état.

Gogol est un observateur profond et un habile peintre de mœurs. Personne n'a saisi mieux que lui, et n'a décrit avec plus de finesse, de vérité, les caractères, les usages, la vie intime et réelle de la société russe; personne n'a fait une guerre plus acharnée aux abus du fonctionnarisme, aux errements invétérés de la bureaucratie, à la sordide vénalité des employés de toute classe. Sa critique, pour être détournée, n'en est que plus habile et plus sûre. Il n'attaque pas de front; il ne déclame point : il peint, il met le doigt sur la plaie en montrant les faits tels qu'ils sont : c'est la réalité vivante; il appartient au lecteur de chercher l'idéal par le contraste. Sous cette apparence de gaieté, où perce à peine l'intention ironique, on sent l'âme émue d'un homme de bien, et l'on finit par découvrir un sentiment d'amère pitié pour cette corruption profonde, cette futilité d'esprit, cet égoïsme inhumain qui caracté-

risent la classe où il a pris ses personnages. On peut dire que Gogol contribua à révéler la Russie à elle-même, et à lui montrer où elle devait opérer des réformes; et si les attaques dont il fut l'objet troublèrent à la fin son repos et son esprit, il n'en reste pas moins un vengeur éloquent de la morale publique.

Disons d'abord quelques mots des *Nouvelles* de Gogol : les unes sont des récits de la vie de campagne, et représentent avec une vérité un peu minutieuse l'existence monotone, égoïste, futile de certains propriétaires ruraux : repas, promenades, conversations, tracas intérieurs, scènes de ménage, tout est rendu avec une réalité saisissante; l'écrivain n'a eu qu'à puiser dans ses souvenirs pour les reproduire comme des photographies. Les autres sont les *Nouvelles pétersbourgeoises*, résultat de ses études sur la société de la capitale, alors qu'il végétait péniblement avec les pauvres ressources de son emploi. Ici, le champ est plus vaste et le tableau plus varié. Pour un étranger qui veut connaître la société russe, rien de plus curieux que cette lecture : les descriptions et les détails y sont pris sur le vif. Là, c'est la *Perspective de Nevsky*, promenade quotidienne du monde élégant, rendez-vous des flâneurs, des viveurs, des désœuvrés. L'un deux, le lieutenant Pirogoff, raconte ses succès de salon : c'est un *béau*, qui eût pu figurer parmi les *incroyables* du Directoire; l'autre, Piskareff, est un artiste à l'âme ardente, aux sentiments sérieux, qui se laisse emporter dans le tourbillon du monde où le découragement finit par énerver ses brillantes facultés. Dans le *Portrait*, on voit un peintre qui a le sentiment de l'art tant qu'il lutte contre la pauvreté; mais l'argent lui arrive, il exploite un succès du moment, se livre à un charlatanisme éhonté, et compromet son

avenir pour l'avoir escompté au lieu de le préparer par un travail sérieux. Dans le *Manteau*, c'est un pauvre employé de bureau, bon, timide, consciencieux, mais abruti par un travail machinal, et dont l'objectif, le rêve, la question de vie ou de mort est d'arriver à s'acheter un manteau pour se préserver du froid. Pauvre Bakhmatchkine! quelles souffrances, quelles angoisses, quelle constante et cruelle préoccupation! Les *Mémoires d'un fou* nous offrent un héros plus misérable encore : son chef lui a fait l'honneur de l'admettre dans son cabinet pour tailler ses plumes; il a pu admirer le luxe de l'ameublement, et la beauté de la fille de son directeur! L'amour l'envahit, le transforme; l'humanité lui apparaît sous son vrai jour; mais lui, chétif, que fera-t-il de cette passion qui lui dévore le cœur? Ses idées s'obscurcissent, deviennent confuses; il arrive à la folie.

Après la comédie célèbre de Griboïédoff *le Malheur d'avoir de l'esprit,* aucune n'a eu plus d'importance, comme étude de mœurs, que le *Réviseur* de Gogol. Le plan en est simple, l'intrigue peu compliquée : un réviseur, ou contrôleur, est attendu dans une ville de province, où il doit inspecter l'administration locale. L'annonce de son arrivée cause un grand émoi parmi les fonctionnaires qui se sentent tous plus ou moins véreux; de là une peinture aussi vive que saisissante des manœuvres frauduleuses, des concussions, de la lâcheté, de l'hypocrisie, des ruses, des faiblesses trop souvent constatées dans le personnel de l'administration en Russie. Les personnages sont nombreux, mais tous concourent, à un certain degré, au tableau d'ensemble, à l'unité morale de l'œuvre. Il fallait un vrai courage à Gogol pour affronter ainsi la colère que devait soulever une peinture si vraie et si forte d'un

vice organique de la société. Tant de gens se sentaient coupables que beaucoup voulurent se reconnaître; de là une tempête de critiques et de malédictions. Gogol tint tête à l'orage, et même se défendit habilement dans une nouvelle comédie qui a pour titre : *Voyage à travers le théâtre*. L'opposition finit par se taire, car le bon sens public sut apprécier l'écrivain qui avait fait preuve d'un haut patriotisme en ne craignant pas de dévoiler des vices dont une nation doit d'abord rougir si elle veut s'en corriger.

Nous arrivons à l'œuvre capitale de Gogol, les *Ames mortes,* roman et satire de mœurs, qui dévoile, comme sa comédie, mais dans un cadre plus large, certains côtés peu connus de l'organisation administrative et sociale. Le héros, Tchitchikoff, est un personnage mystérieux, d'un extérieur grave, qui, pour réparer des revers de fortune, a imaginé un trafic fort bizarre, mais lucratif; il se rend auprès des propriétaires de province, et leur achète les *âmes mortes,* c'est-à-dire les serfs morts depuis le dernier recensement, et qui comptent encore dans les listes jusqu'au recensement suivant. Cette proposition étrange produit des impressions diverses sur ceux à qui elle est faite, et l'auteur en prend occasion pour nous dépeindre les types les plus curieux. Tchitchikoff est un fripon consommé, mais de bonnes manières, habile à se faire valoir, insinuant, toujours aimable; il se fait bien venir des fonctionnaires publics, pour les mettre dans ses intérêts; mais il a souvent affaire à aussi fripon que lui :

Corsaires à corsaires
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

Ces peintures hardies, ces révélations réalistes d'un état social gangrené, produisirent en Russie un effet prodigieux; le gouvernement lui-même s'en inquiéta. Gogol

paraît avoir souffert beaucoup des récriminations soulevées par son œuvre, et sans doute aussi des sourdes menaces d'une certaine classe qui se trouvait offensée. On le vit bientôt chercher à atténuer les effets produits par le retentissement du *Réviseur* et des *Ames mortes;* il s'en excusa publiquement, et, dans le second volume de son roman, qui parut quelque temps après le premier, il opposa des types plus adoucis, plus vertueux, aux vils coquins de la première partie. Peu à peu une fermentation singulière se produisit dans cette âme troublée; il se livra à un ascétisme exalté, condamna ses œuvres, brûla ses manuscrits inédits, et mourut dans un état voisin de la démence.

Pendant que la poésie et le roman produisaient les œuvres remarquables que nous venons de parcourir, la critique et l'histoire faisaient parallèlement un travail de progrès soutenus, et ajoutaient au domaine des idées acquises. Un écrivain d'un goût éclairé et d'une haute intelligence, Bélinsky, tint avec honneur et succès pendant treize ans (1834-1847) le sceptre de la critique, d'abord à Moscou, dans l'*Observateur,* puis à Saint-Pétersbourg, dans les *Annales de la patrie* et le *Contemporain*.

C'était un esprit éclairé, philosophique, un peu trop abstrait et absolu dans ses idées. Il était imbu des théories allemandes de Hégel, et jugeait les œuvres littéraires au point de vue des principes généraux de l'art, sans se préoccuper assez des faits ni des circonstances accessoires. Très-sévère d'abord pour la littérature russe, qu'il déclarait ne pas exister en réalité, il se radoucit à l'apparition des œuvres de Gogol, dans lesquelles il remarqua un cachet d'originalité nationale. En étudiant les romans de Gogol, il s'élève avec vigueur contre le romantisme alle-

mand, et la rêverie nuageuse de certaines productions germaniques; mais dominé par Hégel, il n'en reste pas moins fidèle aux théories allemandes en fait de goût littéraire et de principes philosophiques. De là découle aussi son antipathie prononcée pour la littérature française, contre laquelle il se montra plus d'une fois injuste.

Bélinsky est partisan du progrès, et admire l'œuvre de Pierre le Grand; il approuve les moyens un peu violents employés par ce grand génie pour réveiller le peuple russe de son sommeil asiatique. Toujours tourné vers l'idéal et les génies dominateurs, il a des aperçus lumineux à propos d'Homère, de Dante, de Shakspeare, de Gœthe; son coup d'œil aime à planer sur les sommets où il trouve les généralités propres à appuyer ses théories; aussi dédaigne-t-il un peu trop les auteurs secondaires et la littérature populaire, dont les inspirations spontanées ont parfois tant de fraîcheur et de poésie.

Comme écrivain, Bélinsky est un maître : son style est clair, précis, incisif; il rend ses idées avec une netteté remarquable, et leur donne un tour hardi qui plaît et impose. Les inconséquences qu'on a pu lui reprocher dans ses doctrines tenaient à sa franchise même et à sa bonne foi, car il savait faire à propos l'aveu de ses erreurs. Malgré ce talent de premier ordre, il n'eut pas d'abord toute l'influence qu'il méritait, parce qu'il s'adressait à un public lettré, instruit, et par conséquent restreint, et aussi parce que ses articles, lus à la hâte dans les revues où ils paraissaient, y perdaient de leur importance et de leur effet. Ils ne furent complétement appréciés qu'en 1859, quand ils parurent réunis en volume et purent être jugés dans leur ensemble. Aujourd'hui même, ils continuent d'exercer un certain empire, malgré le mouvement qui s'est opéré dans les esprits sous des influences nouvelles.

CHAPITRE VII.

Littérature contemporaine ; son caractère militant et national. — Poésie : Ogareff. — Maïkoff. — Fete. — Yazykoff. — Khomiakoff. — Nekrassoff. — Stchédrine. — Nikitine. — Polonsky. — Madame Jadowska. — Mey. — Bénédictoff. — Action réformatrice de la littérature : Hertzen. — Dostoïefsky. — Boutkoff. — Grigorowitch. — Pisemsky. — Dahl. — Gontcharoff. — Le comte Sollohub. — Vovtchok. — Kokoreff. — Ouspensky. — Madame Kokhanofska. — Aksakoff. — Tourguénieff.

Nous sommes arrivé à l'époque contemporaine. Les auteurs dont il nous reste à parler sont vivants pour la plupart, et par conséquent difficiles à juger, puisqu'ils peuvent n'avoir pas dit leur dernier mot. Nous poursuivrons pourtant jusqu'au bout notre appréciation, persuadé que cette étude doit offrir de l'intérêt à l'égard d'une nation aussi puissante que la nation russe, et qui marche pour ainsi dire à pas de géant dans la voie du progrès et des réformes où le souverain actuel l'a fait entrer.

La littérature russe, depuis une quinzaine d'années, est devenue de plus en plus militante, elle est entrée plus profondément dans la voie des faits, en se préoccupant moins de la théorie et des règles de l'art. Souvent la poésie et la prose se confondent ; le roman intervient dans l'histoire et touche à toutes les questions sociales ; le théâtre fait de la propagande et pousse aux réformes ; l'érudition remonte aux sources, et en déduit des conséquences à perte de vue ; chacun veut apporter sa pierre à l'édifice de l'avenir. Mais il y a, dans toutes les œuvres, si diverses

qu'elles soient, un centre d'unité remarquable : c'est un profond sentiment de patriotisme, qui fait honneur à tous et présage les grandeurs à venir.

Depuis Lermontoff, Batuchkoff et Kazloff, la poésie n'est pas en progrès : elle vit des échos du passé, et ne trouve que de loin en loin quelques accents nouveaux, auxquels le public prête une oreille distraite.

La muse tendre et mélancolique d'Ogareff n'est dépourvue ni de hardiesse ni de sentiment, mais la forme manque de correction et le style de clarté. C'est encore une âme souffrante et maladive, refoulée sur elle-même par les dures réalités de la vie, et perdant ses illusions en même temps que ses croyances : de là un désenchantement pénible, l'épuisement de la lutte, le désespoir. C'est un nouveau Lermontoff, avec un moindre talent.

Maïkoff a des accents plus purs, plus vrais, plus naturels. Son style est élégant et gracieux; il a des poésies charmantes, inspirées en général par la contemplation de la nature et des sentiments intimes noblement exprimés.

Fete est un rêveur dont l'égoïsme maladif se traduit souvent par des allures fantasques. Ses *Chansons* et ses *Mélodies* rappellent la manière de Lermontoff, si souvent imitée par les jeunes poëtes.

Yazykoff commença dès 1822 à composer des chants patriotiques pleins d'élans généreux, souvent exaltés. La Russie est son idéal ; tout y est grand et beau; aucun pays ne peut lui être comparé; tout ce qui est étranger ne mérite que raillerie et mépris. Malgré ces exagérations, qui peuvent s'excuser par l'ignorance ou le chauvinisme national, on doit admirer les nobles sentiments exprimés dans plusieurs de ses pièces, telles que le *Chant du barde à l'époque de la domination tartare*, le *Souvenir de Karamzine*.

Il s'est aussi essayé avec succès dans le genre anacréontique.

Khomiakoff est un autre représentant de la poésie patriotique, de l'élément slave; la forme brillante, recherchée de ses poésies n'est pas suffisamment soutenue par la vérité du fond. On lui doit aussi deux tragédies sur des sujets nationaux : *Yermak* et le *Faux Démétrius*.

Nekrassoff incline au genre satirique et à l'expression réaliste. C'est un esprit net, ingénieux, une âme qui a éprouvé d'amères souffrances, et qui compatit chaleureusement à celles des autres. Sa poésie a un caractère sombre, mélancolique, et son expression a une rudesse brutale qui saisit et étonne. On sent que ce poëte s'est formé à l'école du malheur. Il fait la guerre à l'oppression; sa satire a des coups de fouet sanglants, des malédictions inexorables. Dans ses tableaux, d'une sobriété concise et forte, la société russe, avec ses défauts et ses vices, nous apparaît vigoureusement dépeinte. Quelle verve incisive, quelle amère ironie dans les pièces intitulées ; *l'Homme moral, Macha, le Chant du berceau, le Village abandonné, l'Eau-de-vie*, etc. ! Ces âpres accents nous rappellent ceux de Barbier dans sa meilleure manière. *Facit indignatio versum*. Le goût de Nekrassoff n'est pas sûr, et ses derniers morceaux lyriques nous le montrent en décadence.

Le public a aussi accueilli avec faveur et lu avec intérêt les productions lyriques de Stchédrine, de Pisemsky, de Nikitine, de Polonsky. Le ton qui domine chez ces poëtes, c'est la méditation rêveuse, la peinture des beautés naturelles, le sentiment appliqué aux œuvres de la création. Madame Jadowska rend ses émotions personnelles avec calme et simplicité. C'est une sorte de Desbordes-Valmore, avec moins de passion et de variété. Mey s'applique sur-

tout à reproduire, et non sans talent, les vieilles légendes populaires, entre autres le *Récit d'Igor*. Enfin Bénédictoff a fait entendre un écho lointain de la lyre de Derjavine, en exprimant, toujours en beaux vers, des sentiments de justice et de moralité.

Mais ce n'est pas la poésie qui donne aujourd'hui l'impulsion aux idées et captive l'opinion publique. Tout l'intérêt s'est porté vers le roman et le théâtre. C'est là qu'est la vie, le mouvement, la lutte; c'est là que se débattent, devant un public anxieux et frémissant, les grandes questions à l'ordre du jour, les réformes, le progrès, la direction des idées et de l'esprit national. La propagande suscitée par le roman et le théâtre est devenue une puissance; elle a donné l'impulsion à la nation comme au gouvernement; celui-ci n'a pu s'empêcher d'en tenir compte; il est incontestable qu'elle a préparé et hâté l'heure de l'émancipation, en l'imposant au pouvoir par un mouvement irrésistible de l'opinion publique. On la pressent déjà dans les œuvres si puissantes de Gogol; nous allons la voir se continuer dans une foule d'ouvrages de mérite divers, tous concourant au même but. Les données générales, persistantes, ce sont les abus administratifs; la frivolité, la nullité, l'égoïsme, l'oppression dans les hautes classes; la souffrance, la misère, la patience et le bon sens dans les classes inférieures. On tient peu de compte de la forme littéraire et artistique; ce qu'on cherche avant tout, c'est la vérité, la réalité. La vie de la nation est étudiée sous toutes ses faces; toutes les sympathies se portent vers les déshérités, les victimes du sort; on remonte aux causes de leurs misères, on cherche les moyens d'y apporter remède. Souvent les peintures sont chargées de couleurs excessives, car l'imagination ajoute à la réalité,

et les écrivains visent à l'effet en dépassant le but; il y a un excès, un engouement, dont on revient peu à peu par une réaction de bon sens, mais le résultat moral n'en est pas moins acquis.

Alexandre Hertzen est un transfuge de la Russie, un exilé volontaire fixé à Londres. Il se mit en hostilité permanente avec le gouvernement et les institutions de son pays; ses ouvrages y ont pénétré en fraude sur une large échelle, et ont parfois singulièrement agité l'esprit public dans les classes lettrées, surtout parmi la jeunesse, toujours avide du fruit défendu et portée aux idées extrêmes, jusqu'au moment où l'expérience la ramène aux idées pratiques.

Hertzen, connu aussi par le pseudonyme d'Iskander, a donc été toute sa vie un écrivain d'opposition, et son influence occulte a été grande; mais quoique son libéralisme fût bien souvent excessif et intempestif, on ne peut nier qu'il n'ait eu de bons résultats sous plusieurs rapports. Les révélations d'Iskander sur l'état social de la Russie, sur les abus administratifs et autres, ont dû plus d'une fois éclairer l'opinion et le gouvernement lui-même, et elles ont contribué dans une certaine mesure à préparer, à précipiter la grande mesure de l'émancipation des serfs.

Élève de l'université de Moscou, fils d'un Russe et d'une Allemande, Hertzen se pénétra de bonne heure de l'esprit des encyclopédistes français, et de la philosophie hégélienne; sur les bancs de l'école, il ne craignait pas de se montrer hostile à la politique, aux croyances et aux usages traditionnels de son pays, et il s'attira une condamnation à l'exil en Sibérie, qui fut commuée en une peine plus douce, celle d'un exil à Perm, avec facilité d'entrer au

service civil. Il occupa ainsi divers postes administratifs et judiciaires, mais sous la surveillance de la police, comme conséquence de sa première condamnation; aussi fut-il heureux d'y échapper, quand il lui fut permis de quitter le service, et il alla jouir d'une indépendance longtemps désirée, en France et en Angleterre. Établi à Londres, il y monta une imprimerie, et ne s'occupa plus que d'inonder sa patrie d'une quantité d'écrits incendiaires, de satires amères et violentes, qui causaient de grands ennuis à la police russe ainsi qu'au gouvernement. Son journal *la Cloche* (Kolokol), organe de ses idées et de ses rancunes, paraissait régulièrement, et pénétrait en Russie malgré la censure.

Hertzen débuta dans la vie littéraire en 1842 par une série de lettres insérées dans un recueil russe, sous le titre de *Dilettantisme dans la science :* c'est là qu'il affiche sa prédilection pour les doctrines de Hégel, en même temps qu'il y expose des observations assez fines sur les mœurs et le caractère de ses compatriotes. « Un des traits particuliers aux Russes, dit-il, c'est l'extrême facilité avec laquelle ils s'approprient les travaux des savants étrangers. Le mot *facilité* est même beaucoup trop faible; ils font preuve à cet égard d'une habileté, d'une souplesse d'esprit qui n'est pas un des côtés les moins curieux de leur caractère national. Malheureusement ce mérite ne saurait compenser une imperfection des plus graves : ils profitent rarement des études auxquelles ils se livrent ainsi... Une foule de connaissances sérieuses se sont à la vérité répandues très-promptement en Russie, mais elles y demeurent stériles, tant pour chaque individu en particulier que pour le pays. On s'imagine parmi nous qu'il est possible de saisir l'érudition au vol comme une mouche; puis, une

fois la main ouverte, les uns reconnaissent à leur grand étonnement qu'elle est vide, d'autres pensent de bonne foi qu'ils tiennent l'absolu. »

Encouragé par le succès de ces *Lettres*, Hertzen publia sous la même forme ses *Lettres sur l'étude de la nature*, dont les idées philosophiques le rangent parmi les adhérents de la *Gauche hégélienne :* il contribua ainsi à répandre en Russie les idées subversives de cette fatale doctrine, avec ses tendances révolutionnaires. Depuis ce moment, la censure proscrivit toutes les publications de Hertzen, et aucune revue ne put publier ses écrits. Les événements de 1848, qu'il a racontés dans ses *Lettres de France et d'Italie*, devaient exalter ses espérances de réformateur et de tribun, mais l'issue n'en fut pas favorable, et Hertzen fit diversion à ses travaux politiques par la composition de plusieurs romans, qui fondèrent sa popularité : *A qui la faute? le Docteur Kroupoff, le Devoir avant tout,* sont des tableaux intéressants de la société russe, peints par un observateur qui en connaît les plus minutieux détails et la véritable physionomie. On rencontre souvent, dans ces récits, une certaine exaltation fébrile qui tient aux préoccupations du sectaire; l'instinct satirique y domine, et incline souvent au pamphlet. Hertzen excelle à dévoiler les abus de la bureaucratie russe, et les défauts qu'il trouve aux institutions de son pays; de là l'émotion produite par ses ouvrages, et l'intérêt qui s'y attache; mais il y mettait une passion qui le faisait considérer comme un ennemi de sa patrie. Cependant, quand il publia en 1854, sous le titre de *Prison et exil*, le récit de ses jeunes années, son arrestation pour cause politique, son séjour dans les contrées limitrophes de la Sibérie, on put voir qu'un certain calme s'était fait dans son âme, et qu'il y restait plus de sincérité que de colère et d'acrimonie.

Dostoïefsky, dans ses nouvelles et ses deux romans *les Pauvres Gens* et *le Sosie*, s'attache à attirer la pitié sur l'existence des employés subalternes ; il nous les montre réduits à l'état de machines, de rouages administratifs, vivant d'expédients et de privations, tombant dans une sorte d'hébétement, d'atrophie morale, qui leur fait perdre la conscience de leur dignité humaine. Ces peintures sombres sont d'autant plus pénibles au lecteur, que le romancier ne fait rien pour relever ses personnages, et n'indique aucun remède à leurs maux. Le vague et la monotonie sont les défauts dominants de ces pénibles tableaux. L'intérêt est plus vif et le talent plus marqué dans les *Humiliés et les outragés;* la passion y est peinte avec des péripéties fort attachantes, sous la forme d'un récit que fait le héros lui-même; les portraits et les caractères y sont dessinés avec art et justesse. Les *Mémoires de la maison des morts* font également honneur au talent du romancier. Dans *Crime et Châtiment*, l'écrivain a su peindre avec éloquence et profondeur les funestes effets des doctrines matérialistes et des mauvaises lectures sur certaines natures douées de pervers instincts : c'est la peinture énergique et saisissante du crime poursuivi par le remords.

Boutkoff, dans un roman intitulé *les Sommets de Saint-Pétersbourg*, traite des sujets analogues, mais il essaye d'y présenter une solution.

Grigorowitch (1822) s'attache de préférence aux scènes de la vie rurale et aux souffrances des paysans : tel est le sujet dominant de ses nombreuses nouvelles, dont *Antone Gorémyka* nous offre le type principal. Dans son domaine, le propriétaire, le seigneur brille par son absence; il dépense gaiement ses revenus dans la capitale ou à l'étranger : mais son intendant le remplace, et fait peser sur le mal-

heureux serf tout le poids de l'arbitraire et de la tyrannie; il use et abuse de son omnipotence, tire tout l'argent qu'il peut de ses victimes, choisit à sa fantaisie les recrues destinées à l'armée, et viole sans pudeur toutes les lois divines et humaines. Il y a des scènes navrantes, de petits drames domestiques d'un vif intérêt. Une sentimentalité trop vive vient souvent entraver l'effet que l'auteur veut produire : en voulant trop prouver, il dépasse le but. Un des meilleurs romans de cet écrivain, les *Pêcheurs,* offre le tableau de l'existence du paysan libre, et des misères qui l'assiégent. Dans deux autres romans, les *Aventures de Nakotoff* et les *Parents de la capitale,* Grigorowitch a mis en contraste les mœurs de la ville et celles de la province.

Pisemsky, auteur du *Pétersbourgeois,* de *Tite Sofranoff Kozanok,* offre des types russes bien réussis : qualités et défauts y sont taillés dans le vif : s'il excite la pitié pour le travailleur et le misérable, il le rend aussi responsable des vices qui aggravent sa position par sa faute. Le meilleur de ses romans, les *Mille âmes,* est une peinture énergique du malaise dont souffre la société par suite de l'apathie individuelle, de l'inertie intellectuelle et morale, des entraves apportées à l'initiative de ceux dont les facultés aspirent à l'action : d'un côté une autorité absorbante, de l'autre une indifférence qui abaisse le niveau moral. La vie publique et privée des fonctionnaires y est peinte sous des couleurs aussi vraies que saisissantes. Dans un roman postérieur, *Une mer agitée,* Pisemsky a pris à partie la secte nouvelle des *nihilistes,* dont nous parlerons plus loin, et montre jusqu'à quel degré d'absurdité, d'inconséquence, peuvent tomber ces partisans de la négation absolue.

Dahl est aussi un champion déclaré des pauvres gens : ses longs voyages lui avaient fait connaître à fond les

mœurs et les usages de la nation, le langage du peuple, ses bons et ses mauvais côtés; il savait tout le répertoire des proverbes, des locutions, des idiotismes ayant cours dans les provinces; aussi reproduit-il à merveille l'esprit national et le caractère russe; ses récits sont des tableaux vivants, malgré la faiblesse de l'intrigue.

Gontcharoff a cherché ses types dans les rangs supérieurs de la société, pour y montrer surtout l'influence d'une éducation incomplète et l'absence du sens pratique. Les livres ne suffisent pas pour former l'homme : il faut y joindre l'expérience et les leçons de la vie; tel est le but moral du roman : *Une histoire ordinaire*, dont tous les détails sont soignés avec une conscience d'artiste : les caractères de femme y sont supérieurement dessinés. Dans le roman d'*Obloumoff*, la touche est encore plus fine et les portraits plus vigoureux. Obloumoff est un type comme la Russie en offre souvent : riche, bien doué, mais nonchalant, paresseux, incapable d'une occupation sérieuse, condamné à végéter, à être le jouet de tout ce qui l'entoure; à côté de lui, comme contraste, apparaît Stolz, homme entreprenant, affairé, et dont l'activité est couronnée de succès. La pensée du roman est élevée, instructive; le style brillant d'un coloris poétique; il y a une grande vérité d'expression dans les différentes scènes qui se passent, les unes à la ville, les autres à la campagne. Le *Ravin* de Gontcharoff est pris dans les sphères du grand monde et offre des types remarquables de la société russe, des caractères tracés avec un art admirable. Le héros est encore un homme sans énergie, qui semble vouloir agir sans jamais aboutir. La première partie de l'œuvre est un peu froide : elle se passe dans les salons cérémonieux de la capitale; mais dans la seconde, la scène est transportée

en province, sur les rives pittoresques du Volga, et l'action s'anime par le contraste des caractères aussi bien que par la peinture pleine de vérité et de charme de l'existence à la campagne.

Le comte de Sollohub, homme de beaucoup d'esprit, poëte à ses heures, se livrant avec une égale passion à la flânerie et au travail, a interprété le patriotisme slavophile dans son roman *le Tarantass,* qui a eu un grand succès. Il fait voyager son héros, Ivan Vassiliévitch, en Allemagne et en France, et l'en ramène dégoûté de ce qu'il a vu, plus épris que jamais du sol natal, et enflammé du désir d'être utile à son pays. Toutes ces idées sont poussées à l'excès, mais firent la fortune du roman, autant que le talent d'exposition et la vérité des scènes empruntées à la vie sociale de la Russie.

Marco-Vovtchok est le pseudonyme d'une femme auteur dont les esquisses romanesques dépeignent avec beaucoup de vérité et de charme mélancolique les faces diverses de la vie populaire. Elle écrivit d'abord en dialecte petit-russien des nouvelles qui furent traduites en russe par Tourguénieff. Ses personnages sont le plus souvent des jeunes filles du peuple dans l'état de servage, mais douées de sentiments et de facultés qui font ressortir la misérable condition de leur existence. Tout l'intérêt se concentre sur ces tristes victimes d'un état social aujourd'hui régénéré : la plume délicate d'une femme a sondé ces plaies saignantes, et les a entourées d'une sympathie pleine de pitié. A la grâce touchante de ces récits se trouve jointe une connaissance profonde du caractère populaire et du langage national.

Les *Esquisses et récits* de Kokoreff méritent d'autant plus d'attention et d'intérêt, qu'en dépeignant les souffrances

du serf travailleur, l'auteur, ancien serf affranchi, parlait d'après son expérience personnelle.

..... Quæque ipse miserrima vidi.
VIRGILE.

Tout en travaillant pour vivre, Kokoreff soutenait son vieux père malade, sa mère et son frère réduits à l'indigence. C'était un cœur vaillant et résigné; les dures épreuves de la vie ne lui arrachent ni déclamation violente ni ironie amère; il a même toute la douceur et la naïve gaieté du caractère populaire dont il s'est fait l'interprète.

Ouspensky est encore un peintre fidèle des mœurs populaires, mais avec cette différence qu'il s'attache de préférence aux scènes amusantes, aux traits originaux de la vie de province : l'auberge, le cabaret y jouent un grand rôle. Les scènes y sont animées, pittoresques, mais d'une naïveté trop souvent grossière et triviale.

Les romans de madame Kokhanofska s'inspirent de l'amour du passé, des vieilles mœurs, des anciennes traditions, pour lesquelles l'auteur professe une prédilection parfois excessive.

Aksakoff, le chef des slavophiles, tourne aussi sans cesse son regard vers le passé, et traite avec dédain les fauteurs de la civilisation importée d'Europe. Dans sa *Chronique de famille* et ses *Souvenirs*, la vie de famille, les mœurs de la province sont dépeintes avec un remarquable esprit d'analyse et un rare talent d'observation. L'*Enfance du petit-fils de Bagroff* est une étude psychologique relative aux impressions d'un enfant que son bon cœur et une trop vive imagination rendent malheureux. Ce livre, destiné à la jeunesse, contient de belles descriptions de la Russie orientale et de charmants portraits. Aksakoff a fait aussi

des drames et des comédies dont le patriotisme fait le principal fonds. La *Délivrance de Moscou en* 1812 est un tableau historique d'une époque dont les Russes aiment à se souvenir. Comme critique, Aksakoff a tenu une place importante dans plusieurs revues contemporaines.

Le roman historique, peu cultivé en Russie, a pourtant un représentant distingué dans le comte L. Tolstoï, auteur de la *Guerre et la Paix;* cet ouvrage offre des récits, des tableaux, des caractères tracés de main de maître. La société russe du commencement de ce siècle y est représentée sous des couleurs vives et naturelles; les grands événements politiques et militaires y trouvent naturellement leur place, mais le génie de Napoléon Ier est sacrifié au préjugé ou au patriotisme de l'auteur.

Nous terminons cette revue des romanciers en vogue par Tourguénieff, qui y tient incontestablement la première place, tant par l'élévation et la richesse du talent que par la variété de ses ouvrages. Une imagination féconde, un grand fonds d'observation, un art remarquable de narrer et de peindre font de lui le premier des conteurs russes dans la période contemporaine. Il commença, comme beaucoup d'autres, à mettre en scène les paysans, les propriétaires ruraux, en provoquant la sympathie pour les classes inférieures, mais sans sacrifier à une fade sentimentalité. Ses *Mémoires d'un chasseur* appartiennent à cette première manière, et ont consacré sa popularité. Il y fait une peinture exacte, souvent navrante, du servage en Russie, et fait prendre en pitié profonde le moujik non encore émancipé. Depuis, Tourguénieff s'est attaché à peindre les classes aisées, le grand monde, avec non moins de succès : le *Journal d'un homme inutile,* le *Beau-Fils, Roudine,* sont les fruits de cette évolution; les sentiments y

sont vrais, les impressions sincères, sans exagération; ce sont des échos de la société contemporaine.

Mais ces personnages appartiennent à une époque de transition. Tourguénieff, en homme intelligent et progressif, suit le mouvement social, et le reflète fidèlement. *Une Nichée de gentilshommes* et la *Veille* sont les preuves de cette tendance nouvelle : les héros se préparent à passer de la théorie à l'action : leur vouloir n'est plus aussi stérile. Dans les *Pères et les Enfants*, le caractère des personnages a franchi le pas décisif. Le temps avait marché; de 1850 à 1860, des événements importants s'étaient accomplis. La guerre de Crimée, si triste sous certains rapports, avait fait sortir le pays de sa torpeur, et mis en mouvement toutes les forces vives de la nation. Mais en même temps de dangereuses doctrines se faisaient jour, et menaçaient la religion aussi bien que les bases de la société : telle fut la secte appelée *nihiliste*, parce qu'elle faisait table rase de tous les principes établis, de toutes les croyances séculaires. Ce n'était autre chose au fond que le matérialisme dans ses conséquences extrêmes; il procédait directement de la philosophie allemande, de la doctrine de Hégel, corroborée par les écrits socialistes de divers auteurs étrangers; le positivisme de Comte trouvait là son entière réalisation. On commençait par supprimer Dieu et l'âme, comme étant des hypothèses : scepticisme absolu en fait de croyances spiritualistes; plus d'autorité morale parlant au nom d'un principe supérieur; plus d'idéalisme dans les arts et la littérature; l'amour, la conscience, le devoir réduits à l'état de chimères. La matière est tout; tout se réduit à l'atome, aux affinités chimiques, aux lois organiques de composition et de décomposition : la vie n'a pas d'autre source ni d'autre fin. Par conséquent il faut avant tout

étudier la matière, les sciences naturelles et physiques au point de vue de l'utilité, et l'art au point de vue de l'intérêt. Tout cela n'était pas neuf : ce n'était que la conséquence forcée de la philosophie matérialiste telle qu'elle est professée dans maint auteur depuis un siècle. Rien qui satisfasse mieux l'ignorance, l'instinct sensuel d'une foule de gens qui se plaisent à se mettre au niveau de la brute. Cela parut nouveau en Russie, et fit nombre de prosélytes, surtout parmi la jeunesse, portée à secouer le joug de tout ce qui gêne ses instincts et ses passions. Les romanciers en vogue, sentinelles avancées de la critique sociale, s'emparèrent de cette donnée, et cherchèrent à réagir contre cette fatale doctrine. Tourguénieff y consacra spécialement son roman *les Pères et les Enfants*. Le héros, Bazaroff, s'il prêche une doctrine perverse, offre au moins cette heureuse inconséquence que, par sa conduite et son caractère, il la dément complétement; il a des sentiments élevés, délicats; il fait le bien, et s'attire l'affection de ceux qui l'entourent, ainsi que la sympathie du lecteur.

Le dernier roman de Tourguénieff, intitulé *Fumée*, offre le tableau d'une société de Russes établis à Bade, et brassant, sans rime ni raison, des théories politiques et sociales où se trouvent compris le passé, le présent et l'avenir. C'est bien là le caractère léger, hardi, inconsistant, de cette jeunesse libérale, qui a beaucoup lu et peu appris, et qui se croit appelée à régénérer le monde : elle parle de tout, avec un sérieux qui impose, et s'imagine qu'en sonnant creux, elle touche à la profondeur. Tourguénieff, dans cette œuvre, ne donne pas une haute opinion de ses compatriotes.

CHAPITRE VIII.

Le théâtre contemporain : Ostrofsky. — Pizemsky. — Potiékhine. — Le comte A. Tolstoï. — Lvoff. — Koukolnik. — L'histoire et ses travaux. — Granofsky. — Koutorga. — Oustrialoff. — Solovieff. — Kostomareff. — Koudriavtzeff. — Pletnéeff. — Pavloff. — Nikitenko. — Schévireff. — Bouslaieff. — Senkowski. — Conclusion.

Si, du roman, nous passons au théâtre, nous trouvons le même fonds d'idées exploité sous la forme dramatique : c'est toujours la croisade en faveur des tendances réformatrices. Ostrofsky place, en général, l'action de ses pièces dans la classe moyenne, parmi les marchands et les petits employés. Le public s'intéresse beaucoup à ce genre de représentations, et l'auteur, encouragé par un succès prolongé, continue à suivre la même voie. *Entre amis on finit par s'arranger, Ne te mêle pas des affaires d'autrui, Pauvreté n'est pas vice,* sont des peintures intéressantes de la vie moyenne et des relations sociales, avec ses vices, ses vertus, ses lâchetés et ses dévouements : le caractère national s'y reflète exactement. La vie de famille est reproduite fidèlement dans sa comédie *la Place lucrative,* dont l'action est bien conduite et les sentiments naturels. L'*Orage* vaut mieux encore, et nous montre l'auteur à l'apogée de son talent. Il fut moins heureux dans son drame historique *Kozma Minine :* quoique bien écrit et parsemé de belles scènes, il a des longueurs, et le côté historique manque de relief; mais il se releva dans le *Faux Dmitri,* qui est une de ses meilleures pièces. Pourtant

le *Boris Godounoff* de Pouchkine reste toujours sans rival dans ce genre.

Pizemsky, dans un drame remarquable, *la Destinée amère*, s'est fait, comme dans ses romans, le champion des classes malheureuses; la triste position du serf vis-à-vis du seigneur russe y est peinte avec une énergique commisération : c'est en soulevant ainsi des sentiments d'indignation et de pitié que le théâtre concourut à l'œuvre de l'émancipation, dont il hâta la maturité.

Nous pourrions encore citer les pièces de Potiékhine, de Lvoff, de Koukolnik, et de plusieurs autres; mais cette étude doit se borner aux traits saillants de la littérature, et force nous est d'abréger.

Il faut pourtant signaler au théâtre un digne rival d'Ostrofsky, le comte Alexis Tolstoï, qu'une mort récente (1875) vient d'enlever aux lettres. Profondément versé dans l'histoire nationale, il en a tiré des effets saisissants, soit dans le roman *le Prince Sérébranny*, soit sur la scène, où il obtint un vrai triomphe dans son drame shakspearien *Ivan le Terrible*. C'est un tableau aussi curieux qu'émouvant de la fin du règne de ce prince. Si l'action fait défaut à cette œuvre, on y trouve en revanche une profonde analyse psychologique, et une vérité historique aussi complète que possible. Elle rappelle en plus d'un point le *Louis XI* de Casimir Delavigne, mais cette ressemblance tient surtout aux rapports frappants qui existent entre le caractère du prince français et celui du redoutable tzar, soupçonneux, féroce, implacable dans ses vengeances.

L'histoire continue d'être cultivée avec ardeur et passion. La *Commission d'archéologie* publie les anciennes chroniques russes, si précieuses pour l'érudit qui veut remonter aux sources historiques. La *Société d'histoire et*

d'antiquités de Moscou se distingue par ses nombreux travaux, et insère dans les revues, les *Lectures* et les *Annales*, une foule de documents précieux. C'est à elle qu'est due la belle édition des *Monuments de l'antiquité moscovite*. Le professeur Granofsky, si sympathique à ses auditeurs, composa divers ouvrages d'histoire générale, entre autres l'*Abbé Suger*. Koutorga écrivit l'*Histoire de la République d'Athènes*, d'une saine et solide érudition.

Mais les écrivains, en général, s'attachent de préférence à l'histoire nationale, encouragés par l'ardeur que le public met à cette lecture. L'ordre s'introduit peu à peu dans ces annales du passé, d'abord si confuses à cause de leur abondance.

Pogodine est un de ceux qui ont rendu le plus de services à l'histoire comme à la littérature. Professeur à l'Université de Moscou, ardent slavophile, il a continué l'œuvre et la méthode de Karamzine, en jetant la lumière d'une érudition profonde sur les diverses époques de l'histoire nationale. On a surtout remarqué ses *Esquisses* critico-historiques, et son *Histoire de la Russie jusqu'à l'invasion mongole*. Quelques critiques avaient contesté l'authenticité de la chronique de Nestor; Pogodine la défendit avec autant d'ardeur que de talent, et ce n'est pas sa faute si la controverse laisse encore une certaine obscurité sur la question.

Oustrialoff s'est occupé d'éclaircir certains points de l'histoire de Russie, dans l'*Histoire des faux Dmitri* et les *Récits du prince Kourbsky;* mais son œuvre capitale est l'*Histoire de Pierre le Grand*, composée sur des matériaux entièrement neufs. C'est un digne successeur de Karamzine, qu'il rappelle par sa manière et son style. S'il manque de coup d'œil synthétique, il abonde en détails

curieux, puisés aux meilleures sources : il fait un tableau exact et consciencieux de ce grand règne, et Pierre le Grand y apparaît avec l'auréole de son puissant génie.

L'*Histoire de Russie depuis les temps les plus reculés,* par Solovieff, est sans contredit le meilleur ouvrage historique de l'époque. La marche ascendante de la nation, à travers la période confuse des princes apanagés, jusqu'au moment où la principauté de Moscou devint le lien et le centre de l'unité nationale, y est tracée avec une rare sagacité et une grande sûreté de coup d'œil. Cette histoire est vivante ; les traits de mœurs, la couleur locale empruntée aux documents originaux la rendent aussi instructive qu'attrayante.

Kostomaroff a fait un travail consciencieux sur la Petite-Russie, dans ses *Études sur l'histoire des Cosaques de la Russie méridionale.* Il faut y joindre son *Esquisse du commerce de l'État de Moscou au seizième et au dix-septième siècles :* c'est une œuvre de science, relevée par le mouvement et le coloris de la vie nationale prise sur le fait.

Koudriavtzeff, professeur à l'Université de Moscou, a fait, sous le titre de *Destinées de l'Italie,* un excellent travail qui s'étend depuis la chute de l'Empire d'Occident jusqu'à sa restauration par Charlemagne. En faisant cette étude du passé, l'auteur voulait en faire l'application aux destinées présentes de sa patrie, en provoquant, par des vues générales et philosophiques, l'attention du lecteur sur les progrès accomplis en Russie depuis quelque temps. Ces points de comparaison, qui ne peuvent être pris que sur les sommets de l'histoire, appliquée aux résultats généraux de la civilisation, offrent un grand attrait pour les esprits sérieux, qui aiment à tirer un grand enseignement des faits historiques.

L'histoire de la littérature, complément nécessaire de l'histoire proprement dite, a été l'objet de recherches assidues et de travaux intéressants. Nous avons indiqué déjà les *Récits populaires* et le recueil des *Chansons russes* par Sakharoff, monuments précieux du passé. D'habiles critiques se formèrent, et contribuèrent puissamment à éclairer le goût public. Il faut citer surtout Pletnéeff, Pavloff, Nikitenko, dont les nombreux articles dans les revues dirigèrent le mouvement des esprits; les écrivains russes furent appréciés à leur valeur et discutés d'après les principes généraux de l'esthétique; leur jugement en général est ferme et mesuré. Schévireff se fit aussi remarquer par une connaissance profonde des antiquités russes; mais sa passion de slavophile donne parfois trop de partialité à ses jugements. Bouslaieff, à la fois critique et grammairien, rendit de grands services par ses recherches aussi profondes que variées; il composa le premier une *Chrestomathie historique du slavon et du russe,* qui montre bien le développement progressif de la langue; sa *Grammaire historique de la langue russe* est comme le complément de ce premier ouvrage.

Senkowski (1800-1858), comme écrivain, appartient plus à la Russie qu'à la Pologne, qui était sa patrie d'origine, car c'est en russe qu'il a écrit les nombreux ouvrages qui ont fait sa réputation. C'était à la fois un érudit, un philologue, un critique de fine race, un romancier plein d'imagination sous le pseudonyme de *Brambeus.* Il a dirigé pendant longtemps, à Saint-Pétersbourg, une revue importante, la *Bibliothèque de Lecture,* qu'il a enrichie d'importants travaux. On peut citer parmi ses romans la *Vie d'une femme en plusieurs heures,* l'*Amour et la mort.* Il a laissé aussi

des travaux historiques sur la Turquie, et des recherches littéraires sur l'Orient.

Dans ces derniers temps, la critique dévia de la manière adoptée par les écrivains précédents, qui s'attachaient davantage aux idées générales, et formulaient des jugements d'ensemble : c'était la méthode allemande, et un peu aussi l'école de Villemain. Mais depuis, on se porta de préférence vers les détails biographiques, on s'attacha au récit des faits, en laissant au lecteur le soin de tirer les conséquences. Cette méthode descriptive, qui a des rapports avec celle de Sainte-Beuve, prévaut encore aujourd'hui.

La littérature russe ne nous offre, dans la philosophie, aucun écrivain digne d'être mentionné : il y a bien quelques traités de logique, quelques études assez bien faites, mais rien qui sorte de la ligne commune, des idées connues et exposées dans d'autres pays. Les ouvrages philosophiques de la France et de l'Allemagne sont assez répandus; ils sont lus par la jeunesse studieuse avec plus ou moins de fruit; mais rien d'original, de saillant n'a paru dans le pays même. Pour expliquer cette nullité de travail philosophique, il faut se rappeler que la nation est à peine éclose aux idées modernes; que depuis un siècle, elle a fait un immense travail d'assimilation pour se mettre au niveau des autres nations européennes; que tous ces éléments, encore un peu confus, n'ont pas produit tout leur résultat; que le travail de la nation sur elle-même n'est pas encore définitif, et que la philosophie, œuvre de maturité chez les nations, n'a pas sa raison d'être chez le peuple russe. Il en est encore à sa période d'action, d'expansion extérieure; le moment viendra sans doute où, plus calme et plus rassis, il concentrera les forces intérieures de sa pensée sur les résultats généraux et les

abstractions qui donnent naissance à la période philosophique.

En attendant, la Russie marche résolûment dans la voie du progrès. L'empereur Alexandre II, universellement aimé, honoré et respecté, a donné une vie nouvelle à son peuple par le décret de l'émancipation des serfs : déjà il recueille les fruits de ce grand acte, si libéral et si nécessaire; si la dignité humaine y a gagné, la grandeur nationale y trouve aussi le principe d'un brillant essor. Le commerce et l'industrie prennent chaque jour un plus grand développement. Ce qui manquait surtout à cette vaste contrée, où la population est disséminée sur de larges espaces, c'étaient les voies de communication; le gouvernement y a pourvu en développant avec une prodigieuse activité le réseau des chemins de fer. Déjà les principales villes, d'un bout à l'autre de l'empire, sont reliées entre elles par des voies ferrées, qui partout renouvellent les conditions de l'existence. Les productions, les denrées, autrefois immobilisées faute de moyens de transport, circulent maintenant et s'écoulent, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. La richesse publique et particulière s'accroît par un trafic assuré : les déserts prennent de la valeur. La vie matérielle sert d'aliment à la vie intellectuelle : le progrès de l'une entraîne celui de l'autre. Ainsi se préparent et s'affirment les destinées d'un grand peuple, où le principe d'autorité n'a pas encore, heureusement, été entamé par des doctrines subversives qui minent sourdement, ou ébranlent violemment sur leurs bases séculaires les vieilles nations de l'Europe.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES SLAVES

(SUITE)

LITTÉRATURE POLONAISE

CHAPITRE PREMIER.

Origines historiques. — Débuts de la littérature, d'abord toute latine. — Le chroniqueur Gallus. — Saint Adalbert. — Les ennemis de la Pologne : chevaliers porte-glaive, Mongols. — Règne de Louis d'Anjou. — Les Jagellons. — Les Jésuites en Pologne. — Dlugosz : son histoire. — Le Janissaire. — Règne de Sigismond le Grand. — Tableau de la Diète polonaise. — L'Académie de Cracovie ; quelques savants : Sanok, Jean de Glogow, Vitellio, Brudzewo, Kopernik.

Les Lechs ou Polonais sont frères des Tchèques ou Bohêmes ; ils se séparent d'eux vers le sixième siècle, à l'époque où les peuples slaves quittent les Carpathes, gênés par les hordes d'Attila, pour s'étendre vers le nord, jusqu'à la Baltique et l'Elbe. Cette histoire primitive se perd dans la fable : on mentionne la dynastie de Lech, remplacée par celle de Popiel, qui n'est pas plus connue. Il faut

arriver au neuvième siècle pour trouver quelque certitude historique. En 842 commence la dynastie des Piast, famille bonne et simple, élue par le peuple, et dont le dernier descendant est mort obscur au dix-septième siècle en Silésie.

Sous les Piast, le christianisme pénètre en Pologne. Le premier duc chrétien est Miecislas (966), qui épousa une princesse bohême, nommée Dombrowska. La Moravie et la Bohême jouissaient déjà depuis un siècle de la lumière de la Foi, apportée par Cyrille et Méthodius, les apôtres des Slaves. Mais tandis qu'une partie des Slaves se séparaient de l'Église romaine à la suite des patriarches de Constantinople, les Polonais s'attachaient fortement au catholicisme de Rome, et en faisaient une partie intégrante de leur nationalité : bien plus, ils en devinrent les propagateurs, les défenseurs armés, et leur vie nationale est une longue lutte contre les schismatiques, les païens, les infidèles, tels que les Mongols, les Turcs, les Prussiens et les Lithuaniens idolâtres.

Le premier roi de Pologne, Boleslas *le Brave* (992), est une des grandes figures historiques de son siècle, qui compte Othon III, Hugues Capet et Vladimir, premier prince chrétien de Russie. Boleslas est comme le Charlemagne de la Pologne : guerrier, législateur, administrateur, il étendit ses conquêtes de l'Elbe au Dnieper, du Danube à la Vistule; peu s'en fallut qu'il ne fondât une monarchie universelle des Slaves. Il fonda au moins la nationalité polonaise, convertit en partie les Prussiens à la foi du Christ, organisa une armée puissante et régulière, d'où sortit l'ordre équestre de la noblesse polonaise, si puissant dans les batailles et dans les diètes. Il appela en Pologne l'ordre des Bénédictins, qui y répandirent la

science et fondèrent des couvents célèbres; en même temps la justice était organisée sur des bases stables, et appuyée sur une sage législation. Malheureusement, ce grand prince eut de faibles successeurs; l'anarchie dévore le royaume, la noblesse devient oppressive, le peuple se révolte, et les destinées de la nation sont un moment compromises.

Au douzième siècle, le règne de Boleslas *le Hardi* (1058 à 1081) est signalé par de grandes guerres contre les Hongrois, les Bohêmes, les Russiens, les Prussiens; la gloire de ce prince fut ternie par le meurtre de l'évêque de Cracovie, qui lui attira l'excommunication du pape Grégoire VII; abandonné de ses sujets, il alla mourir en exil. Boleslas III *Bouche de travers* eut aussi un règne belliqueux, mais glorieux; il porta ses coups principalement sur les Bohêmes et les Allemands.

Au douzième siècle, nous voyons grandir en Pologne la puissance de la noblesse aux dépens de la royauté. L'aristocratie commence à faire la loi; sous Casimir II, le Sénat dispose de presque tous les pouvoirs. Plus tard, Vladislas Ier relève le pouvoir royal, mais, sans le savoir, il prépare sa chute en convoquant la première diète législative (1331); la petite noblesse, appelée à en faire partie, forma dès lors une sorte de démocratie nobiliaire, qui finit par paralyser, anéantir le pouvoir royal.

La littérature polonaise ne commence à paraître qu'au onzième siècle, et d'abord elle est toute latine, car le clergé seul possédait la science; seul il savait écrire, et il ne le faisait que dans la langue de l'Église; l'idiome national n'apparaît dans les lettres que vers la fin du quatorzième siècle.

Le plus ancien chroniqueur de la Pologne en latin,

est Gallus[1] (1100-1135), chapelain de Boleslas III. Sa chronique est en vers. Il avait voyagé en terre sainte. Il raconte la naissance et les exploits du prince qu'il sert. Son humeur est gaie, enjouée, portée à l'exagération. Il mêle à son récit des traductions, des chants guerriers, et le mot *patrie* revient souvent sous sa plume.

Le christianisme fut assez lent à s'établir en Pologne; l'aristocratie le jugeait trop favorable au peuple, dont il consacrait les droits devant Dieu; aussi les papes refusèrent-ils longtemps aux ducs de Pologne le titre de *roi*. Ce fut saint Adalbert qui leur procura cet honneur tant envié.

Ce saint, né en Bohême, dans la famille régnante, devint évêque de Prague; il était aimé du peuple, dont il parlait la langue, et il composait des poésies en slave. Son zèle pour le bien, la justice, la pureté des mœurs, attira contre lui un orage; dans une sédition, sa maison fut brûlée, ses frères massacrés. Il quitta sa patrie et passa en Pologne; le roi Boleslas le Grand le reçut avec honneur, et l'évêque demanda à aller évangéliser la Prusse encore païenne et barbare : il y gagna la couronne du martyre. Son corps fut rapporté à Gniezen, et l'empereur Othon III, ami du saint apôtre, vint honorer ses reliques; Boleslas le reçut avec honneur, et obtint en retour la couronne de roi de sa main. Saint Adalbert a composé un chœur de guerre que les Polonais ont longtemps répété en allant au combat. C'est un hymne à la sainte Vierge, qui n'a rien de l'allure guerrière des temps barbares. Il commence ainsi : « Mère de Dieu, Vierge sanctifiée par Dieu, par ton Fils le Seigneur, accorde-nous, fais descendre sur nous le royaume de ton Fils, exauce nos vœux, remplis nos pensées ! »

[1] Son nom indique qu'il était Français d'origine.

Au treizième siècle, l'*Histoire de Pologne* est écrite par Kadlubek, évêque de Cracovie; elle s'étend depuis les premiers rois de Pologne jusqu'en 1202. Un anonyme y a ajouté des commentaires.

La Poméranie fut convertie par les efforts du roi de Pologne Boleslas *Bouche de travers*, qui appela à cet effet l'évêque de Bamberg Otho. Ce pays, peuplé de Slaves, fut ainsi attaché à la Pologne.

Cependant à côté de la Pologne s'éleva, au treizième siècle, une puissance nouvelle, redoutable, c'était celle des chevaliers *porte-glaive*, réunis bientôt après aux chevaliers teutoniques. Les porte-glaive venaient d'Allemagne. Encouragés par le clergé et par les papes, ils entreprirent la conversion et la conquête des pays situés entre la Poméranie et le lac Peïpus; là habitaient les Livoniens, les Esthoniens, les Lettons, les Borusses (Prussiens), peuples sauvages qui n'avaient rien de commun avec les Allemands et les Slaves; ils avaient une mythologie à part, des prêtres tout-puissants, comme les druides chez les Gaulois. Le panthéisme indien dominait dans leur croyance et leur culte. Leur dieu suprême s'appelait *Dievas*; c'est le *Devas* des Hindous, le Ζεύς des Grecs, le *Deus* des Latins, le *Dieu* du jour, de la lumière, *Dies*. Les Polonais avaient négligé la conversion de ces peuples. Les porte-glaive, formant une milice chevaleresque, disciplinée, puissante, dévouée, austère, se recrutaient dans la haute noblesse allemande; ils firent une rude guerre à ces peuples païens, qui repoussaient la religion nouvelle. Les deux ordres chevaleresques, réunis en 1237, accomplirent la conquête du pays, y établirent des villes florissantes, des principautés, et finirent par fonder la Prusse; mais l'ordre dégénéra promptement, et devint un corps plus politique

que religieux, dont les grands maîtres se servirent pour assouvir leur ambition. La Pologne eut beaucoup à souffrir de leurs attaques.

Les Mongols ne furent pas moins redoutables à la Pologne : elle fut sauvée par le dévouement de la noblesse et du peuple.

La royauté était héréditaire dans la famille des Piast; mais elle était tenue en échec par la noblesse et le clergé, dont l'autorité, dans les diètes, contre-balançait le pouvoir souverain et tendait à l'affaiblir. C'était un fruit de l'éducation latine et des traditions propagées par les souvenirs de la Rome antique : le nom même de République (*res-publica*), donné à l'État, était un indice à ces tendances qui devaient y produire tant de troubles.

Entre la Pologne, la Russie et la Bohême, se trouvait le duché de Lithuanie, qui grandissait toujours et s'avançait jusqu'à Novogorod, résistant aux Tartares et aux porte-glaive. Olgerd, l'un de ses ducs, au quatorzième siècle, alla attaquer les Tartares jusqu'en Crimée, et rendit ce pays tributaire. L'organisation féodale faisait la force de la Lithuanie; le christianisme n'y pénétra que tardivement et avec peine.

Au quatorzième siècle, la Lithuanie était l'État le plus puissant du Nord, lorsqu'un mariage la réunit à la Pologne.

Louis d'Anjou, *le Grand,* roi de Hongrie en 1342, un des princes les plus brillants de ce siècle, le frère de cet André de Naples qui mourut victime de la reine Jeanne sa femme, Louis d'Anjou avait été élu roi de Pologne en 1370. Il protégea les lettres, et fit de sages lois dans ses deux royaumes. En mourant (1382) il laissa deux filles, dont l'une, Marie, porta la Hongrie en dot à l'empereur

Sigismond, et l'autre, Hedwige, régna en Pologne. Cette princesse, âgée de quatorze ans, était d'une merveilleuse beauté et d'une grande sagesse. Couronnée à Cracovie par les États, elle fut demandée en mariage par le grand-duc de Lithuanie, Jagiel ou Jagellon (1386). Elle hésita longtemps à donner sa main à un prince païen déjà âgé; mais ses conseillers, dans la noblesse et le clergé, la décidèrent en lui faisant observer qu'elle pouvait convertir ce prince avec son peuple, et rattacher à la Pologne un vaste pays. Hedwige céda; elle n'eut pas à se repentir du sacrifice qu'elle avait fait à son peuple; son époux la rendit heureuse; la Lithuanie se convertit rapidement et fut en même temps gagnée à la civilisation polonaise. C'est un des faits les plus importants de l'histoire du Nord. En devenant chrétien, Vladislas-Jagellon changea complétement de caractère; de cruel et perfide, il devint humain et généreux; il gagna les Polonais par sa douceur et sa justice, et ces nobles qualités se transmirent à sa race, qui parvint à concilier, à unir intimement les deux peuples au point de n'en faire qu'un seul.

Cette puissance de la Pologne portait ombrage aux Allemands de la Prusse, à l'ordre teutonique, mû par l'ambition plutôt que par l'esprit chrétien; le despotisme des chevaliers pesait à la population; leur esprit de conquête devenait menaçant pour le Nord; mais ils vinrent se briser contre la résistance des Polonais unis aux Lithuaniens. La bataille de Grünwald, livrée en 1410, fut perdue par les chevaliers; 50,000 Allemands y périrent avec le grand maître et presque tous les dignitaires de l'ordre; ce fut sa décadence, le signal de sa ruine. Le pays slave fut désormais assuré de ce côté contre l'Allemagne.

Les Polonais furent moins heureux dans leurs efforts

pour arrêter les Turcs; réunis aux Hongrois, ils perdirent la bataille de Varna (1444), et le triomphe des infidèles empêcha la réunion des deux Églises d'Orient et d'Occident. Le concile de Florence, où la réconciliation s'était faite, ne put produire ses effets; rien ne put triompher de l'opiniâtreté du préjugé populaire, longtemps entretenu chez les Grecs par l'imprévoyante et ambitieuse politique des empereurs et des patriarches : de là venait ce fanatisme inintelligent, qui faisait dire aux Grecs, menacés du joug des Turcs : « Plutôt les Turcs que le pape. » Aussi Constantinople, abandonnée à ses propres forces, succomba sous les coups de Mahomet II, et les Slaves restèrent divisés entre les deux Églises.

Le dialecte polonais prévalut peu à peu en Lithuanie sur le dialecte russien que parlait cette contrée. C'est l'Église qui a répandu la langue polonaise et lui a donné la victoire. Les deux ordres religieux de Saint-François et de Saint-Dominique pénétrèrent en Pologne, en Lithuanie; ils eurent un couvent à Wilna. Les dominicains s'établirent à Breslau, à Dantzig et à Kiew. Plus tard vinrent les jésuites, qui continuèrent l'œuvre des autres ordres avec toute la vigueur de leur esprit de prosélytisme. La Russie n'eut jamais cette puissance de propagande religieuse; un seul ordre s'y était établi, celui de Saint-Basile, stationnaire de sa nature, et sans initiative d'apostolat. Les ordres religieux de Pologne ne se servaient que du latin; ce fut la langue qu'employèrent les chroniqueurs et les historiens. Au quinzième siècle appartient la chronique de l'évêque Vincent; mais elle n'a pas l'importance de celle de Jean Duglosz, surnommé Jean Longinus (1415-1480), qui inaugure l'histoire en Pologne. Admis au conseil royal, Duglosz écrit l'histoire de ce conseil et du sénat polonais; il coor-

donne les événements d'après des idées générales; religieux et prêtre, il juge les faits au point de vue moral et chrétien. Quoique comblé des faveurs du roi, il ne le flatte pas, et étant tombé en disgrâce, il ne cessa pas d'être juste et impartial. On s'étonne de le voir, dès cette époque, juger avec une sagacité pénétrante le caractère de sa nation.

« Les nobles polonais aiment par-dessus tout la gloire et la richesse; ils cherchent les périls et méprisent la mort. Ils engagent facilement leur parole, et oublient avec la même facilité leurs promesses. Ils portent envie à leurs égaux et oppriment leurs sujets. Prodigues de leurs paroles et de leurs biens, ils sont fidèles à leur monarque, bienveillants pour les étrangers, et les plus hospitaliers de tous les peuples de la chrétienté.

« Les paysans, enclins à l'ivrognerie, se prennent facilement de querelles, qui finissent toujours par des coups et souvent par des meurtres.

« La manie des nobles est de corriger, non pas eux-mêmes, mais leurs supérieurs. Orgueilleux, grands faiseurs de phrases, véritables héros de théâtre, et je ne parle pas seulement des individus : c'est la manie nationale. Nous sommes niais et légers, nous nous moquons de nos canons et de nos statuts, et, en dépit de Dieu et de la loi, nous nous faisons une situation qui finira par quelque grande catastrophe. »

Le chroniqueur, on le voit, n'est pas seulement un observateur profond, c'est presque un prophète; de plus, c'est un philosophe, un moraliste chrétien; il juge de haut les actions humaines et la marche des événements, les rapportant toujours au grand principe de la vérité morale et de l'action providentielle. Il est remarquable de voir en

Pologne un historien contemporain de Commines et de Machiavel les dépasser de si haut dans la sphère des idées chrétiennes et philosophiques; il n'est pas, comme l'un, admirateur servile du fait accompli et de l'habileté politique, ni, comme l'autre, courtisan tour à tour de la liberté et du despotisme, avec cette détestable maxime que la fin justifie les moyens. Longinus a comme une étincelle du feu sacré de Bossuet, et son livre, que les Polonais comparent à celui de Tite-Live, fait le plus grand honneur à l'écrivain ainsi qu'à la nation.

Longinus était de plus un homme d'action, un diplomate, un prélat distingué; il fonda des églises, des monastères, et enrichit l'Académie de Cracovie. Il avait voyagé en Palestine et été chargé de diverses missions en Prusse, en Hongrie et en Bohême. On a aussi de lui la *Vie de sainte Cunégonde* et celle de *saint Stanislas*.

Buonacorsi était un historien italien qui se retira en Pologne, où le roi Casimir IV lui confia l'éducation de ses enfants, et plusieurs missions à Constantinople. Il a écrit en latin l'*Histoire du roi Vladislas*.

Il existe encore une chronique curieuse du quinzième siècle, la première écrite en polonais, et par un auteur dont le nom est resté inconnu; il est désigné sous le nom de *Janissaire*, parce que, fait prisonnier par les Turcs, il devint janissaire dans les armées du sultan. Il voyagea, avec les troupes turques, dans tout l'Orient, et assista à la prise de Constantinople. Il fait un récit aussi curieux qu'intéressant sur la vie religieuse et militaire des Turcs, leur histoire, leur organisation, leur politique; cet écrivain, fort ignorant en géographie comme en histoire, au point de faire déboucher l'Euphrate dans la mer Noire, et de prendre l'Égypte et le Cathay pour des villes, est pourtant

doué d'un sens très-fin et très-droit; il a surtout observé l'organisation militaire des Turcs, leur tactique, leurs moyens de conquête, et indique la voie à suivre pour les vaincre; c'est un soldat illettré, mais ses idées sont saines et neuves; il dit très-bien que la chevalerie a fait son temps, que le canon est devenu la clef des batailles, que la force des Turcs est dans leur infanterie, fortement organisée et disciplinée, et que si l'on peut la détruire, on aura bon marché de leur puissance; enfin il gourmande l'incurie, la faiblesse des princes chrétiens, et voudrait voir les papes à la tête d'une croisade, pour déloger de Constantinople les ennemis du nom chrétien, ajoutant qu'il indiquera les moyens de les vaincre. Le Janissaire n'avait pas assez d'autorité pour se faire écouter, et l'on comprit trop tard la sagesse de ses conseils.

Les mémoires historiques devinrent alors à la mode en Pologne : c'est le seul pays slave qui possède ce genre, où la petite noblesse se plaisait à raconter ses souvenirs et ses impressions; ces mémoires sont remarquables par la sincérité, la précision et la netteté du style.

Sigismond Ier, *le Grand,* succéda à son frère Alexandre en 1507, et réunit une fois de plus la Pologne à la Lithuanie, dont il était grand-duc héréditaire; son règne a une grande importance, parce qu'on y voit se développer la nouvelle organisation politique qui devait porter un coup fatal à l'œuvre des Jagellons. Ce prince remporta de grandes victoires sur les Russes, les Valaques et les Tartares. Fort et respecté sur ses frontières, il trouvait de grandes difficultés du côté de l'ordre teutonique, dont le grand maître, Albert de Brandebourg, tendait à se rendre indépendant en Prusse, en s'appuyant sur les doctrines protestantes qui avaient prévalu dans toute l'Allemagne du

Nord. Sigismond ne comprit pas qu'en laissant s'élever à ses portes une puissance protestante, il perdrait toute autorité en Prusse, et créerait un ennemi redoutable à la Pologne catholique. Il consentit à la sécularisation de l'ordre teutonique en faveur d'Albert, et la suite des événements a bien prouvé combien cette politique était imprudente et fatale. Le système national des Jagellons en a reçu une mortelle blessure.

En même temps la noblesse polonaise faisait irruption dans le gouvernement intérieur du pays, et y produisait des désordres qui, en se prolongeant, en s'aggravant de plus en plus, devaient aboutir à la ruine de la nation.

Sigismond avait en vue l'anéantissement de la puissance turque; il avait réuni à Léopol une grande et puissante armée de cent cinquante mille hommes, qui pouvait lui porter le dernier coup, lorsqu'au lieu d'agir, le Sénat et la noblesse se mirent à discuter la Constitution de l'État et les affaires publiques. Une *Diète* se forme et expose au roi ses projets, ses griefs, ses systèmes, pour organiser la République. Ce que veut la noblesse, c'est moins le bien de l'État que son propre intérêt, son immixtion dans toutes les affaires, le triomphe d'une caste substitué à la cause populaire. On met de côté le peuple et la bourgeoisie; tout homme d'église doit être noble; le noble seul peut posséder la terre, seul voter les impôts : la royauté n'est pas moins menacée que le peuple par ces tendances oligarchiques.

La Diète présentait un spectacle aussi triste que curieux; la noblesse venait en armes aux réunions, sorte de parlement en plein air où se discutaient, avec toutes les règles de la dialectique ancienne, les questions de droit et de constitution intérieure. L'exemple de Rome et des comices

plébiscitaires présidait à ces réunions calquées sur les souvenirs antiques. La confusion devint telle que le roi fut obligé de dissoudre l'Assemblée, et la noblesse rentra dans ses foyers accompagnée de la malédiction populaire. Cette expédition manquée fut appelée la *Guerre des coqs,* parce qu'elle avait fait beaucoup de bruit pour rien; mais il en resta un malaise intérieur, premier symptôme de cette maladie sociale qui devait tuer la Pologne : l'unité nationale était rompue à jamais. Un biographe du temps a bien saisi ces fâcheuses conséquences : « Les seigneurs du Sénat, dit-il, jaloux les uns des autres, devinrent chefs de parti, et appelèrent à leur aide la petite noblesse, audacieuse, turbulente et sotte; ils s'emparèrent ainsi de la République, et bouleversèrent bientôt les principes. Il n'y eut plus aucun moyen d'organiser un gouvernement régulier, ni d'administrer la justice, ni même de diriger les délibérations d'une Diète. »

Un fait digne de remarque, c'est la part que prirent les Polonais à la propagation de l'imprimerie. Ce fut un Polonais, Adam, qui l'établit à Naples; un autre, nommé Stanislas, qui l'établit à Séville; un troisième, Hencki, qui la fonda à Vienne. Le premier livre gravé sur bois et imprimé à Harlem par Coster en 1440 est l'*Ars moriendi,* écrit en latin par un Polonais, Mathias de Cracovie.

L'Académie de Cracovie rivalisait alors avec les plus célèbres universités de l'Europe. Elle était représentée par des savants illustres; tel fut Grégoire de Sanok, qui y professait, et fut secrétaire du roi Alexandre. Deux siècles avant Bacon, ce savant déclarait la guerre à la scolastique, et indiquait la méthode analytique comme la seule propre aux découvertes de la science. Jean de Glogow, également professeur à Varsovie, faisait des commentaires sur Aris-

tote, et découvrait la phrénologie, science dont on attribue tout l'honneur au docteur Gall ; il décrit la forme de la tête, la sépare en divers compartiments, et indique les organes, les lobes qui, selon lui, correspondent aux divers instincts et facultés; s'il n'est pas d'accord avec Gall, il ne faut pas oublier que le système de ce dernier a été contesté sur bien des points.

Les sciences étaient cultivées avec un grand succès à l'Académie de Cracovie : c'est là que Vitellio inventait l'optique et la loi de la réfraction, qu'il tenait peut-être des Arabes ; c'est là que Brudzewo, auteur d'une théorie du mouvement planétaire, avait pour élèves Martin d'Olkusz, qui eut le premier l'idée de la réforme du calendrier, ainsi que le célèbre Kopernik, né à Thorn (1473) d'une famille polonaise, et que la Pologne revendique à bon droit comme un de ses plus illustres enfants. Kopernik a anéanti le système de Ptolémée, erreur séculaire, fondée sur les apparences, et il a exposé, le premier, le véritable système planétaire.

CHAPITRE II.

Chants et hymnes populaires. — Sigismond-Auguste ; le protestantisme en Pologne. — Le cardinal Hosius. — Influence des jésuites. — Rey. — Jean Kokhanowski et ses deux frères; âge d'or de la littérature polonaise. — Lubelczyk. — Padniewski. — Samborczyk. — Szarzenski. — Iakubowski. — Pszanka. — Orzekowski. — Warcewicki. — Gornicki. — Règne de Bathori. — Jean Zamoyski. — Le *Liberum veto*. — Simonowicz. — Zimorowicz (Jean et Barthélemy). — Gowinski. — Chelkhowski. — Cynerski. — Otfinolski. — Zaborowski. — Khroscinski. — Bardzinski. — Jablonowski. — Twardowski. — Sarbiewski. — Pastorius. — Frédro. — Sobieski. — *Éloquence*. — Skarga.

Il y a un proverbe slave qui dit : « Ce que le rossignol est parmi les oiseaux, le Slave l'est parmi les nations. » Le peuple slave a l'instinct inné de la musique et de la poésie : nulle part la poésie populaire n'a des chants plus nombreux, plus variés et plus gracieux. La Pologne ne le cède à aucun autre pays sous ce rapport, mais ses chants sont des cantiques, des hymnes religieuses dont le recueil mérite l'attention. Les auteurs sont inconnus ; ce sont des moines ou des maîtres d'école; ils célèbrent de préférence les grandes époques religieuses, l'Avent, la Nativité, la Passion, la Résurrection; le culte de la sainte Vierge y tient une large place, et les sentiments y sont rendus avec une délicatesse infinie, un charme incomparable, dans leur douce et tendre naïveté. L'art n'est pour rien dans la composition; la rime même est négligée et remplacée par l'assonance, mais cela n'empêche pas l'inspiration, qui

touche parfois au sublime. Certaines compositions sortent du lyrisme pour toucher au drame, au mystère; les bergers y jouent souvent un rôle, et le peuple a conservé jusqu'à nos jours le goût de ces tableaux religieux où il puise sa foi et son espérance.

Sigismond II Auguste (1548-1572) est le dernier descendant des Jagellons et termine cette illustre dynastie, si populaire en Pologne. Élevé à l'étranger, il savait l'italien, l'espagnol, l'allemand; il parlait bien, avec éloquence, il aimait les arts, les nouveautés, laissait la jeunesse aller étudier en Allemagne et se montrait favorable au protestantisme. Les sectes novatrices commençaient à prendre faveur en Pologne; les opinions les plus hardies s'y faisaient jour; l'unité morale et religieuse était menacée, quand parut un homme illustre, dont l'habileté et l'influence sauvèrent l'Église de Pologne : ce fut Bezdany, plus connu sous le nom de cardinal *Hosius*, et surnommé le *Grand Cardinal.*

Né à Wilna, Hosius fut un des élèves les plus distingués de l'Académie de Cracovie; il alla compléter ses études en Italie, et à son retour il devint secrétaire du roi, puis évêque de Warmie. Profond théologien, très-versé dans les langues, écrivant également bien en latin et en polonais, d'une activité infatigable, il fut bientôt l'homme le plus éminent de la Pologne, et une des lumières de l'Église. Le pape le nomma cardinal, et son légat pour le Concile de Trente. Hosius sentait l'importance de ce Concile pour terminer les querelles religieuses, et fit appel à toutes les sectes pour mettre un terme aux dissidences; ses lumières furent, en effet, d'un grand secours dans les questions délicates qu'eut à traiter cette grande assemblée. De retour en Pologne, il fut appelé à manier

les plus grandes affaires, et suivit les négociations avec plusieurs souverains. Les protestants trouvèrent en lui un redoutable adversaire, et s'il ne put ramener l'unité catholique, il lui donna comme soutien un ordre puissant nouvellement établi, celui des jésuites.

Les jésuites eurent en Pologne une influence considérable; ils y furent à peu près les maîtres pendant deux siècles par la science, par l'éducation, par la prédication; ils disciplinèrent la légèreté polonaise, lui imposèrent par l'austérité de leurs mœurs, par leur zèle pour la pureté de la foi, et provoquèrent un mouvement remarquable d'intelligence; la Pologne eut ainsi au seizième et au dix-septième siècle, son âge d'or littéraire; elle devançait sous ce rapport tous les pays slaves, et ne le cédait à aucun autre pays de l'Europe. Le latin, il est vrai, prenait avec les jésuites une certaine prédominance, mais la langue polonaise n'en fut pas moins cultivée avec soin, et sa fécondité est attestée, comme nous le verrons, par bon nombre d'écrits remarquables.

Nous devons signaler, au seizième siècle, un écrivain ingénieux, prosateur et poëte, Nicolas Rey (1515-1568), qui eut de son temps une grande vogue. Il débuta par des ouvrages de polémique, des livres religieux, une traduction des *Psaumes,* et devint bientôt populaire. Comme poëte, il n'a rien de neuf ni d'original, mais en prose il a quelque rapport avec Montaigne, et son livre *le Miroir de la noblesse* peut donner une idée exacte de l'éducation polonaise, de la vie publique et privée de la nation. Rey a surtout en vue le gentilhomme polonais, qui doit être le type le plus parfait de l'humanité; il passe en revue son existence depuis le berceau jusqu'à la tombe; il indique comment il faut l'élever, l'instruire, le développer, le

marier, lui donner une carrière : il met en œuvre tout ce qu'il a vu, lu et observé ; son sujet est aussi varié que son style.

Le prince des poëtes polonais, au seizième siècle, est Jean Kokhanowski (1530-1584), l'aîné d'une brillante famille de poëtes, car ses trois frères, quoique inférieurs à lui, se sont tous fait un nom dans les lettres : André a traduit l'*Énéide*, Nicolas a fait des *Vers à ses enfants*, Pierre a traduit la *Jérusalem délivrée* et *Roland furieux*.

Jean Kokhanowski, après avoir fait ses premières études dans sa patrie, alla les continuer à l'étranger : il séjourna sept ans en Allemagne, visita l'Italie, où la Renaissance était dans tout son éclat ; puis la France, où il connut Ronsard et sa pléiade, occupés à greffer péniblement le génie français sur l'imitation maladroite de l'antiquité. L'Allemagne ne pouvait offrir aucun modèle à l'écrivain polonais ; en Italie, il s'initia surtout aux modèles antiques, qui convenaient à son goût pur et délicat ; Dante et Aristote ne paraissent pas l'avoir frappé ; Ronsard n'eut heureusement sur lui aucune influence. Tout en se modelant sur les formes sévères de l'antiquité, il voulut être lui-même, et il suivit sa propre inspiration dans le genre lyrique, où il a laissé d'admirables modèles de style. Son ouvrage capital, auquel il a consacré la plus grande partie de sa vie, est la *Traduction des Psaumes de David*. C'est peut-être la plus parfaite qui existe dans toutes les langues ; pénétré de l'esprit de son sujet, animé par la foi religieuse et l'enthousiasme poétique, l'écrivain a lutté avec un rare bonheur contre le texte original et a mis à son service l'art consommé du versificateur : il est à la fois noble et clair dans le style, fier et respectueux dans la marche et l'expression ; les essais du joyeux Marot sont bien loin de

l'œuvre sévère du poëte polonais. Dans le genre profane, ses poésies lyriques le rapprochent de Virgile et d'Ovide; il les suit de près, et souvent même leur emprunte des passages entiers. Mais son inspiration personnelle est bien plus fraîche, plus vraie, quand il laisse parler son cœur, comme dans ses *Thrènes*, ou *Élégies* sur la mort de sa fille : là, tout est simple, gracieux, touchant, et le poëte slave apparaît dans les sentiments du père affligé : on peut en juger par ce passage :

« Ménage d'enfant, toilette de ma pauvre enfant, objets gentils, qui pour moi désormais avez un air funèbre, je ne sais pourquoi je vous regarde : je souffre tant à vous voir! Elle ne s'éveillera plus pour mettre ses mains sur ce vêtement; elle dort d'un long sommeil, d'un sommeil de plomb; elle ne s'éveillera plus! Elle ne demandera plus sa mantille brodée, ses tresses et ses rubans d'or. Ce n'est pas vers un tel lit que ta pauvre mère pensait te conduire un jour; ce n'est pas un pareil trousseau que je te destinais! De ce trousseau, tu n'as pris qu'un linceul. Ton père t'a mis une poignée de terre sous la tête, et dans ce petit cercueil, tu as disparu, toi, mon enfant, avec ta dot et ton trousseau. »

Kokhanowski a fait aussi des *Épigrammes*, des *Épîtres* et des *Satires*, où il s'est écarté d'Horace, son modèle ordinaire : ses satires ressemblent assez à de petits drames. Il a également tenté le drame classique, et a pris son sujet dans un chant de l'*Iliade :* c'est une nouvelle scène de la guerre de Troie, où apparaissent Ulysse, Anténor, Pâris, Ménélas et Cassandre ; il imite Eschyle et Sophocle, et donne au chœur la place principale : l'action est presque nulle, comme l'intérêt : c'est une simple étude sur l'antique.

Auprès de Kokhanowski, tous les autres poëtes pâlissent et s'effacent : beaucoup écrivent en latin, et il est inutile de les tirer de l'oubli; nous ne cherchons ici que ce qui tient une place dans la langue nationale. A ce titre, il faut citer Lubelczyk, qui traduisit aussi les *Psaumes* : c'est la Réforme qui avait mis en vogue ces travaux bibliques. Padniewski fut à la fois poëte, orateur et historien. Samborczyk et Szarzenski sont deux poëtes rivaux d'un vrai talent, auxquels il faut joindre Iakubowski et Trzecieski; avec eux se clôt la liste des poëtes du seizième siècle, qui fut, en Pologne comme ailleurs, une ère de renaissance et de mouvement intellectuel très-remarquable. Il faut aussi rappeler en passant le nom de Pszanka, homme d'esprit qui fonda dans son domaine de Babine la singulière *République de Babine*, société satirique un peu extravagante; elle admettait dans son sein quiconque s'était distingué par quelque insigne folie; elle eut une grande vogue en Pologne, et dura plus d'un siècle; la légèreté polonaise se peint assez bien dans cette bizarre institution.

Dans le genre oratoire, nous trouvons Stanislas Orzekowski, surnommé le *Démosthène polonais* à cause de son *Oraison funèbre* du roi Sigismond Ier; il écrivit aussi les *Annales* de la Pologne sous le règne de Sigismond-Auguste. Les deux Warcewicki se sont fait un nom dans divers genres : l'un, Christian, fut un diplomate habile, un orateur et un historien distingué; l'autre, Stanislas, cultiva les lettres avec goût et succès. Kromer a mérité, par ses écrits historiques, le nom de *Tite-Live polonais*. Gornicki a excellé dans l'histoire et l'éloquence; il était le roi de la tribune polonaise, le *Cicéron* de son pays; sa parole était vive, sa diction pure, sa pensée grande et forte. Jean

Zamoyski compte parmi les personnages les plus remarquables de l'époque : homme d'État, guerrier et savant, il fut un protecteur éclairé des lettres et des arts : il avait étudié en Italie et en France, et il prit une part active aux affaires de l'État. Il fit partie de l'ambassade chargée d'apporter au duc d'Anjou (Henri III) l'acte de son élection au trône de Pologne; il contribua ensuite à l'élection d'Étienne Bathori, dont il devint le grand chancelier. Ayant épousé la nièce du roi, il pouvait devenir à son tour roi de Pologne, mais il refusa pour faire donner la couronne à Sigismond III.

Sigismond-Auguste mourut en 1572 sans héritiers : ce prince eut ses dernières années attristées par de sombres prévisions sur l'avenir de la Pologne. Les mêmes inquiétudes agitaient le grand poëte Kokhanowski; on en voit l'expression dans son meilleur ouvrage en prose, *la Prophétie, ou les Augures*, où cet écrivain, si joyeux dans la jeunesse, devient pour son pays un prophète de malheurs; il voyait des causes de divisions, des symptômes d'anarchie. Il se rappelait que, dans une salle du château de Posen, se trouvaient les portraits de tous les rois de Pologne, et qu'après celui de Sigismond, il n'y avait plus de place disponible : or un jour on trouva sur la muraille cette inscription fatidique : *Hic regnum mutabitur*.

Après la mort du dernier des Jagellons, la couronne fut offerte par la Diète à Henri de Valois, avec un pouvoir restreint par les *Pacta conventa*. On sait comment le règne de ce prince se termina par une fuite. La mort de son frère lui donnait le trône de France, et il le préférait à celui de la Pologne.

Étienne Bathori, duc de Transylvanie, fut appelé au trône, à condition d'épouser la fille du dernier Jagellon :

il dut son élection à la division des partis, chacun espérant s'en faire un instrument : il les ménagea tous pour arriver au trône; puis, maître du pouvoir, il démasqua une politique personnelle, très-nette, très-décidée : il voulait réduire la puissance du grand-duc de Moscovie, de ce *terrible* Ivan, qui depuis longues années terrifiait la Russie par ses atroces cruautés. Trois campagnes heureuses forcèrent Ivan IV à conclure une paix humiliante; par le traité de Wilna, il abandonna à la Pologne toute la Livonie, cent villes et quatre-vingts forteresses.

Bathori méditait de grands projets politiques dont le but était de faire de la Pologne l'arbitre de l'Europe du nord et le champion du catholicisme contre les sectes protestantes; il s'entendait dans ce but avec le pape Sixte-Quint, dont le génie profond savait concevoir aussi bien qu'agir. Le plan était de chasser les Turcs de l'Europe, de réunir à la Pologne tous les pays slaves du Danube, d'isoler la Russie de la Baltique, et de faire triompher le catholicisme dans ses États; l'ordre des jésuites devait suffire à cette dernière tâche, par son puissant esprit de prosélytisme et son influence dans l'éducation : l'Académie de Kœnigsberg, celle de Wilna, de nombreux colléges établis en Lithuanie, en Livonie, en Prusse, furent des moyens efficaces pour atteindre le but proposé. Mais la mort surprit ce prince avant qu'il pût arriver à l'exécution de ses grands desseins, et le prince de Suède, Sigismond, qui fut mis à sa place, fut entraîné par d'autres intérêts.

L'élection de Sigismond III Wasa fut faite, non par la Diète seule, comme c'était l'usage, mais par toute la noblesse réunie, tous les hommes libres faisant ainsi acte de souveraineté. Cette innovation fatale fut due à l'ambition de Jean Zamoyski, désireux de se rendre populaire en

flattant ainsi l'orgueil de cette démocratie nobiliaire. Zamoyski était riche, savant, habile et courageux; mais il appartenait à la petite noblesse, et il était poussé par sa haine contre le Sénat et les grandes familles. En réclamant ainsi le droit d'élection pour la noblesse entière, il faisait dévier la Constitution polonaise vers l'anarchie; les Diètes étaient débordées par une foule ignorante, turbulente, livrée aux meneurs et aux ambitieux; Zamoyski fit décider l'élection du prince royal de Suède, qui était jeune, espérant gouverner sous son nom.

Il faut signaler, comme un des vices radicaux de la Constitution polonaise, et une des causes principales de l'anarchie qui agitait habituellement la Diète, le droit singulier connu sous le nom de *Liberum veto :* chaque nonce ou député pouvait, par son vote, arrêter et rendre nulles les décisions de l'Assemblée; il fallait l'unanimité pour consacrer un vote : en sorte que le caprice, l'arbitraire, l'opinion plus ou moins absurde d'un membre pouvait paralyser l'action du gouvernement tout entier. Une telle loi était bien faite pour perpétuer l'anarchie, et tuer une nation entière[1].

La vitalité de la Pologne résista pendant le dix-septième siècle aux causes de décadence que renfermait sa constitution intérieure : elle lutta avec avantage contre la Suède, qui lui disputait la Livonie; elle balança la fortune de la Russie, son ennemie séculaire, et ses armées prirent même

[1] Le *veto* des assemblées délibérantes était une ancienne coutume slave, un point de droit reconnu; mais on le corrigeait par la violence en forçant l'opposant à voter à coups de bâton. On sait que le jury anglais ainsi que les élections papales exigent aussi l'unanimité des suffrages. Le premier usage du *veto* fut fait sous Jean-Casimir, par un nonce nommé Sicinski, dans une réunion de la Diète, qui se dispersa sur cette parole.

Moscou en 1611; sa domination s'étendit jusqu'à Smolensk, Tchernigow et Novogorod. Mais dans la seconde moitié du dix-septième siècle, sa puissance commença à décroître, et le dix-huitième siècle compléta sa ruine.

Revenons à la littérature, dont les progrès et la décadence suivirent le sort politique de la nation.

Simon Simonowicz (1558-1629), plus connu sous son nom latinisé de Simonides, est le poëte le plus remarquable de cette période. Homme du peuple, il fut anobli pour ses ouvrages et reçut le nom nouveau de Bendonski. Ses *Eglogues* latines ont été louées par Juste-Lipse et Angelo Durini, qui le placent au premier rang parmi les modernes latinisants; mais ses *Églogues* polonaises sont importantes; il créa ce genre dans sa patrie et y est resté au premier rang; bien plus, les critiques polonais ne lui connaissent point de rival en aucun pays, sauf Théocrite, et le préfèrent à Virgile. Il imita d'abord les anciens; puis, se livrant à sa propre inspiration, il donna à ses pastorales un cachet national, une forme naïve, populaire, dramatique, qui en font des morceaux achevés. Les plus remarquables sont : les *Épouseurs*, les *Moissonneurs* et la *Peste des bestiaux*. Ses *Rondeaux polonais* ont eu aussi une assez grande vogue.

Simon Zimorowicz (1605), né à Lemberg, composa ses poésies en langue russienne, ancien dialecte slave qui tient le milieu entre le polonais et le russe; il chanta aussi des scènes pastorales et populaires avec une grâce charmante, dans ses *Roxolanes*, ses *Dames Ruskes* et ses *Rondeaux*, supérieurs par la gaieté et le naturel à ceux de Simonides.

Son frère, Barthélemi Zimorowicz, est auteur d'un poëme héroïque sur la *Guerre des Turcs*.

La *Pastorale* a encore été cultivée par Gowinski (1695) et par Chelkhowski. L'*Élégie* a eu ses succès avec Cynerski (1650).

Les traducteurs abondent dans ce siècle où tous les peuples échangent leurs richesses, et où l'on s'approprie aisément celles de l'antiquité. Otfinolski traduit en polonais Ovide et Virgile. Zaborowski donne aussi une traduction d'Ovide considérée comme classique. Khroscinski à son tour traduit Ovide et Lucain. Bardzinski traduit Lucain et Sénèque le Tragique. Jablonowski traduit Ésope, la Fontaine et le *Télémaque*. Lubomirski traduit Guarini de l'italien, tout en composant des poésies latines et polonaises.

Un des poëtes les plus féconds est Samuel Twardowski (1660), qui réussit dans plusieurs genres : poésies diverses, odes, poëmes, entre autres *Vladislas IV, Daphné changée en laurier*, la *Guerre domestique*, etc.

Les jésuites ont partout cultivé avec succès la poésie latine : nous trouvons parmi eux en Pologne un *Horace polonais*, comme on l'a surnommé, Casimir Sarbiewski (1595), que le pape Urbain VIII couronna à Rome, en le chargeant de reviser les hymnes du Bréviaire ; il a composé en latin des *Odes*, des *Épodes*, des *Dithyrambes*, des *Épigrammes*, des *Poésies diverses*, et un poëme national, la *Lechiade*, en douze chants. Le sentiment religieux domine dans tous ces poëmes, écrits avec goût et élégance, sauf quelques incorrections relevées par la critique.

L'histoire a été cultivée en latin par Joachim Pastorius (1670), historiographe de Sigismond III. On lui doit un *Abrégé de l'histoire polonaise*, et une *Histoire de la Pologne* depuis Vladislas IV jusqu'en 1651.

Maximilien Frédro (1679) a aussi une certaine réputation comme historien et philosophe. Les Polonais l'ont surnommé leur *Tacite*. Il était palatin de Podolie.

Jacques Sobieski (1648), père du grand roi de ce nom, et surnommé le *Bouclier de la liberté polonaise*, à cause de sa valeur dans les combats et de son éloquence dans les diètes, a écrit en latin un *Commentaire* de la guerre contre les Turcs terminée par la paix de Choczim.

L'éloquence fleurit en Pologne à une époque où elle était à peine cultivée dans les autres parties de l'Europe. Le talent de la parole était comme inné dans la nation; il fut singulièrement favorisé par la liberté de discussion dans les diètes, par l'étude des orateurs anciens que l'on prenait volontiers pour modèles, par la tendance démocratique des institutions. La parole était, pour les partis, un moyen de domination et de triomphe.

La prédication chrétienne ne resta pas en arrière de l'éloquence parlementaire; elle la dépassa même, parce qu'elle était l'interprète de vérités plus hautes, et qu'elle servait le patriotisme ainsi que la religion. Nous en trouvons un illustre représentant dans Pierre Skarga, que l'on peut sans trop de désavantage comparer à Bossuet et à Bridaine, et qui est à la fois un patriote et un docteur de l'Église. Il a touché à divers genres, sermons, homélies, histoire, écrits dogmatiques : partout il est noble, précis, éloquent, tout en sachant se mettre à la portée de tous. Ses *Sermons sur les sept sacrements* sont admirables de raisonnement et parfois de forme.

Dans son ouvrage sur l'*Unité de l'Église*, le patriotisme se fait jour à côté de la dialectique. Tout en combattant l'hérésie, il insiste sur les avantages de l'unité religieuse pour le bien spirituel et matériel du peuple.

Mais nulle part ce patriotisme n'est plus vif, plus intense, plus éloquent que dans ses discours politiques, où abondent les vues élevées, les conseils pressants, les pressenti-

ments prophétiques; c'est là que Skarga a déployé tout son génie. Si la Pologne eût écouté cet éloquent apôtre, elle n'eût pas compromis son avenir. Souvent méconnu, insulté, calomnié, persécuté par ses adversaires, il ne se décourageait jamais; dédaigneux des obstacles, bravant la malveillance, il marchait droit au but, en homme convaincu, en patriote courageux et dévoué, dévoilant le mal, les abus, les crimes, sans jamais attaquer les personnes. *Dieu et la patrie*, il avait mis dans ces mots toute son âme, et il disait avec le prophète : « Si je t'oublie, ô ma patrie, que j'oublie l'usage de ma droite; que ma langue desséchée reste collée à mes lèvres, si je t'oublie, ô ma patrie, et si je ne te mets au-dessus de toutes mes joies! » Ainsi il parlait aux membres de la Diète, qui l'écoutaient avec des murmures, parce qu'ils mettaient presque tous l'intérêt personnel au-dessus de la patrie. Prenant en main la cause du peuple polonais opprimé, Skarga ajoutait : « Et ces sueurs, et ce sang de nos paysans qui ne cessent de couler, et dont toute la terre est devenue moite et rouge, quel épouvantable avenir préparent-ils à ce royaume!... Ces paysans sont votre prochain; ils sont Polonais comme vous; ils parlent la même langue, et sont enfants d'une même patrie. Jadis les chrétiens donnaient la liberté à leurs esclaves baptisés devenus leurs frères en Jésus-Christ; et vous, vous osez retenir en esclavage des chrétiens vos compatriotes! »

Skarga va plus loin, il a pénétré les maux de la société, il connaît le ver qui la ronge, il prévoit l'avenir, et prédit les malheurs futurs de la nation, comme les prophètes de l'Ancien Testament. Voyez si le sort de la Pologne n'est pas tout entier dans ces sombres paroles : « Sur les traces de vos discordes viendra le despotisme étranger qui englou-

tira toutes vos libertés; ces libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité et la risée du monde; car vos enfants avec leurs propriétés, avec leurs familles, expireront dans la misère entre les mains de l'ennemi qui les haïra.

« Votre patrie, jadis mère de tant de nations, pleurera son long veuvage, méprisée et honnie par vos ennemis.

« Votre langue, la seule parmi les langues slaves choisie et adoptée par la liberté, vous la verrez détruite; et votre race, vous la verrez dégénérée, et les restes de cette race s'en iront dispersés par le monde, et vous serez condamnés à subir une métamorphose horrible, à prendre les mœurs et les habitudes d'un peuple qui vous hait et qui vous méprise!

« Vous n'aurez plus de roi de votre nation; vous n'aurez plus le droit de vous en choisir un; vous n'aurez plus de royaume, vous n'aurez plus de patrie! Exilés, pauvres, misérables, vagabonds, on vous repoussera du sein de ces royaumes qui recherchent maintenant votre alliance!

« Vous servirez vos ennemis dans la faim, dans la soif, dans la nécessité, dans la pauvreté, parce que vous n'avez pas voulu servir le Dieu de vos pères dans la joie et dans l'abondance, et qu'au sein de votre bonheur vous avez méprisé votre monarque, votre prêtre, vos lois et vos magistrats, en vous retranchant derrière vos libertés infernales! »

La fin de ce discours n'est pas seulement éloquente, elle est sublime comme un fragment, un écho de Jérémie.

« Qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit le malheur des enfants de ma patrie? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux! et tu pleures

tes fils, et tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te trahissent et te repoussent; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et sans trouver de bercail. Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi; le glaive se dresse devant nous; la misère nous attend au dehors, et cependant le Seigneur dit : — Allez, allez toujours! — Mais où irons-nous, Seigneur? — Allez mourir, ceux qui doivent mourir; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir! »

Si l'éloquence humaine et chrétienne n'est pas là dans toute sa splendeur, on ne la trouvera nulle part. Il avait prédit la décadence de la Pologne; elle commence bientôt après lui.

CHAPITRE III.

La Pologne au dix-septième et au dix-huitième siècle. — Décadence politique et littéraire. — Règne de Jean Sobieski. — Pasek : ses *Mémoires*. — Kordecki. — Konarski. — Stanislas Leczinski. — *Confédération de Bar* : son influence patriotique et littéraire. — Le P. Marc : sa poésie prophétique. — L'éducation en Pologne. — Règne de Stanislas-Auguste Poniatowski. — Les partages de la Pologne. — Konarski. — Naruszewiez. — Czacki. — Piramowicz. — Jablonowski. — Krazicki. — Trembecki. — Dispersion des jésuites. — L'Université polonaise. — Kniaznin. — Zablocki. — Karpinski. — Élisabeth Druzbacka. — Françoise Radziwill. — Rzewuski. — Les trois Potocki.

Le traité de Westphalie porta un coup fatal à ce pays; on chercha à y balancer les intérêts des peuples de l'Europe, à fixer des limites, à désintéresser les consciences; au fond on ne termina rien, et les guerres d'intérêt, de race recommencèrent bientôt. La Pologne, qui n'y prit aucune part, resta seule, sans alliés, sans avantages; on l'oublie en attendant que l'on consomme sa ruine. La Russie grandit, la Prusse se développe et empiète sur ses voisins; l'Autriche se fait complice d'une politique qui ne connaît d'autre droit que sa force. Frédéric le Grand tourne en ridicule les malheurs de la Pologne, et Voltaire envoie ses félicitations au roi de Prusse ainsi qu'à Catherine II, pour avoir démembré ce royaume.

La décadence de la Pologne, en politique comme en littérature, est sensible dans la seconde moitié du dix-septième siècle. En 1657, elle perd la Prusse ducale reconnue indépendante. La guerre contre la Suède, terminée

en 1660 par le traité d'Oliva, oblige Jean Casimir à renoncer à la Suède, à la Livonie et à l'Esthonie. En 1667, par le traité d'Androssowo, elle abandonne à la Russie les palatinats de Smolensk, de Tchernigow, Kiew et l'Ukraine.

La Pologne eut pourtant à sa tête, à cette époque, un grand homme, un héros, qui eût pu la sauver, si l'anarchie intérieure, l'opposition des diètes n'eussent été un obstacle : c'était Jean Sobieski, le sauveur de la chrétienté contre les Turcs. Il avait servi avec gloire et courage sous le règne de Jean Casimir. Devenu grand maréchal, puis grand hetman, il commença contre les Turcs cette série de campagnes merveilleuses, qu'il compléta en délivrant Vienne assiégée par Kara-Mustapha (1683). Sous le court règne de Michel-Coribut Wisniowiecki, il se vit méconnu malgré ses victoires et accusé de trahison, ce qui ne l'empêcha pas d'être élu roi à sa place. Il fit de grands efforts pour calmer les divisions intestines, sans cesse renaissantes, et qui se glissaient jusque dans sa famille. La violence était telle que le sang coula jusque dans la Diète, devenue un camp armé, une arène plutôt qu'une assemblée délibérante.

A la mort de Sobieski, la couronne fut disputée par deux compétiteurs, Auguste II et Stanislas Leczinski, ce qui amena l'intervention de la Russie et de la Suède. Charles XII occupa la Pologne, mit Stanislas sur le trône, et alla briser sa fortune à Pultawa contre le génie de Pierre le Grand, qui rendit le trône à Auguste. Tant de convulsions préparaient la ruine définitive du royaume.

Que devenait la littérature au milieu de ce chaos? Elle s'oubliait elle-même, et ne vivait plus que d'une vie étrangère au peuple. La France avait ce privilége d'étendre sur toute l'Europe l'influence et l'imitation de son génie. La

Pologne n'échappa pas à cette mode qui était celle du bon ton et du bon goût. La noblesse et la cour ne lisaient plus que les ouvrages français. Le *Cid* de Corneille fut traduit et joué sur le théâtre de Varsovie. Les Français avaient envahi la cour et la ville; ils y étaient comme chez eux; ils avaient le pas sur les Polonais.

C'est ce qu'affirme le chevalier Pasek, auteur de *Mémoires* curieux, que l'on peut consulter comme monument historique et comme œuvre d'art. Ce gentilhomme a le style prime-sautier, le récit vif et amusant de Brantôme, la désinvolture militaire de Montluc; il se raconte à lui-même ses aventures et ses expéditions, sans se préoccuper s'il aura un lecteur : c'est merveille de voir ces prouesses, ces duels, ces assauts, ces grands combats de cavalerie où excellait le noble polonais, ces luttes héroïques contre les Russes, les Prussiens, les Suédois, les Transylvaniens : on se croirait en plein roman. La prose française n'a rien de plus vif, de plus léger, de plus classique en même temps, que ces récits d'un écrivain slave, qui porte au plus haut degré le cachet national. C'est là qu'il faut voir la description d'une diète d'élection royale, celle de Wisniowiecki, dont il fut témoin oculaire : toute la Pologne y arrive en armes; les candidatures se croisent, se disputent; la confusion est à son comble; on crie, on proteste; on crie *Vive le roi!* et l'on ne sait pas quel roi! Un gentilhomme répond à un vote par un coup de pistolet : cela s'appelle la liberté polonaise; et Michel, qui ne s'y attendait pas, est proclamé roi, et l'on se dit que l'élection a été inspirée par Dieu. Les Polonais avaient fondé le pouvoir sur l'*enthousiasme;* quant à la *raison,* elle devenait ce qu'elle pouvait.

Les *Mémoires* de Kordecki nous présentent un autre tableau; celui-là est grave, religieux, héroïque; il peint

la résistance qu'opposa à une armée suédoise une petite place située sur une montagne appelée *Iasna-Gora;* ce fort, qui renfermait un couvent, était défendu par quatre cents hommes, dont soixante-huit moines, qui furent l'âme de la résistance; il repoussa tous les assauts d'une armée de huit mille hommes, et obligea l'ennemi à lever le siége. Or, ce fut Kordecki, le prieur du couvent, qui organisa et soutint jusqu'au bout, avec un héroïsme invincible, cette lutte d'une poignée d'hommes contre une armée entière, et son récit est aussi simple que son âme était grande : c'est comme un épisode d'épopée.

Il y eut en Pologne au dix-huitième siècle une tentative de résurrection littéraire, faite par un noble polonais, membre de la Congrégation piariste; c'était Stanislas Konarski (1700-1775). Les piaristes étaient institués pour donner l'instruction gratuite aux enfants pauvres. Ils agissaient sur la vie publique et la vie de famille. Konarski, après avoir voyagé en France et en Italie, servit le parti de Stanislas Leczinski, revint en Pologne pour se vouer entièrement à l'éducation de la jeunesse. Il fonda le célèbre *Collége des nobles,* et composa des ouvrages remarquables, la *Vraie Méthode de l'éloquence*, la *Manière d'organiser les conseils de la République* et le *Veto.* Dans ce dernier ouvrage il cherchait à remédier aux abus de cette institution, en modifiant l'article de la Constitution dont chacun reconnaissait le danger. Il parvint à émouvoir l'opinion dans le sens de ses idées; mais le vice n'était plus seulement dans la forme, il était dans les mœurs du pays, qu'il eût fallu réformer pour opérer son salut. Konarski arrivait trop tard : le mal était trop grave et ne pouvait se guérir.

Le roi Stanislas Leczinski (1682-1765), deux fois appelé au trône de Pologne et deux fois renversé, Stanislas, dont

la fille Marie épousa Louis XV, employa ses loisirs, dans son duché de Lorraine, à cultiver les arts et les lettres. Il y fonda une Académie qui lui décerna le nom de *Bienfaisant,* que lui a confirmé l'histoire. Ses œuvres de philosophie, de politique et de morale, écrites en polonais et en français, le classent parmi les écrivains de sa nation.

« Jusqu'au seizième siècle, tous les pays slaves avaient leurs poëtes, et des poëtes nationaux. Ces poëtes, chez les Slaves du Danube, portaient un caractère pour ainsi dire officiel; ils ressemblaient aux rhapsodes de l'époque des homérides. Chez les Cosaques, les poëtes suivaient leurs chefs, chantaient leurs exploits : c'étaient de vrais bardes. Chez d'autres Slaves, s'il y avait peu de poëtes officiellement reconnus comme tels par la population, presque chaque individu, dans un moment d'inspiration lyrique, composait sa chanson, quelquefois une strophe ou un vers : la population en conservait le souvenir; peu à peu il s'en est formé un vaste recueil, qui n'a pas cette suite épique que nous trouvons chez les Serbes, ni la régularité des poëmes cosaques, mais qui n'en est pas moins intéressant à cause de la spontanéité de la composition, ainsi que par la naïveté et la sérénité de l'expression[1]. »

Le goût de la littérature devient très-vif en Pologne vers la fin du quatorzième siècle : des centres littéraires se forment partout; l'imprimerie vient prêter son concours à ce mouvement intellectuel.

Mais la véritable inspiration nationale se trouve ailleurs; il faut la chercher dans le peuple, dans les chants spontanés, qui sont l'expression de la pensée générale, et qui sont restés dans la mémoire populaire. Ainsi, quand la

[1] MICKIEWITCZ, *les Slaves, Histoire et littérature,* t. II, p. 46.

Confédération de Bar, formée en 1708, réunit les patriotes polonais contre l'oppression de Catherine II, et les souleva contre les Russes, la poésie se pénétra de cet élan national : un simple paysan, connu sous le nom de Wernyhora, composa un chant, une prophétie qui fut bientôt dans toutes les bouches, et qui est restée comme une page sibylline; le peuple la consultait dans tous les dangers et les crises qui venaient fondre sur lui.

La Confédération de Bar eut pour inspirateur, pour héros, un simple moine, un carme, le père Marc, qui fut pris par la Russie au milieu de la lutte, et condamné à mort; mais sa réputation de sainteté, la grandeur de son caractère, imposèrent aux soldats russes, qui se refusèrent à l'exécution et favorisèrent sa fuite. Le père Marc était aussi un poëte, un *vates* dans le sens antique de l'inspiration; la pièce de vers qu'on a conservée de lui est moins un chant qu'une prophétie, d'un style grave et simple, pleine de mystère et d'énigmes; les destinées de la Pologne y sont annoncées avec une sorte de prescience surnaturelle; il faut noter que ce qui suit était composé plusieurs années avant le premier partage du pays.

« Ton sceptre, ô Pologne, ne poussera pas de fleurs tant que tu ne t'en serviras pas comme d'une lance; mais du moment que tu agiras avec, tu feras trembler l'hérésie, le schisme et le paganisme...

» Alors le pèlerin accomplira son grand vœu auprès d'un tombeau; alors le grand chasseur laissera échapper pour toujours sa proie; alors l'esclave deviendra libre sans payer sa rançon; le coq (la France) changera de peau comme un serpent; les siècles recommenceront leur course vers l'éternité. Mais, ô Pologne, tu dois d'abord tomber en poussière; comme l'oiseau du soleil, tu renaîtras de

tes cendres, et ton esprit deviendra la lumière, l'ornement de l'Europe! »

Cette idée d'une Pologne vaincue, dispersée, subissant le martyre, pour renaître et se transfigurer, ce symbolisme chrétien de la nation, qui est en germe dans ce fragment du père Marc, se développera dans la suite, et servira de base à toute la nouvelle littérature polonaise. Nous la retrouverons mainte fois dans la suite de cette étude. La même pensée est reproduite dans un chant guerrier qui date aussi de la Confédération de Bar :

« La gloire est mon œuvre; je marche toujours, et même si je tombe mort, je continue la marche, parce que, à travers la mort, je cherche le repos pour mon âme. Le sang même que nous perdrons restaurera les forces de la patrie : ce sang s'unira à celui de notre Sauveur. »

Ce qui frappe dans ces poésies populaires, c'est le sentiment religieux, profond et dévoué, uni au sentiment patriotique. Le peuple martyr se peint tout entier dans ces paroles.

Mais la littérature savante, celle des classes élevées, était tout à fait en dehors de ce courant d'idées : la séparation entre le peuple et la noblesse ne fut nulle part plus profonde qu'en Pologne et en Russie. Le peuple vivait de sa vie propre, nationale; il consolait sa misère et son ignorance par la vie de famille, par le sentiment religieux, par quelques légendes, quelques chants répétés de siècle en siècle. La noblesse, méprisant cet ordre d'idées, trop peu brillant pour elle, allait chercher au dehors des langues, des livres, des systèmes plus en harmonie avec ses goûts et ses besoins : elle restait slave le moins possible, pour devenir *européenne,* selon une expression consacrée chez elle. L'éducation de la noblesse polonaise était ou allemande ou

française. Un précepteur allemand ou français était placé auprès des enfants dès leur bas âge; ils apprenaient à parler, à penser, à vivre dans un élément étranger; ils étaient le moins possible de leur pays; il se formait ainsi entre eux et le peuple une séparation profonde, funeste dans ses effets et ses résultats : tous les pays slaves ont souffert profondément de cette scission des classes, de cette invasion exotique; aussi font-ils aujourd'hui tous leurs efforts pour remonter le courant et retrouver les sources de leur existence nationale.

Qu'était-ce que ce célèbre et malheureux prince Stanislas-Auguste Poniatowski, devenu roi de Pologne par la faveur et la volonté de Catherine II de Russie? C'était un brillant courtisan, un élève des salons de Paris et de Versailles, un ami des philosophes français, un habitué du cercle de madame Geoffrin où brillait le frivole Fontenelle. Ambassadeur de Pologne à Saint-Pétersbourg, il plut à la tsarine, devint son idole, sa créature, l'exécuteur de sa politique dans un pays dont elle méditait le morcellement. L'anarchie au dedans, les intrigues politiques au dehors, la faiblesse, l'inconsistance du roi favorisèrent les visées ambitieuses de la Russie, et aboutirent à ce double partage, le premier en 1772, le second en 1793, qui livra la Pologne comme une proie à ses trois voisins, aussi ambitieux qu'impitoyables. La Russie, la Prusse et l'Autriche prirent chacune un lambeau de ce malheureux pays, que ne purent sauver ni les patriotes de la Confédération de Bar, ni l'héroïsme brillant de Kosciusko. Stanislas, réduit à abdiquer, vécut tristement d'une pension que lui faisaient les puissances spoliatrices.

Et cependant, ce malheureux prince, plus coupable par faiblesse que par mauvaise intention, avait été un moment

populaire en Pologne. Un attentat contre sa vie avait ravivé pour lui l'affection de la nation, et réuni tous les partis autour de son trône. Il en profita pour essayer de reconstituer la Pologne, la relever, la policer et l'instruire. Il fit dans ce sens d'heureux efforts; il groupa autour de lui des savants, des littérateurs, des artistes; on fit de grands et utiles travaux, des canaux, des manufactures; on construisit des châteaux, des palais; un évêque fit don à l'État d'une magnifique bibliothèque, rassemblée à ses frais, et comptant deux cent mille ouvrages; les écrivains furent encouragés, et reçurent des pensions; la prospérité matérielle se développa largement, et l'instruction fit de grands progrès : l'activité littéraire de cette période fut aussi brillante que féconde, et nous allons en citer les principaux représentants.

Une des places les plus honorables revient à Stanislas Konarski (1700-1775), savant jurisconsulte, publiciste et poëte, que l'on regarde comme le restaurateur des lettres en Pologne. Il consacra ses efforts à l'établissement des écoles, fit revivre les anciens écrivains, composa des traités d'éloquence, et des poésies qui ne sont pas sans mérite.

Adam-Stanislas Naruszewicz (1733-1795), évêque de Luck, fort aimé du roi Poniatowski, entra pleinement dans les vues de ce prince pour la restauration des lettres, et commença, sous son inspiration, une *Histoire de la nation polonaise*, dont il composa dix-sept volumes : elle s'arrête à l'année 1386. Le style en est pur, élégant, la narration ferme et mesurée. Ses qualités d'écrivain sont encore plus remarquables dans son *Histoire du palatin de Vilna Jean-Charles Chodkiewicz*. Son *Histoire* ancienne et moderne de la Crimée est aussi un bon ouvrage, qui dénote de patientes recherches; enfin il a laissé une excellente tra-

duction de Tacite. Naruszewicz s'est fait aussi une renommée comme poëte : ses *Poésies lyriques*, ses *Fables*, ses *Églogues*, ses *Épîtres*, ne prouvent pas sans doute une imagination puissante, une invention originale, mais elles se font estimer par la grâce et l'élégance de la diction; on peut en dire autant de ses traductions des odes d'Horace et d'Anacréon. Quant à ses tragédies, on y sent l'effort et la recherche, en même temps que la négligence.

Thaddée Czacki (1765-1813) avait entrepris la continuation de l'*Histoire de la nation polonaise* de Naruszewicz, lorsque la mort l'enleva à ce travail; mais il a d'autres titres à notre attention. Privé de ses biens sous Catherine II, réintégré sous Paul Ier, il devint sous Alexandre inspecteur des écoles, et créa à Krzemieniec, en 1803, un *Gymnase* d'instruction supérieure auquel il attacha les professeurs les plus distingués; il dota la même ville d'un observatoire, d'un jardin botanique et de diverses fondations utiles. Tout dévoué à l'éducation, il créa en Pologne plus de deux cents écoles primaires, et des établissements pour les arts, les sciences, l'agriculture, le commerce : c'est ce qui l'a fait surnommer le *Franklin polonais*. Ses ouvrages sur l'éducation ont été très-utiles à son pays, et il a laissé un livre remarquable, l'*Essai historique et philosophique sur les lois de la Lithuanie et de la Pologne*, qui est une véritable encyclopédie pour la science historique du pays.

Piramowicz (1731-1801) est un critique fort estimé en Pologne pour son *Dictionnaire de l'antiquité* et son *Traité de l'éloquence*.

La famille Jablonowski mérite une place honorable dans l'histoire littéraire de la Pologne, à côté de son illustration politique; la mère du roi Stanislas était de cette famille. Jean Stanislas Jablonowski, palatin de la Russie Rouge,

fut un amateur éclairé des lettres, qu'il cultivait avec succès : il traduisit le *Télémaque* en vers polonais. Joseph-Alexandre Jablonowski a laissé divers ouvrages en prose et en vers; il était membre de l'Académie des inscriptions de Paris, et fonda à Leipzig une société d'histoire, dite *Jablonovienne*, qui existe encore de nos jours; il mit sa gloire à protéger les lettres.

Le comte Krazicki (1731-1801), prince-évêque de Warmie, puis archevêque de Gnesne, est supérieur à Naruszewicz par la verve et l'esprit, aussi bien que par la vivacité et l'originalité du style. Homme d'esprit avant tout, on l'a souvent comparé à Voltaire, avec lequel il vécut à Potsdam auprès du grand Frédéric, car il s'était retiré en Prusse après le premier partage de la Pologne. Cette intimité avec le prince et le poëte incrédules doit nous faire soupçonner que Krasicki n'avait guère les vertus de son état; en effet, c'était plutôt un bel esprit de salon, un homme du monde qu'un homme d'église, et ses plaisanteries satiriques sur les moines et les prêtres, dans sa *Guerre des Moines* et son *Anti monomachie*, œuvres inspirées par Frédéric, prouvent qu'il ne prenait pas au sérieux les vertus sacerdotales. Son élément était le rire, le comique; il y excellait, et sa verve facile était intarissable; il l'a encore épanchée dans un poëme héroï-comique en dix chants, la *Mickéide*, où il raconte les aventures bizarres du roi Popiel mangé par les rats. Un jour pourtant, le gai prélat entonna la trompette épique, et chanta la *Guerre de Choczim*, donnant ainsi à la Pologne sa première tentative d'épopée; l'inspiration n'en est pas bien haute; ni l'homme ni le siècle n'avaient le génie qui a produit Homère; la *Henriade* en est une autre preuve; la *Guerre des Moines* était mieux le fait du léger et facile écrivain, et ses *Satires*, d'une verve piquante, d'un

esprit preste et dégagé, prouvent que là était son véritable élément. Ses fables ont été traduites en français.

Michel Trembecki (-1812) est peut-être l'écrivain le plus parfait de la Pologne, mais il n'a rien de national dans la pensée, rien de polonais dans l'inspiration : c'est le type du littérateur cosmopolite, habile à s'approprier par l'étude les idées et la forme des autres pays. Il connaissait à fond la littérature latine, parlait et écrivait facilement le français, et prenait partout, sans distinction, les sujets de ses œuvres. Il avait beaucoup voyagé, connu la cour de Versailles et fréquenté la noblesse française; il admirait Voltaire, chantait l'impératrice Catherine, et s'attacha à la personne du roi Stanislas-Auguste, en qui il voyait une grandeur idéale. C'était un courtisan de profession autant qu'un poëte de métier, mais un esprit large, d'une facilité étonnante, un écrivain plein de mouvement, de coloris, d'imagination. Il a fait des *Odes*, des *Épîtres*, des *Fables*, des traductions, dont le style ferme, élégant, achevé, rappelle les beautés antiques; c'est un classique pour la perfection de la forme, un écrivain excellent, à qui il ne manque que d'être de son pays, et de représenter l'esprit slave et polonais. Trembecki est l'*Horace* du règne de Stanislas-Auguste.

Trembecki était ami des jésuites, et composa une élégie touchante sur la chute de cet ordre, qui fut supprimé en Pologne à la suite du démembrement de 1772. On employa les dépouilles des jésuites à fonder des écoles pour remplir les vides qu'ils laissaient dans l'éducation publique; l'enseignement fut confié à une *Université* dirigeante, dont l'esprit philosophique avait une tendance irréligieuse : les livres, les systèmes d'enseignement venaient de l'étranger; tout y était confus, sans but arrêté, sans méthode, sans

esprit national ; on ne parlait que de progrès, de réformes ; on consultait Montesquieu, Rousseau, Mably, Condillac ; on croyait tout reconstruire, pendant que le pays, sapé par la base, tendait à la dissolution : un édifice qui demande réparation accuse lui-même sa ruine.

Une remarque digne d'intérêt, c'est que cette pléiade d'écrivains, pleins d'activité, de bonne humeur et de talent, qui entoure le trône de Stanislas-Auguste, a comme ce prince une fin lamentable et poignante : ils semblent ne pouvoir survivre à la chute de ce trône, et ils forment à la patrie mourante comme un funèbre cortége. Naruszewicz, le plus célèbre, le plus énergique, perdit, avec le roi, toute sa force vitale et intellectuelle; il se retira dans son évêché, et passait des journées entières dans une immobilité complète, se désintéressant de la littérature et de la politique; il mourut solitaire et oublié.

Kniaznin (1800), poëte fécond, écrivain gracieux, auteur des *Odes*, des *Érotiques*, des *Thrènes d'Orphée* en vingt-deux chants, d'*Idylles*, de *Fables*, de *Contes*, de *Pastorales*, de divers poëmes, de deux opéras, Kniaznin qui avait vécu à la cour somptueuse du prince Czartoriski, sentit son intelligence foudroyée à la nouvelle de la défaite de Macieiowice ; il vécut trente ans dans un état d'imbécillité complète. Trembecki, le plus fier, le plus distingué de ce groupe d'écrivains, bel esprit, duelliste, courtisan, joyeux compagnon, finit sa vie dans une espèce d'idiotisme ; il ne reconnaissait même plus ses propres vers quand on les lui récitait. Zablocki, dont les comédies avaient égayé la société, brisa sa plume d'écrivain dramatique et entra dans les ordres, tandis qu'un autre poëte, Niemcewicz, allait expier dans les souterrains de Saint-Pétersbourg l'honneur d'avoir combattu à Macieiowice à côté de Kosciuszko.

Le coup fatal porté à la Pologne paraît avoir frappé au cœur tous ces écrivains dont l'inspiration est pourtant loin d'être toujours patriotique; ils avaient vécu joyeusement sur le volcan dont la flamme devait les engloutir; ils expièrent douloureusement les erreurs de leur esprit, la légèreté insouciante de leur âme; les blessures de la patrie les atteignirent au cœur : on n'a plus le courage de leur infliger un blâme.

Si nous cherchons à la cour de Poniatowski un poëte purement slave, nous le trouvons dans François Karpinski (1823), qui ne relève que de lui-même, de son propre instinct de poëte, et ne suivit aucun modèle, ni à l'étranger, ni dans son pays. Son genre est l'idylle nationale, prise dans la vie propre des paysans polonais, et la chanson élégiaque, composée avec un art exquis, mais toute remplie des sentiments populaires. De plus, ces chants ont un caractère religieux, simple et naïf, qui contraste avec le ton mondain et trop libre des poëtes de cour admirés dans la belle société de l'époque; de son vivant, plusieurs étaient adoptés comme cantiques dans les églises de Pologne. Sa poésie n'a pas l'expression animée de la lutte et de l'action; elle est plutôt résignée et passive, et ne se mêle en rien aux passions politiques du jour. Cette âme tendre et chrétienne ne cherchait sur sa lyre que les émotions qui calment et consolent. Pourtant la chute de la Pologne le frappa comme les autres poëtes; il ne voulut plus chanter, et, dans une dernière élégie, adressée à la statue de Sigismond III, il brisa sa lyre contre la statue de ce roi. Sa *Complainte* de la reine Ludgarda est considérée comme la plus belle et la plus simple de toutes les ballades polonaises. Mais les compatriotes de Karpinski ne lui pardonnent pas de n'avoir pas chanté la Pologne,

d'être resté en dehors de la vie publique et politique, et de leur avoir conseillé de courber la tête sous le joug de la Russie, en implorant la pitié du vainqueur[1].

Les auteurs que nous venons de parcourir sont les chefs du mouvement littéraire sous le règne de Stanislas-Auguste, mais ils ne sont pas les seuls, car cette époque est très-féconde en écrivains. Voici ceux qui, après eux, méritent une mention secondaire.

Deux femmes se firent une réputation honorable dans la poésie, Élisabeth Druzbacka et Françoise Radziwill : cette dernière est auteur de tragédies et de comédies estimées.

Venceslas Rzéwuski (1705-1779), fut à la fois grand général et littérateur. Prévoyant les suites fatales de l'élection de Poniatowski, il s'y opposa de toutes ses forces. Son éloquence et la liberté de sa parole dans la Diète de Varsovie lui attirèrent six années de prison de la part de la Russie. Quand il fut revenu en Pologne, il ne s'occupa plus que de travaux artistiques et littéraires. Il composa deux tragédies nationales, *Vladislas à Varna* et *Zotkewiski;* il traduisit les *Odes* d'Horace, les *Psaumes,* écrivit en vers l'*Oraison funèbre* du roi Auguste II, et divers ouvrages en prose, une *Rhétorique,* une *Poétique.*

Quant aux traducteurs, aux imitateurs des littératures étrangères, ils sont nombreux, et plusieurs ont un talent réel; mais nous pouvons, sans leur faire injure, les passer sous silence.

Il serait pourtant injuste d'oublier ici la noble famille des Potocki, dont plusieurs membres se sont illustrés par leur patriotisme aussi bien que par leurs travaux littéraires.

[1] Mickiewicz, *les Slaves*, t. III, p. 166.

Le comte Ignace Potocki (1751-1809), membre de la commission d'instruction publique en Pologne, introduisit des réformes dans l'enseignement et traduisit en polonais la *Logique* de Condillac. Persécuté par les Russes après le partage, il prit une part active à l'insurrection de 1794, fut pris à Varsovie et alla expier son courage patriotique dans les casemates de Schlusselbourg.

Le comte Stanislas Potocki (1757-1821) subit aussi la captivité lors de l'insurrection de Kosciuszko. Il devint chef du conseil d'État quand fut créé le grand-duché de Varsovie, puis ministre des cultes et de l'instruction sous Alexandre I[er]. Il employa sa fortune à encourager les lettres, les arts et les sciences. Il a composé un *Traité de l'éloquence et du style*, un roman satirique intitulé : *Voyage à Ciemnogorod,* et une traduction du grand ouvrage de Winckelmann.

Jean Potocki (1761-1816) s'est distingué par ses voyages et ses travaux historiques. Après avoir étudié les langues orientales, il visita tous les pays slaves, depuis la Poméranie jusqu'aux confins de la Chine. Ses ouvrages sont : *Essai sur l'histoire universelle et recherches sur la Sarmatie ; Voyage en Turquie et en Égypte ; Histoire primitive des peuples de la Russie.*

CHAPITRE IV.

La Pologne moderne. — Éloquence parlementaire à la Diète. — Les frères Potocki. — Les princes Czartoriski. — Imitation française; influence de Delille. — Félinski. — Woronicz. — Le comte Frédro. — Karzeniowski. — Slovacki. — Démembrement de la Pologne; émigration; les légions polonaises. — La Pologne sous Alexandre I[er] et Nicolas. — Littérature de l'exil. — Niemcewicz. — Mémoires de Kopec. — Kozmian. — Wenzik. — Godebski. — Reklewski. — Gorecki. — Brodzinski. — Malczewski. — Goszczynski. — Zaleski. — Garczynski. — Mickiewicz, poëte et critique. — Pol. — Krasinski ou le poëte anonyme. — Kraszewski. — Karzeniowski. — Ostrowski. — Kaczkowski. — Rzewuski. — Mochnacki. — Grobowski. — Tegoborski.

Pendant la Diète constituante qui dura de 1788 à 1792, l'éloquence parlementaire atteignit en Pologne son plus haut point de perfection, et les deux frères Potocki, Ignace et Stanislas, s'y distinguèrent entre tous; ils résument en quelque sorte le mouvement intellectuel de leur temps. Stanislas surtout électrisait la Diète par la dignité toute romaine de son attitude, et la stoïque énergie de ses discours.

A côté d'eux se signalèrent, dans l'éloquence, le prince Czartoriski, Sapieha, Niemcewicz, Linowski, Matuscewicz, tous ardents patriotes, mais qui ne purent sauver leur pays devant la convoitise des puissances intéressées au partage.

Le prince Adam-Casimir Czartoriski fut celui que Napoléon I[er] nomma ensuite maréchal de la Diète polonaise, et

qui organisa la Confédération de 1812. Alexandre Ier le créa sénateur palatin. Sa femme, Élisabeth de Fléming, était en correspondance avec Delille; ce fut elle qui créa les magnifiques jardins qui ornaient la résidence princière de Pulawy, et édifia le *Temple de la Sibylle*, où fut réunie par ses soins une riche collection des antiquités polonaises.

Le prince Adam Czartoriski, fils du précédent, fut l'ami de l'empereur Alexandre, et quand il eut perdu l'espérance, longtemps entretenue, de voir renaître sa patrie, d'après la promesse du tsar, il se renferma dans ses fonctions de curateur de l'Université de Wilna, faisant autour de lui tout le bien que lui permettaient son influence et sa grande fortune. On a publié récemment sa correspondance avec le souverain, qui se montrait plus libéral en paroles qu'en actions; elle sert à éclairer d'un jour tout particulier la période moderne de l'histoire de Pologne.

Quant à la littérature de ce temps, elle était toujours soumise à l'influence française, et n'avait rien de national. Les poëtes, maladroits imitateurs, dépourvus d'inspiration et de génie, ne songeaient qu'à la forme, au son, à la figure de rhétorique, sans s'inquiéter de la pensée ni du sentiment. Delille régnait en maître, en Pologne comme en France; c'était le type, le modèle de toute poésie.

Aloïse Félinski (1773-1820), ami de Czacki et de Kosciuszko, fut le dernier et le principal représentant de cette école pseudo-classique, écho affaibli du grand siècle et de l'antiquité; il était considéré comme un génie sans pareil; en traduisant Delille, il trouva le moyen de renchérir encore sur les grâces fardées de son modèle; il le surpassa en mignardise, en recherche, en effets de style. Il traduisait aussi le *Rhadamiste et Zénobie* de Crébillon, la *Virginie*

d'Alfieri, et s'inspira d'un sujet national dans la composition d'une tragédie assez remarquable, ***Barbara Radziwill,*** qui a passé pour la meilleure du théâtre polonais; le style en est pur, harmonieux, la vérité des mœurs et du langage est observée avec soin, mais le plan en est défectueux, et la pompe de l'expression nuit au naturel.

Woronicz (1757-1829) nous offre la transition entre l'école pseudo-classique et l'école moderne. Archevêque de Varsovie et primat du royaume, il fut à la fois prédicateur éloquent et poëte remarquable. Son poëme historique en quatre chants ***Sibylle*** lui fut inspiré par les antiquités nationales rassemblées au ***Temple de la Sibylle*** par la princesse Czartoriska. On lui doit encore un autre poëme historique, ***Lech,*** en trois chants, et des ***Poésies bibliques,*** où le sentiment religieux donne à la pensée autant de force que d'élévation.

Le comte Al. Frédro, dans la comédie, eut un succès franc et décidé; ses pièces ont été jouées et applaudies sur tous les théâtres de Pologne, et elles ont été recueillies en cinq volumes. Elles manquent d'observation et de profondeur; elles effleurent la société moderne, et ne reproduisent guère que le côté humoristique et plaisant des mœurs populaires.

Karzeniowski, sur la scène tragique, a attiré l'attention par divers ouvrages d'une bonne facture, entre autres le ***Moine;*** mais il y a toujours loin du talent au génie.

Le génie se trouverait plutôt dans les œuvres diverses de Jules Slovacki (1809-1849), qui semble résumer en lui l'esprit et les œuvres de tous les autres poëtes polonais de cette période, et même de toutes les époques. Ses drames, ses élégies, ses ballades reflètent bien le côté sérieux de la

vie nationale; c'est une intelligence vigoureuse et compréhensive, qui tire un idéal nouveau de tous les éléments anciens, étrangers ou nationaux; de là cette originalité vive qui le place comme un trait d'union entre le passé et l'avenir. Son drame de *Mazeppa* est la plus belle conception tragique de la Pologne moderne; il reflète admirablement le caractère polonais, ses tendances passées et présentes. Slovacki était une riche organisation poétique, qui eût pu produire encore des œuvres plus belles et plus fortes, si la misère ne l'eût brisée au milieu d'une carrière commencée avec éclat.

Avec cet écrivain, nous arrivons à une transformation littéraire des plus remarquables. L'imitation est abandonnée, l'esprit national retrempe ses forces dans la nature, dans les souvenirs du passé, dans les malheurs présents, dans les espérances de l'avenir. On revient à l'histoire; on réveille les chants nationaux, les traditions historiques; la langue reprend son expression naturelle et populaire.

On ne peut exposer l'histoire littéraire de la Pologne sans être amené forcément à dire quelques mots des événements politiques qui se sont accomplis dans ce malheureux pays, déchiré par lui-même, mis en lambeaux comme une proie par ses puissants voisins, et presque rayé aujourd'hui de la liste des nations. Il n'y a pas d'exemple, dans l'histoire, d'un peuple plus foulé, plus malheureux, plus dispersé, plus attaché à sa nationalité, et plus rempli du désir, de l'espoir de se relever et de revivre. Écrasée par les conquérants du Nord, la nation polonaise, depuis près d'un siècle, a toujours tourné ses regards vers la France, y cherchant un point d'appui qui lui a toujours fait défaut, et qui lui manque aujourd'hui plus que jamais. La France n'a pu que lui témoigner des

sympathies, entretenir des espérances; mais la marche des événements, les mutations politiques, les révolutions ont toujours paralysé cette bonne volonté; de plus, la cause polonaise s'est toujours trouvée liée à celle de la démagogie révolutionnaire, à ses mouvements désordonnés; elle a créé des embarras sérieux à tous les gouvernements qui se sont succédé en France, et toutes les tentatives de la Pologne pour reprendre possession d'elle-même ont échoué en aggravant sa position, de plus en plus compromise.

Les deux premiers partages de la Pologne furent suivis d'un troisième en 1795, à la suite de la lutte où succomba l'héroïque Kosciuszko, et depuis ce moment ce pays n'eut plus qu'une ombre d'existence politique. Alors commença la grande émigration polonaise, qui s'est continuée jusqu'à nos jours, et c'est au dehors qu'ont été faites la plupart des tentatives de la nation pour recouvrer la patrie. Les provinces accaparées par la Russie, l'Autriche et la Prusse subirent le joug en silence, et les efforts de ces puissances tendirent à les dénationaliser. En Prusse et en Autriche, la langue allemande fut imposée aux vaincus; l'administration allemande les enserra de son réseau de fer, et la vie nationale, comme la littérature, y fut presque étouffée. En Russie, les provinces polonaises conservèrent leur langue, leur législation, et Wilna devint le refuge des lettres, le foyer de l'intelligence nationale.

Cependant les nombreux émigrés polonais se groupèrent dans l'intérêt commun, et formèrent des légions armées qui se mirent au service de la France pendant les guerres de la Révolution. Dombrowski était l'âme de ces légions, et combattit à leur tête en Italie contre l'Autriche, dans les rangs des armées françaises.

Les brillants succès du général Bonaparte les enflammèrent d'espérances; elles s'attachèrent à sa fortune, et le suivirent sur tous les champs de bataille, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Russie, jusqu'à la paix de Tilsitt. Le monde slave avait les yeux fixés sur ce grand conquérant dont les victoires bouleversaient l'Europe, qui disposait des trônes et remuait l'humanité dans ses profondeurs; la Pologne surtout avait droit de compter sur sa reconnaissance; elle avait versé son sang dans les rangs français, et avait combattu à ses côtés à Eylau et à Friedland : allait-il tenir compte de tant d'efforts et de dévouement dans ses négociations avec Alexandre, à ce moment suprême où il décidait des destinées de l'Europe sur le radeau du Niémen?

L'empereur Alexandre n'était pas personnellement hostile à la Pologne. Élevé dans des idées libérales, d'un esprit fin et délié, d'un naturel doux, humain, généreux, il avait de nobles aspirations, mais il manquait de résolution et de caractère; il passait difficilement de la parole à l'action, et laissait volontiers la décision à l'influence des circonstances. Jeune encore, il s'était pris d'amitié pour le prince Adam Czartoriski, l'avait admis dans ses conseils, et dans leurs entretiens intimes le sort de la Pologne avait été souvent agité. Le prince Adam avait reçu maintes promesses, qu'il rappelait au besoin, et qui se bornèrent à de longues espérances définitivement déçues. Outre le parti russe, qui surveillait le libéralisme impérial, la politique générale paralysait le bon vouloir d'Alexandre, et au fond il ne voulait pas faire revivre la Pologne comme nation; il insistait même auprès de Napoléon pour obtenir la promesse que la Pologne ne serait jamais rétablie. L'empereur des Français, qui avait besoin de l'alliance de

la Russie pour combattre l'Angleterre et mener à fin ses grands projets, n'insista pas beaucoup sur cette question délicate et embarrassante. Il en sortit une sorte de compromis qui donnait une demi-satisfaction aux intérêts polonais; on créa le grand-duché de Varsovie, qui renfermait deux millions de Polonais, et les deux cinquièmes de l'ancien royaume de Pologne : le roi de Saxe, Frédéric-Auguste, en prit le gouvernement; Napoléon avait dit: « Dieu seul connaît l'avenir de cette nation. »

Quelques années après, lorsque Napoléon poussait ses armées à travers la Pologne pour envahir la Russie, les Polonais le pressèrent de proclamer leur indépendance; il refusa de rien décider en leur faveur, et à son retour la fortune l'avait abandonné. Les traités de 1815 remirent la Pologne aux mains des puissances copartageantes, et la partie russe porta le nom de royaume de Pologne, annexé à l'Empire, avec une charte, une diète, et une sorte d'autonomie, qui devinrent lettre morte sous la vice-royauté du grand-duc Constantin, frère de l'empereur.

Depuis cette époque, la Pologne a fait deux tentatives malheureuses pour secouer le joug de la Russie. En 1830, le contre-coup de la révolution de juillet retentit à Varsovie par un soulèvement général; la lutte dura dix mois, et la résistance fut noyée dans le sang. L'empereur Nicolas se montra impitoyable; il peupla la Sibérie des plus nobles familles, supprima la constitution, s'attacha à dénationaliser le pays, en proscrivant la langue polonaise et la religion catholique. Mais ce peuple mutilé, opprimé, ne voulait pas mourir; on lui enlevait la fleur de sa jeunesse pour l'incorporer dans les armées russes; le désespoir lui fit reprendre les armes, et en 1862 une nouvelle révolte, furieuse, acharnée, tint en échec pendant de longs mois

l'élite de l'armée du tsar : la force triompha, et le silence se fit comme sur une tombe.

La littérature polonaise que nous avons à étudier depuis le démembrement de la Pologne peut s'appeler la littérature de l'exil ; elle vit plus au dehors qu'au dedans du pays, parce qu'au moins, en dehors des frontières, elle peut s'épanouir librement, chanter les malheurs de la patrie, entretenir ses espérances, et porter un peu de consolation au cœur des opprimés.

Le premier qui nous apparaît par ordre de date et de talent est Julien Niemcewicz (1757-1841), dont la longue carrière a été orageuse et bien remplie. Membre de la Diète constituante de 1788, il émigra quand la Constitution fut abolie, et revint se ranger auprès de Kosciuszko, dont il fut aide de camp ; il combattit et fut blessé à Macieiowice ; fait prisonnier avec son général, enfermé avec lui dans les casemates de Saint-Pétersbourg, il fut relâché à l'avénement de Paul Ier, et alla passer dix ans en Amérique, attendant du temps et des circonstances la résurrection de son pays. Il revint en 1807, lors de l'érection du grand-duché de Varsovie, devint secrétaire du Sénat, et crut un instant aux intentions généreuses du tsar Alexandre. Déçu dans ses espérances, il fit une guerre sourde et acharnée à l'administration russe, et émigra une dernière fois, avec une foule de compatriotes, après la révolution de 1830.

Comme écrivain, Niemcewicz a un talent très-varié et très-complet : orateur, historien, poëte, tout ce qu'il a écrit a été marqué en Pologne par un succès réel et durable, sans avoir pourtant une véritable et haute originalité.

Dans ses drames, il pèche par défaut de variété historique ; les caractères sont incomplets, et la forme est par-

fois défectueuse : ces défauts sont d'autant plus sensibles qu'il traite des sujets nationaux : *Casimir le Grand, Ladislas*, le *Retour du nonce Kochanowski*, les *Pages de Sobieski*, *Vanda*. Trop préoccupé de l'effet à produire sur l'âme de sse compatriotes, Niemcewicz négligeait la forme, l'art, l'idéal, pour suivre avant tout l'idée patriotique. Aussi tous ses ouvrages ont-ils le caractère du pamphlet : ses *Lettres lithuaniennes* sont des satires contre les tsars. Dans ses ouvrages historiques, le *Règne de Sigismond III*, les *Mémoires historiques de l'ancienne Pologne*, il manque d'unité, de mesure, et souvent de calme, d'impartialité; il s'exalte au triomphe des Polonais, atténue leurs fautes, plaint leurs malheurs, et se montre pour les Russes plein de mépris et de passion haineuse : c'est l'homme de parti qui parle et raconte plutôt que l'historien. Ces préoccupations politiques se retrouvent dans ses romans, ses poésies et ses fables; l'allusion s'y trouve partout, avec le regret du passé et la tristesse des malheurs présents. Le public polonais ne pouvait manquer d'accueillir avidement ces œuvres qui rendaient si bien sa pensée intime, mais plus tard elles n'auront qu'une valeur historique rétrospective; il leur manquera ce qui fait vivre les œuvres d'art, le caractère général et permanent de la beauté littéraire.

Si la Pologne a rempli l'Europe de ses malheureux émigrés, elle a aussi peuplé la Sibérie par la déportation de ses enfants. On évalue à plus de cent mille le nombre des nobles polonais déportés dans ces déserts de glace depuis le règne de Catherine II; il fallait deux ans de trajet, à pied, pour arriver au lieu de l'exil; beaucoup mouraient en route; quelques-uns parvenaient à s'échapper à travers mille dangers; pour la plupart, c'était l'exil éternel, la mort.

Un de ces déportés, le général Kopec, fait prisonnier à Macieiowice, fut relégué au Kamtchatka, et a laissé d'intéressants *Mémoires* où il donne de curieux détails sur son voyage, et le séjour plein d'horreur de ces colonies de prisonniers politiques; on y trouve la foi religieuse et la douce résignation qui donne tant d'attraits aux *Prisons* de Silvio Pellico. Paul Ier lui rendit la liberté.

Les poëtes ne manquent pas à cette période de malheurs. Kozmian montra dans la poésie lyrique un talent élevé; son ode à Napoléon à l'occasion de la paix de Schœnbrunn contient de très-belles strophes, avec une correction classique qui les rapproche de celles de J. B. Rousseau. Wenzijg a parfois dans le même genre une véritable inspiration; de plus, sa tragédie de *Glinski* est une des mieux conduites du théâtre polonais. — Avec moins d'élégance, mais sur un ton vigoureux d'enthousiasme guerrier, se présentent les poésies militaires de Godebski, de Reklewski, de Gorecki, qui ont su émouvoir la fibre nationale. Gorecki, dans ces derniers temps, s'est surtout distingué dans la fable, qui était devenue la forme ordinaire de sa pensée, et se traduisait pour lui en allusions à tous les événements contemporains.

Le souffle romantique qui parcourait alors l'Europe avec les œuvres de Walter Scott, de Byron, de Gœthe et de Schiller, ne pouvait manquer de se propager dans les pays slaves : il atteignit la Russie et la Pologne. Brodzinski fut d'abord rebelle à cette influence; son imagination lutta contre les excès de l'enthousiasme qui paraissait enflammer le public. Ses premiers chants sont guerriers, mais la chute de l'Empire parut le décourager, et il quitta l'armée pour se renfermer dans des études poétiques et critiques, concentrées sur le passé slave. Il chanta la vie champêtre.

la vie domestique, et conseilla à la Pologne le repos dans son oppression. La révolution de 1830 lui rendit l'exaltation patriotique, et il passa avec ardeur dans la vie d'action, en demandant pardon au génie national de l'avoir méconnu. Son dernier ouvrage, le *Message* à la Pologne, est l'expression de cette pensée.

Mais le poëte le plus remarquable de l'école nouvelle est Antoine Malczewski, dont le petit poëme intitulé *Maria* passe à bon droit pour un chef-d'œuvre. Il en a puisé le sujet dans un événement tragique qui s'est passé en Ukraine vers le milieu du dix-huitième siècle. Un jeune homme, d'une famille riche et puissante, avait épousé, sans l'aveu de son père, la fille d'un gentilhomme dont la noblesse et la fortune étaient inférieures à la sienne. Le père, blessé dans son orgueil, fait tout ce qu'il peut pour briser cette union détestée; n'en pouvant venir à bout, il fait enlever la jeune femme, qui est noyée dans un étang. De cette simple donnée tragique, Malczewski a tiré les effets les plus saisissants, en déployant tous les charmes d'une riche et puissante poésie. Les événements, ménagés avec art, laissent planer sur l'action un voile mystérieux qui entretient l'intérêt jusqu'au dénoûment. Les caractères sont dessinés avec vigueur, et partout l'art du poëte s'unit à un sentiment vif et profond de la nature : c'est comme un reflet éclatant du génie de Byron et de Shakspeare.

Nous pouvons placer au même niveau que Malczewski un autre poëte ukrainien doué d'une inspiration vigoureuse, c'est Séverin Goszczynski (1806). Son beau poëme, le *Château de Kaniow,* peut rivaliser avec les meilleurs de l'époque moderne. Il nous transporte en plein pays cosaque. Le héros, l'ataman Nebaba, offre un type admirablement tracé de ces caractères impétueux, terribles, à

moitié sauvages, comme l'Ukraine en a souvent produits. Les scènes émouvantes, tragiques, se succèdent et entretiennent un poignant intérêt. Le poëte y entremêle habilement des descriptions prises d'après nature, auxquelles la couleur locale donne un vif attrait : telle est celle qui représente le bivouac de nuit des Cosaques au milieu d'une forêt; c'est un tableau digne du pinceau de Rembrandt. Parmi ses autres ouvrages, on peut citer le *Chasseur terrible*, le *Roi des ruines*, plusieurs volumes de poésies lyriques fort estimées.

Bogdan Zaleski est le troisième poëte de ce groupe ukrainien, qui fera époque dans les lettres polonaises. Son plus long poëme, la *Sainte Famille*, n'a guère plus de sept cents vers. Mais si son haleine poétique paraît plus courte que celle des deux précédents, il l'emporte peut-être par la richesse et la mélodie du rhythme, par un art consommé dans la composition. Cette forme savante ne nuit en rien à la vigueur de la pensée, à la hauteur de l'inspiration : l'ensemble constitue une remarquable originalité. La publication de ses *Doumas ukrainiennes*, chants historiques des Cosaques polonais, eut un prodigieux succès.

Garczynski est un poëte philosophe; ayant longtemps vécu en Allemagne, il s'initia à la philosophie de Hégel, et l'on en voit l'influence dans son *Histoire de Venceslas*, sorte de poëme autobiographique qu'il n'eut pas le temps d'achever, car il mourut à vingt-sept ans, à Avignon. Le héros du poëme est un jeune Polonais dont le caractère malheureux a quelques rapports avec Faust et Manfred; il a perdu toute illusion; après avoir cherché le bonheur dans les plaisirs, dans l'étude, il désespère de tout; la foi est éteinte dans son cœur, et la philosophie ne lui offre

que de vides abstractions. Cependant, une idée le soutient et le relève, l'idée de la patrie, de la patrie polonaise, dont le salut s'accomplira par le sacrifice; elle représente l'*esprit*, tandis que ses ennemis représentent la *matière;* pour la faire triompher, les enfants de la Pologne doivent mettre à son service l'enthousiasme soutenu par l'intelligence; le devoir est d'agir, de lutter jusqu'au moment du triomphe. « Celui qui sortira vainqueur de cette lutte cessera de combattre, de travailler; il se sentira créateur; une flamme divine descendra sur son cœur comme sur un autel, pour ne plus cesser de brûler. »

Cette tendance mystique et idéaliste de la poésie polonaise doit être remarquée; elle s'accentuera encore dans d'autres poëtes. Le célèbre poëte et critique Mickiewicz l'a expliquée dans ce qu'il appelle le *Messianisme*. La Pologne a une mission philosophique et humanitaire, fondée sur le sacrifice, sur le sentiment religieux; la Pologne doit mourir pour renaître, afin d'accomplir sa mission providentielle. La Pologne sera l'*homme-nation;* elle remplira dans l'ère moderne le rôle ancien du peuple d'Israël.

Tout cela est bien vague, bien mystérieux, bien prétentieux; mais en présence d'un peuple dispersé, qui a tant souffert, on ne peut que respecter cette foi en lui-même, cet instinct vivace de régénération et d'avenir, ce sentiment énergique d'une destinée meilleure.

Adam Mickiewicz (1799-1855) nous fournit la preuve la plus convaincante que la littérature polonaise a puisé dans l'exil plus de force et d'originalité qu'elle n'en a jamais eu au sein de la patrie, même dans ses jours les plus libres et les plus florissants. Pour les âmes sensibles et grandes, ce qui est perdu n'en devient que plus cher; on s'y attache avec l'espoir, ou même contre l'espoir : *contra spem in*

spem. L'imagination grandit par le malheur et la souffrance; ce que l'on aime s'idéalise et se couronne d'une auréole dont la poésie sait encore relever la splendeur. Tel fut l'effet produit par la douleur patriotique et l'amertume de l'exil sur l'âme de Mickiewicz et de plusieurs autres poëtes polonais. Ils ont cultivé avec un amour passionné cette langue harmonieuse du pays natal dont ils n'entendaient plus les accents; ils se sont attachés avec une passion invincible aux souvenirs, aux traditions du pays dont ils étaient privés; ils l'ont honoré de leur génie, ils l'ont illustré de leur gloire, et ont ainsi augmenté le respect dû à un peuple malheureux, qui sait noblement supporter les misères de sa défaite.

Mickiewicz est né en Lithuanie, à Novogrodek; à vingt et un ans, il était déjà professeur au collége de Kowno. Compromis dans une association littéraire et politique, dite *les Philarètes,* il fut exilé pendant deux ans en Crimée, revint à Saint-Pétersbourg, et quitta bientôt la Russie pour n'y plus revenir. Il voyagea en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France, professa la littérature latine à l'Académie de Lausanne, et obtint enfin à Paris la chaire de littérature slave du Collége de France; son enseignement y dura de 1840 à 1844, après quoi il fut nommé bibliothécaire à l'Arsenal. Il mourut pendant une mission scientifique dont il était chargé en Orient.

Les débuts poétiques de Mickiewicz furent des *Romances* et *Ballades,* qui parurent en 1822. Il composa ensuite des *Sonnets,* et dans ce genre, où la médiocrité échoue, il obtint un brillant succès, en évitant la banalité, le jeu d'esprit, et en y déposant des tableaux de genre d'un effet charmant. Son *Ode à la jeunesse* est l'expression d'une âme

ardente, enthousiaste, qui respire avant tout l'amour de la patrie.

Ce sentiment est encore plus vif, plus profond dans son *Livre des Pèlerins*, tout rempli des tristes souvenirs de la Pologne et des malheurs de ses enfants exilés : c'est l'*Exode* des proscrits.

Le génie de ce poëte est essentiellement lyrique; il en a les élans, l'enthousiasme, le langage riche et imagé, la chaleur communicative. Il a pourtant essayé de la forme dramatique dans son poëme *les Aïeux* (*Dziady*); mais c'est moins un drame qu'un poëme politico-fantastique, où l'allégorie, l'allusion, la tirade lyrique tiennent plus de place que l'action; les Polonais y trouvent un sens réel et profondément patriotique, qui frappe beaucoup moins les étrangers.

Le sens symbolique existe aussi dans son beau poëme de *Conrad Wallenrod*, composé pendant son exil en Russie. La scène se passe au château de Marienbourg à l'époque de la lutte des chevaliers teutoniques contre la Lithuanie : les sentiments en sont énergiques et pleins de grandeur.

Mickiewicz était un romantique modéré, dans le genre de Gœthe, qu'il avait connu à Weimar, et dont il admirait les œuvres. Comme lui et comme Chénier, il connaissait bien l'antiquité, et savait greffer le sentiment moderne sur la forme pure et classique des anciens. Sa pensée est forte, énergique, son vers savant, bien nourri, bien cadencé; il a donné à la métrique polonaise un caractère tout nouveau; c'est un maître, un modèle, dont l'influence a beaucoup servi au progrès de la langue. De plus, il a conservé l'inspiration religieuse et catholique qui est la vraie source du patriotisme polonais, et dont quelques-uns de ses compatriotes se sont trop écartés dans leur

ardeur démocratique. Ses poésies ont été traduites en français par Ostrowski.

Le cours de littérature slave professé par Mickiewicz a été recueilli par la sténographie, et publié en cinq volumes. On y trouve d'excellentes appréciations, une grande élévation de pensée, une louable modération de jugement, mais parfois un peu de confusion et des redites. Les deux derniers volumes sortent trop du cadre littéraire, et s'égarent dans cette vague théorie du *Messianisme* que nous avons indiquée plus haut.

Slowacki s'est placé lui-même en parallèle avec Mickiewicz, lorsqu'il a parlé des *deux soleils aux deux pôles opposés;* la comparaison paraît un peu ambitieuse, et n'est pas admise par une critique impartiale. On lui accorde volontiers une verve coulante et facile, une imagination abondante et vive, de l'imprévu, du mordant, de la vigueur; mais il est inégal et parfois prolixe. Ses nombreux ouvrages, poëmes drames, poésies diverses, portent tous l'empreinte de ces qualités et de ces défauts.

Vincent Pol nous paraît préférable parce qu'il est plus sobre, plus réfléchi et plus pur de style. Son vers plein, agréablement cadencé, a du rapport avec le rhythme charmant de Zaleski. Il a établi sa réputation par deux grands poëmes, *Mohort*, rhapsodie chevaleresque, et *Wit Stwoss*, histoire tragique d'un grand artiste polonais du quinzième siècle. Il y a aussi beaucoup de verve et de charme dans ses récits intitulés *Gawedy*, peinture animée et pittoresque des mœurs de la noblesse polonaise.

Le comte Sigismond Krasinski (1812-1859) n'est autre que ce *poëte anonyme de la Pologne,* dont les ouvrages ont longtemps étonné, charmé ses compatriotes ainsi que les amateurs de littérature. Il n'avait jamais voulu se faire

connaître ; deux ou trois amis à peine étaient dans la confidence de ses travaux poétiques. Pourquoi cette persistance à s'ensevelir dans l'oubli, à fuir la gloire et la renommée attachée à ses œuvres? Le secret a été dévoilé après sa mort. Le comte Krasinski appartenait à une famille noble et ancienne; mais, à ses yeux et à ceux de ses compatriotes, son père l'avait déshonorée en se soumettant aux oppresseurs de sa patrie, et en acceptant de la main du vainqueur des honneurs et des fonctions que sa dignité lui eût fait un devoir de refuser. Le jeune Krasinski ressentit vivement cette chute, mais s'il en souffrit, ce fut en silence, par un respect égal pour son père et sa patrie; il se décida à vivre dans l'exil, dans l'obscurité, demandant à la poésie des consolations intimes, et l'expiation de la faute qu'il n'avait pas commise, mais dont la solidarité pesait sur son nom; il fit le sacrifice silencieux de sa gloire au deuil de son pays. Il y a dans cette douleur muette, dans cette abnégation soutenue, une grandeur morale bien digne de respect et de sympathie. Une droiture constante, un sentiment chrétien aussi pur qu'élevé, le dirigèrent dans cette œuvre d'expiation héroïque; c'était le résultat d'une conviction réfléchie, dégagée de toute passion exaltée. Il fut souvent en contradiction avec les idées du jour, avec les tendances démocratiques de l'émigration polonaise; il ne prêcha jamais que la résistance morale, le sacrifice expiatoire, à un peuple frémissant de colère et de haine; il supporta l'injure et la raillerie sans jamais se laisser détourner de son œuvre. Ses chants sont ceux d'un vrai patriote, mais il n'oublie jamais qu'il est chrétien. Sous une forme allégorique et mystique, il chante l'*Ame polonaise,* ses malheurs, ses souffrances; mais il s'enveloppe à dessein dans une obscurité symbolique

qui était un attrait de plus pour ses nombreux lecteurs.

Les principaux ouvrages de Krasinski sont : la *Comédie infernale, Iridion,* la *Tentation,* les *Rêves de César,* la *Nuit de Noël,* le *Jour présent,* le *Dernier,* les *Psaumes de l'avenir, Resurrecturis.*

La *Comédie infernale* parut en 1835; c'est une allégorie dramatique qui représente la lutte du monde ancien et du monde nouveau; une sorte de procès entre le passé et l'avenir. L'effet en est triste et saisissant, mais sans conclusion; le drame ne finit pas, le combat entre les deux forces contraires, entre l'*idéal* et la *société,* doit recommencer sans cesse; s'il doit aboutir, c'est au triomphe du mal, au néant, au désespoir.

Iridion ressemble en plus d'un point au poëme précédent; c'est aussi la chute d'un monde, l'écroulement d'une société, mais la scène est mise dans le passé au lieu de plonger dans l'avenir. Il représente la fin du monde antique, de la puissance romaine, s'affaissant dans les honteux désordres du règne d'Héliogabale, tandis qu'à côté de lui apparaît et surgit le monde germanique, appuyé sur l'idée chrétienne, double élément de régénération. Cette création a quelque chose de puissant et d'original. Sous la forme allégorique se dégage cette pensée que la négation et la haine sont impuissantes à rien créer; que le sentiment patriotique doit chercher sa force dans l'*éternel amour,* dans le principe moral du dévouement et du *sacrifice,* dans l'élément divin, car à Dieu seul appartient la justice définitive : la Pologne ne trouvera que là sa force et son salut.

Cette doctrine spiritualiste est la pensée fondamentale du poëte; il la reproduit sous des formes diverses dans tous ses écrits. La Pologne est, à ses yeux, l'idéal de la

nation chrétienne; ses malheurs, son sacrifice doivent profiter à l'humanité entière; elle a sa *Passion* comme le Sauveur; comme lui, elle sortira du tombeau, glorieuse et ressuscitée, avec une puissance nouvelle.

Cette pensée éclate surtout dans l'*Aurore*, poëme où la Pologne apparaît comme le Christ des nations, devant opérer le salut du monde par son sacrifice. Ce poëme est plein d'émotion; la pensée de l'écrivain y est plus élevée, son imagination plus riche que dans aucune autre de ses œuvres.

Si cet idéalisme patriotique et chrétien touchait un peu à la rêverie mystique, il n'en commandait pas moins le respect par son caractère éminemment religieux et moral; mais il ne pouvait plaire à une partie notable de l'émigration polonaise, qui cherchait un appui pour sa cause dans la violence des idées démocratiques et sociales. Quand parurent les *Psaumes*, l'orage éclata contre le *poëte anonyme*, qui osait prêcher la paix et la résignation à ceux qui ne rêvaient que haine et revanche. Slowacki, imagination ardente, sombre, emportée, caractère orgueilleux et jaloux, se déchaîna contre celui qui avait été son ami. Il fit une *Réplique à l'auteur des Psaumes*, où il mêlait une amère raillerie aux accents d'une violente irritation; il accusait de couardise ce gentilhomme dégénéré qui ne savait que gémir et courber la tête, au lieu de se montrer et de marcher à l'ennemi. Krasinski ne s'émut pas de ces injustes diatribes; il continua de prêcher la paix, la patience, l'espoir en des jours meilleurs, et il résuma en quelque sorte ses conseils et sa mission conciliatrice dans son dernier chant, *Resurrecturis*, où il persiste dans l'idée que la Pologne sortira de sa tombe par le rachat dû à ses souffrances.

Il y a dans ce poëte un génie incontestable; une émotion continue, mais puissante, circule dans ses œuvres, malgré une certaine incohérence et des écarts d'imagination qui sont un reflet de plus de la vie polonaise. Le peuple comprit ce qu'avait de sincère et d'intense ce patriotisme symbolisé par la foi; ces poésies furent lues avidement, même en Pologne, où elles ne pouvaient pénétrer qu'en trompant l'œil sévère de la censure politique. Et pourtant Krasinski ne prêchait pas la révolte; sa muse ne parlait que de résignation et de sacrifice, en remettant à Dieu l'heure de la résurrection; mais la Russie ne veut même pas laisser à la Pologne la seule consolation du malheur, l'espérance.

On voit par ce qui précède que si la Pologne n'a plus de voix dans la politique européenne, elle a su faire retentir hautement les nobles accents de sa poésie. Un peuple qui s'affirme ainsi au milieu de ses malheurs mérite respect et sympathie. Comme la verte Érin, il conserve au moins la lyre pour chanter et pleurer ses infortunes; qui pourrait lui envier cette suprême consolation ? Les Hébreux, dans la captivité, n'avaient-ils pas emporté leur lyre, qu'ils attachaient aux saules du fleuve babylonien ? Ses vibrations mélancoliques font encore frémir les cœurs après tant de siècles écoulés ! *Sunt lacrymæ rerum.*

Dans le domaine de la poésie, la Pologne n'a donc rien à envier aux autres nations; aux grands noms de Lamartine, de V. Hugo, de Byron, de Gœthe, de Pouchkine, elle peut opposer sans désavantage ceux de Malczewski, de Mickiewicz, de Krasinski. De plus, elle a retrouvé, dans ses chants nationaux et populaires, l'expression pure et naïve de l'inspiration primitive. Le comte Raczinski a travaillé toute sa vie à cette résurrection du passé ; Voicicki a con-

sacré aussi à la recherche de ces débris poétiques de longs et infatigables travaux.

Mais si la veine poétique est riche et féconde, les autres genres littéraires ne nous offrent pas le même intérêt; il suffira de les parcourir rapidement.

Après le comte Alex. Frédro, qui reste toujours à la tête des écrivains dramatiques dans les temps modernes, nous trouvons un assez grand nombre d'auteurs qui se sont distingués au théâtre; mais la plupart ont cultivé en même temps le roman, si bien qu'il est assez difficile de séparer ici les deux genres, le drame lu et le drame représenté. Il en est même qui ont embrassé plus encore : tel est Kraszewski (1812), qui est un véritable polygraphe, et dont les œuvres se montent à environ cent vingt volumes; tous les genres s'y rencontrent : poésie, romans, histoire, critique, voyages. Après avoir parcouru l'Europe, il se retira à la campagne, loin du monde et du mouvement politique; il consacra ses loisirs à ces nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons deux poëmes épiques souvent réimprimés, *Anafielas, Satan et la femme,* puis le *Monde et le poëte, Ulana,* la *Lanterne magique.* Ses *Études* littéraires se recommandent par un goût pur et une saine érudition.

Karzeniowski (1799-1863) s'est distingué dans le roman et le drame, autant par sa fécondité que par un talent naturel et vrai. Citons dans le premier genre *Collokacyia,* la *Croix dans le désert, Thaddée,* le *Veuf,* le *Bossu,* qui passe pour le meilleur de ses récits romanesques. Au théâtre, il a fait applaudir les drames suivants : *Dimitri et Marie,* les *Morts et les vivants,* les *Juifs,* les *Montagnards des Carpathes, Isabelle d'Ayamonte,* et, dans le genre comique, la *Fenêtre du premier étage,* les *Moustaches et la perruque :* cette dernière n'a pas trouvé grâce devant la censure

Ostrowski (1809), après avoir combattu pour l'indépendance de son pays en 1830, se retira dans ses terres pour s'occuper d'améliorations agricoles et de fondations de bienfaisance. Il joua ensuite un rôle conciliateur à côté du comte Zamoyski, et fut membre du conseil d'État. Il écrivit dans ses loisirs des pièces de théâtre qui eurent beaucoup de succès : *Pauvreté n'est pas vice, l'Orage, Chacun doit se tenir à sa place, On ne compte pas avec les siens* : cette dernière fut arrêtée dix ans par la censure.

Kaczkowski (1826) peut aussi être cité pour ses drames et ses romans, de même que Bernatowicz, Bronikowski, Skarbek, le mordant Massalski, madame Hofmanova, née Tanska, qui a semé de fines peintures dans les scènes de ses romans domestiques.

Henri Rzewuski (1791-1866) tient une des premières places dans la littérature romanesque. Il parcourut l'Europe, et séjourna assez longtemps à Paris, où il suivit attentivement à la Sorbonne les cours de Cousin et de Villemain. Dans un voyage à Rome, il rencontra Mickiewicz, qui devint son ami. Celui-ci, charmé de la manière vive et pittoresque dont il savait rendre ses impressions, ses souvenirs de voyageur, lui conseilla de les écrire, lui promettant un succès littéraire assuré. Cet encouragement décida de sa vocation d'écrivain. Rzewuski débuta par un roman historique fort remarquable, *Souvenirs de Soplica* ; puis il fit *Listopad,* considéré comme son chef-d'œuvre, le *Château de Cracovie, Adam Szmigielski,* la *Voix dans le désert,* le *Chevalier de Lizdejko,* le *Zaporogue,* etc. Les tableaux historiques de cet écrivain sont animés par le charme d'une imagination vive et fraîche. Rzewuski revint à Varsovie en 1841, et prit la direction du *Journal de Varsovie;* il lui imprima une vie nouvelle, et exerça ensuite

une influence heureuse sur la littérature de son pays.

Dans la critique littéraire se présente en première ligne Maurice Mochnacki, polémiste vigoureux, écrivain remarquable ; il intervint avec autorité dans la grande querelle littéraire entre les classiques et les romantiques, et y déploya des vues élevées, ingénieuses au point de vue de l'esthétique.

Grobowski (1782) a rendu des services aux lettres, comme éditeur et comme auteur, par ses *Proverbes des anciens Polonais*, les *Antiquités historiques de Pologne*, les *Souvenirs littéraires et artistiques*, etc.

La Pologne a aussi ses savants, ses philosophes, ses économistes, dont les ouvrages ne sont pas étrangers à la littérature, car ce n'est pas l'imagination seule qui fait l'écrivain, et quand la science revêt les formes d'un beau style, elle a droit à notre admiration. C'est à ce titre qu'on peut citer les ouvrages de Kremer, de Cieszkowski, de Libelt, de Trentkowski.

Louis Tegoborski (1792-1857) appartient à la Pologne par sa naissance (Varsovie), à la Russie par sa carrière publique, à la France et à l'Allemagne par ses diverses publications. Il occupe une des premières places parmi les économistes modernes, par son grand et beau travail qui a pour titre : *Études sur les forces productives de la Russie*, en quatre volumes, publiés à Paris. Il avait occupé des fonctions importantes dans l'administration russe, comme maître des requêtes, consul général à Dantzig, ministre plénipotentiaire à Paris, enfin membre du conseil de l'empire et du conseil privé. Pendant un séjour qu'il fit à Vienne, il étudia à fond ce pays, et écrivit trois ouvrages remarquables sur l'instruction publique, les finances et le commerce de l'Autriche.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES SLAVES

(SUITE)

LITTÉRATURE BOHÊME

CHAPITRE PREMIER.

Idée de la nationalité bohême. — Ses origines : Samo; Liboucha; Przémysl, fondateur de la première dynastie. — Conversion de la nation. — Réunion de la Moravie à la Bohême. — Lutte contre l'Allemagne. — Puissance d'Ottokar. — Fin de la race des Przémysl. — Age d'or sous Charles IV. — Prédication de Jean Huss. — Guerre des hussites. — Georges Podiebrad. — Les Frères Moraves. — Bataille de Mohacz : la Bohême annexée à l'Autriche. — *Lettres de Majesté*. — Guerre de Trente ans. — Bataille de la Montagne-Blanche. — Ruine de la Bohême.

Pour les Français, et ils sont nombreux, qui connaissent peu la géographie et l'histoire, la Bohême est une province autrichienne qui parle allemand et se trouve incorporée à l'Autriche allemande.

Rien n'est plus faux que cette idée : la Bohême est slave, elle est restée slave malgré son annexion à l'Autriche. Elle a eu longtemps sa nationalité indépendante, et, en

dépit de l'invasion, de la domination germanique, elle a conservé sa langue, ses souvenirs, son esprit national. La langue tchèque ou bohême est un dialecte slave, parlé par sept à huit millions d'individus, sauf quelques différences locales, en Bohême, en Moravie, en Silésie, en Slovaquie; c'est une langue sœur des langues russe, polonaise et serbe; elle n'a rien de commun avec l'allemand. Cette langue est douce, harmonieuse, comme tous les dialectes slaves; sa versification admet l'accent et la rime, et ses chants populaires ont une grâce mélancolique. Quoique convertie au christianisme au neuvième siècle par Cyrille et Méthodius, la nation tchèque ne conserva pas les caractères slavons ni l'alphabet en trente-huit lettres, dit *cyrillique,* qui fut adopté par les Slaves orientaux (Russes, Serbes); elle adopta les caractères germaniques et latins, et c'est l'alphabet latin qui a prévalu.

Un coup d'œil jeté sur les origines de la nation bohême et sur son passé historique nous paraît nécessaire à l'intelligence de sa littérature.

Les plus anciens habitants connus de la Bohême sont les *Boii* ou *Boïens,* qui ont laissé leur nom au pays. C'était une tribu celtique, venue de la Gaule transalpine au deuxième siècle, et qui fut chassée par la tribu germanique des Marcomans, laquelle fut conquise à son tour par les Tchèques, peuples d'origine slave : leur chef Tchek donna son nom à la nation.

Il reste de cette époque païenne quelques chants héroïques dont nous parlerons plus loin : on y voit déjà les traces de la lutte de l'élément slave contre l'élément germanique.

Un marchand, nommé Samo, de race franque, en trafiquant chez les Tchèques, les souleva contre les Avares

qui opprimaient le pays, les affranchit, et régna sur eux pendant trente-cinq ans. Il résista avec succès à Dagobert, roi de France, et aux Saxons ses alliés.

Au septième siècle, d'après une légende, vivait la princesse Liboucha, petite-fille de Samo; elle était célèbre par sa sagesse, et rendait au peuple une justice exacte; mais un de ses jugements ayant été blâmé par la noblesse, elle prit pour époux un simple laboureur nommé Przémysl, et lui donna le pouvoir suprême; il devint le fondateur de la première dynastie héréditaire de Bohême. Nous citerons plus loin le *Jugement de Liboucha*, comme un monument curieux de cette époque.

Charlemagne combattit les Tchèques, les vainquit, mais ne put les rendre tributaires de son vaste empire.

Les Moraves, voisins des Tchèques, formaient alors une grande confédération slave qui s'étendait des Alpes aux Carpathes : c'était la Grande-Moravie. Ce peuple venait d'être converti au christianisme par les deux apôtres grecs Cyrille et Méthodius (856). Le duc de Bohême Borzivog, s'étant rendu en Moravie auprès du prince Swiatopluk, se convertit à la voix de Méthodius, et imposa la religion nouvelle à ses États (873).

Le rite gréco-slave, introduit en Bohême par saint Cyrille, fut combattu par l'influence latine et germanique; il disparut au onzième siècle pour faire place au rite latin.

Une invasion hongroise détruisit au dixième siècle la confédération de la Grande-Moravie; la province de Moravie, démembrée de cet empire, fut unie à la Bohême, dont elle a toujours fait partie depuis.

Des discordes sanglantes entre les princes de la famille royale, des guerres acharnées contre les empereurs d'Al-

lemagne signalent les siècles suivants en Bohême. Les empereurs aspiraient à la suprématie sur tous les États du Nord, et leur idée était d'asservir la Bohême et de la rendre tributaire. Ils profitaient de toutes les discordes intestines, des querelles de succession, pour intervenir dans ce pays. En 1092, le duc Wratislas II obtint de Henri IV, avec la main de sa fille, l'érection de son duché en royaume. La royauté fut d'abord élective; elle ne devint héréditaire qu'en 1230, à l'avénement de Venceslas Ier. Mais la puissante maison de Hohenstaufen réduisit la Bohême à un rôle subalterne, sans lui ravir pourtant son indépendance; presque seule parmi les États slaves, la Bohême échappa au joug germanique; Ottokar Ier lui donna même un éclat nouveau, et marcha l'égal de tous les rois chrétiens. Son fils Venceslas III eut un règne brillant; sa cour était le rendez-vous d'une vaillante chevalerie, qui ne rêvait que fêtes, chasses et tournois; il composait des chansons d'amour, et s'entourait de trouvères français, de minnesingers allemands. C'est l'époque brillante de la féodalité bohême, qui ne le cédait en rien aux autres États de l'Europe pour l'éclat et la bravoure.

Ottokar II porta au plus haut degré la gloire de la Bohême : la diète d'Autriche le choisit comme souverain, et sa domination s'étendit du golfe de Venise aux bords de la Baltique, où il fonda Kœnigsberg. Il ne tenait qu'à lui de prendre la couronne impériale que les Allemands lui offraient pendant le *Grand Interrègne;* il refusa, et laissa élire le redoutable Rodolphe de Habsbourg, qui songea bientôt à limiter la puissance de celui qu'il considérait comme trop dangereux pour un vassal. Ottokar succomba à la bataille de Marchfeld, où il avait reçu dix-sept blessures.

Depuis ce moment, la puissance de la maison de Bohême s'éclipse devant la grandeur toujours croissante de la maison d'Autriche.

La race des Przémysl, qui avait régné cinq siècles en Bohême, s'éteignit, en 1306, dans la personne de Venceslas V, assassiné à Olmutz. Rodolphe d'Autriche recueillit la succession en prenant pour femme la veuve de Venceslas; il fut tué dans un combat, et la seconde fille de Venceslas, en épousant Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII, lui conféra ses droits : il devint roi de Bohême. Ce prince est célèbre par son humeur aventureuse, ses courses à travers l'Europe et sa mort à la bataille de Crécy, où il voulut, quoique aveugle, férir quelques bons coups contre les Anglais.

Son fils, Charles IV, arriva à la dignité impériale, dignité qui fut continuée à ses deux successeurs, Venceslas VI et Sigismond. Le règne de Charles IV est l'âge d'or de la Bohême : il la rendit florissante par les arts et les sciences, fonda l'Université de Prague sur le modèle de celle de Paris, favorisa le commerce et l'agriculture, attira les artistes étrangers, et embellit sa capitale de chefs-d'œuvre encore admirés de nos jours. Il encouragea les écrivains nationaux, et écrivit lui-même en langue tchèque l'histoire de sa vie.

Au commencement du quinzième siècle, la Bohême vit éclore une lutte religieuse qui devait bientôt dégénérer en lutte politique, et préludait, à un siècle de distance, à la scission protestante de Luther. Jean Huss, recteur de l'Université de Prague, avait adopté les idées du réformateur anglais Wiklef, et se mit à attaquer l'autorité du pape, les indulgences, le culte des saints, la communion sous une seule espèce, etc. Les déchirements de l'Église pen-

dant le grand schisme d'Occident et de nombreux abus dans le clergé favorisèrent cette prédication, qui compta bientôt une foule d'adeptes. Condamné par l'Église, Jean Huss résista, continua de prêcher et d'écrire, et en appela du pape au concile. Ce concile fut celui de Constance (1414); il y comparut, fut de nouveau condamné, refusa de se rétracter, et mourut sur le bûcher. Son principal disciple, Jérôme de Prague, subit le même supplice.

Le bûcher de Jean Huss fut le signal d'une terrible révolte. Un vieux chambellan du roi Venceslas, Jean Zisca, fit un appel aux villes de Bohême et prit les armes contre ceux qu'il appelait les ennemis de Dieu : le clergé, les Allemands étaient enveloppés dans la même réprobation. Il tint tête aux armées impériales, massacra les prêtres, ruina les églises et les monastères; quoique devenu aveugle, il fut plusieurs fois vainqueur de l'empereur Sigismond, qui finit par lui offrir le gouvernement de la Bohême. La question religieuse était devenue une question nationale; les hussites la formulaient en quatre articles : 1° libre prédication; 2° communion sous les deux espèces; 3° restitution au peuple des biens du clergé; 4° punition des péchés mortels par la loi.

Zisca mourut de la peste au moment de son triomphe; il fut remplacé par Procope, qui soutint avec non moins d'audace et de talent la cause des hussites. Divisés en plusieurs sectes, *taborites, orébites, orphelins, calixtins*, ils soutinrent une guerre terrible, qui épuisait la Bohême en même temps qu'elle épouvantait l'Allemagne et toute la chrétienté. Procope parut au concile de Bâle avec trois cents des siens, et un traité de conciliation fut rédigé et accepté sous le nom de *Compactata*. Mais ce traité ne fut admis que par les modérés, les *calixtins;* les exaltés, qui

rêvaient la république ou une sorte de socialisme sauvage, continuèrent la lutte; Procope les soutint, livra la sanglante bataille de Prague, et succomba dans les plaines de Lipan (1434).

Sigismond, vainqueur, fut reconnu en Bohême; mais la cause hussite était devenue une cause nationale; elle fut relevée par Georges Podiebrad, qui fut élu roi en 1458, excommunié par le pape Paul II, attaqué à plusieurs reprises par l'empereur Frédéric III, et par son propre gendre Mathias Corvin, roi de Hongrie, qui le dépouilla de la Moravie, de la Silésie et de la Lusace. Ce règne fut pourtant glorieux à plus d'un titre; Podiebrad soutint la cause nationale avec héroïsme, sagesse et fermeté contre des ennemis acharnés à sa perte; il rêva même une croisade à Constantinople et l'empire d'Orient. De plus, une grande idée humanitaire et politique avait germé dans son esprit, c'était d'ériger une sorte de tribunal amphictyonique, composé de tous les princes de l'Europe, pour juger souverainement tous les griefs, toutes les causes, toutes les agressions, tous les différends entre les rois et les peuples. Il voulait faire de Louis XI, roi de France, le chef de cette confédération; le choix était assez mauvais; aussi les envoyés du roi de Bohême auprès du rusé souverain n'eurent-ils aucun succès, comme le constate naïvement le journal de leur voyage qui nous a été conservé.

Cette idée se rattache à l'esprit d'apaisement pacifique qui s'était produit en Bohême à la suite de tant de luttes, de malheurs et de dévastations. C'est sous la même influence que se forma et se développa la secte humanitaire des *Frères Bohêmes*, ou Frères Moraves, débris des anciens taborites, qui avaient protesté contre les *Compactata;* elle avait puisé ses idées dans les théories d'un utopiste bohême,

Pierre de Chelczic, et se distinguait par son horreur pour la guerre, sa philanthropie religieuse et la rigidité de ses mœurs. Les Frères Moraves, ou Herrnhutes, embrassèrent depuis le protestantisme, avec des rites particuliers.

Podiebrad désigna pour lui succéder, non ses fils, mais la maison polonaise des Jagellons, et Ladislas de Pologne fut élu par le peuple malgré les intrigues de l'Autriche; il fut aussi élu roi de Hongrie après la mort de Mathias Corvin. Son fils, Louis II, qui succéda à cette double couronne, périt à Mohacz (1526) dans une bataille contre les Turcs. Sa mort fut celle de la nationalité bohême; la couronne passa à Ferdinand d'Autriche, frère de Charles-Quint, et le royaume fut déclaré héréditaire dans sa famille. Ferdinand avait épousé la fille du dernier roi; il prit la Bohême comme sa dot et évinça tous les candidats étrangers. Il reconnut la constitution du royaume et la liberté de conscience, mais il viola bientôt son serment; la Diète lui ayant refusé son secours contre les protestants d'Allemagne, il entra à Prague à la tête d'une armée, saccagea la ville, lui ravit ses priviléges, saisit trois cents otages et ruina en partie la noblesse.

Ce régime de terreur et d'oppression fut adouci sous Maximilien II, prince humain et généreux; mais il ne rendit point au pays les libertés anciennes.

Rodolphe II, son successeur, prince faible et borné, passa une partie de sa vie dans son château de Prague, occupé d'alchimie et d'astronomie; il y attira les deux astronomes Képler et Tycho-Brahé, et rédigea avec eux les célèbres *Tables rudolphines*. Ce prince aimait les arts, et réunit de belles et curieuses collections; son intolérance se manifesta surtout contre les Frères Moraves. Son

frère Mathias lui enleva la Hongrie. Profitant de sa faiblesse, le parti national de Bohême relève la tête et impose à l'Empereur la charte connue sous le nom de *Lettres de Majesté;* mais il cherche à reprendre par la force ce que la force lui a enlevé. Mathias profite des troubles pour déposséder son frère de son dernier lambeau de pouvoir, et la Bohême passe sous sa loi.

Ce fut de la Bohême que partit le signal de la guerre de Trente ans. Mathias a violé les *Lettres de Majesté;* le peuple s'agite; l'archevêque de Prague a fait démolir les temples de Braunau et de Klostergrab, bâtis par les protestants; la Diète réclame; le comte de Thurn, à la tête des mécontents, se présente au château royal, y trouve les ministres impériaux qu'il rend responsables du refus de justice opposé par l'Empereur; une lutte s'engage, et les ministres sont jetés par les fenêtres dans les fossés. C'est ce fait, connu sous le nom de *Défenestration de Prague*, qui allume la guerre de Trente ans.

Les Bohêmes prennent les armes et proclament la déchéance de Ferdinand, qui avait succédé à Mathias; ils battent ses troupes et l'assiégent dans Vienne. Mais l'Empereur reçoit des secours; il combat, il négocie, il prend le dessus, et l'armée de Bohême, réduite à trente mille hommes, est vaincue, anéantie sous les murs de Prague, à *Bila-Hora* (la Montagne-Blanche); là périrent la fortune et l'indépendance de la vieille Bohême (1620).

Son sort fut triste, lamentable, comme celui de toute nation vaincue, à qui le vainqueur veut arracher par la force sa liberté, sa nationalité, son administration, sa langue, son passé comme son avenir : ainsi ont souffert et souffrent encore les Slaves de Turquie, les Irlandais et les

Polonais ; c'est le *væ victis* appliqué par une politique que la compassion ne peut atteindre.

La Bohême l'éprouva cruellement. Ferdinand fit périr sur l'échafaud quarante-sept des plus illustres patriotes sur la place publique de Prague. L'Université de Prague fut fermée; la langue tchèque fut proscrite des écoles et de l'administration ; les livres en langue bohême étaient mis à l'index, anéantis, brûlés; l'allemand triompha partout. Les biens des proscrits furent livrés à des aventuriers de tous les pays; beaucoup émigrèrent, et se rendirent en Hongrie, en Pologne, en Hollande, en Angleterre. Les protestants d'Allemagne laissèrent accomplir froidement cette ruine d'une nation dont la race leur était étrangère; ils recueillirent les épaves de ses dépouilles; la guerre de Trente ans épuisa ce malheureux pays; de quatre millions, la population tomba à neuf cent mille âmes. Pourtant ce peuple mutilé conserva son esprit national, sa langue, ses vieux souvenirs, malgré l'invasion persistante des éléments germaniques, et deux siècles après nous le verrons se réveiller avec des aspirations nouvelles.

CHAPITRE II.

Poésie primitive. — Découverte des anciens poëmes à Kœniginhoff, en 1817, par Hanka : effets de cette découverte. — Le *Jugement de Liboucha*. — Le poëme de *Zaboï et Slavoï*. — Le chant de *Ludicha et Lubor*. — Autres chants nationaux. — Recueils des poésies populaires : leur caractère et leur intérêt.

L'étude de la littérature tchèque nécessitait l'aperçu historique qui précède, car si la littérature est l'expression de la vie intellectuelle et morale d'un peuple, son histoire en est la base, et peut seule en expliquer le caractère, le développement et les manifestations diverses.

Tous les peuples slaves ont l'instinct musical et poétique; ce sont des Méridionaux égarés vers le Nord; ils n'ont rien du flegme germanique; leur nature est fine, élégante, artistique, et à toutes les époques leur instinct poétique s'est manifesté par des chants. La Bohême a eu ses bardes comme les autres nations; on cite entre autres le nom de Lumir, dont la lyre, comme celle d'Orphée, avait le pouvoir d'ébranler les arbres et les montagnes.

Rien n'était connu de cette poésie primitive de la Bohême, lorsque le hasard en fit retrouver quelques fragments précieux, en 1817, à Kralove-Dvor (Kœniginhoff), petite ville à moitié ruinée pendant la guerre des hussites.

Un savant bohême, Hanka, en visitant un caveau placé sous la tour de l'église, y découvrit des flèches, et avec elles trois anciens manuscrits, dont l'un était un psautier sur parchemin du quinzième siècle, l'autre un traité d'as-

tronomie, et le troisième un poëme en langue bohême du moyen âge, ouvrage mutilé dont il recueillit pieusement les lambeaux. Hanka parvint à déchiffrer le précieux manuscrit, et le publia à Prague en 1819. Il y ajouta un autre fragment ancien, qui avait été envoyé au musée de Prague par un inconnu[1], et qu'il était aussi parvenu à déchiffrer; ce fragment était le *Jugement de Liboucha*, le plus ancien monument connu de la littérature bohême.

La publication de Hanka eut un grand retentissement dans le monde slave ainsi qu'en Allemagne. On en contesta l'authenticité; elle fut prouvée victorieusement, malgré la science haineuse que les philologues allemands déployèrent dans cette controverse. Elle rajeunit la littérature bohême, lui donna une impulsion nouvelle, en la retrempant aux sources de son passé; il n'est pas de poëte moderne qui n'en ait subi l'heureuse influence.

Le manuscrit du *Jugement de Liboucha* contenait encore un autre poëme, l'*Assemblée*. Le manuscrit de Kralove-Dvor en contenait quatorze, dont le plus important est celui de *Zaboï et Slavoï*; nous en parlerons plus loin. Ils ne sont évidemment pas tous de la même époque ni du même auteur, mais ils remontent assez haut, puisque l'écriture du manuscrit est au moins du treizième siècle.

Le *Jugement de Liboucha* paraît remonter au huitième siècle. Liboucha est cette princesse, petite-fille de Samo, renommée pour sa sagesse, qui épousa Przémysl, chef de la dynastie régnante en Bohême jusqu'au quatorzième siècle. Le poëme en question nous représente Liboucha convoquant en un plaid les nobles de son royaume pour

[1] On a su depuis que cette découverte avait été faite à Zéléna.Hora (Grünberg) par un nommé Kovar, régisseur des biens du comte de Colloredo.

l'aider à décider dans la querelle de deux frères qui se disputent l'héritage de leur père. La scène est remarquable par sa naïve grandeur.

« Les Lekhs et les Vladyks se rassemblent dans le Wychegrad; chacun prend place suivant son âge; la princesse entre, vêtue de blanc, et s'assied sur le trône paternel au milieu de l'illustre assemblée.

« Auprès d'elle se placent deux vierges versées dans la connaissance des lois divines; l'une tient les tables de la loi, l'autre l'épée qui punit les injures; en face d'elles brille la flamme qui témoigne du droit; à leurs pieds est l'eau sainte qui purifie. »

Cet appareil de justice païenne offre un caractère imposant dans ses divers symboles. Le *Jugement de Liboucha* n'est pas moins remarquable : elle décide, d'après la loi slave, que l'héritage doit être partagé entre les deux frères par portions égales; en effet, la loi slave n'admettait pas le droit d'aînesse comme la loi germanique. L'assemblée approuve la décision de la princesse, et la proclame devant le peuple qui doit la ratifier. Mais une voix s'élève pour contredire ce jugement.

« Croudoch, des rives de l'Ottava sinueuse, se lève; la colère le possède tout entier; tous ses membres tremblent de frayeur; il brandit le poing et mugit comme un taureau irrité. — « Malheur à la couvée où le serpent pé-
« nètre ! Malheur aux hommes que gouverne une femme !
« C'est à l'homme de commander aux hommes; *c'est à*
« *l'aîné qu'il faut donner l'héritage.* »

« Liboucha se lève du trône d'or de son père, et dit :
« Kmets, Lekhs et Vladyks, vous entendez comme on m'ou-
« trage; jugez vous-mêmes suivant la loi. Désormais je ne
« jugerai plus vos querelles. Choisissez un homme, un de

« vos égaux, qui vous gouverne avec un sceptre de fer; la « main d'une vierge est trop faible pour vous gouverner. »

« Ratibor, des montagnes des Géants, se lève et parle ainsi : « Il serait honteux à nous d'aller chercher le droit « chez les Allemands. Chez nous le droit est déterminé par « des lois que nos pères apportèrent jadis en ces con- « trées... »

Ce poëme est un tableau vivant des mœurs primitives des Slaves, de leur vie publique, et de leur législation qu'ils maintenaient contre l'intrusion des coutumes allemandes. Le poëme suivant, l'*Assemblée*, n'est qu'un fragment où l'on peut voir la continuation du premier, peut-être la conclusion du discours de Ratibor.

« Chaque père de famille est le chef de sa maison; les hommes labourent, les femmes font les vêtements. Le chef de la maison vient-il à mourir, tous les enfants possèdent ensemble ses biens; puis on choisit dans la famille un Vladyk, qui, dans l'intérêt commun, se rend à l'auguste assemblée, marche avec les Kmets, les Lekhs et les Vladyks... »

L'organisation de la famille et de la commune slave se peint tout entière dans ces paroles [1].

Le poëme de *Zaboï et Slavoï* appartient au neuvième siècle, époque encore païenne. Les Tchèques, comme les autres tribus slaves, commençaient à se fixer, à former des États réguliers. Les Lekhs et les Polènes s'organisaient sous Piast, les Moraves et les Tchèques se liguaient pour résister aux Germains; l'antipathie de race leur faisait repousser la prédication chrétienne et les influences qui leur venaient de ce côté. Le chant de Zaboï en est une preuve; il retrace avec

[1] Voir Léger, *Chants héroïques des Slaves de Bohême*.

éclat et vérité les mœurs, les croyances des anciens Slaves, leur caractère énergique; il offre une analogie curieuse avec le chant de Ragnar Lodbrog, le fameux pirate scandinave, sauf qu'il est moins personnel et plus patriotique.

Zaboï est chef d'une tribu tchèque opprimée par les Germains et soumise de force au christianisme. Zaboï attaque un *roi* ennemi qui pourrait bien être Charlemagne ou l'un de ses chefs de guerre, car on sait par Éginhard que le grand empereur envahit deux fois la Bohême, en 800 et en 806, et que dans toutes ses conquêtes il cherchait à établir la foi chrétienne. Zaboï se plaint en effet qu'on ait chassé les éperviers des forêts, coupé les arbres, brisé les dieux des Slaves pour les forcer à adorer les dieux étrangers. Zaboï veut secouer ce joug; il réunit ses amis, joint sa troupe à celle de son frère d'armes Slavoï, s'élance sur les ennemis commandés par Ludiek (Louis)[1]; il le tue, disperse ses troupes et rend la liberté à sa patrie.

Ce poëme, simple, énergique, plein de caractère, semble avoir été composé par un témoin oculaire, un barde du temps; nous en citerons les passages les plus saillants.

« Dans la forêt Noire s'élève un rocher; sur ce rocher s'élance le fier Zaboï; il contemple les campagnes, et les campagnes attristent ses regards. Gémissant comme le ramier sauvage, longtemps il reste assis, et longtemps il s'afflige. Soudain il bondit comme le cerf à travers la forêt solitaire; il court de l'homme à l'homme, du guerrier au guerrier dans toute l'étendue de la contrée; il dit en

[1] Ce nom de Ludiek a fait croire que le chant en question se rapporte à la lutte de Louis le Germanique contre les Slaves au neuvième siècle.

secret quelques brèves paroles, s'incline devant les dieux et continue sa marche.

« Un jour s'écoule, un autre jour s'écoule; mais quand la lune éclaire la troisième nuit, les hommes sont réunis dans la sombre forêt. Zaboï vient à eux, les mène dans le ravin le plus profond du bois. Il descend bien loin au-dessous d'eux, et prend en main sa guitare mélodieuse.

« — Amis aux cœurs de frères, aux yeux de flammes, ce chant qu'ici j'entame en cette vallée profonde, il part de mon cœur, du fond de mon cœur plongé dans une sombre tristesse. Notre père a rejoint ses ancêtres; il a laissé ici ses enfants, ses compagnes, sans dire à aucun d'entre nous : Ami, donne-leur des conseils paternels !

« Et l'étranger est venu avec violence; il nous commande dans une langue inconnue, et les coutumes de la terre étrangère, il faut que, du matin au soir, nos enfants, nos femmes s'y soumettent; il faut qu'une seule épouse nous accompagne depuis la naissance jusqu'à la mort.

« Il a chassé les éperviers de nos bois, et les dieux qu'il adore, il faut qu'on les invoque! Nous n'osons plus frapper nos fronts devant nos dieux, leur apporter les mets au crépuscule, là où notre père venait leur en offrir, où il venait chanter leurs louanges. Ils ont abattu tous les arbres; ils ont brisé tous les dieux.

« — Ah! Zaboï, tes chants vont droit au cœur; tes chants, empreints de tristesse, ressemblent à ceux de Lumir[1], dont la voix et la lyre émeuvent le Wychegrad[2] et les extrémités de la terre! Tous nos frères l'ont senti comme moi; oui, un noble barde est cher aux dieux.

[1] Vieux barde national.
[2] Berceau de la nation bohême.

Chante ! C'est à toi qu'il est donné d'enflammer nos âmes contre l'ennemi.

« Zaboï a remarqué d'un regard les yeux étincelants de Slavoï, et ses chants continuent à pénétrer les âmes...

« Tous aussitôt descendent vers Zaboï, tous le pressent dans leurs bras nerveux; le cœur répond au cœur et les mains s'entrelacent, et de sages discours se succèdent. La nuit va faire place à l'aurore; ils remontent sans bruit de la vallée, et, longeant isolément les arbres, ils quittent de toutes parts la forêt.

« Un jour s'écoule, un autre jour s'écoule; mais après la troisième journée, quand la nuit a répandu ses ombres, Zaboï s'avance dans la forêt, et avec lui une troupe de guerriers; tous pleins de confiance dans leurs chefs, tous brûlant de haine contre le roi (Ludiek), tous le menaçant de leurs armes.

« — Slavoï, frère bien-aimé, vois-tu cette montagne bleue qui domine les plaines d'alentour? C'est là que nous portons nos pas. Au levant de la montagne, vois-tu cette forêt sombre? C'est là que s'uniront nos mains. Cours-y à pas de renard; j'y marche de mon côté.

« — Frère Zaboï, pourquoi donc nos armes n'exerceraient-elles leur vengeance que jusqu'au haut de cette montagne? D'ici même attaquons en face les hordes homicides du roi !

« — Frère Slavoï, veux-tu écraser le dragon? Marche-lui sur la tête; et sa tête est là-bas !

« Aussitôt la troupe, divisée dans le bois, se partage à droite et à gauche; les uns suivent les ordres de Zaboï, les autres ceux de l'ardent Slavoï. Tous marchent vers la montagne bleue à travers la forêt profonde.

« Cinq fois le soleil avait paru quand de nouveau ils se

tendirent les mains, quand de loin leurs yeux de renard observèrent les cohortes royales.

« — Que Ludiek réunisse ses légions, toutes ses légions sous les coups de nos haches ! Ah ! Ludiek, tu n'es qu'un vassal parmi les vassaux du roi ; va dire à ton maître superbe que ses décrets ne sont qu'une vaine fumée !

« Ludiek s'irrite, et son prompt appel a aussitôt réuni les cohortes. Leur reflet remplit l'étendue, et le soleil resplendit sur leurs armes ; tous les pieds sont prêts à marcher, toutes les mains à frapper au signal de Ludiek.

« — Slavoï, frère bien-aimé, cours ici à pas de renard, pendant que je les attaquerai de front !

« Et comme la grêle, Zaboï les charge en face ; comme la grêle, Slavoï les charge en flanc.

« — Frères, voici ceux qui ont brisé nos dieux, qui ont déraciné nos arbres, qui ont chassé les éperviers des bois. Les dieux eux-mêmes les livrent à nos coups !

« Aussitôt, du milieu des ennemis, la rage entraîne Ludiek contre Zaboï, et, les yeux étincelants de colère, Zaboï se précipite contre Ludiek. Comme un chêne s'abat sur un chêne au sein de la forêt, tels Zaboï et Ludiek s'élancent en avant de l'armée entière.

« Ludiek frappe de sa forte épée, et traverse trois plaques du bouclier ; Zaboï lève sa hache d'armes sur Ludiek qui l'évite ; la hache rencontre un arbre qui s'abîme sur la foule, et trois cents des combattants ont rejoint leurs aïeux.

« — Ah ! s'écrie Ludiek en fureur, monstre homicide, exécrable dragon, essaye contre moi ton épée !

« Zaboï saisit son épée et échancre le bouclier ennemi. Ludiek brandit la sienne, mais elle glisse sur l'écu raboteux. Tous deux s'excitent à redoubler leurs coups, et

leurs coups ont brisé leurs armures; leur sang coule; le sang jaillit à flots sur les guerriers dans cette lutte implacable. Le soleil atteint son midi, et du midi il s'incline vers le soir; cependant on combat encore, sans céder d'un côté ni de l'autre : ici combat Zaboï, et là Slavoï son frère.

« — Meurtrier ! Bies (le diable) te réclame, assez tu as bu notre sang ! — Zaboï brandit sa hache; Ludiek s'est détourné; Zaboï élève sa hache et la lance sur l'ennemi; dans son vol, elle fend le bouclier, et, sous le bouclier, la poitrine de Ludiek. L'âme a frémi devant la hache puissante, et la hache entraîne l'âme à cinq toises dans les rangs.

« Un cri d'effroi dans la bouche des ennemis, un cri de joie dans celle de nos braves, des braves compagnons de Zaboï; un rayon de joie dans leurs yeux.

« — Frères, les dieux nous donnent la victoire. Une troupe à droite, une troupe à gauche ! Amenez les chevaux des vallées, qu'ils hennissent dans toute la forêt !

« — Frère Zaboï, lion intrépide, que rien ne retarde ta poursuite !

« Zaboï a jeté son bouclier; l'épée d'une main, la hache de l'autre, il se fraye de larges sentiers à travers les cohortes royales. Ils hurlent, ils fuient, nos oppresseurs ! L'épouvante les repousse du champ de bataille, et la terreur leur arrache de grands cris.

« Les chevaux hennissent dans la forêt. A cheval, à cheval ! à la suite de nos ennemis, à travers la forêt tout entière ! Coursiers agiles, portez notre vengeance, portez-la vers nos oppresseurs !

« Nos guerriers s'élancent sur les chevaux; pas à pas ils poursuivent les ennemis; coup sur coup ils assouvissent

leur rage, et les plaines, les montagnes, les forêts disparaissent à droite et à gauche.

« Devant eux mugit un torrent dont les vagues s'amoncellent sur les vagues : l'un sur l'autre, ils s'y précipitent, tous affrontent les noirs tourbillons. L'onde engloutit en foule les étrangers, mais elle porte les fils de la patrie, elle les porte au rivage opposé...

« Les guerriers de Zaboï se précipitent et sillonnent de toutes parts la contrée, culbutant, abattant les ennemis sous les pieds de leurs coursiers agiles. Furieux, ils les poursuivent aux lueurs de la lune, à l'éclat du soleil dans la nuit ténébreuse, et au lever du jour ils les poursuivent encore...

« — Frère, vois-tu cette montagne lumineuse? C'est là que les dieux nous donnèrent la victoire; c'est là que les âmes par essaims voltigent maintenant d'arbre en arbre, effrayant les oiseaux, les bêtes fauves redoutées de tous, excepté des hiboux. Allons sur le sommet ensevelir les corps et présenter aux dieux les mets du sacrifice; aux dieux qui nous sauvèrent sacrifions avec joie, et chantons un hymne à leur gloire en leur offrant les dépouilles des vaincus[1]. »

Malgré cette résistance, le paganisme ne devait pas tarder à faire place chez les Slaves à la lumière bienfaisante de la foi chrétienne. Deux missionnaires célèbres, Cyrille et Méthodius, partirent de Constantinople en 860, convertirent les Khazares, les Bulgares, et pendant vingt années répandirent la prédication chez les divers peuples slaves pour lesquels ils traduisirent les livres saints. Dès le dixième siècle, la religion nouvelle était solidement établie au milieu d'eux.

[1] EICHHOFF, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge.*

Parmi les autres poëmes du manuscrit trouvé à Kralove-Dvor, celui de *Cestmir et Vlaslav* est encore un tableau de bataille dont les chroniques ont transmis le souvenir; l'action appartient au neuvième siècle; c'est un fait isolé, qui n'a pas le caractère ni l'intérêt national du précédent.

Le chant de *Ludicha et Lubor,* qui paraît remonter au treizième siècle, est le tableau brillant et animé d'un tournoi dont la reine est la belle Ludicha, fille d'un prince d'au delà de l'Elbe, dont le nom n'est pas prononcé. Après plusieurs passes d'armes dont le récit est à la fois sobre et vif, la victoire appartient à Lubor qui renverse trois adversaires. « Ludicha lui pose sur la tête une couronne, une couronne de feuilles de chêne. Le son des trompettes et des timbales retentit. » Le but de ce tournoi, indiqué par le prince, est une menace contre les Allemands. « Vaillants seigneurs, dit-il, je veux savoir qui de vous m'est le plus utile. Il est sage dans la paix de se préparer à la guerre. De tous côtés les Allemands sont nos voisins[1]. »

Le dernier poëme, et le plus long du manuscrit, raconte la défaite des Tartares devant Olmutz en 1241; ce fut un chef bohème, Iaroslav de Sternberg, qui remporta cette victoire. Elle eut un résultat important, car elle arrêta de ce côté la marche triomphante des terribles envahisseurs mongols, qui tinrent la Russie sous le joug pendant deux siècles, et menaçaient l'Europe d'un sort semblable. La Pologne, la Silésie, la Hongrie avaient subi d'affreux ravages; en Moravie, la désolation n'était pas moins grande: le peuple fuyait dans les bois, dans les rochers pour échapper à la mort; les villes, les monastères étaient pillés, livrés aux flammes. Olmutz, bien fortifiée, devint

[1] Voir Léger, *Chants héroïques des Slaves de Bohême.*

le boulevard de la résistance, sous la conduite du brave Iaroslav de Sternberg; il repoussa tous les assauts, et surprit à l'improviste l'armée mongole par une sortie vigoureuse; il la mit en déroute et tua de sa main le chef ennemi, un des petits-fils de Gengis-Khan. Les débris de cette armée allèrent rejoindre celle de Batou, qui triomphait alors en Hongrie; mais l'attitude menaçante de l'Autriche et des princes chrétiens délivra bientôt l'Europe occidentale de ces hordes farouches, qui rentrèrent dans leurs déserts asiatiques.

Il y a donc dans ce poëme une petite épopée nationale d'un grand intérêt. Les faits historiques y sont entremêlés de fictions gracieuses et de légendes populaires.

Le manuscrit trouvé à Kralove-Dvor paraît être un fragment d'une antique collection de chants nationaux dont nous devons déplorer la perte, car il eût servi à reconstruire l'histoire de l'ancienne poésie bohême, qui doit avoir été riche et originale, si nous en jugeons par les débris qui nous restent. Sur les quatorze morceaux retrouvés, il en est six qui sont des chansons populaires d'un caractère naïf et gracieux. Mais si les anciens recueils nous font défaut, il en est un que le temps n'a pu détruire, c'est celui qu'à conservé la mémoire populaire, malgré le temps, les guerres, les malheurs publics, l'invasion germanique et l'oppression séculaire du gouvernement autrichien. L'érudition moderne a accompli en Bohême, comme en beaucoup d'autres pays, une œuvre méritoire et digne d'intérêt; elle a collectionné pieusement ces chants répandus parmi le peuple, transmis d'une génération à l'autre et répétés de siècle en siècle. On en a fait plusieurs recueils, dont le dernier, le plus important et le plus complet, est de M. Erben; il contient environ deux mille

cinq cents chansons dans tous les genres et de toutes les époques, ballades, chants d'amour, complaintes, chansons à boire, satiriques, nuptiales, guerrières, chansons de métier, et jusqu'à des rondes enfantines. C'est là qu'il faut chercher la vie du peuple, ses goûts, ses instincts, ses passions, son caractère; rien n'est plus vrai, plus sincère que ces élans de l'âme; c'est le miroir de la nation, c'est sa respiration, sa vie; l'art n'y est pour rien; le calcul, la méditation n'ont pas présidé à cette expansion naturelle de l'âme, à cette expression vive et spontanée des sentiments populaires.

CHAPITRE III.

Antipathie de la race slave contre la race allemande. — Chronique de Dalimil. — Littérature d'imitation. — Flaska de Pardubic. — André de Dube. — Sztitny. — Résultats de la prédication hussite. — La Renaissance en Bohême au seizième siècle. — Jean de Veleslavine. — Lomnicky. — Comenius. — Funestes conséquences de la guerre de Trente ans pour la langue et la littérature. — Réformes de Joseph II : ses effets en Bohême. — Réveil littéraire. — Dobrowski. — Palacki. — Hauliezek. — Holy. — Kolar. — Celakowski. — Votsel. — Hynec-Macha. — Nebesky. — Erben. — Koubek. — Fricz. — Klicpéra. — Néruda. — Halek. — Sabina. — Résumé. — Opinion d'un critique slave sur les destinées de la Bohême.

Un fait qui ressort vivement dans l'histoire comme dans la littérature, c'est l'antipathie que les Slaves ont toujours éprouvée contre la race allemande. Cela tient autant à l'opposition des caractères qu'aux faits historiques. Le Slave est léger, vif, expansif, d'humeur aimable et gracieuse; le Teuton est lourd, empesé, concentré, de nature peu sociable, peu sympathique. Le Slave a toujours eu à souffrir de l'Allemand, son voisin, qui a sans cesse empiété sur ses droits, sur ses terres, et lui a fait sentir longuement le poids de l'oppression, de la conquête. Pour le Slave, l'Allemand est un ennemi; en Russie, son nom est synonyme d'étranger, et le fond du sentiment est la malveillance. En Pologne, l'Allemand est un vainqueur détesté, cela s'explique et n'a pas besoin de commentaire. La Prusse s'est élevée sur la ruine des Slaves; l'Autriche s'est formée de leurs dépouilles; aussi est-il naturel de voir les Tchèques, dès les premiers siècles de leur histoire, se montrer défiants et haineux à l'égard des Germains.

Nous trouvons en Bohême l'expression de cette vieille haine dans une ancienne chronique rimée du quatorzième siècle, connue sous le nom de *Chronique de Dalimil*, quoique ce nom, qui est celui d'un chanoine de l'église de Boleslav, ne soit pas celui de l'auteur, resté inconnu. L'histoire commence à la création du monde, et s'arrête à l'année 1314. Elle raconte avec une naïveté pittoresque l'émigration du lech nommé Tcheke, et son établissement en Bohême avec sa famille : il formait « un peuple très-loyal, qui avait tous les biens en commun; ce que l'un n'avait pas, il le trouvait chez l'autre ». Le jugement de Libouch a la prophétesse, l'affront que lui firent subir les seigneurs en repoussant son autorité, son mariage avec le laboureur Przémysl, la fondation de Prague, tout cela est raconté avec animation. Quand le poëte décrit la guerre contre l'Allemagne, on voit percer en maint endroit la haine de race, et le beau côté est toujours pour les Bohêmes. « Les Saxons ont les cheveux pâles, dit-il : de tels hommes sont rarement braves. Quand Spitihniev eut débarrassé la contrée de tous les Allemands et de tous les autres étrangers, comme un jardin de ses orties ou une crinière de cheval de ses chardons, il marcha contre la Hongrie. » Un prince de Bohême ayant épousé une femme du peuple, sa noblesse lui en fait reproche; il répond : « Nous sommes tous sortis d'un même père : la noblesse est venue des paysans; le noble se change souvent en paysan; j'aime mieux prendre une paysanne tchèque qu'une Allemande fille de l'empereur. »

Malgré cette vive antipathie, le germanisme pénétra en Bohême, avec la langue latine qui était celle de l'Église; la féodalité allemande lui imposa sa dure empreinte, et la littérature nationale fit place à cette littérature chevale-

resque, qui était la même par toute l'Europe. On eut donc la littérature féodale, les chansons de geste, relatives aux preux de Charlemagne et du roi Arthur; les romans de la guerre de Troie, les mystères joués dans les églises ou sur les places publiques; plus tard les romans allégoriques dont le type était le *Roman de la Rose*. Les auteurs entremêlaient à cette poésie cosmopolite quelques légendes nationales; mais on peut dire qu'il n'y avait pas alors de littérature bohême. Le latin était devenu la langue de la science, celle de l'Église, des monastères et des écoles. Tous les chroniqueurs, sauf Dalimil, écrivent en langue latine.

Au quatorzième siècle, la littérature bohême se réveille sous la protection de Charles IV, qui, devenu empereur, donne à l'Allemagne la célèbre constitution de la *Bulle d'or*, où il recommande aux électeurs l'étude de la langue bohême, qui devint alors la langue diplomatique de l'Allemagne. Il fonda les Universités de Prague et de Vienne; un monastère de Prague adopta la liturgie en langue slave, et c'est de ce couvent que sortit le célèbre *Évangile* écrit en caractères cyrilliques, qui fut acheté au seizième siècle à Constantinople, et déposé parmi les trésors de la cathédrale de Reims : il passait pour un livre syriaque ayant appartenu à saint Jérôme, et les rois de France, au jour de leur couronnement, prêtaient serment sur cet évangile slavon, qu'on appelait le *Texte du sacre*.

Charles IV accorda aux lettres une protection éclairée; l'instruction se répandit, on vit paraître des écrivains de mérite. Flaska de Pardulic composa ses œuvres morales; André de Dube, le *Commentaire sur les droits du royaume de Bohême;* Thomas de Sztitny, sa *République chrétienne*.

Au quinzième siècle, la prédication de Jean Huss, le

mouvement d'idées qu'elle provoqua, l'exaltation nationale qui en fut la suite, les grandes guerres, les dévastations qui ruinèrent le pays, forment pour la Bohême une période d'un haut et triste intérêt. C'est de l'Université de Prague que sortit l'opposition hussite, et sa première manifestation fut dirigée contre les Allemands. Ceux-ci étaient en majorité à l'Université; dans les élections, ils avaient trois voix sur quatre. Jean Huss obtint du roi Venceslas que la majorité fût rendue aux Tchèques; les Allemands, furieux, désertèrent Prague pour aller fonder une Université rivale à Leipzig. Jean Huss, devenu recteur de l'Université de Prague, commença bientôt ses attaques contre Rome et le clergé, et souleva tous les esprits; parmi ses disciples qui soutinrent sa cause dans des ouvrages de controverse théologique, il faut citer Jacob de Stribro, Jean de Pribram, Jean de Rokycan, et surtout Pierre de Chelczic, qui enseignait un christianisme idéal, basé sur la paix et la liberté, et qui donna naissance à la secte des Frères Moraves.

Disciple de Wiklef, Jean Huss fut un réformateur comme Luther et Calvin : il ne lui manqua que le succès pour arriver au même degré d'influence. On s'étonne que l'Allemagne, qui devait acclamer un siècle plus tard les doctrines analogues prêchées par le moine de Wittemberg, se soit montrée si hostile à celles de Jean Huss. Au fond, la cause était la même. Mais Jean Huss était Slave, et la répulsion des Allemands vint de l'hostilité des races, qui dirigeait les inspirations politiques des souverains. La doctrine hussite fut noyée dans le sang, et la Bohême, qui l'avait soutenue comme une œuvre patriotique, n'y trouva que désastres et ruine.

La Renaissance littéraire du seizième siècle exerça son

influence en Bohême : le goût des lettres antiques s'y développa, sous la direction de Bohuslav de Lobkovic et de Jean de Hoder; on traduisit les ouvrages anciens; Prague redevint un foyer de lumière, et bon nombre d'écrivains donnèrent à la langue tchèque la pureté, l'élégance qui lui manquait. Jean de Veleslavine fut un protecteur éclairé des lettres, et ses écrits, qui sont pour la plupart des traductions, exercèrent une heureuse influence; on distingue particulièrement sa *Politique historique*. A sa mort, trente-cinq poëtes écrivirent des élégies en son honneur, ce qui prouve qu'à défaut de génie, le talent poétique ne manquait pas à la Bohême. Parmi eux, le nom de Lomnicky mérite d'échapper à l'oubli.

Le célèbre philosophe Comenius (1592-1671), ou Jean Amos Komensky, était né en Moravie, et appartenait à la secte des Moraves. L'édit autrichien de 1624 le força de quitter sa patrie; il habita successivement la Pologne, l'Angleterre, la Suède, la Hollande et la Prusse; partout on invoquait son savoir et son expérience pour la réforme des écoles. Son fameux recueil de mots usuels, intitulé *Janua linguarum reserata*, fut traduit en douze langues européennes, puis en turc, en arabe, en persan, en mongol : il y a peu d'exemples d'un succès semblable. Ce n'est qu'une faible partie des doctes ouvrages de ce savant ingénieux, qui, par ses *lexiques* et ses *méthodes*, rendit de grands services à l'étude des langues.

Nous avons dit quelles furent pour la Bohême les fatales suites de la guerre de Trente ans, et quelles ruines, quelle dépopulation elle eut à subir. La bataille de la Montagne-Blanche fut pour elle comme un coup de mort. Sa langue et sa littérature, redevenues florissantes, s'engloutirent dans ce cataclysme national. La politique autrichienne

avait compris que pour avoir raison du patriotisme tchèque, il fallait l'atteindre dans ses sources, c'est-à-dire dans son idiome et dans ses livres. La noblesse tchèque fut proscrite; la pensée tchèque le fut également, et pendant que l'une périssait sur les échafauds ou allait languir dans l'exil, l'autre était étouffée par une censure impitoyable. Un livre en langue tchèque était considéré comme un livre hérétique; on les prenait dans les bibliothèques, dans les familles, et on les brûlait par milliers : ce qui périt ainsi de trésors littéraires est incalculable[1]; les vainqueurs ne voulaient plus que l'allemand comme langue usuelle, ou le latin comme langue des écoles. Les ordres religieux, qui furent appelés à diriger l'enseignement en Bohême, contribuèrent à étouffer cet élément de la vie nationale, qui ne fut conservé que dans les classes populaires, où l'éducation nouvelle ne pouvait l'atteindre; c'est là que la langue échappa au naufrage dont elle était menacée. Ce mépris, cet oubli fut son salut; le peuple et la langue ne font qu'un, ils vivent de la vie l'un de l'autre, et, au jour donné, c'est par la langue que s'opère le réveil national. Le poëme remarquable de Mickiewicz intitulé *Wallenrod* jette un jour triste et curieux sur la politique du grand oppresseur de la Bohême, Wallenstein, qui expia par une fin tragique ses ambitieux exploits.

Joseph II, dans son zèle exagéré de réformes, chercha

[1] Komensky (Comenius) raconte ainsi la destruction des livres bohêmes : « Comment on traita les livres, je n'ai pas besoin de le raconter, tout le monde le sait. Les exécutions se faisaient de diverses manières. Les uns les brûlaient dans l'intérieur de leurs maisons, d'autres sur la place publique. On voyait des fourgons remplis de livres s'acheminer vers la place de l'exécution suivis des bourreaux porteurs de flambeaux. Ainsi périt la littérature de notre pays. » Un des persécuteurs de cette ancienne littérature se vantait d'avoir brûlé à lui seul 6,000 volumes en langue bohême.

à faire triompher en Bohême l'élément germanique; mais ses efforts ne servirent qu'à raviver l'esprit de résistance et à donner du ressort à l'instinct national. Les émigrés bohêmes, réfugiés en Pologne et en Hongrie, tendirent de loin la main à leurs frères, et leurs travaux d'érudition sur les origines slaves contribuèrent à ce réveil qui a éclaté au commencement de notre siècle. Tels furent Dobrowski, Kopitar, Palacki, et surtout Szafarik, dont les plus patientes recherches sur la langue, l'histoire, l'archéologie, ont débrouillé les origines de la nation tchèque et lui ont, en quelque sorte, restitué ses titres de noblesse. En 1783, Tham publia à Prague une brochure intitulée : ***Défense de la langue tchèque contre la méchanceté de ses détracteurs***, et la tolérance de la censure prouva que les rigueurs de la police autrichienne commençaient à s'apaiser.

Dobrowski (1753-1829), savant jésuite né en Hongrie, fut d'abord élève, puis recteur de l'Université de Prague, et consacra sa vie, ses forces, ses nombreux voyages à des recherches assidues sur la langue tchèque et les autres langues slaves. Ses principales publications sont : les ***Historiens de la Bohême;*** l'***Histoire de la langue et de la littérature bohêmes; Système complet de la langue bohême; Dictionnaires***, etc. Ces grands travaux furent le signal d'un véritable réveil de l'érudition en Bohême. Le chaos était débrouillé, la voie ouverte à l'érudition; elle fut suivie par de vaillants pionniers, tels que Puchmayer, Nejidly, Hnievkovski, et surtout Jungmann, le grand lexicographe de la langue bohême, et l'historien de sa littérature.

Frantz Palacki (1796), l'illustre historien de la Bohême, est un de ces hommes dont les travaux suffisent pour illustrer un pays. Né sous la chaumière d'un paysan, il fut élevé par charité au lycée impérial de Vienne, et tout en

enseignant dans une famille noble, il commençait la publication de ces savantes études qu'il n'a pas interrompues depuis. A peine âgé de dix-neuf ans, il publiait, en collaboration avec Szafaryk, les *Éléments de la poésie bohême,* puis une *Histoire générale de l'esthétique.* Philologue de premier ordre, possédant, outre les langues anciennes, l'allemand, l'anglais, le français et l'italien, sa passion était pour la langue et la littérature de son pays. Tout en fouillant les bibliothèques, en compulsant les archives, il dirigeait le *Journal du Musée de Bohême,* et en 1829 les États lui donnèrent le titre bien mérité d'historiographe national. Palacki se montra de plus en plus digne de cet honneur par la publication de travaux importants : l'*Appréciation des chroniqueurs de Bohême,* et l'*Esquisse de la culture intellectuelle en Bohême depuis ses origines :* le premier fut couronné par l'Académie des sciences. La nation se révélait ainsi à elle-même par ses historiens et ses chroniqueurs, la plupart ignorés, méconnus, et dignes pourtant de sortir d'un injuste oubli. Mais Palacki visait plus haut encore; il voulait coordonner toutes ces richesses, les fondre dans un grand récit, et doter sa patrie d'une *Histoire* complète; c'est dans ce but qu'il voyagea en Italie, en France, en Allemagne, recueillant partout de nouveaux matériaux, des trésors d'érudition, pour mener à bonne fin ce travail, chef-d'œuvre de vérité, de simplicité, de grandeur. Les origines de la nation tchèque y sont étudiées, exposées avec une sagacité, une sûreté de jugement admirables. Quand il arrive aux grandes époques, celle d'Ottokar, par exemple, son récit revêt un éclat, une splendeur magistrale. Lors de la révolution de 1848, Palacki montra une modération extrême, fruit de la sagesse et de l'expérience; il comprit que cette ardeur révolutionnaire tendait à compromettre

les destinées de sa patrie, en poussant au démembrement de l'Autriche.

Charles Hauliezek (1821-1856) est un des ardents publicistes du mouvement slave de 1848. Il fut d'abord précepteur en Russie chez le prince Schevireff, puis revint en Bohême pour collaborer à l'*Abeille* et à la *Gazette de Prague;* gêné par la censure autrichienne, il ne pouvait parler qu'à mots couverts, par allusions : ce qu'il disait de l'Irlande devait être entendu de la Bohême. Exilé en 1848 pour ses idées libérales, il alla mourir à Brixen dans le Tyrol.

Le clergé tchèque se montra favorable au mouvement de la littérature nationale; il identifiait le patriotisme avec la religion : les lettres étaient presque un culte. Kolar était prêtre, de même que Holy, auteur de l'épopée nationale en douze chants *Sviatopluk,* dont le sujet est la chute de l'empire morave, qui rivalisa un instant avec l'empire germanique. Holy composa encore un poëme sur l'*Établissement de l'Évangile chez les Slaves.* Un autre prêtre, Mathieu Klocel, de Brünn, est un philosophe moraliste des plus purs, des plus austères, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un style poétique fortement imagé.

Jean Kolar (1793-1852) inaugure la renaissance poétique de la Bohême contemporaine. Il étudia la théologie protestante à Presbourg, et alla prendre ses grades à Iéna, où il connut Gœthe. C'est même là, loin de sa patrie, qu'il composa son beau poëme *la Fille de la Gloire* (Dcéra Slavy), qui déplut à la censure de Prague, et ne put être publié qu'en Hongrie, en 1824. Cet ouvrage lyrico-épique se compose de cinq chants, dont les deux derniers sont bien inférieurs aux autres. L'idée dominante du poëte est le *Panslavisme;* il voudrait réunir en une nation tous les peuples slaves : voilà pourquoi le héros de son poëme

parcourt toutes les contrées où la race slave a déposé ses populations. La passion idéalisée, c'est la patrie slave, qui compte 74 millions de sujets dispersés dans toute l'Europe. Mais comment grouper et réunir ces nombreux enfants d'une mère commune? Là est la difficulté du panslavisme; là commencent les dissidences entre les frères, et il est probable qu'ils ne s'entendront jamais. Quant à Kolar, il aurait désigné le tsar de Russie comme chef de cette grande nation, mais probablement sans consulter la Pologne.

Celakowski (1794) avait, comme Kolar, la passion de la patrie slave, et cherchait la poésie dans toutes les traditions, les proverbes, les chants nationaux des divers peuples se rattachant à cette même souche. Cette sorte de panslavisme littéraire fit soupçonner son patriotisme en Bohême, et pourtant rien n'était plus désintéressé. Les sympathies qu'il montra pour la Pologne lors de la révolution de 1831 lui firent perdre sa chaire de professeur de littérature tchèque à l'Université de Prague; réduit presque à la misère, il émigra en Prusse, et donna des leçons de littérature à Breslau. Quand il revint à Prague en 1848, il vit cette malheureuse ville bombardée, et ne survécut que peu à ses malheurs privés aggravés des douleurs publiques. Les poésies de Celakowski sont comme l'écho des chants nationaux qu'il avait collectionnés de toutes parts avec un soin passionné : il les a publiés sous le titre d'*Écho des chants russes*.

Ce réveil de la poésie excita en Bohême une vive émotion, surtout dans les classes populaires attachées à leur langue et à leurs souvenirs; le gouvernement autrichien s'en inquiéta, et la censure devint plus rigoureuse; Kolar et Celakowski s'en ressentirent; mais elle n'eut rien à

reprocher à un autre poëte, Votsel, qui prêchait aux peuples slaves la soumission la plus absolue aux autorités. Aussi Votsel perdit-il toute popularité, malgré le talent incontestable de ses œuvres, écrites avec une grande pureté, un art consommé et une forte imagination. Il a fait plusieurs épopées importantes : les *Przémyslides*, tableau poétique des hauts faits de la dynastie des Przémysl; le *Glaive et le Calice*, le *Labyrinthe de la gloire*, poëme inspiré par le *Faust* de Gœthe, œuvre remarquable par la grâce unie à la force.

Hynek-Macha (1810-1836) avait une belle organisation poétique, qui n'a pu donner tout ce qu'elle promettait, car il mourut à vingt-six ans. Il avait adopté le genre byronien, et son plus beau poëme, *Maï* (le mois de mai), en porte évidemment l'empreinte. Dans ce mois de mai, où la nature se pare de ses plus riantes couleurs, il a placé, comme contraste, la peinture hideuse d'un parricide, sorte de Caïn désespéré, condamné à mourir, et qui ne voit après la mort que le néant. Il faut dire que, malgré les beautés pittoresques de ce poëme, il ne répond pas aux aspirations ni au génie slaves, dont le caractère est essentiellement religieux. Macha avait commencé à mettre en récits poétiques les principaux événements de l'histoire de Bohême; il a laissé cinq *romans historiques* qui réalisent son plan jusqu'aux guerres hussites. Son roman *Cikani* (les Bohémiens) est une scène contemporaine.

Boleslas Nebesky appartient aussi à l'école romantique, et son poëme intitulé *les Antipodes* (Protichoudeï) rappelle les poésies de Byron, de Lenau et de Mickiewicz. Mais ses inspirations lyriques, toutes personnelles, valent mieux que ces imitations; il surpasse même Macha par l'élévation des idées, quoiqu'il lui soit inférieur pour le style. Dans

ses poésies fugitives, le mysticisme allemand se fait sentir. Ce charmant poëte a renoncé trop tôt à la poésie, où il pouvait recueillir tant de belles palmes.

Yaromir Erben, conservateur des archives à Prague, est un des poëtes modernes qui ont le plus contribué à réveiller en Bohême le goût de la poésie nationale. Il a parcouru les provinces pour y recueillir tous les airs, les mélodies populaires au nombre de trois cents, auxquelles il adapta des couplets de sa composition, donnant ainsi une vie nouvelle à ces thèmes musicaux où s'épanchent les sentiments du peuple. Les *Ballades* d'Erben sont également empruntées aux traditions du pays, et leur succès a été aussi grand en Bohême que celles de Burger en Allemagne. Ces œuvres poétiques ne sont pour Erben qu'un délassement à ses travaux historiques et littéraires, qui lui ont donné une grande autorité dans le monde savant. Son livre intitulé *Regesta regni Bohemiæ* est un précieux recueil de documents historiques et de chants populaires. De concert avec Yungman, Szafaryk et Palacki, il a entrepris la publication des *Chefs-d'œuvre de la littérature bohême.*

Jean Pravoslov Koubek (1805-1854), tout en charmant la société par son talent musical, et par l'interprétation gracieuse qu'il savait donner aux mélodies nationales, n'en était pas moins un savant philologue, très-versé dans les langues slaves et les langues anciennes. Il enseigna avec succès la littérature bohême et polonaise à l'Université de Prague, et composa de charmantes poésies, dont les plus estimées sont le *Voyage du poëte en Enfer,* et le *Tombeau des poëtes slaves.* Le premier de ces ouvrages est une épopée héroï-comique, où le talent satirique de l'auteur se déploie avec une verve spirituelle et mordante.

Joseph Fricz, qui avait pris une part active au mouve-

ment insurrectionnel de Prague en 1848, subit les rigueurs de la réaction autrichienne, et fut condamné à dix-huit ans de détention dans les casemates de Comorn; il fut gracié à l'occasion du mariage de l'empereur François-Joseph en 1854. Il débuta à seize ans par une nouvelle historique, *Lomnicky*, et donna ensuite deux tragédies, *Kochav Ratiborsky* et *Vlacav IV*. Pendant sa captivité, il composa trois poëmes, *Hinek Podiebrad, Ulric Hutten* et *Drahomira*. Il a quitté depuis la Bohême, où ses idées libérales donnaient toujours ombrage au gouvernement; l'étude du théâtre anglais et allemand devint son occupation favorite, et il en sortit plusieurs nouveaux drames, dont les sujets sont tirés de l'histoire nationale : *Bretislav Samozvanec, Sviatopluk, Liboucha, Mazeppa* et le *Fils d'Ottokar*. Le défaut de ces pièces, c'est un excès de lyrisme qui paralyse l'action. Cette tendance est assez commune au théâtre romantique de la Bohême, comme à celui de l'Allemagne. Fricz est un disciple de Koubek, et, comme lui, il est passionné pour le chant et la musique de sa patrie.

On voit que le théâtre en Bohême n'est pas resté en arrière des autres genres, dans ce mouvement de renaissance littéraire : la traduction des œuvres de Shakspeare lui a donné un nouvel élan.

Kliçpéra est un de ces auteurs dramatiques les plus renommés et les plus féconds. Sa tragédie *Sviatopluk* est une des meilleures du théâtre tchèque, et parmi beaucoup d'autres pièces il faut distinguer sa charmante comédie *Divotvorny Klabouk* (le Bonnet enchanté). La police autrichienne arrêta la représentation de sa dernière tragédie, *Élisabeth*, dont elle trouvait le langage trop fidèle à l'histoire; obligé de la remanier, l'écrivain mourut au milieu de ce travail (1859).

Ainsi comprimée et mise à l'index, la poésie tchèque a pris parfois une teinte de tristesse, de découragement dont on remarque souvent l'expression dans les meilleurs poëtes modernes. A cette nostalgie de la patrie se mêle souvent un scepticisme malsain, une exaltation démocratique qui ne peut que nuire à la cause nationale.

Jean Néruda (1834) est un de ceux où cette tendance est le plus marquée. Il s'inquiéte peu de plaire, pourvu qu'il arrive à l'effet voulu. Ses premiers essais poétiques, *Fleurs des tombeaux,* annonçaient déjà cette muse voilée de tristesse; elle est encore plus sombre dans ses deux poëmes *Siméon Lominsky* et la *Mélodie sauvage,* dont la conception hardie est vraiment originale. Sa tragédie *Francesca de Rimini,* tout en traitant un sujet souvent rebattu, n'en a pas moins des effets neufs et saisissants. Il a fait bien d'autres pièces, comédies et vaudevilles, jouées sur tous les théâtres de Bohême, fruits d'une improvisation trop facile, et qui prouvent un talent naturel, prime-sautier, mais trop peu d'observation et d'étude. La note dominante de cette âme ulcérée a toute son expression dans le passage suivant :

« O destin! si, pour la liberté de mon peuple, il te faut le sacrifice de ma chétive existence, me voici! jette-moi dans un gouffre de malheurs. Si, puissant destin, il te faut une âme de plus, voici la mienne! Pour l'arracher, plonge tes griffes dans le sang de mon cœur... Mais notre liberté! Rends notre liberté à mes frères!

« Prends mon unique trésor ici-bas; arrache-moi mon amour de patriote; enlève cette reine céleste du poëme de ma vie, pourvu que la liberté soit enfin le partage de mes frères. »

Plus gracieux et plus doux est un des plus jeunes poëtes

de la nouvelle génération, Viteslav Halek (1835), dont es premiers essais furent accueillis par l'admiration unanime; ses poëmes romantiques, *Alfred, Méirima,* les *Chants du soir,* tout en se ressentant de la lecture de Byron, ont une franchise originale, une fantaisie pittoresque; le style a une pureté exquise, une harmonie de versification qu'aucune traduction ne pourrait rendre. Depuis, Halek s'est lancé dans le drame, et y a trouvé de sérieux succès : le *Tsarevicz Alexis,* le *Roi de Bohême* et *Zavisza Vithovec* rappellent les pièces de Shakspeare et Schiller; la dernière remporta le prix parmi quatorze ouvrages qui concoururent en 1860. Enfin il s'est essayé dans la chanson patriotique à la manière de Béranger, et le succès ne lui a pas fait défaut. Depuis, il a ajouté à sa gloire le poëme de *Goar.*

Sabina, dont Châteaubriand, de passage à Prague, s'était plu à constater le talent et la verve poétique, n'a cessé de lutter depuis contre le besoin et la douleur qui se disputent son existence. Condamné à mort pour sa participation à la révolte de 1848, il eut sa peine commuée en celle d'une détention de dix-huit ans à Olmutz. C'est là qu'il écrivit son beau poëme romantique *la Rose noire,* et plusieurs romans[1].

L'efflorescence poétique de la Bohême ne s'est pas ralentie dans ces dernières années, et nous pourrions ajouter bien des noms nouveaux aux précédents; mais il faut se borner et attendre que les œuvres modernes soient classées dans l'opinion suivant leur mérite. Nous mentionnerons seulement Pfleger, Barak, Hayduk et Langer.

Résumons en quelques mots cette étude sur les évolutions littéraires de la nation bohême.

[1] Voir Art. Chodzko, *la Bohême historique, pittoresque et littéraire,* p. 224 et suiv.

Ce pays, grâce à sa configuration, et aux montagnes qui lui font une ceinture armée et protectrice, a été moins victime que les autres contrées slaves des invasions nomades. Son heureuse position lui a permis de prendre de bonne heure une forte assiette politique et nationale. Le premier des pays slaves, il accepta le christianisme comme base sociale, et le répandit chez ses voisins, en Pologne et en Prusse; le premier, il eut une littérature cultivée et des monuments littéraires. La dynastie de Luxembourg, qui succéda à celle de Przémysl, fut favorable aux sciences et aux arts. « Cependant, dit un critique moderne, malgré tant d'avantages réunis, malgré une position heureuse, une longue tranquillité, une protection constante, les lettres bohêmes offrent je ne sais quoi de morne et de froid. On dirait qu'un germe de malaise, de faiblesse mortelle, a été déposé au fond de cette société politique, qui n'a jamais pu arriver à avoir conscience d'elle-même et de sa mission au milieu des peuples chrétiens. Elle voulut s'approprier la civilisation de l'Europe; elle l'accepta dans les formes extérieures; mais au fond elle ne trouva point en elle-même de quoi la nourrir, la faire fructifier.

« Le nombre des ouvrages que les Bohêmes ont produits est immense. Ils ont plusé crit que les Polonais, les Russes, les Serviens, que tous les peuples slaves ensemble. Cependant leur littérature est dépourvue de force réelle; elle n'a aucune originalité; elle n'a pas produit une seule individualité puissante, poétique ou littéraire; elle s'est continuellement traînée dans l'imitation. Peu à peu les lecteurs en vinrent à préférer les modèles étrangers à l'imitation nationale, l'original à la copie, et la langue allemande a insensiblement gagné du terrain sur la langue maternelle. Il est vrai que les Bohêmes ont lutté pendant quelque

temps pour la défense de leur nationalité; mais la lutte fut malheureuse parce qu'ils n'avaient compris cette nationalité que dans ce qu'elle avait d'extérieur et de purement matériel.....; au lieu de produire des ouvrages plus profonds et d'une tendance plus élevée que les ouvrages allemands, ils ont cru pouvoir chasser le germanisme de leur Université de Prague à l'aide de règlements et d'ordonnances; en un mot, ils n'ont tenté de protéger leur nationalité que par l'arme des proscriptions et des lois.

« Cet étroit esprit de patriotisme entra aussi pour beaucoup dans leurs vues religieuses. Ils défendirent de la même manière leur Église nationale, Église qui ne parlait que le bohême. Luttant avec l'enthousiasme d'un peuple jeune et encore presque barbare, ils se servirent des discussions théologiques comme les sauvages se servent des armes de la civilisation et de l'eau-de-vie, c'est-à-dire pour leur mutuelle destruction.

« L'Autriche, qui représentait alors la vieille Europe, réussit peu à peu à comprimer et à étouffer cette lutte. Les Bohêmes l'ont commencée trop tôt; ils n'avaient pas la puissance d'organisation que possédait l'empire germanique, ils ne purent résister à une crise aussi violente. Leur nationalité est tombée victime de leur faiblesse; le vainqueur a poursuivi avec acharnement leur littérature comme imprégnée d'un dogme dangereux, comme étant le dernier asile de la résistance et de la rébellion.

« Pendant deux siècles, l'Autriche a fait détruire en Bohême tous les monuments de l'ancienne littérature. Mais peu à peu la lutte s'étant affaiblie et presque terminée dans l'oubli, les Bohêmes ayant prouvé en plus d'une circonstance leur dévouement à la maison d'Autriche, le gouvernement les a protégés et encouragés dans leurs modernes

tentatives littéraires. C'est un phénomène curieux et digne d'être médité que cet esprit bohême cherchant si longtemps, sans pouvoir la trouver, sa route vers l'avenir, et qui, après être retombé dans une longue léthargie, semble précisément en ces derniers temps se réveiller et se rendre enfin compte de sa mission.

« Leur point d'appui une fois trouvé, les Bohêmes ont conquis au milieu des peuples slaves une place qui ne leur sera disputée par personne. Les savants de la Bohême, ces savants depuis longtemps éloignés des affaires politiques, ayant reconnu la stérilité des luttes théologiques, se sont repliés sur eux-mêmes; ils ont commencé à étudier le passé politique et littéraire. C'est là qu'ils cherchent le lien capable de réunir tous les Slaves en une seule communauté; cette étude du passé, il faut le reconnaître, ils l'ont entreprise avec un enthousiasme tout religieux... Il y a de la poésie dans leurs recherches, dans leurs voyages; un esprit à la fois curieux et poétique anime leur entreprise...; ils écrivent toutes les langues, le latin, l'allemand, le polonais, quelquefois le français. Profitant de leur position centrale au sein des peuples slaves, ils s'efforcent de les rapprocher, de les faire connaître les uns aux autres; ils traduisent la poésie polonaise pour les Serbes, ils traduisent les monuments serviens pour l'Allemagne; en même temps ils cherchent à recueillir ces monuments et à les publier en latin pour l'Europe civilisée... Ils seront toujours regardés comme les patriarches de la science slave[1]. »

[1] MICKIEWICZ, *les Slaves*, cours professé au Collége de France.

HISTOIRE

DES

LITTÉRATURES SLAVES

(SUITE)

LITTÉRATURE SERBE OU SLAVO-ILLYRIENNE

Peuples iougo-slaves : leur passé historique. — La bataille de Kossovo. — Réveil de la nation. — Georges Czerni. — Anciennes poésies populaires recueillies par Karadjitch. — Caractère de l'idiome serbe. — La légende de Marko. — Le *Mariage du fils d'Ivan*. — Idée de la chanson serbe. — Raguse, centre littéraire. — Poëtes ragusins : Derjiti, Mavro-Vetranitj, Tchubranovitj, Gotse, Palmatitj, Katjitj, Bona. — Réveil littéraire au dix-huitième siècle. — Obrodovitj et son école. — Katantchitj. — Milutinovitj. — Vodnik. — Mouvement national en 1830. — Gaï. — Unification de la langue. — Deméter. — Stanko-Vraz. — Lublotitj. — Ostrajinski. — Kukulievitj. — Agram, centre littéraire moderne. — Association de l'*Omladina*. — Le théâtre actuel : Milutinovitch. — Popovitch. — Subbotitch. — Mission des peuples slaves.

Nous comprenons sous le titre de *Littérature serbe* tout ce qui concerne les produits de l'intelligence dans les pays iougo-slaves ou slaves du sud, qui forment une population de dix à douze millions d'hommes compris entre la Hongrie, la mer Noire et l'Adriatique. Il ne s'agit donc pas seulement de la principauté de Servie, mais aussi de toutes les populations slaves répandues autour d'elle,

Bosniens, Monténégrins, Albanais, Dalmates, Slavons, Croates, Bulgares, Herzégoviens. Tous ces peuples parlent la même langue, dérivée de l'ancien slavon; ils sont restés fidèles au type primitif de la race; en eux réside le vrai foyer de l'antique slavisme conservé intact par un instinct patriotique que n'ont pu étouffer ni le temps, ni l'oppression, ni la domination étrangère.

Il est à propos d'indiquer d'abord les vicissitudes par lesquelles a passé la nation serbe, longtemps méconnue, oubliée, et qui s'est réveillée de nos jours avec une force de vitalité surprenante, présage d'un avenir plus brillant encore.

Les tribus slaves, connues sous le nom de Serbes ou Sorabes, quittant le pied des Carpathes vers le milieu du septième siècle, allèrent s'établir dans la Servie actuelle, ancienne Mésie supérieure, avec le consentement de l'empereur Héraclius. Elles se convertirent au christianisme sous le règne de l'empereur Basile, et quand se produisit le schisme, elles oscillèrent longtemps entre Rome et Constantinople, pour rester enfin unies à l'Église grecque. Après trois siècles de liberté, elles furent soumises par les Bulgares en 923, et passèrent avec eux bientôt après sous la domination de l'empire grec. Au douzième siècle la Servie forma un État indépendant sous des chefs nationaux nommés *Zupans* (Joupans), puis *Despotes*. Un de ces chefs, Stephan Neman ou Nemania, réunit les diverses zupanies, et prit le titre de *kral* (roi), en secouant le joug des empereurs byzantins. En 1346, Douchan *le Fort*, cinquième souverain de la dynastie némanienne, conquit la Thrace, une partie de la Macédoine, de la Thessalie, de l'Albanie, et prit le titre d'empereur. A la fois conquérant et législateur, ce prince fut le Charlemagne des Iougo-Slaves, dont il aspirait à faire un grand peuple. Mais cette

puissance des Serbes ne fut qu'éphémère; affaibli par des divisions, par la rivalité des grands vassaux, l'empire serbe ne put résister aux attaques des Turcs; la bataille de Kossovo (1389) lui porta un coup fatal, et en 1459 Mahomet II, devenu maître de Constantinople, incorpora la Servie à son empire.

Pendant trois siècles, la Servie parut anéantie, et ne compta plus comme nation; elle tomba dans un état demi-barbare. Les chefs, la noblesse, le clergé avaient émigré pour échapper au joug des Turcs, et avec eux disparurent les livres, les traditions, la richesse, tous les éléments de civilisation. Le peuple demeura seul, dans sa misère, son abandon et son ignorance. Il ne lui resta qu'un souvenir, douloureux et vivace, celui de la bataille de Kossovo; date fatale et maudite qui surnagea dans la mémoire, se conserva dans les chants populaires, et entretint, comme un feu latent, le sentiment de la nationalité, que soutint d'autre part sa foi religieuse, opprimée mais non éteinte.

Le réveil de la nation serbe date du commencement de notre siècle. La domination turque avait accumulé dans l'âme de ce peuple un poids séculaire de haine, de colère, et un invincible besoin d'indépendance. Il se trouva un homme de volonté énergique qui comprit cette situation, et sut en profiter pour revendiquer par les armes la liberté des Serbes-Slaves; ce fut Georges Czerni (le Noir). Animé d'une haine implacable contre les Turcs, il alla d'abord servir en Autriche, et fut obligé de fuir pour avoir tué son capitaine. En 1800, il se mit à la tête d'un parti serbe, disciplina vigoureusement ses bandes, appela tout le pays aux armes, battit les Turcs en plusieurs rencontres, et se fit reconnaître hospodar de Servie. Moins heureux dans une

nouvelle guerre qui suivit la paix de Bucharest en 1812, Georges fut dépouillé de son pouvoir, et alla servir en Russie, puis en Autriche; mais étant rentré dans son pays, le sultan le saisit et le fit mettre à mort.

En 1816, la Servie reprit les armes sous la conduite de Michel Obrénovitch, et après une longue lutte elle conquit enfin son autonomie, sous la suzeraineté de la Porte et le protectorat de la Russie (1829).

La littérature serbo-illyrienne a suivi le mouvement de résurrection de la nation serbe; elle a reçu des événements politiques une vigoureuse impulsion, qui s'est manifestée dans toutes les directions de l'intelligence, mais surtout dans les études philologiques, historiques et littéraires. Ce peuple s'est mis à la recherche de ses traditions, de son passé qu'il avait presque oublié; les vieux chants, conservés précieusement dans la mémoire populaire, ont refleuri, recueillis avec une passion admirative par les savants, par les poëtes, qui y ont puisé une nouvelle inspiration.

Les plus anciens monuments littéraires de cette nation sont une traduction de la Bible, des livres liturgiques et l'*Histoire de la Dalmatie* composée au seizième siècle par un prêtre anonyme de Diocléa.

Mais la poésie populaire s'est surtout exercée sur la période intéressante et glorieuse de la dynastie des Nemania, qui va du dixième au treizième siècle. Le désastre de Kossovo fit un tombeau de la Servie. Mahomet dévasta le pays, lui enleva deux cent mille habitants; il ne resta au milieu de ce désert qu'une population appauvrie, opprimée, dont la seule consolation fut de se raconter ses malheurs, et de les faire passer dans ses chants. La poésie naquit de ces ruines; elle se fit aux dépens de l'histoire, qu'elle re-

mania et transforma à sa guise, car le mensonge poétique est encore une consolation pour le malheur.

« Chants populaires, dit Mickiewicz, arche d'alliance entre les temps anciens et les temps nouveaux, c'est en vous qu'une nation dépose les trophées de ses héros, l'espoir de ses pensées et la fleur de ses sentiments ! Arche sainte, nul coup ne te frappe, ne te brise, tant que ton propre peuple ne t'a pas outragée. O chanson populaire, tu es la garde du temple des souvenirs nationaux, tu as les ailes et la voix d'un archange, souvent aussi tu en as les armes. La flamme dévore les œuvres du pinceau, les brigands pillent les trésors : la chanson échappe et survit. Si les âmes avilies ne la savent pas nourrir de regrets et d'espérances, elle fuit dans les montagnes, s'attache aux ruines, et de là redit les temps anciens. Ainsi le rossignol s'envole d'une maison incendiée, et se pose un instant sur le toit ; mais si le toit s'affaisse, il fuit dans les forêts, et d'une voix sonore il chante un chant de deuil aux voyageurs entre des ruines et des sépulcres. »

Bien qu'il soit impossible de déterminer d'une manière précise la date des *pesmas* (chants) serbes, on sait que la poésie populaire était florissante dans les pays serbes avant la domination musulmane. Un certain nombre de ces pièces parlent de la période des Nemanietch (douzième siècle), et quoique les morceaux les plus anciens n'aient pu échapper aux remaniements, ils donnent une impression tellement vive des idées et des mœurs du moyen âge, qu'il est difficile de n'en pas faire remonter le fond aux époques qu'ils s'attachent à peindre.

La Servie eut ses rhapsodes, souvent aveugles et mendiants comme Homère : aveugle était synonyme de poëte ; ils parcouraient les villages, improvisaient et chantaient,

partout aimés et accueillis avec respect. La Bosnie, le Monténégro, l'Herzégovine furent les foyers principaux de cette poésie nationale, tantôt lyrique, tantôt épique et romanesque.

Ce sont ces chants qui ont reparu au jour avec honneur au commencement de notre siècle, par les soins d'un Serbien, Wouk Stephanovitch Karadjitch, qui les publia en quatre volumes. Il en tenait la plus grande partie d'un marchand ambulant, ancien brigand de son métier, puis tombé dans la misère, et qui périt depuis en combattant contre les Turcs; il en recueillit d'autres de la bouche des mendiants, qui les chantaient en s'accompagnant de la *guzla,* et en allant d'un village à l'autre.

L'idiome serbe est le plus musical, le plus harmonieux des dialectes slaves; il fait, dans ces langues, le même effet que l'italien dans les langues néo-latines. Le climat du Midi a adouci l'âpreté qui reste dans le slave septentrional, et lui a donné ces inflexions douces et mélodieuses qui sont si propres à la poésie du chant. On y trouve une vivacité, une chaleur de passion et d'imagination qui est comme un reflet de la poésie de l'Orient. De plus, ces chants ont un caractère de jeunesse, de spontanéité naïve que l'on ne retrouve guère que dans les poésies primitives des peuples; ils doivent ce cachet original à leur obscurité même, qui les a préservés de tout contact étranger, de toute recherche savante et classique.

Nous avons dit que le désastre de Kossovo, et la lutte suprême des Serbes contre les Turcs, ont été l'objectif principal de la poésie, comme la guerre de Troie pour les Grecs, tant ce malheur avait frappé l'imagination des poëtes. Il y a une sorte d'épopée héroïque, inspirée par cet événement suprême, dont l'intérêt est vif et puissant;

le ton en est simple, animé, et ne s'écarte pas beaucoup de celui de l'histoire[1].

Les exploits du prince Marko forment un cycle à part, et sont relatés dans un poëme romanesque aussi curieux qu'intéressant. Marko est le Roland, le Cid de la Serbie; il était fils du *kral* Voukachin, et à la mort de son père, tué sur les bords de la Maritza, Marko refusa de se soumettre à Lazare, chef de la nation serbe. Marko passa en Turquie, se fit vassal de Mourad Ier, et conduisit les Turcs à Kossovo. Marko fut donc traître à sa patrie, et pourtant il est resté le héros le plus populaire des *pesmas* serbes; c'est que, quoique vassal des Turcs, il leur fit sentir plus d'une fois la force de son bras; c'est une sorte de fatalité qui l'a poussé chez eux; mais il conserve sa fière indépendance. La colère de Marko est terrible, et le sultan tremble souvent devant lui. Avec son bon coursier Charatz, il accomplit de merveilleux exploits. Avant de mourir, il écrit une lettre pour celui qui trouvera son corps. « Dans ma ceinture sont trois bourses pleines de jaunes ducats : je lui donne la première, afin qu'il ensevelisse mon corps; la seconde servira à orner les églises; la troisième sera pour les estropiés et les aveugles, afin que les aveugles, allant par le monde, chantent et célèbrent les actions de Marko. »

C'est surtout la lutte héroïque de ce petit peuple contre les Turcs qui a fourni ample matière à la poésie, dans les exploits et les aventures dont elle abonde. Un des poëmes les plus remarquables de la langue serbienne, le *Mariage du fils d'Ivan*, est sorti de ce cycle héroïque; il est simple, sans merveilleux, concentré en douze à treize cents vers,

[1] V. Aug. Dozon, *Poésies populaires serbes*, Paris, 1859, 1 vol.

mais il offre un ensemble complet d'une perfection achevée.

La scène se passe au Monténégro, dans cette barrière de montagnes où habite une tribu slave au caractère fier, indépendant, dont les Turcs et les Autrichiens n'ont jamais pu triompher. Le chef ou *vladika* de ce singulier pays était l'évêque grec du couvent de Cettigne, qui exerçait l'autorité souveraine. Pour échapper à la vassalité nominale de la Turquie, les habitants de la *Montagne-Noire* (*Tsernogora*) ont accepté le protectorat nominal de la Russie, et en 1851 le prince Daniel Niegoch a renoncé au pouvoir religieux pour fonder une dynastie séculière. Le Monténégro est toujours armé, même en temps de paix, et sur cent vingt mille habitants il fournit une armée de vingt mille hommes, suffisante pour garder sa ceinture de rochers inaccessibles. La vendetta y existe comme en Corse.

Revenons au poëme du *Mariage du fils d'Ivan*. Un grand chef slave, Ivan Zernogewitsch, va demander pour son fils la main de la fille du doge de Venise; refusé une première fois, il renouvelle sa demande trois années de suite, et est enfin agréé. Le père fait l'échange des anneaux et revient dans son pays pour chercher son fils et le conduire à sa fiancée. A son arrivée, il a peine à reconnaître ce jeune homme qu'il a quitté florissant de jeunesse et de santé; la petite vérole l'a atteint, et a laissé sur sa figure un masque hideux, repoussant. Muet de douleur, il n'ose plus parler de l'union projetée, et défend à qui que ce soit d'en dire un mot. Neuf années se passent; le doge, étonné à bon droit de ce long silence, somme Ivan de tenir sa promesse.

Sur les conseils de sa femme, celui-ci se détermine à envoyer le malheureux jeune homme défiguré, en compa-

gnie d'une troupe de deux mille guerriers, pour imposer le respect. Jean, chef des Monténégrins, à qui est dévolue la conduite de la noce, cherche à détourner Ivan de ce voyage, s'appuyant sur un rêve sinistre qui l'a effrayé. Ivan persiste dans sa résolution; mais pour détourner l'effet que doit produire la laideur de son fils, il propose à Milosch, un de ses chefs, de se présenter au doge et à sa fille comme étant le fiancé. Celui-ci accepte, mais demande, en retour de ce service, que les présents destinés au fiancé deviennent sa possession. Tout réussit à souhait: Milosch produit un effet favorable; il reçoit les présents destinés au fils d'Ivan, entre autres une tunique merveilleuse, tissue de l'or le plus fin par les doigts habiles de la jeune fille. Le retour s'accomplit; mais pendant le voyage, Milosch, qui est obligé d'abdiquer son rôle de complaisance, finit par déclarer à la jeune fille qu'il n'est pas le véritable époux, le fils d'Ivan, et il lui montre celui-ci marchant à la tête des troupes. La laideur de Maxime n'étonne pas trop la jeune fiancée; elle a engagé sa parole: sa vertu n'est pas au-dessous d'un tel effort. Mais comme elle a été trompée par Milosch, et qu'elle lui a donné les présents destinés à un autre, elle exige qu'il les rende à son véritable époux. Milosch, fort de la promesse d'Ivan, refuse de se dépouiller du manteau, de la plume et de la tunique, abandonnant le reste, si on l'exige. La jeune fille irritée fait appel à la loyauté de Maxime, et le somme de reprendre ses présents à celui qu'elle considère comme un ravisseur, sinon elle retournera chez son père. A ces mots, Maxime pique son cheval, s'élance sur Milosch et le renverse expirant sur le sol. Mais les amis de ce dernier veulent venger sa mort; ils tirent leurs épées; un combat s'engage, combat acharné, où les coups succèdent aux

coups, les morts aux morts; la plaine devient un lac de sang. Maxime disparaît dans la mêlée; son père le cherche longtemps, et finit par le retrouver à la porte de la forteresse de Schablek. Maxime, dans son désespoir, écrit au doge qu'il renonce à sa fille, et qu'il va chez les Turcs, pour se faire musulman, et combattre désormais les chrétiens.

Si, du poëme héroïque, nous passons à la chanson serbe, nous y trouvons une grâce particulière; elle ne se rattache à aucun genre connu : ce sont de petits tableaux de sentiment, des idylles dans leur pureté primitive, offrant une harmonie, une convenance parfaite entre les sentiments et les paroles. Les chansons féminines ont surtout un charme délicat, dont nous essayerons de donner une idée par la citation suivante :

« La belle Militza a des sourcils trop longs; ils jettent une ombre sur sa blanche figure, et même sur ses lèvres vermeilles. Pendant trois longues années, je l'ai vue chaque jour, et je n'ai jamais pu savoir quelle est la couleur de ses yeux; je n'ai pu reposer mon regard sur son œil ni sur sa figure blanche.

« Alors j'ai invité la jeune fille à la danse, espérant voir enfin ses yeux. Les jeunes filles formèrent un rond et se mirent à danser. Le ciel était serein; tout à coup, il s'assombrit, et l'éclair traversa le nuage. Toutes les vierges levèrent les yeux vers le ciel; Militza seule ne les imita pas; ses yeux restèrent, comme toujours, attachés à la verdure de l'herbe. Les autres filles lui dirent d'abord à l'oreille :

« Sœur et compagne, est-ce trop de raison, est-ce trop de simplicité de regarder ainsi toujours l'herbe verte; de ne pas lever une seule fois les yeux vers le ciel où serpentent les éclairs?

« Militza, la vierge, leur répondit : Je ne suis ni trop spirituelle ni trop simple ; mais je ne suis pas une *Vila*[1], et ce n'est pas mon affaire de jouer avec les nuages. Je suis jeune fille ; c'est pourquoi je baisse les yeux. »

Il ne faut pas s'étonner que Gœthe, qui se connaissait en poésie, ait été sous le charme de certaines inspirations serbes ; frappé du ton grave et tragique que présente une de ces chansons, la *Mort de la femme de Hassan Aga*, il la traduisit avec cet art parfait qu'il savait mettre à ses compositions.

La littérature illyro-serbe, ou iougo-slave, a eu toute son efflorescence du quinzième au dix-septième siècle ; ce fut son âge classique, et le centre de cet éclat littéraire et poétique fut la ville de Raguse en Dalmatie : Raguse fut l'Athènes des Serbes. C'est là que s'étaient réfugiés, après la défaite de Kossovo, les sommités de la nation. Raguse était alors une république puissante, une petite Venise ; elle avait quarante mille habitants, un Sénat, une belle flotte marchande, un commerce florissant, de nombreux comptoirs. Cette prospérité, fruit de six siècles de travail, d'habileté et de sagesse, fut détruite en quelques heures par l'affreux tremblement de terre de 1657, qui bouleversa la ville et anéantit sa puissance.

Parmi les poëtes ragusains, il faut citer l'aimable et tendre Derjiti, l'austère Mavro-Vetranitj, Tchubranovitj, auteur de ballades et du gracieux petit poëme *la Tsiganka*.

[1] La *Vila* est un être mythologique particulier aux traditions slaves ; les Russes la nomment *Roussalka*. La *Vila* est une sorte de nymphe aux formes fugitives, aériennes, qui flotte sur les prés humides, aux bords des torrents ou le long des bois. Le *Roi des Aulnes*, de Burger, peut en donner une idée : la *Vila* demande à être respectée ; sa colère peut être funeste.

Au seizième siècle paraît Stephane Gotse, auteur de la *Dervisiade*, poëme dramatique célèbre, qui peint la vie orientale des derviches et des sophis.

Jean Gundulitz voulut donner aux Serbes une épopée nationale, et choisit comme sujet la lutte des Slaves contre les Osmanlis. Son *Osmanide*, en célébrant la guerre soutenue par les Polonais contre le sultan Osman, devint l'épopée des peuples slaves dans leur mission chrétienne pour résister aux invasions musulmanes. Il fonda aussi le théâtre slave, et composa plusieurs drames nationaux, tirés des annales serbes, *Suncianitsa, Otto Baklitsa, Rodmio*. Beaucoup de ses pièces sont des sujets empruntés à l'antiquité : *Galathée*, *Cléopâtre*, *Cérès*, *Armide*, l'*Enlèvement de Proserpine*, *Sylvana et l'Amour*.

Après lui, Palmatitj perfectionna encore le drame serbe, par ses belles tragédies *Danitsa*, *Pavlimir*, *Zoptislava*. Il composa une épopée, la *Christiade*, où il se montre digne précurseur de Klopstock. — Un moine franciscain, André Katjitj, écrivit un grand poëme national que l'Illyrie n'a point oublié.

Depuis le quinzième siècle, les Serbes ont cultivé le théâtre, prenant leurs sujets, tantôt dans l'antiquité, tantôt chez les Italiens, mais le plus souvent dans les souvenirs nationaux. Beaucoup de ces pièces sont oubliées ou perdues; ce qui en reste offre encore de l'intérêt pour l'amateur des curiosités littéraires.

Les ruines de Raguse inspirèrent à Bona un poëme élégiaque sur le malheur qui l'avait frappée, *Raguse renouvelée*, qui resta inachevé comme la ville; c'est une œuvre médiocre, d'un ton ampoulé, déclamatoire : un style de décadence.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la littérature illyro-

serbe secoua sa torpeur et reprit une vie nouvelle, au contact de la littérature tchèque, qui chercha en elle un appui. Le moine Obrodovitj quitta son couvent, pour se mettre à la recherche des monuments littéraires des peuples slaves; pendant vingt-cinq ans, il parcourut les universités, les bibliothèques de l'Europe, et à son retour, l'*Anacharsis serbe*, comme on l'appelait, fonda une école littéraire qui a rendu la vie à la pensée nationale.

Katantchitj, esprit universel, poëte, historien, philologue, publia de nombreux ouvrages de science et de littérature.

Milutinovitj, sorti de l'école formée par Obradovitj, donna à la poésie serbe un éclat si vif et si nouveau que Gœthe l'appelait son *héritier oriental.*

Vodnik créa le journalisme slovène, et lorsque Napoléon, en 1809, organisa les provinces illyriennes, Vodnik salua en lui le restaurateur de sa patrie dans une ode célèbre, le *Réveil de l'Illyrie.* Mais en 1815, l'Illyrie fut rendue à l'Autriche, et Vodnik mourut dans la misère.

Le mouvement intellectuel et national reçut une impulsion nouvelle de l'exaltation libérale qui se produisit en 1830, et qui, de la Pologne, se propagea dans tous les pays slaves du centre et du sud.

Le patriotisme fut surtout excité par l'intention que manifestèrent les Magyars d'imposer leur langue asiatique aux Illyriens-Serbes. La Croatie se distingua par sa résistance à ces projets; la diète croate s'agita et protesta vivement; la noblesse, pour manifester son patriotisme, revêtit la *surka*, manteau rouge des ancêtres, et le *bonnet rouge* des Slaves, en opposition à l'*attila*, costume asiatique des Magyars. Le docteur Lindevit fonda un journal croate, qui devint le *Journal illyrien*, et la *Revue illyrienne*, organes

politiques du nouvel esprit national. Mais le rédacteur de cette feuille, Gaï, paraît avoir été gagné par la diplomatie autrichienne, pour diriger cette publication d'après ses vues politiques. Gaï rendit pourtant un grand service à la langue, en la dotant d'une orthographe unitaire, et en obligeant les Croates à adopter le serbe comme langue officielle. Jusque-là, une sorte d'anarchie régnait dans la langue et l'orthographe chez les diverses fractions de la nation serbe; après vingt ans d'effort, l'unité philologique et littéraire triompha des résistances locales, et profita à l'unité sociale; les barrières ont été brisées, et une langue commune règne aujourd'hui dans toutes les provinces iougo-slaves, même celles qui sont soumises à la Turquie : à Agram, on joue maintenant des pièces en langue serbe.

Les écrivains qui ont le plus contribué à favoriser et à propager ce mouvement unitaire sont Deméter, créateur du théâtre actuel, penseur profond, écrivain énergique, dont la muse peut se comparer à celle de Pouchkine; Stanko-Vraz, poëte remarquable par le sentiment, la délicatesse et la concision de son style; Lublotitj, dont les charmantes et gracieuses poésies, les ballades originales ont circulé des palais aux chaumières; Ostrajinski, écrivain classique, sévère dans la forme; son poëme *la Vila* est le modèle le plus pur du style serbe-illyrien; Ivan Kukulievitj, auteur des *Slavianka*, élégies slaves qui ont une couleur politique et une saveur nationale. La renaissance de la littérature serbe s'affirme chaque jour avec une vigueur croissante : l'enseignement public s'organise et se développe; les écrivains se multiplient; les poëtes trouvent des échos dans le peuple; ils donnent la main à ceux de la Bohême; Agram devient un centre littéraire comme autrefois Raguse; une société littéraire s'y est formée en 1850,

et son théâtre prend un caractère tout national. Enfin la jeunesse serbe a fondé, sous le nom d'*Omladina*, une association qui s'étend et se ramifie dans tout le pays, et qui a ses réunions périodiques comme ses publications, à l'effet de répandre l'instruction dans le peuple.

Les auteurs dramatiques qui méritent d'être cités dans cette période de renaissance sont Sima Milotinovitch, pour ses deux drames *Dika Tsernogorska* et *Miloch Obilitch;* Étienne Popovitch, auteur de *Svetozar* et de *Scanderbeg*, ainsi que de plusieurs comédies jouées avec succès à Agram et à Belgrade.

M. Subbotitch, président de la *Matiça* (société littéraire serbe), a composé plusieurs drames nationaux qui jouissent d'une estime méritée. M. Matia Ban, écrivain et professeur distingué, a donné au théâtre deux drames, le *Tsar Lazare* et *Meirima;* ce dernier, quoique un peu diffus et embarrassé dans sa marche, offre des scènes émouvantes, des sentiments patriotiques qui lui ont valu la faveur publique; c'est un tableau animé de l'antipathie qui existe en Serbie entre les chrétiens et les musulmans.

En résumé, la littérature serbe, dégagée de l'imitation de l'antiquité où elle s'était longtemps attardée, a repris une vie nouvelle en se retrempant aux sources mêmes de la nation, aux idées de régénération sociale qui sont comme le mot d'ordre et l'aspiration de la société actuelle. C'est là son but, sa gloire, son idéal, son avenir[1].

[1] Cet avenir, quel sera-t-il? La question se pose aujourd'hui d'une manière impérieuse devant l'Europe émue et attentive : une solution prochaine est à prévoir. L'étincelle est partie des sommets rocheux de l'Herzégovine; elle a électrisé tous les peuples slaves qui sont frères par le sang, par la langue et par le besoin de la liberté. La nation serbe a pour elle tous les cœurs honnêtes et généreux. Qui oserait hésiter entre

Les peuples slaves sont jeunes et pleins de séve; ce sont les derniers venus dans la civilisation européenne; ils sont placés comme intermédiaires entre les éléments grecs et latins, entre l'Orient et l'Occident de l'Europe; leur caractère facile, sympathique, leurs tendances cosmopolites, l'esprit d'égalité et de communauté qui règne dans leurs mœurs et leurs codes, semblent leur réserver une mission providentielle, celle de pondérer les forces civilisatrices de l'Europe moderne, et d'en concilier les extrêmes. Leur écueil serait la précipitation, l'entraînement, l'adhésion aveugle et irréfléchie au mouvement démocratique qui agite les autres sociétés voisines, et menace de stériliser leurs efforts par l'abus de certaines doctrines sociales qui ne peuvent aboutir qu'à ébranler l'édifice moral, religieux et politique de l'Europe.

l'oppresseur et la victime; entre le Turc abâtardi, usé, flétri par les vices du sérail, incapable de progrès et de réformes, et un peuple chrétien, ardent, généreux, mûr pour l'indépendance? N'était la complication des intérêts que suscite la Turquie expirante, et les difficultés inhérentes à l'héritage du moribond, tout le monde serait d'accord pour affranchir les chrétiens serbes du joug odieux sous lequel ils gémissent depuis des siècles. Il est temps que l'on favorise l'émancipation d'une race vigoureuse, qui ne demande qu'à s'épanouir et à prendre sa place au banquet de la civilisation européenne : ce jour ne peut tarder à luire pour elle.

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE ANGLAISE.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DES PAYS-BAS.

HISTOIRE DES LITTÉRATURES SLAVES.

LITTÉRATURE POLONAISE.

LITTÉRATURE BOHÊME.

LITTÉRATURE SERBE OU SLAVO-ILLYRIENNE.

INDEX

FIN DU TOME SECOND

PARIS. TYPOGRAPHIE DE H. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE





